

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

Le Réveil, 4^e année, Gand, Janvier 1894 – Décembre 1894 (n°1-12).

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

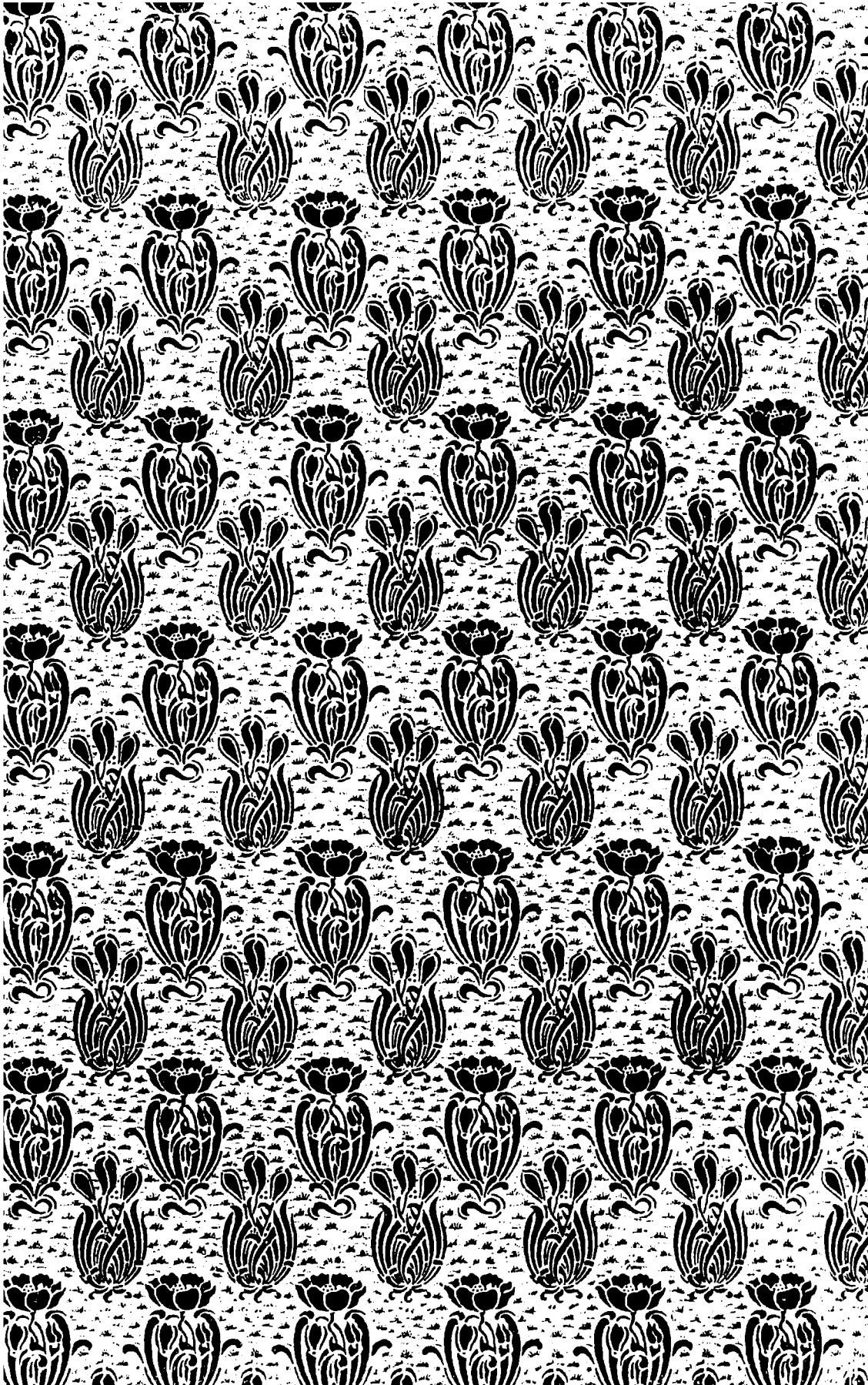
S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

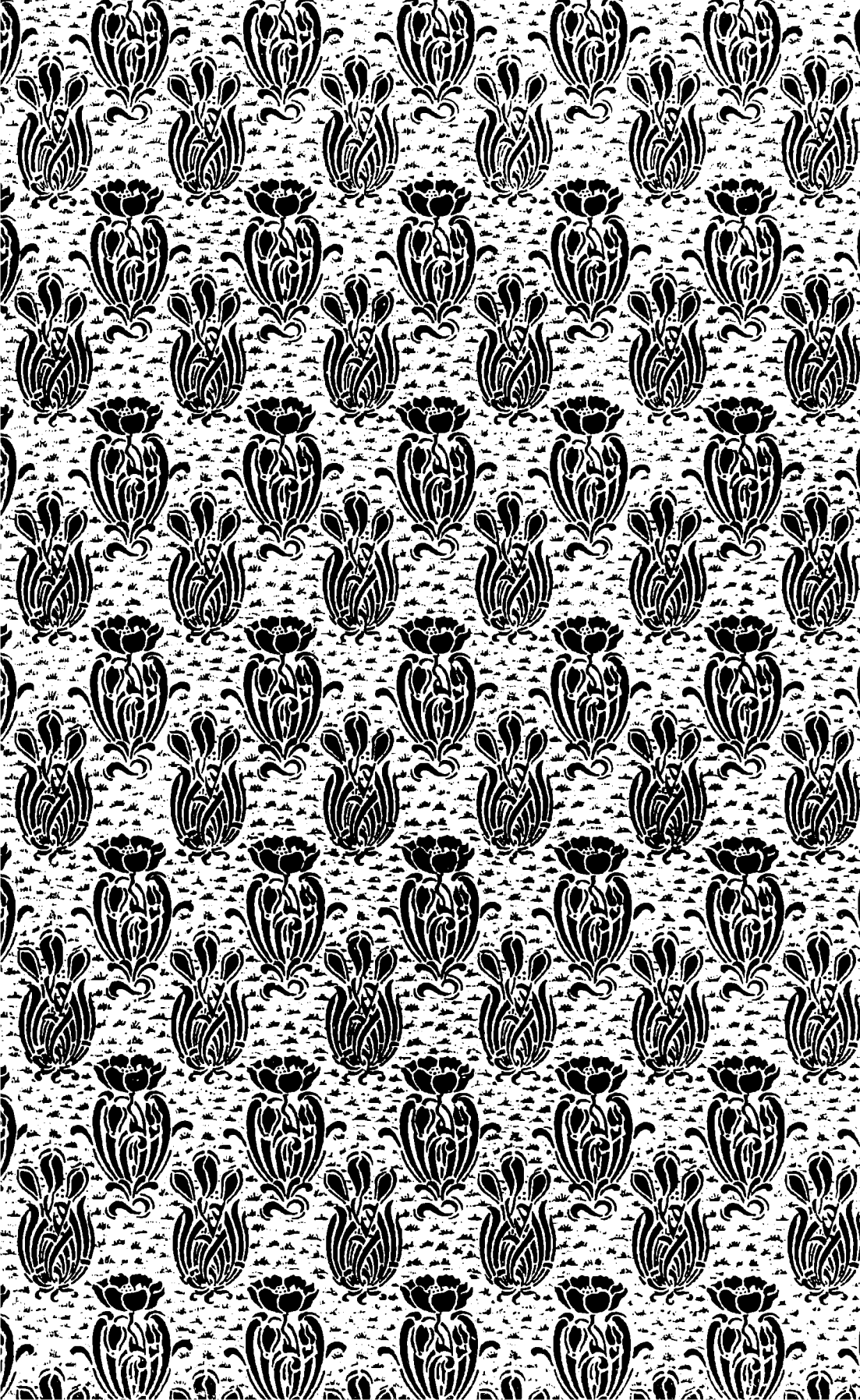
Elle a été numérisée par le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, en collaboration avec l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>







LE RÉVEIL

(QUATRIÈME ANNÉE)

1894

Le Réveil
IV

(FLANDRE ET WALLONIE)

IV^e ANNÉE, N^o 1 (nouvelle série) JANVIER 1894

LE RÉVEIL



Ce numéro 1 Fr. 25

Les quittances d'abonnements seront lancées le 15 février. Ceux de nos anciens abonnés qui ne désireraient pas continuer à recevoir le *Réveil*, sont priés de nous renvoyer ce numéro de janvier.

LE RÉVEIL

MENSUEL DE LITTÉRATURE ET D'ART

ABONNEMENT : *un an* 5 frs. (Étranger 6 francs.)

Secrétaire de Rédaction : FRÉDÉRIC FRICHE
Administrateurs : } RODRIGUE SÉRASQUIER
 } FLORENT BOSSAERTS

Administration, Rue Neuve St-Pierre, 71, Gand.

Envoyer tous manuscrits, livres et revues, à la Rédaction, Rue St-Liévin, 306, Gand.

COLLECTIONS DU RÉVEIL.

I^{re} ANNÉE, 1891, (*les Essais*). (épuisés)
II^e ANNÉE, 1892, (quelques exemplaires seulement)
Prix majoré fr. 12 00
III^e ANNÉE, 1893 fr. 6 00


L'Administration rachèterait au prix fort des exemplaires en bon état des nos 4 et 5 de 1892.

Voir le Sommaire à la quatrième page de la couverture



LE REVEIL





LE RÉVEIL entre aujourd'hui dans une nouvelle phase. Aux écrivains qui ont bien voulu y collaborer précédemment sont venus se joindre d'autres artistes dont le nom est déjà trop haut pour que la négation l'atteigne.

Ils viennent à nous dans l'indépendance de leur caractère et de leur art, affirmant cette idée que les doctrines imposées sont stérilisantes et qu'il faut laisser à chacun le soin de se tracer des règles à soi-même. Ce principe est le seul capable d'assurer le développement d'une littérature; nous l'avons toujours défendu, et *Floréal*, la revue amie qui le défendait à Liège, vient nous apporter de nouvelles forces : car nous sommes unis à nos confrères wallons; le *Réveil* et *Floréal* ne font plus qu'un désormais.

Jusqu'à l'heure actuelle, les efforts, en Belgique, ont été quelque peu épars. Notre vouloir est de les réunir, de suivre fidèlement le mouvement artistique dans ses évolutions successives. Nous le répétons encore : pas d'exclusivisme ! Nous faisons surtout appel aux jeunes, à ceux qui n'ont pu encore se révéler et qui sont l'avenir !

Tous nos efforts tendront d'ailleurs à n'être ni une revue locale, ni même une revue exclusivement nationale. Non seulement nous grouperons les éléments de Flandre et de Wallonie, mais les plus remarquables d'entre les jeunes littérateurs français sont avec nous.

Pour assurer la bonne marche de la revue, il a été constitué un comité de rédaction et un sous-comité d'extension.

Font partie du Comité de Rédaction : MM. Albert Arnay, Lucien de Busscher, Charles Delchevalerie, Max Elskamp, Frédéric Friche, Paul Gérardy, Edmond Glesener, Richard Ledent, Maurice Maeterlinck, Henri Maubel, Albert Mockel, Pierre M. Olin, Edmond Rassenfosse, Henri de Régnier, Stéphane Richelle, Grégoire Le Roy, Rodrigue Sérasquier, Charles Van Lerberghe, Emile Verhaeren.



Le sous-comité d'extension est composé de MM. Georges Angelroth (Géo Mauvère), Florent Bossaerts, Charles Bronne, Auguste Donnay, Charles Frappart, Georges Garnir, Auguste Henrotay, Auguste Jénart, Alfred Lavachery, Georges Lemmen, Georges Marlow, Antonio Marquès, Stéphane Montjoie, Victor Remouchamps, Fernand Roussel, Arthur Souchor, Charles Sluys, Sully Huntley, Emile Van Heurck.

LE RÉVEIL.

LES JARDINS MORTS.

*D*es murs puissants comme des bras
 Ceignaient le merveilleux domaine
 Quand tu passas par là
 Tenant en main le houx et la verveine.

Pays d'oubli, nélas, que ces jardins lointains !

*Jadis quelques légers roseaux
 Espoir d'espoirs, se levaient aux jours d'automne
 Ainsi que plumes sur les eaux.*

*Jadis quelques clairs némphars
 Blancs souvenirs se levaient aux jours d'automne
 Comme des mains d'anges à fleur des eaux.*

*Jadis quelques soleils éclos trop tard,
 Désirs d'être, se prolongeaient aux jours d'automne
 Comme des faisceaux d'or au ras des eaux.*

*Mais tout est mort, nénuphars et soleil
Et morts aussi sont les roseaux.*

*Des murs massifs et durs comme des marbres
Ceignaient l'étang, les quinconces, les arbres,
Quand tu passas par le domaine
Avec le houx et la verveine.*

Pays d'oubli hélas, et souvenirs en cendres !

*Jadis, regards lointains, lèvres ouvertes,
Quelques marbres debout sous les charmilles vertes
Se taisaient d'un silence éclairé de soleil.*

*Jadis, parmi leurs parterres paisibles,
Les dahlias rouges et blancs comme des cibles
Tendaient leurs lèvres aux baisers du soleil.*

*Jadis, avec des grappes d'ombre et des branchages
Que dessinait la masse en or des légers nuages,
Une vigne de feu semblait monter vers le soleil.*

*Mais tout est mort, les temps vermeils,
L'aube et les soirs — et mort aussi est le soleil.*

*Des murs altiers de volonté
Ceignaient également ta tranquille beauté,
Quand tu passas par le chemin, vers le domaine,
Tenant en main
Les houx glacés et la verveine.*

*Jadis sur le banc clair, parmi les fleurs,
Aux Fêtes-Dieu, aux Trinités, aux Chandeleurs,
Tu t'essayais, fixant mon cœur sous tes regards.*

*Jadis, avec tes yeux qui me venaient
Des pays bleus de mes souhaits,
Tu provoquais le culte en or de mes regards.*

*Jadis, je répandais à tes genoux
Toute mon âme et ses cris fous,
Sous le silence ami de tes regards.*

*Mais tout est mort et tout s'en est allé
Vers les hasards et les départs
Les vœux, les douces mains et les regards.*

*Tous les oiseaux sont morts qui nous ont entendus.
Les eaux ? — où donc, qui nous miraient dans leur fontaine ?
Pays d'oubli que ces jours morts et de lointaines
Douceurs mortes et de soleils immensément perdus !*

*Je me souviens — mais, à quoi bon couper ce voile
Et rechercher encor tes yeux au firmament ?
Les cormorans n'ont-ils donc point sinistrement
Barré d'un vol mon geste ardent vers ton étoile.*

*Pays d'oubli d'où flotte au vent le souvenir :
Là-bas, les sentiers d'or dans les pelouses vertes,
Et les chansons des loins dont les rythmes inertes
Semblaient de l'infini vers nos deux cœurs venir !*

*Pays d'oubli : la berge et les roseaux dardés en lances,
Et les barques sur le fleuve, là-bas,
Quand les rames tombaient des bateaux las,
Lasses, tombaient comme des bras dans le silence.*

EMILE VERHAEREN.



AMES DE COULEUR (*)

à *Frédéric Friche.*

La journée déclinait. Christian était seul devant la plage unie, étendue, dépeuplée. La mer ne portait plus de navires ; elle recommençait à monter, joyeuse comme un enfant, remblayant de ses remous les chemins qui vont d'une terre à l'autre, effaçant les sillages. C'était la solitude heureuse jusqu'à l'horizon qui semblait se déplier vers lui, vers sa pensée, en une marée d'espace, par-dessus la mer libre, enflée de joie, lustrée de soleil.

Une jeune femme inconnue se profila sur le plan moiré d'or de la mer. Elle passait contre l'eau. Elle y passait harmonieusement, mariée au paysage, et les vagues blanches du bord venaient lui lécher les pieds. Elle voyageait dans un limbe : Était-ce un effet de mirage au couchant ou l'exhalation de ses songes s'attardant sur elle?... Son corps s'allongeait dans un mouvement d'aspiration. Elle semblait grandir en avançant, et sa tête, qui touchait à la région déjà cendrée du nord, se haussait comme pour infinir l'écart du sable au ciel. A force de dilater les yeux et d'épandre la vue, Christian ne fixait plus bien les formes et les couleurs.

Il ne saisissait rien du détail de ce corps. La tête, petite, lui parut transparente. A la voir si diaphane il pensa qu'elle avait du soleil sous la peau. Mais quelquefois, le soir, à la plage, le soleil, dans sa chute oblique, reflété par le sable froid, se mire dans les visages.

Elle respirait profondément humant l'air salin, généreux, vivifiant, se livrait éperdûment à la brise montante. Sans cesser d'être seul, Christian se sentait revivre.

(*) d'une série sous ce titre.

Le paysage s'était personnalisé au passage de ce fantôme de chair ; il extériorisait maintenant un être comme si l'âme de quelqu'un y était devenue perceptible. Une personne était venue par laquelle se concentrait et s'organisait la vie éparse ; par les yeux de laquelle la passion close allait s'ouvrir, l'amour endormi s'éveiller. Et tandis que l'image traversait lentement ses pensées, Christian regardait la gorge de la jeune femme se soulever et s'abaisser selon le rythme de la mer. Il vit alors que la petite tête perdait ses contours comme si l'eau des yeux submergeait le visage et le noyait dans le ciel ; il vit que les pieds suivaient un chemin en pente qui s'enfonçait dans le sable et, à travers cette poitrine gonflée de désirs, il vit huler la mer.

Il crut avoir rêvé en regardant l'horizon.

Pourtant l'inconnue existait. Il la rencontra quand les cloches des hôtels sonnèrent la joie mélancolique de l'heure où l'on s'assemble autour des tables, les joues fraîches, le corps délicieusement battu, l'esprit encore résonnant de l'animation des jeux ; l'heure où l'âme calme se prolonge vers le soleil qui descend dans la mer ; l'heure émolliente où les âmes se baignent.

Elle avait l'air triste des êtres auxquels toute possession échappe, et qui vivent sans même la certitude de leur vie présente ; l'allure lente, les mouvements silencieux, le visage fermé sur du rêve.

Sensualisée toute, elle vibra d'un étrange accord réminiscent et Christian eut, dans un éblouissement, la vision de l'harmonie incarnée qui avait passé à la plage.

L'un devant l'autre, ils furent pendant un instant, comme des étrangers penchés au bord d'un puits et dont les regards s'étreignent au fond de l'eau.

Se devinèrent-ils les arrivants d'un même voyage ?... Eurent-ils l'intuition d'un amour infiniment sensible qui se serait hyperesthésié avec leur souffrance ?...

Quand leurs regards se désunirent ils étaient tout meurtris.

HENRY MAUBEL.

(1) d'une série sous ce titre.

RETOUR (*)

I.

*A présent faites-moi, de robe et de visage,
beau comme un roi, afin que les mots que j'ai dits
fussent dans la balance des sots et des sages,*

*car ma route est finie et voici mon pays,
avec l'air peint en bleu, au-dessus de mes villes,
comme si l'on vouait tout le ciel à Marie.*

*Or, c'est fête, aujourd'hui pour ma joyeuse entrée
et le portement de mon cœur auprès des miens,
dans les rues où la gent naïve des croisées,*

*s'étonne sous les arcs en fleurs des jubilés,
de tous mes pas allés sur l'herbe ou sur les pierres,
inquiets de volets clos et d'arbres coupés.*

*Mais c'est le bon retour où rien d'absent n'attriste
chez les bêtes, les gens, les maisons et les choses,
car voici, sur les toits, les cloches qui s'assistent*

*dans le grand jour venu où les mains, mes novices,
après cœur éprouvé, prononcent leurs grands vœux
de peine et de travail, et vont à leur office :*

*les blanches bonnes aux plaies de l'âme et des yeux,
les noires qui sont des maçons et des bâtisses,
et les saintes qui prient pour des maisons en Dieu.*

(*) de : En symbole vers l'Apôstolat.

*Or, c'est lors tout en foi, et mieux qu'aux paraboles
mon plus doux évangile en sa lettre enseigné,
et la joie de m'aller par delà les paroles,*

*comme après du travail vers un repos gagné,
dans la bonne maison qui m'attend sous les arbres,
en la blanche façon d'un très gauche évêché.*

II

*Car nous avons beaucoup voyagé, Théophile,
par les cœurs des hommes qui sont aussi des villes*

*mais auxquelles — pareil aux tout blancs oiseaux fous —
on tourne sur les toits, cherchant mal le verrou*

*qui tiré, fait ainsi que des gens à leur porte,
causer l'âme telle qu'en soi chacun la porte.*

*Or c'est là le grand mal dont nous avons souffert
loin de ceux de chez nous loquaces et déserts,*

*mais dont le cœur fait la parole à son image,
pour attester, en foi, les dires du langage ;*

*car c'est las, bien ailleurs, qu'enfin nous avons su
comment la grâce des mots ment à la vertu*

*par la bouche des uns ou les gestes des autres,
à la vérité moins, pareils à ceux des nôtres.*

*Mais ce sont choses là d'histoire feue et loin,
et rien que pour mémoire en la joie qui nous vient*

— après les jours en long, plus en large la mer —
de retrouver, chez nous, le plus aimé concert

qu'en aujourd'hui de paix recouvrée comme un bien,
nous dit notre pays de doux paroissiens.

Or, c'est Pâques venue lors, au troupeau sans tache
des bonnes mains d'ici et toujours à la tâche,

puis aussi, chair tangible, et qu'aiment les outils,
œuvrant au travail du maître ou de l'apprenti,

pour la crèche promise et le temps de louanges
du paradis rouvert où font signe les anges,

de s'aller, tous élus, à la fête votive
des neuves bontés dont le règne nous arrive. —

MAX ELSKAMP.



FRAGMENT

ARIEL CHANTE :

*« J'e t'ai rêvée
 Toi, la vierge aux yeux de princesse,
 Toi!
 Toute soudaine en triomphe et princesse!
 Toi!
 Tes yeux doux et cruels,
 tes yeux d'enfant, tes yeux, ta lèvre impériale,
 distillant ton baiser,
 ton baiser!*

*Poison de flamme en gerbe rouge,
 cri de révolte ardente : — et tu l'ignores
 ton baiser,
 ton baiser, ton baiser fugitif
 léger, pareil à une haleine
 naïf et pur comme les prairies
 chaste et limpide ainsi que les fontaines
 et comme elles ravi sous le matin suave...*

*Oh toi, tes poses pudiquement nues,
 droites, loyales, toutes ingénues
 et d'iris où scintille en des signes l'aurore,
 ton doigt soudain levé sur tes lèvres menues...*

*Or j'ai connu ta tête fière!
 — Aux courbes d'or par l'auréole
 dont s'annelle et frémit tout entière
 La gemme, la gemme de ta paupière,
 Ta bouche enfant, je l'ai connue,*

*le mystère qui glisse et fuit sous ta paupière,
Toutes gemmes, la chute espiègle d'une eau vive
éblouie au caresses claires de ta voix !*

*J'ai vu, j'ai vu ton geste où se déroulent des énigmes
sous l'appel de tes yeux chargés de songes lourds ;
mais montrant que la lune orientale érige
harmonieusement comme la nuit s'enroule
la Courbe des Musiques selon sa dérive,
Vierge ! ton doigt glissé de ta lèvre ingénue
au loin vers la Forêt et les vallées, et les vallées
étendait sans parole un signe de futur...*

.....

— Mais hélas la Chimère au vol cabré l'emporte
frémissante en cette ombre où sa fuite a bondi. »

ALBERT MOCKEL.



PETITES PROSES

ADIEUX

Pour Celle qui le sait.

Le train allait partir; quelques instants encore et l'espace se creuserait entre nous, pour longtemps — pour toujours peut-être. Elle se tenait à la portière et nous regardions en silence afin, sans doute, de mieux retenir l'un de l'autre ce rayon singulier et charmant par quoi s'animent les physionomies des êtres chers et que la mémoire se plaît à évoquer aux heures de ressouvenance. L'émotion que lui causait l'idée de la longue route à entreprendre ajoutait à sa beauté je ne sais quelle langueur penchée. Ses yeux se voilaient des avant-rosées de leurs larmes futures; sous sa pâleur, le sang prenait aux pommettes des teintes indécises d'aube naissante. Et je songeais : pourquoi est-elle si belle, pourquoi si douce — maintenant que nos émois ne pourront plus s'unir, maintenant que la blondeur fuyante de sa chevelure charmera d'autres espoirs ?.. Je vis qu'elle tremblait et moi-même je cédai tout-à-coup à la tristesse de ces syllabes inexorables : partir !

Ah ! oui, j'avais juré de rester fort, je m'étais promis de fermer mon être à toute pitié, de demeurer implacable devant la décision presque légère qui devait la conduire chez les étrangers. Je me disais, la veille encore : « Puisque notre amour ne la peut retenir, puisqu'elle préfère à la bonne tiédeur de notre ciel l'atmosphère fiévreuse d'autres cieux, plus rien en moi ne me parlera d'elle — et jamais, jamais ! l'ombre de sa pensée ne fera tressaillir la mienne. » O vaniteuse erreur que la minute présente se plaisait à dissiper ! Pour écarter cette assurance ridicule, un mot avait

suffi ; tous les ressentiments passés sombraient en une affection plus profonde et le pardon s'essorait de cette matinale séparation.

Un coup de sifflet retentit ; les voitures avancèrent. Elle retomba sur la banquette, plus pâle encore, inclinant à peine — la force lui manquait-elle pour jeter, de la main, un dernier baiser ? — sa fine tête qu'atteignit le soleil. Puis, comme le train serpentait, à la sortie de la gare, je la revis à la portière, agitant son simple mouchoir blanc — auquel je pus seulement répondre du geste las que me laissait ma volonté brisée...

Dans le matin de Mars, argentin et bleuâtre comme de Mai, l'immense hall peu à peu s'animait. Le long des quais, avec des rumeurs d'oiseaux, la foule des premiers trains s'éparpillait, — me bousculant parfois sans que je sortisse de mes réflexions. Et du plus loin de moi-même, une voix de rêve murmurait :

« Ainsi, pauvre âme, s'en vont une à une toutes tes affections — celles qui faisaient ta vie couleur d'aurore, couleur d'amour. Une à une le Temps les fauche et un jour viendra où tu ne seras plus — sans espoir, sans but — qu'une anonyme entité heurtée par les hasards indifférents et les contemporains hostiles. Alors tu comprendras quels nonpareils trésors recélaient les heures anciennes, les bonnes heures que ton ignorante hardiesse trop tôt empoisonna. Tu comprendras quelles inutiles folies te firent briser les jeunes tiges dont le destin bienveillant paraît tes routes ; et des douleurs, plus amères que ta douleur d'à présent, affligeront ton cœur — où sonneront, comme un remords, les heures mortes, irrémédiablement ! »

IMAGE

à Chrétien Flippen.

L'imagier naïf qui, sur ce modeste vélin, nous initia à la pensée d'un de ses soirs solitaires, ne dut s'ingénier à nulle recherche subtile pour retenir notre attention. Le site élu par son féal pinceau a la simplicité des œuvres des vieux maîtres : Une plaine prolonge au loin ses reculées multicolores ; entre des rideaux

d'arbres, un village s'endort — sous l'argentine buée montant des profondeurs. C'est l'heure où l'angelus, à chaque clocher lentement égrené, descend comme une paix vers les errances de la vieille Terre. Et tandis que sur la campagne une aile de mystère lentement plane, voici s'allumer, par delà les damiers des guérets et l'améthystine ceinture d'une forêt de pins, une ville de légende dont on devine dans l'eau glauque d'un fleuve le lumineux reflet.

Devant ce paysage, — que l'imagier choisit certainement pour désigner le plus beau pays du monde — deux êtres se sont arrêtés. L'un a les traits de l'aïeul et sa gravité tendre ; l'autre sourit encore aux aurorales ingénuités d'une conscience à l'éveil. Et l'aïeul, le bras étendu vers le silence vert des prés et le faste tumultueux de la cité, semble exhaler pieusement ces mots pensifs et doux :

« Regarde, enfant, et jamais ne l'oublie ! Ces prés, ces bois, ces hameaux où fleuront dans le crépuscule les vieux tilleuls des anciens âges, ces chaumes épars — dont les cheminées fumantes évoquent de calmes repas sous la lampe — et cette ville diadémée de joie, regarde-les avec tes yeux qui voient ! Tout cela, entends-tu bien, c'est le meilleur de toi, ton âme mélancolique et ton cœur ardent. Il n'est pas un seul de tes enthousiasmes qui n'y ait sa virtuelle origine ni un seul de tes désirs qui te soit venu d'ailleurs. Tu voudrais renier ce coin de nature que tu n'y parviendrais pas car ton esprit chercherait vainement à s'en libérer. Pourtant des hommes au visage fraternel, des femmes avec des voix de sœur, oseront t'affirmer que ce charme est un pur artifice de ton imagination obscurcie. Ils te diront que l'émotion vivace, épanouie à cette minute enivrante au reflet bleu de tes prunelles, pourrait jaillir en toi partout où l'aveugle Fortune dénouerait, pour te plaire, son fatidique bandeau. Mais à ces blasphémateurs enhardis, à ces sirènes pires, sache crier ta virulente haine et ta croyance altière. Dis non ! mon fils ; et que ce soit comme si ce soir parleur, ces prés, ces hameaux, ces bois où l'ombre naissante endort les nids, s'animaient dans ta voix afin de mieux attester la chère, l'Unique Patrie ! »

L'INUTILE VICTOIRE

à Célestin Jacquet.

Depuis des siècles les hommes la poursuivaient, elle qui frappait en même temps au Nord et au Méridion, à l'Orient — du côté où le soleil se lève sur les mélancoliques vestiges des civilisations éteintes — et à l'Occident, où les vents d'équinoxe éperonnent les caavales grises des horizons marins. Généralement on ne la voyait, on ne l'entendait pas venir ; la porte ne devait pas être déclose pour lui donner accès et à peine la découvrait-on, debout sur le seuil, qu'elle fuyait en laissant après elle le malheur. A maintes reprises pourtant on avait failli la capter. Un clair soir de fête, où les étoiles des nuits d'Idumée éperdaient leurs sourires, un émir l'avait surprise, au pays des caravanes, tandis qu'elle se penchait vers les fraîches sources d'une oasis. Une autre fois, un dénicheur d'aigles la rencontra sur un sentier des Alpes — tandis que l'aube enfantine rosissait les nevés. Au bord du Zaïre encore, un guerrier — égaré dans une forêt pleine d'ombres mortes et de vivants silences — se trouva face-à-face avec elle... Ils essayèrent — les vaillants ! — de l'enserrer et de la vaincre ; mais l'éternel sommeil alourdit aussitôt leurs paupières et l'impitoyable Puissance passa — avide de nouvelles hécatombes !

De toutes parts s'élevaient pour la maudire des lamentations et des cris de rage. La fleur de la vie d'ailleurs s'étiolait. Les vierges n'avaient plus les belles lignes souples que chantaient auparavant les pâtres — quand la solitude des plaines entraînait, ainsi qu'un crépuscule, dans les chambres closes de leurs âmes. Les yeux des amantes n'évoquaient plus la limpidité azurée des lacs dormant au sommet des monts, ni leurs cous la gracilité des cygnes et l'orgueil des lys. Les hommes aussi perdaient la virile beauté attestant l'essence de la race. Toutes les choses dépérissaient sous l'avare lueur filtrant de l'infini morose ; et la mer, jadis si belle, jadis réfléchissant les sensations suprêmes de l'être et les féeries du

rêve, semblait refléter, par son immobile mornitude, l'universelle tristesse.



D'innombrables années s'écoulèrent ainsi avant que le signe de la rénovation vint ranimer les cœurs. A la fin néanmoins les dieux eurent pitié de leur œuvre. Hélas ! l'un après l'autre les forts avaient mordu la poussière et les fronts préservés étaient indignes du triomphal laurier. L'immortelle flamme dut renaître à la terrestre argile. Alors, ô prodige ! se dressèrent tout-à-coup d'indomptables bravoures. Des clameurs annonciatrices de victoires, des clameurs plus puissantes que la voix formidable des cyclones, traversèrent l'espace ; par dessus les continents, elles se répondirent — formulées en mille idiomes aux consonnances barbares ou raffinées. Et quand se rencontrèrent ceux qui attestaient de la sorte leur surnaturel pouvoir, ils étaient légion. La steppe où ils se concertèrent en fut couverte et lorsque s'allumèrent, le soir, les tentes dressées à la hâte pour ces vigiles belliqueuses, on eut dit que toutes les lumières de l'Ether avaient soudain été précipitées sur le globe.

Ceux-là étaient les Géants chargés d'accomplir les volontés inéluctables. Sur les chemins et sur les routes, bientôt leurs forces galopèrent à la recherche de la séculaire ennemie. On les vit passer, excitant leurs montures — à leur gré jamais assez promptes, — brandissant leurs armes, interrogeant la terre et les cieux. Cependant ils chevauchèrent longtemps en vain. Il sembla tout d'abord qu'ils ne pourraient point atteindre celle dont le règne abhorré ne cessait de sévir et dont chaque minute écoulée au sablier fidèle du Temps augmentait les sinistres moissons. Les embûches prodiguées contre elle l'avertissaient-elles du danger ? Elle les évitait avec une égale clairvoyance et continuait sa tâche — insolente et invisible.

Mais un matin d'hiver, aux marches mêmes du pôle — où elle avait voulu revoir les territoires définitivement soumis à ses seules lois — deux d'entre les hardis qui la relançaient jusque là parvinrent à l'étreindre. Cette fois elle essaya vainement de résister. Les larges paumes des Géants broyaient ses poignets décharnés, et, chargée de chaînes, elle fut ramenée vers le Sud où les peuples, ne la sachant vaincue, s'acharnaient encore après elle. Quelle

liesse ! quelle unanime allégresse s'éleva des rives que les triomphateurs et leur capture longèrent ! Les foules se précipitaient pour dévisager la perfide — mêlant aux imprécations, qui la vouaient d'avance aux gémonies, des acclamations délirantes en l'honneur des sauveurs. Déjà la Terre secouait sa torpeur, les bonnes sèves regonflaient les écorces faisant s'épanouir aux branches la viride magie des feuilles. Et la mer que le jeune soleil enlaçait, telle une frémissante maîtresse, renouait sur ses seins bondissants ses nonpareils colliers.

* * *

L'honneur de garder la captive fut conféré à la tribu d'où les vainqueurs étaient issus. Leur patrie, de monts noirs et de forêts profondes, se trouvait du reste à mi-chemin des principales régions en sorte que l'on pouvait aisément y arriver. Un incessant pèlerinage ne tarda pas d'y affluer. Les vieillards, les femmes même entreprirent le long voyage ; on accourut en cortèges bigarrés à l'endroit où la mauvaise prisonnière expiait sa défaite au fond obscur d'une caverne grillée. Combien était loin maintenant son assurance d'antan ! Accroupie dans sa prison, elle grelottait comme une bête malsaine, osant à peine lever — vers les yeux la raillant aux barreaux — sa tête affreuse aux orbites vides. Et autour d'elle, par le vaste monde, la joie de vivre radieuse s'essorait. Une édénique clarté baignait les étendues, le printemps éperdait ses faveurs que n'attristaient plus des prémisses de déchéance prochaine. La crainte de n'être pas admis, avant la vesprée dernière, aux festins voluptueux et aux luxueuses supériorités ne tourmentait plus les hommes. C'était la fin des compétitions et des haines. Aux vallons, les couples heureux et superbes passaient avec de longs baisers plein les lèvres, avec des regards que vivifiait la lumière du prime éveil. Les plaintes, les cris angoissés que la Terre avait exhalés durant les douloureuses nuits et les maussades jours enfuis se changeaient en hymnes d'amour. Et ces hymnes montaient vers le ciel juvénile comme un accord sublime de lyres — car tout était accord mélodieux et harmonieuse sérénité.

* * *

O don suave ! ô suave privilège ! De longs stades en consacrèrent la tendre domination. Puis la lassitude de cette immanente félicité

tourmenta insensiblement les esprits. Ce ciel si pur parut trop uniforme. Le printemps, disaient des voix, ne finira donc pas ! Les journées auront donc perpétuellement les mêmes brises imprégnées de fragrances, les nuits s'illumineront donc toujours des mêmes astres mirés au limpide miroir des fontaines ! Il faudra donc toujours voir, toujours croire, toujours aimer ! Et voici que les hommes se prirent à regretter l'incertitude d'autrefois si souvent honnie. Ils regrettèrent leurs tristesses, leurs insomnies cruelles et l'automne aux pluies dolentes et l'hiver aux reflets gris. Des apôtres nouveaux prêchèrent la volupté de la souffrance, de la nécessaire souffrance — sans laquelle, proclamaient-ils, les meilleures heures ne sauraient atteindre leur extatique apogée. Ils prêchèrent l'ivresse de l'oubli, la grâce du permanent sommeil comme d'autres avaient exalté le désir des incessantes joies et la haine des adieux. Les multitudes s'élançaient à la suite des sombres docteurs, affirmant, elles aussi, leur goût du néant, applaudissant les détracteurs des aspirations anciennes. Et lorsque toutes les âmes furent converties, les prêtres et les grands, réunis en solennel concile, rendirent à la prisonnière — pendant que se félicitaient les peuples comme à l'annonce de sa prise — sa dévastatrice liberté.

Épargnant magnanimement ses libérateurs, la hideuse affranchie s'engagea sur l'étroit chemin qui serpentait à travers les plaines. Un moment elle s'arrêta pour ramasser dans un champ voisin la faux qu'un moissonneur y avait oubliée. Comme une arme symbolique, elle la posa sur son épaule ; et ceux qui la suivaient des yeux la virent lentement décroître, au bout de l'horizon, vers les districts populeux des fleuves d'Orient.

ALBERT ARNAY.



LE SCEAU DU PASSÉ.

Drame légendaire et contemporain.

Qu'est-ce que l'âme ?

Une *possibilité idéale* qui réside en nous comme la substance réelle de nous même, que les erreurs et les taches de la vie ne peuvent entamer, que ses découragements ne peuvent abattre et qui les contemple avec sérénité dans leur extériorité réelle, et séparés, pour ainsi dire de sa propre essence.

JOHNSON.

Un soir où je me promenais avec ma mélancolique et lasse Pensée, j'entrai dans un théâtre singulier : un hémicycle écrasé, devant une scène gigantesque, des fauteuils au milieu, quelques loges sur les bas côtés, plus haut les murailles nues finissant dans le vague et l'obscurité ; nul plafond n'était visible, ni *sensible* en l'immémoriale étrangeté de ce théâtre de Rêve — théâtre de sang et de feu.

Avec le respect craintif du mystère qu'invinciblement je sentais planer, je pénétrai dans l'une des loges, que je choisis la plus sombre.

La foule, réunie là — la Foule, oui, toujours elle, où glapir et être stupide sera de bon ton — était celle qu'il fallait, le monde (et à ma honte je le dois avouer, le monde des Repus dont je faisais partie ce naguère de hier). Et je savais bien qu'au premier éraffement, la bête brute qu'il cache allait surgir.

L'admirable rideau bleu de ciel, pan de ciel là tombé, en une profonde déchirure s'ouvrit, et lent et noble ainsi qu'un royal oiseau de proie repliant son aile immense, sur les deux côtés de la scène en cannelures de péplos se drapa :

La colossale colonnade d'un palais d'époque inconnue, architecture simple, grandiose autant qu'un symbole, celui de cette trimourti : Beauté, Force, Sérénité.

Au fond s'étiraient les premiers gradins de la tour magique et primitive, originaire et sacrée, celle d'où les Hiérarques divins,

les Sages savants en les choses passées, les Sages savants en les choses futures, contemplaient les mondes stellaires, oublieux en ces altitudes sublimes des rugissements fauves, haineux cris (ô Envie) de la cité fabuleuse qui à leurs pieds infiniment étendue tordait son corps de fille de joie, celle qui hante le bouge après s'être vendue au palais, retournant — ô logique des foules — à son originaire fumier.

Apparut lors une femme d'hyacinthe vêtue que je crus reconnaître cachée au plus profond de très anciens souvenirs. Sensations incompressibles d'un au delà défunt se vengeant en ce ténébreux et douloureux présent.

Elle s'avança et d'une voix qu'on eût dit sortie d'une tombe dès toujours close, elle proféra, monotone, fatidique : « Ceci fut le drame du seul d'entre vous ici réunis pour qui lumière se fera. Les autres, vous foule polycéphale, pis qu'aveugles, pis que sourds, gens de foi mauvaise, persévérez dans votre voie lamentable. »

Je compris alors que celui-là dont l'une des antérieures vies allait résurgir, celle du grand péché dont la peine se subissait ici, c'était moi-même. Le peu de pitié que je ressentais pour les morts vivants s'agitant à mes côtés, ne troubla pas la joie méritée de voir mes désirs volontaires, évocatifs se faire, déchirer les voiles fatals de mon haineux passé, de ce passé dont je sentais le poids haineux peser sur mon ténébreux et douloureux présent. Tant d'explicables choses, contradictions flagrantes et complexités infinies dont l'incompréhensibilité allait se légitimer. Puis, ce vieux souvenir, hantant toujours, d'une grandeur intellectuelle telle que nul désir n'avait survécu sinon, celui, oui ! éperdu celui-là : savoir quel était ce passé formidable et perdu.

Or, le drame, muet, commença, commenté par une musique, certes, inentendue, immatérielle de nul instrument, sublimité de pensée unique.

La femme vêtue d'hyacinthe, vêtements courts d'hiératisme efféminé. Elle d'une effroyable lubricité intellectuelle en ses maigreurs élancées d'éphèbe, s'avançait, en une marche sacerdotale, escortée d'esclaves peu nombreux : de femmes plus belles qu'elle même mais en leur charnelle beauté inexistantes à

côté de ce vice prodigieux et immarcessible, puis des nains contrefaits.

Une puissance, encore inconnue mais si dominatrice déjà, avait entre les mains de cette créature abandonné une parcelle de son pouvoir. Elle détenait la force des souffrances suprêmes, celles ne vulnérant que l'esprit, l'individualité même et permanente des entités, qui dès lors en gardent éternellement la blessure. C'est elle qui fit les insatiables et ceux qui meurent toutes leurs morts de l'avortement nécessaire, logique de ce germe d'idéal, invincible poison, inoculé par elle, la grande vulnératrice.

Et au son inentendu de cette musique, de cette musique inentendue, la femme se promenait nonchalamment, laissant contempler l'inimitable des lignes grêles de ses jambes chastes et perverses : le contact invisible de sa pensée liait autour d'elle le faisceau des incicatrisables blessures.

Mais la Bête en le public réveillée commençait à gronder. Les nains criaient des souffrances immortelles ; ah leurs pensées divines frappées par la vue de leur idole, retenues dans la gangue vile de leur forme monstrueuse, impuissantes à se dégager avec la splendeur qu'ils avaient rêvée, ils imploraient une mort que nulle ne pouvait leur donner, elle ne voulant pas.

Et une idée diabolique, une idée de vengeance et d'ignominie telles que seul peut en concevoir l'esprit profanateur des classes dites intelligentes mais qui ne savent être intellectuelles fut exécutée par les quelques uns qu'un épouvantement innommable n'avait pas catalepsiés en leurs fauteuils. Alors que tout se mourant sans espoir de mourir et du désespoir de ne pouvoir mourir, ayant épuisé la coupe des individuelles douceurs Elle gravissait mélancoliquement et avec lenteur les degrés sacrés de l'éternelle tour sacrée, une invasion de barbares inconscients, mais heureux originairement de se vautrer en la boue, au son d'une vulgaire et tonitruante musique militaire qui un instant parut couvrir les sublimes accords de l'incomprise symphonie : des bataillons scolaires, germes des races futures, dès la petite enfance abrutis par utilitarisme, militarisme, haines patriotiques et vanité, ce vice-orgueil des médiocres, jeta une perturbation effroyable dans la salle.

La foule, reconnaissant son espoir et sa descendance, ces

parents sauvés par leurs enfants, levés, et entiers brandis contre l'évocatrice se mirent à hurler d'infâmes vitupères et d'atroces bassesses, éjaculant là leur écume, avec la lie de leur lie.

Mais dominant ce tumulte affreux, la voix calme, douce et monotone de la divinité méconnue se fit entendre : « O peuple « vil des matériels, un bonheur immérité vous amène encore une « fois devant l'intellectualité. Vous la niez comme vous n'avez « cessé de la nier, vous qui fûtes la plèbe de toujours. Mais tout « acte porte sa peine en soi. Tels que vous voilà vous êtes moins « que pourceaux à la pâture, et vous qui jamais ne fûtes dégénérés, « éternel dernier échelon de l'humanité, en votre passé qui est « votre présent et votre avenir, vous serez rejetés implacablement. « Et toi ! vas où te mènera la destinée et m'y attends, car « doit en ce jour légendaire s'accomplir la promesse des jours « anciens ! »

Et j'allai et puis — me trouvai siégeant dans le trône colossal dominant de fabuleux jardins suspendus, immobilisé en un rêve de toute puissance. Le théâtre, disparu; la foule, redevenue la plèbe antéhistorique d'une évidemment autre planète, massée et augmentée en millions, de ses clameurs sauvages entourait la tour, la haute tour sacrée des hiérarques divins contemplateurs des sphères errantes. Pendant cette période hors du temps, continuant sa lente ascension, avec des mots secrets et des gestes épars, Elle paraissait attirer, concentrer toute la puissance épandue autour d'elle. Arrivée non loin de ma prodigieuse hauteur, étant face-à-face par delà cette distance elle dit :

« Réveille-toi, reconnais-toi, souviens-toi. Tu es le détenteur de « tout ce qui se sait, de tout ce qui se saura, de tout ce qui se « peut; tu es l'unique volonté et la puissance sans contrôle. Je ne « suis, moi, que l'émanation de ton bon plaisir, ta créature « incomparable et infime ! »

Je me ressouvins, en vérité, qu'unique porphyrogénète, j'étais celui-là ! En mon juste orgueil je regardais fermement le suprême degré à franchir pour avoir droit au repos absolu, la grande paix du néant. J'avais élevé mon esprit au dessus du désir, ma volonté au dessus de la résistance, ma puissance au dessus de l'impossible. Or je savais qu'avant la fin, ayant résisté à tout je devais me résister à moi-même : Je lançai dans l'espace mon effective volonté et ce qui vint, l'une de ces vivantes évocations de la pensée, la

plus noble, était le miroir de mon intellectualité. Et la créature qui venait était encore Femme.

Je me laissai aller à l'ineffable volupté d'une longue contemplation. Cette contemplation, abandon muet de l'activité de ma puissance était la preuve de ma défaite, de mon asservissement à l'adorable tentatrice : je me contemplais moi-même, dans ma créature, je la trouvais aussi belle que ma pensée : je ne m'y voyais plus.

« Oh maintenant, reprit-elle, que le philtre de douleur individuelle est tari, donne, donne-moi le Feu, que je sois enveloppé de douleur universelle et que la destruction d'un monde abreuve ma soif d'irréparable. »

Et je lui donnai le Feu.

Alors d'un geste alangui et universel, étendues les mains, doigts ouverts, tomba de ces mains enchanteresses et parfumées, le feu, le feu inextinguible qui, doucement coula par les marches innombrables de la Tour, envahit l'étendue de la ville tumultueuse, épouvantée et blasphématrice. Et tout l'horizon à ses pieds accroupi, d'un seul choc avec une huée folle qui obscurcit le firmament, s'effondra, et le feu, l'inextinguible feu enveloppa la sphère entière qui nous portait, toute vie disparut dans l'agitation morne de cette gloire de feu. Immobile et pensif je restais assis en mon trône granitique, navire insubmersible, maître fier et immuable de cet océan de flammes. Ma pensée L'appela; franchissant l'espace étincelant elle vint et se mit debout devant moi, calme et souriante regardant le feu interminablement couler entre ses doigts fluets, de ses mains enchanteresses et parfumées.

Elle monta les suprêmes degrés de ma cathèdre jusqu'alors inviolée et, toute frêle vint se pelotonner contre le froid de mon grand cœur qui interrogeait les événements et regardait l'avenir.

« ... Oui enfin, je comprends l'ironie du fallacieux schéma. Me résister à moi-même.... n'était ce pas définitivement le faire que de ne daigner pas me tenter ? Il est donc vrai, je n'ai pu résister à cette dernière tentation ; mon orgueil n'était pas encore l'humilité absolue, et n'était pas digne encore du repos terrifiant auquel il aspirait si ardemment. Vivre, voilà le châtement. Mon intellectualité ne s'était pas entièrement débarrassée de toute matérialité puisque j'ai été tenté par une forme, et par une forme féminine, cette

inférieure de l'être inférieur que déjà nous sommes. Les sens, même aussi intellectualisés, doivent être supprimés, et l'esprit doit vivre de la contemplation de soi-même en tant qu'immatériel.

La peine étant nécessaire, ma faute ayant été de l'essence la plus grave, l'expiation sera d'autant plus rude ! Donc une vie nouvelle, et Personne et Rien à qui se plaindre, ni de qui se plaindre, tout cela étant nécessaire. La vie nouvelle !

Elle ne serait plus aux sommets d'une invincible puissance et d'une liberté farouche et jalouse. Individualité héroïque et mythique tu seras mêlée aux vulgarités si oubliées de si antérieures vies dont une constante, une inébranlable volonté perpétuée durant des milliers de siècles avait su l'écarter. Et il faudra recommencer une lutte que j'espérais finie....»

La débâcle des flammes assiégeait toujours l'éternel trône et peu-à-peu montait nourrie par ce trône lui-même, abri de celle qui à jamais calme et souriante, doucement tapie contre mon sombre cœur, éblouie, laissait couler, interminablement couler de ses doigts fluets, de ses mains enchanteresses et parfumées, le feu ! Je frémis plus que devant toutes les autres menaces que je voyais flotter sur les immortelles vagues de flammes : cette certitude, l'oubli, l'oubli total de toutes mes existences antérieures. « Oh dure expiation ! Allais-je pas dès lors, m'avilir progressivement, et puisque je ne me connaissais plus ne perdrai-je pas la notion du but à atteindre ? Alors je deviendrai l'égal de ceux qu'en mon mépris clairvoyant j'ai laissé détruire en ce monde-ci, où toute volonté m'était soumise »

Ma puissance faiblissante ne me permettait plus de voir si cette ultime épouvante se réaliserait. Toutefois je lus en un signe noir sur l'océan de feu ce jugement : « si tu parviens à te reconnaître et à vaincre les limbes du passé, reconquis à toi-même assis en ce même trône, tu te revivras à côté de celle-ci. Alors tu auras payé la dette de ton orgueil qui a fléchi ».

Calme désormais, j'inclinai mon front vers Elle et s'accomplît enfin l'universelle resorption.

PIERRE M. OLIN.

LE MONDE INTÉRIEUR

Nous avons tout en nous. L'âme est un océan de sensations, un univers de visions ; mais il faut la savoir explorer...

A certaines heures profondes, la voilà qui se réveille en sa toute-puissance miraculeuse... L'âme inonde nos yeux où dès lors s'allument les souveraines choses...

Fermons les paupières ; l'Ombre est un lumineux abîme de vie intense et mystérieuse ; les nerfs vibrent à mourir ; de magiques frissons nous coulent dans les veines... Et tout notre corps est toute notre âme !

Oh ! les splendeurs qui ne sont pas !

Les splendeurs si belles qu'elles ne sont pas !

Faisons fleurir notre âme... Faisons jaillir, sous nos triomphantes volontés, les fleurs rebelles de notre âme !

Nous avons en nous des paradis... Nous avons en nous — plus fastueux mille fois et plus extatiques — de rouges enfers barbares... Nous avons en nous des Royaumes qui ne sont ni la terre, ni l'enfer, ni le ciel, ni rien, et dont la flore, pourtant réelle — car je la vois là-bas tout aveuglante — ne s'est jamais épanouie ; et dont les langueurs nouvelles partout épandues — car toute ma chair en est imprégnée — n'existent même pas ; et dont les formes révélées et les vierges couleurs — regarde, mes yeux pleurent d'orgueil ! — ne sont pas autre chose que de l'ombre... Qu'importe ! si je puis contempler l'Ineffable ; me griser de parfums, de tableaux et de frissons — et renouveler, quand il me plaît, ma griserie selon mon Rêve !

Et pour dompter les ténèbres, nous n'avons pas besoin de boissons hallucinantes.. Notre âme nous suffit — notre âme impérieuse et sereine...

Je chante mes poèmes avec des lèvres pures...

Je ne bois l'ivresse dans aucune Thulé des Brumes...

Je marche droit quand j'ai les yeux sur la Chimère !

VICTOR REMOUCHAMPS.

Juin 1893.

N'IMPORTE OU, HORS DU MONDE.

Lorque les mystiques poètes,
 Dont le cœur ingénu devine
 L'essence des choses parfaites
 Et la sainte Beauté divine,

Ont fouillé notre monde infâme
 Où, pour en orner leur poèmes,
 Ils n'ont trouvé dans aucune âme
 La gloire des Vertus suprêmes ;

Pleurant les rancœurs de la Terre,
 Il font, pauvres fiertés blessées,
 Monter le vol de leurs pensées
 Aux noires cimes du Mystère

Et créant des Chimères pâles,
 Le long des au-delà sans trêve,
 Fiévreux, font frissonner leur rêve
 En les ténèbres idéales....

Et c'est bien au-dessus des fanges
 Et des réalités humaines,
 Que tressaille en des chairs étranges,
 Le cœur des princesses Maleines...

Pour mieux bénir ces ombres fières,
 — Si frêles de mélancolie ! —
 Ils closent leurs tristes paupières
 Sur les mirages de la vie...

Car c'est leur âpre et sainte ivresse
 De renoncer à l'espérance
 Pour diviniser leur jeunesse
 En des extases de souffrance...

MON ÂME.

*Pâle de fleurs mourantes
Et de frissons nocturnes,
Mon âme taciturne
S'affole et se tourmente...*

*Les vignes que je vois
M'inspirent des ballades ;
Les cygnes que je vois,
Les Cygnes sont malades....*

*Un ange de mystère,
— Lointain infiniment —
Eclaire tristement
Mon cœur crépusculaire...*

*Un ange amer qui saigne
En la nuit sibylline,
Et dont l'aile se baigne
De larmes et de lune.*

LAS DU RÊVE STÉRILE...

*Las du Rêve stérile et de sa gloire amère,
Allant jusqu'à bénir le Réel qui m'effraye
J'ai voulu, fier enfant épris de clarté vraie,
Sangloter un adieu suprême à la Chimère...*

*Les choses de la Vie ont fait saigner mon aile ;
Or, j'aspire à baiser la souffrance magique,
Tel un Satan banni de l'extase éternelle...*

Et vers l'Idéal noir mon vol est plus tragique!

A UN POÈTE ADOLESCENT

*Enfant, qu'un rêve-enfant illumine et sanctifie ;
Dont la lèvre se grise à des lèvres de langueur,
Respecte la souffrance, âpre essence de la Vie,
Et sois doux à la plaie idéale du Penseur...*

*Mais fuis, pour son blasphème et son orgueil exaltique,
Le sonore martyr qui te convie, ô mon fils,
A l'adoration tremblante et pure et mystique
De sa chère douleur ciselée en crucifix !*

*Il fait, avec amour, sangloter les rythmes rares
Vers des cieux triomphaux étoilés de diamants...
...Ne crois pas, ô mon fils, à ces magiques tourments
Et cherche la blessure en les seuls sanglots barbares !*

1892

LES ABSENCES

*Le songe des ses yeux
Sur un lointain exode,
Ma solitude rôde
Parmi les vieux adieux,*

*Et triste, voit revivre
— Beaux anges careisseurs —
Les blancheurs, les douceurs
Dont je fus un jour ivre.*

*O baisers purs cueillis
Sur des lèvres enfuies !
Avrils ensevelis
Sous des nuits abolies !*

*En des bois en allés
 Mes oiseaux morts soupirent
 Et des cygnes se mirent
 En mes étangs comblés...*

*Aux bords de toute chose
 Où, lasse de vieillir,
 Mon âme entend cueillir
 Un peu de joie éclose,*

*Jardins ensorceleurs
 Et luxes de Byzance,
 Partout mon Rêve en pleurs
 Se blesse à des absences!*

Sept 92

EN DE TRÈS VIEUX GAZONS

*En de très vieux gazons
 Mes yeux lassés réveillent
 De frêles floraisons...*

*Parfums, miels, ô merveilles !
 Fauvettes à foison,
 Et le frais horizon
 Des pêches et des treilles!*

*Cependant que s'essayent
 D'amers et blancs frissons...*

*J'adore les abeilles
 Aux aigres guérisons,
 Et des agneaux m'effrayent*

En de très vieux gazons...

Sept. 92.

VICTOR REMOUCHAMPS,

UN MATIN (*)

à Edmond Rassenfosse

Ce matin, une joie inconnue est éparse en la chambre. Le grand ciel l'envahit tout entière, dès l'aube il a diffusé parmi l'alcôve les sapides parfums des vergers. Une lumière heureuse flotte comme dans les songes, et caresse les choses souriantes.

Car, scus ses rideaux en fête, la petite princesse est endormie, toute menue, ses boucles sinuant comme une onde amoureuse vers le col deviné. Elle rayonne ainsi, souveraine et florale, dans l'étincellement plus humble des paquerettes d'argent qui sèment les courtines. Closes, ses longues paupières dorées ont scellé sa chair innocente ; ses mains enfantines se croisent sur des plis de linon que sa blondeur inonde et divinise. Et ses lèvres comme de nobles pétales s'entr'ouvrent à l'émoi de quelque puénil mystère intérieur : ce rêve de la poupée miraculeuse qui vit et rit et danse et chante — ou du voyage émerveillé par la forêt des fées, où sur les arbres d'or il est de si doux fruits de béryl et d'opale.

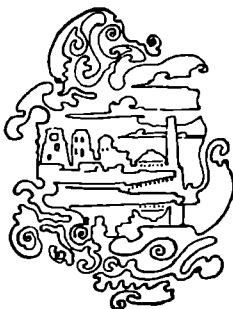
Dans un jour où tant d'azur palpite, les objets sont confiants et clairs. Des jouets jonchent la molle hermine des tapis, la boule d'ambre d'un bilboquet en émerge, tandis qu'une étincelle en la profonde fourrure révèle une jonchée espiègle de colliers et de joyaux. — Une nymphée tendue aux murailles propage ses rythmes à l'orée d'un bois idyllique.

Le décor s'épanouit dans une attente heureuse, et voici qu'il s'anime et s'oriente ; la lumière palpite comme d'un souffle augural, les femmes de l'églouge dédient au grand lit d'ivoire leur geste de grâce et leur sourire ancien, les tentures pour iriser l'éveil attendu se parent des plus fondantes nuances ; par les balcons, la brise amène tous les aromes d'un champ de roses, et dans son coin d'ombre, la guivre du foyer écarquille un rictus effroyable et muet.

(*) de la *Belle au bois dormant*, en préparation.

.... Un subit éveil a remué les courtines, les soies écartées par des doigts puérils ont fait tinter leurs anneaux d'argent : Elle est assise, la petite reine comme une petite ange mutine au milieu des coussins héraldiques, elle ouvre tout grands ses yeux verts, ses yeux comme des fleurs mouillées, pour boire l'enchantement du matin ; elle s'oublie ainsi dans la piété des choses, ravie dans le silence enthousiaste, col tendu, boucles ballantes, elle aspire tous les souffles du jardin. Et, peu à peu, voici qu'elle sourit aux mille suavités de l'heure merveilleuse.

CHARLES DELCHEVALERIE.



VERS LA VIE

2.

LA MER

Un acte de drame en deux parties.

à Paul Gérardy

PREMIÈRE PARTIE

LUTGOLD. — ALDINE, sa femme. — LES MATELOTS. —

C'est à bord de la mer. Dans une salle, Lutgold se tient debout, près de la fenêtre ouverte, d'où l'on voit un navire amarré. Pendant que s'élève le chant des matelots, une vive douleur se peint sur ses traits et il froisse une lettre qu'il tient dans sa main crispée.

LES MATELOTS, sur le navire.

Matelots, matelots que nos chansons joyeuses
fassent tressaillir les sirènes amoureuses
et que du fond des mers, charmant leurs lourds ennuis,
elles puissent surgir et nous suivre sans bruit !

Holà, holà, le ciel s'allume en incendie,
le navire est-il prêt pour la route fleurie
car nous moissonnerons l'immensité riante,
nous, les gais moissonneurs des vagues écumantes !

Dès le soir lumineux, nous carguerons les voiles
pour saisir dans leurs plis les plus belles étoiles
et quand les lendemains brilleront sur les eaux,
nous irons, conquérants des grands soleils nouveaux !

Matelots, matelots que nos chansons joyeuses
fassent tressaillir les sirènes amoureuses
et que du fond des mers, charmant leurs lourds ennuis,
elles puissent surgir et nous suivre sans bruit !

LUTGOLD.

De ce chant abhorré, trois fois l'écho complice
 versera l'amertume et la lie du calice
 en mon âme où je sens le feu de la vengeance

Il parcourt la lettre

« Je t'aime et viens vers le départ !... » Sainte innocence !
 Vous croyez donc, amants, que mon œil est trop vieux,
 que mon bras est trop lourd pour vous tuer tous deux
 et qu'il suffit d'avoir l'or d'une barbe blonde
 pour ravir à l'époux, l'épouse vile... O honte !

Il rit avec ironie

Matclots, conquérants de la mer et du ciel,
 vous assisterez tous au spectacle réel
 qui doit naître aujourd'hui dans la contrée heureuse
 de voir surgir aussi la sirène amoureuse !

Entre Albine, Lutgold fait disparaître la lettre

ALBINE.

Lutgold, je viens d'entendre et ton rire et ta voix ;
 moi, je veux rire aussi, je veux rire, tu vois,
 car la joie est la part du bonheur large et vif
 et je ris en voyant ton rire intuitif.

LUTGOLD, la regardant fixement.

Ton œil a donc ravi de célestes rayons ?...
 J'y découvre le ciel très calme et très profond. .
 Oui, le bonheur est le soleil de toutes choses
 si la femme qu'on aime a la grâce des roses
 et leur chaste parfum.

ALBINE

Sur ma lèvre sereine,
 prenez l'humble tribut d'une esclave...

LUTGOLD, l'interrompant.

Ma reine !

Que je puisse goûter le baiser sans remords.

ALBINE

Ma bouche attend ta bouche.

il l'embrasse, elle pousse un cri.

Ah ! tu fais mal... tu mords !

LUTGOLD *riant tourdement.*

Pour Dieu ! faudrait-il donc que caresse banale
clôturât tristement mon tendre madrigal ?

ironique

Allons, esclave et reine, un sourire... un sourire,
mon front a la rougeur déjà du repentir.

ALBINE *lui tend la main.*

La paix ! Je sais qu'il est de plus fortes blessures,
que la guerre, aux guerriers, donne d'autres morsures,
mais je suis femme et n'ai que la chair d'un enfant.

LUTGOLD, *bas.*

Oh ton âme perverse appellera du sang !

un silence

ALBINE, *semblant continuer à haute voix l'intimité de sa pensée.*

... Et vers le Sud, vont-ils partir les bons chasseurs ?

LUTGOLD

Mon fils et moi ? C'est vers le Sud et que sur l'heure
le signal soit donné — Tel le soir on décide
souvent très long départ mais voyageur placide,
on demeure au logis — Lors que ma volonté
s'accomplisse... et Jchan ?

ALBINE, *montrant la pièce voisine*

Il est là... tout armé !

LUTGOLD

Le fils est glorieux de son père farouche,
la chasse sera bonne, ô femme, et sur ta couche
penserai-tu souvent à l'époux vagabond ?..
Ton esprit viendra-t-il, fidèle compagnon,
hanté la nuit, hanté le jour le long des grèves,
mon esprit qui sait, lui, te tirer de son rêve
vivante ?..

ALBINE, *confuse*

Il est en ton langage une saveur
d'où monte, je ne sais, quelle sauvage ampleur.

LUTGOLD *l'attirant à lui*

Vrai !... Je suis un vieux chien qui va, hurlant dans l'ombre ;

vois, mon visage est dur, hélas et je suis sombre !
 Je touche ta beauté de mes membres tremblants
 et je dis anxieux : J'ai deux fois ses printemps...
 mes hivers ! J'ai vécu déjà sa double vie
 et son amour n'est plus qu'un amour d'agonie,
 peut-être...

presque tendre

Et si tu veux regarder en mon âme,
 la torche des désirs qui s'allume et s'enflamme
 nes'éteindra jamais !

Il fait asseoir sa femme à la fondre et se place debout derrière elle

Albine, reste assise...

Un silence. Leurs yeux contemplant l'espace.

LUTGOLD

Etrangeté des mers aux teintes indécises :
 la teinte est bleue ici; verte là-bas puis blanche;
 le lointain est plus noir où croule l'avalanche
 des rayons. Le soleil en ses lambeaux de feu
 semble au ciel apprêter des décors fastueux,
 tels des palais de rêve aux merveilleuses portes
 où les dieux, dans leur pourpre, entreront par cohortes...
 La mer est belle, ô femme, entends sa voix qui pleure,
 comme en ce jour, as-tu senti cette langueur,
 as-tu senti la voix si chère
 murmurer et chanter son éternel mystère ?
 Non, n'est-ce pas...

la regardant brusquement

Je vois même dans tes doux yeux
 que tu perds souvenir des naufrages hideux :
 La mer est celle aussi dont les flots en détresse
 insultent l'infini, viennent, roulent sans cesse
 avec des hurlements et des voix d'épouvante
 et toute la beauté de la vie éclatante
 n'a plus que la hideur du désespoir final,
 quand le navire loin d'un lumineux signal
 ne sachant dans la nuit où se trouvent les ports,
 s'effondre... Et nul linceul ne couvrira les morts !...

vivement

Tu tressailles, je crois ?...

ALBINE *se levant*

Je n'ai pas tressailli.
Ta voix me captivait si tu n'avais frémi,
en évoquant la mort que la grande perfide
dérobe sous l'azur de ses flots trop placides.

LUTGOLD

Oui, le charme est rompu de ton âme contrainte ;
tu ne sais déjà plus ma primitive plainte
ni les longs frôlements de mon souffle amoureux
quand ma bouche glissait parfois dans tes cheveux
et que je me grisais de leur subtile odeur...
Voici ce que voulait le rêve de mon cœur :
afin de bien dormir le sommeil de la terre,
de tes cheveux de soie, faire un large suaire !

ALBINE *avec effroi*

Mais vous rêvez, Lutgold et vous êtes debout !

LUTGOLD

Oh je vivais pourtant quand je rêvais de vous !...

En silence.

Ne craignez rien... Mon cœur est fou, mon cœur soupire...
Mon cœur est vieux et fou !... Albine tout conspire
pour que le lourd regret du départ s'accentue,
la mer plus souveraine est ce jour apparue
à mon esprit hanté du paysage austère,
ta présence rayonne en un milieu plus clair
et le soleil, ici, resplendit mieux qu'ailleurs...
Un peu de ton amour me rendrait bien meilleur !

ALBINE *d'un sarcasme non déguisé*

Couche ton esprit et ton âme
à la clarté douce du bonheur
et ne cherche plus la douleur
dans le repos même de ton âme !

LUTGOLD *avec colère.*

Je sais qu'il est un ciel, propice à mon départ,
où du large horizon, j'aurai ma large part

et chercheur affamé de sang et de défis,
j'immolerai mon vieil amour par le mépris !

Il se dirige vers la porte

ALBINE

Tu pars, Lutgold ?

LUTGOLD

Je pars...

ALBINE

Je prie Dieu qu'il te garde !

LUTGOLD, à voix basse.

Mais ce Dieu doit frémir si ce Dieu te regarde !

*Il sort... Des pas résonnent le long du
château. Albine se penche à la fenêtre
On entend les voix de Lutgold et de Jehan.*

JEHAN

Au revoir, mère !

ALBINE

Adieu !

LUTGOLD à Jehan.

Dis adieu !

ALBINE

Au revoir !

Elle écoute. — Le bruit des pas cesse peu à peu.

ALBINE

Maintenant je suis seule et chantez mon espoir,
chantez, ils sont partis !... Je frissonne et j'ai peur,
oui, j'ai peur... Pourquoi donc ? O misérable cœur !...
Je tremble... *(elle ferme la fenêtre).* C'est le vent toujours froid du
[rivage...]

L'amour escortera l'amour vers d'autres plages
bientôt, quand les chansons des joyeux matelots
résonneront deux fois ; les rames du canot
fendant les flots neigeux d'un vigoureux essor.
sembleront palpiter comme des ailes d'or.

accablés

Je vois mon fils, mon fils !... Quel remords obsédant.
O la vie est trop lente et le cœur trop ardent !...
J'ai souffert, sans oubli, ma première tendresse,

premier amour, premier rayon de ma jeunesse.
 Et rien n'a pu calmer la plaie du souvenir :
 — C'est comme un feu qui vit, qui ronge et fait souffrir —
 ni les bras de Lutgold au contact de ma chair,
 ni le serment sénile en sa bouche sincère,
 ni les rires d'un fils et ses folles caresses...
 Je vais boire la vie aux sources pécheresses
 pour échapper enfin à l'ennui sépulcral
 pendant une heure .. après vienne autre heure fatale,
 l'heure de la justice et du sang, il n'importe,
 je vais à la lumière...

de voix sourde et précipitée
 et pour eux, je suis morte !

(De nouveaux les matelots se font entendre. Les paroles d'Albine alternent avec les strophes de leur chant.)

LES MATELOTS.

Matelots, matelots que nos chansons joyeuses
 fassent tressaillir les sirènes amoureuses
 et que du fond des mers, charmant leurs lourds ennuis,
 elles puissent surgir et nous suivre sans bruit.

ALBINE, hésitante et effrayée

Oh que la fin vient vite !... Il faut attendre encore,
 les implacables voix agitent l'air sonore...
 et voilà, s'érigent, le drame du calvaire...

semblant flouguer une vision

Non, non !... J'aime mon fils et ma vie est austère !

LES MATELOTS

Holà, holà, le ciel s'allume en incendie,
 le navire est-il prêt pour la route fleurie
 car nous moissonnerons l'immensité riante,
 nous, les gais moissonneurs des vagues écumantes !

ALBINE

Ce chant hideux m'enivre et m'épouvante aussi;
 l'amant, comme l'époux, ne laisse aucun sursis.
 Mon corps est une épave où les désirs se ruent
 l'avenir vaut-il mieux qu'un passé qui me tue ?

LES MATELOTS

Dès le soir lumineux, nous carguerons les voiles
 pour saisir dans leurs plis les plus belles étoiles
 et quand les lendemains brilleront sur les eaux,
 nous irons, conquérants des grands soleils nouveaux !

ALBINE

Je voudrais pour mon âme un asile lointain
 dont les hauts murs, les murs puissants, les murs d'airain
 fermeraient un tombeau pour ma raison troublée ;
 la lutte est inégale avec la Destinée !

*Elle sort précipitamment comme
 poursuivie par une pensée ob-
 sédante.*

LES MATELOTS

Matelots, matelots que nos chansons joyeuses
 fassent tressaillir les sirènes amoureuses
 et que du fond des mers, charmant leurs lourds ennuis,
 elles puissent surgir et nous suivre sans bruit.

ALBINE, revenant, l'air égaré, sous le coup d'une extrême agitation.

C'est en vain que l'effroi terrasse ma mémoire,
 je ne puis découvrir ma honte... et mon espoir !
 La lettre... Lutgold !... *(Elle réfléchit)*. Non ! Il eût broyé ma vie
 du cercle de ses doigts mus de froide folie !

*Elle ouvre féroce la fenêtre
 comme pour respirer l'air vif du large.*

Liège, le 15 décembre 1893.

RICHARD LEDENT



RÉDEMPTION.

Péniblement je continuais à gravir les marches du tournoyant escalier, et bien qu'une lassitude immense me vrillât les reins, je montais, je montais toujours — et ma volonté s'exténuaît, d'ailleurs en vain, à résister à la Force qui me poussait et m'ordonnait d'avancer. L'escalier s'élevait sans cesse ; depuis longtemps il me semblait avoir dépassé le dernier étage de cette maison inconnue et pourtant point encore ne paraissait devoir s'arrêter cette horrible marche ascensionnelle. J'eus alors l'affolante sensation que ce supplice m'était infligé — et allait se perpétuer peut-être — en expiation de quelque faute grave dont mon esprit léger avait, sans doute, négligé de se repentir.... Combien de degrés avais-je déjà franchi ? Ma raison s'épouvantait à en déterminer même approximativement le nombre.... Une nuit épaisse m'assiégeait et l'atmosphère alourdie s'imprégnait de suffocants miasmes — car nulle fenêtre, pas la moindre lucarne ni meurtrière ne s'ouvrait au dehors. Je me débattais contre l'impression angoissante d'être engagé dans une tour que je m'imaginai s'élever jusqu'à la voûte des cieux. — La fatigue me ployait de plus en plus ; à chaque instant je m'attendais à défaillir et — haletant — je croyais me sentir bientôt rouler au bas de l'interminable escalier — lorsque soudain un rafraîchissant souffle d'air me frappa au visage.... Une large ouverture carrée béait audessus de ma tête. En un violent effort je m'élançai et me trouvai au haut d'une montagne....

L'altitude de ce faite était incommensurable ; des nuages gris, bleus et roses m'enveloppaient comme de caresses et déferlaient avec parfois de légers soubresauts aux anfractuosités crayeuses de la montagne — déroband à ma vue un monde où j'avais vécu une inconsciente existence hantée de désespérances et d'hyémales terreurs, et dont je venais de sortir — peut-être à jamais....

Or, à ma pensée se révéla que ceci devait être le premier instant d'une aurore nouvelle — car l'heure, attentive, s'était tue et le

mystique silence des choses, partout, au loin, planait. Le soleil, peu à peu, fusait à travers les voiles du ciel et répandait ses rayons — plus radieux ici que ne les connurent jamais les sens vésanes des mortels — gerbant d'or le berçant remous des brumes en l'immensité épandues....

Ce qui venait de s'accomplir me paraissait normal et non un prodige dont mes esprits dussent être surpris ou troublés. Nulle fierté toutefois, nul orgueil en mon cerveau — la quiétude de mon âme s'avérait d'une spéciale renaissance et je sentais la sainte paix des ambiances descendre, lustrale, jusqu'au plus profond de mon cœur. Les souvenirs anciens, avec toute leur altière amertume, déjà avaient émigré — le sentiment même des fatigues récentes se dissipait et une force subtile affluait, bienfaisante, dans mes membres assouplis. Des murmures de joie jaillissaient, malgré moi de mes lèvres — les sons en vibraient, extraordinairement harmonieux dans la prestigieuse sérénité de l'air....

Quelles sont donc, pensais-je, ces ailes qui agitent la brise ? Quelle norme règne ici sur le silence ?....

Mais à cet instant toute ma sécurité s'effondra et je me blottis — éperdu — derrière un exhaussement de la roche....

Inutile effroi ! *L'Œil* redoutable ne me devait-il *découvrir en tous lieux* et s'appesantir sur mes souillures — inexorablement. Illusoire refuge où ma lâcheté osait se leurrer d'un immérité pardon !... J'avais encore mes plaies !..

Assis au sommet de hautes nuées que le soleil embrasait de ses plus fulgurants rayons, le Créateur des Astres contemplait d'un regard irrité le tumultueux grouillis des habitants de la Terre. Des projets sinistres flamboyaient, rapides, sur la gravité de son front, tandis que sa longue barbe blanche ondulait doucement au gré de la brise.

Longtemps Il demeura ainsi absorbé en sa farouche rêverie. Et voici que soudain les nuages s'amoncelèrent au geste puissant de sa droite et bondirent sans secousse à travers l'infini, emportant dans les souples ressauts de leur diaphanéité le sombre Dieu....

Et moi-même je me sentis — plus léger que l'Ether -- entraîné dans cette chevauchée.

* * *

En l'anéantissement de mon être, vainement je tentais de joindre les mains; pourtant mon âme demeurait fervente.

Les espaces fuyaient dans le vertige de ce galop et parfois bruissait à mon oreille, amenée par les souffles du vent, comme une plainte sourde et longue — longue et sourde pareille à un lointain mugissement d'eau. Peu à peu la plainte s'enflait — oh avec quelle détresse ! — puis par moment faiblissait, à peine perceptible, ainsi qu'un étouffé râle d'agonie. Enfin tout à coup elle éclata stridente, ininterrompue, en appels désespérés qui se tordaient — oh combien suppliants ! — et enserraient mon cerveau de terreur... lorsque brusquement les nuées s'arrêtèrent, envahies d'ombre....

Alors, dans un orbe de ténèbres — sur la cime d'un roc escarpé, sauvage — mes yeux — comme si la clarté les eût encore guidés — entrevirent, enchaîné par des fers monstrueux, l'antique géant révolté — Prométhée secourable aux Hommes, qui bafoua la souveraineté de Dieu en dérochant un rayon des lumières célestes pour le porter à la Terre.

Depuis des siècles il gisait là, dans la désolation de cette noire solitude, abandonné de Dieu, oublié des hommes; les ailes éployées du Vautour couvraient entièrement sa pâle nudité et sa poitrine béante que déchiquetait sans trêve le bec ensanglanté de l'oiseau vengeur. Vainement, à chaque arrachement de sa chair, le condamné hurlait de sa voix formidable son désespoir et ses tortures. Ses cris — souvent imprécatoires — étaient circonscrits dans cette région déserte et ne pouvaient plus aller frapper la Face divine. Le Vautour, méthodiquement et sans relâche, accomplissait la tâche cruelle pour laquelle lui aussi avait été attaché à ce roc par la volonté implacable — cette autre chaîne que nulle force ne pouvait briser. Mais son gosier, gonflé de dégoût, refusait l'immonde nourriture; il la vomissait à ses côtés où, bientôt pourrie, elle empoisonnait l'air de ses fades relents. Malheur aux libres oiseaux qui osaient tenter de franchir le morne rocher ! Jamais ne s'achevait leur chant, car subitement suffoqués par les pestilences, ils s'affaissaient, haletants, dans l'effroyable gouffre...

Ce lamentable spectacle passa devant mes yeux, tel un éclair, mais la vision demeura incrustée en mon cerveau. Bientôt cependant, à un geste du Créateur, les ténèbres se fondirent et

les parfums d'invisibles encensoirs dissipèrent rapidement les âcres senteurs ; les chaînes séculaires se rompirent, et tandis que le Vautour s'essorait librement, Prométhée se releva d'un élan de sa couche de granit, le regard baigné de lumière...

Enivré de cette délivrance inespérée, il se tenait debout, presque orgueilleux comme au temps lointain de la révolte, le visage transfiguré d'allégresse. De sa poitrine superbe et blanche avait disparu la hideuse plaie — seul son front gardait encore en ses plis profonds l'empreinte des angoisses suprêmes.

Mais le Dieu d'éternité étendit sa main lumineuse vers le pied du mont tandis que sa voix s'éleva, courroucée : « C'était peu ton offense — dit-il — regarde ton œuvre ! » Et pour un instant il rendit aux yeux du supplicé la puissance divine des anciens jours....

Alors, à l'esprit soudainement régénéré du Géant la longue succession des siècles et des races apparut. Il vit la procréation de l'Homme et de la Femme se multiplier et s'étendre sur le Globe. D'abord languissante et informe, la créature lentement croît, se développe, acquiert une relative perfection — cependant que dans son âme s'instaurent tous les vices et l'instinct désormais indéfectible de tous les crimes. Il vit les plus audacieux prendre un injuste empire sur leurs frères et bientôt les trônes et les cultes sacrilèges s'édifier puis s'écrouler tour à tour au milieu des massacres et des hécatombes. Il vit les luxures les plus monstrueuses, les viols, les adultères, les incestes ; il vit les haines et les rages, les injures, les vengeances et les indéclinables rancunes. Il vit les parricides, les infanticides, la lutte acharnée des intérêts et des ambitions. Enfin, il vit l'hypocrisie de la charité, des bienfaits, des commisérations, voilant l'ignominie des motifs d'où l'action, belle seulement en apparence, surgit.

Prométhée se sentit chanceler sous le poids écrasant de toutes ces fautes, et vaincu, humilié, il ploya le genou devant le Dieu de justice qu'en sa folle présomption il avait osé méconnaître.

Cependant la voix du Maître prononça :

« Au sein des ténèbres où reposait la Terre — au sein de ces ténèbres que pourtant Je ne voulais pas éternelles — j'avais placé l'Homme — et dans cette nuit sans bornes qui

devait, jusqu'à l'Aurore, être son seul Royaume, il avait été créé virtuellement pitoyable et bon. Mais, devant l'époque, tu es venu, et bravant ma sainte Colère, tu lui as octroyé une dangereuse liberté, alors qu'il bégayait à peine à la Vie. Comprends-tu, ô esprit futile et imprévoyant ! Risible fut ta prescience ! La lumière que tu lui as donnée a ébloui ses yeux et les ombres épouvantées se sont réfugiées en son âme ! Il a vu la Terre, il a vu les Eaux, il a vu les Monts, et son orgueil a voulu tout conquérir, même les mystères enfouis au cœur de la matière, que seul J'avais mission de lui révéler, à l'heure fixée par ma sagesse. »

La Voix s'était élevée, éclatante, et les Paroles roulaient, pareilles au tonnerre, vers les abîmes gris de la vieille Terre.

Et le Seigneur parla encore :

« J'ai espéré réussir à désabuser cet enfant de ma volonté ; J'ai épuisé mon pouvoir en cherchant à le guider dans la voie de la lumière, à conseiller sa vaniteuse impéritie. En vain, pour le sauver, lui ai-je envoyé mon Fils et mes Prophètes, et les Génies émanés de mon Cerveau. Son esprit est à jamais inaccessible maintenant à la Vérité et à la Crainte salutaire, et J'ai lu dans son âme qu'il allait bientôt tenter l'assaut de mon ciel ! Aussi ai-je renoncé à lutter contre le Destin qui m'impose de détruire l'Insolent et de disperser dans le Néant ce que J'avais conçu et voulu si beau. Ce râle que Je lui ai donné, Je l'étoufferai dans son gosier ! Prends cette gerbe de ronces qui a crû, à travers les âges, dans le fumier de ta chair, prends et descends sur la Terre, et flagelle tout dans les demeures, dans les palais, dans les temples ; anéantis cette lumière qui aveugle l'Homme et qu'il soit anéanti lui-même dans la nuit d'où tu l'as tiré. Va ! il n'est pas un juste — sois sans miséricorde ! Je veux que la désolation soit complète, car Je voilerai les Astres et le Soleil... Va ! et pour prix de ton obéissance, *J'effacerai de ta mémoire jusqu'au souvenir de ton supplice*, et tu seras mon Élu. »

Et le Titan bondit, superbe et terrible, vers le Monde condamné. Il frappa partout, paraissant et disparaissant, plus rapide que les sulfureux météores, parcourant les contrées endormies dans le silence inquiet des nuits, les pays où tout palpait de vie et de passion sous la caresse ardente du soleil. Il frappa partout — les familles rassemblées au repas du soir, sous

la sourieuse clarté mélancolique des lampes, au milieu des propos joyeux et des rires où grimaçaient, au fond, les implacables haines ; les moribonds qui agonisaient sur leurs couches ; les équivoques passants attardés, titubant aux aspérités des sombres carrefours ; les prêtres agenouillés dans la fausse sérénité de leurs cellules ou sur les dalles souillées des autels ; les amants, éperdus de baisers, protégés par la complicité muette des forêts et des plaines, sous le mystérieux scintillement des étoiles...

Pressentant l'approche de quelque fléau inconnu, la plupart des Hommes se barricadaient, affolés, dans leurs demeures. Mais aussitôt un souffle impétueux brisait les portes, étouffant les lumières et les foyers. Anxieusement toute leur industrieuse imagination s'acharnait à rallumer la flamme, mais nulle étincelle ne jaillissait de leurs efforts que bientôt le froid engourdisait.

En un seul jour l'œuvre de destruction fut accomplie et s'étendit sur le Globe entier. Alors une obscurité profonde couvrit la Terre, interceptant la clarté du ciel aux yeux de ceux qu'un reste de vie agitait encore. L'atmosphère se glaça et la neige se mit à tomber — à larges flocons — ininterrompue, tourbillonnante, amoncelant ses couches qui s'élevèrent rapidement au-dessus des maisons, des édifices. Et du sein de cet immense, de ce frigidité tombeau s'élança une assourdie clameur d'épouvante qui serpenta, traînante, entre les nuées, puis peu à peu s'alanguit en un imperceptible murmure et ainsi lentement s'éteignit... Nombreux cependant furent ceux qui luttèrent contre la brusque morsure du froid. Ils se couvraient puérilement des étoffes les plus épaisses et même ils allaient jusqu'à s'enfouir, les pauvres parmi la paille, les riches parmi les laines et les plumes de leurs couches, où leurs yeux troublés de sautillantes lueurs voyaient la Mort s'abattre lourdement sur leurs poitrines et s'agripper, ricanante, à la grimace hideuse de leurs bouches. Enfin, d'autres encore, à ce moment cruel, s'étreignaient et demeuraient pétrifiés dans l'union dernière de leurs lèvres livides.

Tous périrent ainsi — impénitents — car nulle sincère invocation qui eût pu être propitiatoire ne monta vers le Ciel ; l'imminence même de la mort semblait ne plus pouvoir élever les âmes,

Il neigea longtemps — pendant combien d'heures ? Comme il faisait toujours nuit maintenant, le temps ne se pouvait plus déterminer. Mais la tourmente ne cessa que lorsque les plus hautes montagnes furent entièrement ensevelies.... Puis un silence qui me parut, en mon anxiété, devoir être éternel, plana, lugubre, sur l'immensité sépulcrale.

* * *

Par quel prodige plus étrange encore ma raison connut-elle que ce terrifiant sommeil des choses, créées jadis — sans doute en une heure d'amour — ne se prolongea pas au delà de trois évolutions terrestres. A l'instant de cette révélation, le soleil reparut dans tout son primitif éclat et les nuages s'étagèrent en un lumineux amphithéâtre jusqu'aux limites de la voûte azurée. Et j'entrevis à nouveau, mais cette fois tout rayonnant de la splendeur de sa gloire triomphante, le calme Dieu des vengeances. Il descendit les degrés célestes enveloppé d'un poudrolement d'or, suivi de son Fils au front ceint de cicatrices, de Prométhée aux joues pâles, et de l'innombrable légion des anges et des archanges. Le linceul glacial qui couvrait le Monde se déchira et les neiges s'effondrèrent — ouvrant une formidable excavation — avec un bruit semblable à la chute des torrents au fond des précipices.

Ce fut au dessus de ce gouffre que Dieu établit son trône où s'assirent, à sa droite, Jésus, le regard empreint d'une douloureuse mélancolie, à sa gauche le Géant soumis, et au milieu des nuées qui s'étendaient vers les mystérieuses demeures éternelles, les anges aux ailes diaphanes et l'ineffable armée des bienheureux. Au pied de ce trône de lumière se tenaient debout les anges du dernier degré. Ils gardaient l'entrée d'une caverne qui s'enfonçait à travers les flancs d'une montagne. Leurs ailes étaient noires, et dans le mutisme effrayant des ambiances, leurs seules voix chantaient des hymnes inouïes, avec des accents pareils à des cloches funèbres — tandis qu'au loin, par delà l'horizon de ce qui avait été la Terre, le profil radieux d'un Monde nouveau se levait, aurolé d'azur.

Alors commença le long défilé des fantômes. Ils étaient tous dépouillés de leur chair et sur leurs épaules flottait un large manteau de neige. Ils courbaient la tête et semblaient, par leurs orbites sans prunelles, contempler la lamentable vacuité de leurs poitrines où se lisaient, en caractères de feu, les témoignages sans nombre de leurs fautes. Aucune supplication ne se faisait entendre. Chacun passait, rapide, ployé sous la charge lourde de l'irrévocable sentence prononcée mentalement par l'Éternel, et disparaissait dans l'ancre enténébré. Rarement se découvrait une vertu, toujours écrasée d'ailleurs sous le poids de quelque crime subtil. Les enfants aussi qui pendaient, pitoyables, contre les tibias de leurs mères célaient dans leurs ossatures les germes noirs de tous les péchés. Ceux même qui avaient été lavés par l'eau du baptême catholique n'étaient pas entièrement purifiés; la Révolte et la Négation déjà s'attachaient à leurs os...

Or donc, dans cet interminable cortège, pas un seul fut choisi, car le Seigneur ne proféra jamais nul geste de pardon ni d'indulgence. Et je songeais avec effroi que moi-même je n'étais pas digne de miséricorde.... Pour quel autre châtiment me destine-t-on, pensais-je. Ou bien parce que je n'ai pas aimé serais-je donc élu ?

Mais soudain les nuages qui me soutenaient se dispersèrent et je me sentis précipité parmi la houle de mes *semblables*.

Au contact froid de leurs squelettes, je fus pris d'un violent frisson et me réveillai en sursaut.

* * *

Longtemps je restai prostré sous l'étreinte de fer de ce rêve.... Enfin, tout brisé encore, je pus me lever pourtant... En cette matinée d'hiver le ciel était clos de brume.... A gros flocons il neigeait....

STÉPHANE RICHELLE.



LES DIEUX ET LES BERGERS

L'HOMME DEVANT L'ŒUVRE

.
*V*ous êtes des pasteurs d'une naissance obscure
 Dont les premiers regards aux bois furent donnés ;
 Quand l'éternel Faucheur vous aura moissonnés
 Vos yeux se rouvriront dans la lumière pure,
 Vos pas auront foulé la terre de ces champs
 Sans jamais en franchir le paternel domaine :
 Tels meurent des moutons et celui qui les mène
 Plus qu'eux ne comptera dans l'histoire des temps.
 Les simples et beaux chants de votre âme plus belle
 Conservent à jamais la marque de vos cœurs
 Car les destins fatals sans lutte sont vainqueurs
 Qui ne peuvent toucher la musique immortelle.
 Ainsi l'homme est petit devant ces hauts palais
 Que son génie ardent fit naître et fit éclore ;
 Il passe, mais son œuvre intacte dans l'aurore
 Avec l'âme des dieux communie à jamais.

MÉDAILLON

à François Simon,
grand musicien inconnu

*Le vieux berger Ancus qui mourut à l'automne
 Savait de ses pipeaux jouer mieux que personne,
 Car les dieux lui dictaient ses chants harmonieux :
 A les ouïr chanter on chantait avec eux.
 Or, un jour qu'il dormait sous la ramure verte*

*Certain faune jaloux prit de sa main ouverte
 Le suave roseau, chantant l'honneur des bois!
 Mais il ne put tirer du sonore et doux bois
 Nulle danse rustique ou chanson pour sa belle;
 Aux lèvres du méchant, la flûte fut rebelle
 Et le faune soudain s'enfuit, pâle de peur
 Tant la forêt jeta menaçante clameur...*

MÉDAILLON

*Le laboureur s'assied dans l'ombre d'un buisson ;
 (Un filet de claire eau chante sous le crocson,
 Les bœufs aux yeux rêveurs songent parmi les herbes,
 Et le jour éclatant s'écrase sur les gerbes).
 Il étanche sa soif de doux lait écumant
 Puis rejette le vase et s'endort doucement,
 Cependant qu'un essaim de bruyantes abeilles
 Boit le lait qui s'écoule et pille les corbeilles.*

FIDÉLITÉ

*Un couple heureux et beau vécut sous ces ombrages ;
 Nulle œuvre ne le montre à l'immortalité
 Si ce n'est que ces lieux ignorent les orages
 Par la force d'un temple à la Fidélité.*

*Dans leur âme vivait l'âme de la nature
 Qui sait où décerner cette auguste faveur
 Et jette ses vertus de tendresse et droiture
 Au sol qui doit porter l'amour et le bonheur.*

*Ils furent artisans de leur propre fortune
 En dédiant le temple et l'honorant toujours :
 Sans qu'un pas déviât de la route commune
 Il trouvèrent des fleurs dans les ronces des jours.*

*Si leur souvenir pare une aimable légende
 Qui regrette les temps à jamais moissonnés,
 La Mort qui les toucha déflurit la guirlande
 De baisers et de lys dont ils s'étaient ornés.*

MA PATRIE

*« L'île où je vis le jour est le plus beau pays :
 La mer baigne en chantant ses rivages fleuris,
 L'azur s'épanouit sur sa voûte éternelle
 Et la saison d'amour y réside fidèle.
 Ah ! Mon âme est bien triste et mon cœur bien amer
 Depuis que ma jeunesse a régné sur la mer
 Pour guider l'aventure avec un noble geste
 Et connu les lauriers dont l'ombrage est funeste.
 Souvenir, parle moi de mes tendres amours,
 Refleuris, ô passé comme en ces tièdes jours !
 Montre à mes yeux éteints le soir d'or dans les arbres,
 Les bois aimés, les monts, les villes et les marbres,
 L'aube et le jour plus clair s'inclinant vers le soir,
 Montre encore à mes yeux, ce qu'ils n'ont pu revoir ! »*

ALCÉE ET MÉNÉLAS.

*Alcée et Ménélas, frères par la nature,
L'étaient par l'amitié, la grâce et la stature.
Jamais on n'avait vu de plus beaux bergers qu'eux :
Tous les cœurs féminins en étaient amoureux.
Mais plus qu'aux doux serments des filles les plus belles,
Aux liens fraternels tous deux étaient fidèles.
Qui dira la douleur du pauvre Ménélas
Lorsque lançant d'un bras trop vigoureux, hélas !
Le ferçait javelot vers la cible feuillue
Le sort tourne le coup vers Alcée et le tue ?
Ne pleure pas, bergère, un si triste destin ;
J'en forgai le récit pour ton cœur enfantin :
Ainsi les yeux jouant avec les fines flèches,
Tes yeux éparpillant les galantes flammèches,
Ont hérissé mon cœur d'un amoureux émoi ;
Et c'est en t'adorant qu'il va mourir pour toi.*

GEORGES ANGELROTH
(GEO MAUVÈRE)



ANGELINE

La petite ville de Bouillon, dans l'Ardenne belge, ne possède point de grand'place, et ce fut la première déconvenue qu'éprouva, en venant s'y établir, le jeune professeur Bernier qui, à raison de ses instincts musards, choisissait d'ordinaire un appartement au centre même des villes où l'appelaient ses fonctions. Il finit par se loger chez Madame Aubry, dont le magasin d'épiceries est situé au bas d'une rue montante, en un point où les maisons en retrait forment une apparence de place ; mais les distractions qu'il attendait de cette situation ne se présentant sans doute point, il est certain qu'à sa fenêtre, où il se mettait en observation, fréquemment il baillait et qu'on le voyait alors battre en retraite vers l'intérieur de sa chambre.

Un matin de printemps, des femmes vinrent faire leurs provisions chez Madame Aubry, puis sortirent du magasin, — les enfants partirent pour l'école, — le clerc de l'huissier voisin sonna chez son patron, tandis que Bernier, la tête appuyée à la croisée, suivait dans la rue ces allées et venues journalières. Brusquement, il eut conscience de l'heure qui s'écoulait et disparut de sa fenêtre, pour reparaître bientôt après sur le seuil du magasin, au moment même où une jeune fille se disposait à le franchir. Il dut s'écarter pour la laisser passer et leurs regards se croisèrent. Il avait un certain air tendre malgré sa grosse barbe brune ; elle était jolie, fraîche surtout et très jeune. Au coin de la rue, il se retourna, l'aperçut redescendant les degrés de pierre de la boutique, vit ses pieds, les trouva mignons dans leurs souliers bas bien cirés et s'arrêta. La jeune fille le remarqua et, lorsqu'elle passa devant lui, modestement elle baissa les yeux. Bernier se laissa devancer. Elle prit par le quai au bord de la Semoys et, comme lui-même avait continué tout droit pour gagner le pont, il se demanda s'il se retournerait. Il finit par céder à la tentation et sentit en lui un naïf bondissement de joie en la voyant qui, prête à disparaître dans une des grandes maisons du quai, lui adressait un dernier regard et un sourire.

Durant ses leçons, tout en expliquant à ses élèves les mystères de la syntaxe, plus d'une fois il vint jeter, par les fenêtres de l'école, un rapide coup d'œil vers le quai dont il apercevait au loin la blanche bordure de maisons ensoleillées; plus d'une fois aussi, souriant à son rêve intérieur, il s'interrompit, laissa faire un instant à sa pensée l'école buissonnière et surprit, par la douceur de sa voix et l'étrangeté de ses déductions, ceux de ses élèves qui se donnaient la peine de l'écouter. A une heure, lorsqu'il revint chez lui par le chemin qu'il avait suivi le matin, il chercha aux fenêtres de la maison du quai, mais, si nettes qu'en fussent les vitres et si pénétrant que fût son regard, il ne vit que leurs miroitements et la pénombre où plongeaient les chambres derrière elles.

Il fut deux jours sans la revoir et l'impression qu'elle lui avait faite commençait à s'atténuer; à force même de raisonnements très sensés, il était sur le point de conclure qu'il avait été le jouet d'une illusion, et qu'une petite servante ne pouvait avoir les perfections qu'un jeune professeur était en droit d'attendre de la femme de ses rêves, quand, de sa fenêtre, où il rêvassait selon sa coutume un matin avant d'aller faire sa classe, il vit venir au magasin la petite servante, plus jolie que jamais dans une robe de coton lilas faite à souhait pour lui dégager la taille, qu'elle avait très fine, et laisser voir ce qu'il était permis d'un bas rayé rose et bleu. Sur la tête, elle avait un bonnet de lingé blanc à fond surélevé, aux brides nouées sous le chignon, qui semblait à peine tenir sur ses cheveux d'un brun à reflets d'or, et son cou rond était entouré, comme d'une collerette, par une fraise étroite que formait le corsage de la robe. Ce qu'il y avait de jeunesse, de printemps et de virginité dans sa figure aux traits délicats, au rose duvet de pêche mûrissante, aux yeux purs et sincères, était encore relevé par les couleurs tendres de la robe et la blancheur immaculée du bonnet: elle était à croquer des pieds à la tête.

Cette apparition par un clair matin de printemps, dans la rue baignée d'ombre bleuâtre et de soleil, fut pour Bernier le coup de grâce qui acheva de l'énamourer et, la jeune fille lui ayant souri en paraissant lui dire, avec une vague et mystérieuse confiance en soi: « N'est-ce pas que je ne suis pas trop mal? » il perdit toute retenue et descendit au magasin. Il avait la curiosité quelquefois d'y venir écouter les commérages des bonnes femmes et Madame

Aubry n'eut donc pas lieu de s'étonner. Elle lui adressa une légère inclination de tête et continua de s'occuper de son unique cliente pour le moment, — la petite servante.

« Et alors, Mademoiselle Angeline, vous dites qu'il va donc mieux, Monsieur Bourlard ? »

Bernier intervint aussitôt et, avec un intérêt très marqué pour la santé de ce bon Monsieur Bourlard, — un gros homme, échevin de la ville, chez lequel il était allé faire une visite officielle autrefois, — : « Qu'a-t-il donc ? » demanda-t-il à Angeline, et la petite, un peu rougissante maintenant que le Monsieur de la fenêtre lui parlait, mais nullement maniérée : « le docteur dit qu'il a pris un gros froid qui ne s'en ira pas sans de grandes précautions, répondit-elle.

— Et il les prend, ces précautions, Mademoiselle Angeline ?

— Il faut bien, Monsieur Bernier. »

Elle regarda le jeune homme pour lui faire bien remarquer que s'il savait son nom, elle connaissait aussi le sien et reprit : « Quand on lui dit qu'il n'est plus à un âge pour faire le jeune homme... — Il a bientôt soixante ans passés, fit-elle en s'adressant à Madame Aubry, — il vous répond : « Moi ? Moi, j'irai jusqu'à cent ans sans infirmités et sans docteurs ! » Et il l'aurait fait comme il le disait, je vous assure, mais, dans ces derniers temps, un matin qu'il faisait froid comme en hiver, il a voulu aller à la pêche en sarrau, parce que c'est son habitude et que c'est son idée de faire le jeune homme, et voilà ! il s'est refroidi.

— La pauvre homme ! soupira Bernier en regardant Angeline avec une intention où entraient une confuse jalousie. — Mais, soigné par vous, continua-t-il d'un ton sec, il ne tardera pas à se remettre tout à fait, — et c'est le bonheur que je *vous* souhaitez de tout mon cœur. »

Ayant ainsi parlé, il sortit sans voir qu'Angeline, candide et ramassant mollement sur le comptoir la monnaie que lui rendait Madame Aubry, se tournait à demi pour le suivre d'un regard étonné.

« Parbleu ! grondait Bernier, dont le mécontentement intérieur se trahissait par la rapidité de sa marche, elle est bien bonne avec son histoire de vieux qui veut faire le jeune, si elle croit que je ne crois pas... ce que je crois ! »

Et, lorsque, du pont, il put apercevoir la maison du quai, il

jeta aux fenêtres de l'étage où il supposait que Bourlard se droguait pour recouvrer la santé et ses illusions de jeunesse, un regard terrible.

Les leçons qu'il donna se ressentirent du ballonnement de ses pensées et, un moment même, il crut surprendre sur le visage mutin d'un de ses élèves, non plus l'étonnement, respectueux encore, qu'il fallait bien leur passer lorsqu'il se sentait lui-même en faute, mais la raillerie des yeux et des lèvres qui se plissent et grimacent dans l'effort que l'on fait pour lutter contre un accès de fou rire. Il se levait dans sa chaire et déjà, d'un doigt menaçant, indiquait la porte, — le nom seul du coupable tardait, — quand retentit, au clocher de l'église, la lente sonnerie de la cloche des agonisants. Son bras levé brusquement s'abattit et, descendant de sa chaire, il courut à la fenêtre, pendant que ses élèves s'agitaient de surprise devant la soudaineté et le mystère de ce revirement.

« Messieurs, dit-il enfin en se retournant vers la classe qu'il sentit avoir droit à une explication, on porte le viatique à Monsieur l'échevin Bourlard, membre du conseil d'administration de cet établissement. Je crois qui est conforme à nos devoirs de suspendre la leçon et de nous recueillir un instant dans la pensée de la mort. »

Monsieur Bourlard qui, le matin, semblait aller mieux, avait été pris d'une suffocation quelques instants après le retour d'Angéline et, deux heures après, il rendait le dernier soupir.

« Ça arrive souvent, acheva madame Aubry en donnant ces détails à Bernier ; ce sont des mieux pour mourir. »

La jour de l'enterrement, dans la maison toute close où, avec ses collègues, il alla présenter ses sentiments de condoléance aux neveux de l'échevin, il chercha du regard parmi les femmes rassemblées autour du cercueil. Agenouillée sur le plancher et les mains jointes sur sa robe noirs qui assombrissait encore le coin du salon où elle se tenait, Angéline semblait alimée dans ses prières. Lorsqu'après être allé serrer la main aux parents, il passa devant elle, la jeune fille releva sa tête inclinée et, en l'apercevant, ses joues se couvrirent de rougeur. Il la salua d'un regard et s'éloigna, le cœur baigné d'une émotion indicible. Puis, là-bas, au cimetière dont l'herbe haute avait des reflets de moire sous les rayons joyeux du soleil, sa pensée encore cherchait Angéline dans

la maison retombée à la solitude et au silence, et il se demandait avec de soudains tressaillements ce qu'elle allait devenir et si, emportée comme un des meubles du défunt, elle n'allait pas devenir la chose d'un des demi-rustres qui, affectant bêtement une tristesse de commande, reniflaient en regardant le cercueil de leur oncle glisser à l'éternel oubli.

Les trois jours qu'il passa dans une fièvre d'impatience, retournant vingt fois en une après-midi devant la maison du quai pour y apprendre ce qu'Angeline allait devenir, — ces trois jours comptèrent double et affermirent en lui la pensée que, si Angeline s'éloignait, il perdrait le bonheur de sa vie. Un soir, au café, où il allait aux nouvelles, le clerc du notaire qui faisait le partage de la succession, parla incidemment de la situation d'Angeline.

« La petite est sans place, dit-il, et nous ne connaissons personne qui voudrait la prendre. Le patron lui a proposé de la renvoyer chez ses parents, mais, malgré ses instances, elle ne veut pas.

— Elle ne veut pas ? murmura Bernier. Singulière idée !

— Bah ! reprit le clerc ; elle a son galant ici, probablement. »

Et Bernier, se sentant rougir, se hâta de parler d'autre chose.

Mais, pendant la nuit, il tourna et retourna dans son esprit un projet, auquel jusqu'alors il n'avait pas osé s'arrêter sérieusement. Cela n'allait à rien moins qu'à se mettre en maison et à prendre Angeline à son service. On en gloserait et le moins serait, à coup sûr, que la jeune fille y perdrait sa réputation. Que faire cependant s'il ne voulait pas qu'elle partît ? Et elle-même ne voulait point partir, le clerc l'avait dit : c'était donc qu'elle l'aimait ?... Le lendemain, au moment d'aller parler au notaire, la singularité de sa conduite lui apparut et, rien qu'à se représenter sa visite chez cet homme qui aurait bientôt percé à jour l'intention charitable dont il prétendait colorer sa proposition, il se sentit pâle et tremblant. — « Allons ! c'est impossible ! fit-il.

Il descendit pour se rendre à ses leçons. En traversant le magasin, il aperçut une de ces malles en bois cerclées de fer-blanc et tout entière peintes en noir.

« Qu'est-ce que cela ? demanda-t-il en tressaillant.

Madame Aubry, avec un sourire où il y avait un peu de gêne, comme si la brave femme eût quelque honte de sa bonne action : « Je l'ai prise, Monsieur, puisque personne n'en voulait...

— Vous l'avez prise ? Qui ? s'écria Bernier ; mais, s'apercevant de son imprudente vivacité, il reprit sur le ton de la plaisanterie :
« Vous avez pris cette malle ? Oh ! Madame Aubry...

— Oh non ! riposta Madame Aubry gaîment, Mais, vous savez, cette jeune fille, Mademoiselle Angeline, qui était chez Monsieur Bourlard, c'est elle que j'ai prise, Monsieur Bernier, et, comme elle est gentille et polie. elle m'aidera au magasin en attendant.

— Et ceci est sa malle ? fit Bernier, cachant son émotion sous cette question sans portée.

— Oui ; ou l'a conduite de chez Bourlard tout à l'heure et j'attends Angeline pour la mettre hors du chemin.

— Ah ! très bien, très bien. »

Et il s'éloigna rapidement pour ne pas céder à l'envie ridicule de charger la malle sur ses épaules et de la transporter lui-même dans la chambre destinée à Angeline.

Comme la petite ville ce matin-là riait sous le soleil ! Aux maisons, les vitres étaient frappées d'éclairs ; dans la rue, les blancheurs sèches du pavé réverbéraient de la lumière tiède. Les enfants, en jouant à grands cris, donnaient une voix à la joie de la terre que les cieux regardaient de leur azur paisible et très doux. Oh oui ! comme la petite ville ce matin-là riait sous le soleil. La Semoys coulait en cascates criblées de taches d'or et, le long des rives, sur les façades claires, projetait le reflet joyeux de ses eaux miroitantes.

A l'école, dans la classe badigeonnée au lait de chaux, même gaîté faite de clarté. C'était comme un vague frémissement que l'on sentait monter de la ville avec les minimes bruits de son activité et qui, parvenu sur la côte, se résolvait en pluie de rayons.

Le rêve de Bernier se réalisait sans qu'il eût à intervenir et sans qu'il eût à craindre que sa réputation fut entamée. Il verrait la jeune fille tous les jours, ils vivraient côte à côte et leur intimité ne prêterait à aucun commérage...

Sa voix vibrait et ses élèves, charmés à leur insu par la chaleur de sa parole, l'écoutaient et s'intéressaient, sinon à ce qu'il leur enseignait, du moins à son débit où ils sentaient passer des flammes.

Trop jeunes pour deviner à quelle source profane il puisait son enthousiasme, chacun d'eux s'en étonnait à part soi en en subissant l'influence et, quand la leçon prit fin, pour la première fois,

il y eut sur les bancs un de ces silences pleins d'attente où il semble qu'un mot reste suspendu sur toutes les lèvres : « Encore... » Pour répondre au désir de ses élèves, Bernier prit dans son pupitre son Musset et, de cette même voix pénétrante, leur lut la *Nuit de mai*. Ce fut un triomphe, mais qui effraya Bernier et lui fit rejeter avec humeur son livre au fond du pupitre : il s'était aperçu que, de toute la leçon et de toute la lecture, il n'avait pas prononcé un mot qui ne fût imprégné d'Angeline et, soudainement troublé de l'empire que la jeune fille avait pris sur lui, il quitta la classe, les oreilles bourdonnantes et le front brûlant. Il allait la revoir cependant et avait besoin de tout son courage. Elle !... ses yeux d'un bleu sombre de pervenche, — ses cheveux bruns aux reflets d'or, — et sa voix dont les résonances charmantes éveillaient en lui tous les échos d'amour endormis !... Il allait la revoir, l'entendre, vivre dans une atmosphère pleine d'elle. Un frisson de désir le parcourut de la tête aux pieds, qui le laissa plus inquiet et plus lâche.

Malgré tout, il hâtait le pas. Arrivé devant la maison, il avait repris un calme apparent et ce fut tranquillement qu'il franchit les marches de l'escalier. Dans le magasin qu'il parcourut d'un rapide regard, personne. Sans doute, on l'attendait. Il gagna la chambre à manger, en ouvrit la porte. Angeline dressait le couvert, tandis qu'auprès d'elle, Madame Aubry lui donnait quelques indications.

« Vous voilà, Monsieur Bernier ? » dit Madame Aubry et, en même temps, elle regarda vers Angeline comme pour le lui présenter.

Bernier s'inclina. La jeune fille lui sourit, tout en s'affairant à sa besogne.

« Et puis, Madame ? demanda-t-elle ; je crois que c'est fini. Et, maintenant que Monsieur Bernier est là, je puis servir. »

Bernier s'était mis devant une des fenêtres et regardait dans la cour. Il y demeura et vit de là, dans la cuisine, Angeline préparer la soupière qu'elle remplit du potage fumant. Les mains blanches de la jeune fille s'appuyèrent sur les oreilles de la soupière, elle la souleva et, comme ses yeux en cet instant se portaient vers les fenêtres de la chambre à manger, elle aperçut Bernier et, gentiment, lui sourit.

Il ne pouvait tirer de là aucun augure immédiatement favorable à son amour. Angéline lui avait toujours souri d'une façon charmante, très jeune, comme d'un enfant à son frère aîné, et très pure, comme d'une amie à son amie. Sa bouche, fort petite, s'entr'ouvrait, laissant voir l'extrémité de dents blanches et bien rangées ; la chair doucement rosée de son menton se colorait davantage et, dans ses joues aux rondeurs duvetées, deux fossettes se creusaient et disparaissaient aussitôt, appelant les baisers. Quelquefois, en souriant, elle penchait un peu la tête de côté, et alors c'était tout à fait délicieux.

Ce fut de la sorte que, pendant le dîner, elle répondit plusieurs fois aux regards de Bernier. Assise devant lui, elle l'écoutait, silencieuse d'abord et embarrassée de se trouver à la même table que celui qui l'avait vue servante, puis, lentement, se familiarisant avec sa nouvelle situation et plaçant de loin en loin un mot, lorsqu'elle se levait pour le service dont elle s'était tout naturellement chargée. Ce qu'elle disait, — un oui, un non, — une phrase très courte modulée d'une voix d'enfant rieuse, elle profitait, pour le dire, du moment où elle était levée, par crainte, semblait-il, de parler en mangeant ou de commettre quelque autre faute contre les usages, et Bernier, attentif à ces petits détails qui lui révélaient le fond de politesse et d'éducation d'Angeline, admirait avec quelle finesse elle se tirait d'une situation assez délicate et qui, mal conduite, eût pu la rendre tout d'un coup ridicule à ses yeux.

Le dîner terminé, Bernier s'attarda devant sa tasse de café, avec l'espoir de rester seul avec Angeline ; mais Madame Aubry que rien n'appelait au magasin, leva le couvert avec la jeune fille et Bernier finit par monter chez lui. Il ouvrit sa fenêtre pour regarder dans la rue. Il avait le cœur plein d'Angeline et attribuait à la curiosité l'intérêt qu'il se sentait pour elle ; tout au plus convenait-il vis à vis de lui-même qu'il la trouvait jolie et que, pour une servante, elle avait les mains d'une netteté et d'une blancheur à faire envie à plus d'une demoiselle bourgeoise. On pouvait l'aimer, évidemment, — mais il ne l'aimait pas, il en était sûr, et si, depuis leur première rencontre, son image ne l'avait pas quitté, s'il s'était inquiété du sort que réservait à la jeune fille la mort de son maître, et s'il s'était surpris, durant ses leçons, à faire l'école buissonnière dans les champs de la fantai-

sic, c'était l'effet du renouveau tout simplement. N'avait-il pas, au printemps dernier, trouvé en tous points gracieuse et désirable une des filles du directeur de l'hôpital ? Blonde, svelte, d'un profil de vierge byzantine détachée de son fond d'or, ne lui avait-elle pas trotté dans l'imagination jusqu'au jour où, ayant cherché dans son souvenir ce qui l'avait occupé la veille, à sa grande surprise, il n'avait plus retrouvé, en lui, de la vierge byzantine, qu'une image tellement confuse et, de l'intérêt qu'elle lui avait inspiré, qu'une sensation tellement vague, qu'il put croire à une sorte de rêve qu'il avait eu tout éveillé ? Et, chaque fois qu'il l'avait revue depuis, si maigre dans son éternelle robe noire, sur le collet de laquelle venait frotter déplaissamment un petit chignon de cheveux verdâtres, n'aurait-il pas pu jurer sur l'honneur que jamais, au grand jamais, il ne l'avait aimée ? Le printemps, l'air tiède, le soleil, la vie qui se renouvelle en nous et dans la nature, la joie que répandent dans notre être nos forces rajeunies, — cela, oui ; c'était cela qu'il avait aimé, qu'il aimait, aimerait toujours ; mais une jeune fille qui passe et joue, très mal d'ailleurs, les vierges byzantines, ou une autre qui, dans sa toilette claire, avec son minois innocent, s'étonne de tout et manifeste sa surprise enfantine par des sourires, est-elle plus qu'un rayon de soleil printanier ou qu'une de ces brumes matinales qui, au fur et à mesure que l'astre du jour s'élève dans le ciel, se fondent et s'évaporent.

Une constatation que fit Bernier le tranquillisa : du moment où Angeline s'était rapprochée en venant habiter sous le même toit que lui, elle s'était en réalité éloignée ; et ce qui paraît ici un mauvais *conceito* sera certainement compris de tous les rêveurs, pour qui leurs rêves n'ont de charmes qu'aussi longtemps qu'ils restent irréalisables.

Il y eut en Bernier plusieurs jours d'accalmie. Angeline, qu'il voyait au repas, causait maintenant et même bavardait comme une petite personne qui a bonne langue ; toujours pleine de déférence pour sa maîtresse et pour Bernier, il lui arrivait cependant, sous l'influence de leurs regards indulgents, d'émettre, sur les choses et sur les gens, des opinions décisives et, dans ces occasions, Bernier ne pouvait s'empêcher de remarquer quel vif esprit et quelle bravoure il y avait au fond de cet être charmant. Ce fut

ainsi qu'il fut amené un jour à lui parler de Monsieur Bourlard.

« Il était bon pour moi, répondit Angeline, et je garderai de lui un bon souvenir.

— Il ne vous a rien laissé cependant, hasarda Bernier en rougissant de la pensée qui le poussait à faire cette question.

Angeline n'y entendit pas malice et gaîment : « Ne peut-on avoir été bon pour quelqu'un sans lui laisser de l'argent? fit-elle. Ce que je veux dire, c'est qu'il ne me grondait pas et qu'il ne me faisait jamais honte devant le monde, lorsque j'étais en défaut.

— Il vous traitait comme sa fille! dit Bernier d'un ton railleur.

— Cela n'allait pas jusque-là, reprit Angeline; mais il me traitait gentiment tout de même. »

Ceci fut dit sérieusement, d'un air qui calma les vagues angoisses demeurées dans le cœur de Bernier.

Madame Aubry s'étant levée pour aller servir une cliente, Bernier poursuivit avec une intention qu'il appuya d'un regard tendre : « Il ne vous a jamais dit qu'il vous trouvait jolice? demanda-t-il. Jamais, il ne vous a pris la main?... Jamais il ne vous a embrassée... »

Aux premiers mots prononcés par Bernier..., Angeline qui était debout auprès de lui et commençait à desservir, reposa sur la table l'assiette et le couvert qu'elle y avait pris. — « Oh ! cette idée ! » murmura-t-elle, puis, avec une sorte de crainte : « Pourquoi aurait-il fait cela, Monsieur Bernier ?

— Mais parce que vous êtes divinement jolie, Angeline, et parce que les hommes, en vous voyant, doivent être amoureux de vous et vous le montrer. Moi, je vous le dis, — vous entendez ? — Je vous dis que vous êtes belle et que...

— Vous êtes amoureux de moi, Monsieur Bernier? ajouta la jeune fille en riant. Oh non ! ne dites pas cela ; ce n'est pas vrai. Vous ne pouvez pas aimer une jeune fille comme moi.

— Et pourquoi, s'il vous plaît ?

— Non, non, vous ne pouvez pas. répéta Angeline en s'éloignant. Bernier se leva.

— Vous avez mal fait de me le dire, Monsieur Bernier, reprit Angeline devenue tout à coup très pâle ; moi... je ne dois pas... je ne puis pas vous répondre.

— Vous m'aimez donc ?

Il se rapprocha d'elle ; la jeune fille recula encore vers la porte

— Non, fit-elle, comme à bout de forces, je ne dois pas... je ne puis pas vous aimer.

Madame Aubry rentra et les deux jeunes gens affectèrent de l'avoir attendue pour prendre le café, qu'Angeline courut chercher.

Il était aimé, — aimé comme Dieu est aimé par ses fidèles, — aimé avec un respect et une abnégation qui doubtaient son bonheur de se savoir aimé. Sa joie fut immodérée et, pour s'y abandonner librement, il resta toute l'après-midi enfermé chez lui, faisant le simulacre de lire, mais ne cessant d'écouter dans son cœur les mille voix de sa passion triomphante. Angeline l'aimait ! Il jetait son livre, se levait et, du magasin situé sous sa chambre, Madame Aubry l'entendant aller et venir, s'étonnait et demandait à Angeline qui l'aidait à des rangements : « Que fait donc Monsieur Bernier qu'il ne sort pas aujourd'hui jeudi ? »

La jeune fille répondait en toute tranquillité qu'elle ne savait pas et, en effet, à voir le calme de ses traits et son exactitude à aider Madame Aubry, on ne pouvait douter de son ignorance des joies que procure un amour partagé ; elle ne se sentait pas heureuse depuis que Bernier lui avait dit qu'il la trouvait jolie ; elle ne se sentait pas malheureuse non plus : les douces paroles du jeune homme semblaient n'avoir pas été prononcées. Bernier, en se retrouvant en présence d'Angeline au repas du soir, fut surpris de sa froideur et de son impassibilité. Madame Aubry ne les ayant pas laissés seuls un instant, il retourna dans sa chambre, le cœur en proie aux tortures du doute. Vers les huit heures enfin, lorsque les rues se furent assombries et qu'il put espérer que l'on ne remarquerait pas sa figure inquiète, il sortit et s'éloigna dans une direction où il était certain de trouver la solitude complète de la campagne. Un trouble le talonnait, dont il ne se rendait pas compte s'il était provoqué par le désir ou par le désappointement ; il voulait être calme avant de rentrer sous ce toit que sa pensée, sans cesse, lui montrait habité par Angeline, — dans cette maison qu'elle remplissait de sa présence, où, malgré lui, en des visions rapides, il la suivait dans sa chambre, la regardant procéder à sa toilette de nuit, la déshabillant tout entière et se brûlant le sang aux tableaux que lui présentait son imagination affolée. Eh oui ! qu'était-elle de plus qu'une servante ? Et quand elle lui avait dit qu'elle ne pouvait pas l'aimer, ne devait-il pas entendre qu'elle ne pouvait pas l'épouser ? Mais sans l'épou-

ser... Il vit l'air flamber autour de lui. Sa maîtresse ! Oui ! Sa maîtresse ; elle ne pouvait être que sa maîtresse et c'est ce qu'elle avait compris et, quand elle avait ajouté qu'il avait mal fait de lui dire qu'il l'aimait, c'est qu'elle avait craint la honte des amours coupables.

Longtemps, il agita ces pensées. Autour de lui, les collines n'étaient plus que des masses confuses dans l'ombre, au-dessus desquelles le ciel sans lune semblait un voile tendu par les clous d'or des étoiles. Le silence lui parut envelopper la nature d'un calme menaçant. Seule, le long de la rive, la Semoys faisait un gazouillis très doux, mais qui, aux oreilles de Bernier, prenait la voix des fleuves roulant, sous les arches des ponts des grandes villes, leurs eaux noires où se précipitent les désespérés. Un malaise soudain le fit rétrograder. Ce n'était pas la frayeur vague lui nous saisit parfois dans les ténèbres, et pourtant un serrement le cœur analogue le poignait avec une rare violence et lui inspirait les envies de s'enfuir comme devant un danger. Il comprit bientôt que ce dont il avait peur était en lui, — ses sens bouleversés et dont il n'était plus de maître. Alors, il eut honte et se jura de se détourner d'Angeline, de l'oublier, de reprendre sa vie d'autrefois, rêveuse et monotone, par laquelle il avait jusqu'alors endormi ses instincts.

Sur le versant d'une des collines qui entourent Bouillon, s'étend un jardin emmurillé qu'à l'époque où Bernier le prit en location, on désignait encore, du nom de son premier propriétaire, le Pré Modiquet. Les murs en sont formés de pierres grises, cimentées de ce mortier qui a la couleur de la rouille et la dureté du fer ; sur son chaperon se couronne au printemps d'une floraison flamboyante de giroflées que remplacent, à l'automne, les hampes bleues des vipérines. A l'un des angles voisins de la porte d'entrée qu'il couvre à demi, un lierre est jeté comme une large tenture d'un vert sombre et puissant.

Nul autre que le locataire n'y avait accès ; c'était là que Bernier cherchait le calme. Il croyait avoir fermé son cœur comme son jardin, devenu dès lors à ses yeux une retraite symbolique où il pouvait ignorer qu'il y eût, derrière les murs, toute une partie de la vie qu'il ne vivrait jamais, — où, se recueillant en des pensées de mystique quiétude, il pourrait suivre jusqu'au bout la destinée à laquelle il essayait de s'assujettir. Un relâchement qui avait tout le

charme d'une halte après une étape laborieuse, lui faisait croire qu'Angeline s'était définitivement écartée de ses voies.

Pour les habitants de Bouillon qui ignoraient son secret, à voir Bernier en vêtements de coutil, le chapeau de paille sur la tête, bêcher, semer, arroser, sarcler des plates-bandes ou tailler des arbres, ratisser des allées et, de loin en loin, suspendre son travail pour d'éponger le front, ils pouvaient s'étonner qu'ils se complût à de semblables besognes. Était-ce donc un de ces oisifs qui, pour fuir leur ennui, s'adonnent à un métier qui les ferait gémir s'ils y étaient condamnés par les nécessités de l'existence quotidienne ? Un poète ou un rêveur cût peut-être deviné un mystère en le surprenant, un soir de juillet, occupé à promener la pluie rafraîchissante d'un arrosoir sur des parterres de fleurs, puis, cela terminé, jetant autour de lui un long regard où il eut été difficile de ne point remarquer quelque mélancolie, enfin, l'arrosoir reporté sous un petit hangar où se trouvaient d'autres outils de jardinage, longeant à pas lents les murs de son enclos et examinant les espaliers où le fruit commençait à grossir, tantôt écartant une feuille, tantôt brisant une ramille, tantôt s'emparant d'une chenille pour la jeter à terre, et l'y écraser, avec des soins méticuleux dont chacun lui coûtait un effort.

Le jardin reposait dans la paix sereine d'une fin de jour d'été tiède et lumineuse. Dans les sentiers où marchait Bernier, l'ombre de son corps s'allongeait aux rayons du couchant et il avançait, grave et attentif à ses seules pensées.

Sa ronde commencée aux espaliers proches du hangar, se terminait près de la porte d'entrée, et c'était ainsi chaque soir, par une habitude prise depuis un mois. Il y avait un mois, en effet, que Bernier se courbait sur ce coin de terre, y jetant des semences, l'arrosant et, pas une fois, il n'avait permis à un être humain d'y venir troubler sa solitude. Sa surprise fut grande lorsque, ce soir de juillet, au moment où il atteignait la porte, il y entendit frapper un coup léger.

« Quelque enfant qui va me demander une rose », se dit-il, et, avant d'ouvrir, il cueillit une fleur à l'un des rosiers d'une corbeille voisine. Il ouvrit ensuite la porte.

« Vous, Angéline ? » murmura-t-il ; il ajouta presque durement : « que venez-vous faire ici ? »

La jeune fille avait exploré le jardin d'un rapide coup d'œil.

« Je vous demande pardon, Monsieur Bernier, dit-elle en souriant; mais Madame m'a envoyée voir pourquoi vous ne venez pas souper... » Elle s'interrompit et, les mains jointes dans un geste d'admiration : « Oh ! la belle rose, s'écria-t-elle.

— Vous trouvez ? fit-il en écartant la fleur à la longueur du bras.

— On serait fière d'en avoir une pareille, reprit Angeline.

— Fière ? Et pourquoi fière ? Vous voulez dire contente.

— Oui, contente, Monsieur Bernier, d'une façon... quoique, venant de vous.... »

Une subite rougeur lui monta aux joues et Bernier, entendant une seconde fois cet aveu qu'elle l'aimait s'échapper malgré elle des lèvres de la jeune fille, brusquement la saisit par la taille et l'entraîna dans le jardin.

« Eh bien, oui, je le veux ! tu seras ma femme, s'écriait-il. Je t'aime, Angeline ! je t'aime et je veux que tous le sachent. »

Le crépuscule baignait d'ombres molles les sentiers blancs où ils marchaient; des collines boisées dont les croupes massives fermaient l'horizon, une brise soufflait, apportant entre les quatre murs de l'enclos silencieux le murmure lointain des arbres. Dans les corbeilles, les fleurs ranimées semblaient parées de couleurs plus vives; sur le feuillage humide de leur tige, éclatait le blanc pur ou le rouge vif des roses.

Et la voix de Bernier poursuivait, entrant dans le cœur d'Angeline avec les charmes ineffables de la brise, des parfums et du ciel : « Laisse-moi tout te dire, je t'ai aimée du premier jour, te rappelles-tu ? Pourquoi me souriais-tu aussi ? C'est cela, peut-être; c'est ton sourire si chaste qui m'a pris tout de suite... »

Elle souriait encore, la tête appuyée contre l'épaule du jeune homme et ses deux mains abandonnées dans sa main.

.
La société est ainsi faite qu'elle pardonne plus aisément un amour coupable qu'une mésalliance. et qu'elle réserve ainsi plus volontiers sa vertueuse indignation contre les amants qui se soumettent à ses lois que contre ceux qui les transgressent. Lorsque le bruit du mariage de Bernier avec Angeline se répandit dans la ville de Bouillon, il y eut d'abord comme un haut-le-corps général, puis, le premier étonnement passé, les langues allèrent

leur train et ce fut à qui trouverait, pour expliquer l'union projetée, les raisons les plus attentatoires à l'honneur des deux jeunes gens. Ce lui qui se chargea, — oh ! par devoir, — de les faire connaître à Bernier, fut le directeur de l'école moyenne, et jamais crocodile ne mit à le torturer et à le plaindre tout ensemble une aussi douceuse cruauté. Bernier, qui s'attendait à la mercuriale, s'y était préparé, mais elle fut d'une telle nature qu'il craignit, en y répondant avec la sincérité qu'il s'était tracée comme unique règle de conduite, de prêter au ridicule et préférera laisser couler le flot d'hypocrisie en haussant les épaules. Ce qu'il retint de cette entrevue fut que l'on n'avait cessé de lui répéter qu'il compromettrait son avenir, et ce qui avait achevé de lui donner la mesure morale de son interlocuteur fut qu'à un moment, entraîné par la chaleur de son débit, le directeur lui avait laissé entendre que l'on n'aurait rien eû à lui dire si, au lieu de sa femme, Bernier eût fait tout simplement d'Angeline sa maîtresse. — « J'y avais pensé, fut-il tenté de lui répondre ; mais, comme il me reste un peu de cette fierté morale et de ce respect pour la femme que vous persistez à me refuser, j'ai changé d'avis. » — « Bah ! à quoi bon ? » pensa-t-il aussitôt et, se souvenant de l'Évangile : « *Margaritas ante porcos*, » se dit-il, et il scrita.

Le mariage ayant eu lieu, les langues se turent et Bernier attribuait volontiers tout le mérite de ce silence aux grâces touchantes de sa jeune femme. Ne se pouvait-il pas que son amour pour lui, comme un bouclier magique, eût à la fois détourné les coups des médisants et changé leur cœur ? Lorsque, dans l'appartement qu'il avait conservé chez Madame Aubry, — la jeune fille n'avait eu qu'à faire descendre de sa chambre dans la chambre du jeune homme sa fameuse malle noire et le ménage avait été installé. — lorsque, dans ces chambres où il avait tant rêvé d'un amour tel qu'elle le lui donnait, si tendre et si confiant, il la regardait aller et venir, époussetant, touchant à chaque chose comme pour faire acte de possession, s'arrêtant devant les livres et demandant à leurs titres qu'elle épelait lentement ce qu'il pouvait bien y trouver en dehors d'elle, Bernier croyait voir la charmante créature répandre autour d'elle le calme et l'assurance des longues félicités. Puis c'était, pendant qu'il travaillait, des glissements très doux sur le plancher de deux pieds que Bernier était pris d'une folle envie de baiser.

Aux preuves d'amour que lui prodiguait son mari, Angeline répondait par un sourire où son amour à elle, absolu et reconnaissant, apparaissait tout entier. Sans parler, l'âme trop profondément émue pour assembler ses idées, devinant d'ailleurs que son regard et son sourire parlaient pour elle et suffisaient à Bernier, elle était comme le petit enfant que la mère berce dans ses bras en faisant elle-même les demandes et les réponses. Peut-être aussi la sensation de la différence de leur rang et de leur instruction lui faisait-il craindre de troubler, par un propos malencontreux, les sentimentales divagations de son mari. Lui, dépensait son amour sans compter ; il parlait à Angéline de sa vie d'autrefois passée dans la mélancolique solitude du célibat, et c'était une façon de lui dire qu'il l'aimait ; il lui parlait de l'avenir qui s'ouvrait devant eux, et c'était de l'amour encore ; le soir, lorsqu'ils allaient errer par les sentiers des bois assombrés, le frémissement de son forêt intérieur exalté venait mourir sur ses lèvres en parole de rêve, et il reconnaissait le maître impérieux et caressant auquel il avait résolu d'abandonner désormais sa vie.

L'hiver vint et, avec lui, les longues veillées sous la lampe. Durant les premiers jours, la sensation d'intimité paisible doublée par la tiédeur du nid, fut pour Bernier une cause de joies nouvelles. Il admirait Angeline s'appliquant à coudre et ne s'interrompant que pour lui sourire.

« Je t'aime, sais-tu bien ? » murmurait-il en lui tenant la main qui poussait l'aiguille.

— Tu es bon pour moi, je le sais, » répondait-elle.

Son amour avait toujours eu quelque chose de cette soumission.

Un soir, Angeline, un peu lasse, abandonna son ouvrage et s'approcha du feu. Bernier qui travaillait leva les yeux et s'aperçut qu'elle s'était endormie. Il vint s'asseoir devant elle sans faire de bruit et la regarda. La tête rejetée en arrière sur le dossier de la chaise, chacune de ses mains reposant sur un de ses genoux et le corps ramassé dans un affaissement qui rappela soudain à Bernier ces sommeils de domestiques sur leurs chaises de cuisine, à la fin d'une journée de labeur, elle restait jolie, mais d'une beauté que sa pose abandonnée et le souvenir qu'elle évoquait, firent paraître à Bernier presque vulgaire. Un instant, il eut l'idée de l'éveiller, puis, se levant, il reprit place à la table, devant ses livres. De temps en temps, presque malgré lui, il s'arrêtait et, de

nouveau, fixait les yeux sur Angeline endormie. Quand, après une heure, elle s'éveilla, elle vit son mari la regardant et, honteuse : « Mon Dieu ! fit-elle ; j'ai dormi... » Elle se levait pour aller reprendre son ouvrage que Bernier avait éloigné d'elle par plaisanterie, il la retint.

« Il faut que je travaille, lui dit-il. Je sais bien que ce n'est pas amusant pour toi, Angeline... »

Elle comprit confusément qu'il avait de l'humeur et, cherchant à lire sur son visage quelle pouvait en être la raison : « Ce serait la première fois, fit-elle en hésitant, — la première fois que tu me gronderais. J'étais si fatiguée !...

— Te gronder, Angeline ? »

Il lui prit les mains qu'il baisa l'une après l'autre et le nuage qui avait pesé sur son esprit, percé par un brusque rayon d'amour, brusquement se dissipa.

Avez-vous remarqué avec quelle persistance certaines images désagréables se représentent à notre esprit en dehors même de circonstances analogues à celles qui les avaient produites une première fois ? Est-ce le souvenir ? On pourrait croire plutôt que c'est la désagrégation de notre bonheur qui commence en nous et que, pour nous surprendre plus sûrement, le sort choisit une des facultés à laquelle nous aimons le plus à recourir, la mémoire. On croit seulement se souvenir et on ne s'aperçoit pas que l'on détruit.

Ce fut la triste destinée de Bernier, lorsque son amour apaisé lui laissa la claire perception de l'âme enfantine de sa femme. Il y avait en lui, sans qu'il se l'avouât, une fierté qui tenait à la fois à la médiocrité de son parentage, où il formait une exception et au degré d'éducation où il était parvenu, pauvre orgueil, d'ailleurs, puisqu'il ne le fondait lui-même que sur un peu de science. Les mécomptes qu'il rencontra en essayant de faire l'instruction d'Angeline, le blessèrent d'autant plus cruellement ; ceux que lui causèrent les remarques naïves de la jeune femme, lorsqu'il lui lisait quelque poème, et son irrémédiable indifférence aux beautés qui le plongeaient lui-même dans l'admiration, achevèrent d'envenimer la blessure et, toujours, toujours comme le refrain d'une chanson, revenait le « je suis si fatiguée ! » qui ramenait devant les yeux de Bernier ce sommeil d'esclave auquel elle s'était aban-

donnée un soir. En même temps, résonnait la voix doucereuse qui, autrefois, l'avait charitablement prévenu, qu'il n'avait pas voulu entendre alors et à laquelle il consentait maintenant à prêter l'oreille, — cette voix de la société raisonnable, prenant les choses simplement et qui lui répétait : « Il fallait en faire votre maîtresse et non votre femme. »

Quand ils sortaient ensemble, c'étaient d'autres tourments. Bernier croyait voir que l'on souriait à leur passage et, parfois, il avait la certitude d'avoir deviné à la mine des passants, à leurs gestes, au mouvement de leurs lèvres, qu'on les trouvait à peu près ridicules. Il recherchait la solitude des rives de la Semoys, en cet endroit où commence la boucle dont elle entoure la ville entièrement bâtie sur le versant opposé de la colline, mais, là encore, quoique bien sur de s'y trouver seul avec Angeline, il se sentait mal à l'aise, en s'imaginant que, derrière lui, les habitants de Bouillon s'étaient dit les uns aux autres : « Il a peur de se montrer avec elle. » Il n'était pas lâche ; il n'était que fier et timide dans sa fierté.

Angeline ne s'apercevait de rien. Un peu d'humeur par moments ; mais, l'instant après, c'étaient de si tendres protestations de dévouement et de si douces caresses, que son âme jamais n'avait eu la pressentiment du travail destructeur qui se faisait dans celle de son mari ; et les mois passaient laissant à la femme son heureuse ignorance et son aveuglement, tandis que Bernier, ballotté entre son amour revenant comme une fringale et son idéal qu'il sentait confusément avoir à tout jamais perdu, descendait de plus en plus la pente du désenchantement.

Une nuit, — une de ces nuits de printemps que chantent les grands poètes, — après une promenade dans les bois que la lune éclairait et que remplissait le chant des rossignols se répondant de ravin en ravin, Bernier, en rentrant, courut à sa bibliothèque pour y prendre son Musset. Quand il l'en eut tiré, il s'approcha de la fenêtre et, comme il l'ouvrait pour lire à la clarté de la lune, il chercha du regard dans la chambre : Angeline n'y était plus.

« Angeline ! » cria-t-il.

La jeune femme, à demi dévêtue déjà, parut sur le seuil de la chambre à coucher. Dans la pénombre, elle eut un sourire que Bernier devina et qui lui fit fermer son livre avec colère.

« Tu as sommeil ? dit-il ensuite ironiquement. C'est bien, va dormir. Va dormir, te dis-je.

— Et toi ? murmura-t-elle, et son regard et son sourire doucement l'appelaient.

Ce qui se passa en ce moment dans son cœur, ce qu'il y trouva de méchant et d'amer qui lui monta tout à coup à la bouche et qu'il jeta, comme une insulte, à la face d'Angeline, — et Dieu! que ne donnerait-il pas pour que cette minute n'eût pas sonné dans sa vie et qu'il eût coupé sa langue avant qu'elle eût prononcé l'épouvantable blasphème !...

« Tu ne sais donc que faire l'amour ! » s'écria-t-il.

A peine eut-il perçu lui-même ce cri qu'il venait de lancer et qu'Angeline, reculant sous la violence de l'outrage moins compris que deviné au son de la voix, semblait refuser d'entendre, que Bernier, frappé de stupeur, se laissa tomber à genoux au milieu de la chambre et là, le front sur une chaise, pleura misérablement. Une horrible clarté se fit dans son esprit. Après tout, ce cri, échappé à son angoisse plus encore qu'à sa colère, était la trop cruelle expression de la vérité. Bonne pour l'amour par sa beauté, la délicatesse de son corps, la jeunesse de sa chair, Angeline n'avait de la femme que les qualités qu'il eût réclamées d'une maîtresse et aucune de celles qu'il attendait d'une épouse. Elle n'était son égale en rien et ne pouvait l'être, trop d'intellectualité s'étant répandue en lui et n'ayant même pas effleuré Angeline.

Il se releva et, tremblant sur ses jarrets comme un homme ivre, se dirigea vers la chambre à coucher. Au pied du lit, une ombre noire sur la blancheur des draps : c'était Angeline agenouillée et qui priait. Il rentra dans la chambre voisine et, toute la nuit, demeura sur la chaise où il tomba comme écrasé.

Le matin, il retourna auprès d'Angeline. La jeune femme était debout, pâle d'une nuit d'agitations et d'insomnie. Les bras tendus vers elle, humble et triste, il lui demanda pardon et elle, venant à lui d'un mouvement machinal, se laissa prendre dans les bras qu'il ferma sur elle avec passion. Cependant, elle ne lui dit pas un mot.

Toute la journée, dont Bernier passa une partie à l'école, elle parut préoccupée et Madame Aubry, auprès de laquelle elle descendit plusieurs fois sous divers prétextes, pour ne pas demeurer seule, semblait-il, s'étonna de son sérieux et remarqua que sa figure, si claire et si franche d'habitude, paraissait couverte d'une ombre. Enfin, vers trois heures, elle sortit. Il y avait dans la bou-

tique une personne qu'elle connaissait et qu'elle fit semblant de ne pas voir.

Une heure après, Bernier était de retour. Dès le seuil, Madame Aubry lui dit qu'Angeline était sortie. Il répondit en faisant un geste qui signifiait : « Je le savais ! » et monta chez lui ; mais là, soudainement, à je ne sais quel aspect d'abandon qu'il crut voir autour de lui, — toutes choses d'ailleurs mises en ordre et rangées même plus soigneusement que de coutume, — il sentit son cœur se serrer et une sensation vague de terreur le saisit. Si Angeline l'avait quitté?... Il alla interroger Madame Aubry. — « Savez-vous où elle est allée ? Elle ne vous a rien dit ? » Et, à chaque non de Madame Aubry étonnée, entraînait plus avant dans son cœur la crainte qu'Angeline ne fut partie.

« Elle ne vous a rien dit ? répéta-t-il. Rien ?

— Non, Monsieur. »

Il sortit. Angeline était d'un village dans la montagne où elle n'avait plus que des parents assez éloignés. Était-ce là, auprès d'eux, qu'elle s'était rendue ? Il suivit la route qu'elle aurait dû prendre et entra chez une mercière où Angeline se fournissait d'aiguilles et de fil. On n'avait pas remarqué la jeune femme. Plus loin, chez un ami, Bernier s'informa encore. On ne l'avait pas vue. Il retourna sur ses pas. Il rentra un instant chez Madame Aubry pour demander si sa femme n'était pas revenue, monta dans son appartement pour y chercher, non pas un mot, — Angeline savait à peine écrire, — mais une indication quelconque sur ce qu'elle avait emporté avec elle... Une rumeur sourde qu'il perçut tout à coup et qui provenait du haut de la rue, lui fit suspendre ses recherches. La porte de sa chambre étant ouverte, il écouta. Dans le magasin, une voix d'homme, rauque, étouffée, balbutiait quelque chose, à quoi Madame Aubry ne répondait pas d'abord, puis, comme il courait se pencher sur la rampe de l'escalier, il entendit la brave femme pousser un sanglot, et un silence horrible suivit, durant lequel il put encore saisir le bruit des pas de gens qui couraient. Après, plus rien ; il ne se rappelle plus rien : Angeline, morte, étendue sur un brancard et si blanche que, dans la pénombre, il semblait qu'une lumière, brillant pour elle seule, éclairât son visage ; la passeur d'eau lui racontant qu'il l'avait vue se jeter dans le gouffre de la Roche-du-pendu, qu'il avait couru pour la sauver, mais

que les herbes du fond l'avaient retenue ; — la foule, alentour, s'écartant, lorsqu'un moment il s'était jeté sur le corps, — il ne voit rien, il n'entend rien, il ne sait rien, il est fou et comprend seulement qu'on l'entraîne loin de cette face blanche d'Angeline qui lui entre dans le cerveau pour ne plus en sortir jamais, jamais. C'est plus tard, des semaines après, lorsque sa raison qui a failli l'abandonner lui revient peu à peu, qu'il essaie de se retracer l'affreuse scène et qu'avec l'aide de Madame Aubry qui le soigne, il arrive à rentrer en possession de ces moments de sa vie qui, si longtemps, dans la délire de la fièvre, lui ont échappé.

« Et pourquoi ? pourquoi ? murmura-t-il ; la raison de ce suicide?... » sa garde-malade l'ignore comme lui.

« Et pourquoi ? » répéta-t-il quelques instants après.

Le médecin a recommandé avant tout le calme le plus absolu et, quand il s'agite ainsi, sa garde-malade lui donne une cuillerée d'une potion qui l'endort.

Il fallut de longues journées encore avant qu'on lui permit de se lever. Alors, ses forces sensiblement revenues déjà, le médecin conseilla de le laisser seul, sans l'abandonner à lui-même cependant, pour qu'il fasse la paix avec sa conscience, — c'est ainsi que le vieux praticien s'est exprimé.

Bernier maintenant peut descendre et, dans deux jours, il retournera donner ses leçons. Sa convalescence pourtant ne lui apporte que de nouvelles souffrances, devant lesquelles il lui vient de soudaines lâchetés. La conscience parle haut en lui et d'une voix qui l'écrase de honte. Il s'est promis d'aller à la tombe d'Angeline et recule devant la réalisation de ce devoir, qu'il s'impose plus qu'il ne la désire.

Sur le versant de la colline et dominant la ville, dans un champ plein d'herbes hautes, où la terre nue des tombes fait comme des trous dans leur tapis verdoyant, sans chemins tracés autres que ceux qu'y marquent les pas des visiteurs, le cimetière de Bouillon est bien l'humble enclos où devait dormir son éternel sommeil la simple fille que fut Angeline. En y pénétrant, Bernier sentit ses yeux se remplir de larmes et, quand il eut trouvé la petite croix de bois noir qui marquait la place, sans doute il éprouva une émotion plus profonde et plus poignante, mais ses pleurs ne

coulèrent ni plus amers ni plus nombreux. Simple en son amour, simple en sa mort, simple en son éternel repos, c'était ainsi qu'Angeline marquerait son passage ici-bas et, si lui-même la plaignait, si lui-même se considérait comme coupable de la mort de la jeune femme, et, si des profondeurs de son être la voix de sa conscience lui criait sa faute, c'était avec des adoucissements, de pénétrantes et mystérieuses atténuations. Il semblait qu'en n'hésitant pas à disparaître et à se sacrifier au bonheur de celui qu'elle aimait, Angeline eût eu la notion que la simplicité de sa condition lui ôtait par avance l'importance que tout autre aurait prise en cet instant suprême.

ALFRED LAVACHERY.



DU SOIR

VII.

à FRÉDÉRIC FICHES
cordialement

*Au roulement des fuseaux
Chantez les Vieilles, vos plaintes,
Les lumières se sont éteintes
Et le soir vague sur les eaux.
C'est l'heure où Jésus se promène
Dans les ruelles oubliées,
Posant ses pauvres moins trouées
Sur les rêves des Magdeleines,
Et sur les âmes orphelines,
Et sur les maisons où l'on prie
La Divine Dame Marie...
Chantez, le doux Jésus s'incline
Devant vos portes délaissées
Qu'ornent de pâles banderoles...
— Oh que le miel de ses paroles
Parfume vos tristes pensées ! —
Le Bon Pasteur des Ecritures
Vous mènera dans sa demeure...
Mais, les vieilles, votre âme pleure
Et se rappelle les blessures
Du temps jadis, du temps d'amour,
Les blessures de l'Espérance
Et tous les songes de l'Enfance
Effeuillés et morts tour à tour.
Seigneur, ayez pitié des Vieilles
Dont l'âme, beau jouet fragile
Froilé par le baiser des villes
Cherche un rêve qui l'ensoleille !*

VIII.

*Sur vos divines mains blessées
Avec de longs gestes d'espoir,
Les Vieilles ont posé ce soir
Leurs frêles âmes d'insensées,*

*Seigneur, et leurs voix ont chanté
Dans le silence où vous songez
Aux pauvres enfants égarés
Sur la mer des méchancetés :*

*Elles disent, les voix en peine
Qu'il faut souffrir, souffrir encore
Pour qu'un jour la céleste aurore
Illumine leurs chansons vaines ,*

*Que puisque vous avez pleuré
Sur les tristes fous que nous sommes
Il faut pour les péchés des hommes
Pleurer longuement et prier.*

*Sur vos divines mains blessées
Avec de longs gestes d'espoir,
Les vieilles ont posé ce soir
Leur frêles âmes d'insensées.*

IV.

*Et je lui donnai mon cœur,
Mon cœur de mélancolie et d'ennui.*

*Toutes les bribes de mon cœur
Follement je les ai données
Aux tourelles abandonnées
De la petite ville en pleurs...*

*Mais elle mourra tout de même
Un soir d'automne avec les fleurs,
Malgré l'offrande de mon cœur
La petite ville que j'aime !*

*Car elle est vieille et triste aussi,
 Triste à ne pas vouloir le dire,
 Et le soleil a beau sourire
 Sur ses jolis clochers transis,
 Toujours sa plainte désolée
 Fri.sonne en la douceur du soir...
 Ah, si j'avais un peu d'espoir
 Pour la chère ville exilée!*

X.

*L'horloge est morte en chuchotant
 Une longue chanson d'amour,
 L'horloge est morte dans la tour
 Avec un sourire d'enfant,
 Et la ville où rôdaient les heures
 En sa vague robe de veuve
 Que lui drape le soir qui pleure,
 Tremblote hélas au coin du fleuve!
 C'est à peine si le soleil
 Ose encor frôler les tourelles
 Où s'alanguissent de sommeil
 Les paons bleus et les tourterelles,
 Les Seigneurs et les Châtelains
 Près des étangs que ride à peine
 Une frêle brise incertaine
 Se ressouvient de leurs peines.
 La douce ville de l'amour
 Sous les ennuis qui s'amoncellent,
 Triste se meurt avec le jour
 Priez pour elle!*

PAUL ALÉRIEL



HEURE DE DIMANCHE

L à-bas, au loin, tinte la cloche des saluts.
Entends s'angéluser les sons parmi le Soir,
Parmi le soir aussi de ton cœur vide et noir,
Ainsi que des appels qui vont — tel un espoir —
Semer sur l'âme sainte aux fertiles talus

Les bonnes graines, d'où germent les riches gerbes
(Ressouviens-toi, mon cœur !) des pieuses prières
A la Marie, avec des larmes aux paupières,
Faites pour les péchés remis, dits sans arrières
Pensers, dits à confesse !... O les si bonnes herbes !

Pouvoir encore y mordre, au délicieux pain,
Ce pain de chair, Jésus ! ô bon pasteur d'enfants !
Toi nous menant au fré, tel un troupeau de faons,
Ypaître la Sagesse...

— Hélas, tu te défends
D'aimer encore et tu mâches l'amer pépin.

ARTHUR SOUCHAR.



LE TEMPLE

Le Temple se profilait, éblouissant, sur un fond sombre d'épaisses frondaisons.

L'Adolescent gravit les larges degrés et passa l'opulence orgueilleuse des portiques.

Les voiles qui couvraient les harpes et les cithares furent levés, les cistres préludèrent par d'argentines vibrations, et des harmonies parfois profondes, parfois doucement frêles naquirent entre les colonnades et les hautes murailles de marbre blanc. C'étaient des chants sacrés, caresseurs et lents, pleins de clarté grave, ainsi que les premiers rayons d'une aube matinale. En volutes bleues s'envolaient les âmes des encens subtils, et roulaient les frissons ultimes des arômes. Dans le profond d'une coupole creuse, musique et parfums mêlaient leurs philtres indicibles : et l'âme de l'Adolescent s'essorait vers la chère magie de ce minuscule Eden.

Des statues de Paros figeant en leurs gestes le secret mystère des normes essentielles, se dressaient, hautaines, sur des socles d'ébène et d'ivoire. Et l'Adolescent contemplait ces dieux insensibles aux caresses éperdues des senteurs et des cantiques, affirmant la fatale norme qui impose le *Non-Vivre* à toute Beauté radieuse et suprême.

Et les chants ayant expiré, l'Adolescent solitaire regagna le parvis. Les rayons dorés d'un mince croissant erraient aux murailles éclatantes du sanctuaire, debout au milieu des psaumes que lui disait l'haleine des roses.

C'était un soir ancien, tout enchanté d'étoiles fines et de mourantes fleurs...

E X I L.

Au-dessus de ce béguinage, le ciel bleu rit ; auprès, dort l'eau grise.

Le gazon vert tendre, les feuilles mobiles des arbres sont gais et semblent assoupis, grisés d'azur et de lumière.

Des maisonnettes calmes, graves, ceignent la cour. Les portes sont vertes, les murailles rouges, ornées de pâles statuettes.

Tout semble dormir.

La chapelle effile une fléchette aigue, d'où s'envolent des hymnes lents, dispensant aux maisonnettes une claire manne argentine.

Ce sont des enfants, on l'entend bien, qui sonnent les clochettes.

* * *

Mon âme y passe de longues journées. Il s'y trouve beaucoup de lys et des âmes de femmes pieuses.

Vers le soir, quand le ciel se teinte de tons jaunes et roses, les vitraux de la chapelle s'allument et le béguinage recueilli semble attendre la venue de quelque douceur étrange et grande.

Des moutons paissent, lentement, la résignation triste du gazon.

Les portes sont ouvertes. Les béguines, sur les seuils, prient, le chapelot à la main.

Mon âme, avec elles, égrène le rosaire de ses peines et de ses bonheurs, qui sont menus et comme peureux.

* * *

La nuit se penche sur le béguinage rieuse et bonne, comme une grande sœur sur un enfantin sommeil.

Mon âme alors s'agenouille devant le Christ de pierre de la cour.

Par une nuit triomphale, elle attend ce Christ qui, pour elle, descendra de son gibet. Alors ils se parleront, durant des heures et des heures, sous la paix musicale des arbres, et mutuellement trouveront des baumes pour leurs plaies.

Tous les crucifiés ne sont-ils point frères ?

Mon âme est là, loin, bien loin du monde. Comment a-t-elle pu parvenir jusque-là ? Comment a-t-elle pu oublier ce long voyage ?

LUCIEN DE BUSSCHER.

E G L O G U E

à EDMOND DE BRUYN.

*Nous cheminions par des sentiers crépusculaires,
Où des gemmes mouillaient l'enchantement des troncs ;
Les pieds dans l'herbe fine aux blanches floraisons,
Les vieux arbres berçaient leurs rêves débonnaires.*

*Tu me dis un amour très-chaste et puéril,
Eclot avec l'hiver, et mort au temps des roses ;
Pourquoi m'avoir troublé du récit de ces choses ?...
Pourquoi mettre un nuage au ciel de notre avril ?...*

*J'étais venu vers toi dans la joie de l'aurore,
T'apportant des oiseaux, des palmes et des vers
Et par les bois moussus fusait ton rire clair,
Que l'écho redisait avec mes chants sonores.*

*Un autre fut l'Elu de tes affections !...
On n'aime plus autant la fleur déjà cueillie !...
Ton amour, mon enfant, ensoleillait ma vie,
Pourquoi m'avoir ravi ma chère illusion ?*

*— Mais suis-je pas l'amant naïf et qui pardonne ?
Ainsi qu'un rêve gris oublions ce passé,
Voici l'avenir bleu : même aux esprits lassés,
Fleurie de songes d'or, enfant, la vie est bonne.*

*Retournons vers la paix des jardins, et rêveurs
Chantons par les sentiers de blondes villanelles,
Par les champs diaprés de floraisons nouvelles,
Et les grands bois ombreux remplis d'oiseaux chanteurs.*

*La brise folle emportera nos pensées tristes !...
— Viens, je sais un étang où tremblent des iris,
J'y fleurirai ton front de couronnes de lys,
Et les doigts fusclés de bagues d'améthyste.*

MIRAGE

à Tristan Klingnor.

*E*n tes yeux sourieurs comme un ciel de printemps,
 Où ce matin doré semait mille paillettes,
 J'ai vu l'Eden promis aux songes des poètes...
 — Tout un pays de rêve aux jardins éclatants

*Profilait la clarté de ses palais de marbre
 Gardés par de grands Sphinx allongés au soleil,
 Ses calmes vergers étoilés de fruits vermeils,
 Et fleuris d'oiseaux bleus enchantant les vieux arbres,*

*Ses escaliers d'agate, et les hautes terrasses
 Où dans les Couchants, pour bercer leurs âmes lasses,
 Les Adès disent des vers mélodieux;*

*Où quand le soir bleuit le parc, à l'heure brève,
 Je chanterai l'espoir qui luit en tes grands yeux,*

— Tes yeux, lointains reflets d'azur dans l'eau du rêve !

RODRIGUE SÉRASQUIER.



LE PRISONNIER DES HORLOGES

Ils l'ont relégué dans un château lointain, le petit prince, car peut être il eut conspiré, et brigué le trône. On l'a donc mis entre ces vieilles tours grises, dont l'ombre ondule sur les viviers profonds, attristant, aux berges, les iris et les nymphéas qui voudraient rire. Et il traîne son royal ennui dans les cours et les appartements, parmi le solennel mutisme des valets et des hallbardiers, lamentablement énervé de solitude.

Or, par un déclinant soleil de mars, il a fixé l'ombre d'une girouette, lentement allongée dans les quinconces. Un moment, il s'est distrait à la suivre et, vivement, de rameaux déjà fleuris qu'il arrache aux pommiers, il jalonne la marche de l'ombre et tente de l'arrêter. Mais le soleil meurt si vite, ce soir, qu'elle a dépassé déjà le faite des murs. Un instant il la suit parmi les plus hautes branches ; puis l'ombre se diffuse plus loin, et le regard erre naufragé, par les océans bleus du zénith...

Le couchant, ce soir, a de rares tons zinzolins, un chatoiment léger de nacres, et tout au ras des campagnes s'éclaire de vermillon très tendre, où passent des ruissellements d'or ; — comme si le soleil en fusion s'épandait, — bientôt s'assombrissant les lingots précieux. Et derrière cet horizon, l'on devine d'autres cieux tout pleins de lumières encore. Sans doute, c'est leur vague mirage, errant très doux aux angles bombés des clochetons et des toitures, au bord des nuages ronds et roses qui s'essaient, si hauts et si lents, aux céladons de la coupole. Au bout des branches rit aussi ce reflet si lointainement aboli, tout aux dernières digitations dardées.

Le crépuscule est très calme, où l'ombre de la tour s'est perdue aux ombres ambiantes, si calme que le petit prince amèrement sanglotte, barbouillant de larmes les fines dentelles de ses mains.

Mais son gouverneur l'est venu quérir, car le brouillard monte des étangs ; et la porte maussade se reverrouille, tandis qu'au

chemin de ronde défilent les grenadiers relevés de faction, roides sous les hautes mitres de cuivre.

Depuis, son jeu favori, c'est de suivre le cercle de l'ombre. Il s'est fait un cadran solaire, et le chapelain lui a doctement expliqué les jours, les lunaisons, le cours du soleil et des étoiles. Mais de tout ceci, seule l'intéresse cette irrémédiable marche du temps, sans trêve et sans espoir de halte, nulle part. Souvent il s'absorbe, des heures, à considérer, en sa montre ouverte, les mille dents menaçantes, qui semblent ronger continuellement une tranche de vie ; — et l'incessante évolution des spirales d'acier, comme des serpents sur une proie.

Longtemps aussi, retenant son souffle, de tout près il écoute ce morne galop qui bondit, retombe et bourdonne en sa pauvre cervelle de petit prince abandonné.

Il fait sonner la montre, et c'est alors comme l'écho d'une source maudite lentement égouttée en un lac souterrain, un lac noir où glissent des poissons aveugles...

Il est de plus en plus pâle, et comme on voit bien qu'il va mourir, on lui donne maintenant tout ce qu'il veut. Mais il demande seulement des horloges, beaucoup d'horloges très belles ! Les plus habiles artisans lui en ont ouvré de splendides ; elles sonnent graves et lentes par les antichambres, leurs vibrations assourdies parmi les frondaisons d'or qui flamboient aux cuirs du Cordouc.

D'autres chantent, ainsi que des oiseaux d'automne, prédisant un exil...

Presque rieur à l'obséquiosité du vieux maître horloger, aux yeux tout brûlés de veilles ingénieuses, il admire le chef d'œuvre où se montre, quand l'heure sonne, le couple sémillant de la bergère et du berger : ils sortent d'un châlet, menuettent avec grâce et rentrent à la dernière révérence.

On lui a monté une horloge où des automates figurent chaque quart d'heure : c'est d'abord un enfant qui frappe une ruche d'or d'un léger thyrses vermeil. Puis une jeune fille fait vibrer des cymbales d'argent. Au troisième quart, un guerrier tout armé touche de sa massue une bouclier de fer.

Comme le prince sourit à tout ceci, l'heure sonne, et surgit la

Mort, brandissant une faux. — Et ses yeux tout à coup semblent si étranges, qu'on se hâte de l'amener vers une autre horloge, où se voit le cortège des bienheureux Rois Mages.

L'épouvante aussi un grand disque de cristal, où tout mécanisme célé, rien ne se voit que l'oscillation des longues aiguilles à chaque seconde. Des câbles de soie le suspendent, et c'est comme le guet sournois d'une monstrueuse araignée.

Mais une surtout, œil cyclopéen de verre et de cuivre, en un long bahut de chêne, le captive : car il entend battre profondément en elle un cœur presque humain, comme martelant sa poitrine, toutes les fibres de son corps trop violemment ébranlées...

A présent, il ne quitte plus son lit de parade, mornement étendu entre les torses colonnes soutenant le baldaquin de brocart, et ses doigts sans chair se crispent et s'agitent parmi les coussins. Il s'angoisse de toujours entendre la multiple voix des horloges, par le grand château sombre. Faiblement il ordonne de les arrêter...

Plus calme à présent, il contemple vaguement ce soir printanier, comme celui de jadis, dont la douceur entre toute par les croisées décloses, avec le reflet du ponant, d'un vert naïf pailleté d'étoiles comme une robe de fête.

Et dans le silence apitoyé de toutes choses, tinte l'Angelus, d'un clocher lointain, par lentes volutes de sons qui s'étalent en caresses sur sa couche. Et parmi les voix errants des cloches, doucement enveloppée de leur piété, s'envole sa petite âme lasse.

FRÉDÉRIC FRICHE.



LE MUR.

POUR HENRY MAUDEL.

Un mur dont la fuite décroît, aux deux horizons, un mur rude où la giroflée et les pariétaires entre les silex bruts fleurissent...

Le prime soleil, rejaillissant à la crête, en écume de lumière, glisse doucement jusqu'à terre, faisant un oblique chemin de clarté, par dessus l'ombre violette entassée sous les pierres.

Or, par bouffées viennent, de par delà ces murailles, des fanfares d'appel et des musiques de luth, comme d'un glorieux tournois là-bas déployant ses pompes.

Et du bout de la plaine, vers le mur, accourt toute la tribu, tapageuse et vile, se ruant vers les lointaines splendeurs devinées. Mais, sous l'ombre des pierres, vainement ils tentent l'escalade, flétrissant de leurs mains écorchées les claires fleurs écloses là d'aventure. Ils s'entêtent, en grimaces impuissantes blasphémant les voix entendues, et même ils les nient bruyamment, haussant leurs épaules viles que brule la marque de fange...

Mais, solitaire, un jeune homme est venu, sourieur dans l'aurore, et dédaigneux du mauvais grouillement de l'ombre, par la pente des rayons il a marché jusqu'au faite. Alors à lui se révèle la lutte des divins héros, parmi l'émerveillement d'un peuple blond de belles vierges.

Et comme il clame sa joie, et la réalisation venue de son espoir, la multitude furieuse et jalouse lui jette de longue huées. Cependant l'un des anciens de cette tribu, qui morne avait contemplé le désordre de sa race, dit à voix basse et lente : « Fais taire ce tumulte, ô Peuple, et détourne tes pas de ces murs où ton effort se meurtrit ; mais n'insulte pas celui-là seul qui pût voir et comprendre les surhumains spectacles à jamais cèlés à ta confuse bassesse. »

FRÉDÉRIC FRICHE

CHRONIQUE D'ART

LES AQUARELLISTES ET LA VENTE LEYS.

Les inutiles et les rentiers de l'Art! Il semble vraiment que les spécialistes cantonnés dans les départements de la couleur à l'eau, du burin ou de la faïence enluminée, disposent d'une somme plus grande encore, si possible, de nullité et de bêtise sereine que leurs officiels confrères de l'huile. Et les deux ou trois peintres, d'un talent indiscutable et sûr, affiliés, — pourquoi? — à ces Aquarellistes Royaux, paraissent, à la longue, dans la fade atmosphère de ces salles, parmi ce flot de niaiseries et d'anecdotes ridicules, sous la morne et nauséuse influence de ces papiers peints, perdre courage et faiblir.

Voyez M. Mellery. Son projet de décoration murale ne sort pas de la plus courante, de la plus officielle banalité, — et ce diplôme pour l'Œuvre du Congo, ces nègres pathétiques et nobles, ces figures drapées, ce palmier à gauche, ce dattier à droite, et cette locomotive et ce steamer! Mais c'est de l'allégorie à la Hendrickx, l'immortel auteur de nos billets de banque et d'une aussi affligeante faiblesse d'exécution.

L'œuvre antérieure de M. Mellery, si considérable déjà et tout de précision, de clarté et de vie magnifique, semblait peu annoncer le genre d'allégorie facile et de symboles vagues où l'artiste paraît se complaire depuis quelques années et dans lequel, toutefois, au début, il fit montre de moins centenaires conceptions (le beau groupe des *Heures*, par exemple) et surtout d'une technique sans reproche.

Mais M. Mellery, dans le cas présent, pourrait nous objecter qu'il a dû répondre aux exigences d'une commande, que l'espace lui était mesuré et que le sujet et sa disposition lui étaient expressément désignés. Nous nous permettrions alors de lui dire qu'un artiste de la valeur de M. Mellery, — s'il n'est pressé par la faim ou friand de l'honneur, fécond en déceptions et en affronts, généralement attaché aux commandes de l'Etat, — ne doit obéir qu'à ses propres caprices, que M. De Burlet n'a que de très lointaines ressemblances avec un Léon X, et que les belles et nobles idées sont en son esprit même et non dans le coussin à air d'un ministre.

↷ La protection de l'Etat, en Art, est le plus souvent un notoire brevet d'incapacité et un leurre toujours, et l'artiste imprudent qui l'accepte est, — de même que celui qui se laisse attacher à la boutonnière un ruban ou au cou un croix, — inexcusable.

Espérons toutefois que M. Mellery, à qui on va enfin, — après maintes fallacieuses promesses, — accorder une muraille dans quelque laid palais ou à l'Hôtel de Ville, récemment désolo-

noré par les peintures de M. de Lalaing, n'aura point à regretter la dangereuse distinction dont il est l'objet.

Mais ne quittons pas le désert des Aquarellistes sans signaler une honte et un scandale. L'Etat, — toujours lui ! — a trouvé trop élevé le prix de 18200 francs, attribué, lors de la vente Leys, à la *Parabole des Aveugles* de Breughel, — et cette prodigieuse toile est maintenant au Louvre. Il n'a pas non plus profité de l'occasion unique qui s'offrait d'acquérir deux ou trois autres ouvrages du même maître, — dont nos Musées ne sont point trop riches cependant, — et abandonnés, ainsi que l'extraordinaire *Fête des Fous* de Jérôme Bosch, à des prix ridicules. Soit, les caisses de l'Etat sont vides lorsqu'il s'agit d'acheter des œuvres d'art, — des chefs d'œuvre surtout ! Mais quand il faut encourager la Médiocrité, couronner le Néant, les coffres-forts gouvernementaux regorgent. Nous en voyons l'exemple ici-même. « Acquis par l'Etat », cette mention s'étale et se répète six ou sept fois au moins, et au bas de quelles œuvres ! Un *Grenadier*, indigne d'Epinal, du Major Hubert, deux aquarelles poitrinaires de Binjé, un barbouillis de Miss Montalba et une vomissure, — ignoble, celle-là, — de Hannon. J'en oublie, — mais je parierais que le total des sommes payées pour ces loques atteint, s'il ne le dépasse, le prix refusé à la merveille citée plus haut.

La vente Leys a eu lieu. Les peintures, les curiosités, les œuvres d'art collectionnées par le Maître, tout est actuellement dispersé. L'exposition qui a précédé la vente n'a pas été, pour ceux qu'eut intéressés seulement la personnalité du peintre, féconde en surprises. Les tableaux, les études, ne nous ont rien révélé que nous ne connussions déjà par les Musées ou les collections. Seules, les fresques de la salle à manger, ces fresques célèbres et malheureusement à peu près perdues, témoignent, par leur splendeur ordonnance, le charme de l'inspiration et de la couleur, du génie de Leys et se montrent, en certaines parties, égales, si pas supérieures, à celles de l'Hôtel de Ville, si belles et l'un des plus hauts chefs d'œuvre de la peinture contemporaine.

A qui ne connaît ces fresques il n'est pas permis de juger cet artiste admirable. Leys, dans ses tableaux, est lourd souvent et son métier se ressent des mauvaises pratiques en honneur dans l'Ecole d'Anvers. Mais cependant, lorsqu'il n'est plus préoccupé d'archéologie ni du souci de faire « gothique » ou de rivaliser d'éclat avec les vermillons éclatants du vicux Breughel, lorsqu'il abandonne toute cette défroque du moyen-âge et ainsi son habituelle contrainte, pour s'appliquer à traduire l'expression d'un visage ami, là encore il triomphe, non seulement à saisir les traits, mais à pénétrer le caractère, à montrer un peu de l'âme du modèle. Et c'est ainsi que les effigies de sa femme, de sa fille, de son fils, resteront parmi les œuvres les plus émues, les plus attirantes, les plus significatives du Maître.

GEORGES LEMMEN.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

BRUXELLES.

I.

REPRÉSENTATIONS LUGNÉ-POË.

LE THÉÂTRE LITTÉRAIRE

A pareille fête, ici-même rarement nous fûmes! Jugez-en plutôt: nous eûmes en moins d'un mois quatre représentations essentiellement littéraires.

Et d'abord ce fut la troupe Lugné-Poë, dont la formation juste à temps se décida lorsque baissa la valeur esthétique du *Théâtre libre*. M. Lugné-Poë nous a donné en premier lieu *Rosmersholm* et *Un Ennemi du Peuple* de Henrik Ibsen; puis, de Gérard Hauptmann, (l'auteur des *Tisserands*), les *Ames solitaires*, que des raisons politiques (ô celles-là!) empêchèrent d'arriver à la scène française.

Les drames d'Ibsen sont certainement trop connus de l'éclairé public qui nous lit pour que, dans ces colonnes, j'aie pédamment en tenter l'analyse. Examinons simplement l'interprétation. Dans l'ensemble et pour les deux œuvres, elle a été très belle et d'un si noble souci d'art! Je dirai cependant que la manière de jouer *Rosmersholm* me parut parfois un peu heurtée. Isolément, la composition des différents rôles ne laissait place à nul reproche; mais il eut fallu plus de fondu — ce qui était possible et le fut car inimitablement M. Lugné-Poë, qui incarnait Rosmer et M^{lle} Rody (Rebecca West) jouèrent le dernier acte. A ces deux artistes d'ailleurs, ainsi qu'à M. Charny — un extraordinaire Mortensgaard, — revint l'honneur de la soirée.

Mais quelle vie, quel entrain, quelle perfection l'excellente troupe de l'*Œuvre* apporta dans *Un Ennemi du Peuple*! Par dessus tout, louons le naturel, le réalisme, — non pas grossier mais vrai — de la scène du meeting. Ah! que cela laissait loin ce que nous vîmes de semblable! Et puis, combien complète la mise à point de la réunion, à l'acte I^{er}, chez Stockmann; comme c'était pour nous faire comprendre le mot du docteur: « Ah! c'est vraiment mieux de se trouver ici au chaud et bien à l'aise ». — Et encore faut-il citer le supérieur rendu de l'acte III où le dramaturge nous conduisit dans les bureaux du *Journal du Peuple*.

Les artistes étaient MM. Lugné-Poë (Stockmann), Ravet (le Préfet) Charny (Morten Kiil) Domery (Hofstad) Desmarests (Billing) et — the last, not the least — Lagrange (Aslaksen), ainsi que M^{mes} Clau-

din (M^{me} Stockmann) et Domery (Petra). A tous nous devons une vive reconnaissance pour cette belle soirée, où — constatons en passant — des jeunes gens vinrent bruyamment souligner telles paroles qui leur semblaient (à tort) appuyer les théories anarchistes.

Après m'être recusé pour l'analyse de ces deux drames, logiquement devrais-je ne plus me dérober en ce qui concerne *Ames solitaires*. Je ne m'y consacrerai pourtant pas. Tout récemment traduite, l'œuvre — sans doute — sera étudiée par notre critique littéraire sur les brisées duquel je veux ne pas marcher. Toutefois, je crois pouvoir me permettre cette évasive appréciation : jusqu'à un certain point *Ames solitaires* peut être pris pour une sorte d'avant-scène de *Rosmersholm*. Ledocteur Vockerat, comme Rosmer, a marié une femme dont la courte intelligence ne peut suffire à son esprit plus vaste. Comme Rosmer, il voit arriver chez lui une étrangère (Anna Mahr) qui s'y installe et dont la présence, malgré la pureté des relations, trouble à jamais la paix de l'épouse légitime.

L'œuvre est fortement construite, d'une observation impitoyable, d'une énergie sombre. Cette fois encore, la troupe a été à la hauteur — tout à fait — de sa tâche. Citons notamment M. Lugné-Poë (Vockerat) et M^{me} Bady qui, dans le rôle de l'épouse, a été justement applaudie.

Une conférence de M. Vanor précédait le spectacle. Elle a paru un peu longue. M. Vanor a trop entièrement commenté le drame, que chacun allait entendre. L'œuvre d'ailleurs n'avait rien de bien obscur et, du côté de la compréhension, le public bruxellois a fait ses preuves.

Passons maintenant au *Théâtre littéraire*. Intéressante est la tentative de M. Chomé et des deux mains nous y applaudissons. A maintes reprises d'ailleurs, M. Chomé a témoigné de son intérêt pour la vraie littérature en général, pour les lettres belges en particulier.

Cette fois, ce n'est pas à nos nationaux qu'il a fait appel. A l'affiche deux pièces d'auteurs français : l'*Étoile* de Richepin et le *Roi Gonzague* de Henri Signoret. Romantiques toutes deux, ces pièces. La première, ancienne déjà, a les qualités et les défauts de tout ce que signe l'auteur des *Blasphèmes* et de la *Chanson des Gueux*. Un vent de folie traverse tout le poème dont les sonorités éclatantes forcent l'émotion. Quant au *Roi Gonzague*, c'est une œuvre assez diffuse. De beaux épisodes, une curieuse étude de femme, des scènes pathétiques à côté d'autres évidemment insuffisantes, tel en est le bilan.

Interprètes : Pour l'*Étoile* citons M^{me} Daubrive et M^{lle} Prad — très bien toutes deux — et M. Raymond, un peu trop grandilo-

quent. Pour le *Roi Gonzague* Melle Bailly qui s'efforça de donner au type de l'héroïne tout ce que l'écrivain n'avait pas révélé et qui eut, malgré un certain manque de féminité, de superbes moments.

La mise en scène était parfaite, la figuration soignée. M. Chomé n'a pas mal commencé et nous nous persuadons qu'il continuera — trois autres spectacles sont annoncés — en faisant mieux encore.

DENIS LALIEUX.

II.

AU THÉÂTRE MOLIERE

L'ENFANT. — CONFÉRENCE DE M. BARRÈS.

L'intelligent directeur du Théâtre Molière, M. Munié, a voulu reprendre les matinées littéraires qui, sous une direction précédente, eurent tant de succès il y a quelques années.

La première matinée de cette saison a eu lieu hier ; elle a été consacrée à une pièce inédite d'un auteur belge, M. Van Zype, et à une conférence de M. Barrès — un des écrivains en qui la jeunesse de l'heure présente fonde, à juste titre, ses plus belles espérances.

La pièce de M. Van Zype est intitulée *l'Enfant*. Trois actes assez courts dont voici la moelle.

1^{er} acte. M^{me} Debon a gardé d'un premier mariage une fille (Flore) que le second mari finit par séduire. La grossesse arrive et Flore en avertit sa mère. M^{me} Debon, pour apprendre ce malheur à son époux — qu'elle s'imagine ignorer tout —, recourt à un vieil ami (Barreau) qui trouve bientôt l'occasion de parler. Au cours de l'entretien Debon joue à merveille la comédie qu'il veut et, après quelques lieux-communs moraux, consent... à pardonner!

2^e acte. L'enfant est né et a grandi. Mais, en grandissant, il a montré plus d'amour pour sa grand'mère que pour sa mère elle-même. Celle-ci a remarqué cette préférence et en est jalouse. D'un autre côté, M^{me} Debon s'est aperçue du changement survenu dans l'attitude de sa fille. Que se passe-t-il? Elle a encore recours à Barreau pour éclaircir cela. Pendant qu'ils causent, devant le petit Maurice, l'enfant s'écrie « Grand père est à son bureau. Je l'ai vu avec petite mère. Il l'embrassait sur la

bouche, bien fort, et petite mère disait t'es bête ! on pourrait nous voir. » Ce mot, pour Mme Debon, devient soudain la plus terrible des révélations. Maintenant elle comprend bien des choses ! Elle fait appeler Flore et la chasse. Flore partira mais son enfant, déclare-t-elle, partira avec elle.

3^e acte. Flore arrange ses malles, tandis que Debon essaie de lui faire comprendre que mieux vaudrait de chercher à s'entendre. Sur ces entrefaites Mme Debon rentre dans la chambre. « Vous nous laisserez l'enfant, n'est-ce pas » dit-elle à Flore. Celle-ci refuse — comme elle l'avait refusé à Debon. Mais, alors, il ne lui restera plus rien à la pauvre femme !... Et, après une scène où tour-à-tour elle supplie et se réclame du passé, Mme Debon finit par consentir à tout pour conserver auprès d'elle ce petit fils adoré. « Vous ferez ce que vous voudrez, murmure-t-elle à Debon et à Flore. Je n'aurai plus de fille, plus d'époux, rien que cet enfant. » Et Flore lâche la main du petit Maurice, qu'elle avait attiré à elle.

M. Van Zype a traité ce sujet d'une manière très dramatique et, en général, distinguée. Je crois toutefois qu'il eut pu donner à certaines parties de son œuvre une marque d'art plus nette en l'entourant de plus de sensibilité. Les protagonistes ont, par moment, quelque chose de mal dégrossi. Au surplus, le 3^e acte nous a paru ça et là un peu traînaillant — ou du moins d'une sobriété moindre que les deux autres. *L'Enfant*, en somme, a eu le succès qu'il méritait et M. Munié n'a pas joué de malheur en inaugurant ainsi sa nouvelle entreprise. J'oubliais de dire que la pièce contient des hardiesses de pensée, des mots osés — celui-ci, par exemple : « Les hommes conservent le mariage à cause des joies de l'adultère. »

Mme Pazza-Louis a eu de beaux accents dans le rôle de Mme Debon ; Mme Berthe Stuart a donné au rôle de Flore une physionomie très personnelle et très vivante. M. Dorsay a joué Barreau comme il convenait tandis que M. Laty a eu tort d'accentuer le côté drôle du personnage de Debon.

La conférence de M. Barrès — qui a parlé de la littérature belge — était le développement ou la reproduction de certains articles que l'écrivain a envoyés à une gazette parisienne. Cette conférence, comme les articles, a présenté ça et là de légères inexactitudes ; mais le conférencier a eu également des remarques très judicieuses et, comme le journaliste, il a mis au service de nos lettres une bonne foi, une amabilité dont les critiques d'Outre-Quévrain ne sont guère coutumiers. Au reste voici quelques passages de cette conférence, d'après des notes auxquelles je n'emprunte que les points importants :

« La littérature belge, a dit M. Barrès, est une littérature d'expression française, mais elle a une saveur distincte et un génie *extrêmement particulier*. On aurait donc tort de la considérer comme un faubourg de la littérature parisienne ou, suivant une

plaisanterie que l'on s'est permise, comme une sorte d'Odéon des lettres de là-bas...

« En France on a souvent demandé la décentralisation ; malheureusement la province française pourrait difficilement avoir une vie à soi. Mais il existe une véritable décentralisation de la langue française ; il y a eu le courant provençal, le courant suisse et, surtout, le courant belge. Le premier nous a valu une fantaisie, une sorte d'humour se rapprochant du Don Quichotte espagnol. La Suisse nous a donné son fort esprit moral ; la Belgique nous a enrichi d'un don de peinture que l'on trouve surtout chez M. Lemonnier et d'une conscience singulière d'exécution... »

« Tous vos écrivains voient fortement et disent fortement. On peut d'ailleurs les diviser en plusieurs groupes. Les Wallons ont une nuance de différence avec les Flamands — parmi lesquels il faut citer M. Eckhoud, formé exclusivement par son pays. Il y a encore les français du Nord au nombre desquels je range le poète Emile Verhaeren. Enfin il y a les groupes tout-à-fait locaux — ceux qui nous offrent, par exemple, l'idéal si particulier de M. Maeterlinck et des poètes gantois... »

C'est chez M. Maeterlinck que l'on trouve surtout le caractère distinctif des écrivains belges. On remarque dans ses œuvres l'influence anglaise — avec le peintre Burne Jones — et l'influence germanique avec Novalis. M. Maeterlinck incarne vraiment le génie belge..

« C'est par la Belgique que pénètrent en France mille beautés d'art qui, sans elle, n'y arriveraient pas. On a dit souvent qu'à Bruxelles on n'admet que ce qui vient de Paris ; il peut être dit aujourd'hui, avec une nuance de paradoxe, que l'on n'adopte à Paris que ce qui vient de Bruxelles. Les Belges, nous devons l'avouer, ont souvent été nos initiateurs... Depuis dix ans c'est à la Belgique que nous devons nous adresser pour obtenir des renseignements sur l'esprit du Nord. Nous ne venons pas chez vous pour y rapporter des enseignements mais pour y chercher des provisions... »

« Le mouvement littéraire belge s'est aussi signalé par des articles de polémique. La polémique est parfois nécessaire mais il faut que la littérature belge se garde de devenir antipathique aux lettres parisiennes. Si le mouvement révolutionnaire augmentait et si l'on restreignait encore en France la liberté de parler, nous devrions pouvoir compter sur votre hospitalité... »

« La littérature belge est une littérature de peintre, de kermesse et d'hospitalité. De kermesse, oui, car on y trouve un mouvement, une exubérance et une puissance de couleur qui sont bien d'une kermesse. Ainsi que je le disais, on y découvre aussi, à côté de l'influence parisienne, l'influence anglaise et l'influence allemande. Il en résulte qu'elle est d'un esprit très cosmopolite et vraiment ce qu'il y a aujourd'hui de plus intellectuellement cosmopolite, c'est un jeune homme étudiant à Genève ou faisant de la littérature, de la critique, à Bruxelles, en Belgique... »

« Ce que l'on doit demander aux lettres, c'est de former des hommes ayant le plus de connaissances possible de l'humanité. En Belgique cette condition est réalisée. Et quand nous voulons, nous Français, avoir la notion d'une belle culture, nous nous tournons aujourd'hui vers Bruxelles. »

Avais-je tort de dire que les paroles prononcées par M. Barrès ont été pour nous d'une amabilité extraordinaire ? Je me bornerai pour le surplus à faire une seule remarque. Depuis quelque temps j'en tends des esprits chagrins conseiller aux jeunes écrivains belges de se préparer à une émigration en France — émigration dont la nécessité leur paraît devoir s'imposer dans un avenir plus ou moins rapproché. J'avoue que, pour ma part, je n'ai jamais cru un seul instant au bien fondé de ces prévisions. Je dois dire aussi qu'il m'a toujours paru, qu'il me paraît encore que nos efforts devraient plutôt tendre, le cas échéant, à défendre ici *malgré tout* la position conquise... Je me trompe peut-être, mais il m'a semblé, en écoutant M. Barrès, que je ne suis pas le seul à être de cet avis.

29 décembre 1893.

ALBERT ARNAY.



CHRONIQUE LITTÉRAIRE

- CAMILLE LEMONNIER. — *Paroles pour Georges Eekhoud.*
(Brux. Lacomblez).
- ALFRED MASSEBIEAU. — *L'Or des Songes.* (Paris. Vanier.)
- EDMOND COUTANCES. — *Neigefleur.* (Paris. Girard).
- ARTHUR DAXHELET. — *Une Ame Wallonne.* (Bruges. Excelsior).
- GEORGE RELIRA. — *Nuit de Poète.* (Gand. Lauwereyns).
- JUSTUS SEVERUS. — *Africus.* (Brux. Lacomblez).
- JOSÉ HENNEBICQ. — *Le Verbe Auroral.* (Malines. Godenne).
- PAUL LECLERCQ. — *Ibis.* (Paris. Revue blanche).
- LIONEL DES RIEUX. — *Espoir dans l'Ombre.* (Paris. Vanier).
- RENÉ GHIL. — *Le Vœu de vivre* (vol. III). (Melle. Deux Sèvres.
— Goussard).

Il m'a toujours surpris de voir des hommes de lettres, — disposant de tous les moyens désirables pour exprimer ce qu'ils pensent, — se réunir en banquet à l'effet d'acclamer un des leurs. Les réunions de ce genre ne marquent généralement que par les paroles qui y sont prononcées et celles-ci ne sauraient avoir toute leur valeur si on ne les reproduit bel et bien dans la forme ordinaire. Alors pourquoi ne pas commencer par là et s'y borner? Au besoin, pourquoi ne pas perpétuer l'événement du jour par la publication d'une sorte de livre d'or? Ce serait là une manifestation plus haute et plus digne — plus digne à la fois de celui qui l'aurait méritée et des confrères qui le voudraient applaudir...

Au banquet organisé le 28 Octobre dernier en l'honneur de M. Georges Eekhoud, le great event fut incontestablement le discours prononcé par M. Camille Lemonnier. Paroles nobles et élevées que celles-là! Paroles d'artiste subtil et de juge perspicace. Oui, M. Lemonnier s'affirma tel jusqu'au bout. Et personne ne pouvait saluer avec plus d'autorité que lui ce frère d'armes — Georges Eekhoud — dont la jeune gloire se lève à côté de la sienne. Il appartenait bien à M. Lemonnier, en qui nous devons ne jamais oublier de reconnaître le père de notre mouvement littéraire contemporain, il lui appartenait

d'élever sur le pavois le fier paladin qu'on fêta ce soir là. Et si vous voulez savoir comment s'exprima, de sa voix chaude et puissante, l'auteur du *Mêle*, du *Mort*, de tant d'autres œuvres inoubliables, écoutez ces passages parcimonieusement extraits des feuillets édités par Lacomblez :

« C'est aux simples, aux humbles, aux déçûs qu'il voue ses ferveurs ; il brûle pour eux d'un amour ombrageux et morbide, de cet amour qui est une souffrance et voudrait racheter la détresse sociale en l'assumant toute, en se transperçant jusqu'au sacrifice corporel des épées retirées vives de la blessure des âmes... Grand exemple ! cet inégalable écrivain, ce grand et poignant artiste d'une langue comme faite de métal et d'émaux personnifia si plénièrement la conscience de l'écrivain moderne qu'on ne peut séparer chez lui l'homme de l'artiste et que son art est comme le large fleuve de ses dilections et de ses piétés...

« Qu'ils apparaissent donc ! qu'ils siègent, qu'ils rayonnent autour de leur Père spirituel, les simples et les courageux, les humiliés et les forts, les ingénus et les orageux, varlets de labour, terriens, débardeurs, humanités primitives, ô vierges, ô héroïques enfants de ses bruyères natales — vous, Kees Doorik, le premier de la lignée, vous, Koors Davie, Sussel Warloos, Jan Vingerhout, vous surtout, Laurent Paridael, compagnon chaleureux et révolté, âme tourmentée déléguée aux compassions, légal dépositaire du trésor des miséricordes paternelles, forme essentielle des mâles sensibilités de l'écrivain ! Connaissez enfin l'apaisement des bonnes heures, vous qui fûtes engendrés dans la douleur, vous qui continuez à tressaillir en lui comme une famille, tandis que s'élève notre louange. Soyez avec nous dans nos pensées, ne vous séparez pas de ce triomphe, chères images patriales ! La terre de Flandre ne mourra pas tant qu'elle aura, pour la féconder et la vivifier par la vertu du sacrifice, des fils comme vous et pour la faire reffleurir en notre passion, des artistes comme notre grand Georges Eekhoud. »

M. Massebieau possède une qualité fort importante : il sait faire preuve de goût. Ses vers ne sont pas toujours d'une technique parfaite, mais ils ne s'achèvent jamais par cette pitoyable grimace d'originalité quand même qui nous gâta bien des débuts. Ce goût et la mesure le complétant, font de l'*Or des Songes* une œuvre vraiment française. C'est aussi ce qui nous permet d'attendre du poète qui nous arrive aujourd'hui de plus amples bouquets, de plus riches moissons.

Lorsque l'on sait que M. Massebieau habite Arles — ce pays dont le jeu souple de M. Vanloo, le pianiste attitré des réunions gantoises du *Réveil*, nous restituait l'autre soir la notion — on s'étonne de la lumière voilée et... septentrionale qui baigne ses poèmes. Ce ne sont pourtant pas, à proprement parler, des choses de rêve que ces paysages rimés : *Lune d'automne*,

Paysage dolent, Lune d'hiver. Mais leur réalité n'appartient quasi pas à la nature du Sud et peut-être faut-il en trouver la raison dans l'influence de M. Paul Verlaine à laquelle M. Massebieau n'a pu entièrement se soustraire. Cependant il parvient quelquefois à secouer l'ascendant du Maître ; il lui arrive de renaître au terreau originel et alors sa manière de dire devient plus ensoleillée...

Ce premier livre n'est pas sans mérites ; mais il lui manque un mérite marqué, prédominant. D'un autre côté M. Massebieau ne se préoccupe guère de l'unité que doit avoir toute œuvre d'art. En lisant l'*Or des Songes* on passe sous trop de ciels différents. Et c'est dommage pour celui qui sut trouver des vers comme ceux-ci :

*Ah! fleurir de baisers sincères et de roses
 Ses cheveux blonds, enchantement des soirs moroses,
 Charmo de mes loisirs indolents, ses cheveux
 Où s'attarde le vol familier des ayeux
 Et dont, si doucement, les odorantes vagues
 Dorlotent les blancheurs de tels rêves très vagues!...*

ou comme ces autres encore :

*...Et, tandis que les faunes lascifs et railleurs
 Riront sournoisement d'entendre nos mensonges,
 La lune, sur le seuil de ce soir enchanté,
 Blonde fileuse en longue robe de clarté,
 Dévidera pour nous l'écheveau d'or des songes.*

Le sujet de *Neigefleur*, par M. Edmond Coutances, n'a pas l'attrait de la nouveauté. Une châtelaine s'est éprise de son page et tente d'empoisonner son époux. Au moment où celui-ci s'apprête à se venger, les deux amants se tuent et meurent dans les bras l'un de l'autre. Voilà certes un thème sur lequel on a souvent fois brodé. Pour réaliser avec ce mince filet d'idée un ensemble de valeur, il est indispensable de posséder une connaissance approfondie du cœur humain et du clavier de la langue. M. Coutances se trouve-t-il dans ce cas ? Ce n'est pas moi qui oserai l'affirmer. Il lui arrive d'obtenir de beaux effets ; tels gestes — qu'il souligne d'un mot profond — ont une belle ampleur. Mais la « figuration » tient trop de place dans ce court drame dont l'originalité — une notule nous en avertit — est d'avoir été imprimé par son auteur lui-même.

Une Ame wallonne aussi se traîne par les sentiers battus. Mais l'on découvre au cours de cette nouvelle des coins de paysages évoqués avec art et des sensations dont le tressaillement intime s'atteste heureusement. Heureusement, oui, et cela sans effort. Ne demandez pas à M. Daxhelet des phrases savantes, parées de toutes les joailleries de la forme. Son style, au contraire, est extraordinairement monochrome et réservé. A tels moments on croirait lire quelque légende religieuse, tant la période se fait humble, tant la pensée de l'écrivain s'en va les yeux baissés. De la part d'un

« jeune », initié — comme l'est, si je ne m'abuse, M. Daxhelet — aux arabesques compliquées de la littérature d'aujourd'hui, ce mode d'expression est fait pour surprendre. Nous y voyons l'indice d'une personnalité qui se développera peut-être dans la suite.

Que pourrais-je bien dire de la *Nuit de Poète* de M. Relira ? Rien de bon, assurément. Ce démarquage inhabile de la *Nuit de Mai* d'Alfred de Musset m'a paru être le fait d'un tout jeune homme, extraordinairement ignorant et qui eut tort d'avoir confiance en ses faibles moyens. Si M. Relira parvient un jour à sortir de l'ornière, il regrettera d'avoir publié ces feuillets qui seraient mieux à leur place dans les cartons de l'oubli qu'à la montre d'un libraire.

Que dire aussi du drame nègre de M. Justus Severus ? Il n'est pas d'un atticisme déconcertant, le sel en est un peu gros mais le sel n'y manque pas. L'esprit de lignes y est supérieur à l'esprit de mots ; le roi Kabba Rega notamment — qui incarne, paraît-il, l'extrême civilisation du Far West africain — se présente à nous sous des dehors irrésistibles.

En lisant ces scènes, si intelligemment frontonnées de titres alléchants, je me suis souvenu d'un drame... blanc, intitulé *Africa*, qui offre avec celui-ci de frappantes analogies. *Africus... Africa...* J'y suis ! M. Severus n'est qu'un vil plagiaire et je trouve la version originale autrement délirante que sa prétendue caricature. Vous êtes poète, M. Justus. Ah ! que ne fûtes-vous plus Severus encore.

Dans un de ses poèmes M. Hennebicq supplie les Mages de l'aider à gagner l'impersonnalité. Je n'ai pas à discuter ce qu'il entend dire au juste par là, mais peut-être est-il moins loin qu'il ne pense du but auquel il aspire. *Le Verbe auroral*, en effet, est une œuvre peu personnelle, variant étrangement d'une page à l'autre. Tantôt on croit entendre M. Giraud, tantôt M. Verhaeren ; puis c'est M. Paul Verlaine, M. Mactierlinck ou... Edgard Poë et Félix Arvers.

Il est facile, je le sais, de reprocher à un artiste les influences qu'il a subies ; il est surtout aisé de tirer de là des conclusions perfides et de diminuer ainsi outre mesure celui dont on s'occupe. Je me garderai bien, en ce qui concerne M. Hennebicq, de me laisser aller à de pareils extrêmes ; je n'ai du reste aucune raison pour ne pas croire que sa mémoire l'a trahi.

Le titre de ce volumet se justifie mal. Nous écoutons ici les plaintes, les cris passionnés et soumis d'une âme blessée par les rigueurs fatales de la vie. Nous voyons cette âme se diriger vers la lumière, nous l'y voyons même entrer. Mais peut-elle encore, cette lumière, être vraiment aurorale ? Et, si le verbe se fait chair, la chair n'a-t-elle perdu la blanche auréole qu'on lui voudrait trouver ?

Il est des vers de M. Hennebicq qui sont d'une remarquable

souplesse ; il en est d'autres que je trouve manifestement imparfaits. Si je me mettais à citer, je devrais, pour être juste, mentionner les uns aussi bien que les autres. Je préfère m'abstenir — en constatant que M. Hennebicq a fait, depuis ses débuts, des progrès marquants ; il lui suffira, je pense, d'un nouveau coup d'aile pour s'affranchir de ses derniers défauts.

M. Jean Delville a illustré *le Verbe auroral* d'une couverture dont je ne prise pas le symbolisme. Je douterais de son talent si je ne connaissais de lui que ce dessin mal venu.

Autre chose est à dire du frontispice de M. Aug. Donnay qui enrichit l'élégante plaquette de M. Leclercq. On n'imagine pas de plus gracieuses lignes que celles de cette femme aux yeux extasiés et marchant — les mains jointes, la chevelure dénouée autour de sa nudité enchanteresse — à travers le calme rêve de l'eau fleurie de nénufars.

Cette grâce se retrouve dans certaines pages d'*Ibis*. M. Leclercq aussi a des délicatesses de lignes et des trouvailles exquises ainsi qu'on le verra par ce court fragment :

« Puis, tout-à-coup, poussant un cri perçant d'oiselle, vous jetâtes au loin la gerbe commencée et cueillîtes pieusement, parmi les pavots, une unique et vaporeuse chandelle. Alors, devenue subitement sérieuse, comme il sied à une adolescente qui consacre les pétales d'une fleur à quelque adorable nuage, tenant entre vos doigts, tel un cierge pâlot, la candide chandelle, vous la soufflâtes doucement et votre haleine, divine bergère, emporta un troupeau de brebis vaporeuses sans doute vers un nuage qui fuyait insouciant dans l'azur. »

On objectera : bah ! de belles gammes et rien de plus ! Cependant .. pour peu que l'on lise attentivement, il y a dans *Ibis* autre chose encore. Ces proses sont semblables à celles du livre d'images dont parle l'auteur — un livre qui « était plein du mot jadis et entre les feuillets duquel séchaient des fleurs bleues. » Une petite âme très frêle se cache sous ces belles broderies du style et on la devine sans peine, au travers des ténuités roses derrière lesquelles elle se grise à revivre des souvenirs.

Si tout le recueil était ainsi, notre appréciation se bornerait à un éloge. Mais M. Leclercq s'est plu à contrecarrer par après l'impression favorable produite par les premières pages. Comme son héroïne, comme cette minuscule ondine rappelant les Japonaises des crépons, il « tire la langue aux glaces où il s'est miré. » L'épilogue du livre est en quelque sorte une grimace à la vie et il y a entre cette fin railleuse et l'ingénuité du commencement un manque de liaison frappant. Au reste que faut-il croire de ce rappel de chose canaille ou vulgaire après quoi le livre se ferme : « C'est comme les poux d'Elléonore, quand y en a plus, y en a encore ! » Le styliste chez M. Leclercq se doublerait-il d'un « fumiste » ?

Une dernière remarque : tel qu'il se présente, — avec les contes, déjà anciens, d'une forme beaucoup moins intéressante

et les vers incertains qui le grossissent — *Ibis* semble un recueil d'œuvres éparses assez péniblement rassemblées.

Nos lecteurs connaissent M. Lionel des Rieux — deux pièces de lui ayant paru dans de précédents fascicules du *R. vol.* Toutes deux étaient caractéristiques de son faire mais le sonnet reproduit dans notre numéro de Mai dernier, et qui revient au cœur du volume dont j'ai à parler, est somme toute le plus significatif. Les réflexions que je puis aligner, au sujet de la poésie adoptée par M. des Rieux, s'attestent d'elles-mêmes à la lecture de ce seul sonnet. L'auteur d'*Esprit dans l'Ombre* renonce volontiers au secours de la rime; toutefois il la maintient généralement pour deux vers sur quatre — réalisant ainsi une combinaison de rimes et d'assonances d'un très harmonieux effet. Comme il respecte le nombre constant, on ne remarque pas toujours, à une première lecture et surtout à une première audition, la différence existant entre ses quatrains mixtes et la stricte ordonnance d'une série égale de vers classiques. Cette particularité nous autorise à dire que M. des Rieux est un véritable artiste habile à discerner toutes les ressources de la langue.

M. des Rieux aussi est un poète de race. Ses vers sont d'un beau sentiment et d'un noble essor. Ils ne vont pas directement à l'âme comme ceux d'un Severin ou d'une Desbordes-Valmore; pourtant ceux qui les lisent y trouvent je ne sais quelle enivrante langueur. Je comparerais sa poésie à une de ces rivières paresseuses qui reflètent dans leur cours des paysages idylliques, des visages aimés, et où s'attardent, lorsque s'annoncent les ombres crépusculaires, les splendeurs roses et claires des paisibles couchants...

Après ces éloges, il me sera permis de formuler quelques réserves. Le volume aurait gagné à n'être pas encombré de tels poèmes où les qualités actuelles de l'auteur ne se devinent guère et qui sont probablement antérieurs aux pièces plus affinées. Au surplus M. des Rieux arrête parfois son dire d'une façon par trop brusque, ce qui en contrarie la portée émotionnelle. Enfin il se livre par moment à de déplaisantes recherches. On me comprendra en reprenant (voir notre numéro de décembre) le sonnet intitulé *Perverse*, où l'inattendu du dernier vers, si simple, si viril, rend plus indécis encore tels vers qui le précèdent. On me comprendra également en lisant la pièce ci-après que je cite à la fois pour ses qualités et pour ses défauts.

LE NOM

*Ta nudité, lointainement, du fond de l'onde,
S'épanouit comme une fleur de nénuphar
Et le cortège harmonieux des nymphes blondes
Redit au soir un nom berceur et triomphal.*

*Et je poursuis ce nom chanté par les sirènes,
Ce nom rêveur et nostalgique où tu souris,
Ce nom perdu sur l'océan et qui se traîne
Comme un oiseau tombé du nid, qui va mourir.*

*Insaisissable, il fuit toujours, de vague en vague,
Vers l'île d'or où resplendit la fleur d'amour ;
Mais je ne vois que des reflets et des remous
Où je croyais descendre enfin sur ton rivage.*

*Et, cependant que je te cherche en des lointains,
Voici venir autour de moi les nymphes blondes
Et ma raison hésite au choix de mon destin
Dans leurs regards vertigineux où luit de l'ombre.*

*Essaye alors, mais vainement, de t'appeler :
Sur l'océan, j'entends au loin fuir des syllabes.
Je ne vois plus ni de remous, ni de reflets ;
Mes yeux sont clos par des baisers ; elles m'enlacent.*

M. René Ghil n'est pas comme la bourgeoise de Regnard qui savait « se mesurer justement à sa toise. » A l'entendre, il serait non seulement le premier mais l'unique poète de France et de Navarre; lui seul aurait du talent, lui seul se tiendrait dans le vrai chemin. La prétention, comme on voit, n'est pas mince; malheureusement elle est peu justifiée. J'ai déjà eu l'occasion de le dire, M. René Ghil s'est passionné à la légère pour des théories extravagantes et il continue de s'y embourber. Cependant il était vraiment doué. La chose est si vraie qu'aujourd'hui encore, après des années d'erreur, on devine au cours de ses strophes le beau et bon poète qu'il pouvait être. Au début, il en était de sa manière d'écrire comme de la musique de M. Chabrier. Un pas de plus et celui-ci tombait en plein charivari. Ce pas, M. Ghil n'a pas su l'éviter et au moment où il le fit sa partie s'annonça. Pour se reconquérir il lui suffirait donc, selon toute probabilité, d'un très léger effort. Le vers de Polyeucte :

Veillez ne pas vous perdre et vous serez sauvé
me paraît s'appliquer excellemment à son cas.

Pour tout dire, M. Ghil ne pêcha pas uniquement sous le rapport de la forme. On peut lui en vouloir d'avoir mêlé à une conception poétique la défense d'un système philosophique; ou plutôt d'avoir basé cette conception sur des idées militantes de philosophie évolutive. Cela aussi, nous l'avons dit précédemment. La philosophie, la science réclament le secours de la prose. Il n'est de pire erreur que celle consistant à vouloir y engager la poésie; en agissant ainsi, on arrive fatalement à rendre antipathiques — ou du moins à diminuer — les idées dont on voulait accentuer la force et augmenter la faveur.

Chacun sait que les livres de M. Ghil sont accompagnés d'une courte notice par laquelle l'écrivain se charge complaisamment de commenter lui-même son œuvre. Prenons « l'avis au lecteur » qui concerne son dernier volume — traitant, en ses différentes parties, de la campagne. « Ce ne sont plus, est-il dit, les fleurettes habituelles et le carton pâte des décors, et les paysans d'opérettes. Cela sent la terre ; c'est la terre, en effet, jusqu'à ses composés chimiques. — C'est aussi la terre sociologique: la vieille campagne, et la jeune campagne remuée d'aspirations neuves vers un temps meilleur ; mais que de pages amères, ironiques, violentes : le parlementarisme et sa valetaille, l'instituteur propagateur d'opportunisme, la démoralisation permise, entretenue, etc... »

Ces lignes mêmes nous donnent raison. Au reste si M. Ghil voulut nous révéler tout ce que mentionne son avertissement, il nous faut avouer qu'il n'y a guère réussi. La terre, souligne-t-il... Hélas ! ce n'est pas dans ses vers, pas plus que dans les romans de M. Zola, qu'on peut apprendre à la bien connaître. Le livre lu, on cherche vainement au fond de soi l'impression grandiose promise par l'auteur. Heureusement des vers d'une belle envolée, d'une notation décisive, d'une alliance sémillante ou rêveuse chantent doucement au silence attentif de la mémoire. Parmi ceux-là j'oserai en citer quelques-uns. Il sied du reste de rendre à M. Ghil toute la justice possible, ne fut-ce que pour contrebalancer les appréciations répandues sur son compte. Voici une chanson — souvenir ondulant à telle page où la veillée d'hiver rumore autour de l'âtre :

— n'êtes-vous pas la Belle (ô guète
au gué !) et la Belle aux atours
qui vintes sur ma route — ô guète
au gué si passent mes amours...

— il m'en souvient un peu (ô guète
au gué !) de l'air de ses pipeaux
et du pâtre des soirs — ô guète
au gué où passent ses troupeaux...

— à votre gorge et gorgurette
n'allait-il d'oiseau se meurtrir
pareil à mon envie (ô guète
au gué !) d'un Baiser à mourir...

— eu le nid de mes seins (ô guète
au gué !) le grêlé oiseau n'est mort
ni l'aile neuve et tant tendrette
de ton amour transi de nord...

— *n'irons nous plus, la Belle (ô guète
au gué !) et la Belle aux atours
nous attendre à la route — ô guète
au gué si passent mes amours...*

— *la route est aux passants (ô guète
au gué !) et l'air de ses pipeaux
ne le sait plus le pâtre — ô guète
au gué que rentrent les troupeaux !...*

N'est-il pas vrai que cette piécette est charmante ? Et le volume en contient d'autres, tout aussi curieuses, que j'eusse aimé de pouvoir vous répéter. Mais peut-être M. Ghil s'offusquera-t-il de mon choix et me reprochera-t-il de n'aimer que les chansons. Qu'y puis-je pourtant si c'est précisément — et exclusivement — en écrivant ces « chansons » qu'il nous révéla, dans ce tome III du *Vœu de vivre*, son incontestable aptitude poétique ?

ALBERT ARNAY.

Aux prochains : F. VANDEN BOSCH, *La Revanche de l'Idéal*.
R. DE GOEY, *Les derniers jours du Taciturne*.
A. HIRSCH, *Préludes*.
MARIUS ANDRÉ, *La Glori d'Esclarmoundo*, etc.



TABLETTES

Le *Réveil* cesse d'être publié sous les auspices du Cercle Littéraire Français, qui se dissout. Nous exprimons ici toute notre gratitude à ce vaillant cercle, par qui notre œuvre fut fondée, et qui la soutint trois années.

Le *Réveil* sera désormais la collective propriété d'un groupe d'artistes, membres du comité de rédaction et du sous-comité d'extension, et dont les noms sont donnés d'autre part.

Le revue paraîtra régulièrement, le dernier jour de chaque mois; la copie devra être remise avant le 15 à la rédaction.

*
**

Ce numéro contient un hors-texte de M. Charles Doudelet. Notre frontispice du titre est dû à M. Arthur Souchor.

*
**

Vient de se fonder à Bruxelles: REVUE JOURNAL, hebdomadaire, se proposant d'être un organe intermédiaire entre les revues générales, qui s'adressent à une élite très limitée et le journal quotidien, trop rapidement bâclé, et manquant par là, soit de sérénité, soit d'exactitude. Directeur: Eugène Monseur; secrétaire: Auguste Viorset. — (50, Rue des Plantes, à Bruxelles).

Aux sommaires des premiers numéros, les noms d'Emile Verhaeren, Charles van Lerberghe, Georges D'wolahauvers, etc.

*
**

Nous arrive un numéro triple de la *Jeune Belgique*, où nous remarquons surtout des vers d'Iwan Gilkin, Albert Giraud, Fernand Séverin, Albert Arny et Georges Marlow.

*
**

A l'*Ermitage*, un extraordinaire article sur les *Flamands*, signé Roland de Marès. Il consiste de ces ligues que M. Lemonnier a écrit un discours, que MM. van Lerberghe et Max Elskamp sont jolis quelquefois, etc. Nous attendons impatiemment l'article promis par M. de Marès sur Edmond Picard.

*
**

M. René Doumic parlant, à la *Revue des Deux Mondes*, du livre de M. Nordan, *Déprimé-receuse*, à distillé tout le fiel de son foie hypertrophie — on demande un vautour — sur... « l'école symboliste, qui s'appelle encore instrumentiste et d'autres fois décadente ou romane ». Il traite M. Stéphane Mallarmé « d'écrivain ridicule, parvenu à la notoriété pour n'avoir rien écrit et dont la critique dut respecter le mystérieux génie tant qu'il n'était que l'auteur de quelques plaquettes introuvables; mais, depuis, il a commis l'imprudence de publier un recueil où tout le monde peut lire l'*Après-Midi d'un Païen*, si personne n'y peut rien débrouiller ».

M. Hemy de Gourmont, au *Mercur* de France, faisant remarquer la grâce du style de ce Doumic, ajoute très justement, et non sans mélancolie, ces paroles: « Voilà où en est — toujours — ce qu'on appelle en Angleterre la *critique moyenne*, ceux qui sont fiers de ne pas être initiés (il n'y a peut-être pas de quoi). Redisons-nous trente fois par jour les paroles du sermon sur la Montagne: « Que celui qui peut comprendre, comprenne », — et ne méprisons pas les Doumic. Ils sont là pour nous rappeler (je parle comme pourrait le faire M^r Mallarmé) que nous ouvrons en

...in, que nous tissons avec de la fumée, et que les merveilleuses étoffes que nous croyons avoir offertes au monde ne sont rien que notre propre rêve extériorisé un instant par le plaisir de notre illusion. Nous nous vêtons de ces tissus et, pareils au roi d'Andersen, nous allons nus, personne ne sachant voir, personne ne sachant comprendre, en un monde fait de doumics, de doumiquets et de doumiculets... »

* *

En ce même numéro du *Mercury de France*, nous avons relu avec plaisir une traduction de *Multatuli* par Emile Van Heurck, déjà parue au *Réveil* de mai 1883.

* *

Prochainement paraîtront dans la collection du *Réveil*, les livres suivants :

FERNAND LOUBREL : *La Bonheur Irréel* un volume de proses, in 16°, tiré à 250 exem-

plaires sur Hollande Van Gelder, numérotés, à 2 frs l'exemplaire.

AUGUSTE VIESET : *Vers les lointains* [un volume de vers].

RODRIGUE SÉRASQUIER : *L'Île Eucharistée*, — *Vers la Lumière*, — *Le Satch de Verreine*, [trois volumes de vers].

FREDÉRIC FRICHE : *Les Mirages*. — *Les Mirroirs* [deux volumes de proses].

Et un livre de vers d'EMILE VERHAËREN.

* *

Attendu, de RICHARD LEDENT : *Vers la Vie*, un drame en trois parties.

* *

Un nouveau confrère se révélera bientôt : l'EBIS VERT ; abonnement 7 fr. par an ; secrétariat : 83, rue du Mont-Cenis, à Paris.

En souscription aux bureaux, au prix de 2 frs l'exemplaire, *Triptyque à la Marguerite* par Tristan Klingsor.



SOMMAIRE DU NUMÉRO DE JANVIER 1894.

Le Réveil	Au lecteur
Emile Verhaeren	Les jardins morts.
Henri Maubel	Ames de couleur.
Max Elskamp	Retour.
Albert Mockel	Fragment.
Albert Arnay	Petites proses.
Pierre M. Olin	Le sceau de passé.
Victor Remouchamps	Le monde intérieur.
	Vers.
Charles Delchevalerie	Un matin.
Richard Ledent	Vers la vie.
Stéphane Richelle	Rédemption.
Georges Angelroth	Les dieux et les bergers.
Alfred Lavachery	Angéline.
Paul Alériel	Un soir. ?
Arthur Souchor	Heure de dimanche.
Lucien de Busscher	Le temple.
	Exil.
Rodrigue Sérasquier	Eglogue
	Mirage
Frédéric Friche	Le prisonnier des horloges.
	Le mur
Georges Lemmen	Chronique d'Art.
Denis Lalioux }	Chronique théâtrale
Albert Arnay }	
Albert Arnay	Chronique littéraire.
	Tablettes.

(FLANDRE ET WALLONIE)

IV^e ANNÉE, N^o 2 FÉVRIER 1894

LE RÉVEIL



Ce numéro 50 centimes

LE RÉVEIL

MENSUEL DE LITTÉRATURE ET D'ART

ADONNEMENT : *in an* 5 frs. (Étranger 6 francs.)

Secrétaire de Rédaction : FRÉDÉRIC FRICHE
Administrateurs : } RODRIGUE SÉRASQUIER
 } FLORENT BOSSAERTS

Administration, Rue Neuve St-Pierre, 71, Gand.

Envoyer tous manuscrits, livres et revues, à la Rédaction, Rue
St-Liévin, 306, Gand.

COLLECTIONS DU RÉVEIL.

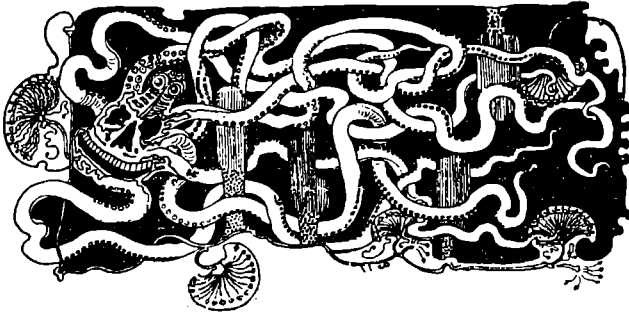
I^{ère} ANNÉE, 1891, (*les Essais*). (épuisés)
II^e ANNÉE, 1892, (quelques exemplaires seulement)
 Prix majoré fr. 12 00
III^e ANNÉE, 1893 fr. 6 00

L'Administration rachèterait au prix fort des exemplaires en bon état des nos 4 et 5 de 1892.

Voir le Sommaire à la quatrième page de la couverture

ERRATUM

Les pages du présent numéro doivent porter FÉVRIER au lieu de JANVIER.



FRAGMENT (*)

Or, l'après-midi du troisième jour, le ciel se voila sur Eolie. Une fine cendre monta, fit pâlir l'août glorieux. Poudreuse, recuite aux fournaies, depuis des mois la terre haletait, vibrat, toute sèche, altérée. L'espace ondoyait d'ors et de feux, pleuvait en lumières terribles. De minces frisures, des ouates légères seules vaporisaient les couchants et ensuite s'effumaient devant les galaxies. Mais ce jour-là surtout, le midi avait brûlé volcanique et torpide.

Sylvan, las, sans courage, partit remiser ses bœufs avant la fin du sillon. Après les heures de force, une étrange faiblesse tout à coup l'amollissait, une langueur comme là-bas, en ses fuites, aux heures de la crise. Maintenant le champ, le labeur sacré s'attestait pour lui sans vertu. La petite cendre grise qui éteignait l'espace sembla à la fois avoir atteint son héroïsme. Et, couché sur la berge au bord des eaux, sans tristesse, sans joie, il ne savait plus s'il était le vaillant artisan des labours ou s'il était redevenu le faible enfant opprimé d'un mal inconnu. L'île, sous des souffles sans remous, de longues haleines brûlantes, fermentait comme une cuve. Même les rudes bœufs sous l'aiguillon des lorandiers pantaient en des orbes négligents. Dans les airs magnétiques, les bruits s'étaient ouatés, se volatilisaient avec la sueur des sols bouillants. Seules, les âpres cigales grinçaient d'amour, de colère, stridentes comme des cistres tandis que, remontée aux nuages,

(*) D'un livre prochain.

la minuscule alouette se mourait d'un cri altéré, du regret des clartés ternies.

Ensuite tout se vespérisa, l'ombre sourde régna dans un crépuscule déchiré de muets éclairs. Le ciel convulsé trépida des spasmes d'une chair roidie par les affres, tordue d'agonie. Ce fut un soir des âges élémentaires, sous Saturne et Vulcain déchaînés, un soir aux lourds suspens électriques dans la fumée des ardentés stymphalites, la fournaise des grands lacs en ébullition.

Alors il n'y eut plus dans les silences bas que le crécellement suraigu des cigales, leur bruit furieux de petites corybandes agitant les disques d'or aux rites de l'orgie.

— Oh ! pensait Sylvan, quelle chose en moi se meurt et se réveille pour mon constant malheur ! Et qui me délivrera de ce je ne sais quoi qui me tourmente et me fait regretter la vie ? Sans doute il est un Dieu des larmes secrètes vers qui s'explore l'appel des âmes solitaires... Mais ce Dieu, lequel peut-il être ? Mon père ne m'enseigne que les dieux heureux.

Dans sa peine il sentit le besoin d'un recours. Sa foi soudaine jaillit, darda vers les Miséricordes obscures. Il ouvrit les bras, cria :

— Dieu ! ô Dieu inconnu !

Le ciel se fendit. Au fond des espaces ouverts, il vit tournoyer d'autres espaces, fuir de vertigineuses ellipses. Des volcans y éruptaient, des torrents de laves et de sang. Et il retomba, il gémit :

— Celui-là est le Dieu de colère... Ce n'est pas le triste et secourable Dieu que j'évoque. Va à présent, triste Sylvan ! Retourne aux demeures puisque aussi bien ce Dieu n'existe pas !

Des ombres de l'autre rive, comme il disait, une plainte s'égala à la sienne. Là vivait une humanité douce et courageuse, la sodalité des humbles compagnons des semailles et des labours. Un primitif et mystérieux musicien pourtant, une âme plus fine sur la flûte pleurait son mal. Mais le simple Sylvan ignorait l'artiste et quel était ce bois sonore, proscrit comme toutes les musiques, hors le cor riche et dur, de l'innocent Eden. Alors il resta saisi, retenant son halcine. L'acide et persuasive mélodie le perforait, lui coulait un baume merveilleux. Elle aussi, en la crise du grand ciel, en ce soir voluptueux et angoissé, déchirait l'air léthargique d'un spasme gémissant et subitement furieux. Après des notes

profondes et lentes, l'amas lourd des pleurs contenus se libérait, éclatait en souffles rauques et rapides, pareils à l'éclair dont se délivraient les nues. Ainsi des sombres mystères d'Asie était née la flûte fiévreuse et saccadée, son cri livide, désordonné comme un pouls d'agonie.

...L'invisible musique s'enflait, vibrat, expirait la mort et l'amour. Sous l'herbe brûlée, sa sœur, la sèche et électrique cigale tâchait de s'égaliser à ses émois. Quel remords de la vie pour un mal ignoré se lamentait en cette voix folle, emportée ? Sylvan, les yeux en pleurs, s'interrogeait, interrogeait la douteuse nuit. Et ne connaissant pas l'amour par son nom, il évoquait une destinée cruelle, un malheur immérité. Sa sympathie s'éveilla, il eût voulu franchir la rivière, tendre les bras à l'être fraternel. C'était comme lui même se perdant, se retrouvant en la flûte blessée et lascive.

Et il restait mi évanoui, la chair froide, saisie d'un frisson inconnu, dans le large frisson des cieux, la brûlante palpitation de la terre...

CAMILLE LEMONNIER.



ODELETTE.

*Une rose sourit si pâle qu'elle expire
 Au dessus du sang de marbre du porphyre
 Et se montre plus pâle encor
 Dans l'eau endormie où se mire
 L'exsangue douceur que devient son sourire
 Taciturne de fleur qui dort
 Dans l'eau que rougit le porphyre
 Autour d'un Triton nu que le soleil fait d'or
 Et dont la conque est torse au souffle de son rire.*

*Le soir rôde, d'arbres en arbres, à pas d'ombre ;
 Des bruits se croisent qui s'envolent et qui tombent
 C'est la première feuille et le dernier oiseau ;
 La rose s'efflore dans l'eau ;
 Le Triton d'or qui se renfrogne en bloc de bronze
 Devient une ombre
 Et son rire s'embouche en silence à sa conque ;
 La rose s'efflore dans l'eau
 Où elle diminue à ce qui d'elle y tombe ;
 Le soir rôde, d'arbres en arbres, à pas d'ombre...*

Une rose se souriait dans l'eau.

HENRI DE RÉGNIER.



CHANSON DE L'HEURE TRISTE.

*Chante, la pauvre joie des foules,
Hurle et crie et couvre les voix
De ceux qui tombent et de ceux qu'on foule,
Chante, hurle et crie, ô la pauvre joie !*

*Telle, en ta sauvage gaieté triste,
Qu'on suit, comme des spasmes d'angoisse,
Tes hoquets d'insults au doux Dieu Christ
— Et l'herbe meurt que ton lourd pied froisse —*

*N'a-t-il plu un peu de rose espérance
De tant d'aurores et de tant d'Avrils ?
Sera-t-il ainsi jusqu'au soir immense
Et le dernier jour blasphéméra-t-il ?*

*Pleurs et sang à grossir des fleuves !
Tout fut donc futile et vain, de la sorte ?
Les heures s'en iront comme des veuves,
Amour, et la Haine sera donc plus forte ?*

*Au moins, de la voix qui nous fut donnée,
Redisons l'Amour et l'Espoir et la Joie,
Pour dormir nos rêves pardonnés
Sous la jeune terre qui fleurit et verdoie.*

* * *

*L'ESPOIR est vil dans ces âmes tristes :
L'or terne,
D'immondes gloires,
Avec la haine de ce qui résiste,
Le besoin de sang pauvre utile à des victoires*

— *Et l'œil inquiet que cerne
La veille vaine de l'avenir noir...*

*AMOUR, ô pauvre amour !
Les baisers laissent de la boue aux joues,
Leurs lèvres pâles, toutes recroquevillées ;
Ils t'ont fait à leur guise : aveugle et sourd ;
Et, selon leur âme, ils t'ont fait abject et fou,
O bel amour, ô saint amour émerveillé !...*

*BEAUTÉ,
Ils t'ont fardée d'affronts que nul ne compte :
Il n'est pas de cœur bas, d'âme sordide
Qui ne te juge avecque privauté,
Avec des mots !
Ils discutent de ta royauté.
De par l'insulte de leurs yeux avides ;
Et c'est la honte...*



*ESPOIR !
Ton vert pennon levé mène les jeunes Avrils
Au cri des troupes neuves chantant par mille et mille,
Et les filles vêtues du vert reflet des feuilles
Vont, par l'ombre légère, au devant de l'accueil :
Tout baiser se veut tien fut-il d'un soir néfaste,
Espoir perpétuel, astre de nos désastres :
Et tu mets de la joie dans le fond du cercueil...*

*AMOUR,
Cause et fin, splendeur des eurythmies,
Vertige des abîmes,
Fleur simple aux doigts des filles blondes
Et virginal sourire d'endormie,
Facteur indulgent du crime sublime,
Rythme du monde,*

*Frère rosé de la pâle mort
Justicier comme elle, comme elle, fort
A l'égal de l'Eternité féconde...*

BEAUTÉ !

On tremble, fâle,

A révérer ta majesté égale : —

Car tout l'espoir du double crépuscule

— Qu'on surgisse vers l'aube, que, le soir, on suppute, —

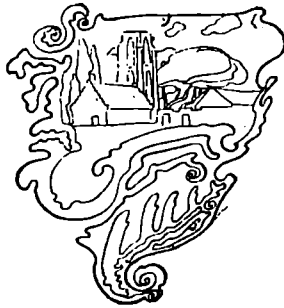
Car tout l'amour qui dans les nuits circule

De rêve en rêve, de cœur en cœur, de corps en corps,

Tout l'Espoir, tout l'Amour s'en vont à toi, leur but ;

Et l'on te cherche, avide, dans la mort.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.



L'ABYME. (1)

II.

L'Étrangère git pâmée en la mousse ; sa robe
blanche et ses cheveux de lumière fauve vêtent
d'ironique virginité sa pose lasclive.

L'Aventurier se raidit taiturnement contre le
vortige de la chute.

Sous les hautes cimes, entre les troncs paral-
lèles et nus, l'ombre s'entasse depuis toujours ;
et l'immensité, et l'internité de la forêt hantent
le prodigieux silence.

L'AVENTURIER.

Ha ! syncope si bien à propos !...

LA VOIX, très vague et très lointaine.

*Nous n'irons plus au bois,
Les lauriers sont coupés :
Fermez la porte !
Les clochers sont tombés
Et les moulins brûlés :
Fermez la porte d'autrefois !*

L'AVENTURIER.

Ha ! il était temps de se laisser couler à fond !

Il fallait aller chercher le mot d'ordre souterrain pour déjouer
cette folle évasion vers l'espoir !

LA VOIX, à peine.

*La Belle-au-bois est morte
Et les loups vont venir ;
Fermez la porte !
Chaperon-la-petite
Cendrillon, Marguerite,
Elles sont toutes mortes :
Fermez la porte d'avenir !*

(1) Voir le Réveil de novembre-décembre 93.

L'AVENTURIER.

Il fallait lâcher le vertige
sur cette audace escaladant le zénith,
pour la réintégrer aux coutumières cavernes !

LA VOIX lointaine,

*Sœur Anne sur la tour
Ne vois-tu rien venir ?...*

L'AVENTURIER, ironique.

Petite fille ingénue !...
Petite âme tremblante !
avec vos ailes d'extases blanches,
vous saviez à quoi vous en tenir, évidemment !...

LA VOIX lointaine.

*Je vois la nuit, je vois l'éclair,
Je vois l'onde s'enfuir :
La tour, prends garde !
Je vois le ciel, je vois l'enfer,
Je vois les temps venir :
La tour prends garde ! garde !*

L'AVENTURIER.

Petite trottin des voies lactées
qui racoliez les divins familiers des étoiles
avec vos candeurs baptismales,
ha ! salope angélique !

Je sais votre nom, à présent !...

LA VOIX.

*Sœur Anne, ma sœur Anne,
O ma sœur sur la tour !*

L'AVENTURIER, plus amer.

Mon enfant mystérieuse ! ha !... ha !... ha !...
Aie pitié du vagabond des siècles ! ha !... ha !... ha !...
Ramène ma fièvre aux sources natales !
Hé bien ! nous y voilà !...

LA VOIX.

*Je vois le Saint, la croix et l'âne,
Je vois l'Enfant dormir :
La tour, prends garde !
Je vois l'étoile et le désert
Et la Mère souffrir :
La tour prends garde ! garde ! garde !*

L'AVENTURIER.

Voilà la gueule rouge du ventre ouverte encore
et sa vomissure de ténèbres sur ma vie encore !

Voilà l'implacable et tyranique Chair
encore !

Un mot !... un geste !...
et ce sera la lutte et la chute encore et toujours
et la dégringolade aux vidanges de l'amour !

LA VOIX,

*Ma sœur à la tourelle
Ne vois-tu rien venir ?*

L'AVENTURIER.

O mes aïeux !
Les preux ! les vaillants ! et les forts !
voici le réveil de vos ruts dans mes veines,
au conspect de cette fornication possible.
Vot're procession étincelante en armures d'archanges,
des claires hauteurs de mes songes elle dévale,
elle dévale à la débandade les ravines de mes veines,
et se rue à la curée de cette viande fraîche,
ô mes aïeux ! faux braves que la charogne a vaincus !..

Ah ! elle m'évoquait berceaux et patries, celle qui vous restituait tannières et repaires !

Amés et féaux de l'impératrice Luxure,
en quelles dégoutations m'avez-vous donc conçu ?...

LA VOIX,

*Je vois l'endroit, je vois l'envers,
Je vois la fin des jours ;
La tour, prends garde !
Je vois la nuit, je vois l'éclair,
Je vois la Mort qui me regarde
Oh ! pour toujours !*

L'AVENTURIER.

J'en veux finir une bonne fois !
Je veux tordre ces seins de perdition,
Je veux mordre ce cœur de trahison,

Jusqu'à l'oubli des vieilles défaites !
 Ma haine, je veux la vêtir
 de toute la pourpre infâme de cette royale animale
 et la crucifier sur tel remords au bord du gouffre,
 ma haine ! qu'elle soit l'efficace épouvantail !

LA VOIX.

*Ma sœur Anne, ma sœur Anne !...
 Elle est morte en la tourelle :
 Priez pour elle !*

Un souffle passe.

L'AVENTURIER.

Frisson des feuilles dans le haut silence !
 Froufrou de rire à travers les mille ans de silence des branches !
 rire furtif de la forêt complice de tout ceci !
 rire ironique des choses fautrices de cette détresse-ci,
 et tant aise de m'avoir voué au mal de chair
 par leur mille ans de silence équivoque
 —oh ! si bien aise de m'avoir gangrené de l'incurable mal de chair ?

LA VOIX,

*L'indomptable Géant se tord
 Sous le chaos d'iniquités
 Dans la caverne de la mort.*

L'AVENTURIER.

Guérir !...
 Renier langes, béquilles, suaire,
 et foncer droit à travers tout jusqu'au foyer natal !
 à travers le vain lamento des mers,
 et la supplication inexaucée des forêts,
 et la patience inutile des plaines,
 et l'inquiétude bruyante des villes,
 et l'effort stérile des monts,
 foncer droit à travers le mensonge de tout
 jusqu'à la flamme vacillante au bout des étendues !
 et fondre d'aplomb à travers soi jusqu'à la flamme sanctifiante
 à travers le leurre astucieux des songes,
 et l'orgueil impuissant des pensées,
 et la sécurité menteuse des peines,
 et l'aveugle brutalité des instincts
 et la prodigieuse vanité de la conscience,

fondre d'aplomb à travers la misère de soi
 jusqu'à la flamme rayonnante au fond des temps !
 et s'en vêtir
 et rejaillir dans ses rayons au-delà des opacités,
 au cœur des heures d'aurore,
 des flores d'extase,
 des races de rêve,
 des âmes accomplies !...
 O toi ! que n'étais-tu la bonne voix,
 petite créature si trémébonde,
 pauvre petite enfant si dolorie !...
 Tu la cherchais sans doute aussi, la guérison !...

LA VOIX lointaine,

*Va-t-elle pas bientôt venir
 Des profondeurs de l'avenir
 Celle de toute éternité ?...*

L'ÉTRANGÈRE, gisante en la mousse,

Maman !...

L'AVENTURIER, à part.

Pauvre ange dépenaillé !...

L'ÉTRANGÈRE, se levant sur son séant.

Mon Dieu !

L'AVENTURIER

De profonds !

L'ÉTRANGÈRE, égarée.

Qu'il fait profond ! et noir ! et vieux !
 Mon Dieu !... où suis-je !...

L'AVENTURIER, se mettant devant elle,

Sur le chemin de sont le monde,
 Sur le grand chemin de tous les détrousseurs de l'ombre.

L'ÉTRANGÈRE, se levant tout à fait.

Ah vous !...

Ah Dieu !... mon Dieu !...

LA VOIX, lointaine.

Elle s'attarde chez la lune

Ami Pierrot

Elle recueille sur la dune

Les satins pâles de la lune :

C'est pour te faire un blanc manteau.

L'ÉTRANGÈRE, jetant aux entours des regards épervés.

Qu'est-il donc arrivé, Seigneur ?

L'AVENTURIER,

Oh ! rien de bien nouveau !

L'ÉTRANGÈRE,

Quel monstre m'a donc terrassée !

L'AVENTURIER

Oh ! c'est très... naturel !

L'ÉTRANGÈRE,

Quelles frayeurs inconnues...
quelles fautes oubliées...
quelles irréparables fautes !...
O vous ! ayez pitié de moi !

L'AVENTURIER.

Oh ! ce n'est pas quelque chose de bien inattendu.

L'ÉTRANGÈRE.

J'ai dû voir le tombeau de tout près,
J'ai dû regarder de trop près des mystères interdits.
J'ai dormi, n'est-ce pas ?

L'AVENTURIER.

Mais oui ? voilà ce que c'est !

L'ÉTRANGÈRE.

C'est un songe, un affreux ! un lugubre songe !
mais un songe, n'est-ce pas ?...

L'AVENTURIER.

Ce n'est rien autre que cela.

L'ÉTRANGÈRE.

Mais dites-moi donc ce qu'il y a eu !

L'AVENTURIER.

La comète s'en est allée.

L'ÉTRANGÈRE, éclatant en sanglots.

Ha ! Dieu !... Dieu !... Dieu !...

Je me souviens !...

Tout s'en est allé !... l'ange-gardien m'a délaissée !...

Je suis là perdue avec des lieues de nuit !...
avec des immensités de noir silence autour de moi !...

Ha ! Dieu !... pourquoi !... pourquoi !...

Ma claire enfance !...

mon ignorance bénigne !...

ma sainte maman !...

petits Jésus ! Madone ! noëls ! guirlandes !

ah ! tout !...

Mon image blanche dans l'ombre de la fontaine !

mon frère de rêve dans l'ombre du soir !

pourquoi !... pourquoi !...

Ruine et souillure !... honte et souillure !

Je suis une pauvre femme à présent !

Mon Dieu !... Ma maman !. .

Je ne savais pas !

Je ne savais pas l'abominable misère des pauvres femmes !

LA VOIX, lointaine.

*Elle s'attarde chez le lys,**Ami Pierrot ;**Au lointain jardin de l'oubli**Elle éveille la soie du lys :**C'est pour te faire un blanc chapeau.*

L'AVENTURIER.

La maléfique étoile a fait son œuvre et elle est disparue.

L'ÉTRANGÈRE, en larmes.

Je ne suis plus digne de la clarté des étoiles,

Je ne mérite plus la pitié des clartés.

O si l'aurore pouvait ne plus revenir !

L'AVENTURIER.

Ne sentez-vous plus l'immensité de l'ombre, maintenant ?

L'ÉTRANGÈRE.

Laissez-moi seule !

Laissez-moi comme une morte toute seule !
et que la nuit me couvre !
et que je pleure tant que mon corps se désèche.
que mon âme se sanctifie
et s'envole toute blanche dans le mystère des ramures !

L'AVENTURIER.

Ne voyez-vous plus combien la forêt est ancienne ?
N'êtes-vous plus étrangère ici, maintenant ?
L'horreur déprédatrice de votre pâmoison,
fût-ce la messe noire initiatrice aux choses d'ici,
que vous projetez vous y promouvoir dryade ?
Ne fût-ce, plutôt, aveuglement tel
à ne soupçonner pas, même
que l'intimité des univers est close maintenant,
et que le rêve nous a jetés dehors !

L'ÉTRANGÈRE.

Je m'évaderai vers des limbes d'enfance.
Je redeviendrai petite et douce et calme
sans plus de curiosité au delà demes guirlandes ;
je retrouverai les petits Jésus et les saintes Maries
et ne serai plus que ma prière naïve en toute ignorance.

L'AVENTURIER.

Couvrez du pardon de vos mains jointes, seulement, la trahison
de vos seins ?...

L'ÉTRANGÈRE.

Je n'oserai plus, seigneur !

L'AVENTURIER.

Laissez aller, seulement, les chauves-souris de vos sanglots
dans la solennité de cette nuit ?

L'ÉTRANGÈRE

Seigneur ! Je suis celle qui ne pleurera plus !

L'AVENTURIER.

Retrouvez sous les feuilles mortes de vos amertumes la floraison
de vos sourires, seulement!

L'ÉTRANGÈRE.

Je suis, Seigneur ! celle qui n'oubliera plus !

LA VOIX, lointaine.

*Elle s'attarde au cimetière,
Ami Pierrot ;
Elle polit au cimetière
Le frais silence de la pierre :
C'est pour te faire un blanc tombeau.*

L'AVENTURIER.

Entendez-vous le glissement des ombres,
l'affaissement des âmes ?

Dans le maëlstrom taciturne d'ombre
sentez-vous l'irréremédiable glissement ?....

Un éclair vague

L'ÉTRANGÈRE, se couvrant les yeux

Ho !

L'AVENTURIER.

Voyez-vous le vertige universel ?

Sentez vous — dans votre esprit et dans l'espace
le malaise annonciateur d'orage et de désastres ?

— le malaise issu, dites, de l'espace ou de l'esprit ?
pour quels désastres, dites ? dans l'espace ou votre esprit ?....

Tout est troublé jusqu'aux vieux arbres, jusqu'aux étoiles :
Cela ne se passera pas ainsi !

L'ÉTRANGÈRE.

Oh ! allons-nous-en de cette nuit !

L'AVENTURIER.

Venez-vous-en de vous-même !

L'ÉTRANGÈRE.

Appelez quelqu'un d'humain, au moins ?

L'AVENTURIER

Et que nos misères se retrouvent en famille ;
que nos lâchetés s'abritent dans l'orgueil du nombre
pour que nos hontes soient la règle
— la règle avératrice d'exister, la règle muselière au doute et
masque à la mort !

L'ÉTRANGÈRE.

La lune ne viendra donc pas !
 Cette heure lugubre n'en finira donc plus !

L'AVENTURIER.

Cette incertitude d'être n'en finira plus.

L'ÉTRANGÈRE.

Ah !... la douleur d'être fleurie ! et claire ! et pure !
 toute fleurs et rosée ! toute musique et lumière !

L'AVENTURIER.

Regret !...
 baiser du jardin des olives au front du rêve pascal !

L'ÉTRANGÈRE.

Me voici celle devant qui les morts aimés se lèvent
 avec la malédiction, pour des siècles d'exil,
 de leurs visages hermétiques et durs et déjà d'étrangers :
 Me voici celle qu'on bannit du cimetière.

L'AVENTURIER.

Remords !...
 trente derniers du marché de la mort !

L'ÉTRANGÈRE.

Ah ! mourir !...

(Un éclair vague).

Cette clarté d'on ne sait où
 c'est la mort qui passe avec sa lanterne.
 Ah ! mourir ! avec vos yeux tout près,
 pour un peu de survie en leur bonne pitié !

L'AVENTURIER.

Peut-être !
 Au carrefour de la sépulture, gueux séculaire,
 dépouiller des minables haillons d'humanité
 et s'en aller vers de plus saintes aumônes d'apparaître....

L'ÉTRANGÈRE.

Ah !... par votre pitié dernière crispée en caresse féroce,
 être arrachée de l'incarnation mal seyante
 et revêtir la robe nuptiale que seraient vos pensées !...

L'AVENTURIER.

Trop tard !
 Vous avez pris le mal de votre vesture
 et vous n'oseriez plus aller toute chaste et toute nue.

L'ÉTRANGÈRE.

Qu'ai-je fait, ô mon Dieu !

L'AVENTURIER.

Vous avez déçu le désir innombrable.
 Je vous avais voué mes mains et mes yeux ;
 Je vous avais dédié les Thulés et les Walhals ;
 des gouffres d'angoisse aux cîmes d'extase,
 Je vous avais annoncée :
 et le mystère avait tressailli,
 la ténèbre avait fleuri,
 la terre était devenue féconde ;
 des millions d'efforts éperdus avaient tumultué vers l'aurore.
 et dans le ravissement précieux de ses royaumes,
 mon âme attendait votre venue, ô vous, la Vie !

Mais quelle dérision vous a suscitée,
 vous a jetée en travers de l'espoir unanime
 comme une tombe !... une insondable tombe !

L'ÉTRANGÈRE.

Oh ! quelle dérision m'a poussée !

L'AVENTURIER.

En mes polaires tristesses il dort solitairement,
 l'Enfant que mon âme a conçu de sa foi héroïque et chaste ;
 Prince des chérubins et Roi de la légende,
 il dort douloureusement dans mes funèbres tristesses polaires
 mon divin Orphelin, rédempteur des futurs ;
 et j'avais salué en vous la Vierge attendue,
 le geste qui moissonne les chastetés fleuries aux neiges des pôles
 et les étreint sur sa bouche d'aurore
 et les élève au ciel d'Orient, delà les calvaires.
 Mais voilà qu'une infernale malédiction
 vous a couchée sous mon espoir
 comme une tombe !... une incommensurable tombe !

L'ÉTRANGÈRE.

Oh ! de quels passés coupables,
 de quels passés impardonnablement coupables
 s'est levée l'infernale main qui m'a vaincue !...

LA VOIX, vague, à l'environ.

Elle s'attarde et son ombre s'allonge :

Allumez un cierge !

L'heure décline et son ombre s'allonge :

Allumez un cierge devant la vierge.

L'ÉTRANGÈRE, avec stupeur

Celle-qui-chante !

LA VOIX

Son ombre s'allonge et tout est en deuil :

Allumez deux cierges !

Son ombre demeure et tout est mensonge :

Allumez deux cierges près du cercueil.

L'ÉTRANGÈRE, épouvantée

Celle-qui-chante !

Oh ! elle sait !... elle sait quel secret terrible !

L'AVENTURIER comme en rêve

Son ombre s'allonge et tout est en deuil.

L'ÉTRANGÈRE, fascinée

Allumez les cierges de la vierge.

L'AVENTURIER

Son ombre demeure et tout est mensonge.

L'ÉTRANGÈRE.

Allumez les cierges du cercueil.

LA VOIX

Son ombre demeure au jardin de l'heure :

Allumez un cierge devant la vierge.

L'AVENTURIER

Et tout est mensonge

L'ÉTRANGÈRE

Et tout est en deuil.

LA VOIX

Son ombre demeure au palais du songe

Allumez deux cierges près du cercueil.

L'ÉTRANGÈRE

Ah ! toutes les choses sont en deuil.

L'AVENTURIER

Elles sont en proie à ce mensonge qu'elles ne veulent
et qu'il faut qu'elles soient pour toujours.

L'ÉTRANGÈRE

Et leur douleur choit sur nous inévitablement !

L'AVENTURIER

Et leur mensonge nous écrase irrévocablement !

LA VOIX

*Mais au fond de l'ombre la mort demeure
Allumez trois cierges dans votre cœur.*

L'AVENTURIER

Mais l'ombre demeure au fond de nos cœurs irrémédiablement !

L'ÉTRANGÈRE

Irrémédiablement !

L'AVENTURIER

Ha ! la mort demeure au fond de nos cœurs...

L'ÉTRANGÈRE

... irrémédiablement !

L'AVENTURIER

... ir !-ré !-pa !-ra !-ble !-ment !...

LA VOIX, s'éloignant

*Sur le pont d'Avignon,
On y danse, on y danse...*

L'ÉTRANGÈRE

La vieille voix du fond du passé !

L'AVENTURIER

La claire voix d'à travers l'ombre et le mensonge !

L'ÉTRANGÈRE

La voix navrée du fond des fautes sans pardon !

LA VOIX, s'éteignant

*Sur le pont d'Avignon
On y danse tous en rond.*

L'ÉTRANGÈRE.

O les rondes d'enfants !...
 Vous souvient-il ?...

L'AVENTURIER.

.... d'être mort tant d'hiers ?..

L'ÉTRANGÈRE.

.... des blonds matins d'enfance aux clairs levers d'amour ?

L'AVENTURIER.

Tout est mensonge ! deuil et mensonge !

L'ÉTRANGÈRE, d'une voix frêle,

Il a dû passer...
 dans les yeux de celle qui m'a bercée...
 un songe... un mirage de songe...
 un mirage de vous ! qui s'est enfoncé dans l'invisible
 et que j'ai suivi...
 avec mes yeux au-dessus du monde
 jusqu'ici ! ..

Sur mes sommeils il a dû se lever une étoile...
 que vous aviez élue...
 et qui m'a guidée jusqu'ici,
 avec mon sourire au-dessus des peines...

Il a dû... dans ma prière... descendre...
 un ange qui vous avait aimé
 et qui m'a jusqu'ici menée...
 avec mes mains jointes au-dessus des fautes...

L'AVENTURIER.

Tout cela ne va peut-être pas se passer ainsi !

L'ÉTRANGÈRE, sa voix du lointain de sa pensée.

Des lys se sont penchés sur ma route...
 et m'ont parlé de vous !

Des cygnes m'ont fait escorte...
 qui avaient connu vos yeux, sans doute !

J'ai rencontré des brises...
 qui se souvenaient de vos paroles !

En d'anciens paysages de lune et de rossignols...

des corolles m'ont frolées...
à qui vos mains n'étaient pas étrangères !
ah ! les heures disaient de telles choses !...

L'AVENTURIÈRE,

Tout n'est peut-être pas fini !

L'ÉTRANGÈRE,

Il y eut ainsi toujours...
depuis le sourire des fées et des poupées...
parmi le geste des chocs et le frisson des clartés...
dans toute la vie il y eut ainsi toujours
l'enchantelement de furtives caresses immatérielles...
rayonnant vers moi d'une âme...
d'un ange fraternel caché derrière les êtres...
et tous les êtres m'étaient l'enchantelement de ses caresses.
Ah ! j'étais Celle qui a le don d'enfance !

L'AVENTURIÈRE,

Tout n'est peut-être pas si vain !

L'ÉTRANGÈRE,

Il y eut ce vertige toujours d'étreintes atteintes jamais !
jamais qu'entrérévées en mirage de paradis ;
et j'allais docile et patiente vers elles,
croyant que vivre était cette patience ignorante et vaillante.
avec ce bonheur au bout pour toujours.
Ah ! j'étais celle qui a le don d'amour !

L'AVENTURIÈRE,

Ah ! l'aube luira peut-être à la fin !

L'ÉTRANGÈRE,

Ne m'estimant autre ni moindre qu'herbe frêle ou
pure étoile,
j'allais sans m'émouvoir que de moi-même,
car j'étais celle qui a le don de mystère ;
et voilà que par delà l'écoulement des vicilles nuits
émerge...

aurore !...

l'auréole !...

voilà que je crois trouver l'Ange du Secret

et m'endormir au paradis de la lumière...
et c'est... ah ! Dieu !...

L'AVENTURIER.

C'est le sacre unanime
avec la bienvenue sororale des choses...
avec la joyeuse entrée au terroir patrial
et l'investiture des radieuses mouvances du futur...
C'est... ah ! c'est l'ironie d'un sacre unanime
et le leurre de savoir le sceptre de nos destins,
ah ! c'est le sacre du mensonge unanime !

L'ETRANGERE.

Ho ! je suis échouée au rivage de la ténèbre initiale !
Et l'horreur du péché se révèle !
et mon sexe néfaste se dévoile !
Ah ! je ne savais pas ! mon Dieu !...
Je ne savais pas l'abominable misère des pauvres femmes !

L'AVENTURIER.

C'est le mensonge des choses qui nous a joué ce
[vilain tour.

L'ETRANGERE.

Toutes les bêtes affamées sont entrées dans mon sein ;
tous les vols nocturnes se sont réfugiés dans ma tête.
Et j'ai perdu le sens de la Joie ;
j'ai perdu le sens premier qui éclairait mes autres sens
à percevoir au travers d'eux la Joie :
je suis une pauvre âme aveugle
que les mauvais desseins des funèbres profondeurs
poussent vers quel désastre ?...

L'AVENTURIER

C'est peut-être l'invite au final renoncement ?

L'ETRANGERE.

La rancœur des vieux arbres
si fiers d'être debout dans leur effort depuis toujours...
l'hostilité de la mer
si belle d'être fidèle à sa douleur depuis toujours...
le mépris de l'azur si chaste depuis toujours...

tout cela m'étouffe !..
Oh ! je suis la honte éternelle de tout !

L'AVENTURIER

C'est l'amertume des pénitences qu'il faut.

L'ÉTRANGÈRE,

De haineux sarcasmes vont siffler dans les branches...
Des huées vengeresses vont soulever les vagues...
Des clamitations féroces vont secouer les roches...
D'effarants oracles vont choir...
L'orage va fondre sur moi !
Oh ! je suis la proie éternelle de tout !..

L'AVENTURIER.

Ce sont vos vieux êtres qui se rédemptent.

L'ÉTRANGÈRE.

Je suis enchaînée... à l'abjection immense
de mes pauvres pieds promis aux ronces !..
Je suis clouée sur la misère inexprimable
de mes minables jambes et de mes bras impuissants !..
Je suis emprisonnée dans l'infamie de mon corps ridicule,
et cernée par ses faims de bête et ses honteux besoins !..
Je suis la grimace lamentable du péché !..

L'AVENTURIER.

C'est sans doute le sacrifice expiatoire...

*(Éclair vague, — grondements sourds
et cris de bête épars au loin.)*

L'ÉTRANGÈRE,

Ecoutez !... quel supplice on me prépare !
Oh ! que je suis chétive !..
Oh ! que je suis... coupable !

LA VOIX lointain.

*Le Géant indomptable tord
Les montagnes d'iniquités
Qui s'entassent sur son effort
Depuis quarante éternités.*

LA FOULE, très loin, avec des échos plus lointains

- Celle en fleurs... eu... eu...
- Qui l'a vue... ue... ue...
- Me la faut... aut... aut...
- Partie... ie... ie... ie...
- Perdue... ue... ue... ue...
- Pâtira... a... a... a...

LA VOIX.

*Mais Celle qui devait venir
Depuis quarante éternités,
Est-elle morte, en l'avenir ?*

L'ÉTRANGÈRE,

Ecoutez !
les détresses s'ameutent vers moi de tous les coins du monde !
Oh ! je suis la victime universelle !

L'AVENTURIER.

C'est peut-être l'affre dernière et le triomphe déjà ?

L'ÉTRANGÈRE.

Une porte secrète s'est ouverte aux cryptes de ma mémoire
et dans l'oubli séculaire des spectres inconnus rôdent...
il en remonte de toutes les catacombes...
il en revient de toutes les hontes...
C'est le sabbat !
l'occulte sabbat de tous les minuits
dont la bave insolite empoisonne les sources.
Me voilà gisante au carrefour du mal,
toute souillée de l'outrage des Revenants !

L'AVENTURIER.

Oubliez votre néfaste dénuement !

L'ÉTRANGÈRE.

Ho ! toutes les choses ont menti !

L'AVENTURIER.

Ne soyez plus que votre verbe inconscient !
Créez-vous nouvelle et pure en moi par votre verbe
et toute votre âme, donnez-la moi !

L'ÉTRANGÈRE.

Il a menti, mon corps funèbre !

L'AVENTURIER.

Dites-moi quelle allégresse ou quel effroi
vous ont tirée du natal nirvana !
et par quels chemins de lumière et de prière vous êtes venue,
oh ! dites-le moi !

L'ÉTRANGÈRE.

Je sortis d'un sommeil enchanté où votre pitié s'était penchée.

L'AVENTURIER.

La salutation des choses et l'hosanna des clartés
quand vous êtes apparue,
oh ! dites-les moi !

L'ÉTRANGÈRE.

Je vins à la dérive d'un songe où votre bonté s'était mirée

L'AVENTURIER.

Les escortes d'anges et les ambassades d'espairs reçues
oh ! dites-les moi !

L'ÉTRANGÈRE.

Je n'étais rien avant l'aurore que vous fites en moi.

L'AVENTURIER.

Les auberges d'apparaîtres où vous êtes descendue,
et les tombes d'immémoire où vous avez dormi,
oh ! dites-les moi !

L'ÉTRANGÈRE.

Je ne suis née que dans vos yeux.

L'AVENTURIER.

Quel message vous amène des profondeurs de la Genèse,
Madone aux sept mystères ?

L'ÉTRANGÈRE.

Je ne sais pas ! Je ne sais plus !...

L'AVENTURIER.

Oh ! que votre âme soit dans mon désir
comme l'hostie dans la bouche du croyant !
et que la grâce m'illumine et m'infinise !
et que mon Orphelin divin s'éveille au clair de son destin,
Madone à la clairière des sept chemin de l'Au-delà !

L'ÉTRANGÈRE.

Je vous aime !

L'AVENTURIER

On dit cela aux pauvres hommes,
 aux déserteurs du nul en maraude aux jardins de la mort.
 Mais ce leurre d'être et de le croire,
 ce qui le clame et le réclame,
 c'est le glas intime de la foi.

L'ÉTRANGÈRE.

Je vous aime!
 N'est-ce pas l'âme toute, je vous aime?...

L'AVENTURIER.

On dit cela aux tristes hommes,
 aux vagabonds de la nuit à l'affût des aubes.
 Mais ce feu follet crevant sur leurs yeux
 se suggère l'œuvre formidable
 des efforts cabrés dans l'étendue en myriades,
 si bien que leurs cécités récuseront le soleil.

L'ÉTRANGÈRE

Du silence et de la tourmente
 cela seul monte aux cieux : Je vous aime !

L'AVENTURIER

On dit cela aux minables hommes,
 aux détrousseurs d'idéal égarés aux steppes d'ennui.
 Et ce maléfice les galvanise,
 et malgré les gestes éployeurs d'espace et semeurs de mondes,
 leur ombre ne prend jamais que la mesure de leurs tombes.

L'ÉTRANGÈRE.

La Voix de Dieu n'est rien autre que cela : Je vous aime !

L'AVENTURIER.

Ah ! tais-toi !
 Je veux la Vie ! et la bataille ! et le triomphe !
 Les muffles d'instincts crispés à mon haillon de chair,
 je veux les tordre !
 les nœuds d'étreintes qui m'enchainent, les briser !
 Je veux ruer ! à rompre le harnois de règles qui m'étouffent !
 et libre et fauve bondir à travers tout !
 Dans leurs retraites tortueuses

L'AVENTURIER.

les magnétiques Embuscades
 qui me décochent les pensées et les fièvres,
 je veux le surprendre et les dompter !
 Je veux dresser ma Révolte devant les remparts de mystère
 derrière quoi Maya sommeille ;
 et dans ses yeux d'où la clarté prime radie
 ancrer mon vouloir si profond
 qu'il nargue invinciblement l'ahan des causes.
 Je veux ! Je veux ! Je veux !

L'ÉTRANGÈRE.

Oh ! qui donc êtes-vous !

L'AVENTURIER.

L'Aventurier de l'Espérance humaine.
 Les nuits pestilenciennes de l'incarnation
 où le péché tend ses lacis de tentacules dans l'eau vénéneuse
 autour du doute étique et du remords gangreneux,
 durant des siècles de siècles je les ai traversés
 Et j'ai vu l'aurore !
 et je veux la clarté !
 Oh ! fais le geste faucheur d'ombre
 et que le Messie de mon rêve se lève !

L'ÉTRANGÈRE joignant les mains.

Mon âme, prenez la toute !

L'AVENTURIER.

Mais ta chair se met entre nous !

L'ÉTRANGÈRE.

Je vous aime ! prenez-moi toute !

L'AVENTURIER.

Te voilà toute en la tentation de ses regards,
 o femme !

L'ÉTRANGÈRE.

Je vous aime ! sauvez-moi toute !

L'AVENTURIER.

Te voilà toute dans l'émeute de tes seins,
 o femelle !

L'ÉTRANGÈRE.

Je vous aime ! sacrifiez-moi toute !

L'AVENTURIER

Te voilà toute en ta splendeur charnelle
ô pâture d'instincts !

L'ÉTRANGÈRE

Oh ! insultez-moi ! piétinez-moi !
et qu'une pourpre réginale vous fleurisse !

L'AVENTURIER.

Providence des mâles aux ahois, te voilà toute !

L'ÉTRANGÈRE,

O pas cela !
votre bouche vous a trompé !
je suis vierge !

L'AVENTURIER.

Toi ! vierge ?
Et cette crotte interloppe de ta chair
Ramassée de mare en mare aux chemins de la chute ?..

L'ÉTRANGÈRE.

Votre langue vous a trahi :
je suis chaste

L'AVENTURIER

Et ta prostitution aux vouloirs de partout
dans la maison publique de ta parole ?..

L'ÉTRANGÈRE

Oh ! assez ! assez !
que je m'en aille mourir quelque part !..

L'AVENTURIER.

Ha ! pauvre ! nulle heure ne meurt :
toutes siègent en cercle d'ombre autour de nous,
et nous n'irons plus nulle part !
on ne viendra plus à nous de nulle part !
nous sommes effroyablement abandonnés..

L'ÉTRANGÈRE.

Ayez pitié, mon Dieu !

L'AVENTURIER.

Nous sommes tout seuls !
nous sommes épouvantablement seuls !

Que je suis à bout, seigneur !

L'ÉTRANGÈRE

L'AVENTURIER.

Seigneur ! que je suis à fond !

L'AVENTURIER.

Sommes-nous encore bien vivants ?

L'ÉTRANGÈRE

Nous ne pourrions prouver à rien que nous sommes vivants
sinon en répandant la mort qui nous déborde :
il n'y a que cela en nous.

L'AVENTURIER.

Rien n'a l'air de nous savoir là !

L'ÉTRANGÈRE.

Rien n'a l'air de se souvenir de nous.

L'AVENTURIER.

Et se souvient-on de soi-même,
hors d'être mort tout au long des jours.
Il ne faut pas jouer sur les mots, non !
ni s'en tenir à ce malentendu :
nous sommes, soit, la mascarade macabre de la vie,
mais il n'y a que la mort en nous !
Dis-moi donc ce qui n'est pas mort de nous !

L'ÉTRANGÈRE.

J'ai froid dans mon cœur !

L'AVENTURIER.

Nos songes ? ils nous ont laissés là tout seuls ! tout seuls !
sinistrement seuls !

L'ÉTRANGÈRE.

C'est pour quelque chose de sinistre que nous sommes ici !

L'AVENTURIER

Ils s'en sont allés dans d'autres vies et d'autres mondes
et nous ont laissé sinistrement déserts et seuls
et la mascarade macabre est finie.

L'ÉTRANGÈRE.

J'ai peur !

L'AVENTURIER

On les supplicie là-bas dans d'autres mondes et d'autres vies
et nous n'avons plus aucune bonne raison d'être ici.
Nous n'avons plus de raison d'être nulle part !

L'ÉTRANGÈRE

J'ai peur de son âme en voyage, Seigneur !

L'AVENTURIER

Je vois ton ombre devant moi,
 mais je ne te vois point, toi ni la lune.
 Où aller ? et que dire ?
 Je suis un pauvre vieux qu'on a laissé tout seul.

L'ÉTRANGÈRE

Seigneur ! j'ai peur de son âme évadée !

L'AVENTURIER

Je cherche en mon puits tes yeux d'Accoudée aux margelles de
 l'azur, mais tu t'es retirée
 et je ne suis qu'un pauvre vieux qui ne sait plus où ni quoi.

L'ÉTRANGÈRE

J'ai peur de son âme de passage, Seigneur !

L'AVENTURIER

Les magiques Embuscades sont entrées dans ma maison
 Elles m'ont fait boire leur vin de mensonge
 et m'ont jeté dehors.

Ah ! je suis ivre de mensonge

L'ÉTRANGÈRE

Mon pauvre malade !

L'AVENTURIER

Je suis malade de mensonge...
 Oh qu'il fait noir ! oh qu'il fait pauvre !
 et tous ces étrangers qu'est-ce qu'ils font dans ma maison !..

L'ÉTRANGÈRE, contre lui

Mon doux malade !

L'AVENTURIER, sa tête glissant sur la pont offert

Ma tête a le mal des ténèbres
 Mon âme a le mal de l'Abyme!...

L'ÉTRANGÈRE, l'enlaçant

Oh ! je veux te guérir !

L'AVENTURIER, l'air là-bas

Petite sœur !

L'ÉTRANGÈRE, câline

Le Messie de rêve, ton mystique Orphelin.
 laisse le venir entre nous
 et chasser les nuits...

L'AVENTURIER

Petite mère !

L'ÉTRANGÈRE, se pressant contre lui.

Je nous guérirai avec mes sourires ;
je nous vêtirai avec ma chevelure ;
et je rallumerai nos cœurs à mon amour ;
et je chasserai la mort !

L'AVENTURIER.

Petite femme !

L'ÉTRANGÈRE, l'étreignant.

Et je te soulerai de caresses
ô mon amant !

L'AVENTURIER, se ressaisissant

O femme encore et toujours !

L'ÉTRANGÈRE, l'attirant.

Et je t'étourdirai de pâmoisons !

L'AVENTURIER se dégageant.

O femelle encore et toujours !

L'ÉTRANGÈRE, obstinée,

Et je te remisciterai de volupté !

L'AVENTURIER, lui échappant.

O vampire !

L'ÉTRANGÈRE, s'affaissant sur les genoux.

Mon Dieu !... encore !...

LA VOIX, très lointaine.

*L'ombre s'allonge au cœur du songe
Et tout est deuil et tout mensonge
Jusqu'aux cavernes de la mort.*

L'ÉTRANGÈRE, la face dans les mains.

Mon Dieu !... Mon Dieu !...
Encore cela !...
Ce vertige !... et cette malédiction !

L'ÉTRANGÈRE.

Ah ! tribade !

L'ÉTRANGÈRE, enfantine et hoquetante.

Ce n'est pas moi, mon Dieu !

L'AVENTURIER.

Ah ! tragique putain !

L'ÉTRANGÈRE,

C'est la nuit !... la forêt !... l'orage !... tout !...

Ah ! tout !...

L'AVENTURIER

Ah ! salope apocalyptique !

L'ÉTRANGÈRE,

Ce sont les revenants !... les infâmes revenants !
et leur vautrement dans mon cœur !

LA FOULE, invisible, éparse dans la forêt.

— La mer s'apprête.

— Voilà le vent.

— Il va se passer quelque chose !

— Le monde se retourne sur son envers.

— L'éclair !

— L'éclair d'une faux derrière la mer.

— Ah ! malheur.

(Du vent, fouetté d'éclairs lointains)

L'ÉTRANGÈRE,

Ce sont les revenants !
et leur sabbat dans mon cœur !

L'AVENTURIER,

Oh ! je ne suis pas si fou !

Les rabatteurs de ténèbres sont en route !

Ha ! — ha ! — ha ! regarde, les voilà !
malheur à toi !

LA FOULE débusque.

AUG. JENART

DE :

A TOUS CEUX DE LA RONDE.

(Fragments)

à STEFAN GEORGE.

LA VIE EN SAGESSE.

I.

*J'ai rencontré Platon au détour de ma route
 Où Duns-Scott lui disait des choses très subtiles.
 — Je menais le troupeau de mes chèvres qui broutent
 L'herbe tendre parmi les épines hostiles
 Et je cueillais des lys en chantant et des roses.
 Lors Platon vint à moi las de philosophie :
 « Oh donne-moi tes fleurs et leur joie blanche et rose !
 La bonne part, c'est toi, pâtre, qui l'as choisie ;
 Car toute la sagesse humaine elle est enclose
 En la blancheur des lys et le parfum des roses. »*

2.

(d'après Antipater de Thessalonique)

*Le laboureur Archippe étendu sur sa couche
 Entend les gonds déjà des portes souterraines.
 Lors à ses fils il dit : « Que votre amour farouche »
 Cherche au rude labour ses voluptés sereines.
 Aimez la bêche dure et la bonne charrue
 Pour toute la joie que par elles j'ai connues
 Que jamais à travers sa tristesse et sa peine
 Vers ses dangers lointains la mer ne vous entraîne ;*

*Car, comme la marâtre aime moins que la mère,
Moins que toi l'oncle est bonne, ô maternelle terre !*

3.

(d'après Anacréon)

*J'aime peu l'homme qui, près de la coupe pleine,
Parle de guerre triste et de batailles vaines.
J'aime qui joint le vin d'or aux muses hautaines,
Et boit sa claire vie en volupté sereine.*

4.

(d'après Platon)

*Sous ces pins haut cimés assieds-toi, voyageur.
Le vent joue et bruit dans les frissons des feuilles ;
Le ruisseau qui susurre et enchante ton œil,
Aux doux sons de Syrinx endormira son cœur.*

D'AIMER

1.

*Poètes de l'amour
très doux ;
Poètes des chansons
très bonnes ;*

*O vous, de n'importe où
qu'amour,
Se prenne en rive ou donne
très bons*

*La volupté toujours
en vous
Chante et rit ses chansons
très bonnes.*

2.

L' A B E I L L E.

(d'après Méléagre).

*Dis, pourquoi sur sa joue, ô toi de fleurs nourrie,
Abeille, loin des prés en fleurs te poses-tu ?
Veux-tu m'apprendre ainsi qu'en le cœur de l'amie
Caché, cruel et doux, l'arc d'Eros est tendu ?
Oui, c'est cela ! retourne alors sans plus attendre
Je sais depuis longtemps ce que tu viens m'apprendre !*

3.

(d'après M. Argentarius).

*Pour Lysidice emplis-moi douze fois la coupe,
Et puis rien qu'une fois à la gloire d'Euphrante.
Tu crois que Lysidice est ma plus chère amante ?
Non, par Bacchus qu'ici je bois à pleine coupe !
Euphrante est l'un dans dix — ou la lune qui voile,
De sa seule splendeur d'innombrables étoiles.*

4.

(d'après Asclépiade)

*Demeurez au dessus de sa porte, ô couronnes,
Sans secouer encor votre feuillage en fleurs
De mes larmes trempé. — L'amour sait bien des pleurs !
Mais dès que sur le seuil son pas très lent résonne,
De vos feuilles alors que douce pluie inonde
Et mouille avec amour sa chevelure blonde.*

LA FIN DE LA RONDE.

*Byzantins de Byzance, écoutez à vos portes !
Les pas des barbares cohortes
Endeuillent le silence
De rudes cadences*

*Et chantent les effrois de la venue prochaine
Dans le vent tiède de la plaine.*

*Aujourd'hui les chansons et la mort pour demain !
Toute la volupté du vin
Dont nos amours s'enivrent
Et la joie des livres
Qui chantent l'épopée languide de leur gloire
Encore au fond de nos mémoires ;*

*Et les carillons clairs de mille campaniles
Et tous nos grands dieux puérils
Aux yeux d'étranges pierres
Illustres et claires
Où les prêtres tremblants voyaient dans l'avenir
Les hordes barbares venir ;*

*Demain, demain et tout au gai soleil levant
Sera de la poussière au vent !
Aux barbares nos filles
Donneront, tranquilles
En la perfide joie des grands sourires vagues,
De leurs longs doigts blancs l'or des bagues.*

*Les esclaves haineux ont déjà fui les portes
Et vont au devant des cohortes
Porteurs de nos trésors.
Nos icônes d'or,
Nos lamentables christes sur émail rose et bleu
Aux longs regards vagues et creux ;*

*Nos vierges aux yeux pleins de mystères charnels,
Nos reliques et nos missels,
De nos défunts espoirs
Souvenirs d'ivoire....*

*Et le rire joyeux des grands enfants barbares
Eclate à l'aspect de nos gloires !*

*Oh ce rire, ce rire et sa joie grande et saine !
 Hélas ! et sa joie courte et vaine...
 O grands enfants sauvages,
 Grands enfants très sages,
 Puissiez-vous ne jamais sentir au fond du cœur
 Que rien ne vaut qu'on rie ou pleure*

*Et venez, gais porteurs de la mort en nos joies !
 Nos fronts que la fatigue ploie
 De trop de choses sues
 Attendent vos massues...
 Donnez, vous qui savez l'immensité de vivre,
 Au feu la sagesse des livres...*

*Ainsi se clot le rêve et les chansons se taisent !
 Les folles bouches qui me baisent
 Ont des râles d'effroi...
 Je ne sais... en moi
 Il chante encor comme un oiseau dans une tombe...
 Rentrez acteurs, la toile tombe !*

*Toutes portes au large ouvertes aux cohortes !
 Ah, qui courra fermer les portes ?
 Car moi, trop las du rêve
 Des vers que j'achève,
 Je ne puis et j'irai tout au plus pour les voir
 Au haut des terrasses m'asseoir.*

PAUL GÉRARDY.



PAROLES POUR MA CAMPINE.

INITIATION.

Enfin ! — toute elle est à moi, ma Terre d'élection.

Je la voulais, car d'intuition subite, je la sentis reflet de mon âme, à cette lointaine vesprée, où m'arrêtant devant la mare morte dans l'ennui jaune des sables, je vis mon pâle front d'enfant surgir, nimbé, de cette tristesse ardoisée qu'écailla soudain de rouge et d'or un adieu de soleil.

J'étais sacré l'amant.

Et dès lors ce fut un désir hors des proportions : la fièvre de tout un monde. N'est-il de tout petits enfants qui appellent du doigt l'étoile ?

....Maintenant pèlerin de cet amour d'hier, je reviens sur les brisées d'initiation....

Car d'épier le réveil de la bruyère aux primes blondeurs du soleil, quand les mille et mille cassolettes de pourpre attiédissent au ras du sol la vibration des brouillards,

et de vivre à pleins poumons quand des lourdeurs de vent écrasent l'orgueil des frondaisons et que dans un rêve de rivale exubérance, les sapins maigres se fendent sous la résine,

puis aussi de se sentir enliser dans des inconnus d'immense langueur, alors que les yeux en vain fatigués se closent sur la lande, approfondie à chaque sondage, jusqu'à l'infini d'un mur d'ocre pâle lézardé de morditures pourpres,

je connus les joies, les fiertés et les fièvres.

Et de mon âme vers cette terre, et de cette terre vers mon âme je sentis sourdre enveloppante la sympathie...

ESTHÉTIQUE.

Maintenant que je l'ai comprise toute, cette Terre, — car est-il stade d'initiation au delà de la souffrance : pleurer de la tristesse d'un paysage mort...? — son âme vibre dans mon souvenir.

Et ainsi, idéalement colorés aux nuances dominantes de l'imagination — palette brouillée par les ambiances journalières — passent dans mon abstraction les anciens points de vue : parfois matins clairs de blanc soleil et plus souvent funérailles noires d'automne.

Déjà l'image, tant de fois caressée, devient fruste dans l'habitude et les reliefs du décor se lustrent de la patine des choses vieilles et baisées : patine pour tels paysages toute d'atténuation et de mysticité. L'image surgit d'un renouveau lustral ; c'est l'amour de la Campine qui se hausse jusqu'au Réve.

(*Décembre 1893*)

SANTA CASA.

Au Poète Rodrigue Sérasquier.

Accroupie tout près de l'église, comme les mendiantes frileuses des portiques, rêvait la petite maison blanche : quel air simplet, même en ce dimanche et malgré toute cette prodigalité du sable fraîchement répandu sur le pas de la porte ; mais que de gentillesses, petite maison, dans ta fenêtre où guettent quelques géraniums, que de coquetteries sous le tortis de vigne naine qui t'encourtine, oh ! si amoureuxment...

Ne serait-ce ici qu'elle file le lin — et celui de pureté et de vie, — la petite vierge Marie, au béguin empesé, la petite vierge évadée d'un retable ?

Douce est en effet la mélodie que chante la nature. Et quand en salutations se courbent les peupliers, tu entends comme des froufrous de longues mousselines et d'ailes de chérubins.

Or, dans la symphonie des ave s'arpège vers des hauteurs d'adoration protectrice, mais plus droite encore, une note cécilienne infiniment : un angélu qui délivre et dont les accords — tels les gestes consécatoires des prêtres — désarment dans l'alentour tout sortilège.

Car là, sur le mur une plaque déjà fruste syllabait la sauvegarde.

Elle faisait face à l'orient où très au loin moutonne la vague des sables.

« Pax huic Domui » ainsi disait la pierre. N'as-tu entendu ces doux répons qui glissent de lèvres sacerdotales ?

Et sont réverberés les effluves de grâce :

Ministre et symbole, cette pierre litanierait-elle les rogations sur les masures signées d'une croix et les champs bordés de buis ? clamerait-elle des exorcismes devers la noirceur des sapinières où des maléfices couvent l'incendie, devers la pâmoison des mares que les âmes errantes des impudiques viennent lutiner au crépuscule ?...

..Maintenant le soleil strie le mur de chaudes raies d'or. Et dans ce midi clair d'apothéose la pierre votive s'érige comme échappée d'orfroï...

O la petite maison vêtue de paix et la bénédiction de cette pierre !

(de Zoersel : Septembre 1893)

L'AGONIE DES CHAMPS.

De pâleur et d'or, aux luisances atténuées d'une patène eucharistique, se penchait le soleil au dessus de la lente agonie.

Dans l'adoucissement de tous les coloris — car aussi sur les arbres de la route fumait en encens bleuté la tristesse des derniers brouillards — la glèbe épuisée gardait encore le reflet rose des anciens matins.

Mais les sillons presque effacés par un trop long abandon striaient cette triste chair d'ombres faibles et allongées, couleur des veines anémiques où s'est caillé un reste de sang.

Et le silence veillait...

EDMOND DE BRUYN.

UN SOIR.

*D*ans le clair de la fontaine
 Regardons la Nuit qui se baigne.
 Tout bas, le Zéphyr lui murmure
 Des mots d'amour ;
 Les Astres, dans le crépuscule,
 Pour l'admirer, se penchent tour à tour ;
 Les corolles des Nénuphars
 Ouvrent leurs yeux
 Et sous le désir de ces regards,
 Sous la caresse des Flots harmonieux,
 Sous les tendres aveux soupirés par les Choses,
 La Nuit amoureuse frissonne
 La lune tend sa voile d'or
 Et les nymphéas lui sourient ;
 Les cygnes, blanches rêveries,
 Caressent l'onde qui s'endort.
 Venez, c'est l'heure où le silence
 Plane sur le monde muet ;
 Mieux que pavane et menuet
 Que cette barque nous balance.
 C'est l'heure où le jour devient nuit,
 C'est l'heure des nuances, l'heure
 Où l'aile du mystère effleure
 Le dernier rayon qui s'enfuit.
 Donnez votre main, douce amie ;
 Au clair de lune, allons rêvant ;
 Je veux que sur mon cœur le vent
 Vous caresse tout endormie.

LIONEL DES RIEUX.

TABLETTES

ERRATA :

En notre numéro de janvier, dans la prose de M' Alfred Lavachery, lisez : page 67, ligne 8, *le sentiment* ; page 63, ligne 16, *de cair* ; ib. ligne 17, *les enries*. Dans celle de M' Frédéric Friche, page 83, ligne 9, lisez : *une trame* ; et page 84, ligne 2 en remontant, *errantes*.

* *

Malgré l'augmentation du nombre des pages de ce numéro, nous sommes forcés de remettre au prochain nos chroniques littéraires artistiques et musicales.

Le numéro de mars contiendra aussi un poème de M. A. Ferdinand Hérod, intitulé *Floriane et Persigant*.

* *

Prochainement, notre couverture sera ornée d'un dessin de M' Georges Lemmen, actuellement exposé au salon de la *Libre Esthétique*, à Bruxelles.

Nous donnerons aussi des illustrations de MM. Jan Toorop, Théo Van Bysselberghe, Henri Vandevelde, Georges Minne, Maurice Daur, Armand Rassenfosse, Augusto Donnay, etc.

* *

A l'occasion de notre numéro de Janvier, la *Jeune Belgique* a fait un calembour.

* *

Monsieur José Maria de Hérédia vient d'être élu membre de l'Académie Française, que le maître souverain des *Trophées* veuille recevoir ici, une fois de plus, l'hommage de notre profonde admiration.

Et c'est surtout à l'Académie que doivent s'adresser toutes félicitations.

* *

Petites bêtises des grands journaux : A propos de cette élection, il est parlé en un quotidien flamand, de M. *Joseph de Méridade* [sic].

* *

Deux nouveaux confrères encore : L'ALBUM DES LÉGENDES, mensuel illustré. Direction : A. et J. des Gachons, 10 Rue de Buci, Paris. Nous y remarquons surtout des contes de René Boylesse et Alphonse Germain, et un hors texte en couleur d'André des Gachons.

PAGES D'ART, revue éclectique et d'Occidentalisme, mensuel, — 6 Rue Deville à Toulouse. Au sommaire du premier numéro, Bésny de Gourmont, Emmanuel Delbousquet, etc.

Nous sont revenus LA SYRINX et BLAETTEL FÜR DIE KUNST où nous lisons de fort belles traductions de Baudelaire.

* *

A l'initiative de MM. Paul Gérardy et Richard Ledent, il s'est constitué à Liège un comité dans le but d'élever un monument à César Franck.

Président : M. J.-Th. RADOUX, directeur du Conservatoire royal de musique de Liège.

Vice-président : M. KLEYER, chef de Deaux-Arts de la Ville de Liège.

Membres :

MM. H. DABIN, éditeur de musique 'maison Muraille', rue de l'Université, Liège.

J. DEFRECHÉUX, rue Bonne-Nouvelle, Liège.

J. DUPONT, directeur des Concerts populaires, Bruxelles.

Sylvain DUPUIS, professeur au Conservatoire royal de Liège, directeur de la Société des Nouveaux Concerts, rue Jansosse, Liège.

Eng. ISAYE, professeur au Conservatoire royal de Bruxelles.

D' JORISSENNE, boulevard de la Sauvenière, Liège.

L. KEFER, directeur de l'École de musique de Verviers.

Maurice KUFFERATH, directeur du « Guide Musical », Bruxelles.

Richard LEDENT, homme de lettres, rue d'Amersour, Liège.

Octavo MAUS, directeur de l'Art moderne, rue du Berger, Bruxelles.

Jules SAUVENIERE, homme de lettres, rue Bassenge, Liège.

M. Albert MOCKEL, rue Léon Coignet, Paris, sera le délégué à Paris de la Commission.

M. Paul GÉRARDY, a été désigné pour remplir les fonctions de secrétaire de la Commission.

L'artiste chargé de l'exécution du monument M. Joseph KULOT, s'est mis à l'œuvre et pourra bientôt exposer son projet.

Les souscriptions seront reçues chez tous les membres de la Commission.

Un sous-comité vient de se former à Paris, et secondera puissamment le comité central liégeois. Il est composé de MM. Vincent d'Indy, président, Camille Benoit, Charles Bordes, Pierre de Bréville, Albert Calen, Arthur Cognard, Ernest Chausson, Henri Duparc, Augusta Holmès et Guy Ropartz.

Il sera donné bientôt, à Liège, un grand concert au bénéfice de l'entreprise. On y exécutera sous la direction de M^r J. Th. Badoux, le chef d'œuvre du maître : *Les Brâtitudes*.

* * *

M. Tony Kellen, rédacteur au *Journal d'Alsace* à Strasbourg (rue des Vœux 9), a entrepris de faire connaître les lettres belges dans les pays de langue allemande. Il vient de publier une belle édition allemande de *Kees Doork* avec une introduction sur M. Georges

Eckhoud, et il fera paraître prochainement une traduction de *la Nouvelle Carthage*.

Il prépare une étude sur notre littérature, et il a consacré au *Réveil* un article très élogieux, en la revue *Lichtstrahlen*.

M^r Tony Kellen publie actuellement un roman en langue allemande « *Die Gräuel* » qui paraîtra peut-être également en français.

* * *

Aux livres dont nous avons annoncé la publication, dans la collection du *Réveil*, ajoutons : *Vers la Vie*, de Richard Ledent; une suite de trois drames en vers intitulés: *la Forêt, la Mer, la Ville*, formant un volume in-8° d'environ 150 pages, au prix de 3 francs.

On souscrit chez l'auteur, rue d'Amerecur 12, Liège, ou à l'administration du *Réveil*.

Paraîtront aussi, prochainement :

Les Hymnes à la Nuit et *les Chants spirituels de Novalis* [Frédéric de Hardenberg] traduits en français pour la première fois par Paul Gérardy et ornés d'un portrait de Novalis.

A tous ceux de la ronde, un livre de vers par Paul Gérardy.

Deux petits volumes in-16, d'environ 100 pages chacun

Il sera tiré de chaque ouvrage 300 exemplaires sur hollande Van Gelder à fr. 2,50 et 20 exemplaires de luxe sur Japon impérial à 5 francs.

En souscription au *Réveil* ou chez M. Gérardy rue St-Bémy, Liège, les deux volumes réunis : édition sur hollande fr. 4 ; sur Japon fr. 7.



SOMMAIRE DU NUMÉRO DE FÉVRIER 1894.

Henri de Régnier	Odelette.
Francis Vielé-Griffin	Chanson de l'Heure triste.
Camille Lemonnier	Fragment.
Auguste Jenart	L'Abyme.
Paul Gérardy	A tous ceux de la ronde.
Edmond De Bruyn.	Paroles pour ma Campine.
Lionel des Rieux	Un soir.

Tablettes.



(FLANDRE ET WALLONIE)

IV^e ANNÉE, N^o 3 (nouvelle série)

MARS 1894

LE RÉVEIL



Ce numéro 50 centimes

Voir le Sommaire à la quatrième page de
la couverture

LE RÉVEIL

(FLANDRE ET WALLONIE)

MENSUEL DE LITTÉRATURE ET D'ART

NOUVELLE SÉRIE

Paraît le dernier jour du mois

ABONNEMENT : *un an* 5 frs. (Étranger 6 francs.)

Secrétaire de Rédaction : FRÉDÉRIC FRICHE

Administrateurs : } RODRIGUE SÉRASQUIER
 } FLORENT BOSSAERTS

Administration, Rue Neuve St-Pierre, 71, Gand.

Adresser tous manuscrits, livres et revues, à la Rédaction, Rue
St-Liévin, 306, Gand.

COLLECTIONS DU RÉVEIL.

- I^{re} ANNÉE, 1891, (*les Essais*) un volume in-4° de
200 pages. Prix marqué fr. 4 (épuisés)
- II^e ANNÉE, 1892, un volume in-8° raisin de 400 pages
Prix Marqué fr. 5 (quelques exemplaires
seulement) » 12 00
- III^e ANNÉE, 1893, un volume in-8° coquille de
400 pages » 6 00
-

L'année 1894 formera un volume in-8° grand-médian de
550 pages environ

*L'Administration rachèterait au prix fort des exem-
plaires en bon état des nos 4 et 5 de 1892.*

FLORIANE ET PERSIGANT

DRAME

à FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

LES ACTEURS DU DRAME

FLORIANE
PERSIGANT
YOLAINE, suivante de FLORIANE
AURÉLIE, suivante de FLORIANE
UN EVÊQUE
DES NONNES
DES SUIVANTES de FLORIANE

Le Rideau s'ouvre assez lentement, et l'on voit :

*Une terrasse devant un palais,
en un parc fleuri, au bord de la mer.*

*FLORIANE, rêveuse, est accoudée aux balustres de la terrasse,
D'un vague regard, elle regarde la mer, et, derrière elle, il y a
deux de ses suivantes, YOLAINE et AURÉLIE.*

YOLAINE

O Maîtresse,
 Voyez :
 Voici qu'un doux printemps réjouit les jardins ;
 Le frais soleil du matin
 Sourit au ciel rayé
 D'azur et d'or et de pourpre éclatante,
 La brise amicale caresse
 Les lys rêveurs et les roses clémentes :
 Voici venus les gais matins,
 O Maîtresse,
 Et dans la clarté de vos yeux
 On dirait que s'égare un rêve soucieux.

FLORIANE

Oui : de la mer et des vallons, printaniers et joyeux,
 Monte un grand soupir amoureux.

AURÉLIE

Cette aurore,
 Tandis qu'en les branches les nids dormaient encore,
 On eût dit que des barques passaient,
 On eût dit que des barques chantaient :
 Des barques blanches que pavoisait
 Un doux frissonnement de palmes,
 Des barques où des Sylphes
 Rhythmaient la chute molle des rames,
 Des barques où, le regard limpide,
 Dansaient des Fées
 Et qui, parées de purs trophées,
 Voguaient vers les horizons calmes,

FLORIANE

Les barques s'en allaient, dans l'aurore du jour,
 Vers les Iles de joie et d'amour.

YOLAINE

Peut-être, ô Reine,
 Bientôt
 Une claire haleine

Amènera de l'horizon aux doux échos
Quelque beau Chevalier..

AURÉLIE

Quelque Chevalier qu'éblouira votre vue
Et qui vous dira des paroles éperducs,
Et de qui vous rirez.

FLORIANE

Et de qui je rirai..

Rire, rire..
Oh, parfois, je suis lasse..
Ceux que j'ai chassés, comme ils doivent me maudire..

Ils passent :
Ils s'en vont vers la bravoure des aventures,
Et il me semble que je respire
L'enivrant parfum des voluptés futures :
Et mes chansons les attirent.

Ils viennent :
Ils tressaillent d'amour, les affolés,
Ils halètent vers mes baisers de souveraine :
Oh les lâches, oh les pauvres Chevaliers.

Ah, comme je les méprise,
Et comme je ris d'eux :
Et pas un ne m'a prise
Et tous partent, voguant vers des pays ténébreux.

Et pourtant parfois, je suis lasse
De railler les Chevaliers qui passent.

YOLAINE

Maîtresse, si quelque Chevalier indompté,
Quelque railleur de la railleuse était resté ?.

AURÉLIE

Peut-être, en le silence ami du crépuscule,

Vous iriez tous les deux, les yeux extasiés,
Cueillir, au gai bourdonnement des libellules,
Les roses d'espoir qui fleuriraient les rosiers.

YOLAINE

Peut-être, ô chère Maîtresse, vous aimeriez.

FLORIANE

Moi.. aimer..

Non, je ne puis aimer.

J'entends encore les paroles de mon père,
Quand il mourut :

« O Floriane,
Par la sagesse j'ai connu
Le monde et ses graves arcanes,
Par la sagesse j'ai connu
Les magiques mystères ;
J'ai acquis les sublimes richesses..
Et mon pouvoir, je te le laisse ;
Tu commanderas aux Esprits,
Tu ne craindras nul ennemi,
Tu jouiras des richesses suprêmes :
Et pourtant ce pouvoir périrait
Si un jour
Tu criais à quelque Héros : Je t'aime.
Tu verrais alors tomber ce palais,
Et, railleurs,
Les Esprits, tes esclaves et tes protecteurs,
S'enfuiraient.
Oh, garde-toi de l'amour :
O ma fille, ô Floriane, n'aime jamais ».

Et je suis la Magicienne
A qui l'amour est inconnu,
La Souveraine
Vers qui vainement les Chevaliers sont venus,

YOLAINE

Pauvre Reine..

FLORIANE

Oui, pauvre..

Et triste, souvent.

Il me semble parfois, quand le vent
Me frôle de senteurs enivrantes et chaudes,
Qu'il est divin d'aimer :
Et mes chansons alors appellent les Chevaliers.

Et je les entends qui m'implorent de paroles
Lâches et vaines,
Et je les vois qui s'affolent.

Et je reste l'impassible Magicienne
De qui nul mot d'amour n'a fait trembler la voix :
Pour de tels insensés je braverais la Loi ?

Et pourtant je suis lasse :
Oh, le Héros ne viendra-t-il jamais,
Le Héros de royale grâce,
Celui que j'aimerais ?

AURÉLIE

Maîtresse, vous dites des paroles étranges.

FLORIANE

Ah, qu'ai-je dit ?

Non, je ne dois pas chanter les louanges
Des Héros glorieux :

Et je serai celle qui rit
Des murmures amoureux.
Aucun rêve d'amour ne pâlera mon front,
Et je raillerai les imprudents qui viendront.

AURÉLIE

Voyez, Yolaine, elle rêve.

YOLAINE

Peut-être, dans le rêve,
Le vague de son chagrin s'apaise.

FLORIANE

Et quand, le matin ou le soir,
J'entends les cloches,
Qu'au fond du val ombreux et silencieux sonnent
Les claires nonnes,
Je crois écouter des hymnes d'espoir
Qui s'égarer par les roches :
Des hymnes d'espoir et d'amour..

Et vivre me semble moins lourd.

Sont-elles heureuses, les frères orantes
Qui écoutent les cloches lentes ?

En quels pays fous s'égarer mes rêves ?
Le flot caresse harmonieusement la grève,
Les fleurs sourient dans mes parterres,
Et moi, l'éblouissante reine
De qui nul n'a baisé les lèvres sereines,
Je passe, fière et rayonnante de lumière.

AURÉLIE

Riez, ô Maîtresse, soyez heureuse.

FLORIANE

Oui.. je suis heureuse.

YOLAINE

Et pourtant vous souffrez d'une vague tristesse.

On entend un son de cor

FLORIANE

Qu'est-ce ?

PERSIGANT, *au dehors*

O Reine, le Chevalier Persigant demande

Lui, protecteur des purs et vainqueur des mauvais,
 Que tu lui ouvres les portes de ton palais :
 O Reine Floriane, il faut que tu l'entendes.

FLORIANE

Lui, Persigant,
 Le Chevalier devant qui
 Tremblent les princes arrogants,
 Et que nul Héros ne vainquit..

Oh, sa puissance n'est rien auprès de la mienne.

Qu'il vienne.

Aurélie, va recevoir le Chevalier.

AURÉLIE sort.

Qu'il vienne, l'insolent qui se livre soi-même.

Et toi, Yolaine, pare-moi
 De brocards, d'ors et de gemmes :
 Je veux voir à mes pieds,
 Humble, soumis et blême,
 Celui dont le nom seul a fait frémir les rois.

Avec YOLAINE, FLORIANE entre dans le palais.

AURÉLIE, qui amène PERSIGANT, revient.

AURÉLIE

C'est ici, Chevalier, que vous verrez la Reine.

AURÉLIE entre dans le palais.

PERSIGANT

Bientôt paraîtra l'orgueilleuse Souveraine,
 La cruelle dont tant de malheureux s'éprennent.

Je te verrai, Magicienne aux yeux railleurs,
 Qui troubles les Héros de mordantes paroles
 Et les chasses vers l'effroi des mauvais ailleurs.

Je parais, Floriane, ô Folle entre les folles,
 Qui n'as pas vu le bras du faucheur ombrageant
 D'ombre morne ta tête aux parures frivoles.

Tu n'as pas vu briller le pur et chaste argent
 Du glaive, éclair farouche en l'orage des nues
 Qui voilent soudain le ciel jadis indulgent.

Voici que les heures de larmes sont venues:
 N'entends-tu pas marcher le sombre Voyageur
 Qui t'apporte le faix des douleurs inconnues?

Femme, voici que s'est dressé l'amer Vengeur.

Rien ne m'arrêtera, les ruses ni les plaintes :
 Le faucheur fauchera sans trembler : l'œuvre est sainte.

*Radieuse, le front, le cou, les bras,
 la poitrine, les cheveux glorieux de
 parures, FLORIANE paraît, en un
 jeune et lumineux cortège de SUIVANT-
 TAILLÉ.*

FLORIANE

O noble Chevalier, ô Héros qui courus
 Par le monde, vainqueur dans les combats ardus,
 O Persigant, salut.

PERSIGANT

O Femme, ne ris pas ton sourire léger :
 Je suis le grave et le farouche Messenger.

FLORIANE

Grave et farouche Messenger,
 Entre au palais de Floriane,
 Où, parmi les clartés diaphanes,
 Tu verras les belles danses
 Qui t'empêcheront de songer :
 Viens vivre les heures d'oubli.

Il m'a vue, et n'a pas tressailli :
Et ses regards sont voilés d'ombre étrange.

PERSIGANT

Je n'entrerai pas dans ton palais
Et je ne verrai pas les danses
Qui réjouissent tes esclaves.
Femme, tes suivantes, chasse-les.
Je dois te parler en paroles graves.

*A un signe de FLORIANE, les SUI-
VANTES rentrent dans le palais.*

FLORIANE

O Toi qui sembles vouloir toujours guerroyer,
Parle, Chevalier.

PERSIGANT

Va il n'est plus temps de railler,
O Souveraine de magie et de douleur.

Sais-tu quel est ton crime ?
Sais-tu que par le monde maintenant
Les bons pleurent et que les méchants les oppriment ?
Et les bons, c'est toi qui les a voués aux pleurs,
O Souveraine de magie et de douleur,
O Toi dont le sourire ment.

FLORIANE ¹

Tes paroles me troublent :
Pour la première fois,
Les paroles d'un Chevalier me troublent.
Elle est amère et douce, ta voix.

PERSIGANT

Ceux dont l'armure était la parure de fête
Et qui partaient joyeux vers les belles conquêtes
Errent par les forêts et les prés, tristement :
Le soleil ne rit plus dans les plis des bannières,
Et les destriers ne hennissent plus au vent
De gloire qui leur ébouriffait la crinière.

FLORIANE

Oh, parle, Persigant,
 Parle :
 Ta voix m'effraie à la fois et me charme,
 Et je me sens toute troublée en t'écoutant.

PERSIGANT

Et, dans le crépuscule des forêts,
 Las parmi les herbes de deuil,
 Les chevaliers, oublieux de l'ancien orgueil,
 Oublieux des claires luttes que jadis ils aimaient,
 Ne tirent plus le glaive
 Que pour graver un nom sur l'écorce des arbres :
 Et c'est ton nom, Floriane ;
 Et ils rêvent de vains et tristes rêves
 Et ils pleurent de mornes larmes,
 Eux que ta voix magique a détournés
 De la route divine où ils devaient marcher.

FLORIANE

O Chevaliers que ma voix appelait,
 O Chevaliers que j'ai chassés loin de mon palais.

PERSIGANT

Et cependant,
 Des plaines, des vallons, des halliers,
 Montent les lourds, montent les longs gémissements
 Des pauvres et des souffrants
 Que ne secourent plus les Chevaliers.

O Femme dont les ruses domptent,
 O Femme, la douleur triomphe par le monde.

FLORIANE

A entendre tes paroles amères,
 Je souffre un étrange chagrin ;
 Une chaîne rude m'étreint :
 Un vent froid n'a-t-il pas clos les fleurs printanières ?
 Tout est triste dans le jardin
 Et la mer se ride de soudaine colère.

PERSIGANT

Or, ô Femme, voici que le Vengeur se lève,
 Casqué d'argent lucide et ceint du chaste glaive,
 Du glaive trempé dans l'eau sacrée et béni,
 Du glaive immaculé qui rayonne et punit.

Vois-tu le ciel strié de funèbres rougeurs ?
 Voici que devant toi s'est levé le Vengeur.

O Femme, je suis le Vengeur.

FLORIANE

Oui, j'ai péché sans doute,
 Moi qui chassai vers les pâles routes
 Les bons Chevaliers,
 Moi, la semeuse de douleurs.

Et te voici, toi, le Vengeur.

Mon crime sera expié.

O Persigant, ô Vengeur,
 Frappe :
 Tire le glaive noble et chaste,
 Mes yeux verront sans frémir sa lueur,
 Et que son froid pénètre au cœur
 De celle qui sema les railleuses douleurs.

PERSIGANT

Je frapperai,
 Et nul ne me criera des mots de blâme.

Pourtant, ô Magicienne cruelle,
 O Toi qui n'as pas eu pitié,
 J'ai pitié de ton âme.
 Qu'elle ne souffre pas les souffrances éternelles;
 Ne meurs pas avec la souillure du péché :
 O Floriane,
 Ne veux-tu pas prier ?

FLORIANE

O la vaine pitié..
Prier, prier..
Quel Dieu prierais-je ?
Le Dieu
Que là-bas les nonnes implorent
Et dont, peut-être, la voix chante dans les cloches ?
Comment le prierais-je ?

Nulle prière, ô Chevalier,
N'humiliera mon front orgueilleux :
Que m'importe que ma peine s'allège ?

PERSIGANT

O Femme impie,
Descends au monde où les péchés
Que nul ne pardonne s'expient..

FLORIANE

Ah, Persigant, que tu es beau dans ta colère ;
Tu m'apparais comme un Esprit crépusculaire
Surgi pour me vaincre du mystère des flots..

O Persigant, si tu étais venu plus tôt..
Sans doute, au chant qui triomphe en ta voix,
Pour te suivre,
J'aurais bravé la rude Loi.

PERSIGANT

La Loi ?

FLORIANE

Ah.. La farouche Loi..
Non, je ne puis plus vivre..
Frappe, frappe-moi..
Peut-être dans la mort je serai libre..

PERSIGANT

O Floriane, quelle est la loi qui t'opprime ?

FLORIANE

Frappe, Persigant, frappe-moi..
Frappe, ô toi qui viens punir mes crimes..

Et pourtant il est triste
De songer que ne me souriront plus les douces fleurs,
Que ne me riront plus les belles perles
Ni les rubis joyeux ni les tendres améthystes.

Pourquoi pleurer de vains pleurs ?
J'entends la nuit, la nuit farouche qui m'appelle.

Oh, je ne verrai plus luire dans mon palais
Les gemmes qu'animent les danses vagabondes,
Quand scintille le chœur léger des vierges blondes..

O Persigant, ô Persigant, si tu voulais..

N'as-tu rêvé jamais à quelque fiancée ?
Elle venait gaiement te tendre la couronne
Que pour ton front ses blanches mains avaient tressée ;
A l'heure lente où le dernier solcil d'automne
Pleurait et mourait dans la brume endolorie,
N'as-tu rêvé jamais à quelque vierge calme
Qui, les cheveux fleuris et la robe fleurie,
T'offrait la frondaison d'une éternelle palme ?

O Persigant, si devant toi s'était dressée
La Fiancée ?

PERSIGANT

O Femme, Femme lâche et vile,
Qui basement veux me tenter
Et me chasser vers les cités
Sur qui plane la nuit stérile.

Oh, je te tuerai sans pitié :
Femme, c'est l'heure d'expier.

Il tire le glaive.

FLORIANE

Arrête, Persigant, regarde..
Regarde : ne suis-je pas belle ?
Regarde mes yeux en qui ardent
Les rais de la lumière immortelle;
Regarde ma fauve chevelure
Où brille le feu des aurores,
Et regarde mes lèvres jeunes et pures :
Oh, sacre mes lèvres purpurines
Du baiser nuptial qu'elles ignorent.
Viens, viens, nous vivrons des heures divines.

PERSIGANT

Folle, folle, laisse-moi..

FLORIANE

O Persigant, tu es beau :
O Héros,
O Roi,
Viens dans mon palais t'enivrer
De joie et de lumière :
Ou, si tu veux, je te suivrai,
Je te suivrai par les clairières,
Je te suivrai par les prairies,
Par les vallées que l'hiver a défleuries,
Par les calmes et les tempêtes de la mer :
Prends la gloire de ma chair.

PERSIGANT

Tais-toi, tais-toi.

FLORIANE

Viens, viens, ô Roi,
Viens m'étreindre de tes baisers victorieux ;
Et près de moi,
Tu oublieras ton Dieu.

PERSIGANT

O Floriane, tu blasphèmes.

FLORIANE

O Persigant, Persigant,
Je t'aime.

Vers le palais, on entend un bruit sourd.

Des BUIVANTES accourent égarées.

AURÉLIE

Reine, Reine,
Le palais s'embrase de feux ardents.

YOLAINE

Les miroirs magiques se brisent,
Et partout rient des rires stridents,
Oh d'affreux rires.

Les BUIVANTES s'enfuient.

*De l'obscurité plane sur le palais.
Des femmes étranges sortent de
terre, et veignent le palais, qui s'em-
brase et s'écroute.*

FLORIANE

La Loi s'est accomplie.
Je les ai dites, les paroles de folie,
Et me voilà, pauvre, et triste, et seule sur la terre.

Que faut-il maintenant que j'espère ?

O Chevalier,
Vois la malheureuse qui pleure à tes pieds.

PERSIGANT

O malheureuse,
Qui, pour garder une puissance vaine
Restais soumise à cette loi de haine..
O pauvre, pauvre orgueilleuse..
Et pauvre railleuse
Qui, n'osant point briser la loi,
Chassais loin de toi
Ceux qu'avait attirés la ruse de ta voix.

FLORIANE

Persigant, ne raille pas.
 Oh, prends pitié de Floriane,
 Oh, prends pitié de la pauvre femme qui t'aime,
 Et te suivra
 Les yeux charmés de joie diaphane,
 Si tu l'aimes.

PERSIGANT

Voici maintenant que tes paroles m'émeuvent.

FLORIANE

O Chevalier, je serai ton humble servante.
 Laisse-moi seulement devenir ta servante,
 Et, quand naîtra le printemps, je croirai
 Que les fleurs me sourient sur la berge des fleuves ;
 Et je cueillerai les corolles d'espoir dans les prés.

PERSIGANT

Oh, ces paroles qui m'émeuvent..

FLORIANE

O Persigant,
 Voici que pleure la rieuse,
 Voici qu'implore l'orgueilleuse ;
 O Chevalier, bon Chevalier,
 Sois clément :
 Pourvu que je te voie,
 Je chanterai mes hymnes de joie,
 Oh, de joie immortelle.

PERSIGANT

O Floriane, j'ai pitié de ta misère :
 Qu'un limpide printemps refleurisse en tes yeux,
 Des Anges sans doute planent au ciel pieux ;
 Ne pleure pas, ma blanche Floriane, espère.

Frêle amie, tu me suivras par les chemins.
 Fuyant le monde obscur semé de mornes tombes,
 Nous irons par les vals où volent les colombes,

Et la candeur des lys parfumera tes mains.

FLORIANE

Et, quelquefois, viendra l'heure des bonnes fièvres ;
Et, tandis que les étoiles, au ciel béni,
Exalteront le chant de l'amour infini,
Tes lèvres fières baiseront mes douces lèvres.

PERSIGANT

O Floriane, ô toujours folle,
O toujours celle qui voulait
Qu'on l'implorât d'amoureuses paroles,
Toujours celle qui appelait
Les Chevaliers vers son palais.

O Floriane, ô sœur,
Si tu veux connaître ma route,
Si tu veux me suivre parmi les aventures,
Floriane, ô sœur, écoute :
Sois la claire amie qui console
Et dont les pâles mains guérissent les blessures.
Ma route est la route d'épreuves
De qui s'écartent les amantes aux nuits folles ;
Suis-moi pour le doux partage des saintes œuvres.

FLORIANE

O Persigant, si j'ai péché encore,
Pardonne-moi :
Laisse mes regards s'enivrer de ton aurore,
O mon Chevalier, ô mon Seigneur, ô mon Roi.

PERSIGANT

O Toi qui te repens, je te l'ai dit :
Tu me suivras parmi les aventures,
Tu me suivras par les soleils et par les neiges ;
Tu souffriras l'aride brûlure des midis,
Tu souffriras le vent des froidures.

Et que Dieu nous protège.

On entend un son lointain de cloches.

PERSIGANT

Ah, écoute :
 Les cloches nous avertissent.
 Ecoute les cloches propices
 Qui nous détournent des mornes routes
 Où la pente des précipices
 Se voile de troublantes et de trompeuses fleurs.
 C'est leur chant qui te guidera vers le bonheur.

FLORIANE

Oui, j'écoute le chant des cloches,
 Le chant argentin et rêveur,
 Le chant d'amour et de ferveur,
 Et je comprends la voix des cloches.
 La voix est pacifique et la voix est fidèle,
 Et l'on dirait que doucement elle m'appelle.

PERSIGANT

Entends ce que les cloches disent :
 « O Toi qui ne hais plus l'amour,
 Viens aux chastes jardins de jour
 Que parfument les blanches brises ;
 Dans l'or de l'éternel été,
 Viens cueillir les lys enchantés :
 Fuyant l'amour trompeur et vain,
 A la pure clarté des cierges,
 Viens, élue et voilée, ô Vierge,
 Vers l'amour de l'Époux divin.
 Les Anges te montrent la voie
 Et tes yeux ont vu la lumière :
 Viens chanter, au cloître de joie,
 L'ineffable amour des prières. »

FLORIANE

Seigneur, Seigneur, si j'ai péché, pardonnez-moi ;
 Je suivrai le chemin, Seigneur : j'aime et j'espère.
 Mes lèvres baiseront pieusement la Croix,
 Je cueillerai la fleur divine des prières.

DES VOIX DE FEMMES, *qui chantent lointaines*

Un soleil d'amour illumine
 Les prés où les ruisseaux limpides
 Sourient aux floraisons qu'ils mirent ;
 Et, murmurant de belles hymnes,
 Des Anges frôlent les collines.

C'est un jour de paix et de joie ;
 Seigneur, qui chassez les angoisses,
 Vous qu'exaltent les chœurs d'étoiles,
 Époux d'extase, Époux de gloire,
 Votre doux triomphe flamboie.

FLORIANE

Époux d'extase, Époux de gloire,
 J'incline mon humble front devant ta victoire.

PERSIGANT

Soyez béni, Seigneur, dont la chaste tendresse
 Sauve la pauvre pécheresse.

LES VOIX, *plus proches*

Vous qui parez le ciel d'aurores
 Dont l'éclat propice console
 Et de soirs éléments qui pardonnent,
 Vous qui semez les purs vignobles,
 O Seigneur, nos chants vous adorent.

*En lente procession, paraissent des NONNES, avec
 à leur tête, un ÉVÊQUE, YOLAINE et AURÉLIE les guidant*

FLORIANE

O Vous que Dieu bénit, puissent un jour mes yeux
 Briller comme vos yeux d'amour chaste et joyeux.

PERSIGANT

Floriane, ô Pénitente, déjà tes yeux
 S'illuminent, bénis, d'amour chaste et joyeux.

YOLAINE

Seigneur, ici se dressait
 L'orgueil magique du palais.

L'Évêque s'avance vers les ruines du palais; il fait le signe de la croix; et arperge la terre d'eau bénite.

L'ÉVÊQUE

O Terre où se dressait le palais de mystère,
 Le palais maudit, sois purifiée, ô Terre;
 Que loin de toi les noirs Esprits soient rejetés
 Et que l'eau sainte lave tes impuretés :
 Fais croître, ô Sol bénit, la moisson immortelle
 Et fais luire l'or des épis victorieux;
 Et que s'élève ici la pieuse chapelle
 D'où les psaumes d'amour monteront vers les cieux.

UNE NONNE

Seigneur, Seigneur, de la chapelle
 Vers la sérénité des cieux
 S'envoleront les chants pieux,
 Les hymnes de gloire éternelle.

UNE AUTRE NONNE

O doux Maître, nous vous prions
 A genoux sur les claires dalles
 Et des lumières liliales
 Au candide lin de nos fronts.

FLORIANE

Et, parmi vous, mes sœurs, priera la Pénitente.

FLOBIANE s'en va vers les Nonnes

PERSIGANT

Voyez, voyez : le ciel se dore
 D'une splendeur éblouissante et diaphane.
 Va vivre les belles aurores,
 O Pardonnée, ô Vierge, ô Florianc.

UNE NONNE

Sœur, venez avec nous vivre la vie aimante,

FLORIANE

Héros d'amour, Chevalier doux et glorieux,
Par qui luit la première lueur à mes yeux,
O Persigant, adieu.

Seigneur qui bénissez la paix des crépuscules,
Seigneur qui bénissez la candeur des matins,
Je vous prierai, Seigneur, en l'ombre des cellules.

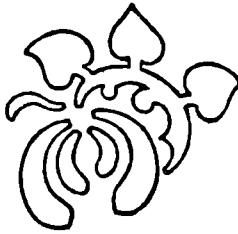
Seigneur, Seigneur, je baiserais vos pieds divins,
Seigneur, je baiserais le sang de votre plaie,
Et vous me guiderez par les calmes chemins.

Je cueillerai des fleurs aux ronces de la haie ;
Je vous prierai, Seigneur, dans le radieux jour
Des chapelles que la prière sainte égaie :

O Dieu de paix, ô Dieu d'extase, ô Dieu d'amour.

*Tout se sont agenouillés.
Le rideau se ferma lentement.*

A. FERDINAND HÉROLD.



CHRONIQUE MUSICALE

Bruxelles.

Treize concerts par quinzaine, et pas une œuvre ! S'il s'en produit une, d'Art vrai, intransigeant, éloignée de la rhétorique musicale que des écoliers sans idées, c'est-à-dire sans culture générale, des *musiciens* seulement, ont râclée à la surface des drames wagnériens, autant que libre des traditionnelles formules qui mènent au prix de Rome, croyez-vous qu'on l'acclame, et que les batteurs de mesure, salués par hyperbole *chefs* d'orchestre, s'en emparent avec joie ? Non ! On la massacre, sans même de répétition préalable, au jour de Noël, dans quelque survivante Eglise, qui, malgré elle, se souvient.

Richard Wagner : voilà le mot magique qui a corrodé toutes les cervelles des compositeurs. Parce qu'en des années d'intellectuelle insurrection, les tempêtes d'une mer d'épouvante, traversée des fantômes de la légende populaire, l'essence poétique des vieux bourgs de Thuringe, l'âme du peuple allemand, transparente d'abord à travers le Freyschütz de Weber, puis, idéalement dans la légende de Tannhäuser, enfin dans l'épopée du Nord ; — parceque donc toutes ces choses, fécondées alors par une puissante philosophie et un enthousiasme révolutionnaire, s'étaient soulevées pour la conception de Siegfried ; parceque la même *unité* à la fois de pensée, de politique, de moralité, avait précisé une forme d'Art nouvelle, non encore connue, adéquate ; parcequ'enfin cette forme, unie à l'essence même de l'œuvre, avait créé une perfection de réalité existante, — voilà que des cuistres de musiciens, sans inspiration personnelle, détachent de ce tout, de cette unité, la ligne extérieure et apparente, la mesurent, en cherchent la formule, et composent *d'après* cette formule, comme s'il existait en Art une seule formule, et comme si la forme extérieure d'une œuvre ne devait pas réaliser, exclusivement, l'expression de son essence.

Mais non ! c'est trop métaphysique, cela. Il faut réfléchir ! alors, on ne pourrait jamais écrire qu'après avoir vécu et conçu son art. Or, il faut faire sa trouée, *publier* !... Ce mot infâmé ! Aussi l'école qui se dit wagnérienne a tout desséché. Même parmi les mieux doués pour la technique, trouvez-vous quelque idée ? L'impersonnalité des œuvres les fait confondre toutes en un même regret, et ce qui reste après l'audition des pages lourdes de ces jeunes *écoles*, si vieilles vraiment, c'est la pitié pour la torture, l'effort que se sont imposé les auteurs pour réparer leur pénurie.

J'ai entendu jusqu'à des motifs entiers de la Walküre et de Tristan, grotesquement unis parfois à quelque vague Borodine, se traîner en de péristaltiques crampes, à travers les contorsions d'une harmonie constipée. Et voilà la musique qu'on joue et qui rencontre des adeptes!

Et si quelque initial artiste crée un chef-d'œuvre pur, simple de lignes, transparent d'âme et de vérité, à moins d'une réclame organisée d'avance, personne n'en parlera, personne n'écouterà, parce qu'on n'aura pas placardé en grands caractères, au programme, le nom que le troupeau *doit* admirer.

A la Noël, la maîtrise de St^e Gudule exécute deux œuvres, à peine annoncées, donc anonymes pour le public. Eh bien! pas même un mot dans les revues musicales: nos critiques, ces eunuques qui pèsent et soupèsent *avec modération* des œuvres qu'ils sont incapables de concevoir, donc de comprendre, peuvent-ils soupçonner même ce que renferme cette seule idée: *Art*, dans sa vivante éternité? Se doutent-ils que lorsqu'on parle d'Art, ce ne doit être jamais qu'avec emportement? Il faut qu'on hurle d'enthousiasme devant *l'œuvre*, il faut qu'on vocifère son dégoût, qu'on piétine, qu'on crache devant l'usurpation. L'Art, comme la vérité, est *au-delà du Juste et de l'Injuste*: il passe sur le corps au troupeau, à la société, aux *organisés*.

Ces deux œuvres, jouées à St^e Gudule, à l'heure des lumières qui s'allument, — oh! l'heure du soir, si mystérieuse, si *réelle* dans son silence; vous rappelez-vous l'heure du soir de Bach dans la Passion selon St Matthieu? — ces deux œuvres ont été créées par un homme qui a approfondi l'Art ancien et la Philosophie. Les souillures de la ville civilisée, le salissant coude-à-coude avec le bourgeois, les amusements abêtissants des heures de loisir ne l'ont pas abruti; il a vécu de la fortifiante formation d'âme d'une éducation de prêtre; celle-là du moins garde une rigidité intransigeante, et la société libérale n'a répondu au symbole de Saint Athanase que par le journal à un sou et le cours de la Bourse; — il a pénétré la vérité d'une grande civilisation, sa pensée, son art, son plain-chant, son adoration; la suite logique a été chez lui la séparation d'avec la lettre morte; il est sorti de l'Eglise; car l'Eglise est tombée aujourd'hui dans la platitude, et l'idéal est dans une autre Foi, vers l'avenir. Mais il a conservé pour toujours, immaculé, le secret du grand Art, qui n'est pas une conventionnelle formule, mais donne l'existence extérieure et sensible à *l'Unité*.

Erasm^e Raway a justement ressenti dans le sublime *Ave Maria*, la différence d'impression des deux phrases, et il a donné un caractère différent à *l'Invocation*: « Ave Maria, gratia plena, Dominus tecum : benedicta tu in mulieribus, et benedictus fructus ventris tui, Jesus », et à la *Prière*: « Sancta Maria, Mater Dei, ora pro nobis peccatoribus, nunc et in hora mortis nostrae. Amen. »

Cela aussi est de la poésie *populaire*.

Revenant, à la nuit tombante, de la Forge Roussel, je traversais un hameau de crépuscule ; une Eglise, imprécise en sa lumière mate, invitait d'un bourdonnement étrange, mon rêve à se poser. A gauche de l'autel, quelques planches où des fleurs de mai s'ouvraient à la lumière immatérielle de saintes flammes vers une statue de Marie, allumaient la vie aux yeux de fantomatiques vieilles, dont la voix soutenue par des voix graves qui montaient de ténébreux agenouillements, disaient cette prière, toujours, répétée aussitôt en une mélodie suraiguë, par des enfants angéliques d'inconnaissance : « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort, amen ! — Les âmes innocentes, priant pour l'humanité ! Quelle chasteté dans ces sons, qui sont plus que des mots. Car, avez-vous remarqué combien trois paroles de vic contiennent plus que mille autres ? Chasteté et pitié... « Lui qui sait par la pitié, ignorant et pur » dit Wagner de Parsifal. — Si quelque musicien actuel s'avise de toucher à ces immatériales, toute la technique y passera ; mais au contraire, l'œuvre d'Erasmus Raway a conservé la simplicité de sentiment et la *chasteté* des paroles latines. Vous n'y trouverez aucun grand effet. Cela vous paraîtra sans effort. Rien de cherché, rien de visé ; mais une œuvre, enfin ! — une œuvre vraie, religieuse, un acte de Foi artistique. — Et puis, où trouver un texte comme l'admirable rythme latin ? On voit luire l'émerveillement de l'art mystique au Moyen-âge.

La phrase-type est modulée d'abord par les hautbois soutenus par les clarinettes et les bassons ; puis cette première coloration fondue est subitement accentuée par le quatuor des cordes qui introduit le chant, d'abord les solis, et dans les intervalles de leur invocation, le chœur redit : Ave!... Maria!... comme une confirmation pieuse de la Vierge invoquée, pour reprendre aussi le thème complet, avec lequel les solis disent cette dernière voix : Jesus... Alors va commencer la prière ; ce n'est plus la prosternation murmurante qui évoque le nom béni, sans cri, dans l'âme recueillie ; c'est la prière qui monte et qui se gonfle de toutes les voix ; les violons d'abord s'élèvent en une gradation accidentée ; puis ce sont des figures d'accords décomposés, qui se colorent après, différemment encore, sur les flûtes, les clarinettes, les hautbois. Puis entrent bassons, cors, trompettes et trombones ; c'est le tréfonds démesuré des espoirs, les chœurs et les solis éclatent : Sancta Maria... Mater Dei... quelle émotion d'Art surélevante, cette harmonie de la rythmique latine et de la musique, cette observance des battements de l'âme : puis, en douceur, les mêmes paroles accompagnées par le quatuor ; l'ora pro nobis, dit d'abord par les solis, les harpes, les bois, les trompettes, cors, bassons, suspend l'idéalité et le réel de l'espoir vital en un retour sur soi de l'espérance, et tout le chœur, les solis, l'orchestre entier reprennent la phrase première, caractéristique, accentuée encore par les cordes. Avant le dernier retour du

Sancta Maria, les violons développent en descentes successives une figure contournée, puis la montée en crescendo ramène la prière, l'accentue, en un dernier appel, suivi de l'apaisement, peu à peu, vers la fin calme de l'acte accompli.

Tout autre le *Tantum ergo* suivi du *Genitori*.

L'office du Saint-Sacrement de St Thomas d'Aquin est une œuvre d'art d'une gloire absolue. C'est la synthèse :

« Saint Thomas d'Aquin est toujours d'un égal génie, et son génie est fait surtout de force et de certitude, de sécurité et de précision. Tout ce qu'il veut dire, il l'affirme, et avec une telle sonorité verbale que le doute, apeuré, fuit. » Ainsi s'enthousiasme Remy de Gourmont dans son livre : « Le Latin mystique », qui est le plus grand bienfait artistique, l'œuvre la plus profondément morale de l'histoire littéraire des récentes années. La séquence *Lauda, Sion, salvatorem*, qui atteint la pureté de lignes la plus grandiosément simple et la plus luxuriante plénitude de pensée, les sonorités rythmiques du *Sacris solemnibus*, à côté desquelles les efforts des Parnassiens sonnent comme un timbre de bois, sourd et étouffé, le *Verbum supernum* avec son mysticisme qui au moins n'est pas, celui-là, de la mystification, enfin le *Pange, lingua, gloriosi* tout simplement « admirable », écrit Remy de Gourmont, et dont les dernières strophes ont servi de texte à la conception d'Erasmus Raway, quelle couronne éclatante d'idées en rayonnement éternel !

*Tantum ergo Sacramentum veneremur cernui,
et antiquum documentum novo cedat ritui ;
praestet fides supplementum sensuum defectui.*

*Genitori Genitoque laus et jubilatio ;
salus, honor, virtus quoque sit et benedictio ;
procedenti ab utroque compar sit laudatio.*

« Un si grand sacrement, vénérons-le prosternés ; et que l'ancien enseignement cède au rit nouveau ; que la foi veuille suppléer au défaut des sens. »

« Au Père et au Fils louange et actions de joie ; salut, honneur, vertu leur soit et bénédiction ; à l'Esprit procédant des deux qu'égale soit la laudation ».

La première strophe, — le *Tantum ergo*, — est dite par le ténor seul ; le chant est soutenu par le quatuor ; les violons font une figure générique, suivie d'un dessin rythmique ; le récit, s'éclaircissant d'abord en une période soutenue, s'exhale ensuite, s'entre-coupe, cherche un élan assez haut pour l'affirmation, puis en une phrase se condense et revient à son début ; en commençant, les grandes flûtes donnent le motif du premier vers ; la coupe du *praestet fides*, avec ses affirmations brèves, hissées toujours plus haut, est observée par les hautbois et les clarinettes, avec lesquels

alternent les réponses des bassons ; après le dessin du début, violons et altos ont changé d'allure, et la première figure est reprise par les bois, tandis que les phrases du quatuor se font chantantes et traînantes.

Au *Guntori*, le chœur entre ; — un choral, dans sa pureté sévère ; — le choral, c'est la nef remplie, lentement, largement, jusqu'en haut, d'une sonorité ample, sans rien de nerveux ni de sensuel ; c'est l'intellectualisation de la prière, qui s'épanouit des poitrines simples et fortes de la foule, calme, vraie ; les bois et les bassons ponctuent chaque pause d'une figure caractéristique dont la chute amène la reprise du choral ; puis, peu à peu, on sent que le choral s'est élargi ; les voix, les timbres, les colorantes sonorités s'accroissent, se font plus intenses, presque innombrables ; l'âme est emportée par cette graduelle élévation : laus, jubilatio, benedictio, laudatio ; le sentiment de ces paroles a passé dans l'élargissement de l'harmonie, et l'emportement s'accroît constamment de joies et de prières qui montent — de quels arcanes espoirs ? — toujours, jusqu'à la fin de l'œuvre. Alors se produit une chose étrange : la gradation sans cesse agrandie se poursuit dans l'âme ; on se sent surélevé, plus fort, plus haut : c'est l'effet *moral* inséparable de toute œuvre d'Art vraie : car sous toutes ces manifestations de la croyance humaine, de l'effort continu vers autre chose, de l'éternel Devenir, du Vouloir-créeur, s'efforce l'irréfutable et inconsciente Unité.....

Unité mystérieuse de la croyance humaine, qui paraît identique à la grande joie de la nature : la véritable invocation à Vénus est un hymne : « C'est toi qui sous les constellations mouvantes du ciel, peuples la mer couverte de vaisseaux, la terre chargée de fruits ; par toi tous les êtres vivants sont conçus et ouvrent leurs yeux à la lumière du soleil. Déesse, tu apaises les vents ; tu parais, et les nuages du ciel s'en vont. » — Ainsi parle Lucrèce.

C'est un chaste émerveillement de clartés, une communion des êtres dans la *Joie*. Ecoutez maintenant, de Fortunat, ces vers traduits du *Salve, festa dies*, par Remy de Gourmont : « La saison resplendit, diversifiée en sérénités fleuries, et la porte du ciel s'ouvre aux majeures lumières... Les indulgents violiers font dans les vals des tâches de pourpre, les prés d'herbes verdoient, et l'herbe a des reflets de chevelure, et l'on voit surgir les yeux étoilés des fleurs, floraisons de sourires à chaque brin de gazon... Le triomphant Christ revenu des tristes enfers, les frondaisons et les épanouissements le saluent... Le crucifié sur toutes les choses règne en Dieu, et toutes les créatures au créateur disent leur prière..... »

Et maintenant, subissez le charme du Vendredi-Saint dans Parsifal, et dites, n'est-ce pas le même Art, panthéiste, j'allais dire *païen*, malgré tout. C'est l'Art antique qui se poursuit à travers

toutes les époques. Chaque fois qu'on s'élève vers cette rédemption qu'est le 3^e acte du Parsifal de Wagner, on éprouve un sentiment de communion avec toute la vie des êtres. Nous avons entendu cette page, au mois de janvier, interprétée aux Concerts populaires, sous la direction de Hermann Lévi, après cette autre traînée de lumière : Siegfried-Idyll... Et le cycle se complètera par la IX^e Symphonie, œuvre aussi de Joie dionysiaque, que le Conservatoire compte donner prochainement.

« Encore du Beethoven ! » A ce cri du cœur, on reconnaît la bêtise humaine. Aussi, ne demandez pas à qui la belle exclamation a échappé. Evidemment à l'opinion publique ou à quelque de ses représentants.

M^r Gevaert a fait jouer l'Eroïca et la Septième. Vraiment émouvant, l'allegretto de celle-ci, avec son étrange accord d'entrée, son rythme sombre d'abord comme d'une rêverie sourde et grise, qui subitement s'illumine par un chatoisement d'espoir ; et plus loin, quand la clarté se fait douce et régulière, toujours le rythme sombre et gris perdue dans les profondeurs de l'âme éclairée, pour reparaitre enfin, comme en un adieu rapide, englouti bientôt dans le silence.

Tant mieux, si c'est « encore du Beethoven ! » Et qu'on y joigne quelques grandes œuvres de Bach.

Le caractère d'immortalité de l'Art véritable : toujours seul critérium : l'art faux et trompeur au contraire, si dans un éclat d'un jour il éblouit, s'éteindra peu après dans le plus terne des oublis.

Ainsi le Sigurd de Reyer que le théâtre de la Monnaie a repris cet hiver. Quand cet opéra a été joué pour la première fois, il a reçu les hommages d'une passagère faveur ; on était si las de ne jamais voir d'œuvre nouvelle, que ce seul caractère, — même apparent — de nouveauté, dominait les impressions du jour ; quelques années ont passé, rien n'en reste : le fond psychologique de la poésie populaire, inondé des feux de l'Idée géniale, donne le *Ring*, comme dans l'âme d'un Goethe il s'est transformé pour devenir le *Faust*. Mais un brave romantique parisien, très amusant quand il parle « de l'incommodité des commodes », peut, lorsqu'il entremêle quelques accords d'une férocité comique, à des rêvasseries lunaires, et prend l'obsession d'un motif qu'il promène sur toutes les tonalités pour une profonde psychologie musicale, étonner, — plutôt épater, à première audition, les bonnes âmes. Sed nihil superest.

Et puisque nous en sommes aux choses qui ne sont pas, vidons le sac. Quelques mots sur l'Attaque du Moulin.

On a dit que l'action du drame n'était pas « scénique ». Aussi

scénique que n'importe quel opéra. Tout y passe : on entend des chœurs de soldats, des ariettes, des rêveries nocturnes, des duos d'amour ; des moissonneuses en costume de figurantes de Lohengrin défilent dans un crépuscule de carton ; on y voit un père qui se sacrifie, un amoureux qui s'évade par la fenêtre, une vieille femme estimable qui pleure la perte de ses fils, morts à la bataille, et déclame contre la guerre. Le traître ne manque pas non plus : il a revêtu le costume fantaisiste d'un hypothétique capitaine prussien, marche comme une recrue de troisième année, et roule des yeux féroces comme un conspirateur d'opérette. Le plus grotesque de ces fantoches est encore la sentinelle, alourdie par son grand manteau bleu, dont la silhouette, prolongée par un improbable fusil, a fait pousser à une figurante peu respectueuse cette exclamation typique, que les stalles pouvaient entendre sans peine : « Oh là là ! quelle tête ! » Cela aussi est-il dans le texte ?

Interpolation naturelle, prouvant le respect qu'inspire l'œuvre, et qui d'ailleurs n'est pas un indice banal, mais a sa valeur psychologique : celle d'un commentaire adéquat au sujet. Un fait-divers devenu drame lyrique : cela dit tout. Voilà où nous en sommes. Platitude de langue et de versification, inévitable absence de tout rythme, discussions de ménage et arrangements de popote hissés avec effort au ton soutenu d'un lyrisme à prétentions stériles et froides, — quelle pénible impression de recherche malgré tout d'originalité, alors, encore une fois, que l'Art ne peut naître que de la puissante et féconde expansion de l'âme, de la vie, de l'être tout entier qui en porte l'essence et en réalise, sous une forme sensible, les aspects.

Quant à la musique, nous nous contenterons de relever la description tonale d'un assaut, avec coups de fusil figurés, comme prélude au 2^e acte. — Si la musique doit devenir *descriptive* (quels sont les antiartistes qui ont cru trouver de la description dans le Waldweben du 2^e acte de Siegfried ?), — et bien, alors nous préférons ce bizarre orchestre namurois qui sur des instruments inusités, joue une esquisse symphonique qui dans le genre, ne manque pas de saveur : le point du jour, avec ses rumeurs, ses cris, ses coqs et ses charrettes.

Au dernier concert populaire, Joseph Dupont nous a donné une intéressante exécution de quelques pages magistrales de Wagner, une ouverture de Beethoven, et l'Esquisse symphonique de Borodine : « Dans les steppes de l'Asie centrale ». Mais de cette esquisse on dirait bien, comme ce personnage de Ibsen : « Ceci sont des particularités locales »....

Enfin César Thompson a bien gagné sa journée, en se livrant à la plus horrible des prestidigitations. L'illustre violoniste se joue des difficultés avec une aisance qui offrirait plus d'intérêt dans une monographie sur le principe physiologique de l'exercice que dans

une chronique musicale. Du reste, Thompson s'en rend fort bien compte; si, comme saltimbanque du violon, il a le droit de gagner sa vie, il sait cependant que son métier n'a rien à faire avec l'Art. Il exploite simplement la bêtise du public. Ça le regarde, lui. Il ne devient artiste que si, dans un orchestre, il obéit fidèlement, avec conscience et conviction, en simple élément d'un tout supérieur, au seul Art, à la seule Volonté créatrice de celui qui a conçu l'œuvre et qui l'a réalisée.

Mars 1894.

GEORGES DWELSHAUVERS.



CHRONIQUE D'ART

Bruxelles

LA LIBRE ESTHÉTIQUE.

Cette exposition, si elle ne donne pas l'impression de force, de jeunesse, d'unité et de confiance dans l'effort que dégageaient les précédents salons des *XX*, celui récent de *Pour l'Art*, si elle ne donne pas une vue d'ensemble des tendances diverses de la peinture et de la sculpture, montre du moins une évolution qui s'affirme plus nettement d'année en année, une évolution des peintres et des sculpteurs vers un art surtout ornemental ou d'application industrielle : à côté de la statue, le bibelot, à côté du tableau, le décor.

Cette orientation nouvelle est significative : elle montre le peintre délaissant le tableau, le sculpteur, la statue, par dégoût, lassitude de ces formes usées, — ou impuissance peut-être à formuler le poème que doit être tout tableau ou toute statue. Mais les efforts d'aujourd'hui ne laissent qu'entrevoir le but, — que M. Van de Velde, parlant d'*Art Futur*, indiqua, — et qui doit être une rénovation totale de l'Art. Cette rénovation se fera, non par le plus ou moins de perfection apportée aux formes actuelles de l'Art, mais par un retour à son concept primitif, — dont il fut par les artistes eux-mêmes détourné.

Embellir toute la vie, par tout répandre la Beauté, telle semblerait la fonction de l'Artiste dans un renouveau qu'on espère et dont M. Van de Velde prophétisa la venue : à sa parole enthousiaste nous applaudîmes comme au manifeste de l'Art de Demain.

De même qu'aux *XX*, qu'à *Pour l'Art*, la *Libre Esthétique* familiarise le public avec des artistes généralement dédaigneux de nos salons officiels de Belgique ou seuls habitués du Champ de Mars ou des galeries de Londres et en somme inconnus chez nous : Tels Watts, Puvion de Chavannes, Carrière.

Watts, — que l'on s'obstine, je ne sais pourquoi, à considérer comme un préraphaélite, — s'il donne, dans le portrait de la *Marquise de Granby*, la mesure du portraitiste admirable qu'il est, donne une idée aussi de ce qu'il vaut en tant que coloriste épris de Turner, qu'il a seul compris et dont il est d'ailleurs, dans un genre tout opposé, le seul continuateur. Cette effigie, si peu

dans la tradition de nos portraitistes, si peu aussi dans le sentiment de réalité stricte des autres portraits de Watts, — tels, par exemple, le *Cardinal Manning* ou *Joachim*, — s'apparenterait davantage, par ce fond à la Vinci, si évocatif de rêve, aux conceptions purement poétiques du vieux peintre.

Un seul échantillon de l'art de Watts est d'ailleurs tout à fait insuffisant à le bien faire connaître : il faudrait, pour se figurer la merveilleuse diversité de son talent, pouvoir choisir dans l'ensemble de ses productions des œuvres-types comme *Mammon*, *Time*, *Death and Judgment*, *Birth of Eve*, *the Spirit of Christianity*, *Ariadne*, et ainsi le juger dans son intégralité de peintre et d'intellectuel, non comme un produit curieux de l'art d'Outre-Manche.

Il serait pour Puvis infiniment plus dangereux que pour Watts d'être jugé sur ses toiles exposées. Puvis, détourné de la fresque se déroulant dans un motif architectural, pâtit, ses défauts apparaissent grossiers et ses qualités s'effondrent. Restreints aux proportions du tableau de chevalet et entourée d'or, sa peinture devient une boue pâle comme cet *Enfant Prodigue* ou prend des aspects de cartonage comme le *Pauvre Pêcheur* du Luxembourg et la vue de ces toiles dément le charme que leur attribuait les clichés de Braun. L'art de Puvis s'accommode mal, semble-t-il d'un espace trop étroit et l'on pourrait presque affirmer que son talent est en rapport constant avec la dimension du canevas. Aussi est-ce dans des œuvres telles que la *Ste Geneviève* du Panthéon, la *Vision Antique*, le *Rhône et la Saône* du Musée de Lyon, qu'il convient saluer l'admirable mélodiste.

Perpétuer un « truc » est souvent un gage certain de succès et le succès de M. Carrière, il le doit tout entier au brouillard, à la nébulosité qu'il a érigés comme base de son système pictural. Aussi pourrait-on prédire à M. Carrière une gloire égale à celle des Ribot et des Henner. Le truc qui consiste à laisser flotter dans une vague brume d'indécises figures est parent de celui qui se réduit à faire émerger de sourdes ténèbres une tête violemment éclairée. D'une comparaison avec Ribot, M. Carrière triompherait trop facilement; évoquer le souvenir de Rembrandt lui serait fatal. Quand Rembrandt plonge une figure dans une ombre profonde d'où elle semble surgir, c'est pour la vêtir de mystère, pour la doter d'une vie plus intense, pour évoquer des lointains d'âme triste et comme recluse, pour remuer tout un passé de souffrance. Mais M. Carrière ne pourrait justifier l'impérieux besoin de cette fumée : ses personnages restent falots, son coloris se réduit à la dégradation d'une teinte unique; et ses grands lavis de bistre ou de sépia, d'où sont absents la belle arabesque et le sentiment décoratif, demeurent le fait d'un trop habile lantaisiste.

Plus sentimental et plus élégiaque, M. Lerolle chante les mélancoliques romances du répertoire de M. Cazin.

J'ai déjà dit l'estime que l'on doit à M. Mellery, dont l'œuvre antérieur, — soit peut-être une quarantaine d'aquarelles, une centaine de dessins, — suffit à lui assigner la place d'un maître.

Certaines petites merveilles, d'un style clair, précis, minutieux, exposées aux *Aquarellistes* jadis, — (qui ne se souvient du *Pèlerinage de Hal*, des scènes de *Marken*, de *Bruges*, ou du *Borinage*, du *Tisserand*, du *Rempailleur*, de la *Vie des Choses*, de combien d'autres inoubliables !) — décelaient chez M. Mellery une vision pénétrante et toute personnelle des choses, le montraient épris plutôt de réalité, plein d'intérêt pour les humbles et leurs travaux, sollicité par des aspects inédits de nature, — mélancoliques ou désolés. Ses personnages, — parfois un peu dans la tradition de Leys (la *Vente à l'encan*), — si adéquats à leurs milieux, vivent d'une vie comme muette, d'une vie puritaine et provinciale, loin du grand jour, du soleil et du bruit.

Depuis quelques années, M. Mellery semble avoir délaissé ses précieuses qualités d'intimiste et il faut le louer si, croyant faire mieux, et contrairement à ceux que le succès grise et laisse stationnaires, il se renouvelle et va, curieux de pays nouveaux, par d'autres routes.

On doit reconnaître la somme d'efforts apportés en cette série de cartons qui constitue l'*Esthétique Décorative* de M. Mellery ; mais, — malgré la belle allure de certains groupes, les *Heurés*, la *Pensée et la Nuit*, — nulle émotion ne vous prend devant ces froides allégories figées sur des fonds immuablement d'or. On demeure respectueux et indifférent comme à un discours prononcé sur une tombe ; on voudrait que ces œuvres fussent mauvaises, médiocres même, mais qu'un peu de vie les animât !

Faire à M. Mellery le reproche d'un dessin, — contrairement à ses us, — mou et incorrect, du vide de ces structures, du soufflé de ces corps, serait facile si l'on oubliait qu'il ne nous présente seulement que des esquisses, des projets, un travail préparatoire en somme à une éventuelle mise au mur. La plus sérieuse objection à cette *Esthétique Décorative* serait de lui dénier justement tout caractère mural.

M. Toorop ne pourrait encourir, certes, pareil reproche. Par leur hiératisme, leur belle entente des lignes, l'harmonie de leurs teintes pâles, chacune de ses compositions, grandies aux proportions d'un mur, garderait une parfaite allure de fresque. En dépit de la bizarrerie parfois outrée de ses conceptions, de l'obscurité de ses symboles, des réminiscences vagues d'arts orientaux, d'art hindou surtout, — que justifierait peut-être, en tant que phénomène d'atavisme, le sang javanais du peintre, — on voit la curieuse personnalité de l'artiste, malgré ces alliages, s'affir-

mant dans la recherche d'un type très particulier de beauté. Et ces torses grêles et charmants de fillettes aux seins menus, aux yeux vierges, prouvent quel dessinateur savant est toujours M. Toorop.

Les toiles de M. William Degouve de Nuncques démontrent que le paysage brabançon, — dont ce singulier artiste évoque avec une âme de primitif, les sites panoramiques, les tristesses de banlieue, les ciels de cendre, les canaux mélancoliques, — n'aurait point de meilleur traducteur si M. Degouve voulait éviter certaines acidités de ton et débarrasser sa vision de ce qu'elle a parfois d'un peu trop enfantin.

Certains artistes ne répondent souvent à l'invitation d'un cercle que par le simple envoi de ce que l'on est convenu d'appeler une « carte de visite ». Par cette indifférence ils pourraient se faire tort auprès de ceux qui ne connaissent qu'imparfaitement leur œuvre. Et tel serait le cas pour M. Camille Pissarro, pour M. Pierre-Auguste Renoir, compromis surtout par la complicité de M. Durand-Ruel, que les exigences des transactions oblige sans doute à ces douloureux, à ces envahissants cadres d'or.

Mme Morisot, M. Sisley en sont restés aux à peu près de l'impressionnisme de 1880. M. Gauguin reste un fanatique du laid et calomnie sans doute, après la Bretagne et les Bretons, les habitants et les paysages de la Martinique.

Il faut arriver au Néo-Impressionnisme pour trouver la formule d'un art parfaitement neuf, affranchi de tous souvenirs de musées, un art synthétique et ornemental qui, tout en reprenant la véritable tradition des arts du passé, n'est en somme comparable à aucun art vivant ou défunt.

Habitué à la nuit où, depuis Léonard et Michel-Ange, il est plongé, — une nuit de trois siècles, où trois noms seuls, Rubens, Rembrandt, Turner, jettent un éclat de phares, — le public inconscient s'insurge à la Lumière, insulte et rit aux tentatives, injurie les novateurs. Et tour à tour Ingres, les Préraphaélites, les Impressionnistes, Georges Seurat et ses disciples, furent livrés aux Bêtes.

Substituant un art de synthèse aux notations prestes où se bornaient ses prédécesseurs, résumant par les *Poseuses* toutes nos connaissances en peinture, Seurat inaugura, par sa théorie des lignes et le *Chahut*, un art hiératique et raisonné dont je n'entreprendrai pas ici de dégager la philosophie. La Mort vint trop tôt interrompre l'œuvre commencée et si les élèves de Seurat n'ont point hérité de son génie, du moins ils bêcheront le champ et sèmeront la bonne parole.

Les œuvres les plus notoires du groupe dit Néo-Impressionniste, furent, après les grandes toiles de Seurat et ses dernières

marines, les marines de M. Signac et les portraits de M. Van Rysselberghe.

M. Signac apporte un soin particulier à composer ses toiles, à en choisir les motifs, et sa technique est d'une sévérité, d'une aisance absolues et parfaites. Son dessin, rebutant et sec parfois dans la construction des figures, excelle à établir l'architecture harmonique d'un paysage, à schématiser la courbe ou la rigidité des troncs, l'arabesque des nuées et des flots. Peu d'œuvres de M. Signac séduisent dès l'abord mais, à qui veut les pénétrer, ces toiles claires, sonores, un peu froides dans leur impeccableté, imposent, avec le souvenir de leur austérité, le respect.

L'austérité n'est pas le fait de M. Van Rysselberghe. Cet artiste, au contraire, prodigue la séduction et le charme et il est, sans contredit, celui qui a le plus contribué à faire admettre par le public la technique nouvelle. Je connais peu de peintres mieux pourvus de dons que M. Van Rysselberghe, peu dont la virtuosité serve une vision aussi nette et aussi saine. Ses toiles disent une perpétuelle joie, une gaité de vivre, l'amour du soleil, des fleurs, des claires toilettes ; sa peinture, pour la désigner d'un mot, est *heureuse*. Mais je voudrais mettre M. Van Rysselberghe en garde contre le danger d'un métier souvent comme hâtif et trop insouciant de la perfection, cette perfection technique sans laquelle une œuvre ne peut perdurer. Je ne dirai donc rien de son si vivant portrait de vicillard qu'on ne peut considérer comme entièrement terminé mais qui, par toutes les qualités qui s'y discernent déjà, peut devenir un des bons portraits de M. Van Rysselberghe et comparable aux meilleurs : à ceux de la *Jeune fille en violet*, de la *Petite fille en vert*, de *M^{me} Van Rysselberghe*.

S'il me fallait une transition pour passer des peintres aux sculpteurs, je ne pourrais choisir mieux que M. Frampton qui, — sans doute comme nouvel A. R. A., — croit devoir diaprer ses œuvres des vives couleurs qu'on ne voit ordinairement qu'aux perroquets. Dans l'inexistante sculpture britannique quelques artistes se distinguent par d'habiles pastiches florentins et M. Frampton fait du Donatello colorié. La bonne sculpture anglaise n'est pas celle des sculpteurs : on la doit à M. Frederick Leighton ou à Watts.

Il semble d'ailleurs que la réputation de la caduque terre-glaise soit confiée désormais aux soins des peintres.

Après M. Meunier en Belgique, M. Bartholomé, d'honnête peintre qu'il était, se révéla un beau jour le premier statuaire en France. Contrairement aux habituels marbriers et aux industriels du bronze, novateur, il asservit la sculpture à un idéal purement artistique. Ses études de femmes valent les statues antiques et ne sont point des imitations d'antiques ; c'est, je crois le plus bel élogé qu'on pourrait faire de M. Bartholomé. Ses bronzes ont la

palpitation de la vie, la belle simplicité et la souplesse du nu vivant ; ils sont indemnes aussi de cette odieuse virtuosité, de ce « chic » qui gâtent les Rodin et qu'on retrouve également dans la sculpture pleine de trous de M^{lle} Claudel, dont la *Valse* semble taillée dans une immense scorie.

Voulez-vous un pot à vin, une cafetière, un bougeoir, voulez-vous un meuble, une vasque, un médaillon, un masque, M. Charpentier peut satisfaire à vos désirs et son ingéniosité ne se lasse point. M. Charpentier est un « craftsman » accompli et réjouissons-nous si la « grande sculpture », la sculpture en peplum ou en redingote, propre à l'ornementation des places publiques ou des squares, n'est pas son fait. M. Charpentier est comme personne aventureux et divers ; comme aucun il a le goût et la mesure ; mieux que pas un il sait la matière propice, la forme convenante, la dimension séante à ses bibelots dont certains sont d'ingénus chefs d'œuvre.

D'autres artistes ont suivi M. Charpentier dans le travail de l'étaï, et il faut citer les essais, un peu lourds, de M. Baffier, ceux plus probants de M. Paul Du Bois. Il faut féliciter aussi M. Carabin qui, sous prétexte de baguiers, reprend le bois, trop abandonné par les sculpteurs, et dont la vivante matière, la chaude couleur animent ces très modernes nus féminins.

Mieux que ce portrait de dame, auquel cependant la translucidité de la pâte de verre prête un charme tendre, le *Léthé* exposé au dernier salon des XX fut, je crois, l'une des plus parfaites parmi les œuvres de M. Henri Cros. Mais ces bas-reliefs n'ont-ils, dans la pensée de M. Cros, d'autre but, que simuler des fragments antiques retrouvés dans des fouilles et par la fantaisie d'un archéologue ainsi attachés à cette désastreuse peluche rouge ?

Les vases de M. Delaherche pèchent par une monotonie, une indigence de formes que la beauté des émaux ne suffit à racheter. Les grès flammés de MM. Dalpayrat et Lesbros éjouissent par une plus amusante fantaisie : ce prodigieux crapaud dont les luisantes pustules suintent !

Les arts décoratifs, en Angleterre, sont tout entiers sous l'influence de Morris. S'il faut louer le goût des artistes anglais, leur sens du décor, cette originalité qui marque chacun de leurs produits, qui imprime à tout ce qui vient de Londres, de Birmingham ou de Manchester ce fleur si particulier, indice d'un art vraiment national, — il faut reconnaître aussi, et sans profonde analyse, que toute cette originalité se constitue d'emprunts judicieux à des arts anciens ou étrangers, parfaitement assimilés et perfectionnés. On pourrait même affirmer, qu'en Angleterre, le sentiment créateur n'existe pas. Les éditions de William Morris, les orfèvreries, les plats de Ashbee ne valent qu'en tant que restitutions admirables témoignant, comme je l'ai dit, du goût parfait de leurs auteurs, et une visite au Musée Plantin ou à Cluny offrirait les mêmes satisfactions.

Moins entachés d'archaïsme, plus directement rattachés à l'influence de Crane, MM. Image, Sumner, Whall, dans leurs grandes planches colorisées, à l'usage des écoles, dégagent des personnalités bien distinctes.

M. Serrurier, comme tant d'autres, est séduit par l'art anglais contemporain et son modèle d'appartement est trop empreint encore des souvenirs de Morris, de Liberty, de Maple, de Jeffrey, de Benson. M. Serrurier paraît cependant doué de trop de goût pour ne pas comprendre qu'un mobilier dépend surtout des besoins de ceux pour qui il est fait et que ce qui répond aux mœurs anglaises, au climat anglais, au confort anglais ne peut être d'une esthétique pareille pour un autre peuple.

Je présume d'ailleurs que M. Serrurier ne sera pas sans imitateurs et que le mobilier anglais, acclimaté déjà par les déballages de Liberty, est appelé chez nous au plus grand avenir.

Mon intention n'est pas de dénombrer tous ceux qui apportent une note d'art en ce très important salon: une seule étude n'y suffirait pas. Je me bornerai à citer encore une intéressante tentative de tapisserie de M. Maillol, où le fané ancien et trop voulu des tons, nuit un peu à la modernité du sujet; les dessins de M. Grasset, plus archéologiques que décoratifs et donc aucun ne vaut son affiche de la *Librairie Romantique*; une pendule de *Pensées* de M. Montesquiou où l'art de Gallé enchâsse, en marqueterie, de subtils calembours rimés par le même M. Montesquiou. M. Aubrey Beardsley s'applique à des calligraphies bizarres; M. Rivière prouve son admiration pour Hiroshighé en de trop flagrantes imitations et MM. Redon et Chéret ne donnent pas une note qui ne nous soit connue. Quant à M. Maurice Denis, ses qualités de doux imagier brusquement s'effondrent. A ressusciter de poétiques légendes, une belle âme et de pures intentions ne suffisent pas et ne suppléeront jamais au délaît de métier, à l'absence de plastique.

Parmi les exposants envers lesquels il me serait impossible d'être indulgent il faut citer un enlumineur d'assiettes du nom de Tourteau et qui en est digne; M. Laermans qui compose d'abjectes choses en lesquelles je reconnais volontiers de convenables décors pour une Maison du Peuple et propres à satisfaire l'esthétique de nos délicieux démocrates; M. Gilsoul qui barbotte en de lourdes barbotines à la manière du très médiocre M. Courtens; M. Craco qui pétrit en plombagine d'horribles figures; M. Wallaert qui édifie avec des affiches de Chéret des paravents Louis XV; M. Besnard dont le talent apparaît plus problématique que jamais; M^{lle} Danse qui, dans ses illustrations de volumes chers, nous donne une idée de son manque de goût; M. Doudelet, dont les débuts faisaient mieux augurer; il y a enfin M. Motte et M. Sauter qui se disputent le record du plus mauvais portrait.

GEORGES LEMMEN

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

HENRI DE RÉGNIER. — *Le Bosquet de Psyché*. (Brux. Lacomblez).

ROGER DE GOEY. — *Les derniers jours du Taciturne*. (Brux. Lebègue).

TRISTAN KLINGSOR. — *Triptyque à la Marguerite*. (Thulé ***)

P. A. HIRSCH. — *Prélude*. (Paris. Bailly).

PAUL GERMAIN. — *La Nonne*. (Mons. Princelle).

F. VAN DEN BOSCH. — *La Rcvanche de l'Idéal*. (Gand. Siffer).

A. DAXHELET. — *Pages de tendresse vague*. (Brux. Lacomblez).

id. — *Nouvelles de Wallonie*. (id.)

I

Il devient banal de féliciter l'éditeur Lacomblez. L'autre jour il publiait, à notre vif plaisir, les *Paroles pour George Eekhoud* prononcées par M. Lemonnier ; aujourd'hui il propage, par une élégante plaquette et pour notre grande joie encore, les idées que M. Henri de Regnier énonça récemment dans une série de conférences faites en Belgique.

Le Bosquet de Psyché tel en est le titre, un titre qui tout d'abord peut sembler assez vague. Le thème, si j'ose dire, le voici. Plus que toute autre, notre époque se distingue par l'excès d'avidité ou l'excès de dégoût que l'on met à vivre. Il est vrai aussi que jamais on ne s'est autant individualisé. L'au-delà se fait taciturne et personne ne nous avertit de ce qui est en nous. Cependant il est des heures où la nécessité d'être en présence de soi-même devient impérieuse et, loin de la vouloir méconnaître, il importe de mettre chaque jour au moins quelque espace entre le monde et soi, entre le monde et son âme. Or l'âme c'est Psyché, Psyché même — suivant ce mot inoubliable d'Edgar Poë : Psyché mon âme...

Mais où trouver Psyché ? Où donc se révélera-t-elle à nous ? Où donc est son bosquet et comment y arriver ? Faut-il la chercher dans tel milieu exerçant sur ce qui l'avoisine on ne sait quelle occulte influence, on ne sait quelle mystérieuse contagion ? Est-ce à Reims, à l'intérieur du temple prodigieux autour duquel se groupe la cité ? Non pas ; il fallait, pour goûter la

magie de cette solitude — faite pour l'exaltation commune de grands ensembles d'âmes — d'autre temps que le nôtre qui est de rêverie individuelle. Est-ce à Bruges ? Peut être car on y a, au bout d'un instant, l'impression de se promener à côté de son âme. Mais encore... Et ce n'est pas non plus la provençale Aix, où l'on se retrouve exactement au XVII^e siècle, ni la païenne et monacale Arles, ni Aigues-Mortes (la vieille ville aux hautes murailles de tours), ni Versailles — le vieux et royal Versailles, une des plus grandes beautés qui soient. Ce n'est pas là qu'est Psyché. Le repos de l'âme n'est pas dans le silence d'alentour, il est dans l'âme même. La seule solitude est l'intérieure et les autres n'en sont que l'allégorie, le relief terrestre d'un fait strictement psychique. La mystérieuse demeure de Psyché chacun doit la porter en soi-même. Et cette demeure idéale, que les bruits du monde n'atteignent pas, cette chambre imaginaire pour les uns est l'Art, pour d'autres la Rêverie, pour tous elle peut être la Lecture. Le poète s'imagine, le rêveur songe, tout homme se lit mais la divine Psyché est toujours là, présente sous trois formes diverses.

J'ai résumé, aussi complètement que me l'a permis le peu de place dont je dispose, la très noble vérité défendue par M. Henri de Régnier et qui peut encore se cristalliser ainsi : de nos jours l'art est à tous plus nécessaire que jamais car c'est le seul moyen qui nous reste pour voir clair en nous-mêmes. Vérité, certes ; vérité noble vraiment ! Et l'on ne pouvait la présenter plus noblement que l'a fait M. de Régnier. Les merveilleuses aptitudes de celui-ci ne sauraient faire doute pour quiconque a quelque souci ou quelque curiosité littéraire. Mais je puis dire qu'il m'a rarement été donné de goûter plus profondément ce qui est sorti de la plume du poète des *Poèmes anciens et romanesques*, de *tel qu'en songe des Contes à soi-même*. Sa langue a cette fois je ne sais quoi de particulièrement charmeur, elle a une élégance spéciale, un coloris davantage magnétique, et une autorité à la fois persuasive et discrète que sert puissamment une imagination toujours orientée vers de larges horizons — beaux d'une beauté antique, mais que les plus dignes lumières de l'esprit moderne caressent harmonieusement. Le lecteur en eut du reste une sorte de reflet car il me plut d'emprunter au poète quelques uns de ses propres termes. Mais ce reflet est bien pâle et il n'est d'autre moyen de savoir la réelle valeur de ce volume que de le lire en entier et le relire encore. Pour les êtres bien nés, ces pages deviendront des pages de bréviaire et vraiment on songe parfois en les lisant à certains passages de *l'Imitation*.

Ai-je tout dit ? Pas encore. Il me faut ajouter que M. de Régnier a su, incidemment et en quelques mots, fixer d'étonnante façon telles physionomies d'artistes dont il a eu raison de proclamer le mérite. Ces artistes : Villiers de l'Isle Adam « à qui manquèrent les pavois », M. Paul Verlaine « ce rare génie, clair,

délicat, rustique et galant, tendre et douloureux, liturgique et hardi ». M. Stéphane Mallarmé, ce grand poète à la haute doctrine dans les œuvres duquel « se rarifient en bouquet d'éclairs toutes les étoiles de la nuit ». M. Barrès qui révéla « ce que la sophistique a de plus ingénieux, ce que l'ironie moderne a de plus didactiquement élégant ». M. Giraud l'auteur « d'émaux où des arabesques délicates entourent un profil énigmatique » Et nos amis et collaborateurs M. Maeterlinck dont la lecture laisse en l'esprit « des ombres douloureuses et charmantes, analogues à celles qui hantent la laine fantomatique des hautes lisses » et M. Emile Verhaeren — à qui le volume est dédié — « qui sut, en d'incandescentes et métalliques strophes, crispé et marteler un rêve têtù, féodal et âpre et faire brûler, à jamais, dans les mémoires, les noirs flambeaux de ses désirs et de ses colères ».

II

En abordant le nouveau drame de M. de Goeij, j'espérais y découvrir, tout au moins en partie, les qualités qui manquaient aux œuvres antérieures du même auteur. Hélas ! j'ai été déçu dans mon attente et la plupart des critiques formulées précédemment doivent être rééditées cette fois-ci. Ce titre — *les Derniers jours du Taciturne* — ne se justifie du reste guère. C'est plutôt *Balthazar Gérard* qu'il eût fallu, car c'est ce personnage qui accapare l'attention. Pourtant celui-là même nous est fort incomplètement révélé. M. De Goeij en fait un être quelconque comme d'ailleurs de tous les participants de cette action banale, lesquels se tiennent tous au même plan dans la même attitude compassée.

M. De Goeij aime les préfaces et cette fois encore il nous en offre une dans laquelle le Taciturne est comparé à Jésus de Nazareth. Le premier, nous est-il dit, sauva le principe de tolérance comme le second sauva le principe de fraternité. On ne le croirait pas en s'en tenant aux phrases indécises auxquelles ces belles déclarations aboutissent. Phrases indécises assurément et d'une forme moins soignée encore que *Savonarole* et *un Père de l'Eglise*.

Je me borne à signaler le *Triptyque à la Marguerite* de M. Tristan Klingsor, triptyque dans toute la force du terme car il s'agit de trois piécettes fort courtes qui ne suffisent point pour apprécier un écrivain. On peut se demander s'il existait de bonnes raisons pour publier ces vers d'une manière aussi... solennelle. Quant à moi, je ne puis leur reconnaître ni une portée caractéristique ni une intention spéciale. Et ils n'ont pas même l'excuse dont bénéficia, par exemple, — lorsqu'on l'édi-
ta

siolément — *l'Après-midi d'un Faune* de M. Mallarmé, l'excuse d'être une œuvre de génie !

La mode des plaquettes, des recueils minuscules se propage de plus en plus et, à coup sûr, cela n'est pas toujours un bien. A peine a-t-on aujourd'hui griffonné quelques vers sans accent ou quelque méchante prose que l'on éprouve le besoin de faire du bruit dans le monde. De tout jeunes gens se paient ainsi le luxe d'un éditeur avant que leur imagination ait eu le temps de s'exercer, avant même d'avoir pénétré les secrets les moins intimes de l'art d'écrire. Le lecteur se souvient du pitoyable début de M. Relira; M. Hirsch se trouve dans le même cas. Ce que ses *Préludes* ont encore de mieux, ce sont leurs dédicaces. En tête des pièces, nous relevons les noms de MM. Verlaine, Tailhade, P. Adam, H. de Groux, F. Fénéon, Paul Claudel. Voilà qui est parfait. Ce qui l'est moins ce sont les... poèmes offerts à ces artistes. Je pourrais vous en répéter qui vous dilateraient joliment la rate; malheureusement ils encourent le reproche adressé par l'auvergnat au soulier piqué dans son potage. C'est pourquoi je me contente de vous révéler une question déconcertante, que M. Hirsch nous laisse le soin d'élucider — celle de savoir s'il « n'existe pas quelque concordance occulte entre les faveurs payées d'une courtisane et les offres d'une pétrifiante illusion. »

Une courtisane — ou à peu-près — voilà ce qui a perdu le pauvre Jean Delval que nous voyons agoniser dans la monographie scénique de M. Germain.

Le sujet de ce drame en réductum ne laisse pas d'être particulier — si particulier même que je crois me rappeler l'avoir déjà rencontré auparavant. La scène se déroule dans une chambre d'hôpital, où un médecin proclamait tantôt que l'art de guérir fait fausse route — notre temps étant celui des maladies de l'âme, dont on ne s'inquiète guère, et non de celles du corps auquel on attache trop d'importance. Delval se tord sur sa couche; dans son délire il appelle celle qui a précipité chez lui les effets de la grande névrose. N'a-t-elle pas promis de venir... Pourquoi tarde-t-elle... Ah! son baiser, encore, une dernière fois! — Alors, prise d'une sainte pitié devant cette douleur sans espoir, la religieuse préposée à la garde du moribond lui donne le baiser qu'il attend et cette chaste aumône change soudain en une pure extase l'effroyable torture qui assombrissait ces minutes suprêmes.

La Nonne est écrite dans deux styles fort différents : celui de M. Germain et celui de M. Maeterlinck. Le style de M. Germain ne manque pas de correction mais c'est, je pense, son seul mérite. Pour le surplus, l'auteur a retenu des œuvres de M. Maeterlinck quelques uns de leurs traits les plus caractéristiques et il les

intercale au milieu de ses propres phrases avec une assez heureuse habileté.

M. Van den Bosch, lui aussi, semble s'inspirer de ses devanciers en nous parlant de cette *Revanche de l'Idéal* dont il est beaucoup question depuis quelque temps. Les théories de l'école naturaliste perdent assurément chaque jour de leur faveur ; mais il nous paraît non moins certain que l'idéal n'en est pas tout-à-fait à la revanche, — son règne n'ayant jamais complètement cessé. Je ne puis donc être entièrement d'accord avec M. Van den Bosch, auquel je me plais à reconnaître de la sincérité, voire de l'audace. De l'audace ?... Mais oui. Un critique catholique en doit avoir pour oser applaudir ou défendre Barbey d'Aureville et M. Emile Zola. M. Van den Bosch a raison de dire que le naturalisme aura été, malgré tout, un facteur de progrès. Il a raison de n'admettre pas que l'on fasse dédaigneusement table rase de certaines œuvres dont l'exécution surpasse ou excuse la conception. Et nous croyons avec lui qu'il est permis de ranger des écrivains tels MM. Verlaine, de Régnier, Bourget, Maeterlinck et surtout ce cher grand mort : Villiers de l'Isle Adam, parmi les précurseurs d'une ère nouvelle dont l'Avenir fera s'épanouir les floraisons inconnues.

De *Deux Poètes* (voir notre numéro d'octobre) à *la Revanche de l'Idéal*, il y a de la marge. Toutefois cette dernière étude a encore je ne sais quel air d'incertitude, de préciosité, une manière de dire peu émue ou trop calculée que je ne puis aimer. Ces défauts sont communs à toutes les pages du chroniqueur de *l'Impartial*, lequel ne s'en affranchit même pas lorsqu'il défend à son tour que le penseur, le poète, l'écrivain doivent, avant tout, être de leur temps.

Nous le disions naguère, s'il est quelqu'un qui se préoccupe peu d'être de son temps, c'est bien M. Arthur Daxhelet. Ces deux volumets : *Pages de tendresse vague* et *Nouvelles de Wallonie* ne sont pas pour modifier notre opinion à cet égard. Passons rapidement à côté du premier. Vagues ! Vagues ! — oh ! oui, ces pages le sont. Des vers maladroits — strophes sur un nom de femme ou à propos d'une fleur — suivent des proses non moins perfectibles sur la pluie qui alourdit les vêtements (sic !) ou la neige qui ne cesse de tomber. Ça et là un néologisme à bouton de cuivre que relèvent à peine une expression ou un vers mieux doués. C'est tout.

Quant aux *Nouvelles de Wallonie*, elles sont loin de répondre au souhait de leur auteur. Celui-ci se plaît à déclarer qu'il voulut nous révéler le charme légèrement mélancolique des horizons de son pays et nous suggérer la complexité de l'âme wallonne — son intransigeance ancestrale, sa rêverie, sa tendre pitié, son impatience, son peu de sensualité. Eh ! bien, si j'en excepte la

nouvelle dont je parlais l'autre jour et que ce volume nous ramène, il n'est rien, vraiment rien, qui soit digne d'être retenu ou susceptible d'émouvoir. Et l'on comprend qu'il ne peut y avoir dans ceci qu'une émanation fort restreinte de l'âme wallonne lorsque l'on compare l'accent de ces nouvelles à celui des œuvres de M. George Garnir ou de M. Hubert Stiernet.

ALBERT ARNAY.

AUX PROCHAINS : MARIUS ANDRÉ, *La Glori d'Escarmoundo* — CAMILLE MAUCLAIR, *Eleusis* — CH. DE COSTER, *Légendes Flamandes* — C. LEMONNIER, *L'Arche* — C. H. HIRSCH, *Légendes naïves* — EMERSON, *Sept essais* — A. FERDINAND HÉROLD, *La légende de Sainte-Liberata* — WILLY, *Soirées perdues*, etc.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Bruxelles

AU PARC. — LE THÉÂTRE DES AUTEURS BELGES

Quoique, dans leur inaltérable muffisme, les directeurs de théâtres se dispensent obstinément d'inviter aux représentations d'art (qu'importent les autres !) les revues dont les éventuels éloges leur sourient pourtant assez, nous crûmes ne devoir point ignorer le spectacle organisé au Parc, le 13 Mars, par M. Lugné-Poë. L'affiche annonçait : *l'Image* de M. Beaubourg et *l'Araignée de Cristal* de (soyons discrets) Rachilde.

On a dit : *l'Image* ? Peuh ! c'est une répétition d'*Ames solitaires*. Tels critiquelets ne pouvaient évidemment faire preuve de plus de discernement. Non pas que la similitude soit du tout au tout contestable ; mais il faut avouer qu'elle est beaucoup moindre qu'on le voulut prétendre. Vous restez incrédule ? Alors que devient à vos yeux tout ce qu'il y a *autour* des deux pièces ? La différence d'atmosphère, il la faut donc négliger ? Et la pureté plus grande de pensée s'attestant dans *l'Image*, ce n'est donc rien non plus ? M. Beaubourg a étiqueté son œuvre DRAME IDÉALISTE. Qu'il eut raison ! Idéaliste, ce drame l'est d'un bout à l'autre. Et ceci est à souligner : un dramaturge (Hauptmann) de la spéculative Allemagne a donc interprété telle idée d'une manière moins spiritualiste que son confrère français.

M. Beaubourg est l'auteur de *Nouvelles passionnées* où se découvrent un incontestable talent d'analyste, et dont l'écriture

est d'une sensibilité remarquable. A bonne place il le faut ranger parmi les écrivains récemment surgis sous le beau ciel de France. Dans *l'Image*, aussi, très vivement ces qualités se font jour et j'y applaudis ici comme au théâtre je le fis.

L'Araignée de Cristal ne comporte qu'un acte mais cet acte est d'une belle et frissonnante étrangeté. D'aucuns en rirent. Je sais un ventripotent conférencier (silence !), très écouté dans le monde des snobs, qui eut le malheur de n'y découvrir que de vagues prétextes à simili-calemours. N'est-ce pas qu'ils sont à plaindre ceux qui ne dédaignent pas de mendier le succès en se gaussant des plus consciencieux efforts. Mais c'est vieux comme le monde ce que je dis là et il ne faut pas — je pourrais reculer plus loin — rééditer Euripide.

A tout ce que touche M. Lugné Poé il inculque une vie particulière et intense. Dans les deux pièces nous révélées ce mardi soir, il a su n'être pas inférieur à lui-même. Qu'il accepte nos sincères louanges ; qu'il veuille aussi assurer de notre admiration l'artiste qui lui donna la réplique : M^{me} Bady.

* * *

M. Chomé l'autre jour fondait un *Théâtre littéraire* ; voici un nouvel effort : le *Théâtre des auteurs belges*. Egalement à encourager sont les deux tentatives ; il est d'autant plus regrettable que la seconde n'ait pas été entourée, dès le début, de tous les soins désirables.

Un auteur (Chevrier) dit que « le théâtre est l'endroit où, pour vingt sols, on apprend l'art de penser, d'écrire et d'agir ». Pour Lessing la scène est « l'école du monde moral » et Goldoni la déclare une « école de vertu ». Aucune de ces définitions n'est strictement applicable à la pièce de M. Van Zype (*la Gêne*) et à *Impure* de M. Lutens. Ces œuvres point ne les raconterai-je par le menu. Je dirai simplement : il m'a paru découvrir chez les deux auteurs un même vouloir de relever la *filles*, de la montrer moins pervertie de cœur et d'âme que les fantoches ou les gâteaux criant aux quatre points cardinaux — voire et surtout après s'en être servis — son apparent opprobre. Il y a toujours quelque mérite à défendre pareille idée. MM. Van Zype et Lutens pourraient s'en prévaloir s'ils avaient mieux affirmé leurs véritables intentions. Le premier a trop sacrifié au plaisir d'énoncer telles pensées hardies, le second à celui de nous lancer tels traits — plus ou moins heureux — d'esprit. La structure même de leurs œuvres y a perdu.

Faut-il parler de l'interprétation ? Alors, ouvrons au petit bonheur le glossaire des clichés journalistiques. Consciencieux efforts, ... interprétation honorable. Vous voilà servi, lecteur, et le sort, après tout, ne s'est pas montré trop sévère.

DENIS LALIEUX

TABLETTES

Nous avons appris avec un profond regret la mort de notre excellent camarade Karl Meunier dont les premières œuvres — peintures et eaux fortes — justifiaient les plus brillants espoirs.

La rédaction du *Réveil* prie l'infortuné père — M. Constantin Meunier — et la famille d'accepter les expressions d'une vive condoléance.

*
* *

MM. Edmond Deman et Léon Paschal feront désormais partie du sous-comité d'extension du *Réveil*.

Le *Moniteur Belge* du 13 mars a publié le rapport de M. Wilmotte sur le dernier concours quinquennal de littérature française, — concours dont le prix fut décerné, comme on sait, à M. Georges Eskhoud.

Dans son ensemble, ce document n'est pas sans intérêt. M. Wilmotte a bien mérité de notre jeunesse littéraire en s'efforçant de mettre en lumière les efforts qu'elle a tentés depuis 1880 et les résultats qu'elle a pu atteindre. Mais le rapporteur a eu des erreurs ou des omissions regrettables et nous ne sommes pas de ceux qui applaudiront aux tendances par trop particularistes qu'il s'est plu à montrer.

Une revue d'art anglaise (*The Studio*) a publié à propos de M. Fernand Khnopff un article fort intéressant et très élogieux.

L'auteur de cet article est notamment d'avis que M. Khnopff cherchera un jour ses sujets dans les rues mêmes de Londres et paraît en quelque sorte destiné à raconter la vie contemporaine par des œuvres s'adressant directement au sentiment populaire.

L'article reporte l'attention sur le fameux tableau *les Joueuses de Tennis* qui eut tant

de succès il y a quelques années. Cette œuvre, une des plus belles qui virent le jour en Belgique, se trouve toujours dans l'atelier de l'artiste, alors que sa véritable place serait au musée national de peinture moderne. Il est presque inconcevable que le Gouvernement ne l'ait depuis longtemps acquise.

Aux PAGES d'ART de Toulouse, nous charmèrent quelques paroles souveraines de Stéphane Mallarmé à propos du *Volume*.

Nouveaux confrères ;

LE NOUVEL ECHO, de littérature et d'art mensuel, 231, rue Championnet, à Paris.

Abonnement : 3 frs par an.

LES IBIS. — Paris, 73, rue du Mont Cenis; Beauvais, 28, rue des Flageots. Abonnement 7 fr. Le premier numéro, très coquet, nous offre une *Chanson* de Francis Vielé-Giffin; saluons y aussi nos chers amis (tasquet, Gérardy, Paul Souchon et Klingsor.

Depuis février, LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE a pris le titre de MOUVEMENT INTELLECTUEL.

A paraître le 15 mai prochain dans la collection du *Réveil* :

Marionnettes — trois petits drames par Maurice Maeterlinck. (Une seconde série paraîtra plus tard chez l'éditeur Lacomblez.)

A la même date : *Le Bonheur Irréel*, un volume de proses de Fernand Boussel. Prix : 7 francs.

Suivront, outre les livres déjà indiqués : un volume de *Poèmes* de Charles Frappart ; et de Catulle Blée : *Les Amours qui passent*.

En préparation chez l'éditeur N. Heins. Un volume de notes et croquis : *A Gand*, par Armand Heins, Tirage limité à 350 exemplaires : 5 sur Japon, à 20 fr., 10 sur hollandaise, à 15 fr., 35 sur papier de luxe, à 12 fr., 300 sur papier teinté, à 8 fr.

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE MARS 1894.

A. Ferdinand Hérold . . . *Floriane et Persigant*
Georges Dwelshauver⁴ . . . *Chronique musicale*
Georges Lemmen. *Chronique d'art*
Denis Lalieux. *Chronique théâtrale*
Albert Arnay *Chronique littéraire*

Tablettes



(FLANDRE ET WALLONIE)

IV^e ANNÉE, N^o 4 (nouvelle série)

AVRIL 1894

LE RÉVEIL



Ce numéro 50 centimes

Voir le Sommaire à la quatrième page de
la couverture

LE RÉVEIL

(FLANDRE ET WALLONIE)

MENSUEL DE LITTÉRATURE ET D'ART

NOUVELLE SÉRIE

Paraît le dernier jour du mois

Secrétaire de Rédaction : FRÉDÉRIC FRICHE

Administrateurs : ¹ RODRIGUE SÉRASQUIER
₁ FLORENT BOSSAERTS

Comités de Rédaction : ALBERT ARNAY, LUCIEN DE BUSSCHER, CHARLES DELCHEVALERIE, MAX ELSKAMP, FRÉDÉRIC FRICHE, PAUL GERARDY, EDMOND GLESENER, RICHARD LEDENT, MAURICE MAETERLINCK, HENRI MAUBEL, ALBERT MOCKEL, PIERRE M. OLIN, EDMOND RASSENFOSSE, HENRI DE REGNIER, STÉPHANE RICHELLE, GRÉGOIRE LE ROY, RODRIGUE SÉRASQUIER, CHARLES VAN LERBERGHE, EMILE VERHAEREN.

Rédaction, Rue St-Liévin, 306, Gand.

Administration, Rue Neuve St-Pierre, 71, Gand.

Adresser à la Rédaction tous manuscrits, livras et revues.

ABONNEMENT : *un an* 5 frs. (Étranger 6 francs.)

SÉRIE DU RECUEIL :

I^{re} ANNÉE, 1891, (*les Essais*) un volume in-4° de
200 pages. Prix marqué fr. 4 (épuisés)
II^e ANNÉE, 1892, un volume in-8° raisin de 400 pages
Prix marqué fr. 5 (quelques exemplaires
seulement). Prix majoré fr. 12 00
III^e ANNÉE, 1893, un volume in-8° coquille de
400 pages » 6 00
L'année 1894 formera un volume in-8° grand-médian de
550 pages environ

*L'Administration rachèterait au prix fort des exem-
plaires en bon état des nos 4 et 5 de 1892.*



LES DIGITALES

In carne, non secundum.
S. Paul.

Luc, seigneur d'Avraines, eut trois filles : Simone, Hérène et Fallea. C'était un homme âpre et enclin à la solitude, et il faisait gris dans son âme comme en le pays de pins et de rochers où il vivait : car les landes et le ciel en étaient tristes immensément et muets. Dans les sentes feutrées de mousses et d'aiguilles sèches les pas ne criaient point, les feuillées étaient sans oiseaux et les trous de rochers demeuraient arides, en sorte que personne ne parlait avec gaîté et que le silence était seigneur autant que l'homme. Luc acceptait ce conseil taciturne : et ses trois pâles filles vivaient sans sourire, avec peu de gestes qui chez toutes trois étaient pareils, car elles s'aimaient bien.

A la lisière d'une très-grande forêt, vers la froide plaine sablée d'un lilas terne de bruyères, les châtelaines d'Avraines regardaient la tombée du soir bleu, et la diffuse brume d'automne, odorante et subtile comme un poison. Elles languissaient contre les vitres blafardes ; ou bien elles allaient au fond des bois de pins jusqu'à une lointaine et rare source verdie et fanée, toute pleine de joncs et d'iris, et elles regardaient l'eau. Leur père au retour de la chasse les y retrouvait, et elles rentraient avec lui en se

tenant par les mains dans le noir. Ainsi fleurissait leur vie frêle. Simone était l'aînée d'un an ; mais Hérène et Falla étaient jumelles, et avaient treize ans.

La secrète volonté de la sèche solitude insinua le vertige dans l'âme rude de Luc : et il désira ses filles. Et dès que cette idée l'eut touché, toutes les choses prirent l'apparence d'un crime ancien, et se tournèrent vers l'intention du mal. Le ciel au déclin fut rose comme une chair d'enfant, la brume se dénoua en chevelures, les feuilles frôlèrent comme des femmes attardées, et l'ombre de la maison conseilla des fièvres funestes : en sorte que pour Luc d'Avraines le ciel s'abaissa, les choses changèrent de sens, et des démons se plurent à se tenir debout devant lui, et à danser selon le mouvement caché de son sang. Et il connut en leurs formes de plus en plus précises le chemin de fantôme de son péché. A l'automne son âme sans courage s'en alla vers la violence de l'instinct et l'égoïste désir ; et comme il savait la pudeur inconsciente de ses filles, il songea qu'après ce qu'il méditait il lui faudrait demeurer seul — et il décida en lui-même que l'événement sinistre de son destin ne pouvait plus tarder ; car il marchait à sa rencontre avec des pas pesants.

Et au bord de la source verdie et pleine d'iris, un soir, comme les trois sœurs se tenaient assises, et que dans l'eau trois faces pâles se penchaient vers elles, alanguies du silence et de la volonté des choses muettes, le seigneur d'Avraines s'approcha dans l'épaisseur du bois et leur fit signe de demeurer. Et elles connurent à son regard ce qu'il avait décrété en lui-même, mais elles demeurèrent.

Et quand il les eut violées avec une triste ardeur toutes les trois, comme aucune feuille ne frémissait, nul arbre ou rocher ne s'étant ému, elles crurent deviner que leur destin ne faisait de peine à personne et que la nature ne s'en était pas aperçue, les trois pleurantes et pliantes enfants, Simone, Hérène et Falla. Mais toute l'horreur qu'elles ne ressentait point, insensibles et somnolentes, entra dans l'âme de Luc ; et comme il fallait qu'il allât jusqu'à l'extrême horizon de son péché, il se tint devant elles comme devant les biches pourchassées, avec le couteau qui prolonge dans l'absolu les silences des hommes.

Alors elles dirent toutes les trois avec une pauvre voix douce :
« Vous êtes le père et vous pouvez faire ce que vous voulez : mais

vous êtes notre père et vous devez nous accorder quelque chose avant que nous mourions ».

Et Luc, seigneur d'Avraines, ayant répondu qu'il le voulait, Simone se leva et dit :

« Je vous prie de permettre que je touche le front de mon père avant de mourir ». Et elle le toucha.

Hérène dit :

« Je vous prie d'accorder que je touche la main de mon père avant de mourir ». Et elle la toucha.

Et Fallea dit :

« Je vous prie de souffrir que je touche le cœur de mon père avant de mourir ». Et elle le toucha.

Après cela Luc les tua toutes les trois, les jeta au fond de la source glauque et s'en alla, ayant accompli ce qui était marqué. Les démons cessèrent d'apparaître devant ses yeux à l'heure indécise du crépuscule, parceque sa tentation s'était réalisée en lui et qu'il ne désirait plus rien : ainsi il parut calme comme les objets.

Mais à se souvenir, et quelque doux que lui parût le visage de ses trois filles, il songea que peut-être leur vœu suprême recérait un mauvais pouvoir, car il ne se l'expliquait point ; et il en demeura soucieux comme s'il attendait quelque accident. Un jour qu'il chassait, il sortit de la forêt et entra en plaine, dans les landes de bruyères et de rochers. Le soleil devint soudain d'une si terrible chaleur, qu'il en fut frappé malgré sa rudesse et son accoutumance aux caprices du ciel, et il rentra malade, la tête prise d'un vertige rouge. Un délire ardent le saisit durant plusieurs semaines : et quand il fut rétabli, encore chancelant il se rappela que sa fille Simone l'avait touché au front, et il eut peur, sombrement, en songeant au danger qu'il venait à grand peine de fuir. L'aile de la Mort s'agita sur lui avec un souffle. Et il se demanda avec angoisse quels maux lui seraient envoyés par les deux autres sœurs mortes.

Il se mit à fréquenter dans l'Eglise les religieux jusqu'alors méprisés : il faisait de longues prières en regardant avec inquiétude ses mains et en écoutant le sourd battement de son cœur, et un jour il implora qu'on lui laissât toucher le ciboire, espérant ainsi sanctifier ses mains et leur conférer une santé incorruptible. Mais comme il le prenait ses doigts se glacèrent et se raidirent,

inertes, le vase d'or tomba sur le marbre, et les pierreries sautèrent avec les hosties. Et Luc d'Avrains vit ses mains pendre comme celles d'un mort pendant un mois, sans que nul médecin en sût le remède : et il se souvint du vœu de sa fille Hérène.

Alors il ne voulut pas attendre plus longtemps dans son château solitaire, parmi l'ombre et le cortège silencieux des maléfices, le message de châtement qu'enverrait vers lui sa fille Fallea : et il alla s'enfermer dans un cloître où, frère lai aux cheveux blanchis, il sarcla la terre du verger sous l'asile saint des hauts murs à espaliers. Il y vécut longtemps d'une vie repentante et humble parmi les moines, et beaucoup d'années passèrent, pendant lesquelles il se leva toutes les nuits trois fois pour attendre la punition de sa fille Fallea ; mais rien ne vint vers lui, et il vécut dans l'incertitude.

Ce fut un matin d'automne que le prier qui confessait Luc d'Avrains lui déclara l'avoir vu absous en rêve par les anges devant le tribunal de Dieu, et lui fit en pleurant remise définitive de ses péchés. Luc en conçut une joie infinie, mais dans l'après-midi il se sentit atteint d'une maladie étrange, d'une défaillance profonde de son être, et comme saisi d'un avertissement secret. Yers le soir il parut près de la mort, et les religieux autour de son lit ne savaient quels soins lui donner, quand l'un d'eux se souvint d'une fleur qui guérissait, et qu'il avait remarquée récemment au bord des sources verdies, et il sortit pour en aller cueillir.

Quand il revint, Luc regarda les fleurs et pria qu'on les lui donnât. Et alors, quand il les eut tenues dans ses mains, il connut que le message de sa fille Fallea était enfin venu, et il dit : « Je sens que ces fleurs me guériront vraiment de la vie, et me sauveront de la sauvegarde réelle, si l'on en impose trois sur mon cœur. » Et comme on les lui imposait et qu'elles le touchaient, il ferma les yeux et mourut.

Et les fleurs étaient celles qu'on nomme doigts-de-mort ou digitales : et leur pouvoir est de tuer ou de guérir selon les circonstances. Ainsi Luc d'Avrains fut marqué jusqu'au-delà de la vie par les doigts de ses trois filles : mais seulement quand son âme eut été conviée au salut éternel, il n'exista plus.

CAMILLE MAUCLAIR

PRÉLUDE DE « TARTANES. »

(fragment)

*Sur le champ dévasté par le combat brutal
Où gisent en héros nos vieux rêves, les foules
Hagardes, — surgissant du vaste azur natal
O Lumière, à grands flots d'amour crieurs, tu roules !*

*Emplis l'espace, aux ailes vives consacré,
Et fais vibrer la vie heureuse au cœur des vignes,
Aux limpides yeux d'or des vierges, au secret
Des mers néfastes, au manteau royal des cygnes.*

*Lumière ! en la splendeur des porches radieux,
Sauve des lacs d'acier que tes rais incendient,
Tu verses l'harmonie au front têtus des dieux
Par les temples de jade où nos reines mendient.*

*Et les rochers, par toi fleuris, au bord des eaux
Déferlantes de neige et d'orgueil écumantes,
Érigent des pavois aux candides oiseaux
Que sont les pieds légers et purs d'autres amantes.*

*Chant de l'Ether fécond calme un peu nos captifs
Qui saignent, amputés par la mauvaise guerre,
Et rouvre les matins au vol des blancs esquifs
Pour les splendides ports mal entrevus naguère.*



LES CHANSONS DOUCES DANS L'ESQUIF

*S*uperbe et douce, ô mer qui de flammes enlaces,
Pétillante, en tes replis sûrs, mon frêle esquif,
Mon pauvre esquif perdu vers l'Ailleurs fugitif
A la dérive et rames lasses.

*Frais lac d'amour, miroir profond de mes péchés,
Ame héroïque où mes chagrins sont épanchés,
Femme exquise, cœur de tendresse et d'allégeance
Qui de tes battements ne tires point vengeance,*

*Fort fleur élargie aux rires du décor....
De l'amour qui te baigne ainsi qu'une eau limpide,
Ignore les demains d'ouragan et la ride
En plis durs des adieux mortels, et, sache encor,*

*S'il se peut : — que mon âme a voleté mi-morte
Vers tes azurs, grand ciel d'amour, et que ta porte
S'ouvrit chantante et claire aux appels de mon cor.*

PIERRE DÉVOLUY.



SOIRS

I

Le ciel au loin s'ensevelit en des pâleurs de brumes. Des reflets nacrés nagent ça et là sur le faste éteint de nuages mauves, épars ; tel lambeau de clarté qui s'attarde, en le rythme de ses lignes, figure l'éploiement d'un grand oiseau d'or qu'un rais de soleil aurait figé aux horizons.

D'ici là, réfléchant le ciel, la mer...

Des mouettes s'y ébattent ; les vagues qu'effleurent leurs ailes par moments, semblent les supporter sur leur frange d'écume pour les mollement déposer sur la grève. Mais voici que leur vol surgi s'effare dans les dunes.

Une barque vogue vers le large. Les flots en déferlant déchirent leurs moires argentées contre la proue ; le sillage qui s'élargit derrière le gouvernail y creuse des remous de lumière.

Couché à l'ombre des voiles, chante un matelot — Quelles lèvres, dites, suspendirent à sa tristesse les syllabes de ce chant en une couronne de baisers ?... Quels yeux assez profonds lui dirent la mélancolie de sa musique ?.. Une lointaine amie la lui chanta peut-être sous d'autres cieux à l'heure suprême du départ, afin que le soir où il s'en souviendrait à la native douceur d'autres baisers, quelque chose d'elle trouvât aussi une caresse. Je ne sais ; mais si langoureusement s'explora en la brise l'exotique refrain, qu'il est comme l'intime répercussion des voluptés errantes en ce clair crépuscule.

D'autres barques encore incrustent la blancheur de leurs voiles sur le décor confus de la marée vespérale ; mais, très éloignées du rivage, elles semblent suspendues dans le brouillard et se mouvoir à peine.

Les plaintes trainées par les barres écumeuses se roulant sur l'or tiède du sable, la lenteur grave des oiseaux, telles senteurs âcres qui s'exhalent, les formes vaporeuses dont s'étire la nudité sur l'ouate des nuages, tout évoque d'occultes attirances qui oppressent l'âme, et l'incitent à s'abimer en l'enivrante volupté de ce couchant splendide.

Un vent de large souffle, chargé de caresses et de parfums, — n'est-ce les caresses et les parfums qu'elle dérobe la brise à quel-que couple bercé là-bas sur la mer par le nonchaloir des voiles.

II

Le crépuscule s'appesantit sur la ville.

La fuyante perspective des squares baigne dans la magnificence prolongée de cette heure. Vers le lointain de l'avenue, la gloire du couchant expire par le ciel en un flot de pourpre, et y diffuse une clarté révélatrice encore des splendeurs qu'irradia comme un sanglant trophée, le soleil.

Les gaz allumés allongent le long des trottoirs l'or dansant de leurs topazes ; à droite, des tavernes dont les lumières versent aux pavés une flave et inégale buée. Un reste de jour s'attarde au gel miroiré des glaces, et l'éclat que les lustres rutilent ne le peut totalement dissiper. De vagues incendies brasillent encore aux vitres des étages — par moments, un visage y apparaît, inquiet de l'heure sans doute, ou de quelque message...

En face, sous la vastitude du firmament, la mer s'illimite. Les lames écumeuses fleurissent de leurs volutes les eaux miroitées d'azur et de turquoise, et la rumeur qu'exhale leur agonie sur les galets de la plage, va se prolongeant dans la quiétude crépusculaire avec les sanglotantes modulations d'une mélopée. Les brumes qui errent aux confins des étendues, semblent les vapeurs parfumées qu'évagent par l'espace d'invisibles cassolettes, suspendues aux clous d'or dont les étoiles parsèment le ciel clair et froid.

Passe un navire dont la silhouette s'effume, là-bas.

Cependant, les ténèbres tassées aux profondeurs du ciel se fondent peu à peu sur le site, et reculent les choses en une atmosphère de songe. Les profils alanguis s'émacient sous l'imprécis des voilettes, et l'eau meurtrie des yeux qui luisent aux reflets soufureux du soir, en résorbent l'intime mélancolie et la tristesse un peu. Tout geste se veloute : le clair obscur qui les relative, en propage le mouvement et peuple le mystère des pénombres d'infinis et moelleux atouchements.

Mais voici la nuit fluer de partout, s'épandre lentement dans l'air fluide et sonore, et sitôt évanoui ce mirage enchanteur d'un soir, tandis que d'une rue voisine, lamentable et disloqué s'élève le refrain d'un vieil orgue de Barbarie, dont les plaintes haletées vont se mêler aux sanglots des vagues sur la grève.

III

Sous la froide rancune de ce soir décembre, par delà des terrains vagues qu'un arbre ça et là hérissé de son profil farouche, un coin de banlieue s'avère, houle de toits chavirants et vers les loins, monceaux d'épaves figés en des viscosités debrumes.

Un jour acariâtre exsude des cieux flasques et gris ou le vent brasse en lourds remous des paquets de nuages. Quand les rafales s'engouffrent, l'épaisse fumée qui s'évague des toits se ravale et s'éparpille, après avoir bondi sur les ardoises ; et voici se disperser aux plis des ornières et s'empêtrer dans les flaques d'eau, les feuilles mortes chassées par menus troupeaux sur la poussière qu'elles soulèvent. Les arbres aussi se drapent d'anxiété, qui éternisent le long du chemin leurs gestes décharnés, avec au bout des branches quelques folioles brunies qui tremblotent — tels de frileux oiseaux par le vent secoués.

A droite, entre deux blocs de vieilles bâtisses, une éclaircie s'approfondit vers le fleuve, dont les eaux couleur du ciel semblent stagner en une planité de mercure. Les collines qui surgissent au delà, affinent la courbe de leurs cimes, dans le poudroiment des clartés éplorées. Et la route file très loin, tout là-bas, vers l'obscur perspective d'usines carrant leurs masses noires par dessus des mesures, en tas.

Alors, par l'âpreté du paysage et son silence, dans les ombres tendues ou son profil s'atteste décrépit et fantômale, une femme parut qui portait sur le dos des bourrées.

Les yeux pétrés en une douloureuse fixité, la bouche sur un menton bas, pantelante, et par dessus le front mordu de rides la tignasse en coup de vent ou des brindilles s'affolent — elle marchait — masque engoncé entre les coudes saillants avec au bout des bras deux poings violacés parmi les branches sèches.

Si, par moments, son pas s'attardait à trébucher, on entendait des ahans rauques alterner avec les sifflements d'un asthme.

Elle s'éloigna. Glissant le long de hauts arbres nus, elle parut plus cassée encore et plus lamentable.

Une pluie s'abattit par larges gouttes, flagellantes. Elles ruisselaient sur les feuilles mortes avec des crépitements secs, ce qui les faisait trembler.

Comme les appels d'une cloche se mouraient en modulations plaintives, l'image de cette miséreuse, ombre mouvante à peine et que le soir vêtaït de mystère, m'induisit en des pays de légendes vers lesquels mes rêves d'enfant avaient souvent appareillé naguères — pays tout peuplés de palais d'or et de masures chenuës, où des fées déguisées en pauvresses, rôdent le soir au seuil des mauvais riches. Et la vicille de tout à l'heure, n'est-elle une fée ?.. une de ces bonnes fées qui, dépouillés habits loqueteux, masques méchants, et vêtue la claire tunique tissée de rayons de lune, ira quelque soir ayant au front l'étoile du berger comme diadème, discrètement frapper à la porte d'une servante très jolie et très humble, et au pied si petit, mais si petit, que les plus belles dames de la terre n'en purent chausser la pantoufle.

Liège, le 2 Mars 1894.

EDMOND GLESENER.



LE JOUEUR DE VIOLE

à RODRIGUE BÉRASQUIER.

*J'arrive par l'allée où j'ai cueilli la rose
d'amour, les pieds pesants de terre humide encor ;
je suis bien las du long chemin. Je me repose
et j'entends à demi les nains jouer du cor*

*dans la forêt magique où m'a conduit ma reine,
celle dont les beaux bras fleuris m'ont entraîné.
Je ne sais plus quel soir elle s'en vint sereine
vers moi, ni quel baiser sa bouche m'a donné,*

*ni quels mots m'a chanté sa lèvres. Mais j'écoute
les romances du cor, mais je bois les baisers
du vent furtif trempé de rosée et la route
est moins dure à mes pieds hésitants et brisés.*

*Je suis bien las. Ma rose aux graciles pétales
agonise fanée à mon manteau soyeux
et déjà le Sommeil a osé ses doigts pâles
ses doigts frôleurs et lourds de rêves sur mes yeux.*

*Et quand je vais dormir viens vers moi, pauvre aimée,
comme une châtelaine enfant au Bois joli,
pendant que tous les cors joueront dans la ramée
la mélodie étrange et lente de l'oubli.*

*Viens triste au clair de lune attendri d'émeraude,
avec ta robe rose et verte faire peur
au mauvais gnôme ami des sorcières — qui rôde
en chuchotant sa ronde au vieux refrain trompeur,*

*Tu pencheras ta tête angélique et gentille
ta tête virginale aux yeux purs vers mon front
et tes longs cheveux fins flottant sur ta mantille
crouleront sur les niens et les parfumeront.*

*Je baiseraï tes mains pures, tes mains fleuries
aux tiges de paresse et d'amour de tes bras ;
je baiseraï ta bouche écarlate aux soieries
puériles de pourpre ; et tu redonneras*

*tant de rosée au soir que ma rose pâlie
et ranimée aura ton charme ensorceleur
et que je confondrai dans mon cœur en folie
la châtelaine frêle et la féerique fleur.*

TRISTAN KLINGSOR.



FUNÉRAILLES *

Hermione, sur tes lèvres pourprées une main a scellé le silence, un silence où s'éternise, comme les frissons d'un lac où tomba une bague, l'écho de tes bonnes paroles. Sous tes paupières tes yeux de chair sont rongés, ta chevelure te nimbe d'or et tes mains où l'onyx rose a pâli, tes mains se posent, oh ! très lasses, lasses d'avoir porté des sceptres.

Des vierges sont venues avec des tabliers de fleurs semer des jonchées et ton âme plane, Hermione, sur leurs senteurs : cygne voguant sur des parfums.

Je sanglotte, Morte ! Morte ! mes pleurs sont un péché car ton âme est aux béatitudes. Mais je pleure sur moi car sur tes vestiges je marchais vers l'aurore. Je pleure, Hermione, et j'ai le remords de mes larmes.

Mais des ailes t'ont enlacée, des ailes ont ployé leur envergure sur ta gorge, des ailes longues d'argent t'entourent et tu dors, diadémée, sainte enclose dans une châsse d'ailes.

J'ai fui au son du sourd bourdon des cathédrales. J'ai fui parmi l'ombre dans les forêts, les fondrières et les viornes. Un catafalque à ma vue s'est dressé dans les ténèbres, un catafalque géant comme une croupe de montagne. Un drap de mort le couvre et des chandeliers brûlent, de hauts chandeliers — n'étaient-ce les étoiles pâles qui brûlaient et leurs cires tombantes larmaient d'argent le rideau immense de la nuit.

J'ai erré trois ans, les pieds poudreux, avec des compagnons. L'un d'eux sur une grève s'écria : — O ! les astres,

* do « une fin d'aimer » en préparation.

la mer a roulé des pierreries. Il se prit à rire et se baissa. Moi j'ai regardé et n'ai rien vu. Un autre dit : — Oh ! ces fontaines dans les mousses. J'ai senti l'effroi d'errer dans un songe. Plus loin moi-même criai : — des fleurs ! des fleurs ! Les autres passèrent sans rien voir. Et ces fleurs jaillissaient pour moi seul d'une vieille pierre tombale. J'ai vu un nom : Hermione et, par la dalle lézardée, s'érigeaient des lys, des lys royaux, des lys encore : ton âme. J'ai cueilli les tiges et bu l'aiguail des corolles et, la gerbe à la main, j'ai continué ma route désormais ensoleillée.

LÉON PASCHAL.



POÈMES

LE VERGER

à LOUIS DELATTRE.

*Rêve, dont la douceur, en mon âme pieuse,
Chantait la volupté des aveux ingénus,
Tu nous vis, bien des fois, comme des enfants nus,
Cacher notre candeur dans l'ombre de l'yeuse.*

*Les fleurs de nos étés ornaient nos jeunes têtes,
— Plus pures sur nos fronts liliaux et divins —
Dans le verger d'amour, où les yeux séraphins
Se posaient sur l'éclat timide de nos fêtes.*

*Agneau pascal broitant l'herbe folle et fleurie
Où mes bonheurs enfants avaient longtemps dormi,
Ne fus tu point celui que mon pas affermi
Conduisit avec Elle en ma verte prairie.*

*Et pourquoi t'explorer si les dernières heures
Sonnèrent comme un glas de lugubre abandon,
Dans ce verger élu dont nous nous fîmes don,
Et dont la paix fleurit nos deux âmes qui meurent.*

CES SOUVENIRS ÉMUS

à FR. FRICHE.

*Les bois étaient plus beaux quand nous sommes entrés,
Sous nos pas hésitants, les feuillages cendrés
Dont le royal automne avait jonché l'allée
Devinrent caressants. Nous quittions la vallée
Où venaient d'expirer nos plus mornes chagrins,*

— Nos fronts ornés de fleurs et nos yeux si sereins
 Qu'on eût pu voir en eux briller nos jeunes âmes —
 Tu me parlas, enfant, comme parlent les femmes :

« J'avais rêvé de vous, jadis, et je vous aime.
 En vos bras vigoureux je me sens défaillir.
 Je suis à vous, Seigneur, et je reste la même,
 L'enfant qui dans vos bras avait rêvé mourir. »

Oh ! de tant de candeur pouvais-tu faire don ?
 Je t'aimais plus encore en ce cher abandon
 Où tu voulais mêler nos douces destinées,
 Lorsque tu demandais, pour tes faibles années,
 Le soutien bienfaisant de mon bras vigoureux.

C'était un jour béni parmi les jours heureux,
 Les bois étaient plus beaux, et plus douce l'allée
 Tandis qu'un chant d'amour montait dans la vallée
 Et venait expirer en nos cœurs exilés.
 Ces souvenirs émus ne s'en sont point allés.

PARSIFAL

Devant le vase saint fleuri d'or et d'opâles,
 Resplendissant ainsi qu'un soleil automnal,
 Les Chevaliers du Graal l'évent en leurs mains pâles
 L'acier vierge et luisant de leur glaive ancestral.

Un plain-chant de splendeur et de gloire sacrées
 S'envole en rythmes lents des harpes de corail
 Tandis qu'un Christ d'amour aux lèvres macérées
 Crispe ses membres morts sur le sanglant vitrail.

Vers ces âmes répond, de la plaine de rêve,
 Un chant de cor vainqueur immense et triomphal,
 Et soudain, à l'attente de tous, haut son glaive,

Et nimbé de l'éclat du casque éblouissant,
 Dans la nef aux parfums de benjoin et d'encens
 S'avance, roide et fier, le Maître, Parsifal.

LES AIGLES

*Comme des guerriers, dont les hordes barbares,
Fuyant le rêve mort de leurs terres en deuil
Et troublant les vallons de sonores fanfares,
Immoleraient au dieu de leur farouche orgueil,*

*Les Aigles, délaissant leurs aires solennelles,
D'un vol victorieux en l'éther chaud et dur
Montent vers le séjour des âmes éternelles
Pour conquérir la plaine immense de l'azur.*

*Frères mornes et grands de mon orgueil vivace,
Ils planent invaincus sur l'abîme d'espace
Qu'ils donnent pour royaume à leur rêve tragique.*

*Et d'un œil de mépris, de haine ensanglanté,
Ces fiers oiseaux de gloire en un ciel héroïque,
Semblent fixer l'effroi de notre intermité.*

LE TEMPLE

*Temple morne de mort où mon rêve s'ébroue
Comme un coursier d'antan au seuil de la ténèbre,
Baigne tes marches d'or en cet étang funèbre
Où des cygnes en deuil, sinistres, font la roue.*

*Nul vainqueur n'entrera dans la nef endormie
Que parfuma jadis l'encens des sacrifices,
Et ne priera, devant la croix de mes délices,
Où j'ai crucifié ma royale ennemie.*

*L'heure sombre agonise en la mort triomphale
Sans que des harpes d'or, une hymne solennel
S'élançât vers la nuit de ta voule tombale,*

*Et la Torche — clarté d'un orgueil fraternel —
Sous la brise d'oubli qui souffle du portique,
S'éteint près de l'autel du rêve eucharistique.*

CH. FRAPPART.

L'ÉCOLE DES PRINCES

(Fragment)

A mon cher Emile Van Heurck,
en toute sympathie J. P.

ACTE V. SCÈNE VIII.

UNE EXÉCUTION

(La reine *exécute*, le courtisan van Huisde, le principal auteur de l'intrigue, en présence de ses victimes : Anna, Albert, fiancé de celle-ci et Herman, son frère.)

LOUISE

— Asseyez-vous, Monsieur van Huisde ! Je me suis permis de vous faire venir ici, pour vous adresser une prière, qui....

VAN HUISDE

— Majesté....

LOUISE

— Restez assis. J'ai beaucoup entendu parler de votre extraordinaire mérite de juriste, et je voudrais....

VAN HUISDE

— Majesté....

LOUISE

— Restez assis. Autre chose d'abord. Vous connaissez-vous en papillons ?

VAN HUISDE

— Mais Majesté....

LOUISE, *jouant de l'éventail*

— Restez assis. Vous est-il arrivé de piquer un de ces pauvres insectes sur un disque de liège, tandis qu'il se débattait des ailes ? Mais restez donc assis ! C'est un bien grand amusement pour certaines gens.... On l'appelle entomologie, je crois. On ne se soucie pas le moins du monde du frétillement anxieux de la pauvre bestiole. On transperce sans pitié d'une épingle le petit corps.... Un mauvais entomologiste seul ne sait pas bien s'y prendre, et se sent ému de l'imméritée souffrance de la petite bête ! Si c'était un serpent, une guêpe, un scorpion, un crapaud, une vipère.... Alors peut-être moi-même, qui sait ? je pourrais le clouer sur une planche, sans me soucier de ses souffrances et lui enfoncer d'une main sûre la pointe dans le cœur !

VAN HUISDE

— Mais, Majesté....

LOUISE

— Restez assis. Au fait. Vous savez peut-être, qu'ici, à mon château, j'ai peu de distractions....

VAN HUISDE

— Je vous en supplie, Majesté, mes intentions étaient bonnes.... et je croyais....

LOUISE

— Les miennes aussi sont toujours bonnes, quoiqu'avec toutes ces bonnes intentions on pave un chemin qui.... ne conduit pas droit au ciel, Monsieur van Huisde ! Par bonne intention donc, je m'amuse comme je puis. Je dors, je rêve, je mange, je bois, je lis, j'écris, je me promène, je reçois des visites....

VAN HUISDE

— Mais, Majesté....

LOUISE, *fermant violemment son éventail*

— Allez vous asseoir ! (*Affectant le calme et l'indifférence et jouant de l'éventail*). — Hélas, toutes ces distractions finirent par devenir monotones ! L'esprit, l'âme, le cœur.... tout ce que je pourrais vous dire de l'âme et du cœur, vous est aussi bien connu à vous qu'à moi, Monsieur van Huisde....

VAN HUISDE

— Mais, Majesté, je croyais, je m'imaginai....

LOUISE

— Mais restez donc assis. Ne croyez pas que je vous demande une dissertation physiologique ou psychologique, oh non ! Ni une étude sur la morale, ou des sermons sur l'honneur et la vertu, oh non ! Quoique vous soyez très érudit en ces choses....

VAN HUISDE

— Je puis affirmer à Votre Majesté....

LOUISE

— Restez assis, et n'affirmez pas plus qu'il ne convient à un philosophe. Je pense que la philosophie est encore une de vos attributions.... mais le droit, les droits voilà votre branche principale, n'est-il pas vrai ?

VAN HUISDE

— Bien certainement, Majesté, mais....

LOUISE

— Restez donc assis ! J'ai à vous faire un aveu, quelque chose de très confidentiel, quelque chose.... que l'on confie exclusivement à ceux, dont l'honneur et les sentiments de justice....

VAN HUISDE

— Oh, Majesté, ma reconnaissance....

LOUISE

— Fort bien ! Mais restez donc assis, *Doctor Juris* ! Je vous disais donc.... de Walbourg le sait, mais elle est la eue ! Etes-vous discret ?

VAN HUISDE

— Oh, Majesté, l'honneur.... ma parole....

LOUISE

— Restez assis. Je vous disais donc.... vraiment, j'ose à peine, et je compte sur votre honneur, Monsieur van Huisde.... mais restez donc assis ! Le fait est que, malgré toutes les distractions que je me procure ici, à dormir, à me promener, à lire, le fait est que.... je m'ennuie, voilà ! Le grand mot est lâché !

VAN HUISDE

— Mais, Majesté....

LOUISE

Restez assis. Avez-vous vu dans mon parc, là, à droite de l'avenue, cet étang, ou il y a des carpes ?

VAN HUISDE

— Oui, Majesté, mais...

LOUISE

— Restez assis. Ecoutez-moi, et montrez-vous digne de ma confiance. Lorsque je m'aperçus du mal qui me consume, j'essayai plusieurs remèdes pour m'en guérir. Je me livrai, de désespoir, à l'étude de l'*Aglaiu*. Après je lus les compte-rendus de... vous savez bien... de cet honorable orateur... et... et vous même, vous étiez... orateur, je pense, et... honorable. Certes, très honorable. Je le sais. Mais mon mal résistait à ce large courant de sagesse et d'honorabilité. Un tel mal est stupide, comme vous voyez. Mais... qu'y faire ? J'ai cherché ensuite ma consolation auprès des oiseaux, des grives, des pinsons, des corneilles, des canaris, des pics, des étourneaux et des perroquets... mais tout cela en vain, Monsieur van Huisde. Ne sachant plus que devenir, je fis creuser l'étang que vous connaissez, et j'y fis mettre des carpes... voilà encore des êtres qui ne brillent point par leur esprit, hélas ! Vous connaissez-vous en carpes ?

VAN HUISDE

— Non, mais si Votre Majesté le désire, je pourrais....

LOUISE

— Vous pourriez vous mettre à la hauteur des carpes ? Je ne demande pas cela, ce serait trop exigeant de ma part. Je voudrais seulement... oui, ceci encore. Cet étang aussi m'ennuya : ce poisson, fort estimé peut-être de ses semblables et consorts, expert en affaires qui... brel, je ne trouvai aucun remède ! Voilà pourquoi aujourd'hui, en désespoir de cause, je cherche ma consolation — vous l'avez deviné — dans l'en-to-mo-lo-gie. (*Avec force*).

Restez assis ! (*Avec une indifférence feinte*). Cette distraction même ne tarda pas à perdre son charme, et d'ailleurs... cela est fâcheux pour les épingles ! Autre chose donc ! J'ai cherché, j'ai cherché, et j'ai trouvé un passe-temps... unique *grossartig* (1), *impayable* (2) ! Je veux — le projet est hardi, mais il me

sourit — je veux me vouer à cette science où vous excellez, je veux étudier le droit, les droits. Ces sottes carpes ! Tant pis, on comblera l'étang. Voulez-vous être mon professeur de droit ?

VAN HUISDE

— Mais, Majesté...

LOUISE

— Restez assis. Je comprends ce que vous voulez me demander ! Si je sais le latin ? Ah, fort peu ! En aurai-je absolument besoin ? (*Feuilletant les premières pages d'un grand livre*) J'ai là un dictionnaire... *a, absque, et abacus, ambages...* en faut-il, en droit ? *Ambitio, ambire*, briguer... hein ? *Ambire...* foire des tournées par ambition ? Et... *alibi* ! Qu'est-ce donc *a-li-bi* ? Quelle langue singulière que ce latin ; passons-nous de ce latin. (*Elle ferme le livre*). Voulez-vous être mon professeur, Monsieur Van Huisde ?

VAN HUISDE

— Mais, Majesté, je ne sais pas...

LOUISE (*Changeant peu-à-peu de ton*)

— Comment ? Mais je compte que vous savez ce que c'est que le droit ?

VAN HUISDE

— Majesté, je vous en supplie...

LOUISE

— Supplier n'a que faire en droit, je le sais sans *abacus*, Dieu merci ! Ne me croyez pas plus ignorante que je ne suis, bien que je ne sois pas forte en *a, ab, abs*, et que je ne sache pas la signification exacte d'*alibi*. Qu'est-ce qu'un *alibi* ? Allons, expliquez-moi cela, qu'est-ce qu'un *alibi*, Monsieur van Huisde ?

VAN HUISDE

— Le comte van Weert...

LOUISE *d'un ton sévère, puis ironique*

— Le comte van Weert est un honnête homme, qui n'a que

faire d'alibis. C'est à vous que je le demande : qu'appellez-vous un alibi, en votre latin ou en votre droit ? Comment, vous vous intitulez docteur, professeur en ces choses-là, et vous laissez aussi longtemps votre élève sans lumière. Cela n'est pas généreux ?

VAN HUISDE

— Majesté...

LOUISE

— Restez assis. *La facultas docendi* — est-ce bien ? — ne m'est pas donnée, mais pourtant je crois qu'une leçon... d'entomologie par exemple, donnée par moi avec des essais *in vili anima*, vous serait très claire.

VAN HUISDE

— Je vous en supplie, Majesté... mes intentions étaient bonnes !

LOUISE

— Pour ne pas imposer le sol de notre chère patrie ? Certainement, voilà ce qui est droit, et noble même, et bien intentionné. Est-çe tout ? Et puis-je, pénétrée maintenant de cette vérité, passer sur-le-champ mes examens de docteur et porter la barette. Ou bien, l'étude du droit est-elle encore plus profonde ? (*D'un ton sévère*). J'attends !

VAN HUISDE

— Mais, Majesté, je suis ...

LOUISE

— Restez assis. J'attends. Eh bien ? Encore une fois, j'attends !

VAN HUISDE

— Je suis...

LOUISE

— Vous êtes ? J'attends !

VAN HUISDE

— Oh, Majesté...

LOUISE

— J'écoute. Allons, j'attends ! Ou bien, le papillon ne vaudrait-il pas l'épingle ?

VAN HUISDE

— Majesté, je dédommagerai, je réparerai... qu'on exige une somme...

HERMAN, *se levant brusquement.*

— Non ! (*de Walbourg le fait rasseoir.*)

LOUISE

— Dédommager ? Qui et quoi ? Vous voulez me dédommager de la leçon de droit que vous ne m'avez pas faite ? Réparer ? Quoi ? Comment ? Etes-vous si riche que cela ? Croyez-vous qu'un peu d'argent suffise... Oh, oh, vous ne m'indemnez pas même de mes carpes, et vous cherchez le droit dans le revers de votre manche ! (*Elle élève la voix, s'anime peu-à-peu, et finit avec emportement*) Allons, Monsieur van Huisde, parlez ! Ne savez-vous pas encore ce que c'est que le droit ? Epargnez votre manche ! J'exige une réponse. (*Elle se lève, Van Huisde fait de même.*) Répondez ! (*Elle fait un pas vers lui.*) Répondez !

VAN HUISDE

— Je...

ANNA *se lève et se jette aux pieds de la reine*

— Grâce pour cet homme !

LOUISE

Relevez-vous, mon enfant ! (*à Van Huisde.*) Ne savez-vous pas encore ce que c'est que le droit ? (*à Anna.*) Debout ! Votre place n'est pas là. Debout ! (*Pendant qu'elle relève Anna de la main gauche, elle étend la droite, qui tient l'éventail, vers Van Huisde.*) Vous... à genoux... plus bas... plus bas encore... sur le sol... (*Van Huisde se baisse lentement, avec des secousses et à contre-cœur, et au dernier mot tombe à genoux, la tête baissée, devant Anna...*) Voilà mon droit !

(*La reine-mère se montre tout-à-coup, et s'arrête étonnée, comme les autres assistants.*)

Une exécution, Mère !

MULTATULI.

(Traduit du Néerlandais par

H. MEYERS D'ESTREY et JULES PÉE).

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

- MARIUS ANDRÉ — *la Glori d'Esclarmoundo*. (Avignon. Roumanille)
 CHARLES DE COSTER — *Légendes flamandes*. (Brux. Lacomblez).
 CH. HENRY HIRSCH — *Légendes naïves*. (Paris. Girard).
 J. R. DE BROUSSE — *Le poème de Noël*. (Paris ***)
 UNIVERSITÉ DE GAND — (*Almanach de l'*). (Gand, Hoste).
 WILLY — *Soirées perdues* (Paris, Tresse et Stock).

Il m'a plu de commencer cette chronique en parlant d'un livre que beaucoup de critiques déclareraient écrit en patois. Patois ou langue, le provençal a bien sa force et sa beauté. Dans le passé, nombreuses furent les œuvres qui l'enrichirent et j'en sais auxquelles une juste admiration ne peut être refusée. Mais c'est plus particulièrement dans la seconde moitié de notre siècle que cette littérature prit un décisif essor. Elle bénéficia alors d'une véritable renaissance dont le promoteur fut le bon Roumanille et le champion éloquent, érudit et zélé M. Fréd. Mistral. Peu après, vint entre autres Th. Aubanel de qui *la Miougrano entreduberto* me fit, lorsqu'elle me fut révélée, une impression que je n'ai pas oubliée. De nos jours enfin, on cite parmi les meilleurs écrivains de là-bas MM. Félix Gras, P. Arène, Albert Arnavielle...

A ces noms il convient d'ajouter désormais celui de M. Marius André. Tout jeune encore, ce poète vient de doter les lettres provençales d'un vraiment beau livre et peut-être aussi d'un accent nouveau. A bien des points de vue, *la Glori d'Esclarmoundo* est, en effet, d'une inspiration essentiellement moderne. Elle ne se restreint pas aux traits de pur classicisme chers à M. Mistral et à son école ; et elle atteste, à un plus haut degré que l'hymne passionné et vibrant d'Aubanel, ce qu'il me sera permis d'appeler le frisson vital. M. André est allé tout droit à la source fraîche de toute poésie. C'est le récit de son amour fervent qu'il nous confie — récit naïf si l'on veut mais combien sincère et mystérieusement ému ! C'est la rencontre d'un poète avec celle qui sera pour lui la Béatrice, la Fée et la marraine. — Et ses chants sont l'expression sublimée de la joie adolescente que cette rencontre fit jaillir en lui...

Comme il est pittoresque ce parler provençal ! *La Glori d'Esclarmoundo* me l'a fait trouver plus séduisant encore et M. Devoluy a pu dire, dans un article publié par *l'Aioli*, que cette « ascension d'art fait songer au doux prélude de *Lohengrin* ». En réalité, M. André doit s'être inspiré des tentatives faites dans ces derniers temps par les plus récents poètes français, pour donner

à leur langue une souplesse davantage musicale. Grâce à lui, le verbe provençal aura conquis des rythmes nouveaux dont la grâce charmante se retrouvera certainement dans maintes œuvres futures.

J'eusse aimé de mentionner ici les circonstances qui amenèrent M. André à formuler ce poème. Elles sont si peu ordinaires qu'on ne saurait n'y pas trouver quelque intérêt. Malheureusement je ne pourrais ce faisant que répéter, avec moins d'autorité, ce que dit M. Félix Gras dans une préface à laquelle je renvoie le lecteur curieux. Mais il m'en coûterait de ne faire aucune citation du poème lui-même et voici, prises au hasard dans la traduction (en général assez soignée) de M. André, telles strophes que l'on peut tenir pour caractéristiques :

— Oui, mon Ame est illuminée d'une ardeur inouïe d'amour ;
les oiseaux chantent sur ma tête, l'aube me nimbe de beauté.

— Mais toi, ô Reine, tu es si grande que mon orgueil s'humilie
devant le clair mystère de ta face et je tremble comme un enfant.

— Toute la passion de mon Ame brûle mon sang d'un feu estival ;
toute la passion de la tienne, je la sens frissonner vers moi.

— Toute ! toute ! tu es toute à moi, avec ta flamme et tes rayons !
toute ! et voilà pourquoi je ne puis plus te voir sans émoi ;

— Car, ô ma Fée amoureuse, tu es trop grande pour ton Amant,
et me voici baissant la tête, moi qui me croyais grand aussi !

... Donne ta main, et restons muets, longtemps, toujours, longtemps
ainsi ; les paroles les plus ardentes sont froides comme des tombeaux.

— Les paroles sont des mensonges qui trompent la pensée et
elles me voileraient les sentiments que manifestent tes yeux.

— Oh ! reste encore là en mêlant à mes mains tes petites mains,
et, me brûlant de ta flamme, tais-toi... mais regarde moi !

... Je vais là où sont tes yeux ! Car j'ai vu dans leur éclat toute
la splendeur du ciel. Ils sont frais comme, au renouveau, une prairie
en fleurs. Ils sont fiers comme un aiglon qui va fixant le soleil...
Leur mystère est plus pur que les marbres de l'Attique ; le miel
d'Hymette est moins doux. Ils sont plus beaux que la musique,
tantôt attendris, tantôt amers, ils sont tragiques comme la Mer !...



La plupart de ceux qui n'ignorent pas ce curieux esprit, Charles Decoster, (et ceux là, hélas ! sont moins nombreux qu'on le voudrait croire) connaissent plutôt le magistral *Ulenspiegel* que les *Légendes flamandes*. C'est assurément un tort car ces dernières pages sont fort savoureuses elles aussi et résumant avec bonheur le talent de l'écrivain. Qui plus est, la personnalité de celui-ci me paraît se découvrir plus aisément au cours de ces

légendes que le long de l'épopée où il a si bien dit — et dit comme pas un — son pays et le nôtre. Le champ de l'action étant plus restreint sans être moins varié, on y observe mieux les jeux de l'inspiration, les modalités et les tressauts de la pensée et de la forme.

La forme, voilà ce qui a valu à Decoster le plus de critiques. On lui a reproché par exemple de s'être mollement abandonné à l'influence de Rabelais. Qu'il y ait ici quelque chose de pareil à noter, je le veux bien admettre ; mais j'ajouterai aussitôt que les analogies relevées me semblent plus apparentes que réelles. Les sources sont jumelles ; de part et d'autre nous voyons l'écrivain puiser aux mêmes rives mais, cela fait, chacun s'engage dans une voie nettement distincte. La forme de Ch. Decoster est avant tout d'un flamand. Elle s'apparente à l'art des vieux maîtres du Nord, des Breughel, des Bosch, des Van Eyck, des Lucas de Leyde et aussi, à cause de son exubérance heureuse, de sa liesse saine et forte, à l'art du très avisé et jovial Jordaens. Pour Rabelais le trait est tout, l'humour y réside et en naît. Pour De Coster, au contraire, ce trait n'existe qu'en vue de la couleur qu'il appelle et l'esprit des *Légendes flamandes* se révèle maintes fois dans l'opposition de certaines teintes particulières, dans la combinaison harmonieuse ou heurtée de telles couleurs de délection...

Nous entendîmes dire encore que le style de Ch. De Coster frise par moments l'incorrection. Mon Dieu, oui ! cela n'est pas toujours absolument conforme — mais après ? Combien d'œuvres d'un style impeccable sont, malgré tout, des œuvres mortes ! La question est de savoir si la manière d'écrire adoptée par l'auteur fut voulue et si elle le fut à bon escient, c'est-à-dire si elle eut pour résultat de mettre davantage en relief ce qu'il se proposa de nous révéler. Dans l'occurrence je crois qu'il faut répondre à cela très affirmativement. Ce rien d'hésitation, ce soupçon même d'anachronisme vont bien aux épisodes et aux types en présence. Ce que le style des *Légendes flamandes* peut avoir de maladroit ou de peu raffiné rend avec plus d'imprévu et fait mieux vivre — de la vie à la fois légendaire et réelle qui leur est propre — les personnages que nous suivons, au cours de ces pages frémissantes, selon leur destinée amère ou bonne.

Laissons ces choses et disons que peu de livres portent en eux une aussi forte puissance émotionnelle. Rien ne prévaut contre cela ! On sent à chaque phrase que l'auteur devait être un grand cœur et qu'il s'est penché sur la réalité dont il nous prodigue le reflet, avec une tendresse paternelle ou filiale. Il y a chez lui, pour tout ce qui est humble, pour tout ce qui souffre, pour ceux dont la misère résignée fait les fortunes insolentes des autres, une compassion, une charité non point vulgaire, non pas traditionnelle, mais véritablement évangélique. Ils sont rares ceux qui attachèrent à leur couronne ce clair joyau, un des plus purs qui soient...

Admirons encore dans ces légendes la bonhomie piquante du récit, l'harmonie générale des plans, l'originalité des images et la

simplicité grandiose de certains traits (comme : *Et elle sonna du cor.... Et il compta les jours.... Et le soir vint....*) après lesquels l'auteur s'interrompt ou se tait et dont l'écho vibre avec une sonorité singulière. Observez aussi combien la composition suit logiquement sa voie — droite, simple, tracée d'un geste énergique et fécond. Et puis ces récits n'ont-ils pas la fraîcheur des fraîches brises de jadis ; ne sont-ils pas au printemps ineffable des sensations et des idées ? Est-il rien de plus pudique que ces vierges — Blanche, Candide, Magtelt — et ne font-elles songer à la madone de l'école de Van Eyck devant laquelle, dans ce musée de Bruxelles si riche en belles peintures, on revient toujours — invinciblement ?

Charles De Coster eut à la fois le sens du merveilleux, du grotesque, de la pitié, de l'originalité. A moins de prodiguer les citations, un article ne pourrait pas suffire à le bien établir. Il faut lire ces légendes : *les frères de la bonne trogne* (que M. Amédéc Lynen illustra naguère avec tant de brio), *Blanche Claire et Candide*, *Sire Halewyn*, *Smetse Swce*. Oui, il les faut lire et notre devoir à tous est de faire en sorte que ces pages puissent avoir dans la suite la réputation qu'elles méritent et qu'elles devraient déjà avoir auprès de nos indifférents contemporains.

* * *

M. Charles Henry Hirsch (ne pas confondre avec son homonyme des *Préludes*) nous révèle dans ses *Légendes naïves* de réelles qualités de poète. On peut assurément y découvrir des traits d'une harmonie plus ou moins douteuse, on peut dire que telles strophes en vers réguliers manquent de virilité et que telles autres en vers libres n'ont pas la grâce légère, la douceur aérienne qu'on leur voudrait trouver. Mais ces fautes ou ces imperfections sont inhérentes à tout début et elles ne nous empêcheraient pas d'apprécier le talent de certaines autres pages. En somme, ces légendes laissent entrevoir des lointains dont l'auteur a le sentiment mais auxquels, tout en possédant leur sésame, il n'a pas ravi leur secret. Ses efforts, espérons-le, tendront à complètement nous les découvrir un jour ; ce nous sera une joie alors de l'applaudir sans restrictions.

Quel abîme entre ce premier livre et le *Poème de Noël* de M. de Brousse — secrétaire, paraît-il, d'une revue de Toulouse : *Pages d'Art*. Cette « rhétoriquerie » se divise en quatre parties : *les Mages, les Bergers, la Crèche, l'Ange*.

Gaspar parle des « salles intimes » de son palais, Melchior... je ne sais trop de quoi et Balthazar dit :

*Pour l'Enfant, s'il a — Roi — de l'or, et de la myrrhe — Homme
— Moi je lui donnerai l'encens ainsi qu'à Dieu !*

Les Bergers n'offrent rien de bien particulier. C'est regrettable. La Crèche ?... autour d'elle entre autres :

*Un grand Bœuf étonné dans son âme sereine
Réchauffait l'enfant Dieu de sa tiède haleine...*

et pour adorer cet enfant de manière non banale :

*Balthazar, dans un Ostensor gemmé d'opales,
Fit prier de l'encens les spirales d'azur.*

Quant à l'Ange, il est gratifié d'une « voix loin-liseuse » qui nous a fait rêver. Y a-t-il une coquille ? Mais « loin-diseuse » ne serait pas moins drôle.

J'ajouterai que M. de Brousse s'est payé une épigraphe latine (Joannes 7, 42), qu'il écrit Beth-Léhem (c'est toujours ça) (prévoyante) (ce n'est plus ça du tout) et qu'il cultive d'agréables licences poétiques. Pauvre jeune homme !

Nous avons reçu *l'Almanach de l'Université de Gand pour 1894*. D'année en année cette publication devient plus intéressante et cette fois encore on ne perd pas son temps à la lire. Il faut citer notamment un curieux article de M. Barrès et un intéressant (quoique un peu flou) article de M. Saroléa. Voulez-vous des choses plus essentiellement littéraires ? Voici des vers de pleine sonorité de M. Verhaeren, des strophes de MM. Sluijts et Gilkin, des vers d'une douce coloration de statuette de Tanagra mais avec trop de « et » signés Clair Tisseur, des vers encore de M. des Essarts... La prose est moins fournie. Des *Pages retrouvées* de M. Lemonnier, un fragment du prochain livre de M. Maubel (*Ames de Couleur*), une polissonnerie amusante de M. Geo Meunier et un *Champ de foire* de M. Van Dievoet dont la syntaxe me déconcerte mais qui (je vois son nom pour la première fois) pourrait bien n'être pas le premier venu.

Me faut-il, à côté de cela, signaler les menues horreurs qui encombrant ce volume ? A quoi bon ? Laissons dormir les morts. Et pourtant je dois bien vous dire que jamais je n'ai rien lu d'aussi littéralement inepte à mon sens que *l'Echelle d'amour* de M. Henri Ketels.

ALBERT ARNAUD

Voilà qui ne laisse pas d'être drôle : on m'intronise critique littéraire et cela sous prétexte que le soiriste du *Réveil* a seul le droit de parler d'un livre de soiriste et de soirisme... Soiriste, moi ! M'est avis que mon confrère Arnay a voulu perfidement me mettre cela à dos sachant combien je l'ai bon. Enfin, dévouons-nous ! Ecrire pour la patrie, etc (air connu).

J'aime mieux le dire de suite, Willy (pas moyen pourtant de l'appeler M. Willy !) m'a l'air d'un gros malin. Une once d'éloges, deux onces d'érudition, trois onces de pince-sans-rire en mélange avec un gros, un double, un triple gros de calembours pilés fin : telle est sa formule. Pour atténuer l'éventuelle monotonie de cette préparation, et donner à ses patients une légère compensation, il ne dédaigne pas d'ajouter parfois un rien de mauvais goût et un rien (voire davantage) de bêtise. On agite et ça y est.

Ainsi, avec lui, jamais moyen de se fâcher. S'il lui arrive d'aller trop loin, il vous permet aussitôt de vous venger in petto de sa témérité. Eh ! eh ! je ne trouve pas cela si ridicule. Ce qui l'est moins encore c'est le ton adorablement anecdotique qu'il sait parfois prendre. Voilà surtout comment je l'aime le chéri ! Ça vous a un petit air de rivarolade à la prince de Ligne absolument exquis. La ligne, il est vrai, n'en est parfois pas des plus pures, mais les puritains seuls y pourraient trouver à redire. C'est du reste (mon Dieu ! tout le monde doit vivre) ce qui distingue ces messieurs de certaines personnes moins austères ayant le ris ailleurs et dont le teint n'est pas toujours pur quoique de très pur riz teint... L'imprimeur m'arrête et moi aussi.

Hélas ! qu'ai-je fait ! De la contrefaçon, lecteur, de la plate contrefaçon ! Je me mets — misérable grenouille — à vouloir grossir à la taille de ce bœuf qui sans doute oncques ne le lut. Oui, je fais naïvement mon petit Willy comme Corbière faisant son trottoir, comme au printemps les collégiens font leur Paul et Virginie, comme un caissier fait son deux Décembre, comme les larbins (ceux qui aiment mieux lard que bain) font leur petit Ruy-Blas. Après tout... alea jacta est. Voyons le bouquin.

Une once d'éloges (je dis une once car ici les coups de schlague — truc encore — ne se comptent pas) et ce sont des mots à l'adresse de Vincent d'Indy, de Fauré, de Pierné, de G. Lecomte, de Lavedan, des représentations de Bayreuth, de la beauté de Mlle Cerny, du talent de Mme Caron... Au reste Willy sait défendre les jeunes sans se compromettre et s'acquitter envers eux par une parole en trois syllabes adroitement glissée.

Deux onces d'érudition — musicale surtout. Ce n'est pas toujours renversant, cela se borne souvent à dire que le troisième cuivre de la troisième rangée du fond a perdu 1/36 de mesure ou à citer un nom d'auteur peu connu et sonnante bien. Mais il y a aussi des choses intéressantes et des idées personnelles comme celle-ci : « les leitmotiven sont des éléments plastiques exprimant les sentiments essentiels qui se développent dans le drame. »

Trois onces de pince-sans-ririsme. Voyez les exemples, cela ne coûte rien ! « Cette mélodie évoque les abords du Gymnase entre 11 et minuit ». Ailleurs : « une salle bête comme un Carnot en pain d'épice. » Ailleurs encore « M. Dumény baisse ; le voilà mûr pour la comédie française. » Et ceci : « Les lions ont mordu leur belluaire qui se saupoudre d'iodoforme, très embêté. »

Et les calembours ! A la pelle ! à la pelle ! Oyez : « Le cygne est une oie qui se monte le cou » au suivant « la façade du théâtre est illuminée comme sainte Thérèse. » Suivant ! « Cet acteur grossit, il devient très dense du ventre ». Suivant ! « Ces mots cruels vulgairement appelés coups de Becque ». Et encore, (à propos d'une baronne toc) : « son vitrier de papa remettait des

carreaux aux croisées sans prétendre en descendre ». Et ce dernier (not the least) : « M^{lle} Reichemberg valse avec tant d'entrain, qu'elle était le soir de la première tout en eau. De l'eau de valse ! » J'en passe et des meilleurs.

J'arrive au mauvais goût : « La débutante a une bouche où l'on entrerait à cheval (fi ! monsieur) plus loin nous trouvons » Elle fait des pieds, des mains, du.... enfin de son mieux pour récupérer le lâcheur (schoking ! schoking !)

Et la bêtise ? Ah ! il y en a aussi. Et par exemple ce cher Willy a l'air bêta comme une singe savant ou comme un roquet qui fait.... risette au mur lorsqu'il s'avise de parler des Belges. Les Belges c'est ci, les Belges c'est ça ... Un peu plus et il nous persuaderait que la Belgique est une province de la grande Canarie. Non, ces blagues là je ne les digère pas ! Mais pas d'erreur s. v. p. Ne croyez point que ces choses me touchent. Je m'en moque après tout comme une baleine d'un bas (d') laine J'en parle parce que Willy devrait dédaigner ces vieux fonds de plaisanterie qui n'ont rien de bouffon. Je regrette qu'il ne l'ait pas compris, car à fond ces idioties là font douter de ceux qui de la sorte.... le Bellérophon.

Ce livre est le digne pendant des lettres d'une ouvreuse du cirque d'été dont Willy est le père ou le fils — on ne l'a jamais su au juste. A moins qu'il ne soit l'un de ceux dont parle la dite ouvreuse lorsqu'elle s'écrie désespérée : « Je sens deux hommes en moi, c'est beaucoup pour une seule ouvreuse ! »

DENIS LALIEUX

AUX PROCHAINS : Camille Lemonnier, *L'Arche*. — Emerson, *Sept Essais*. — Camille Mauclair, *Eleusis*. — A. Ferdinand Héroid, *La légende de S^{te} Liberata*. — Robert Scheffer, *L'Idylle d'un Prince*. — Georges Rodenbach, *Musée de Béguines* Antoine Sabatier : *Le baiser de Jean*, etc.



TABLETTES

Le 28 avril dernier ont été célébrés les noces de notre cher ami Paul Gérardy avec Mademoiselle Louise Delvoie.

Que les nouveaux époux veuillent bien accepter l'hommage de nos cordiales félicitations et de nos meilleurs vœux.

Depuis sa transformation, la REVUE BLANCHE s'affirme de plus en plus et devient une des plus belles revues que nous sachions. Tout est à lire aux derniers numéros, particulièrement, ces temps derniers, une prose d'Henri de Régniers : *Hortulie*; de Stéphane Mallarmé, quelques pages sur la *Musique et les lettres*, des vers de Pierre Louÿs, et les admirables *critiques des Mœurs*, de Paul Adam. N'oublions pas les sculps exquises du *Chasseur de Chevelures*: admiré, en avril dernier, un Catulle Mendès et puis un Barcey, dont Félix Vallotton et Romain Coolus captivèrent les lourdes ailes d'un natu-cieux filet, et qu'ils clouèrent à leur seuil.

A la JEUNE BELGIQUE d'Avril, une bien amusante fantaisie que versifia M. Iwan Gilkin : *Le cerisier fleuri*. M. Gilkin s'amuse! mais il sut au point être hilarant avant la fin. Nos humbles félicitations.

Prochainement paraîtra à Liège une nouvelle série de la *Revue Wallonne*; parmi les collaborateurs de la revue, nous retrouvons bien des amis, tant même que nous ne les pouvons tous citer. Saluons pourtant en particulier Léon Paschal et Auguste Viercet, secrétaires de la revue.

Nous nous permettons d'adresser ici l'expression de notre vive sympathie à M. Laurent Tailhade, blessé au début de ce mois dans les circonstances que l'on sait. La presse quotidienne ne pouvait manquer cette occasion de se montrer ignoble et vil; mais l'expression de tous les cuisiers de lettres si terriblement fouillées par les *Balades*, fut plus abject encore qu'on ne l'eût cru possible. Certaines feuilles imprimèrent *véritablement* que M. Tailhade lui-même avait disposé la bombe!

Se distingua plus particulièrement M. de Cassagnac, souhaitant en propres termes la mort de M. Tailhade! Par malheur pour ces messieurs, l'auteur des *Balades pour abominer le Mufti*, en rechappera.

Le règne du baillon et du knout s'affirme en France, après l'expulsion de M. Cohen, voici qu'on arrête M. Félix Fénéon, fondateur de la *Revue Indépendante*, l'un des plus remarquables penseurs de l'heure actuelle. Si éloignés que nous soyons du lieu de ces actes, nous croyons de notre devoir d'écrivains de protester avec énergie au nom de la Pensée même, que blessent les gestes brutaux du mameloucks en délire.

Et voici ce que dit, au *Journal*, M. Bernard Lazare, en une belle indignation :

« M. Félix Fénéon n'a jamais eu de relations avec des anarchistes militants; il n'e-
« crivait plus depuis des années dans les *Revues*,
« qu'elles soient libertaires ou non. Si on
« l'accuse d'avoir voulu armer des bombes,
« c'est un mensonge et une infamie.

« Si on l'accuse de faire partie d'une as-
« sociation de malfaiteurs, c'est sans doute de
« celle dont font partie Octave Mirbeau,
« Paul Adam et tous les écrivains indépen-
« dants, et vraiment c'est une mesure d'except-
« tion que l'on prend à son égard.

« Si on l'incrimine parce qu'il a écrit jadis
« à l'*En Dehors* où il ne fit jamais que des arti-
« cles de critique d'art, je pense qu'on ne lais-
« sera pas en paix M. Jules Christophe, sous-
« chef au même ministère de la guerre et qui
« écrivait aussi, dans ce même journal, d'in-
« téressantes études esthétiques. J'imagine
« qu'on arrêtera de même, demain, M. Henri
« de Regnier, M. A. Ferdinand Herold,
« M. Francis Viel-Griffin, M. Pierre Quil-
« lard, M. Lucien Descaves, M. Pierre Veber,
« M. E. Tristan Bernard et moi-même, car nous
« avons tous écrit aux côtés de M. Fénéon, à
« l'*En Dehors*, nous nous sommes souvent ren-
« contrés et entretenus avec lui, nous sommes
« ses amis, nous l'aimons et l'estimons beau-
« coup.

« Toute accusation contre lui est insoute-
« nable. Si on l'arrête, il faut qu'il soit bien
« entendu qu'on l'arrête parce qu'il est un écri-
« vain libre, qu'on l'apprehende pour sa pen-
« sée, pensée qu'il n'a non seulement pas
« transformée en acte, il en est incapable, mais
« qu'il n'a même pas exprimée par écrit. »

A paraître en mois prochain, chez Miot et Jamar, imprimeurs, à Liège :

De Charles Bronne : *La Vie*, un volume de contes et légendes d'environ 200 pages. Prix du volume : sur papier fort. 2 fr., sur Japon, 5 fr.

On souscrit chez M. Charles Bronne, 75, Rue Henri Maus, à Liège, ou chez M. M. Miot et Jamar, éditeurs-imprimeurs, Rue Fuchs, 13 à Liège.

COLLECTION DU RÉVEIL

chez *EDMOND DEMAN*, libraire à Bruxelles

PARAITRONT LE 15 MAI PROCHAIN :

MAURICE MAETERLINCK : *Alladine et Palomides, Intérieur, la Mort de Tintagiles, trois petits drames pour marionnettes.*

Un volume in-16 raisin sur fort papier vélin teinté

Prix Fr. **3,50**

FERNAND ROUSSEL : *Le Bonheur Irréel*

Un volume de proses, in-16 grand-médian, tiré à 250 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder.

Prix Fr. **2,00**

DÉPOSITAIRES DU RECUEIL

ANVERS :	Forst, Place de Meir.
BRUXELLES :	Deman, rue d'Arenberg, 14.
—	Doliger, Galeries de la Reine.
GAND :	Engelcke, rue des Foulons.
—	Hoste, rue des Champs.
—	Meyre-Parent, rue Courte du Jour.
LIÉGE :	Gnusé, rue du Pont-d'Ile.
MALINES :	Heymans, rue du Bruul.

SOMMAIRE DU NUMÉRO D'AVRIL 1894.

- Camille Mauclair . *Les Digitales*
Pierre Devoluy . . *Préludes des « Tartanes »*
— . . *Les Chansons douces dans l'Esquif*
Edmond Glesener . *Soirs*
Tristan Klingsor . *Le Joueur de Viole*
Léon Paschal . . *Funérailles*
Charles Frappart . *Poèmes*
MULTATULI (H. Mey-
ners d'Estrey et
J. Pée trad.) . *L'Ecole des Princes, fragment*
Albert Arnay et Denis
Lalieux . . . *Chronique littéraire*
Tablettes





Voir le Sommaire à la quatrième page de
la couverture

LE RÉVEIL

(FLANDRE ET WALLONIE)

MENSUEL DE LITTÉRATURE ET D'ART

NOUVELLE SÉRIE

Paraît le dernier jour du mois

Secrétaire de Rédaction : FRÉDÉRIC FRICHE

Administrateurs : } RODRIGUE SÉRASQUIER
 } FLORENT BOSSAERTS

Comité de Rédaction : ALBERT ARNAY, LUCIEN DE BUSSCHER, CHARLES DELCHEVALERIE, MAX ELSKAMP, FRÉDÉRIC FRICHE, PAUL GÉRARDY, EDMOND GLESENER, RICHARD LEDENT, MAURICE MAETERLINCK, HENRI MAUBEL, ALBERT MOCKEL, PIERRE M. OLIN, EDMOND RASSENFOSSE, HENRI DE RÉGNIER, STÉPHANE RICHELLE, GRÉGOIRE LE ROY, RODRIGUE SÉRASQUIER, CHARLES VAN LERBERGHE, EMILE VERHAEREN.

Rédaction, Rue St-Liévin, 306, Gand.

Administration, Rue Neuve St-Pierre, 71, Gand.

Adresser à la Rédaction tous manuscrits, livres et revues.

ABONNEMENT : *un an* 5 frs. (Étranger 6 francs.)

SÉRIE DU RECUEIL :

I^{re} ANNÉE, 1891, (*les Essais*) un volume in-4° de
200 pages. Prix marqué fr. 4 (épuisés)
II^e ANNÉE, 1892, un volume in-8° raisin de 400 pages
Prix marqué fr. 5 (quelques exemplaires
seulement). Prix majoré fr. 12 00
III^e ANNÉE, 1893, un volume in-8° coquille de
400 pages. » 6 00
L'année 1894 formera un volume in-8° grand-médian de
550 pages environ

L'Administration rachèterait au prix fort des exemplaires en bon état des nos 4 et 5 de 1892.



FRAGMENT ⁽²³⁾

Le corps pesant, reployé, les jambes molles, Ghislaine monta à sa chambre dont elle reclaquait la porte d'un geste nonchalant. Elle but une grande gorgée d'eau, remplit le verre et y plongea la clématite jusqu'au col.

Les fenêtres s'ouvraient au large sur des prairies désertes. Un sentier tangent aux prairies courait vers le clocher qui pointait, là-bas, d'un buisson de toits rouges et d'arbres. Sur le ciel pâli, le geste de la croix se dessinait d'or, de la croix attentive et patiente, attendant que tout ce qu'il y avait d'êtres dans le village se fût groupé autour de sa pensée.

Ghislaine ramenait ses regards très loin, par le sentier. En se déshabillant elle refaisait la promenade et la promenade imaginée lui semblait délicieuse. Chaque vêtement, en tombant, l'allégeait d'un peu de fatigue. Elle avait besoin de s'affranchir de tout ce qui couvrait, de tout ce qui cachait son corps. Elle laissa tomber ses vêtements un à un pour que la jouissance de se délivrer, étant moins active, fût plus profonde et prolongée en elle.

La clématite, plongée de toute sa tige dans l'eau, s'épanouissait de gratitude. Ghislaine savourait d'avance la sensation vivifiante de l'eau. Cette pensée de l'eau lui fit comparer ses seins naissants aux nénufars qui fleurissaient à la surface de l'étang toujours calme.

²³. d'une étude de vie en élaboration.

Elle se voyait en chair. Quelle joie voluptueuse elle avait rapportée de la campagne aujourd'hui. Il lui eut semblé naturel et meilleur d'aller ainsi, le corps baigné d'air et d'eau, par le sentier, jusqu'au village, dans l'ombre des arbres courbés pour la prière du soir.

Elle entendit un cliquètement de griffes au plancher : la porte était entr'ouverte. Kàma venait d'entrer et la regardait. Elle tressaillit comme au réveil, une bouffée de sang au visage ; un cri de colère et de peur s'étouffa dans sa gorge. Elle n'eut qu'un geste qui fit fuir le chien et ce qui lui parut abominable ce fut de traverser nue la chambre en courant pour refermer la porte à clef.

C'était tout le sang de son corps qui lui était monté au visage. L'eau froide la calma.

Quand elle se fut rhabillée avec des soins tendres et des coquetteries inhabituelles, elle hésita à descendre. Elle avait l'âme troublée. Ses regards se posèrent sur un livre étrange qui n'était là que depuis la veille et qu'elle n'avait pas encore feuilleté. Un livre imprimé sur du tissu, une sorte de crêpe de la couleur du lin et, pour les mains et pour les yeux, logeant ainsi la fable dans un corps moelleux et souple. Un livre aux images exotiques enjambant les pages, s'épandant de l'une à l'autre en détours de paysages auxquels les nuances d'une subtilité ingénue donnaient une étendue de rêve. Un livre qui chantait aux sens avant de chanter à l'imagination, captivant au toucher, au regard, à l'odorat car il exhalait un parfum fin et sauvage que Ghislaine pensait être le parfum de l'âme de la pauvre Yozéma dont ce livre parlait.

Pourquoi Yozéma ? Il n'y avait pas de nom sous l'image. Ce nom soyeux était venu tout à coup aux lèvres de Ghislaine. C'était le nom de la sensation que lui suscitait la vision de sa sœur amoureuse, ailleurs qu'en ce pays-ci, dans le passé essentiel, jadis, en un temps étranger dont la couleur était à deux ou trois tons d'harmonie du nôtre.

Yozéma, dans le jardin s'appuyait à la crête du mur. Elle avait la figure émaillée de lueurs roses que teintaient le vert et le mauve des plantes du paysage. Au delà du mur il y avait un étang et l'on sentait l'odeur de l'eau. Un chant planait, chargé du parfum des herbes dont il courbait la pointe en les frôlant. A travers la large nappe mousseuse d'une cascade deux grands yeux d'être

semblaient regarder. Mais tous les regards de Yozéma, toute son âme s'effusaient vers la place de ce ciel lustré où s'était effacée la figure vers laquelle elle songeait. On lui avait enlevé son vêtement de volupté; la peau délicate et heureuse qui la rendait sensible au bonheur.

Elle se retira de la crête du mur bas où elle était penchée, plongée dans la lumière de ce ciel, et son visage se détendit dans l'ombre du jardin maternel et fécond. La tristesse s'était pliée et repliée à ce visage, l'avait ligné de larmes. Elle recommença à pleurer. Les coudes au rebord du mur, elle pleurait dans ses mains. Les larmes jaillissaient entre ses doigts serrés, glissaient à ses poignets, s'accrochaient à ses lèvres, à son menton, lui inondaient les joues et la gorge. Il y en eut qui vinrent mouiller la terre, ce pan de terre *qu'ils* devaient ensemençer ensemble.

Machinalement, elle se mit à faire sa besogne. Elle avait apporté un sachet de semences. Elle le vida par poignées. La terre semblait généreuse; elle était gonflée de désirs. Yozéma donnait à manger à la terre mais son geste mécanique rythmait de la mort. On eut dit que tout l'espoir de sa vie lui retombait sur les épaules. Toute une vie en retraite dont l'avenir n'avait pas voulu l'accablait. La tristesse faisait défaillir ses bras; ses mains retombaient ouvertes au balancement de son geste de semer. La tristesse chassait la semence de ces mains modelées pour les caresses et pour les possessions. Ces mains étaient encore mouillées de larmes.

Quand elle eut tout semé, pendant un instant qu'elle passa, incerte et sans regard, ses mains à demi ouvertes semblèrent tenir quelque chose de révé; puis elles se vidèrent et se désanimèrent et Yozéma, le rêve abattu de son corps, tomba assise, le regard à la terre, l'être cassé.

Un insecte venait de commencer l'ascension du mur.

Elle resta longtemps ainsi. Au moins son âme vit elle passer un long morceau d'éternité. L'insecte montait; montait lentement. Il faisait le voyage d'une année de sa vie. L'insecte portait le regard de Yozéma et sa marche obstinée en était plus pénible. Peut-être fuyait-il cette terre sur laquelle elle avait pleuré. Il atteignit le haut du mur. Yozéma sentit un frôlis de tiges à ses jupes. Son regard retomba cruellement comme si l'insecte l'avait secoué de sa carapace; la terre avait fait des êtres. Une plante

sortait de la terre. La fleur était toute épanouie et haute quand Yozéma l'aperçut. Il lui passa un mouvement de gourmandise méchante à la bouche et aux yeux. Elle arracha la fleur d'un geste de rapt, d'un geste fou et l'approcha de ses narines : ses narines palpitérent à la sensation la plus douloureuse. Cette belle fleur était empoisonnée d'une puanteur âpre.

L'insecte venait de disparaître au versant du mur. La figure de Yozéma s'était détournée du ciel et le ciel s'était voilé. Le vent ne frôlait plus les herbes et, privées de la caresse qui tout à l'heure les unissait, les herbes, immobiles, regardaient descendre de ce ciel d'orage la leur dérobée qui menaçait de les faucher. Les parfums étaient retombés. On ne sentait plus l'odeur de l'eau. La cascade tarie, les yeux d'être s'étaient éteints, ensevelis sous de la terre éboulée.

Yozéma était descendue à des profondeurs de tristesse où l'étonnement ne vit plus. Elle n'avait pas rejeté la fleur ; elle la regardait, la frottait d'un geste automatique à ses lèvres, en aspirait l'horrible parfum et ses narines se gonflaient pour mieux le prendre, l'absorber. Puis, sans hâte, elle attacha la fleur à son corsage comme pour toujours. Le froid de la tige humide de male-sève frôla sa peau qui en fut glacée

Ghislaine aussi, à ce moment, sentit contre sa gorge, entre ses seins affleurants, déjà inquiets, le froid de la tige de la clématite blanche au cœur mauve qu'elle venait de retirer de l'eau et qui n'avait pas de parfum, mais seulement une fraîcheur de parfum. Elle frissonna et comprit que cette fraîcheur faisait revenir la douce vie à son visage et réveillait sa joliesse un instant affaissée sous le poids d'images affreuses qui avaient passé en elle comme des inconnues.

HENRY MAUBEL.



LES DISCIPLES A SAIS

I.

LE DISCIPLE.

Les hommes marchent par des chemins nombreux. Qui les suit et les compare verra surgir d'étranges figures; figures qui semblent appartenir à cette grande écriture chiffrée qu'on rencontre partout; sur les ailes, sur les œufs, dans les nuages, dans la neige, dans les cristaux, dans les formes des rocs, sur les eaux congelées, à l'intérieur et à l'extérieur des montagnes, des plantes, des animaux, des hommes, dans les clartés du ciel, sur les disques de verre et de poix lorsqu'on les frotte et lorsqu'on les attouche; dans les limailles qui entourent l'aimant, et dans les étranges conjonctures du hasard... On y pressent la clef de cette écriture singulière et sa grammaire; mais ce pressentiment ne veut pas se fixer dans une forme et semble se refuser à devenir la clef suprême. On dirait que quelque *alcahest* est répandu sur les sens des hommes. Ce n'est que par moments que leurs peines et leurs désirs paraissent prendre corps. Ainsi naissent leurs pressentiments; mais peu après tout flotte de nouveau, comme autrefois, devant leurs yeux.

J'entendis dire de loin que l'Inintelligibilité n'était que le résultat de l'Inintelligence; que celle-ci cherchait ce qu'elle avait déjà, et, ainsi, ne pouvait rien trouver par-delà. On ne comprenait pas la parole, parce que la parole ne se comprenait pas, ne voulait pas se comprendre elle-même. Le Sanscrit véritable parlait pour le plaisir de parler, parce que la parole était sa joie et son essence.

Peu de temps après un autre dit : L'Écriture sainte n'a pas besoin d'explications. Celui qui énonce la Vérité est plein de la vie éternelle, et ce qu'il écrit nous apparaît prodigieusement relié à d'authentiques mystères, car c'est un accord de la symphonie de l'Univers.

Assurément cette voix parlait de notre Maître, car il s'entend à réunir les traits qui sont épars de tous côtés. Une clarté singulière s'allume en son regard, quand les Runes sublimes sont ouvertes

devant nous et qu'il épie en nos yeux le lever de l'étoile qui doit nous rendre visible et intelligible la Figure. S'il nous voit tristes, et que la nuit ne cède pas, il nous console, et promet au voyant assidu et fidèle une fortune meilleure. Souvent il nous a dit comment, en son enfance, le désir d'exercer ses sens, de les occuper et de les satisfaire ne lui laissait aucun repos. Il contemplant les étoiles, et sur le sable, il imitait leur position et leur cours. Il regardait sans cesse dans l'océan de l'air ; et ne se lassait point d'admirer sa clarté, ses mouvements, ses nuages, ses lumières. Il rassemblait des pierres, des fleurs, des insectes de toute espèce, et les plaçait de mille façons diverses, en lignes devant lui. Il examinait les hommes et les animaux. Il s'asseyait au bord de la mer et y cherchait des coquillages. Il écoutait attentivement son cœur et ses pensées. Il ne savait où son désir le poussait. Lorsqu'il fut plus âgé, il erra par le monde, visita d'autres terres, d'autres mers, d'autres cieus.

Il vit des rocs nouveaux, des plantes inconnues, des animaux, des hommes. Il descendit en des cavernes et sut de quelles stratifications variées était formé l'édifice de l'Univers. Il façonna l'argile en étranges figures de rochers. Peu à peu, il rencontra partout des objets qu'il connaissait déjà, mais ils étaient étrangement mêlés et appariés, et ainsi, bien souvent, d'extraordinaires choses s'ordonnaient d'elles-mêmes en lui. Il remarqua bientôt les combinaisons qui unissaient toutes choses, les conjonctures, les coïncidences. Il ne tarda pas à ne plus rien voir isolément. En grandes images variées se pressaient les perceptions de ses sens. Il entendait, voyait, touchait et pensait en même temps. Il aimait à réunir des étrangers. Tantôt les étoiles lui semblaient des hommes, tantôt les hommes des étoiles, les pierres, des animaux, les nuages, des plantes. Il jouait avec les forces et les apparences. Il savait où et comment ceci et cela pouvait se trouver et apparaître et cherchait ainsi sur les cordes, des sons et des chants qui ne fussent qu'à lui seul.

Il ne nous apprend pas ce qu'il lui advint depuis lors. Il nous dit que nous-mêmes, guidés par notre désir et par lui, nous découvrirons ce qui lui est arrivé. Plusieurs d'entre nous l'ont quitté. Ils retournèrent vers leurs parents et apprirent des métiers. Quelques uns furent envoyés par lui au dehors ; mais nous ne savons où. Il les avait choisis. Parmi eux, les uns

étaient là depuis peu de temps ; les autres avaient fait un plus long séjour. L'un d'eux était encore un enfant ; il était à peine arrivé que le Maître voulut lui livrer l'enseignement. Il avait de grands yeux sombres à fond d'azur ; sa peau brillait comme les lys, et ses cheveux comme de légers nuages lorsque descend le soir. Sa voix nous entraînait dans le cœur. Volontiers, nous lui eussions donné nos fleurs, nos pierres, nos plumes, et tout ce que nous possédions. Il souriait avec une gravité infinie, et nous étions étrangement heureux à ses côtés. Un jour, il reviendra, dit notre maître, et demeurera parmi nous. Alors l'enseignement prendra fin. Il envoya avec lui un autre disciple, à cause de qui, souvent, nous fûmes affligés. Toujours, il semblait triste. Il fut ici durant bien des années ; rien ne lui réussissait. Il avait peine à trouver quelque chose, lorsque nous cherchions des cristaux ou des fleurs. Il avait peine aussi à voir au loin et ne parvenait pas à disposer avec art les lignes variées. Il brisait tout ce qu'il touchait. Et cependant nul n'avait une telle ardeur, une telle joie à voir et à entendre. Un jour, — c'était avant que l'enfant fût entré dans notre cercle — il devint tout à coup adroit et joyeux. Triste, il s'en était allé, il ne revenait pas ; et la nuit s'avançait. Nous étions fort inquiets. Soudain, au lever de l'aurore, nous entendîmes sa voix en un bosquet voisin. Il chantait un chant joyeux et sublime. Nous étions étonnés. Le maître jeta du côté de l'aurore un regard comme je n'en verrai jamais plus. Le chanteur fut bientôt parmi nous, et, une béatitude indicible peinte sur son visage, nous apportait une humble petite pierre d'une forme singulière. Le maître la prit dans sa main, embrassa longuement son disciple, puis il nous regarda, les yeux mouillés de larmes, et mit cette petite pierre à un endroit vacant parmi les autres pierres, là tout juste, où comme des rayons, plusieurs lignes se rencontraient.

Je n'oublierai jamais ce moment. Il nous sembla que nous avions eu, en passant, dans nos âmes, un clair pressentiment de ce merveilleux Univers.

Moi aussi, je suis moins habile que les autres ; et l'on eût dit que les trésors de la nature ne se découvraient pas volontiers à mes yeux. Cependant, le Maître m'aime bien, et il me laisse à mes pensées, lorsque les autres sortent à la recherche. Je n'ai jamais éprouvé ce qu'éprouva le Maître. Tout me ramène en

moi-même. J'ai compris ce qu'a dit un jour la seconde voix. Je suis heureux de contempler les choses et les figures merveilleuses des salles, mais il me semble qu'elles ne sont que des images, des voiles, des ornements rassemblés autour d'une image divine ; et celle-ci occupe sans cesse mes pensées. Je ne la cherche pas, mais je cherche souvent en elles. On dirait qu'elles vont me montrer le chemin, où, profondément endormie, m'attend la vierge que mon esprit désire.

Le Maître ne m'en a jamais parlé, et je ne peux rien lui avouer ; il me semble que c'est un inviolable secret. J'eusse voulu interroger cet enfant mystérieux ; je trouvais je ne sais quel air fraternel en ses traits, et tout, à ses côtés me semblait plus clair et plus profond. Certes, s'il était demeuré plus longtemps, j'eusse éprouvé plus de choses en moi-même. Et peut-être aussi, qu'à la fin, mon cœur se fût ouvert et ma langue se fût déliée. J'eusse voulu m'en aller avec lui. Il n'en fut pas ainsi. J'ignore combien de temps encore il faut que je demeure ici. Je crois qu'il m'y faudra rester toujours. J'ose à grand peine me l'avouer ; mais cette pensée m'opprime, trop intimement : je crois qu'un jour je trouverai ici ce qui m'émeut sans cesse ; toujours elle est là. Lorsque je marche ici, dans cet espoir, tous m'apparaît sous une forme plus haute et dans un ordre nouveau ; et tout indique une même patrie. Chaque objet me semble alors si connu et si cher ! Et ce qui naguère, me paraissait singulier et étrange me devient tout à coup familier.

Cette étrangeté même m'est étrange, et c'est pourquoi cette réunion m'attira et me repoussa toujours en même temps. Je ne puis comprendre le Maître. Il m'est si incompréhensiblement cher ! Je le sais, il me comprend, il n'a jamais parlé contre mon sentiment ou contre mon désir. Bien plus, il veut que nous suivions notre propre chemin, car chaque chemin nouveau passe sur des terres nouvelles et nous ramène enfin à ces demeures, à cette patrie sacrée. Or, je veux, moi aussi, décrire ma Figure, et si aucun mortel, selon l'inscription qui est là, ne soulève le voile, il faut que nous tâchions à nous rendre immortels. Celui qui ne veut pas le soulever, n'est pas un disciple à Saïs.

Traduit de NOVALIS par
MAURICE MAETERLINCK.

VIEILLES PLAINTES

à MARCEL MONTANDON

I

Daisy, tu as jeté la fleur
la pauvre fleur blanche
que je t'avais donnée
Daisy ! Daisy !

Tu t'en es allée insouciante...
Et tu m'as fait si mal
En rejetant la fleur que je t'avais donnée
Daisy, Daisy !

Je l'ai reprise, Daisy, et je lui ai donné
à boire tous mes pleurs...
Hélas, voici qu'elle meurt
Daisy, Daisy !

Ah ! tu as fait mourir la fleur
par ton insouciance
Toi si bonne
Daisy, Daisy !

Vois, la fleur blanche est morte
Daisy, Daisy !
La fleur... c'était mon cœur
Daisy, Daisy !

II

*Qu'êtes-vous devenue
Et ne saviez-vous pas
Quand vous fûtes disparue
Qu'il fallait sonner le glas ?*

Le glas pour moi !

*Le glas pour les fleurs des prairies,
Pour la joie du soleil chantant d'or à mon cœur,
Pour les lys, pour les roses meurtries
Pour mes petits oiseaux morts avec nos fleurs !*

Ah ! ne saviez-vous pas ?

*Lors sont venus les corbeaux noirs
En grandes bandes par les brouillards
Et les autres en longs triangles
Par les matins de novembre.*

*C'est mon rêve de printemps mort.
Mais oublions ! — La rosée
Sur mon frêle jardin d'enfant mort
La rosée d'or fut gelée.*

Mais ignorez !

*Et les rideaux noirs mis à ma maison
Triste à cause des feuilles tombées,
Les petites croix sur la tombe des oiseaux blonds,
De nos petits oiseaux dont la voix s'était cassée !*

Sur tout cela que nous aimions !

*Ecoutez ? C'est la voix qui pleure du passé.
 Cette voix ne vous est-elle douce encore ?
 Alors souvenons-nous
 Et avec moi, tenez, pleurez,
 Comme d'autres petits enfants vers nous qui serions morts.*

RENAISSANCE

*Pâle enfant souveraine aux gestes diaphanes
 Où glissent vos beaux songes comme laine au fuseau,
 Filez vers moi, Très Douce, un peu de geste d'aube
 qui raviront mes yeux comme un printemps nouveau.*

*Voyez, je suis l'enfant altéré de vos songes
 Et de vos yeux limpides et de vos pieuses mains
 Dont la douceur s'effile comme fil de la vierge
 En la candeur chantante des radieux matins.*

*Chantez ! Chantez l'aurore de votre âme fleurie !
 Que le lait de votre voix vienne baigner mon front !
 Bercez-moi de vos gestes de blanche sœur bénie
 Et pansez-moi du mal que les autres me font !*

*O ma vierge angéline de lumière et de joie !
 Vous êtes belle et si douce que me voici renaître
 En une plus calme enfance et des langes de soie
 Blanche comme les cierges des blanches Pâques sereines !*

*Cueillez ces fleurs, lys et roses, que vous jette ma voix
 Par vous aimée ainsi lentement murmurée !
 Prenez toutes ces fleurs et mes larmes de joie
 Et parez-vous d'amour. Vous êtes bien aimée !*

*Des fleurs, des fleurs encore ! Cueillez au vol !
Voici de blanches fleurs ! Voici ! Levez vos bras graciles !
Des perles ! Des larmes d'or ! Cueillez, cueillez au vol !
Tendue en ce beau geste divin de vos chevilles.*

*Laissez mes yeux s'ouvrir à toute cette grâce
De votre corps où glisse la bleueur du lapis,
De votre corps-enfant à l'âme harmonieuse !
Sourire et vous bénir de mes larmes heureuses
Sous la gracile estompe de cette nuit soyeuse !*

EDMOND RASSENFOSSE



BASSE COUR

LASSE de filer à l'ombre du vieux pommier où ne gazouille nul oiseau depuis qu'on y délégua, sous l'accordéon d'une casquette, le frac — vestige d'un passé de révérences et de pavaues — dont les manches embrassent l'azur, la petite porchère, les yeux perdus en la contemplation de la mare où barbotent les oies, abandonne sa quenouille.

Les cochons semblent des roses dans l'herbe tendre et verte, les vaches ruminent les luzernes, les dindons méridionaux, fiers de traîner un cortège de plumes, errent dédaigneusement parmi les poulets tandis que perchées sur quelque barrière, les pintades, l'œil mi clos, gardent rancune à la Nature de les avoir fait comestibles.

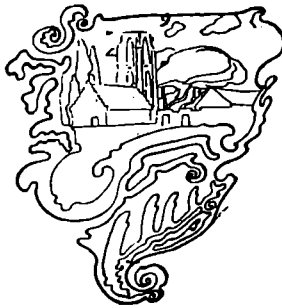
Mais ni les canards ni les oies ni les poulets ni les pintades ni même les trains, ces écureuils à queue blanche qui déguerpissent à travers les prairies, ne distraient la boudeuse enfant : son âme est lasse d'éternellement errer de la mare au pommier et maintenant que ses yeux sont plus hauts que les haies et les jonquilles, elle rêve à la forêt entrevue parmi les tulles du lointain.

Elle rêve à la forêt, à la mystérieuse forêt d'où montent les brises qui empourprent les joues, éparpillent les cheveux, bercent les iris aux tiges élancées ; à la forêt où des princes, en pourpoints busqués de perles, enlacent sous la caresse argentée des bouleaux des fées aux nuques merveilleuses.

Être libre... fuir cet éternel enclos où la mare clignote son œil boueux et qui épie ; être libre, courir vers la forêt bruissante, entendre craquer les feuilles sous ses orteils nus et, les cheveux épais en la frivolité des anémones, rêver dans un bois d'orangers à quelque magique palais tandis qu'une fée radieuse et jolie, inclinée souriante sur sa couche, déposerait entre ses mains aux stries d'azur une quenouille enchantée.

Pour exiler de son regard tout réel horizon profanant l'imprécis du Rêve, la fillette a doucement clos ses paupières, cependant que sur son visage la brise éparpille le charme de la chevelure... Et maintenant qu'elle entrouvre les cils, elle voit, à travers l'enchevêtrement doré de ses cheveux — tel un treillage délicat et léger — la forêt s'anéantir au crépuscule... et, naïve, l'adolescente s'attriste et sanglote car semblable aux frileuses et pâles tourterelles captives dans leur cage d'osier, à l'oiseau fier englué à son cœur, la forêt, aussi, est en cage.

PAUL LECLERCQ.



AVEU

*G*arde notre secret, forêt où je l'aimai,
 Forêt, forêt furtive, en la douceur de mai,
 Et sois la confidente aux caresses d'aïeule,
 Toi qui nous vis passer enlacés, seul à seule,
 Oui, la bonne grand-mère indulgente aux petits,
 Et tendre, et qui les cache en son giron blottis.
 Séduits par un murmure ému d'épithalames
 Nous fumes des enfants naïfs, et nous allames
 Écoutant l'hymne cher qui résonnait en nous
 Et dont l'écho tremblé fit plier nos genoux.

*G*arde notre secret, bois au charme complice,
 Forêt païenne où dort l'antique maléfice
 Des Sylvains égrillards et des faunes lascifs,
 Peut-être qu'à travers les chênes et les ifs,
 Ils surprirent nos pas égarés dans les sentes,
 Peut-être que troublant nos âmes innocentes
 Par l'incantation de rites singuliers
 Nous fumes leur jouet au calme des halliers,
 Guet-à-pens dont leurs yeux railleurs eurent l'aubaine
 Et qui les fit sourire en leur barbe d'ébène.

*G*arde, ô forêt, la faute et cèle les aveux.
 O Nymphes des taillis, Nymphes aux longs cheveux,
 Autour du coin discret qui sait notre mystère
 Répandez, répandez une paix tutélaire.
 Et verse, ô toi, rosée, en symboliques pleurs
 Ta jeunesse aurorale au calice des fleurs,
 Verse ta fraîcheur d'aube et la candeur des givres,
 Afin que les baisers de nos lèvres tombés
 Y dorment, plus dévots qu'en la paix des jubés,
 Leurs pâmoisons d'abeilles ivres.

ANTOINE SABATIER

AUX SEULS AIMÉS

À AUGUSTE JAVAUX.

I.

*V*iens dans la forêt d'or des captivants automnes
où nos cœurs, esseulés dans le ravissement,
vivent la beauté de leur rêve, chastement
et le vent chantera ses hymnes monotones.

*Dans la paix du silence, ainsi qu'au sanctuaire,
abritons le secret de ce moment divin
qu'éternisa ta voix tremblante du matin
quand je sus la douceur de la parole chère !*

*Tu seras l'univers unique de moi-même
et tu seras la joie de mon ciel lumineux,
car mon désir et ton désir ne font plus deux
puisqu'ils sont confondus en notre âme que j'aime !*

II.

*Eteignons les clartés songeuses de la lampe,
laisse glisser le livre aux très vieilles estampes
vivant étrangement sous le foyer d'hiver :
les Christs saignent leurs plaies, les Vierges désespèrent.*

*Tes cheveux, sur mon front, laissent rouler leurs ondes
et dans le rougeoiment du feu, tes splendeurs blondes
ont des jeux caressants comme brises d'aurore...
et ma lèvre croit boire — épars — des reflets d'or.*

*Mais que l'heure soit faite en sa chute bénie
d'un peu de bruit, d'un peu de temps, d'un peu de vie,
l'heure immole une autre heure et renaîtra toujours
identique à nos cœurs fous de leur jeune amour !*

III.

*Sagement, notre vie a coulé comme un fleuve,
nous n'avons pas connu la gloire des vains rêves
et dans la même paix, sans orgueil, sans épreuves,
la mort sera pour nous un beau soir qui s'achève.*

*Retournons dans les bois joyeux de nos vingt ans
et comme alors, ta main doit trembler dans la mienne ;
Tu souris... et je vois trembler tes cheveux blancs ?
Pardonne, j'oubliais notre jeunesse ancienne !*

*J'oubliais que mon cœur ne bat que faiblement...
— feuilles du souvenir, ce cœur, vous le jonchez ! —
Allons revoir les bois joyeux de nos vingt ans
et reçois, comme alors, mon fidèle baiser !*

Liège, Avril 1894.

RICHARD LEDENT.



VERS UNE ÉTOILE

À PIERRE-MARIE OLIN,
très-sympathiquement.

DEPUIS des jours, depuis des nuits, sous l'azur infini d'où coulaient les ors du soleil, sous le ciel cendre-et-suie où zigzaguaient des éclairs, par la pluie, par les vents, par les tempêtes, la flotte des tartanes aux blanches voiles effilées cinglait sur la mer glauque, vers des phares illusoire, à peine entrevus par les nuits calmes, et dont les lueurs fugitives semblaient danser au ras des flots, comme des feux-follets.

C'était au soir d'un jour triomphal. Sur la mer aux vagues d'émeraude, de ci de là frangées d'écume irisée, au son de câlines barcarolles les tartanes voguaient, échantant de leurs minces silhouettes noires l'horizon ensanglanté. Et tandis que la foule des pérégrins, indifférente aux splendeurs du couchant, buvait, riait, chantait, ou se préoccupait de la puérité d'un jeu futile, en l'une des barques qui glissait, inclinée, à l'écart des autres, était, seul, un adolescent aux cheveux blonds, en tunique de linon, faisant jaillir de sa Lyre des sonorités magiques, et levant les yeux au ciel, où se profilait vaguement, — gigantesque cataclysme, — devers le soleil sombre comme une ville orientale en flammes, dressant vers les nuages d'encre l'incandescence de ses dômes et de ses grêles minarets.

Les cieus et les nuées se teignirent d'or, de pourpre, de mauve, puis devinrent céruléens, et leur splendeur se réfléchit en l'eau devenue noire, perverse. C'était l'heure grise.....

Peu à peu, l'ombre envahit l'espace; les étoiles grelottèrent au fond des cieus de velours. — Soudain, dans la nuit venue, les phares surgirent, éblouissants, et de joyeux « Evohé ! » retentirent, emportés par les vents salins.

Les tartanes se dispersèrent, chacune cinglant vers un feu élu. L'adolescent, sans cesser d'enchanter la mer par la limpidité de ses préludes, choisit une lumière très claire et pure, brillant avec

la douceur d'un regard d'aimée, haut, très haut sur l'horizon. La barque, inclinant la gracilité de ses voiles, fendait, bondissante, l'écume des flots, berçant à leur murmure les songes bleus de l'Aède. Il rêvait d'une terre ineffable de paix, d'amour et de bonheur, où l'Enfant, d'éternité chantée et attendue, s'en viendrait vers lui, par les sables d'or, pour le conduire, à travers des forêts d'arbres fleuris de bouquets roses, en de féeriques palais de marbre et de cristal gardés par de grands Sphinx allongés au soleil....

Les chants et les rires, ramenés par le vent, avec les autres tartanes s'étaient éloignés peu à peu, puis s'étaient tus. La Lyre de l'Aède seule vibrait encore, en cascade de notes claires et métalliques... La lueur sororale, à mesure que la barque en approchait, semblait monter, monter toujours, et nulle grève ne s'estompait, blanche en le clair de lune....

Soudain, un grand craquement : l'esquif s'était brisé contre des rochers..... Il inclina ses antennes, et, lentement, sombra. L'adolescent blond, toujours chantant, fut englouti par l'eau perverse, dont le murmure désolé couvrit sa voix.....

Et à la voûte des cicux, tout là-bas, une Etoile brillait, calme et froide, comme un diamant.

Ostende, Août 93.

RODRIGUE SÉRASQUIER.



CHRONIQUE LITTÉRAIRE

- EMERSON. — *Sept essais*. (Brux. Lacomblez)
 CAM. MAUCLAIR. — *Eleusis*. (Paris Perrin)
 CAM. LEMONNIER. — *L'Arche*. (Paris Dentu)
 MAURICE MAETERLINCK. — *Alladine et Palomides, etc.* (Gand
 Le Réveil)
 A. F. HÉROLD. — *La légende de Ste Liberata*. (Paris Le Mercure)
 L'OUVREUSE. — *Rythmes et vives*. (Paris La Plume)
 A. SABATIER. — *Le Baiser de Jean* (Paris Girard).

I

Emerson ! ce nom évoque à la fois un philosophe et un poète, — un poète, m'affirme-t-on, trop porté à philosopher et un philosophe, cela je le sais, trop enclin à poétiser. Les deux moitiés de cette personnalité se sont donc mutuellement contrariées ; de là cette incertitude, ce manque de liaison, cette confusion même que l'on observe dans les écrits du penseur américain.

Car la confusion est réelle. Tels de ses « essais » évoquent l'étrange architecture d'un palais impossible dont certains escaliers ne mèneraient à rien ou aboutiraient à des chambres privées d'air et de jour. On se laisse conduire, on va, on va ; mais, quand arrive l'instant, on essaie souvent en vain de s'orienter ou de se retrouver : personne n'est près de vous et nul ne vous répond.

Je ne suis pas le premier qui s'enhardisse à formuler cette opinion. Qui s'enhardisse... je dis bien, car en cet écrivain d'aucuns voulurent et veulent encore saluer un demi-dieu. Il est des critiques anglais qui lui accordèrent ce titre : génie ! mais d'autres opinèrent, presque en même temps, que son éthique est aussi dénuée d'autorité que sa poésie l'est de vie et sa philosophie de sagesse. Sa forme aussi fut discutée, c'est-à-dire, suivant les juges, louangée ou honnie. Il se trouva quelqu'un pour en dire que les idées peuvent y être enterrées si profondément que le commun des lecteurs serait incapable de les découvrir ; tandis qu'un autre déclara que jamais autant d'harmonie, de clarté douce ne scintilla à la pointe des moindres mots. Dans tout cela il y a peut-être une part d'exactitude. La philosophie emersonnienne est trop éclectique, trop ondoyante, trop changeante ; mais elle a des élans d'une incontestable puissance, de beaux coups d'aile, de larges envolées. Si l'auteur ne voit parfois pas très loin, il voit beaucoup de choses ; on eut aimé qu'il creusât davantage telles pensées qu'il tend à mettre en relief mais la

manière dont il les signale n'est pas sans beauté, sans déjà de réels mérites.

Pour moi, ce qui chez lui me plaira toujours c'est le courage qu'il montra à vouloir relever l'Homme et ce dans un pays où on cherchait plutôt à le réduire au rôle anonyme d'un simple rouage. J'aime cet enthousiasme toujours jeune avec lequel il nous crie de croire en nous, d'élever notre personnalité, tel un trophée vainqueur, au dessus des obstacles de l'existence, — de ne laisser point entamer notre individualité par les contingences hostiles qui la voudraient amoindrir. Il est tant de penseurs qui ont prêché le contraire ! On me dira qu'eux aussi ont signalé un des aspects de la vérité. Ce n'est pas l'instant d'aborder ce genre de discussions. Bornons-nous à dire que l'humanité a besoin d'être consolée et que, pour lui permettre d'atteindre au summum qui lui fut assigné, pour lui permettre de réaliser la pleine floraison dont elle porte en soi les germes, il importe qu'à côté des voix pessimistes qui en disent la douloureuse destinée, des voix confiantes se fassent entendre qui lui rendent sa vaillance.

On se ferait une idée inexacte d'Emerson, en le jugeant d'après ses seuls « Essais ». Pour le connaître, il faut avoir au moins parcouru d'autres de ses écrits : *Nature*, *Representative Men* et même (à ce que me dit un jour un ami plus renseigné que moi) telles de ses œuvres poétiques. Dans les *Représentants de l'Humanité*, que nous lûmes avec une admiration non mitigée, il s'est plu à présenter Platon, Swedenborg, Montaigne, Shakespeare, Napoléon 1^{er} et Goethe, comme les prototypes des développements dont l'âme et la nature humaines sont susceptibles. Eh bien ! il a lui-même quelque chose de chacun de ces esprits. Ajoutez que ses préceptes se rapprochent de ceux de Carlyle et vous le connaîtrez, je pense, avec quelque certitude.

M. I. Will (un pseudonyme évidemment) a bien traduit, avec une élégance à signaler, les sept essais qu'il a su choisir avec beaucoup de tact et beaucoup de goût. Au nombre de ces essais, il en est qui sont vraiment caractéristiques : *Confiance en soi-même*, *Le Poète*, *Caractère* ... Une belle préface de M. Maeterlinck précède cette traduction, préface dont le thème principal est « que ce qu'il y a de plus étrange dans l'homme c'est sa gravité et sa sagesse cachées et que l'âme seule importe ». Au reste le préfacier a heureusement défini le philosophe de Boston lorsqu'il l'appelle « le pasteur matinal des prés pâles et verts d'un optimisme nouveau, naturel et plausible. »

* * *

L'activité que M. Mauclair a montrée depuis le jour où il se révéla, suffirait à me ranger au nombre de ses amis. Je me sens porté d'instinct vers ceux qui veulent fortement ce qu'ils ont voulu, vers ceux qui mettent quelque obstination à ne point se payer de loin en loin au moyen d'une page indécise venue, faute de mieux, par un soir en langueur ou un matin d'ennui. Et

lorsqu'à pareil vouloir un réel talent s'ajoute et que celui chez qui ces qualités se font jour n'a pas encore franchi tous les degrés de la première jeunesse, il me paraît juste de ne pas lui marchander la sympathie à laquelle il a droit.

En publiant ce premier livre, M. Mauclair s'est imposé plus vivement à notre attention. *Eleusis...* ce titre pourrait paraître vague si l'on n'avait ajouté « Causeries sur la cité intérieure ». Et vraiment, ce n'est pas à tort qu'il se complète ainsi. De très curieuses réflexions sont exprimées au cours de ces pages sur le symbole, la poésie, le mystère, le caractère, le style. L'auteur nous donne aussi, à propos d'arts futurs, des notes auxquelles on ne peut contester un sérieux fond d'originalité. Par contre, j'aime moins à l'ouïr lorsqu'il s'abandonne aux tendances métaphysiques qui lui tiennent fort à cœur. Je n'ai pu me défendre de trouver excessifs les commentaires qu'il déroule autour du mythe de Narcisse. N'est-ce pas aller bien loin, en effet, que de comparer le bel éphèbe païen à Jésus de Nazareth et cela sous raison que Narcisse s'est découvert pour soi-même et Jésus pour les autres ? Mais ces erreurs ou ces exagérations sont encore le fait d'un esprit qui s'interroge avec persistance et cette persistance même est la cause première des défauts grands ou petits de ces *essais*. A force de croire qu'il doit y avoir autre chose, à force de vouloir arracher au parce que son pourquoi, M. Mauclair perd par moments la voie ou du moins il ne nous l'indique pas avec la certitude qu'il faudrait. Nous préférons de beaucoup l'entendre suggérer que « ce que nous prenons pour du mystère, n'est souvent qu'une inconnissance temporaire des rapports » que de voir se glisser sous sa plume cette phrase déconcertante « c'est peut-être toute la sagesse qu'une chevelure » Voici une autre pensée qui force certainement l'attention : « Qui suivons-nous dans la rue, lisons nous page 237, quand nous songeons et que nous marchons sans but ? — Peut-être ne poursuivons-nous à ces instants que l'un des êtres que nous serons plus tard ». Après avoir lu ces lignes, on s'arrête, surpris ou troublé, et il ne s'en faut guère que l'on donne ouvertement raison à l'auteur. Mais le moyen d'être de son avis s'il lui plaît de ne voir dans la clarté qu'une « duperie et souvent une platitude ? » Lui-même doit n'en être qu'à demi convaincu puisqu'il regrette à un autre endroit de « sentir combien ces pages sont obscures et maladroites ». S'il écrit : il y a le vers libre ou rien, nous pouvons ne pas trop nous effaroucher ; nous ne le pouvons plus quand il assure que « plus le dessin s'affranchit du graphique, plus il vaut ». Heureusement des idées d'une réelle envergure, exprimées avec autorité, rachètent ces audaces chancelantes. J'en veux pour preuve telle phrase énonçant que « tout événement dans l'âme d'une foule détermine dès son annonce un commencement de sa propre synthèse... »

Les citations que je viens d'aligner s'étonnent quelque peu d'être rapprochées. Il me plut de les choisir de la sorte,

leur diversité n'établissant que mieux la diversité de ces causeries. Causeries intéressantes — l'ai-je nettement dit ? — mais où M. Maclair se montre d'une humeur extraordinairement vagabonde. Or est-ce bien là ce qu'il eut fallu dès l'instant où il s'agissait, non pas de parler incidemment des choses graves dont on nous entretient, mais d'en établir la vertu, la nécessaire valeur et la logique entente ? M. Maclair se « délie de toute promesse de fidélité à sa vision » ; il nous donne son livre « vierge de corrections et de désaveux. » — Oserai-je avouer que j'eusse préféré un peu plus de discipline ? A l'égal d'Emerson dont je parlais tantôt, M. Maclair nous apporte des « lambeaux d'oracles » autant que des oracles mêmes. Seulement, Emerson ne s'est peut-être jamais douté de la justesse de ce reproche, tandis que M. Maclair l'a en quelque sorte pressenti. Dès lors pourquoi n'avoir pas cherché à l'éviter ? Pourquoi n'avoir pas tenté de réaliser plus étroitement la « conjonction de l'art et de l'éthique » ? Pourquoi avoir permis que dans cette cité intérieure des ombres vinssent assombrir les élégances pensive et les courbes harmonieuses du paysage ?

* * *

En vain essaierais-je de définir le dernier livre de M. Camille Lemonnier mieux que celui-ci l'a fait dans sa préface. C'est bien le « Journal d'une maman » qu'il a écrit ; c'est bien « une histoire de bonne femme, avec des fins de chapitres comme des fins de mois, des points de suspension où la caisse est vide et le cœur aussi, des reprises d'espoir et des rentrées d'argent. » Mais, en regard de ces données d'ensemble, il faut noter les idées spéciales que l'on rencontre au détour des moindres épisodes. Sous ce rapport encore l'auteur s'exprime le mieux du monde lorsqu'il nous dit que « certaines de ces pages font pressentir l'idéation de la femme nouvelle, son aspiration à la culture de soi, la possibilité d'une vie plus libre, moins assujettie au mensonge social. » Ces déclarations simplifient singulièrement ma tâche. Je pourrais me borner à ajouter que M. Lemonnier réalisa son vouloir, si je ne tenais à justifier mon avis et à rencontrer les objections que ce livre souleva. D'aucuns essayèrent de me persuader que *l'Arche* ne serait qu'un roman inachevé. Eh bien ! j'ai lu le volume, je l'ai relu et je me fortifie dans l'opinion que cette manière de voir ne saurait être la bonne. Le premier mérite de cette œuvre consiste précisément en ce qu'elle est continue dans ses interruptions comme la vie elle-même. Et, vraiment, dans la réalité les circonstances entrent-elles toujours en scène, l'une après l'autre, au moment précis où on s'avise de le souhaiter ? La table est-elle toujours mise et sans cesse occupée par un nouveau convive ? N'est-ce pas le propre de toute vie d'arrêter parfois son développement visible, sans que la raison de cet arrêt se trahisse et sans que les événements passés se trouvent séparés de ceux

qui les suivent? A qui le pénètre, la vie se révèle dans sa totalité; pour ceux qui ne se l'attestent point, une ombre voilera toujours ce qui n'est pas la brutale extériorité. De même certaines symphonies ne sont comprises entièrement que par ceux qui entendent se répercuter en eux la voix suprême de leurs silences. M. Lemonnier est de ceux-là et *l'Arche* est une œuvre dont toutes les parties se tiennent parfaitement. Mais, pour en apprécier la foncière valeur, il importe de suivre soi-même les routes de traverse indiquées par l'écrivain et où il eut raison de ne pas se substituer à de trop évidentes réflexions. —

J'ai hâte de le dire, les écrits sont rares où à plus de fraîcheur de sentiment, de jeunesse de cœur et d'esprit (oh! les exquises choses que l'on apprend trop à étouffer ou à corrompre) se joigne une analyse plus discrète et plus persuasive. Ces pages ont je ne sais quelle grâce à elles, une grâce de ça et là si tenue que l'on est tenté de ne voir, avec l'auteur lui-même, qu'un pastel délicat et léger. Mais qu'on y prenne garde. Cette joliesse a la clarté humide d'une larme et, si de la beauté existe en ce livre, c'est la « beauté douloureuse qui est toute la beauté morale. » Au surplus proclama-t-on jamais plus haut la réconfortante intimité de la vraie famille? Ah! je sais, on me demandera ce que cela a de commun avec la littérature. Que répondrai-je, sinon que l'art doit refléter la vie en la sublimant ou en l'éclairant et que c'est dans la famille, volontiers décriée par un snobisme de première grandeur, qu'il faut chercher une des expressions de la vie les plus harmoniques. M. Lemonnier a eu raison de ne pas se préoccuper des récriminations possibles d'impavides théoriciens épris de leur marotte. Il eut raison également de placer en pleine lumière — en l'entourant des beautés qu'il lui a attribuées — l'image radieuse de la mère. La Mère! elle est, par certains côtés, le symbole de l'humanité présente et le noyau de l'humanité future. A ce titre, notre attention lui est toujours due; mais lorsqu'elle sait se comprendre, comme l'héroïne de *l'Arche*, une admiration lui revient que les artistes ne doivent pas faire fi de franchement lui reconnaître.

Je mentionnais tout-à-l'heure le spécial courant d'idées qui traverse ce livre. M. Lemonnier s'en prend hardiment au mensonge social et le dénonce sans ambages. Il serait si facile, dit-il, de vivre selon son cœur, d'écarter le parasitisme des raisons toutes laites. Et pourquoi au lieu de limiter la famille à d'élémentaires raisons de consanguinité ne pas l'édifier sur des affections éprouvées?... Nous sommes au monde, dit-il encore, pour mériter la vie. — Mais c'est surtout la condition de la femme qui le préoccupe. Il la voudrait libre, décisivement rachetée et apte désormais à s'affirmer dans la plénitude de son indépendance. Et la jeune fille? Ah! elle devrait n'être plus la petite poupée qu'on attife, qui s'aime à son miroir et jacasse et danse et s'essaie à sourire; elle devrait s'écouter, chercher à se connaître et s'efforcer d'être un jour « la conscience de l'homme. »

Nous sommes des pauvres à présent, nous avons tous au fond de nous un mystère... Ouvrons, ouvrons les fenêtres ! Et l'écrivain formule une pensée que moi-même j'ai souventefois défendue auprès de toi, mon fidèle Richelle, auprès de vous, mon cher Van Lerberghe, c'est qu'un jour viendra où le bonheur sera considéré comme une science, où l'on apprendra la théorie du bonheur !

M. Lemonnier a su, sans longs signalements, sans chercher la psychologie à quatorze heures, établir nettement les personnages qui dans cette Arche viennent et vont. Et c'est Mme Clérycy, la maman, pour laquelle à des jours clairs de pleine aïssance succédèrent des heures grises de gêne aux abois, la maman si vaillante, si aimante, si tendrement inquiète, si maman, enfin, — maman de la nursery et non du pot au feu ou du salon, raisonneuse aussi — éternelle et sentimentale raisonneuse, comme elle dit. Ce sont les enfants : Jacques, délicat et sensible ; Liline — « si petit cristal, si oiseau de paradis dans les hautes branches ; » Grigri « un cœur de plumes pour réchauffer les oisillons frileux ; » C'est Vincent, le mari, être chimérique, conscience élémentaire ; c'est Dumont, le bon, le fidèle Dumont qui aime peut-être — d'un amour secret comme celui qui inspira le sonnet d'Arvers, à la lecture duquel il se sentit si ému à certain jour — celle dont les souffrances font sa propre peine. Et puis encore Elise Muret, l'amie, dont le cœur se tourne vers l'affection comme une fleur dédaignée vers le bon soleil. Et les Monard, les voisins, qui voudraient tant que l'un d'eux meure pour que l'autre pût mourir tout de suite après... Et tous enfin ! ..

La forme de ce livre est d'une originalité douce ; elle fait songer à une modulation mélancolique de hautbois au loin d'un brouillard d'automne. Mais encore elle est très idoine à la pensée et, vrai, il en émane, comme de la bonne Elise Muret, « de l'enlancement. » Le seul reproche à lui faire, c'est d'être d'aventure trop littéraire. J'eusse aimé que tels paysages trop merveilleusement décrits pour un « Journal » ne s'y trouvassent pas. Et pourtant, j'ai bien hésité avant de m'en convaincre. N'est-il pas difficile, en effet, de résister à des phrases comme celle-ci, terminant, à la page 194, une notation de petit jour : « l'aube replie frileusement son aile ; il fait de nouveau Dieu ! »

* * *

Les écrivains de race, a dit un jour en substance M. Gustave Kahn, ont tous un décor personnel d'où s'essorent leurs rêves, d'où monte, en chants ailés ou en paroles pures, leur pensée ! Ce décor, M. Mactierlinck l'a érigé dès ses débuts, dès ce volume d'une inoubliable étrangeté : *Serres chaudes* ; et si, depuis lors, il l'a pu varier par certains jeux de lignes ou de couleurs, par certaines dispositions d'une esthétique plus raffinée — rappelant les exquises compositions de Sir Edward Burne Jones ou de M. Walter Crane — l'ensemble, à coup sûr, ne s'en est guère

modifié. A ce point de vue, les trois petits drames par quoi la « collection du *Réveil* » vient d'avoir l'heur et l'honneur de s'inaugurer peuvent n'être pas une révélation. Ils ne le sont non plus (ceci n'est pas à prendre pour un reproche) en ce qui concerne leur esprit général et les grandes lois auxquelles la conception de l'écrivain s'est attachée. Même philosophie ici que dans les œuvres antérieures : les choses ne sont pas à leur place, on ne comprend pas tout ce que l'on sait, tout ce qu'on se rappelle. On vit aussi en attendant l'inattendu — avec toutefois des soirs graves où la vie inutile vous remonte à la gorge, car chacun porte en soi des raisons de ne pas vivre. Et cela parce que pour vivre vraiment il faudrait « ajouter quelque chose à la vie » et ne pas s'enclorre en l'ambiance torpeur lorsque l'âme s'avance le long d'un autre chemin ; cela encore parce que le malheur est infatigable et que nous nous endormons au moment où sa main funeste ouvre la porte et frappe...

Le malheur — c'est lui qui oriente ces drames ; il en dirige les épisodes, il en tient la clef. Dans *Alladine et Palomides*, on le découvre peut-être moins que la fatalité qui le prépare ; dans *Intérieur*, c'est son approche plutôt que sa présence qui vous fait haleter ; mais dans *La mort de Tintagiles* c'est bien cette présence immuable, c'est bien la certitude de cette présence qui étend son aile noire sur les pages oppressées. Cette différence se trahit d'ailleurs chez les protagonistes. Alladine et Palomides regardent au-delà des clartés froides d'alentour ; le Vieillard — qui n'ose assombrir, par une nouvelle pénible, *l'Intérieur* au repos sous la clarté bienveillante de la lampe — regarde la vie même, avec des regards inspirés ; mais sœur Ygraine est de ceux qui regardent en deçà, de ceux auxquels tout a menti, qui n'ont pas vu à temps et qui n'ont pas pu faire ce qu'ils eussent aimé. Ainsi donc nous observons ici, dans une non équivoque mesure, l'attitude que prennent, devant l'énigme des évènements, les êtres que douèrent d'une sensibilité précoce ou tardive des fées généreuses ou avarés. Ces drames résument ce que nous sommes aux heures les plus dissemblables d'un Moi non moins divers ; ils le résument étonnamment si l'on ajoute les pauvres qui « ne savent jamais rien » et vont à la dérive sans rien distinguer non plus. Et l'œuvre entière dit bien ce qu'il faudrait être pour être enfin.

Parmi les personnages évoluant en ces scènes, il en est, comme dans tous les drames de M. Maeterlinck, auxquels il nous serait fort difficile de constituer une généalogie, de trouver un air de parenté avec des créations antérieures. Le front à la croisée, ils tournent le dos à ce qui semble être toute leur vie et c'est plus loin, par-delà les « délicieuses choses vertes » auxquelles les autres bornent leurs suprêmes aspirations, qu'ils contemplent une sérénité qui d'eux émane et vers eux revient. Ils vont « où leurs yeux les mènent », et pourtant, au mystère de leur être, c'est toujours le trille clair des aurores où l'ombre même des

saules s'incline avec douceur. Lorsqu'ils se sont ouïs, offrez-leur les astucieuses réalités qui nous font battre des mains et ils les fuiront d'un unanime accord — si séduisantes qu'elles puissent être. Leurs mouvements sont « spiritualisés par la distance » ; s'ils parlent, leur voix semble avoir traversé la mort ou le ciel. Ce sont de petites âmes venues on ne sait d'où et qui, si j'ose me servir d'une phrase de l'*Arche*, étaient de toute éternité en marche l'une vers l'autre, à travers les patries et les mers, — de petites âmes dont la rencontre atteste soudain la grâce préservée.

C'est à M. Maeterlinck, j'insiste à ce propos, que revient le mérite d'avoir tiré ces choses de l'ombre. En admettant qu'il n'eut pas eu d'autre mérite, celui-là seul suffirait à le venger d'une critique aussi bornée que prétendument scientifique. Il me faut dire maintenant que les personnages dont je parle, sans rien dépouiller de leur charme originel, vivent cette fois d'une vie plus *cadencée*. Il y a autour de leur front je ne sais quelle clarté, faisant mieux ressortir leur identité terrestre. Certains lecteurs, je m'en doute assez, regretteront qu'il puisse y avoir ainsi autre chose que l'extériorité d'une apparition, d'une vision devinée en un clair obscur de légende. Ce regret ne saurait venir de moi ; je trouve, au contraire, un charme de plus à ce que ces fervents de l'au-delà sympathisent davantage avec notre habituelle attente. Dans tous les cas, lire ces pages c'est se convaincre qu'il n'y a en cela rien de perdu ; c'est se convaincre aussi que M. Maeterlinck a fait tressaillir son talent d'un frisson nouveau.

Si l'on rapproche des précédents écrits du même auteur l'un ou l'autre de ces drames — et notamment *Alladine et Palomides* ou la *Mort de Tintagiles* — on remarque que les derniers venus mettent en action des caractères plus élevés que ceux dont nous con-nûmes antérieurement. Combien belle cette Astolaine que Palomides, son fiancé d'hier, ne guidera pas vers les Edens d'amour, parce qu'il n'a pu résister au charme infantile d'une petite esclave venue du fond de l'Arcadie ! Oui, combien belle, cette seule survivante des filles du vieux roi Ablamore, car ne la voyons-nous pas aimer davantage, aimer jusqu'à l'aider à conquérir un bonheur qu'elle ne résume plus, celui qu'un tyrannique hasard ravit à ses espoirs. Il y a en elle une bonté chrétienne et miséricordieuse, un dévouement attentif et tendre, imposant à celui qui la contemple son ascendant propice. Comme elle s'affirme aussi cette sœur Ygraine, en qui toute la douleur paienne exhale ses cris jaloux, cette pauvre sœur Ygraine meurtrissant, dans une nuit sans issue, à la porte à jamais close de la mort, ses mains frêles et tant faites pour allumer, au clair soleil de la joie, leurs anneaux !

De ce qui précède on aura déjà inféré que, pour ceux-là même qui apprécieraient sans en rien négliger, ce qui constituait, il y a huit jours encore, le bagage littéraire de M. Maeterlinck, des découvertes sont à faire dans ce brelan de pièces nouvelles. La différence, le progrès si l'on préfère, ne s'atteste pas seulement dans des attitudes inédites, dans l'accentuation particulière de

telles physionomies isolées mais aussi dans l'ensemble de certaines scènes extraordinairement éloquentes malgré leur peu de durée. A l'acte II du premier drame, je me suis longuement arrêté à la scène finale (où Palomides confesse à Astolaine qu'il ne sera jamais « celui qu'il avait espéré devenir », où Astolaine prononce : « je puis respirer avec moins d'inquiétude, puisque je ne suis plus heureuse ») et je n'imagine pas que l'on puisse donner à la parole humaine — cette grelottante pauvresse — un accent qui la rapproche davantage du langage intérieur. La scène qui ouvre l'acte suivant est plus vibrante encore. Astolaine veut persuader à son père que la rupture vient d'elle seule. Le roi a surpris trop de choses pour pouvoir croire sa fille. Il sent d'ailleurs que si elle lui parle en se tenant à l'écart, c'est dans la crainte que la rencontre de leurs âmes ne trahisse son généreux mensonge. C'est moi qui vais venir, murmure-t-il. Il s'approche, puis s'arrête et la regarde longuement. « Je te vois, Astolaine, » dit-il. Et la vierge sanglote en l'embrassant tandis qu'à cette simple exclamation « mon père ! » ces simples mots répondent : « tu vois bien que c'était inutile. » Serait-il vrai que devant d'aussi belles explosions d'art et de cœur, d'aucuns demeureraient indifférents ? Et faut-il prodiguer les citations ? A l'acte IV, la scène d'amour entre Alladine et Palomides, captifs des grottes souterraines où la jalousie du roi les a fait précipiter, de quel élan n'est-elle aussi ! Il s'y élève des cris qui peuvent être comparés aux cris les plus beaux que l'humanité proféra. Palomides vient d'enlever le bandeau qui recouvrait les yeux de l'aimée. Y vois-tu ? lui demande-t-il. Oui, répond-elle... je ne vois que toi ! Répétez-vous cette phrase, prise entre bien d'autres, répétez la, si vous le pouvez, en l'écoutant tomber au plus profond de vous-même et dites si tout l'amour ne l'effleura pas de son aile palpitante. Mais c'est la scène entière qu'il faudrait reproduire, depuis l'instant où Alladine s'écrie « Elles vivent ! elles vivent ! » en entourant de ses mains à peine libres le cou de Palomides, jusqu'au moment où ce dernier laisse s'échapper ces mots pieux « J'étends les bras pour t'admirer comme si tu n'étais plus à moi et puis je les rapproche jusqu'à ce que je touche tes baisers et je n'aperçois plus qu'un bonheur éternel. » C'est ce bonheur qui fait s'appeler les amants, de chambre à chambre, lorsque, à l'acte V, nous les trouvons expirants ; c'est lui qui leur entrouvre, au seuil même de la mort, des paradis aux fleurs idéales... Mais pourquoi insister si longuement à propos de ce seul drame ? *Intérieur* a des beautés auxquelles notre admiration se doit également. Et à l'acte dernier de la *Mort de Tintagiles* M. Maeterlinck a atteint un tragique intense qui laisse loin ses meilleures scènes du même genre. Oh ! ces paroles d'Ygraine à qui, de plus en plus faiblement, l'enfantine voix de Tintagiles répond. Oh ! cette douleur qui supplie ou exige, s'agenouille ou se dresse menaçante, qui pleure ou s'emporte. Oh ! ces imprécations inutiles et désespérées après

lesquelles sœur Ygraine s'affaisse dans les ténèbres tandis que le rideau descend...

Parlons de la forme. Pas n'est besoin cette fois de la défendre contre la mauvaise humeur des gens grincheux. Plus de répétitions (pendez vous mōsieu Nordau) rien qui paraisse heurté, rien que puisse dénoncer l'exagération railleuse des meilleurs feuilletonistes comme de l'indigence de pensée ou de la pauvreté de style. C'est clair, limpide, nourri, avec la même originalité, le même coloris sobre, la même splendeur d'images que précédemment et des trouvailles comme celles-ci : l'eau qui paraissait morte au fond des grandes cuves de l'avenir... le ciel est un anneau de cristal aujourd'hui... ta joie est tombée sur mes lèvres comme un enfant au seuil de la maison, etc. etc.

Il se pourrait que l'on me fit un grief — car mon compte rendu s'achève — de n'avoir pas souligné la spécialisation symbolique de ces drames. J'ai peut-être eu tort, en effet ; seulement il m'a paru que ce n'est pas là ce qu'ils ont de plus caractéristique et les dissertations à ce sujet ne manqueront pas. Au reste le moyen de tout dire dans un article même allongé ? Il est tant de choses que j'eusse aimé de signaler et devant lesquelles je dois passer en silence !

Un mot de l'édition. La délicatesse m'empêche de lui faire une grosse réclame ; néanmoins je veux ne pas taire mon goût pour la couverture si curieusement archaïque ainsi que pour les culs de lampe, d'une intensité d'expression remarquable dessinés par M. Georges Minne. Ceci du reste n'est qu'un début et je ne doute pas que l'édition suivante ne soit plus artistique encore.

ALBERT ARNAY.

II.

En récompense de mon beau dévouement de l'autre jour, on m'a offert un fauteuil de second chroniqueur littéraire. Si vous voulez bien le permettre, je commencerai sans plus tarder à jouer mon petit bonhomme de rôle.

Commencer... voilà le hic. Toujours ce pas qui coûte ! Il est vrai qu'il y a la grande ressource, celle de faire parler les autres à sa place et, tenez, ma mémoire me balbutie un mot que l'on m'assure être de M. Mallarmé et d'après lequel « les livres de vers, c'est toujours bien ». Vrai ou faux, le mot vaut surtout lorsqu'il s'agit de M. Hérold. Les poèmes de l'auteur de *la légende de Sainte Liberata* sont d'un bon faiseur, la coupe en est élégante, les nuances choisies, le rythme distingué. Cela se lit sans effort ni contrainte, dans une sorte de bercement. Mais, au-delà de ce plaisir issant de la clarté du dire, nulle esthétique émotion ne surgit. En vain s'interroge-t-on : muet le cœur et calme l'esprit.

J'ajouterai que M. Hérold, s'il a de réels bonheurs d'expression et des trouvailles exquises, aligne parfois des singularités d'un goût assez contestable. Et puis il ne se préoccupe pas toujours de dire des choses nouvelles. Oh ! je sais -- nil nuovi — Mais que de fois n'avons-nous pas entendu parler des *bleus parvis gemmés d'étoiles*, des *chevelures des roseaux*, de la *sainte voix des forêts*, de l'*éclat divin du jour*, de la *plainte des ruisseaux* et ne savons-nous, au moins en théorie, depuis l'âge de raison que *les biens de la terre sont vains* ?

Vous allez objecter que je me livre à des citations perfides ? Croyez-moi cependant, je ne cherche point le poncif à quatorze heures. Mais encore une fois il faut bien vous dire ce qui est. Et, si je pouvais désirer parler plutôt en tout bien d'un de nos collaborateurs et amis, sed magis amica veritas ..

Ma maiden chronique littéraire vous parlait de Willy. Me voici en arrêt à présent devant un livre de l'Ouvreuse du Cirque d'été. Cela s'appelle *Rythmes et rires*. Il n'y a pas beaucoup de rires, moins, à coup sûr, que dans les *Soirées perdues*, et en fait de rythmes, (délicieux parfois, ex : cette facile et souriante Autriche qui fut pendant quelques lustres l'innocent paradis de la musique), je n'ai pointé que les pages 134, 135 et 152/53. Cependant j'ai noté encore de bons articles concernant Berlioz et Mozart et un los de première classe en faveur de ce cher César Franck qui, franchement, ne l'a pas volé. Est-ce tout ? Ah ! non, il y a les horreurs. En voulez-vous ?

1^o) On nous apprend que *la Mer* de M. Gilson a effarouché le « pompierisme belge. » C'est évidemment pour cela que cette œuvre a eu chez nous tout le succès qu'elle méritait.

2^o) Gounod aurait été le musicien du second empire. Le bon, l'excellent billet ! Comme si tout le monde ne savait pas que le dit empire a trouvé sa véritable expression musicale chez... Offenbach*.

3^o) Il semble que pour l'Ouvreuse M. Eekhoud ait cessé d'écrire après les *Rythmes pittoresques* et M. Verhaeren après les *Moines*. Elle a bien raison, la chère ouvreuse, de crier à page que veux-tu : suis-je donc renseignée !

4^o) Mlle Litwinn, assure l'Ouvreuse, a joué à la *Monnaie* Sieglinde. Etions-nous bêtes de croire qu'elle avait plutôt tenu le rôle de Brünehilde.

5^o) ... Quatre vous suffisent, lecteur ? Ne vous gênez donc pas ; j'en ai assez aussi.

Le Jean de M. Sabatier est un Jean après le supplice. Il n'est

* Et puis qui donc n'a trouvé à la lettre G de son dictionnaire : Gounod = succédané de Mozart.

en scène que pour se laisser dire par Hérodiade des choses, des choses .. Mais le plus drôle c'est qu'après avoir été décollé, après qu'on eut pu voir sa pauvre tête écrasée (scène III) sous le talon de la « reine auguste et vénérée », le farouche mangeur de sauterelles reparait ici absolument complet. Je crois du moins qu'il en est ainsi sinon comment Hérodiade pourrait-elle souhaiter qu'il parlât (scène IV) et comment regarderait-il Hérode (scène VI) avec des yeux... « silencieux comme des javelots » ?

M. Sabatier, on le voit, sait payer d'audace. Il y a d'ailleurs dans son poème des traits hardis. Le poids d'une vengeance y mate une fièvre; Hérodiade s'écrie :

Que n'ai-je...

Où tes cris d'angoisse et joui ta douleur.

Elle déclare (en parlant de son âme) qu'une vision

l'éblouit, que son ire est une illusion

et, après avoir formulé ce désir :

Dans le calme des nuits murmurer mes aveux

Comme des clous d'argent piquant de blanches toiles

Elle déplore :

Ces membres allongés comme des leviers roides !

J'en passe et des meilleures.

Vilaine édition, agrémentée d'un dessin de M. Séon qui... mais ce serait trop long, j'en parlerai la prochaine fois. Il y a dans *le Baiser de Jean* un « chœur des guetteurs » dont on nous donne la musique signée Henry Couvagne : on a fait moins bien que cela.

DENIS LALIEUX.

ERRATA. — Dans la précédente *Chronique littéraire* il faut :

page 219 dilection et non *délection*

» 220 empêchèrent et non *empêcheraient*

» 221 pré-voyante et non *prévoyante*

» 222 Corbière faisait et non *faisant*

Prière à MM. les typos d'imprimer à l'avenir : émotionnelle, traditionnelle (avec deux *n*) et shoking sans ce vilain *c*, que nous reprocha la chère Ouvreuse.

AUX PROCHAINS Albert Mockel, *Propos de littérature*. — Fernand Roussel, *Le Bonheur Irréel*. — Robert Scheffer, *L'Idylle d'un prince*. — Sander Pierron, *Pages de charité*. — Georges Rodenbach, *Musée de Béguines*. — Clair Tisseur, *Pauca Paucis*. — André Fontainas, *Nuits d'Epiphanies*. — Hugues Rebelle, *Chants de la pluie et du soleil*. — Jules Bois, *La Porte héroïque du Ciel*. — Madeleine Lépine, *La bien Aimée*. — Jean Viollis, *Soleil couchant*. — Charles Bronne, *La Vie*. — Villiers de l'Isle Adam, *Morgane*. — Robert de Souza, *Fumeroiles*. — etc.

TABLETTES

Nouveaux confrères

L'ANNONCIATION, rédigée par Saint-Georges de Bonhélier, 50, Rue Rodier, Paris. Abonnement : 4 francs.

LE RÊVE ET L'IDÉE, mensuel. — Rédacteur en chef M^r Maurice Leblond, 10, rue des Tennerrolles, B^r Cloud. Abonnement : 6 francs par an.

C'est le 24 Juin prochain que sera inauguré à Ixelles, le monument élevé à Charles De Coster, du à M. Charles Samuel.

A la demande de l'administration communale, M. Camille Lemonnier a constitué un comité chargé de l'organisation de la cérémonie.

Ce comité est ainsi composé : MM. Lesmans, Bourgmestre d'Ixelles, F. Baudoux, Peter Benoit, F. Brouez, Ch. Buls, Eugène Demolder, Hector Denis, Julien Dillens, Georges Bekhoud, Iwan Gulkin, Albert Giraud, Greyson, H. Krains, P. Lacomblet, Camille Lemonnier, Am. Lynen, Maurice Maeterlinck, Henri Maubel, Octave Maus, Xavier Mellory, Constantin Meunier, Francis Nautet, E. Nyat, E. Pergament, Edmond Picard, Ch. Potvin, F. Rops, E. Smits, Emile Verhaeren.

Ce mois-ci : Admiré à la SOCIÉTÉ NOUVELLE, des vers splendides d'Emile Verhaeren, : *Le Sonneur, le Fosseyeur*.

A la JEUNE BELGIQUE, un poème de M. Albert Giraud, *la Tentation de Sandro Botticelli*, déjà remarqué en la *Nouvelle Revue Internationale*.

En l'ART LITTÉRAIRE, des vers de M^r Gustave Kalin.

En VAN NU EN STRAKS, les belles ornements de M. Vandevelde, Van Rijsselberghe et Lemmen.

La *Revue Wallonne* vient de donner le premier numéro de sa nouvelle série : biendes choses à retenir, en ce numéro : de très beaux vers de MM. Verhaeren, Séverin. — *Avril* de Léon Paschal. Un fragment de *Vers la Vie*, de Richard Ledent. Proses charmantes de P. M. Olin et Edmond Glesener.

A paraître dans la collection du Réveil *Ames de Couleur*, d'Henry Maubel, et *D'une Cité exilée*, poème de Paul Alériel [Georges Marlow]

Vient de paraître en cette collection ; *Alladine et Palomides, Intérieur et la Mort de Tintagiles, trois petits drames pour marionnettes*, par Maurice Maeterlinck.

Le Bonheur Irréel, de Fernand Rousset,

Paraîtra prochainement à la Bibliothèque d'Occitanie : *Les chansons éternelles*, un volume de vers par Paul Redonnel. Exemplaires sur papier de couleur : 25 fr. Hollande. 10 fr. papier teinté, 3.50 fr.

Vient de paraître chez Miot et Jamar, imprimeurs éditeurs à Liège : *La Vie*, contes et Légendes par Charles Bronno. Prix du volume : sur Japon, 5 fr. sur papier fort, 2 fr.

COLLECTION DU RÉVEIL

chez EDMOND DEMAN, libraire à Bruxelles

VIENNENT DE PARAÎTRE :

MAURICE MAETERLINCK : *Alladine et Palomides, Intérieur, la Mort de Tintagiles, trois petits drames pour marionnettes.*

Un volume in-16 raisin sur fort papier vélin teinté

Prix Fr. 3,50

FERNAND ROUSSEL : *Le Bonheur Irréel*

Un volume de proses, in-16 grand-médian, tiré à 250 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder.

Prix Fr. 2,00

DÉPOSITAIRES DU RECUEIL

ANVERS :	Forst, Place de Meir.
BRUXELLES :	Deman, rue d'Arenberg, 14.
—	Doliger, Galeries de la Reine.
GAND :	Engelcke, rue des Foulons.
—	Hoste, rue des Champs.
—	Meyre-Parent, rue Courte du Jour.
LIÉGE :	Gnuse, rue du Pont d'Ile.
MALINES :	Heymans, rue du Bruul.

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE MAI 1894.

- Henri Maubel . . . *Fragment*
- NOVALIS** (Maurice Maeterlinck (*trad.*) . . . *Les Disciples à Saïs (fragment)*)
- Edmond Rassenfosse . *Vieilles Plaintes*
- Paul Leclercq . . . *Basse Cour*
- Antoine Sabatier . . *Aveu*
- Richard Ledent. . . *Aux seuls aimés*
- Rodrigue Sérasquier . *Vers une Etoile*
- Albert Arnay et Denis
Lalieux. . . *Chronique littéraire*
Tablettes





Voir le Sommaire à la quatrième page de
— la couverture

LE RÉVEIL

(FLANDRE ET WALLONIE)

MENSUEL DE LITTÉRATURE ET D'ART

NOUVELLE SÉRIE

Paraît le dernier jour du mois

Secrétaire de Rédaction : FRÉDÉRIC FRICHE

Administrateurs : } RODRIGUE SÉRASQUIER
 } FLORENT BOSSAERTS

Comité de Rédaction : ALBERT ARNAY, LUCIEN DE BUSSCHER, CHARLES DELCHEVALERIE, MAX ELSKAMP, FRÉDÉRIC FRICHE, PAUL GERARDY, EDMOND GLESENER, RICHARD LEDENT, MAURICE MAETERLINCK, HENRI MAUBEL, ALBERT MOCKEL, PIERRE M. OLIN, EDMOND RASSENFOSSE, HENRI DE RÉGNIER, STÉPHANE RICHELLE, GRÉGOIRE LE ROY, RODRIGUE SÉRASQUIER, CHARLES VAN LERBERGHE, EMILE VERHAEREN.

Rédaction, Rue St-Llévin, 306, Gand.

Administration, Rue Neuve St-Pierre, 71, Gand.

Adresser à la Rédaction tous manuscrits, livres et revues.

ABONNEMENT : un an 5 frs. (Étranger 6 francs.)

SÉRIE DU RECUEIL :

I ^{re} ANNÉE, 1891, (<i>les Essais</i>) un volume in-4° de 200 pages. (Quelques exemplaires)	fr. 4 00
II ^e ANNÉE, 1892, un volume in-8° raisin de 400 pages Prix marqué fr. 5 (quelques exemplaires) Prix majoré.	» 12 00
III ^e ANNÉE, 1893, un volume in-8° coquille de 400 pages	» 6 00
L'année 1894 formera un volume in-8° grand-médian de 550 pages environ	

*L'Administration rachèterait au prix fort des exemplaires en bon état des nos 4 et 5 de 1892 ainsi que des nos 1 et 3 des **Essais** (1891).*



DES FLEURS

A la mémoire
de Leconte de Lisle

Voici des fleurs tristes, des mauves, des lilas, des pensées, les fleurs mélancoliques du souvenir; voici des fleurs de deuil, les fleurs dolentes des Trépassés!...

Charles-Marie Leconte de Lisle n'est plus! Et, à l'annonce de cette mort, voilant à jamais une des plus nobles intelligences que Polymnie ait vu sacrifier à ses rites, il n'est pas une âme éprise des belles lumières qui ne se soit sentie atteinte. On ne saurait méconnaître l'influence que Leconte de Lisle exerça sur ses contemporains. Lorsqu'il s'affirma, la poésie française avait chû dans les plus obscurs bas-fonds. Comme la première napoléonade s'était inondée d'eau de Cologne, la dernière se noyait dans la chanson, — une chanson, hélas! qui n'avait ni la grâce, ni la souplesse, ni l'ironie aimable de la chanson des anciens jours. De l'art cela? Allons donc! Pas même l'ombre d'une préoccupation esthétique. Aussi l'ascendant que prit à ce moment Leconte de Lisle, sur les jeunes gens appelés par la suite les Parnassiens, fut-il véritablement propice. Plus de règles! crie-t-on aujourd'hui. Je le veux bien et j'en suis à condition que l'on sache rester digne et que la seule règle ne soit pas d'annihiler sa conscience. Mais, à l'époque dont il est question, les règles étaient peut-être plus que nécessaires. Les élus ne devaient-ils pas trouver moyen de se distinguer d'avec la canaille, effrontée et âpre au gain, qui profanait le sanctuaire? Le culte de la forme leur permit de se reconnaître et une belle efflorescence d'art s'annonça bientôt sous le ciel rasséréné.

Oui, certes, elle fut belle cette période du *Parnasse* — et féconde ! Des œuvres virent alors le jour qui ne sauraient périr. Sans doute, les idées qui les dirigèrent ne sont plus celles de l'heure présente ; et c'est là un bien, car une littérature doit sans cesse évoluer, il faut qu'elle se renouvelle constamment sous peine de s'étioler et de mourir. Mais peut-on en arguer pour refuser au *Parnasse*, dont Leconte de Lisle fut le chef, la gloire d'avoir tracé un lumineux sillon ? Jamais ! Autant nous fait pitié le dénigrement que nous prodiguons des gendelettres attardés, autant nous réprouvons lorsqu'il s'agit du passé l'iconoclasme irréfléchi des critiquelets en herbe. Et si l'auteur des *Poèmes antiques*, des *Poèmes tragiques*, des *Poèmes barbares* a pu appeler « fumistes » ceux qui cherchent courageusement et sincèrement à ne point piétiner sur place, sachons encore, nous plaçant au-dessus de cette boutade, le juger lui-même sans parti-pris.

Il a été dit des œuvres de Leconte de Lisle qu'elles se condamnent par leur impassibilité excessive. Du moins est-ce là le capital reproche mis en avant par certains critiques. Mais d'autres trouvèrent à ces œuvres une sensibilité très délicate et nous assurent que toutes les grandes aspirations du siècle y sont nettement formulées. Le fait est que, dans les différents recueils de celui qui vient de mourir, il se trouve une seule pièce (*le Manchy*, dont on sait la mélancolique stance finale) où se perçoit une plainte non contenue. Il se pourrait néanmoins que, sous l'apparente froideur, sous l'extériorité rigide de cette poésie fermée à la Foule, une âme se cachât — sans cesse vibrante, sans cesse en éveil. Il se peut, comme quelqu'un l'a dit, que rien n'égale le tragique rentré, l'a mertume intérieure de cet art ; et peut-être le mépris des émotions ordinaires n'a-t-il pas empêché Leconte de Lisle de souffrir fortement d'un pessimisme spéculatif... Quoi qu'il en soit, ce poète fut grand par sa puissance d'évocation, par la largesse de ses conceptions, par la beauté d'une langue opulente et sonore. Il le fut aussi par cet héroïsme qui sillonne ses poèmes et les couronne et les élève. Il le fut enfin par sa manière vraiment lyrique de célébrer la Nature. Qu'il ait ou non communiqué profondément avec le grand tout ; qu'il ait tressailli devant les spectacles sans cesse changeants de la terre et des cieux ou qu'il les ait contemplés avec une imperturbable sérénité, sans y voir autre chose qu'une splendeur matérielle et barbare, il sut dire hautement, en

des pages inspirées, les choses qui retinrent sa rêverie. Ecoutez-le lorsqu'il décrit les paysages de cette île de Bourbon, berceau de son enfance ; écoutez-le, lorsqu'il dit la vie tapie dans l'herbe sèche des *Jungles*, et le *Désert* avec sa flamme et son silence, et l'*Aurore* épandant sur les bambous ses effluves d'or pâle, et le *Midi*, où « la nature est vide », et le *Clair de Lune* argentant l'Océan qui l'éparpille... Ecoutez-le encore quand il proclame les *Eléphants*, le *Condor*, les *Taureaux*, le *Jaguar*... Ecoutez-le toujours, car toujours il est pur et toujours il est beau.

Irréconciliable avec nos sociétés modernes, où, selon son expression, l'impure laideur est maîtresse du monde, où les hommes sont

*Châtrés dès le berceau, par le siècle assassin,
De toute passion vigoureuse et profonde...*

Leconte de Lisle a demandé aux civilisations éteintes l'aliment que réclamait son esprit avide de beauté. Et comme il les chanta, ces âges évanouis ! Ce fut l'Inde, l'Inde aux forêts profondes, aux religions mystérieuses, l'Inde et son fleuve sacré se déroulant, sous le soleil de feu, à travers les cités séculaires. Ce fut la Grèce, l'harmonieuse Hellas et son harmonieuse vie, ses rivages aux tons clairs où s'inclinent sous la brise marine les oliviers et les laurosos. Ce fut le Nord, le Nord mélancolique, le Nord aux légendes troublantes, dont il a moins bien établi le caractère mais qui, sous sa plume, se laisse parfois si délicieusement entrevoir !

La Grèce pourtant aura été son grand amour. Il a traduit ses meilleurs poètes, et ce de telle sorte que les lecteurs de ces traductions se sentent plus proches du foyer originel. Mais, comme si tant de titres devaient ne pas suffire à préserver son nom, il nous a laissé encore, en outre d'une *Histoire du Christianisme*, un drame antique, les *Erinnyes*, d'un tragique puissant, et l'*Apollonide*, un poème lyrique aux strophes ailées, mis en musique par M. Frantz Servais et qui sera représenté prochainement à l'Opéra de Paris.

Oh ! oui, dans tous ces livres, que de choses admirables ! Mais ce qui domine cet œuvre, comme un sommet à jamais exempt de l'ombre — le point culminant de ces écrits si fermement marqués au coin de l'originalité, c'est *Qain*, la pièce placée en tête des *Poèmes barbares* et où l'on découvre, comme, d'autre part, dans la *Fontaine aux lianes*, dans le *Vent froid de la nuit*, dans *Requies*, etc.

les éléments d'une conception philosophique très particulière à laquelle le bouddhisme s'est toutefois imposé.



Au talent de
M. Paul Bourget

Voici maintenant (l'un arrive au faite quand l'autre descend la côte et il n'est si grand deuil qui ne s'allège d'une joie neuve), voici de claires floraisons que nouent en gerbes riantes de triomphales palmes.

L'Académie française a admis dans ses rangs M. Paul Bourget et ce nous est une raison de nous réjouir. Il n'est presque personne qui n'ait, au moins une fois, décrié cette institution à laquelle l'anathème est plutôt dû que la louange. Mais, comme l'a dit le poète des *Fêtes galantes*, c'est toujours l'Académie; et, du moment qu'elle doit subsister, mieux vaut y voir siéger de vrais artistes que de plats valets de lettres. Examinez un à un les romanciers d'aujourd'hui et dites s'il en est beaucoup qui méritèrent plus que M. Bourget d'occuper sous la coupole quelque fauteuil illustre. Il en est peu en tous cas (je parle des écrivains français) qui décidèrent davantage de l'esprit et des tendances de l'actuelle génération littéraire. C'est à lui que l'on doit en partie le courant idéaliste marquant maints livres très récents. C'est en partie à M. Bourget que nous sommes redevables d'avoir été délivrés de l'aventure naturaliste. Si cette opinion semble, à l'heure qu'il est, n'être pas celle d'un assez grand nombre de lettrés, il est quasi certain que les historiens de l'avenir placeront l'*Irréparable* et *Cruelle énigme* à l'aurore d'une radieuse journée d'art dont nous n'avons pas encore salué le couchant.

Poète d'analyse, souvent, fort souvent harmonieux, poète de sentiment, auteur de ces recueils exquis *la Vie inquiète*, *les Aveux*, M. Bourget s'est révélé critique de race, égal en puissance à un Taine ou à un Renan, par ses *Essais de psychologie contemporaine*. Mais cette psychologie, à laquelle il est allé en quelque sorte dès ses tout débuts, il ne l'a pas restreinte au seul domaine de la critique. Le roman l'a bientôt tenté et c'est à

l'étude de l'âme contemporaine considérée dans ses phases les plus militantes, dans ses rapports directs avec la vie elle-même que M. Bourget s'est particulièrement attaché. Ses poésies nous le montrèrent aristocratique, délicat, épris du charme languide des demi-teintes, à la fois sentimental et mordant, hanté aussi par le désir d'une volupté tendrement enlaçante et berceuse. Dans ses romans, les mêmes dispositions se font jour et il y ajoute une sûreté d'analyse, une finesse d'observation, une droiture de conscience que le temps ne fait qu'accentuer. Qu'il ait eu des tentatives malheureuses, il n'entre pas dans ma pensée de le contester -- et d'ailleurs qui donc en fut exempt ! Que sa perspicacité ait parfois abandonné, qu'il lui arriva — j'ai osé l'exprimer jadis — de ne pas assez se découvrir, de céder son dernier mot, de taire la conclusion que les événements lui suggéraient, à peine est-il besoin d'y insister. Que son style ait manqué çà et là d'accent, je le concède encore. Mais, ces adventices défectueuses écartées, combien remarquables nous apparaissent ses œuvres déjà nombreuses ! Comme il a vu clair au fond de certaines consciences ! Si tels de ses romans n'arrivent pas à cette *physiologie de l'amour moderne* qu'il s'est assigné pour but, combien souvent il lui fut donné de pénétrer, avec une extraordinaire puissance, les mystères du cœur les plus compliqués, les sensations les plus subtiles ! Et n'a-t-il pas mis en relief bien des manifestations de la sensibilité contemporaine et cela avec le plus grand talent, voire même (je songe à *Madame Bressuire*, à *Deuxième amour*, à *Cœur de femme*) avec une évidente maîtrise ?

Certainement, il faut se réjouir de cette entrée de M. Bourget à l'Académie. Il est bien entendu que la chose n'ajoutera rien au mérite de celui qui a signé *Crime d'Amour*, *Mensonges*, *Le Disciple*, *André Cornélis*, *Sensations d'Italie*, *Pastels*, *Cosmopolis*, *La Terre promise*. Cette nomination, si l'on veut, n'a en soi aucune importance... Cependant, il m'agréa d'y voir (surtout après que M. de Hérédia a été sacré « immortel » lui aussi) un acheminement vers cette Académie idéale que nous autres, les jeunes et les petits derniers, nous nous plaisons parfois à composer...

ALBERT ARNAY.

VERS.

*J'ai longtemps animé avec mes flûtes justes
 Un paysage frais de ruisseaux et d'arbustes
 Et mon souffle soumis à mes doigts inégaux
 A longtemps imité les feuilles et les eaux
 Et le vent qui parlait à l'oreille des brises;
 Mais le buis est amer, hélas, et les cytises
 Sont amers, et les heures calmes et les jours
 Et ce qu'on croit la joie et ce qu'on croit l'amour,
 Et les soirs langoureux et les aurores tendres
 Mûrissent des fruits d'or qui font la même cendre,
 Et les faces, hélas, ont la même pâleur
 A s'apparaître aux fontaines parmi les pleurs
 Qu'à rire hautes aux miroirs de leurs destins;
 Et le pied qui n'a pas marché saigne, et les mains
 Sont lasses tout autant de l'argile des lampes
 Que d'avoir, furieusement, au bois des hampes
 Crispé leurs ongles durs, et la paume s'écorche
 A tenir une fleur comme à brandir la torche.
 Un occident qui meurt est une ville en flammes
 Et tous les soirs sont graves pour toutes les âmes ;
 Une flûte de buis contrepèse une épée ;
 Une déesse vit encor dans la poupée,
 Et c'est le même songe et c'est la même chose
 De cueillir une palme ou de cueillir des roses !*

HENRI DE RÉGNIER.



AMES DE COULEUR.

A Eugène Demolder.

Des gens qui l'avaient vue ricieuse aux fenêtres de la villa, s'amuser au miroitement des petits foyers sans flammes que le soleil allume dans les vitres ; des gens qui l'avaient vue émietter le pain bénit aux moineaux de la rue et brûler ses désirs aux feux éclipiques des apparences, la croyaient frivole. Pourtant, tous les soirs, insatisfaite et lasse, quand retombait le rideau, elle tournait lentement ses regards vers le jardin et, penchée à l'appui du balcon que retenaient à la terre des tiges de lierre et de vigne vierge, elle baignait dans la lumière du crépuscule son masque grave. Elle venait délivrer son âme et l'écouter.

Pourquoi ne sortait-elle qu'au soir cette âme ainsi qu'une évadée. Celle qui lui donnait asile ne le savait pas. Elle sentait que cette âme était bonne ; elle l'aimait d'instinct et aussi peut-être en raison de la compassion que suscite une destinée douloureuse.

Mais, pendant le jour, elle s'en éloignait comme de quelqu'un qui dort et l'âme reposait délaissée, presque ignorée, les yeux clos, tels ces malades lucides et doux qui craignent de trop arrêter la vie à leur chevet et simulent le sommeil afin qu'on ne vienne point sans le vouloir auprès d'eux. Elle attendait son heure. Elle attendait le soir.

Dès que le calme du soir immobilisait le feuillage et que le soleil avait passé, tout le rire de la maison tombait et la jeune femme n'avait pas conscience d'être jamais une autre que celle qui se penchait à l'heure spirituelle vers le jardin. L'âme était là, parmi les arbustes noirs, ombre claire surgissant, disparaissant.... On entendait, au pied du mur, le fredonnement de sa voix égale et rêveuse, point désemparée ni triste. C'était la voix de quelqu'un qui se lève et fait son œuvre simplement.

Un matin que, parmi la foule, la jeune femme, à la terrasse de sa villa, s'agitait avec, au visage, le reflet de sa vie du jour, chatoyante et vaine, et des lueurs de sensualité dans les yeux, elle eut un éclat de rire à fendre l'âme.

Christian vint à elle et lui demanda doucement pourquoi elle

était triste. Cette parole la saisit toute. Son regard se voila comme si une nappe d'eau fraîche s'était mise à couler sur ses yeux. Déjà le ramage des conversations s'éteignait autour d'elle, s'en allait par lambeaux en rumeurs de voix d'une autre rive. Elle se laissait emmener. Ils traversèrent lentement la maison jusqu'au jardin.

Le jardin, qu'elle n'avait pas l'habitude de visiter d'aussi bonne heure, s'inondait de soleil. Il lui apparut glorieux d'efflorescence et de lumière avec ses corps penchés d'arbustes, ses visages de fleurs et ses rameaux tendus vers elle et caressants qui lui frôlaient le visage en y froissant leurs feuilles avec un bruit de soie.

Un parfum de gratitude montait de la terre et quelle joie silencieuse !

— Je ne le croyais pas aussi profond, dit-elle.

Christian ne lui répondit pas qu'il avait vu s'ouvrir la haie de ronces devant eux et qu'ils étaient, depuis un instant, sortis de l'enclos — car les choses, mieux intelligentes et respectueuses d'illusion que les hommes, s'écartaient à leur venue, en leur souhaitant tout bas un long voyage —..... Ils marchaient dans la campagne. Elle, émerveillée et recueillie à la traversée de ce paysage familier qu'elle voyait pour la première fois.

Allègres, en excursion matinale, ils prenaient l'allure légère et franche de ceux qui connaissent leur but et bientôt ils entendirent autour d'eux, rire et jouer des voix qui murmuraient le bonheur. Ils entendaient dialoguer en écho leurs paroles et jusqu'à leurs silencieuses pensées : l'âme libérée avait trouvé une compagne et lui racontait sa joie d'avoir cultivé en secret le jardin pour cette heureuse promenade.

Ils marchaient à travers des champs de fleurs. Les contrées s'éveillaient à leur approche. Ils marchaient sans rien cueillir. La perspective se masquait de touffes et de rideaux ; mais on devinait aux senteurs et aux mélodies de l'étendue des forêts lumineuses et des sentiers pleins d'ombre fraîche.

Tout à coup, s'arrêtant, les mains jointes et pressées contre sa poitrine, elle dit avec un sanglot de bonheur et d'orgueil :

— Mon jardin fait donc le tour de la terre !.....

Jamais sa voix n'avait sonné aussi pure et aussi haut. Les rayons d'or du soleil en carillonnèrent.

Christian éprouvait une émotion inattendue. Voici que cette

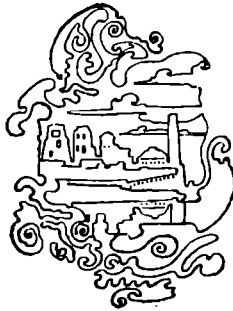
petite être tant fidèle à la vie récompensait sa bonne pensée en l'exaltant.

— Même là-bas, disait-elle, où la terre dévale sous le soleil dur, on ne voit pas finir le chemin. J'entends la course clair-chantant e du ruisseau vers lequel il descend. La source est là !... Elle étendait la main en inclinant la tête vers le chant. Pour l'entendre aussi, il attira, contre son corps, le corps frêle vibrant des harmonies de la source, tandis qu'elle continuait à bavarder sous son regard :

— Pourquoi finirait-il, le chemin, puisque le champ de fleurs qu'il longe ne finit pas. Moi qui suis petite j'y aperçois des têtes de fleurs au versant. Allons toujours ! Mais prenons garde aux insectes sous nos pas et marchons sans briser la tige des fleurs.

Cependant les gens de la rue qui passaient devant la villa aux fenêtres closes affirmaient qu'il y avait quelqu'un de mort dans la maison.

HENRY MAUBEL.



DÉCORS

XXX

C'est un coin silencieux de la vieille ville, un coin de jardins figés par l'hiver entre des maisons anciennes. Peupliers de roide ferveur, arbres aux mille bras tordus en prière, ils lèvent leur geste court dans les miséricordes du crépuscule. Du site agenuillé ce vieux parc synthétise la candeur et la mélancolie.

A ces arbres fidèles, la garde fut donnée du trésor où s'éternisent les vieilles fois. Confiante, elle dresse sa masse d'entre leurs cîmes, la cathédrale gothique comme une châsse de pierre orfèvrée, et sa grisaille s'irise et s'épanouit sous les magies d'une lumière attardée. Les vitraux s'enflamment, les rosaces rayonnent, des gemmes éclatent parmi les clochetons guillochés, pétillent aux fleurons des contreforts. L'église entière se nue d'écharpes pathétiques, car un couchant sur le gel, un couchant mineur prolonge encore jusqu'aux hauts cieux ses ondes fauves et roses.

Le soleil tantôt, comme une porte d'or sur l'horizon, la porte pour ce désir surgi d'une évasion dans la lumière, la porte d'où s'irruie tout le sang d'or de Parsifal, le soleil comme une blessure au flanc de Dieu, le soleil, cœur de Dieu, s'est caché sous la terre. Son sang sur l'horizon permant et rutilant et profuse par l'étendue comme une poussière de roses, ses flots dorés vers le zénith se repercutent, et leur flux dispersé se parsème de naïves étoiles. La clarté s'attarde en caresses pâlessantes, il s'impose sur les choses comme des mains diaphanes.

Mais un crime tout à coup horrifie cette agonie, l'étendard des nuées palpète et secoue tous les prestiges, une vibration dardée au bord des cieux lance sur la ville entière le sang magnanime qui coulait sur l'horizon. Il pleut du sang, des fleurs de sang, l'impalpable sang des âmes, sur les toits et dans les arbres, la cathédrale ruisselle du martyre de toutes les vierges, les hautes fenêtres s'injectent comme des mains suppliciées. Le site ainsi s'efface au fond d'une tragédie silencieuse, il entre peu à peu dans l'ombre terrifiée ; la nuit tire son rideau sacré sur l'hécatombe et signe d'une étoile le front des morts, tandis qu'un caillot vermeil palpète encore dans l'œil dilaté d'une rosace gothique.

CHARLES DELCHEVALERIE

UN POÈTE PARLE DANS LE SOIR :

*I*l est des nymphes dans les ondes
Dont les poètes sont amis ;
Sitôt les sylphes endormis
Elles surgissent des eaux sombres.

*Et, dans le soir, leurs voix réclament
De leurs poètes bien aimés
L'hommage où sont accoutumés
Leurs yeux de sourire et de larmes.*

*Et les rêveurs qui les admirent
Leur donnent, par leurs mains cueillis,
Des bouquets de rose et de lys,
Des bouquets de lys et de myrthe...*

*Aux doigts des nymphes les corolles
Nuancent leurs pâles couleurs
Et bientôt les charmes des fleurs
Ont la noblesse des couronnes.*

*Lors, aux poètes qui s'inclinent,
Les nymphes donnent un baiser
Et, sur leur front divinisé,
Posent ces fleurs qu'ils ont cueillies.*

* * *

*O Dame, les ondines blanches
Dorment peut être dans ces eaux :
Pour qu'elles tressent mes guirlandes,
De notre barque à leurs roseaux,
Laissons un chemin de silence.*

LA CHANSON D'OPHÉLIE.

*J'ai cueilli des fleurs et des cœurs :
 Les fleurs, les cœurs sont sur mon cœur....
 Ma robe effleure l'eau du fleuve,
 Je souris du fleuve qui pleure :
 Mes bras sont des fleuves d'amour.*

*Le cœur du prince bien-aimé
 A ma caresse s'est fermé
 Et les fleurs tombent, avant l'heure,
 De mon cœur aux vagues du fleuve :
 Mes bras sont des fleuves d'oubli.*

*La voix du prince, dans les flots,
 Répond enfin à mes sanglots ;
 Les yeux du prince, dans le fleuve,
 Se tournent vers mes yeux qui pleurent :
 Mes bras sont des fleuves de mort.*

LIONEL DES RIEUX.

(De : LES PRESTIGES DE L'ONDE, féerie.)



AURORES

Or j'ai rêvé de choses douces...

Mon front a connu la fraîcheur d'essentielles guirlandes... Un parfum mièvre m'enveloppe — et toute ma chair vieillie renaît adolescente...

O ces joies puériles d'Avril !

Mon âme, l'hiver serait-il achevé ?

Toute la Forêt chante et s'enchant, et fleurit et sourit, divine de mystère, de souvenirs et de mythologies...

Or j'ai rêvé de choses belles...

Mes yeux éteints ont connu l'ivresse d'essentielles visions... Une atmosphère prodigieuse m'enveloppe — et toute ma sombre chair renaît pour des aurores...

La bataille serait-elle finie ? Je vois passer, sur l'incendie crépusculaire, des blancheurs frêles et soyeuses... Un nénuphar sans cesse éblouit les mares rouges et mes cygnes y jouent à éperler du corail...

Là-bas — une plaine entière ! — mes lys sont tout roses de sang comme de vierges fleurs barbares !

Or, j'ai rêvé de choses vastes... J'ai voulu me tremper d'Impossible et d'Avenir... L'Inéclos désormais m'enveloppe et toute ma chair lointaine ressuscite au fond des siècles...

Je vois rôder, en l'Au-delà vertigineux, les Fantômes absolus... Des miracles éclairent mon ombre, et tout au long de fabuleuses mers célestes, mes aigles jouent à éperler des étoiles...

O mon âme, la Vie serait-elle finie ?

VICTOR REMOUCHAMPS.



SERPENTINE

Un soir, nous vîmes en une salle délivrée des bouffons grossiers, où se devaient révéler à nous d'étranges et douces chimères.

La vaine lumière abolie, préludèrent les flûtes dissonnantes. — En cette foule vague un frisson passa, le pressentiment d'un spectacle supérieur à sa mollesse ; un instant haussée vers les âmes, elle fut vraiment attentive à la voix mystérieuse qui devait parler ce soir là, comme elle parlait à Orphée près des fleuves de la Thrace, comme l'entendirent les jeunes hommes élus, en les nuits solennelles qui leur donnèrent la vie, alors qu'ils se redirent en pleurant les mots sacrés des poètes.

Or, comme vient la pensée longtemps fugitive poser sa lèvre à la nôtre, lorsque, lassés de la poursuivre, nous nous laissions tomber aux bords des chemins, — Elle apparut, en une entière splendeur, parmi la soudaine magie des lampes cachées à l'entour, — Elle apparut ..

Pourtant, rien de son visage ne se révélait — ses yeux seuls parfois, quand elle se penchait vers les rayons nous les rejetaient en brèves étincelles ; le corps, perdu depuis le col et de vastes draperies légères ; les mains, cachées par on ne sait quel artifice, — savant certes, et profond : car trop matérielles, de leur présence imposée elles eussent brisé nos émois, déchiré les calices à peine ouverts inclinés vers sa grâce.

Lentement, les plis ondulèrent, montèrent autour d'elle en souples lames luisantes ; ce fut un balancement, toujours plus altier, des ailes s'éployant, d'abord hésitantes, heurtées aux ténèbres de cette prison, puis largement envolées, cherchant les éthers vastes ; — ailes des archanges apparus à Signorelli, et qui semblent sous leurs gestes éveiller de même la résonnance des violes où frémit encore l'antique murmure des oliviers sacrés et des pinèdes.

Puis, comme lassés, les orbes s'affaissèrent, s'apaisèrent en une dernière et lente vague.

Mais bientôt, reprises par des rythmes plus pressés, soudain les gazes déferlèrent, enchantées de merveilleuses teintes tombées de

haut : des clartés vibrèrent, coururent, multiples et douces, en flots remués. Elle, d'une démarche cadencée — voltant rapide parfois, puis penchée nonchalemment — toujours offrait aux secrets miroirs la trame légère où venaient s'entrecroiser les belles soies de fleurs étranges et nouvelles.

— Quels bosquets de pivoinés ou d'azalées d'or, aux loins des pelouses de mai, pareillement nous ravirent de leurs orgueils naïfs, de toute la jeune et riche ostentation de leurs pétales.

Et par les hautes glaces des chambres où nos rêves se traînaient, ne les vîmes nous pas autrefois, ces mêmes fleurs, atténuées, fondues en ces miroirs dont le micacement triste les séparaient de nous. Alors, il m'en souvient — reposant nos membres lourds en la mollesse des chambres, en toutes ces tièdes atmosphères, les bâches frappant de leurs dards bleus les monstres des chenêts — de loin nous considérâmes le parc, en je ne sais quel plaisir confus et frileux. Hélas, pourquoi n'avoir pas couru vers ces douces fleurs, dans la brume, laissant la rosée nous glacer au passage, mais pouvant respirer en fin leurs parfums élus. Fanées même, les floraisons, nous eussions conservé tout au fond de nous-mêmes le souvenir de ces arômes. Mais nous perdîmes leur vérité belle, et nous les pleurons, à présent qu'il est trop tard pour les reconquérir. Il fallait vivre, et nous ne l'avons su; nous ne retrouverons plus l'herbe matinale que nos pieds auraient foulée, où peut-être ils auraient laissé leur fatigue, l'herbe consolante de ces vergers, et la sérénité des arbres indulgents !

Oui, c'étaient bien ces mêmes floraisons qui s'ouvraient en nos songes, par le tournoisement léger des mousselines sous ces miroirs, c'étaient les souvenirs de nos matins perdus à jamais. Et nous, vraiment ingénus, bien que sachant trop le jeu de ces miroirs, nous nous complumes à imaginer ces splendeurs comme venues d'Elle-même; nous espérions, nous voulions avec angoisse que ces reflets fussent le rayonnement d'une âme enfin, — de son âme — éclatant en floraison superbe.

— Ne souris pas; ne raille pas notre volontaire illusion, car parmi les chardons hostiles si longtemps nous l'avons poursuivie, que nos mains saignent, et nos cœurs! —

Parmi l'enlacement de ces couleurs, plus calmes à présent et plus graves, passèrent encore les ciels qui nous ravirent, en des

soirs que nous avons vécus : Elles nous imposèrent surtout la mémoire d'un crépuscule, où des barques nous emportant, nous vîmes se refléter dans le fleuve les grands nuages citrins et mauves, élargis aux dansants replis des vagues, effilant aux remous leurs soies froloées par nos rames. — Mais c'est de la tristesse encore, un beau soir. — Je me rappelle, les étoiles nous venaient des océans du ciel nocturne, et tombées dans le fleuve, elles flottaient et remontaient suivant ses brusques ondes, diffusaient en longues traînées lumineuses. Mais la nuit, toute vint trop vite, et la lune apparue effaça toute l'occidentale splendeur où nous voguions.

... Comme obéissante à nos pensées, Elle, brusquement, s'arrêta, parmi les acclamations trop bruyantes des foules, qui ne surent observer le silence de nos rêves. Nous nous hâtâmes, car des flambeaux trop vite réveillés lui jetèrent leur insulte blafarde, et nous ne voulions pas voir, par delà ses voiles, l'ombre ridicule et terrible d'un monstre vespertilien que les clartés brutales crucifièrent aux tentures en deuil.

CALLIDYCE

Callidyce, l'enfant heureux des prairies matinales, courut vers les collines où dormait la forêt, parmi le frisson des cimes balancées, et les sources pleurant aux combes secrètes.

C'était l'heure où les arbres émergent de leur songe, et l'embrasement vermeil de l'aurore avait laissé dans les airs une cendre impalpable.

Mais haletant de la course, il s'arrêta dans les premières futaies et des mains entourant sa bouche, il jeta vers les bois de grands rires sonores; leurs gammes montaient parmi les bouleaux, retombaient en la cascade légère des ramures, s'enlaçaient aux fûts des grands hêtres, et divisées parmi les feuillées s'élargissaient toujours en orbes frissonnants sur la mousse et les aubépins et les pervenches, puis se perdaient enfin dans l'ambre volatil qui baignait les lointains des chênes.

Lui, l'enfant étourdi, riait toujours et n'entendait pas l'adieu de ses rires mêmes, au fond des grands bois réveillés.

Il se tût enfin, et les brumes, ondulantes à sa voix, retombèrent en longs plis de silence. Alors il leva ses regards, saisi d'une vague angoisse, sentant autour de lui les reproches de la forêt, et ses yeux s'étant mouillés de larmes, un long soupir monta de son cœur vers les arbres.

Et voici qu'un soupir semblable lui revint lentement du plus profond des bois ; un soupir — et dressé vers la voix revenue, tout tremblant, d'un cri d'espoir immense et soudain, comme déchirant en mille lambeaux son cœur, il lança vers les échos son nom : Callidyce !

Et ce nom fut redit plus gravement, sous les chênes.

Encore, il cria, plein de trouble, et toujours plus proche, plus lent et plus grave, il l'entendit venir à lui, l'ami inconnu qui le saluait par son nom, le mystérieux voyageur qui lui devait conter ces merveilles entrevues de son chemin.

Pourquoi alors, pauvre enfant, ô Callidyce, t'enfuis-tu des bois sacrés, lorsque celui-là même te revenait de si loin, et que tu allais enfin le reconnaître ! Craignis-tu l'illusion de ton âme, et son visage eut-il pu n'être pas semblable à sa voix ?

Tu es allé vers les prairies, et tes larmes lourdes tombaient, comme la rosée, au cœur sanglant des anémones.

FRÉDÉRIC FRICHE.



D'UNE VILLE EXILÉE

VISION

à M. ALBERT MOCKEL.

Un cygne sur l'eau morte où l'heure
 Joue en tremblant parmi les feuilles
 D'un saule exilé qui s'effeuille,
 Rêve aux fleurs que son aile effleure.

*Messager de l'aube promise
 A la ville en deuil dont s'éplorent
 Les folles clochettes sonores
 Son doux prestige divinise*

*Le lac d'émeraude blémi
 Par le crépuscule ennemi
 Et les roseaux que les oiselles*

*Font susurrer un peu, tandis
 Que sur la ville de jadis
 Neigent des étoiles nouvelles.*

LA MÉTAMORPHOSE

Et l'enfant devint femme

A M. VICTOR REMOUCHAMPS.

Ses mains songeuses négligant
 Les fleurs que l'aurore éparpille
 Sur son mantel brodé d'argent,
 Calme et belle, la jeune fille

*A la fontaine dont la voix
Parle d'une étoile exilée,
Voit passer son cœur d'autrefois
Parmi les lys de la vallée.*

*Un ange dont les ailes d'or
S'empourprent de soleil, emporte
Ce cœur timide où chante encor
La gloire d'une enfance morte.*

*Mais dédaignant la vision
De son âme qu'emparadise
Une subtile illusion,
A la fontaine elle agonise.*

SONNET

*La neige opaline des tasses
Chinoises, que vos lèvres chères
Marquise, effleurèrent naguère
D'un souffle où, frêles roses lasses*

*De leur exil, les baisers rêvent,
La neige des tasses chinoises
Loin de vos douces mains marquises
Se fige au fil de l'heure brève*

*Jadis ! Et la grâce menue
De toute une flore ingénue
S'érige sur la porcelaine :*

*Lys un peu poudrés de vos chairs
Myosotis de vos yeux clairs
Et chrysanthèmes de vos peines !*

LES CAPTIVES

*Captives des rayons de lune
Dont la toile aux doigts du silence
Se déroule sur leur enfance,
Les nymphes d'or l'une après l'une*

*De leurs frêles mains lumineuses
Cueillent les lys, lucurs figées
De quelque étoile malheureuse,
Et mirent leur âme enncigée*

*De songes que la mort de l'heure
A défloris, dans l'eau berceuse
Et câline qui chantepleur
Au pied des tours mystérieuses.*

*Mais l'eau, cruel miroir qui bouge
Sous les caresses de la brise
Résulte hélas des âmes rouges
Du sang des fleurs que leurs mains brisent.*

SUBTILITÉ

à VICTOR GEETS.

*Les lèvres dont le souffle aimerait tant frôler
Les fleurs de lys qu'une aube claire vient ourler
De pourpre et d'émeraude, o marquise cruelle
Perdue en ces jardins crépusculaires, telle
Une rose d'amour au bord d'une eau d'emui,
Ces lèvres que les folles brises de la nuit
N'osent pas entr'ouvrir, tant leur mystère invite
Le soleil à parer de merveilles le site*

*Et les cygnes divins à chanter dans le soir,
Pourquoi les exiler loin des baisers d'espoir
Et vivre en la douceur trompeuse des allées
Où rôdent seulement les nymphes désolées ?*

ALINE

*A*line au fil de l'eau tremblante
Où les tourtelles reflétées
Parlent d'une ville noyée,
Pourquoi baigner tes mains dolentes ?

*Princesse trop frêle surgie
D'un recueil de miniatures,
Gracile fée aux lèvres pures
Du vain prestige des magies,*

*Ta peine étrange quelle est-elle
Pour qu'en cette onde puérile
Mirant ta candeur infantile
Tu songes aux fleurs immortelles*

*Du jardin vague où les éphèbes
Nimbés d'équivoques lueurs,
Sur l'autel d'or de la langueur
Inmolent l'ange de leurs rêves ?*

L'ÂME PUERILE

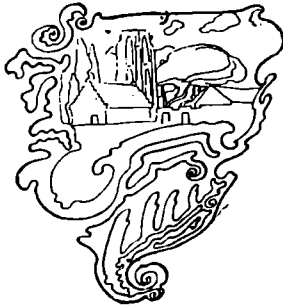
*C*hatelaine qui s'agenouille
A l'ombre des tours délaissées,
Mon âme file à sa quenouille
La laine des bonnes pensées.

*Mais parfois délaissant la laine
Qu'un peu de soleil angélise
Elle écoute chanter ses peines
Dans les clochettes des églises ;*

*Et rouvrant alors le doux livre
De son enfance dédaignée,
Où lasses du péché de vivre
Se fanent les fleurs oubliées,*

*Elle sent de chères blessures
Se rouvrir, et le doux recueil
S'émerveille d'entluminures
Que trace un bel éphèbe en deuil.*

GEORGES MARLOW.



L'AUTRE

Jules Méry écrivait ses pensées, ses désirs, plus souvent ses souffrances. Il trouvait un plaisir délicat à revivre ses sentiments, à les analyser dans la recherche du style. Même il les exagérait parfois à son insu. Il ne voulait point se mirer, et se complaire à soi-même, mais il obéissait au charme étrange d'une sensualité douloureuse.

Février, un soir.

La table est poussiéreuse de cendre sous un désarroi de livres et de pages. Je songe, mes mains enserrant le front. Mon regard dans les fleurs d'une tapisserie fanée fait surgir une vision : Réna, frère avec des cheveux en boucles et de longs yeux, claire sous la lueur éparpillée d'un sourire. Hier sa beauté m'a frappé : je l'aime peut-être.

— Irais-je encore, dis-je, enfant, m'attendrir à des chimères ?

5 avril, matin.

La Pâque est douce de palmes bénies, les bois se diffusent sous une brume nacrée et, au ras des herbes, des rumeurs lasses de vie vibrent en frissons d'or. Mes lèvres ivres de moiteurs éparses boivent les clartés, respirent les brises et mes veines charrient de voluptueuses flammes. Réna m'enlace en une langueur de baisers. Aux branches, pareille à une dépouille vermeille, ondoie sa chevelure et les champs, jusqu'aux horizons lointains défailent d'extase, effleurés par sa présence blonde. Au loin, la ville d'ennui masse ses toits sombres sous la torpeur du soleil et moi, couché sur le sol attiédi, je regarde, émerveillé d'une aube d'amour, les insectes qui murmurent iriser leurs diaprures parmi des nappes d'or.

5 avril, crépuscule.

Je suis rentré dans le jour terne de ma chambre. Les rideaux s'affaissent en draperies noires. Dans l'ombre des voix rampent, voix de sirènes tristes. Lente, s'embrume ma pensée ou s'irradiaient d'incendie les forêts matinales. La chevelure humide encore des brises fraîches, ces voix moites et chaudes me séduisent

d'un charme morbide. J'ignore d'où s'élèvent ces paroles du passé, mais, assis la nuque contre le dossier et les yeux vagues, je vois dans le creux d'un cadre dont l'éclat terni luisarne, se lever un essaim de pensées vieilles. C'est le souvenir de *l'autre* qui se réveille et qui vient détruire mes vellétés nouvelles d'aimer. *L'autre*, celle dont je prononce le nom à voix basse. Cette tendresse enfantine et rêveuse, tendresse de jadis aurait donc laissé en moi d'éternels vestiges.

22 mai

La figure de Réna, dressée devant mes songes, s'évoque. Des brumes ternissent son sourire et j'aperçois à peine la lueur de son regard dans un profil imprécis nimbé de clarté sombre.

Privé d'elle, je ressens l'angoisse d'une absence.

Je veux la revoir.

Ce soir est pur comme une source. Des parfums alourdissent les souffles. La rue où demeure Réna est calme, éclairée par quelques flammes jaunes, tremblantes en leur cage de verre. Des ombres se profilent sur les rideaux baissés. Je la rêve sous la clarté de la lampe, penchée, la nuque fraîche sous l'envol des cheveux et des dentelles.

Les lumières s'éteignent. A l'étage d'autres s'allument, puis les fenêtres s'endorment d'un sommeil taciturne.

Par la nuit je revins hanté de pensées. Des nuages marbraient le ciel. La présence de son être me laissait un malaise. Mes visions d'illusoires voluptés s'étaient reculées, dans un lointain. Elle était, Réna, sans nul doute, la femme orgueilleuse de son prestige, dominatrice en ses volontés éphémères, chiffonnant sous ses doigts les soies aimées la veille. Elle n'était pas celle qui écouterait mon silence, et dont la parole, dans le vulgaire du monde, évoquera des merveilles.

10 juin

Je me réveille parfois dans les ruines d'un passé. Les tristesses d'amours anciennes revivent, niant les promesses d'amours prochaines. Je me vois avec l'œil ironique d'un étranger suivant une Chimère. Elle nargue mon ingénuité et son rire ébranle l'ombre, quand je me trouve étonné et solitaire.

18 août, à la campagne

Parfois aux midis, je me baigne de soleil et une aise incons.

ciente me conquiert : je sens la volupté du grillon grinçant sous l'herbe chaude. Le soir, près de la lampe bourdonnante de phalènes, de longues paresseuses évoquent des souvenirs.

La chambre de campagne est nue; les rideaux minces tombent sans plis et les murs sont blanchis par l'humidité des hivers. Dans cette simplicité presque claustrale, l'âme se replie sur elle-même. Elle s'inquiète et par ironie se plait à irriter les anciennes blessures devenues des plaies qui suppurent. Les chimères d'autrefois ressuscitent, sans cesse vivaces, dans un recoin profond et je sens les tressauts d'agonie de mes rêves éclos aux éveils de la vie. Ils étaient des illusions sans amertume, frais comme des poèmes où, habillée de blancheur, errait une jeune femme. Cette élue de mes premières tendresses, *l'autre*, dont je prononce le nom à voix basse avec des douceurs pieuses, l'aimerais-je encore?... Peut-être... Puis je me souviens de ses orgueils, — elle passe devant mes yeux, en robe longue, dédaigneuse et belle d'une suprême beauté. La tyrannie de son souvenir domine ma pensée. Son amour demeure parmi mes caprices de printemps comme une floraison d'immortelles d'or; mes mains tendues vers *elle*, suppliantes, se sont lassées et jointes désormais en un geste de prière et de renoncement. Je veux m'évader de ce passé de décombres et mes regards, l'implorant d'être une aurore de joie, dans l'avenir cherchent Réna. Mes appels se sentent infirmes et, restées sans échos, mes paroles meurent sur mes lèvres : je ne crois point que Réna m'écoute. Je n'ai plus la foi et l'ingénuité de rêver un lien mystérieux entre nos âmes. Quand je contemple la nuit, mon regard n'enlace point son regard dardé vers la même étoile; quand je marche, son ombre ne me précède point avec des sourires et des lumières.

Je me sens solitaire. Seul ! au cours de ma méditation ce mot est une soudaine douleur. Mes lèvres sont lourdes et taciturnes. Nulle pitié ne vient avec des mains douces briser ma solitude. En moi, s'affole le vertige d'un vide malgré les voix intérieures qui, par une soif infinie de clarté, affirment mon âme éternelle et sœur des autres âmes.

10 septembre, soir.

Je suis venu passer quelques jours auprès de Réna, dans un vieux château de pierre grise. Les vieux chevrons du toit

dépassent les murs qu'ils ombragent. La tour caduque épèle les heures à son cadran d'or. Aux murailles l'automne défeuille les glycines. Dès le matin tout est rires et splendeur ; le faste de l'aube s'alanguit dans les brumes. Au matin, Réna sur le perron qui noie ses marches dans un parterre m'attendait, les cheveux dénoués épars en boucles, et toute de gaité sonore. D'une course folle nous descendions la pelouse vers l'étang. Elle assise, je rame, les avirons éparpillent de la lumière et la proue rebrousse l'eau dormante, agitant des floraisons glauques.

Mon âme d'autrefois s'était oubliée dans une joie confiante.

Au soir, Réna s'en vint se suspendre à mon bras et, entraînée par son élan, m'enlaça presque.

Je suis lasse, dit-elle, inclinant son front vers mon épaule.

Aux dentelles de son corsage j'ai mis des lucioles cueillies sous les herbes. Leurs lueurs éclairaient son sourire mystérieux dans le crépuscule des allées.

— Vous êtes ainsi étoilée de lumières. Il y a des mois, l'hiver, je vous aperçus ; le ciel avait neigé autour de vous ses blancheurs et vous étiez belle.

— Je me souviens.

— Et depuis vous m'êtes apparue, pareille à ces châsses de saintes qui recèlent des indulgences et des pierreries. J'ai deviné votre âme divine ainsi que vos regards.

Réna demeura silencieuse, devant le mensonge de mes lèvres. Et seul, dans la nuit, j'ai vu se briser l'illusion qui depuis un matin d'Avril enveloppait mon âme. Toujours *l'autre*, la jadis aimée, domine ma pensée en son prestige occulte.

LÉON PASCHAL



MINUIT

A mon cher Célestin Jacquet.

*Le sommeil de minuit vient saisir les caveaux,
Inéluctablement, leur stimulant la vie,
Pour les mener vaguer par des mondes nouveaux ;*

*Par des mondes nouveaux dont la route suivie,
Hélas ! trop courte, montre, étant pour captiver,
Une profusion fleurie où l'on se fie ;*

*Où notre âme se fie en ce qui peut prouver
La vraie exquisité de l'inutile rêve
— Extase des minuits ! — en qui vient abreuver*

*Les espoirs transcendants de sa subtile sève,
La sève des couleurs, la sève des parfums,
Balsamiques vapeurs des choses dont on rêve,*

Vivante floraison des souvenirs défunts.

PAROLE D'ESPOIR

Pour la Très Chère.

*A la belle étoile et sur le gazon
Doux et moelleux d'un boulingrin,
Je m'annule à plaisir l'âme de ma raison,
Pour ne suivre au ciel clair qu'un gai lutin.*

*C'est qu'il est charmant avec son écrin
Qui laisse découler toute une floraison
Neuve et fraîche sur mon chagrin ;
Et puis, je crois qu'il chante une oraison.*

*Heureux à mon cœur qui toujours lamente
La mort de ses espoirs et toujours parlemente
Avec Dieu pour sa rebelle âme ;*

*C'est que son chant aussi proclame
La fin de ma rancœur, aussi ma toute-joie
D'être conduit par une main de soie.*

ARTHUR SOUCHOR.



L'EXODE D'ELLÉHÈME

I

LES SEPT FILS DU PATRIARCHE

Le soir du jour où Elléhème, le benjamin, eut vingt ans, son grand père, le Patriarche, le fit venir au pied du grand fauteuil de chêne noirci, qui se dressait au fond de la salle, où s'étaient assis ses glorieux ancêtres aux instants solennels et aussi pour mourir; lui-même y prit place — car le moment était venu — et après avoir passé sa main tremblante, sa pauvre main chétive, jadis si large et si lourde, dans les cheveux du dernier de ses fils, il parla gravement de la sorte :

— Mon enfant, voici qu'a sonné l'heure de quitter les jeux puérils et les courses sans but par la maison ou la montagne; tu ne peux plus rester tel que tu fus, joyeux mais insouciant, car la vie t'attend et tu dois devenir homme. Mon cœur se serre à cette idée de voir s'éteindre bientôt le dernier rayon de gaieté qui illumina et réchauffa le ciel de ma vieillesse, mais jamais l'égoïsme n'a régné en mon âme et je t'envoie vers ceux qui te réclament. A pareil âge, les ans passés, tes frères l'un après l'autre, descendirent aussi dans la vallée vers la vie, maintenant c'est ton tour. Peut-être les retrouveras-tu là-bas, je ne sais, car jamais depuis leur départ, je n'entendis parler d'eux, mais il est bon que tu saches ce qu'ils devaient faire et pourquoi ils sont partis; écoute donc :

Polème, l'ainé, voulût être guerrier; c'était sa destinée sans doute, car il était grand et fort, ses cheveux étaient de flammes et ses prunelles semblaient enfermer un feu sombre; mes vieux amis — il en restait quelques-uns alors, ils sont tous morts aujourd'hui — me disaient souvent qu'il était tout moi

même, lorsqu'à vingt ans je vins avec eux sur de grandes barques lancées là-bas dans le Nord, pour conquérir ici une nouvelle patrie; lui aussi se sentait trop à l'étroit parmi nous et son bras à chaque instant se heurtait à quelque obstacle. Je lui donnai ma bonne épée et ma hache en lui disant : « Pars, sois brave et combats loyalement. »

Il n'est jamais revenu ton frère, le guerrier.

Le second de mes fils s'appelait Phaltès; il était beau frère comme toi et le préféré de ta mère, une femme de la race conquise; il savait composer des chants harmonieux qui nous remplissaient le cœur d'un trouble étrange et les yeux de douces larmes. Il se sentait au fond de l'âme quelque chose de grand et de tendre qu'il voulait dire à ses frères de la vallée, et il partit un jour de printemps avec la bonne lyre sur laquelle jadis je chantais moi-même les victoires de notre race.

Lui, non plus, n'est jamais revenu vers moi.

Un autre de tes frères, Sophos, avait trouvé au fond d'un grenier poussiéreux, dans les combles de la maison conquise, de vieux livres qui viennent d'un ancêtre des vaincus, que l'on nommait le Savant. Je ne les croyais bons qu'à activer le feu dans le grand foyer, les soirs froids d'hiver, mais je les conservais comme souvenir des heures de victoire. Sophos apprit à lire là dedans des choses qu'il ne savait pas, car jamais je ne les lui avait dites; il emporta les livres loin de nous, avec le désir d'en parcourir d'autres encore et de devenir un jour un Savant aussi.

Téril, un autre, avait été choyé dès son enfance par les prêtres, qui ont dressé un temple dans nos vieilles forêts. Je ne les connais pas, n'ayant jamais voulu qu'ils franchissent le seuil de ma demeure; mais l'on m'a dit que se sont des êtres picux et tranquilles, épris du sublime et du mystérieux, et que l'on devient un sage en leur compagnie. Ainsi, je le reconnais, devint ton frère et il partit pour convertir d'autres hommes dans les contrées inconnues que nous appelons Barbares. Il nous a quitté emportant le seul livre dont n'avait pas voulu Sophos, un grand rouleau, écrit en une langue étrangère et qui m'est inconnue, mais que les prêtres de la forêt avaient apprise à Téril.

Hédon, mon cinquième fils était une tête légère et nulle occupation ne lui plaisait en notre solitude; il vaguait de ci de là, aimant par dessus tout la paresse et le plaisir.

Lorsqu'il eut vingt ans je le fis appeler aussi et lui demandai quel choix de vie il avait fait, mais il ne savait se résoudre à ceci plutôt qu'à cela, la vérité est que rien ne le tentait. Je lui dis alors : Va vers l'avenir et le monde inconnu, tâche de trouver ce qui doit enfin fixer ton esprit volage et inconstant ; voici une bourse qui viendra en aide à ta première inexpérience ; lorsque tes ressources seront épuisées, il te faudra bien agir, car la bonté d'un père ne sera plus là pour excuser et réparer tes folies. Va et que la sagesse te vienne avec l'expérience et les ans.

Le dernier de tes frères, mon benjamin, s'occupait de la culture de nos terres et je croyais qu'à l'âge fatal il me prierait de le garder auprès de moi, pour soigner ma vieillesse ; mais je sais maintenant qu'il vaut mieux que vous me quittiez tous pour aller vivre au loin, par le monde.

Eros, un jour, par les sentiers de la forêt, vit une vierge belle comme un matin d'Avril, qui l'éblouit et me le ravit à jamais.

Quand ils vinrent tous deux me demander une bénédiction, mon cœur et ma main ne purent la leur refuser et ils partirent ensemble avec les fleurs de notre jardin et des épis murs de notre champ que je leur avais donnés.

Et tous mes enfants, l'un après l'autre, ont ainsi quitté la maison de la montagne et le vieux Patriarche, leur père, emportant un souvenir de l'aïeul et sa bénédiction ; tous sont descendus vers la vallée, sans se retourner vers leur passé et leur jeunesse, et aucun n'est encore revenu vers le berceau.

Or c'est aujourd'hui ton tour Elléhème, mon benjamin, c'est ton tour de partir courageusement ; or peut-être ne reviendras-tu pas, toi non plus, ou bien lorsque tu seras de retour, mes os seront-ils disjoints et ma longue barbe fanée, car je suis vieux ; mais je vivrai bien seul, sois sans crainte, avec l'aide des voisins, jusqu'à l'heure suprême qui ne tardera pas.

Mais comme tu est resté mon enfant de prédilection, je veux avec ma bénédiction que tu emportes mes dernières paroles et que tu saches quel espoir j'ai fondé sur toi. —

L'enfant s'agenouilla sur la dalle nue, au pied du fauteuil, et le Patriarche reprit :

— Souvent par les nuits calmes de la montagne, alors que le vent, le grand vent du Nord, retenait son souffle pour ne pas troubler le majestueux silence de la Nature au repos, j'ai cru en-

tendre, montant de la vallée lointaine vers mon front courbé de vieillard, des cris douloureux et des plaintes déchirantes. Jusqu'au fond de mon âme a retenti leur écho et s'est alors levée une voix que je n'ai pu faire taire et qui m'a demandé compte des actes de ceux que j'avais envoyés loin de moi, par la terre.

Je suis coupable sans doute, Elléhème, car la voix n'a pu que dire vrai, mais j'ignore quelle est ma faute et je suis trop vieux maintenant, trop brisé pour chercher à savoir et à réparer.

Mais comme il est juste et nécessaire qu'il y ait une expiation, c'est toi, mon dernier fils, qui seras la victime volontaire chargée d'apaiser les cris et d'essuyer les larmes que j'ai pu causer.

Je t'ai élevé avec tendresse, pour que tu sois bon et compatissant, je te demande maintenant, je te supplie d'aller vers les hommes avec cette bonté que j'ai fait naître en toi, afin que tu sois le consolateur des souffrants, le baume de la douleur et le charitable entre tous.

Voici mon bâton, qu'il te soutienne dans la vie qui t'attend; moi je n'en ai plus besoin, car désormais je ne dois plus quitter mon fauteuil; mais va, o mon enfant, vers ceux qui souffrent et sois leur secourable. —

Le Patriarche pressait Elléhème dans ses bras, puis le prenant par la main, il le conduisit lentement jusqu'au sentier qui descendait vers la vallée.

Et tandis que le soleil du soir nimbait de pourpre et d'or le front de l'envoyé, celui-ci jeta un dernier regard à la vieille maison où s'était passée son heureuse jeunesse, au jardin fleuri, à la forêt mystérieuse; il baisa les mains tremblantes du Patriarche et, avec désormais la conscience de sa mission, il alla ainsi qu'il lui avait été ordonné vers ceux qui l'espéraient.

CHARLES BRONNE.



RONDELS POUR LA BELLE AMIE

I.

*J'ai bu le vin le plus divin
à la coupe la plus exquise!
Et catin, vachère, ou marquise,
aimable certes, mais en vain*

*pourra m'offrir dans son jardin
de butiner tout à ma guise!
J'ai bu le vin le plus divin
à la coupe la plus exquise!*

*Et tout nouvel amour n'est vain
qui s'affiche ou qui se déguise!
Je demeure, sans convoitise,
fidèle, sans soif et sans faim!
J'ai bu le vin le plus divin!*

II.

*Il n'est souvenir que des pleurs
dès que l'Amour s'en est allé!
Et le ciel le plus étoilé
a vite repris ses pâleurs*

*du temps où les oiseaux siffleurs
déploraient l'Avril envolé!
Il n'est souvenir que des pleurs
dès que l'Amour s'en est allé!*

*Les sourires ensorceleurs
où donc sont ils ? Va ! c'est réglé!
Le passé, mille fois criblé
perd jusqu'à ses plus humbles fleurs !
Il n'est souvenir que des pleurs !*

CATULLE BLÉE

DE REINE LA FOLLE (1)

ACTE II

Mon âme est malade d'absence.

SCÈNE I

LA CHAMBRE DE REINE

Des tentures pâles ; des vitraux aux clartés d'aube triste, où monte la nuit verte, mirent la lune sur l'étang ; le lit, à colonnes torsées, sur une estrade, à bleus tapis, raide et virginal ; tout près, un oratoire dans la courbe d'une tour, où brûlent des cierges, parmi des fleurs, y jetant l'or clair de leurs larmes ; de grands meubles aux angles durs sous des portraits rigides et des fleurs, des fleurs, en gerbes aux pieds d'une cathédre de cuir au dais royal, de quoi le front s'orne d'armes de blasons et de chimères. Reine est assise ; sa main pâle en ses cheveux où des roses meurent, prises au col d'une urne vaste, qui, orgueilleuse, dresse une ivresse vierge de lys épanouis dans l'écharpe de nuit lumineuse qui descend d'un vitrail et baigne, au gré d'ombres errantes, le front de l'enfant endormie.

ELLE

(s'éveille, lentement, et comme en rêve :)

Mes yeux se sont ouverts dans la paix des étoiles dont la lumière me baigne à flots....

Révais-je ? Ai-je dormi longtemps ainsi ? Comme bercée par un

(1) Ebauche d'un drame, en préparation.

chant triste?... C'étaient des souvenirs qui passaient dans mon âme malade en chantant leurs rondes enfantines... C'étaient, aussi, des souvenirs très pâles — et d'autres... oh ! d'autres ! comme un vol d'ailes blanches toutes pleines de sang !...

(Elle frissonne et jette un regard autour d'elle.)

J'ai peur !... il fait trop de clarté ici — et l'ombre qui est derrière moi me fait peur !

Ai-je rêvé ?

(Une pause.)

Lui qui ne revient pas — et moi qui ne sais rien de ces guerres sinon ce que je pressens de douleurs.... et, ici, pour l'attendre venir Lui, qui peut-être....

(D'une voix plus sourde, en un recueillement, que trouvent par instants des stridences de colère ou d'effroi :)

J'ai dû pleurer et être folle, quand on a voulu me perdre avec ce jeune seigneur qui m'osait dire son vœu d'amour !... et comme je les ai tous chassés....

(méprisante :)

Tous !... et ce vieux sire du Pertuis.... et ce gai page blond qui chantait tant et si bien les gestes !...

(reprenant son rêve, lentement :)

Il m'a donné sa dague d'enfant — et je sens son froid sur mon cœur comme une éternelle promesse.... Promesse d'amour — ou de mort !

(sa voix tombe.)

.... de mort, peut être !...

(une pause.)

je me souviens.... quand il refusa qu'on lui tint l'étrier — et sautant en selle, baissant le heaume de son armure, sans doute pour me cacher ses larmes !... et j'ai vu claquer au vent de la lande, dans le galop des destriers, le pennon de son page — et la grande queue noire de son cheval de guerre, à l'avant des écuyers, flottait. Là-bas, sur les dunes, avant de s'enfoncer dans la forêt, il s'est arrêté court — oh oui ! je me souviens !...

(avec un douloureux sourire)

pour m'envoyer, par delà les sables, l'adieu de ses yeux fidèles.... et puis....

'Sa main retombe, comme lasse ; elle se lève, erre par la chambre

vaste et s'arrête devant l'oratoire où, dans la nuit plus sombre, flambent haut les cierges bénits.)

On croirait que je veille un mort, toujours... mon rêve !
et c'est ma pauvre âme qui pleure, plus malade encore, ce soir....

j'entends les feuilles qui passent — et la voix du vent qui se lève en les roseaux de l'étang... ils pleurent aussi les souvenirs des soirs où Lui, ramant parmi les grands nénufars blancs, cueillait au vol les tiges et les pétales pour en fleurir tous mes cheveux... Oh ! je ne sais pourquoi j'y ai mis ces roses ce soir ?

Je les voudrais plus pâles....

Elle jette les roses à terre, et regarde longuement les pétales écrasés — qui saignent dans la splendeur des rais lunaires où, muette, un instant méditative, elle rêve.

Avec une indéfinissable tristesse de geste vers les agonisantes roses
il me semble que c'est tout le sang de mon cœur qui les a pourprées.....

(En bas, devant l'âtre, des chants très un instant, reprennent, monotones.)

SCÈNE II

LE CHEVALIER. — REINE

(On frappe à la porte, doucement. Reine, affalée, se jette sur la cathèdre poussée dans l'ombre et murmure :)

encore ! *quelqu'un*, ce soir..... il va falloir pleurer sans doute — et ne rien dire..... car, pour tous, ne suis-je pas Reine la Folle !
(plus lentement, s'attardant aux syllabes comme douées d'un charme de mystère :)

On n'y frappe plus jamais... cette porte qui bée sur l'ombre, qui cache-t-elle ?

(Silences, où passent des minutes d'angoisse, plus vive quand s'ouvre la porte ; l'escalier de grise roche apparaît comme un mur de ténèbres où s'érige une silhouette à peine distincte, immobile.)

REINE

(les yeux d'abord rivés au seuil, en une fixité d'attente éperdue, dé-

tourne à regret son regard ; — d'une voix où chantent toutes les tristesses passées et le frisson des rêves enfuis :)

La clairière est morte
où se sont effacés,
dans la nuit, les pas mornes
du chevalier Passé,

et, maintenant la Folle
a redit les chansons
que chantent à l'aurore,
les joyeux échantons !

las ! par les aubes pâles,
les soirs noirs des grands bois,
la Folle ouït les pages
chanter l'air d'autrefois...

(Le Chevalier a chancelé. Son épée heurte le roc gris de la rampe, et cliquette. Reine, la face vers la lune, en la clarté silencieuse du vitrail, baignant, d'un scintil froid d'argent, les larmes perlant de ses longs cils reprend, d'une voix plus pâle encore :)

Or, la Folle était si triste,
qu'elle est morte dans les pleurs !
n'ayant su jamais sourire
au cortège de douleurs...

LE CHEVALIER

(la main en geste de prière levée ; d'une voix tremblante :)

— Reine ?...

REINE

(la tête inclinée vers la porte, large ouverte, où luit l'acier d'un casque, plus lentement encore, redit :)

et la Folle était si triste
qu'elle est morte dans les pleurs —
n'ayant su jamais sourire
au cortège de douleurs...

un moine pleura son âme ;
 un page pleura son corps ;
 et parmi les aubes pâles,
 plus morne sonne le Cor !...

LE CHEVALIER

(Le Chevalier sort de l'ombre :)

— Reine !... Reine ?...

(Ce nom tombe dans le soudain silence, avec des frissons de caressante prière.)

SCÈNE III

LE CHEVALIER

(Vers Elle plus pâle, et aux lèvres tues, aux yeux reclos, le faible geste las, — reposé comme d'une aile meurtrie.)

Pourquoi ce silence — et ces mornes chansons si vaines !....
 Reine ?

(d'une voix morte, à longues pauses, étreint d'angoisse :)

M'a-t-elle reconnu ?... O pourquoi cette geste dont pleure l'écho
 sourd de la salle ?... dit-elle vrai ?...

Reine ?...

Reine !...

(avec terreur :)

Oh ! serais-tu donc Reine la Folle !...

(Dans le clair des ondes de lumière, le Chevalier s'immobilise en un rêve, les mains jointes sur la garde cruciale de son épée — au sein, la Croix de Ceux qui partirent pour délivrer le Saint Sépulcre, taille une pourpre fanée sur l'acier bruni de l'armure. Sa voix, étouffée du heaume, plane, lente, en le silence, monte et meurt, reprend monotone et grise, s'épand en ondes plus tièdes et plus sonores pour redire les tumultes et les combats — et, brève, après des dolences d'amour, s'étiole en sanglots vers l'enfant.)

LE CHEVALIER

Regarde, Toi qui fus mon âme ?....

Ouvre tes pauvres paupières closes de toutes les larmes douces

et brûlantes — car c'est la Joie que j'apporte — toute la Joie d'amour.

Des méchants m'ont bien dit que tes rêves avaient tant martyrisé ton âme, que les espoirs avaient fui, et après leur envolée de chaque heure d'attente, comme de vains oiseaux vers d'autres rives, — laisse vide cette âme ! — et tes yeux sans regards.....

(Se recueillant)

Et, ne me dirent-ils pas aussi des choses si cruelles que mon cœur en demeura fermé — bien que je ne les aie point crues — je te savais *mienn*e et *vierge* — telle qu'aux rêves de Jadis.....

Mais, par les chemins de la mer et des forêts — sur les galères blanches où flottaient, teintes encor du sang du soir, épars sur les eaux où nous voguions, laissant des sillages pourpres, — des bannières triomphales ! vers des Iles d'extase et de parfums — parmi les chansons joyeuses des troubadours, — aux aubes rouges de la mer latine mêlant ses vagues à nos Cors, — j'ai gardé le murmure de ta voix — la fleur plaintive de tes lèvres et le mystère vierge encor de ton regard ... et, en ce là-bas de soleil, après les hauts Tumultes à l'assaut des Villes maudites — ou au sac des remparts ; après les luttes farouches par les rues où nos chevaux avaient du sang jusqu'au poitrail — j'ai combattu — mais n'ai point gardé de captives.

Et pourtant, par là-bas, des fontaines chantaient dans le soir... par les camps, c'étaient des chansons aussi douces de harpes et de luths — et d'autres instruments bizarres et sonores, — puis, j'ai vu des femmes, filles du soleil... Mais leurs cheveux noirs éployés pour les Joies, me semblaient des linceuls ! et leurs rires d'amour parmi le fleurissement des voiles, m'étaient des sanglots... Ah ! le mystère de tes yeux en les nuits solitaires ! qui me le redira, tel que mon Rêve l'a bercé !...

SCÈNE IV

(Sur la cathèdre lumineuse, un frémissement de l'Enfant éparpille des roses ; le Chevalier laisse flotter dans le silence le sanglot de sa voix faite douce — et voici que, du bas des rampes obscures, de la salle, un écho de chansons et de rires viole la nuit désolée, comme d'un brutal sarcasme... — aux lèvres de Reine s'égrène un lambeau de l'éternelle chanson :)

REINE

...et maintenant la Folle
a redit les chansons
que chantent, à l'aurore,
ses joyeux échantons !

las ! par les aubes pâles,
les soirs noirs des grands bois,
la Folle ouït les pages
chanter l'air d'autrefois !

LE CHEVALIER

(vers l'ombre où la Porte massive bée sur la rampe de roc :)

Mon Dieu ! mon Dieu ! je crois que la folie l'a prise. —

(désespérément :)

O qui sait !... pour toujours !....

(il sort de l'ombre, et les yeux vers Elle, d'un geste brusque, — apparu splendidement dans la lueur de lune claire, — lève la visière de son casque et jette en prière :)

Reine !...

ELLE

(toute droite, et pâle, — d'une beauté pure de vierge antique ; les fleurs gisantes à ses pieds ; hiératique, elle reste ; — seuls, ses yeux vivent et disent quels combats meurent dans son cœur. Enfin, les lèvres s'entrouvrent, si longtemps muettes, et pleurent ces seuls mots, tremblants de tout son rêve :)

— Toi !... O Toi !....

(En bas, des cris de soudards ivres en tumulte... des supplications de femmes ; des chocs de verres et de brocs — et l'Orgie monte, avec des râles. Le chevalier, anxieux, s'est dressé.)

EMMANUEL DELBOUSQUET.

A CEUX QUI REVIENDRONT...

*J*e ne regrette pas le port ni la maison,
 un matin, sans remords j'ai déployé les voiles,
 et j'ai trouvé depuis, bien d'autres horizons,
 bien d'autres pays d'or et bien d'autres étoiles.

*Vous aviez, avec moi, traversé bien des mers,
 amis, vous reverrez les familiers rivages,
 dans l'oubli des adieux et des départs amers
 vous bercerez l'amour d'un récit de voyage.*

*Je ne regrette pas cet amour de marin
 plaintif et passager comme un baiser de vague,
 qu'on promenait le soir parmi les tamarins...
 la mer pour ses enfants a des tendresses vagues.*

*Elle accueille toujours les pauvres matelots
 au mirage profond de ses miroirs d'opale ;
 elle a pour eux des caresses et des sanglots,
 un vert linceul de goémons et d'algues pâles.*

*Elle sera, ce soir, par le soleil dorée
 j'irai m'y reposer sans regret d'autrefois...
 Que ma mort soit, là-bas, à jamais ignorée :
 je ne veux pas, amis, que l'on pleure sur moi.*

*Si vous voyez, parfois, dans la petite église
 sous les bonnets frisés et sous les châles blancs
 les femmes du hameau pieusement assises
 dites-leur d'égrener les chapelets tremblants,*

*près du modeste autel sous la clarté des cierges,
 et de prier avec leur cœur simple, tout bas,
 les saints du paradis et la très bonne vierge
 pour un pauvre marin qui ne reviendra pas...*

MAURICE MAGRE.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

- ALBERT MOCKEL. — *Propos de littérature*. (Paris Bailly).
 JULES BOIS. — *La Porte héroïque du Ciel*. id.
 SANDER PIERRON. — *Pages de Charité*. (Brux. Lacomblez).
 A. FONTAINAS. — *Nuits d'Épiphanie*. (Paris Le Mercure).
 F. ROUSSEL. — *Le Bonheur Irréel*. (Gand Le Réveil).
 R. SCHEFFER. — *L'Idylle d'un Prince*. (Paris Lemerre).
 CHARLES BRONNE. — *La Vie*. (Liège Miot-Jamar).
 E. ROYER. — *Pour Moineau*. (Brux. Ed. Deman).
 MADELEINE LÉPINE. — *La Bien Aimée*. (Paris La Plume).
 HENRI MAZEL. — *St Antoine affirme*. (Paris Girard).
 J. VIOLLIS. — *Soleil couchant*. (Toulouse Duclos).
 DIVERS. — *Portraits du prochain siècle*. (Paris Girard).
 CAMILLE NATAL. — *Deux poèmes en prose*. (Paris Chamuel).
 WILLY. — *La Mouche des Croches*. (Paris Fischbacher).

I

Comme le dit la dédicace à André Gide, les *Propos de littérature* qui viennent de paraître chez l'éditeur Bailly sont un travail de critique littéraire ; mais, ainsi qu'on le lit plus loin, ils ne sont pas le commentaire restreint de quelques vers isolés. En établissant un parallèle entre les œuvres de MM. de Régnier et Viélé-Griffin, le poète de *Chantefable* a voulu marquer la philosophie d'art, la forme, la technique de ceux que l'on a appelés symbolistes et mettre en relief les tendances des écrivains nouveaux qui, en France, auront sous peu la meilleure place au soleil. Il ne fait pas erreur, ce nous semble, lorsqu'il se persuade que les livres de MM. de Régnier et Griffin donnent une idée quasi parfaite de la poésie actuelle. Et avec quel tact, avec quelle netteté d'analyse ou quelle largesse de synthèse il justifie son opinion ! Je puis compter les ouvrages de critique qui m'ont produit une impression aussi favorable ; il en est peu auxquels l'on trouve plus de charme ; il en est peu qui ajoutent à autant de jeunesse une plus féconde universalité d'esprit. Demandez à

M. Mockel de vous parler du symbole, de stipuler en quoi celui-ci diffère de l'allégorie et il s'en tirera d'une manière subtile et lumineuse. Interrogez-le sur les causes qui décidèrent le « Parnasse », sur les mérites et les tares de ce mouvement et il aura à cet égard des vues très personnelles. Parlez-lui de musique, de sculpture, de peinture, de philosophie aussi bien que de littérature proprement dite et toujours vous le trouverez éloquent et sage. Demandez-lui ce que doit être le rythme, il vous en fera toucher la portée et la vertu. Voulez-vous savoir les destinées futures de la Poésie ? A cela aussi il a de quoi répondre, — avec trop d'optimisme peut-être, mais qu'importe : « La Poésie, lisons-nous page 59, n'est ni la musique, ni la sculpture, ni la peinture, ni l'architecture, ni la morale ; mais qu'elle soit philosophique par son idéale portée, que l'ordonnance la montre architecturale, que ses images la colorent et la dessinent, que par ses rythmes et ses harmonies elle atteigne la musique — et que, musique, philosophie, peinture et dessin, elle soit en même temps tout cela, car elle se nourrit de tous les arts et de toute la pensée, comme elle les pénètre elle-même de son vivant effluve. » Conception trop optimiste, disais-je, mais celui que l'on vient d'entendre sait bien qu'elle ne se réalisera pas de si tôt. Avant cela que de chemin à parcourir ! La Poésie nouvelle, note-t-il, a reconquis la musique et tels lui ont apporté le mouvement. Ce qui lui manque encore c'est l'harmonie des mouvements et trop souvent on a oublié la puissance inattendue que peut donner à telle page une grande pose immobile. Il faut donc s'affranchir des anciens errements. Comment ? En cherchant tout d'abord à varier la forme, en reniant les modalités stérilisantes de l'enseignement latin et en s'abreuvant aux sources romanes, aux sources françaises, trop ignorées ou trop dédaignées. M. Mockel veut que l'on écoute davantage la tradition populaire, qu'aux sujets grecs et aux façons latines on substitue une bonne fois le sentiment des contes, des légendes, des chansons du beau pays de France — œuvrettes exquises où l'âme de la race permane. C'est grâce à ce retour vers tant de choses désapprises que la poésie française pourra, d'après lui, se développer et décisivement s'affirmer. L'idée n'est pas précisément neuve. Gérard de Nerval la défendit, il y a quelque quarante ans ; et W. Schlegel a dit, il y a longtemps aussi, que « si la poésie pouvait reflourir en France ce ne serait pas par l'imitation des anglais ou d'aucun autre peuple mais par un retour à l'esprit d'une littérature nationale ancienne. Il suffit, précise l'illustre auteur du *Cours de littérature*, il suffit à chaque peuple de remonter aux origines de sa poésie et à ses traditions populaires pour distinguer ce qui lui appartient en propre et ce qui lui appartient en commun avec les autres peuples ». Fort bien ; toutefois si un retour à la littérature des trouvères, des conteurs, des jongleurs, des ménestrels est susceptible d'amener les plus heureux résultats, ne faut-il pas se garder de vouloir faire exclusivement de l'ingénu et de l'ingénu encore ? En n'évitant pas

ce travers, reflèterait-on suffisamment les vibrations multiples de l'heure présente et ne s'exposerait-on pas à perdre d'un côté ce que l'on gagnerait de l'autre ? M. Mockel me répondra que, de la sorte, le ciel sera éclairci, que l'horizon deviendra plus transparent et l'air plus doux ; qu'il faut délivrer la poésie de la contagion de l'artificiel qui n'a que trop sévi. J'admets tout cela. Mais encore la vie elle-même a-t-elle pour chacun de nous des heures où tout se transpose et quitte sa voie normale et sa naturelle allure ! Mais encore le pessimisme, le raffiné et l'artificiel nous entourent-ils ! Ils dominent ce temps qui est notre et nous les subissons malgré nous. Et si nous venons à les subir sans jamais les exprimer aurons-nous bien mérité de nous-mêmes ou consenti, si j'ose dire, à un demi-suicide ?

On irait loin s'il y avait à discuter cette question depuis A jusqu'à Z. Moi aussi je crois qu'en reprenant le Passé, en s'inspirant de ce qu'il a produit dans la patrie, on arrivera mieux à doter la poésie nationale d'une physionomie distincte. Pourtant il convient de ne pas oublier que des influences puissantes ont transformé le sol autour du primitif rocher — faute de quoi le nécessaire accord entre le poète et son temps (accord qui jadis oncques ne fit défaut) se trouverait forcément rompu. M. Mockel s'est-il arrêté à ces considérations ? Il se peut que de ce côté nous n'arrivions jamais à nous entendre car il semble envisager plutôt l'esthétique particulière qu'il voudrait trouver aux choses que leur destinée selon l'évolution fatale et leur perpétuel mystère.

C'est là une des remarques que me suggéra la lecture de ces chapitres dont l'argumentation est si nombreuse que j'ai pu, je confesse, ne pas discerner ainsi qu'il eût fallu tel ou tel d'entre les considérants émis. J'aurais malheureusement d'autres raisons pour ne pas me rallier entièrement aux idées de M. Mockel. « La pensée pour la pensée, prononce-t-il, est, selon le grand art, un pire mensonge que la forme pour la forme ». Enoncée ainsi, la proposition n'appellera de la part d'aucun artiste la plus légère protestation. Mais, de là à admettre que l'expression directe doive toujours être rejetée, il y a, quoiqu'il paraisse, une marge considérable. L'expression directe donne fréquemment au vers une saveur, un air de sincérité ou d'audace dont les rondes populaires et les vieux noëls offrent de curieuses preuves. Je n'aime pas non plus entendre suggérer que « c'est un tort de se préoccuper du sentiment humain avant de l'exprimer ». Et quand M. Mockel constate que la vision légendaire de M. de Régnier est « trop vite maîtresse d'elle-même, qu'elle manque de naïveté et qu'on la voudrait plus proche des contes de Perrault », je me demande s'il n'y a pas là autant de bien que de mal...

Assez ergoté ; on m'accuserait à la parfin de « chercher la petite bête » et j'estime trop M. Mockel, je prise trop son nouveau livre pour me montrer ici processif et grincheux. Admettez que l'exemple même de l'auteur m'a porté à être franc. Eh oui ! l'admiration que celui-ci avoue pour MM. Griffin et de Régnier ne va

pas jusqu'à l'exclusivisme. A tous deux, il prodigue des sévérités aussi dures que courtoises. Wagner lui-même ne trouve pas grâce à ses yeux. Mais ce qu'il pense il le dit sans affectation, sans franchir les degrés d'une cathèdre, sans arborer la gravité sentencieuse d'un prophète ou le ton cassant d'un censeur. Pour sûr, il n'encourra pas la « solide réputation de pédanterie » qu'il a songé à craindre. Et comme je lui dois de la reconnaissance, combien lui en devra quiconque le lira, pour la clarté, la précision de son exposé — précision (je me répète) sans sécheresse, voire dans les passes les plus semées de récifs ou de tourbillons. Ai-je dit que ce livre peut être pris pour un code parfait du goût poétique ? Ai-je dit enfin à quel point M. Mockel se préserve de tout snobisme ? Que ceci ne vous surprenne. Il devient très hardi d'oser louer M. André Theuriot, auquel ceux qui ne l'ont jamais lu ou qui le lurent sans discernement contestent, en des phrases à monocle, l'ombre même d'un talent !

Je veux faire à ce livre toute la réclame qu'il mérite car il faut qu'on le lise et qu'on en propage la valeur. Au fond, ces chapitres consistent — je l'ai dit — en un parallèle entre les œuvres de MM. de Régnier et Griffin. Parlant, parlant, M. Mockel en arrive à déclarer qu'il est bon « d'affirmer quelquefois quelque chose ». C'est beaucoup de choses qu'il affirme et le tout tient si bien, indique si bien ce qu'il y avait à indiquer, ce qui demandait à être prévu, qu'il deviendra extrêmement difficile — à moins que les personnalités en question ne se modifient radicalement — d'émettre par la suite, à l'endroit de l'auteur de *Tel qu'en songe* ou de la *Chevauchée d'Yeldis*, des appréciations marquées au coin de l'inédit. Et voici en résumé comment M. Mockel nous présente ces deux poètes :

Pour M. Griffin, la vie doit toujours être saluée comme glorieuse. Aussi est-il optimiste et plein-airiste. Il aime les sites joyeux et fleuris; pourtant il rétrécit les proportions de ses paysages pour y faire glisser et chanter la vie aux cent voix. Il prend ses sujets dans le monde immédiatement visible; il chante la lutte, il aime le mouvement et, en général, n'arrête pas de définitives et marmoréennes statures. Il se fie à sa propre impulsion. On aurait peine à trouver chez lui de l'allégorie mais il ne répugne pas à la forme didactique. Il a l'élégance dans la plastique et subordonne la couleur à la ligne. Il a rompu définitivement avec l'ancien vers, mais son vers à lui est une parole déclamée on plutôt contée. Il a le rythme mais il a oublié l'harmonie; par là son œuvre contient des musiques plutôt que la musique. C'est dans la forme qu'il se trouve inférieur à lui-même. Il a un style subjectif et particulier et non le style. Epris de beauté morale autant que de beauté plastique, le génie chez lui l'emporte sur le talent.

M. de Régnier est surtout un artiste. Pour lui rien n'existe que les idées. Il prêche la contemplation. il est fataliste; — devant son art on retrouve ce vers de Pindare : la vie est le songe d'une

ombre. Il prend ses sujets dans la légende, a des dilections de sculpteur, possède la noblesse de l'image et a conservé le sens de l'attitude. Ajoutez que telles de ses œuvres seraient allégoriques ; que, comme M. Griffin, il subordonne la couleur à la ligne mais qu'un plein airiste il n'est pas. Il aime la forêt mais ses paysages s'élargissent. Plus que M. Griffin il se préoccupe de l'harmonie de la composition ; moins que lui de la musique. Il se borne à rompre l'ancien vers. Il a précisé la forme de ses livres plutôt que renouvelé l'esprit et, par des lignes objectives, il atteint le style.

On m'accordera que ces réflexions détachées sont déjà fort intéressantes. Il faut voir tout ce dont M. Mockel les entoure ! Et, à côté de *La littérature de tout-à-l'heure* de M. Charles Morice, des *Modestes observations sur l'art de versifier* de M. Clair Tisseur, de la *Méthode* de M. René Ghil, du *Rythme poétique* de M. de Souza, de l'*Eleusis* de M. Mauclair, des *Lassitudes* (je parle de l'avertissement) de M. Dumur, de tels articles de MM. Stéphane Mallarmé, Gustave Kahn et Iwan Gilkin, les *Propos de littérature* ont leur place tout indiquée dans la bibliothèque de ceux qui veulent prêter quelque attention à ce qui se pense et s'écrit sur l'avenir réservé à la poésie française.

* * *

La table des matières du livre de M. Bois renseigne : une dédicace, un drame ésotérique, la « confirmation » et la glose de ce drame, un court poème et des notes sur le théâtre ésotérique.

« Ce théâtre, dit M. Bois, met en communication les acteurs et les spectateurs .. Il évolue selon les races, les esprits, les siècles et sa souplesse enveloppe la majesté sûre, l'infaillibilité des idées qu'il révèle... Il a comme esthétique un naturalisme transcendant ; c'est une biologie où l'âme étirent le corps, où la matière et l'esprit, la Nature et Dieu sont liés l'un à l'autre par le grand baiser de la Vie... Il est platonicien car, pour lui, l'homme typique, la femme parfaite ont préexisté réellement à l'homme déchû et à la femme incomplète de nos jours... Il met en scène les grandes luttes de la Vie et de la Mort, de la Faute et de la Rédemption, du Mal et du Bien, lutte que le ciel reproduit dans ses astres, que la terre répète en ses saisons, que l'homme réalise dans son cœur ».

Si des notes de la fin nous nous reportons à la dédicace, nous lisons que « l'Ere mystique passera sur la terre comme une âme triomphante avec son cortège de délicats et de forts ; qu'il faut préférer le salut du monde à son bonheur personnel et absolu ; que l'union de la femme intuitive avec l'homme inspiré réalisera l'espoir des temps nouveaux ».

Je n'entends pas discuter la valeur formelle de ces dernières paroles qui sont la quintessence du livre. Je n'ai pas à croire ou

à ne pas croire à la sincérité de qui les prononce ; il me suffit de les trouver belles pour leur épargner toute raillerie. Cette raillerie (en réalité elle serait trop facile), je ne l'infligerai non plus au drame qui donne son titre au volume. Mais ce drame se conforme-t-il à la conception du théâtre définie par M. Bois ? A cela il me faut répondre négativement. Je rencontre, en suivant ces feuillets, des strophes d'un bel altruisme, des phrases d'une philosophie empreinte de religiosité rappelant la forte voix de Gandersheim, la voix de Hroswitha, cette dramaturge du moyen-âge. M. Bois nous apporte de bonnes et de mauvaises choses, des vers naïfs, des vers inspirés, des vers claudiquant affreusement comme des boiteux de grand chemin et d'autres s'avançant droits comme des êtres purs. J'entends le poète, auquel la Jeune Fille qui doit l'aider à illuminer l'avenir susurre en lui apparaissant :

*Je suis la plus belle du monde.
Du fond de l'Orient, lotus de chasteté,
Je m'incline et je suis la nature profonde,
Le mystère et l'enchantement des voluptés.
Eve revit en moi, l'Eve surnaturelle
Dont l'amour expliquait pour Adam l'Univers :
Je suis Vénus sortant du sein troublé des mers,
Je suis Isis, je suis la Femme et je suis belle.
Je suis Celle surtout de l'Avenir vainqueur ;
Je suis, moi qui pleurais dans l'âme des martyres,
La Reine du Futur, l'énorme et tendre lyre,
Je suis la Révélation, je suis le Cœur.*

Mais la communication exceptionnelle entre l'acteur et le spectateur d'une telle œuvre, la biologie où l'âme étreint le corps, les grandes luttes de la Vie et de la Mort, qui donc ici les pourra découvrir ? Les aptitudes de M. Bois et les idées qui lui sont chères gagneraient d'ailleurs à être affranchies, je ne dirai pas de leur ésotérisme — espéré ou atteint — mais des accessoires déplaisants que cet ésotérisme implique. Qu'on mette, en présence d'Apollonius de Tyane, Jésus de Nazareth lui-même il n'y a là rien qui doive étonner et le grand exemple de Gustave Flaubert le défendrait victorieusement, si de le défendre il était besoin. Seulement que penser de cette descente des larves sur les planches, de ce composite dragon Nasah, de cet abus de pierreries, de la grande épée noire du poète que M. Bois fait surgir successivement au petit bonheur de l'action ? Ne sont-ce pas là des symboles par trop faciles sinon plus ou moins grotesques ?... Sans parti pris j'incline à en juger ainsi.

La Porte héroïque du Ciel nous ouvre des horizons nouveaux sur les idées des artistes ésotéristes. Le vrai mage, dit M. Bois, est celui qui guérit et qui charme. Je préfère cette simple parole à toutes les communications et excommunications tapageuses des grands maîtres ou des grands prêtres d'une mercantile kabbale. M. Bois reproche aux disciples d'Apollonius leur impassibilité.

Cela aussi est bien. Il se plaît à saluer dans la femme autre chose qu'un mammifère d'ordre secondaire — et cela est mieux encore...

Depuis *Chantefable un peu naïve*, il agrée assez d'accompagner les œuvres littéraires d'un prélude, d'une ouverture, de quelque chose enfin qui soit de la musique. Dans ce volume-ci on trouve deux pages de croches, de noires, de rondes [diésées ou bémolisées], que décida M. Erik Satie. Ces mesurcs, où se dessinent d'évidentes beautés, se jouent « superstitieusement — avec déférence — très sincèrement silencieux — sans exaltation sacrilège — sans orgueil, etc. » La comte Antoine de la Rochefoucauld, auquel le drame est dédié, apporte de son côté deux fusains trahissant différentes influences, mais qui ont des qualités tout de même. Nous avons remarqué plus particulièrement, dans la planche II, le groupe des « amantes sereines ».

* * *

Quand un jeune homme se sent pris de la fièvre d'écrire, il arrive assez généralement que les premières pages fécondées par son imagination naissante éperdent des paroles de langueur, de désir ou d'amour. Il arrive non moins souvent que ses chants juvéniles s'exilent de la réalité et nous arrivent d'un pays de rêve impossible et charmant où, pour la mieux contempler, le néophyte a placé son idole. D'aucuns reprochent durement aux « jeunes » ce chimérisme sentimental; ils leur reprochent de confiner leur pensée aux lointains vierges d'un idéal séjour au lieu de la guider aux sites d'ici-bas. Cependant combien fatales ces aspirations vers l'au-delà! Les heures où, pour la première fois, on se prend à causer de bonheur avec soi-même, où l'on discerne, comme au seuil d'une aube enchantée, l'éternelle voix qui s'écoute en toute âme, ces heures ne sont-elles pas d'une séduction enveloppante disposant facilement à la rêverie? Et si de la surprise se doit manifester, devant la gerbe d'éternelles cueillie par le nouvel élu de quelque Muse enjouée ou sérieuse, n'est-ce pas lorsque cet élu s'écarte de l'amour, lorsqu'il s'écarte du rêve blanc et bleu pour s'élancer résolument dans les grandes voies agitées de la vie active, de la vie vécue, de la vie souffrante?

Je me sens tout porté à le croire et c'est pourquoi je considère comme un début non ordinaire celui que s'est proposé M. Sander Pierron en publiant, chez Lacomblez, l'in-16 qui porte son nom. Dans ces deux cents et des pages, l'amour intervient d'une façon tout-à-fait secondaire. On l'aperçoit à peine, de loin en loin, après quoi il n'est rien qui rappelle son éphémère présence. En revanche, ces « nouvelles » alignent, en ce qui concerne les autres mobiles de la vie, des particularités auxquelles les esprits forts refuseront de s'attarder mais qui n'en ont pas moins une accentuation très nette. Je dirai qu'en général cette accentuation paraît presque trop vive. Il y a, au fond de cette

intelligence que l'on voudrait encore ingénue et révéssante, une âpreté dont il faut peut-être s'alarmer. Il est vrai que toute naïveté n'est pas bannie de ce livre. Il est vrai que l'attitude de l'auteur paraît due à une sorte d'éducation exclusive, à l'ascendant trop vif qu'exercèrent sur son intellect certaines idées déterminées. Si on lui appliquait ce mot de Sénancour : « les choses agissent sur l'homme bien plus selon la situation où elles le trouvent que selon leur propre nature », il serait nécessaire d'ajouter que M. Pierron s'étant trouvé jusqu'ici dans une seule situation les choses l'ont impressionné d'une seule manière — à laquelle il faudrait ne point s'étonner de trouver par la suite de sérieux tempéraments.

Ce qui précède reflète assez nettement l'impression que nous produisit l'ensemble du volume. Reste à examiner celui-ci par le détail ; et pour ce nous ferons, comme l'autre jour M. Iwan Gilkin, le part du diable et celle du bon Dieu.

Sans penser à mal, parlons d'abord du diable. On peut l'oser en présence de celui qui a écrit : « il m'arrivait d'être momentanément découragé ; mais, bientôt, ma foi convaincue reprenait le dessus... Je voulais, j'aurais voulu jusque dans la Mort, vouloir était ma seule devise. » Je dirai donc : M. Pierron abuse du dialogue et n'y observe pas toujours le ton exact. Dans ses nouvelles l'intrigue souventefois languit ou se dénoue avec peine. L'auteur (j'emprunte une de ses expressions) ne démêle pas suffisamment « les rouages intérieurs et ceux de l'humanité ambiante. » Par là il se fait que ces *Pages de charité* ont des apparences d'égoïsme ; les joies dont elles s'enguirlandent s'imprègnent de relents factices, la douleur qui les endeuille manque d'intensité. Des reproches tout aussi sérieux sont à faire quant au style, lequel tolère des phrases poussives et des banalités criantes. Enfin, le décor, lorsqu'il n'est pas de plein air, devient d'un goût douteux. Voilà la part du diable.

Celle du bon Dieu heureusement la vaut bien. On a proclamé que M. Pierron décrit avec bonheur le pays de Dilbeek, de Zellick, de Berchem, région aux damiers de lumière et d'ombre précédant la Flandre dont elle a les teintes vives et les senteurs robustes. Je vois mal en quoi les « paysages » du livre se spécialisent à ce point ; mais je leur reconnais volontiers une agréable fraîcheur de coloris et des dispositions savantes. Au surplus les êtres agissant en ces milieux sont hardiment campés et en accord immédiat avec leur terroir. M. Pierron s'est assimilé habilement le tour de la nouvelle. Son dire possède une franche saveur et la clarté, même en l'absence de correction, est avec son esprit. Une certaine nostalgie achève de donner à ces pages du caractère tandis que des souvenirs d'enfance leur concèdent la grâce. Au reste on sent que l'écrivain est avec les humbles, avec ceux qui souffrent, avec les âmes ouvertes et les cœurs droits. En cela surtout il se rapproche de M. George Eekhoud son « maître et ami. » ou

— toute question de race écartée — de M. George Garnir. Voilà la part du bon Dieu.

Après cela, il me reste peu à dire et, si l'on veut bien excuser cet étalage d'érudition, je m'en tirerai par des citations. Comme Rousseau, M. Pierron a puisé dans l'amour de la nature le dégoût de la civilisation. Comme le convive de M. Arnold Goffin, il pourrait boire à la sincérité. Et il pourrait — après *l'Auberge du Taureau d'Argent*, et *Tempels Molen* et *Un huitième sacrement* — il pourrait s'écrier, avec tel personnage du *Mritchchikata*, un drame hindou malheureusement trop peu connu, « le baume précieux du cœur n'est pas l'herbe odoriférante ou l'aromate payé à grands frais : non, c'est le souffle de la nature, c'est le parfum de l'amitié. »

* * *

Dans ses premières poésies, M. Fontainas s'affirma vivement le chantre de la joie, de l'amour, du soleil et des fleurs. Il se montra tel avec tant de décision que cette liesse de cœur, cette sérénité d'âme semblaient ne devoir jamais l'abandonner. Et pourtant les *Nuits d'épiphanie* répercutent je ne sais quel désenchantement. Ce qui y soupire, c'est la lutte de l'espoir contre les embûches perfides le terrassant à chaque pas dans la forêt de vie ; c'est l'odyssée pitoyable des Rois, partis au matin prometteur vers la lumière et son sourire. Les Rois ! en vain la nonchalante voix des vierges, penchées à leurs miroirs, les appellent-elles au loin... car tandis qu'elles attendent, les douces châtelaines, ceux qui leur ouvriraient les portes d'or de l'idéal jardin, les Rois expirent leurs derniers efforts au pied du trône nocturne de la Mort. Hélas ! la destinée pour eux se clora-t-elle ainsi ? Que non ! L'aube naît, le réveil palpite au ciel rasséréné, le rêve s'essore rajeuni et il s'en va, il va vers des pays nouveaux — plus beaux que le ville aux palais de topaze, plus belle que la mer familière longtemps contemplée. Il va :

*Au loin sont d'autres fleurs, fleurissant d'autres villes,
 Je devine des plages blondes et des îles
 D'un mystère plus doux où plus douce est la mer
 Et des villes dans des jardins de soleil clair,
 Plus clair qu'en les jardins radieux de mon île,
 Bien loin par delà les mers.*

Et le poète abordera à ces rives désirées et promises ; il trouvera l'éluë, celle qui se mourait de lui, celle que nommaient toutes les puissances de son âme. Il la trouvera, après la longue marche dans la *Forêt*, après la *Fête nocturne* et l'*Aventure de l'Espoir*. Il la trouvera, car voici sonner la *Mort de l'Angoisse*, voici que s'annonce la *propice rencontre*, l'*Espoir agonise en l'amour*, et c'est l'*Épiphanie* où il renaît à la bonne, à la saine, à la réconfortante joie.

On le voit, M. Fontainas n'aura fait que passer par les routes sombres du pessimisme. Si les chardons du doute l'ont pu meurtrir, déjà ses mains guéries cueillent de nouveau les corolles fraîches de son printemps. De cette mauvaise étape ne lui est-il donc rien resté? Hélas! si. Ce n'est plus avec la même exubérance qu'il salue sa première patrie. Mais la caractéristique et le charme à la fois des strophes finales je les trouve dans ce peu de mélancolie, souvenir des heures néfastes, enrubannant de mauve les heures nouvelles...

La plupart de ces récents poèmes sont écrits en vers libres. Ils m'ont fait me ressouvenir d'un article paru naguère dans la *For-nightly Review*, sous la signature de M. Coventry Patmore. Parlant du tétramètre iambique appelé par les critiques d'Outre-Manche ode irrégulière, M. Patmore disait à peu près que la pause y a toujours été plus ou moins fantaisiste et que le grand nombre des poètes qui se sont essayés à ce mètre ont permis à la pause de régir le sentiment de leur poésie au lieu d'être l'émanation de ce sentiment. Il ajoutait que l'ode irrégulière doit être la création de l'inspiration passionnée. Tous les autres mètres, conclut-il, ont des lois fixes et l'on sait ce qu'il faut en attendre; mais les lois variées impliquent des motifs variés et, dans ce cas, si le motif n'est pas manifeste, le mètre devient un non sens.

Me sera-t-il permis de croire que ces remarques peuvent se rapporter au vers libre tel qu'on l'a compris en France? Certains de mes confrères français ont du reste exprimé à ce sujet des idées analogues; mais la manière de dire de M. Patmore a une précision qui lui donne, à mon sens, plus d'autorité. Si j'examine au miroir de ces remarques l'œuvre de M. Fontainas, je ne la puis trouver à l'abri de tout reproche. A maint endroit la pause y est accidentelle et la forme du volume apparaît rarement comme « la création de l'inspiration passionnée ». M. Fontainas, au contraire, l'asservit à l'avance à des semblants de règles — car de règles strictes il ne peut être question en ce moment — et il s'évertue à plier sa pensée à des allures qui ne peuvent pas lui convenir. Pour tout dire, ces vers manquent parfois de ce « fini intérieur, en apparence inconscient, qu'aucun poli ne peut produire ». Ici, il y a trop de poli — à côté de trop de rugosités. Est-ce voulu? Je serais fort embarrassé de le justifier ou de le défendre.

Que voilà bien du pour et du contre! Loin de moi cependant l'intention de faire ce que Barbey d'Aureville appelait de la critique chatte mite. Je citais ci-avant une strophe du livre et je l'ai citée parce qu'elle me retint non pas comme la seule mais comme une des beautés du volume. Tel quel, celui-ci a conquis son plein droit de cité et je sais plus d'un poète — petit ou grand — qui résisterait mollement à la tentation de le jalouser.

Ce n'est pas de gaité de cœur que j'avoue mon peu de goût pour *le Bonheur Irréel* de M. Fernand Roussel. Celui-ci, en effet, est de nos amis ; il a accepté — avec beaucoup d'empressement — de nosander nos efforts. Je l'ai eu pour copain, naguère, à *La Pliade*... Enfin, cette suite de poèmes, décidée depuis longtemps, a pris place dans la collection du *Réveil*. Après cela, il m'était peu aisé de garder céans mon franc parler. Et pourtant je veux dire nettement, sans fiel mais sans miel, ce que je pense de ce livre, — comme s'il me venait d'un lointain étranger, dans de moins spéciales conditions et sans être revêtu de la dédicace affectueuse dont l'auteur m'a gratifié. .

Je relisais l'autre soir les premiers chapitres de *la Confession d'un enfant du siècle*, je les relisais après avoir fermé *le Bonheur Irréel* et je me suis demandé si M. Roussel ne souffre pas, lui aussi, du mal de ceux pour lesquels au fond de toute idée de bonheur il y a un souvenir qui domine. La langueur épandue le long de ces pages peut justifier cette supposition qu'il serait toutefois extrêmement difficile d'étayer au moyen d'exemples concluants. Si l'auteur avait mis un soin jaloux à ne se laisser point deviner il n'aurait pu être plus indécis. Ces proses sont le vague du vague et le flou du flou. M. Roussel semble s'inquiéter trop exclusivement du rythme de la phrase, de la cadence de ses périodes. Il écrit comme joue un musicien tzigane — moins pour satisfaire l'esprit que pour charmer l'oreille.

Lisez ces poèmes sans exiger d'en pénétrer le sens et vous les déclarerez remarquables. M. Clair Tisseur lui-même, ce farouche défenseur du rythme, admirerait ici la combinaison généralement heureuse de ce qu'il appelle les lèves et les baisses, les syllabes accentuées et les syllabes atones. Par malheur, ce seul avantage, déjà mince en poésie, devient en prose tout-à-fait insuffisant. M. Roussel dénature fréquemment ses meilleures conceptions en ne les vêtant pas comme il faudrait. Au lieu de choisir ses sensations et ses idées selon la nécessaire réserve sans laquelle il n'est rien de bien, M. Roussel les retient toutes et les libère ensuite à la hâte, sans se demander si elles s'enlaceront dans un même élan, les regards tournés vers les mêmes horizons, — ou si elles marcheront à l'écart l'une de l'autre en interrogeant des horizons différents. Funeste erreur ! C'est elle qui nous vaut les expressions malsonnantes, les comparaisons inharmoniques que maintes pages amènent. Un exemple. Cette belle phrase : « L'invisible archange d'or des oublis lentement la berce aux sons frêles de silencieuses mélodies » tombera lourdement, par le fait de la dite erreur, sur cette ajoutée maladroite « odorant son âme ailée de parfums d'indolence » Le commencement de *Veillée mortuaire* me donnerait davantage raison encore. Et comme on regrette, en lisant ces lignes mal venues, que l'auteur n'ait pas toujours écrit dans le style plus simple et beaucoup plus suggestif auquel il sait parfois se confier. « La joie, lisons-nous, page 29, à côté d'elle avait passé, avait passé à côté

d'elle sans la voir, et, du bonheur satisfait de l'une de ses sœurs au beau regard clairvoyant, parfois l'aveu d'une espérance réalisée tombait en aumône dans sa pauvre âme vide. Elle marchait ainsi, les mains croisées en prière, vers d'invisibles fantômes qui passaient au fond de ses prunelles; et ses lèvres — pleines d'oraisons ardentes et pleines d'aveux chastes comme une aurore — mouraient évanouies et fanées. » Voilà qui n'est pas mal dit. Si tout le volumet était écrit dans le même ton, je pourrais me borner à reprocher à M. Roussel certains artifices typographiques — dénoncés par Thackeray et dont il faut n'user qu'avec une extrême réserve — ainsi que certains mots (nuitales, viègement, etc.) dont la physionomie nouvelle n'est pas faite pour me plaire. C'eût été peu de chose; et avec quelle ardeur alors j'eusse applaudi ce fidèle des jours lointains auquel j'ai dû infliger, sans fiel et sans miel, une opinion que je ne pouvais taire!

*
* *

L'Idylle d'un Prince, ce titre seul ne vous remémore-t-il rien?... Attendez, vous allez comprendre. Les héros du roman s'appellent Reginald de Redvitz et Cléopâtre Gapolny. Cléopâtre est la demoiselle d'honneur — vaniteuse, fantasque et bas bleu à souhait — de l'auguste tante du jeune homme, lequel doit succéder à l'un de ses oncles qui n'a pas reçu du ciel le don de faire lignée. Reginald se prend à soupirer pour la petite Cléo. L'auguste tante encourage ces dispositions et les encourage comme savent le faire (elle se trouve dans ce cas), les désillusionnées du mariage. Cléo répond; cela dure... oh! longtemps, longtemps jusqu'à ce que l'intervention de la famille vienne mettre un terme à ces jeux de l'amour — où le hasard n'a rien à voir — et impose au prince, en la personne de la princesse Maud de Fingal, une épouse moins méridionale et plus à sa hauteur.

Y êtes-vous à présent? Devinez-vous de quel fait de l'historiette contemporaine M. Scheffer s'est inspiré? Il en a tiré un roman romanesque qui est trop psychologique et un roman psychologique qui est trop romanesque. Je ne prise pas, mais là pas du tout, sa manière de dessiner ses personnages. Il en arrive à faire presque de la charge. Si c'en était tout-à-fait, si M. Scheffer avait manifesté ou donné clairement à entendre son intention de dénoncer la décadence des races princières, il n'y aurait rien à objecter. Mais ses intentions se reculent avec persistance dans des brumes désagréables. Il eut du reste tort d'introduire son Réginald en des crises répétées de mysticisme banal et fade. On se sent agacé à la longue en voyant le prince se laisser choir sur son prie-Dieu, dix fois plutôt qu'une, et se frapper la poitrine parce qu'il a seulement entrevu (et encore est-ce en rêve!) un coin de celle de la petite Cléo. Ah! oui, le père du Roméo n'est pas loin de la vérité quand il s'écrie en parlant des pseudo-fiancés: « Mon fils est un serin et elle est

une dinde. » C'est cette impression éprouvée bien avant que le mot n'éclate, mais éprouvée sans que l'auteur en justifie la raison directe, qui nous a gâté en partie maints chapitres et non des moindres.

Il serait injuste pourtant de ne pas reconnaître à M. Scheffer des mérites, — je dirai même de sérieux mérites — de forme et de fond. Une habileté de mise en scène, des paysages brossés de main de maître, des dialogues ne manquant ni d'à-propos ni de finesse, des minauderies exquises, des échappées d'âme d'une languissante séduction, tout cela vous le noterez certainement, comme nous le notâmes, si votre loisir se voue à suivre cette idylle. Mais notre pensée entière doit se résumer en ceci : que M. Scheffer a donné une saveur nouvelle à ce que son sujet pouvait avoir de conventionnel et l'on ne sait quel air conventionnel à ce que ce sujet offrait de caractéristique ou d'inédit.

* * *

Ces légendes et ces contes, annonce M. Charles Bronne, sont un peu de l'histoire de l'humanité. Voilà qui est beaucoup dire, — trop dire, je pense. Néanmoins faites la part des artifices de la mise au point, des exigences de la composition ; suivez les routes dont on vous murmure l'existence, allez aux profondeurs où « quelque chose chantonne doucement comme un vieil orgue par les dimanches, quand on dort les après-midi trop chauds d'été » et vous serez surpris de la beauté morale qui surgira, comme une fleur troublante, au sourire heureux de votre esprit charmé.

J'ai cru découvrir des traits de ressemblance entre M. Bronne et le poète Fernand Severin. Ou du moins, si je juge bien, le talent de ces deux artistes dérive en partie d'une même cause. Tous deux interrogent le passé et, pour l'un comme pour l'autre, ce passé se blottit volontiers au souvenir pieux d'une mère trop aimée, d'une mère trop peu connue. Car si tout ce qui est attribué à Werner Stewartz, l'artiste affiné dont la tristesse s'avoue en le *Conte d'hier* par quoi *la Vie* se clôt, si tout cela peut n'avoir pas une valeur rigoureusement autobiographique, il est évident que M. Bronne a délégué à ce peintre-poète certains de ses propres regrets, certaines de ses propres aspirations. D'autre part le dévouement maternel a fourni le sujet de ce conte délicieux *la Fleur de Neige*. Dans un autre conte — une des bonnes pages du livre — une enfant se meurt pour n'avoir pas connu celle qui n'est plus. Dans *la Révolte*, l'amant reproche à l'amante d'avoir ri d'une chose qu'il respecte plus que soi-même, comme sa mère, son art... Ainsi, cette pensée n'est jamais absente et lorsqu'elle ne s'atteste pas ouvertement elle est encore là, prédominante, car la mélancolie de la phrase, la teinte grise estompant le sens littéral des mots ne se doivent pas à autre chose.

C'est cette mélancolie qui porte l'auteur à aimer non pas les plaines — où l'âme s'élançait comme un vol de colombes — mais la forêt, les sous-bois, où les tons et les clartés s'assoupissent : la forêt recueillie propice aux bonnes nostalgies. M. Severin ne montre-t-il pas la même prédilection ?

Seulement, tandis que celui-ci se tourne vers des paysages fluides dont les feuillées transparentes frémissent harmonieusement, M. Bronne regarde obstinément du côté des cieux moins pavoisés du Nord. Cette différence me paraît due à des raisons d'atavisme. Et ce n'est pas uniquement le décor qui, chez M. Bronne, se trouve être essentiellement septentrional. Ses œuvres rappellent celles d'Andersen, des frères Grimm, d'Uhland — non pas parce que telles ou telles distinctions s'imposent par ordre de part et d'autre, mais parce qu'une identique impression domine dans les deux cas le lecteur attentif. Remarquez encore que les protagonistes de *la Vie*, lorsqu'un nom leur est donné, s'appellent Iwan, Mika, Elsa, Werner, Clara. Enfin il y a dans ce livre telles pensées qu'un esprit purement latin n'eût pas formulées ou qu'il eût fait valoir très différemment. J'ignore si M. Bronne connaît la comédie de Strenberg (*les Créanciers*) interprétée récemment, au théâtre du Parc de Bruxelles, par la troupe de l'*Œuvre*; il se trouve dans le *Conte d'hier*, déjà cité, tels passages se rapprochant fort de ce que Strenberg voulut établir. Parlant de celle qu'il aime, Werner Stewartz confesse : « Clara absorbe à tel point mes facultés que ma pensée se trouve annihilée et ce n'est plus selon moi que mon corps agit, c'est par elle ». Parlant de sa mère, devenue folle à la suite des couches qui l'apportèrent au jour, Werner s'écrie : « ma mère était folle... et toute cette intelligence perdue, cet infernal esprit, ce talent, cet orgueil qui fait éclater ma tête, c'est à elle, à elle seule que je le dois, que je l'ai pris... »

Fatalement ceux que la mélancolie native a marqués au front sont pitoyables et bons. M. Bronne n'échappe pas à cette loi. Il éprouve pareillement ce désir de caresses que les mélancoliques entendent soupirer et se plaindre aux solitudes embrumées de leur être. Ceci encore (je tiens à mon rapprochement) se remarque chez M. Severin. Mais à cet égard une différence nouvelle s'impose. M. Severin va à l'amour avec une confiance sercine, il laisse errer docilement sa pensée à la suite de ses rêves de baisers. M. Bronne hésite et se défend. Aimer, songe-t-il, c'est abdiquer ; l'art et l'amour ne peuvent aller ensemble. Il faut aimer pourtant, insiste sa langueur... Oui, il faut aimer, riposte-t-il; mais l'artiste doit aimer son art et non l'amour. Cette conclusion laisse quelque surprise. Eh quoi! se dit-on, celui qui parle ainsi aurait-il déjà gravi les marches de la maturité? Non pas. Son hésitation, sa résistance — si l'on peut dire — proviennent d'une fierté singulière qui rappelle la fierté d'un prince se laissant émouvoir sans cesser d'être prince. Et j'ajoute que s'il écoute les nostalgiques voix que le Passé éperd en lui et que des

heures d'automne ou de soir s'attardent à ranimer, il lui arrive, par un scepticisme choqué, de railler sa propre douleur. Mais ce scepticisme ne le sert pas toujours. Il sombre souvent, aussi bien que la nostalgie, que la mélancolie, et seule alors la fierté demeure qui élève bien haut les hampes fleuries de ses étendards insolents vers l'impérieuse et la toujours nouvelle et toujours savoureuse *raison de vivre*. Étrange personnalité, étrange enchevêtrés d'espoirs et de découragements ! Arrêts au bord de la route, la main au front, comme si, aux clochers proches, la dernière heure allait sonner, et départs hardis, vibrants d'une ardeur nouvelle, à la conquête d'un domaine plus beau.

La même complexité se remarque dans la forme. Tels passages rappellent Uhland, Goethe, Andersen ; plus loin c'est du Bossuet tout pur, du Lamennais — ou bien l'on croit entendre les intonations graves et lentes des versets de la Bible. D'autres proses évoquent les apologues de l'Inde ou des coins de sagas du Nord. De fait, deux grands courants — l'un plus populaire, l'autre plus solennel (ce dernier dû à l'éducation classique ?) — se jouent en ces pages. Jusqu'à présent ils ne se confondent mais il est visible qu'ils se réuniront dans l'avenir pour constituer, avec l'ajoute d'une note plus moderne, plus incisive, la forme de M. Bronne lui-même.

ALBERT ARNAY.

II

Tresser à l'éditeur Deman, sans le moindre soupçon de camaraderie, la couronne à laquelle il a droit, voilà certes qui me va. Car il est évident que je ne puis faire longuement l'éloge de la plaidoirie que prononça pour Moineau maître Emile Royer. Et ce : primo, parce qu'à son heure elle a été appréciée par tous selon son incontestable mérite ; secundo, parce que *le Réveil* doit rester une revue purement de littérature et d'art. Il est permis cependant de trouver que mainte œuvre en goguette gagnerait à être traitée avec l'énergie que M. Royer a su réaliser. Mais voilà qui suffit. Encore une fois, c'est l'édition que je veux acclamer. Rien de luxueux et regardez donc combien charmant ! Voyez ce titre en rouge — qu'un de nos meilleurs artistes (je n'oserais le nommer) au crayon non moins alerte que son pinceau ne dédaigna point de tracer. Voyez cette typographie, soucieuse des moindres détails, si bien faite, comme les paysages de Fénelon, pour le plaisir des yeux. Du pur Didot, vous dis-je, avec des ressources modernes en plus...

A signaler aussi le dernier catalogue de M. Deman, enrichi de spécimens de reliures que tels périodiques d'art appliqué (le merveilleux *Studio* de Londres, si l'on veut) ne devraient craindre de servir à leur difficile public.

Bravi, brava, bravi, bravo !

Le directeur de *la Plume*, M. Léon Deschamps, s'est chargé de

nous présenter le livre de M^{lle} Lépine, une vraie poétesse, paraît-il, « blonde comme l'était Cléopâtre et qui pourrait encore succomber à l'âge auquel mourut le Christ... (la phrase me paraît ambiguë et à vous?)

M. Deschamps nous dit que son opinion ne doit pas nous engager. C'est parler d'or. Cependant je me garderai de révéler la mienne car il me peinerait (je suis si maladroit!) d'être moins galant que le galant présentateur. Après cela si M^{lle} Lépine n'est pas du sexe auquel je dois ma mère, elle ne pourra s'en prendre qu'à soi-même de mon manque de franchise.

Nous lisons dans l'introduction de M. Deschamps : « Cette âme ne voulut jamais admettre que son enveloppe était de chair, et de chair soumise à des lois d'atavisme que nul ne peut éluder; elle clame sa foi pour être sûre d'y mieux croire; elle appelle l'idéal, elle le révere et le bénit, parce que le réel, le tangible l'enserme de partout, la force à douter au lieu d'espérer, l'étouffe. — L'instrument poétique qui traduit cela n'est pas impeccable, loin s'en faut. Il excelle toutefois dans les nuances de l'affection, dans la traduction de tout ce qui vient du cœur. »

Les curieux que ces références ne satisferaient pas voudront m'excuser si je me borne à leur conseiller de s'adresser à leur libraire.

St-Antoine affirme... En voilà-t-il une histoire! car, d'ordinaire, ce canonisé incorruptible ne se paie pas le luxe de jouer au Chrysothome. Mais, bienveillant lecteur, la feinte est facile à dissiper. Antoine était quoi? — Ermite pas vrai? — Et un ermite où cela vit-il? — Dans un ermitage, n'est-ce pas? — Alors, M. Henri Mazel qui a élu domicile littéraire à l'*Ermitage* et qui est par conséquent un des ermites de l'endroit a pris, en... religion, le doux nom d'Antoine (rien du *Théâtre Libre*) pour mieux faire accepter tels articles qu'il nous propose comme des articles de foi.

Le sont-ils — de foi? Pas toujours. Au reste, ce que l'ermite affirme n'est ni bien neuf, ni fort contesté. Et lorsqu'à l'horizon quelque hardiesse s'enhardit, vite M. Mazel lui fait réintégrer la demeure directoriale. C'est rien chiche vraiment!

Ces petits sermons font bien dans une revue littéraire qui se targue de marcher à l'avant-garde. Cela donne à la publication un air plaisamment sentencieux qu'il est de bonne politique de ne pas négliger. Mais les raisons pour rééditer ces phrases, en leur accordant la consécration du livre, vrai, je consens à être coupé en quatre, s'il se trouve quelqu'un assez malin pour me les faire voir.

Soleil couchant de M. Jean Viollis est une chose trop mauvaise pour en dire du bien et pas assez bonne pour en dire du mal. Les gens intelligents me comprendront et peuvent sauter le restant. Pour les esprits obtus j'ajoute que le drame (?) se passe à la fin de la civilisation grecque, qu'il comporte trois personnages,

trois scènes, trois — pardon ! quatorze pages, une tunique à plis de marbre, des flots d'amour enfermés dans un être, des flots de mélodie enfermés — tiens ! on ne dit pas dans quoi, une lyre (et antique encore !) des plaintes pâles, des espoirs splendides et enfin une coquille de premier choix dont nous nous esclaffâmes d'importance.

Je me disposais à écrire pour les *Portraits du prochain siècle* un article fort élogieux, ces médaillons ciselés avec un art parfait ou avec une gaucherie charmante m'ayant à maintes reprises arraché de petits cris d'enthousiasme. Mais, au moment où j'allais accoucher, m'est arrivée une lettre d'un ami qui m'a singulièrement refroidi. De cette lettre, je citerai un des passages, car c'est du choc des idées que jaillit la lumière et il serait ridicule de ma part de vouloir faire la lumière à moi tout seul.

« Ce recueil, dit l'ami X, (on est discret au *Réveil*) eh ! bien c'est du joli ! Il était sans doute fort nécessaire de noircir à nouveau le vélin pour parler de ceux des écrivains que l'on a rangés parmi les Précurseurs ! Quant à ceux auxquels on colle cette étiquette hardie MILITANTS, peut-on affirmer qu'ils seront du prochain siècle ? Il est bon nombre d'entre eux qui ne sont pas même (littérairement) de ce siècle-ci. Mais oui car M. Paul Hirsch par exemple !!! Au surplus, sans parler des nombreuses omissions, le choix est aussi mal fait que possible. Si j'avais, moi, à articler à ce propos, je dirais carrément, en rappelant un mot d'Achille Delarochette (qui ô ironie ! se pavane dans le livre même) que c'est là « un manifeste présomptueux où quelques naïfs se décernent du génie comme pour forcer le jugement imprescriptible de l'avenir. » Et remarquez le petit truc : Paul Adam encense Bernard Lazare et Lazare chante les louanges d'Adam. — Albert Giraud félicite Valère Gille et Valère Gille congratule Giraud. — Sainte Croix élève Denise sur le pavais et Denise veut qu'en une niche S^{te} Croix soit adoré. Ils sont ainsi une vingtaine qui se font mutuellement une tête. Et dire qu'après cela on osera demain nous parler des bourgeois ! »

N'est-ce pas qu'il n'est pas tendre, mon ami cher ? Heureusement je puis, sans défaillance, me montrer moins grincheux. Il y a, dans ce volume édité avec soin par l'Editeur Girard, des choses très très intéressantes. Mais en citer, non, je m'en garderai avec soin : ce serait faire des jaloux et je désire vivement n'en pas faire. (1)

(1) *Nous dédions humblement ces lignes à M^r René Doumic, en reconnaissance de son article, à la Revue des Deux Mondes : il paraît qu'au Réveil, on ne fait absolument qu'entre déchirer en rond les confrères. Cette besogne monotone n'aurait été interrompue que pour un mutuel lèchement, aux Portraits du Prochain Siècle. On sait en effet que les amis du Réveil ont accaparé cette œuvre sans aucune vergogne ! (Note de la Rédaction)*

Comme on le sait, Camille est un substantif des deux genres. Accolé à Natal, il devient, m'assure-t-on, du féminin. On me l'assure mais je préférerais n'en rien croire, car alors j'oserais mieux dire, en ce qui touche les *Deux poèmes en prose* que je lus en... rêvant, mon sentiment tout court. Ces poèmes?... du rose, du gris, du mauve. L'amour — ce que l'on attend, ce qui ne vient pas. Mais c'est bien mince, mademoiselle, bien avaré, cette plaquette. Seriez-vous vraiment si peu, si peu généreuse?

Quels types, quels drôles de types que les hommes de lettres!... Dites en du bien, et de cajoleries ils ne sauront assez vous combler mais osez ne pas les admirer! ils vous font grise mine. Ainsi, après mon article sur les *Soirées perdues*, Willy m'avait gentiment dédié un exemplaire personnel des *Rythmes et Rires*. Je me montre moins enthousiaste de ce livre, et le bouquin paru chez Fischbacher m'est durement refusé! Méchant Willy, va! Mieux que personne cependant il sait bien que l'on ne peut pas toujours jouer du goupillon. Dès lors...

Passons. J'ai, du reste, d'autres reproches à vous adresser, M^r l'Ouvreuse. Est-il vrai que vous fîtes paraître chez Simonis Empis un recueil de zwanzes bruxelloises? Si oui, c'est donc bien méchamment ordonné ces machinettes-là, que vous ne nous en fîtes point hommage? La chose s'explique d'autant moins qu'en votre préface, m'apprend-on, vous souhaitez par dessus tout que « votre sympathie pour le bruxellois Rhamsès II (?) puisse vous faire rentrer en grâce auprès du terrible *Réveil* gantois (ce sont vos mots?) qui, dites-vous, tire sur vous à boulets rouges et, ajoute votre malice, à petit nombre d'exemplaires. »

Gracias pour ce bout de réclame. Mais qu'il est mal, chéri...c, de commérer ainsi! Jamais nous ne tirons au rouge; nous préférons y aller à blanc. Et qu'est-ce donc qui vous fait supposer que nous souhaiterions votre mort? *Le Réveil* n'a pas de ces méchantes visées; seulement comme M. René Ghil il dit la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. Mais encore pourquoi cette insolence « à petit nombre d'exemplaires »? Si je vous avais près de moi, je vous justifierais, mauvaise gale d'ouvreuse, le nombre de nos lecteurs et vos rubans roses ou bleus (il paraît que vous changez? hum! ça sent l'âge critique) en frémiraient de stupeur.

Voilà qui est dit. A nous deux, lecteur. *La Mouche des Croches* zonzonne autour d'évènements moins éloignés que ceux qui remplissaient les *Soirées perdues*, de joyeuse mémoire. Le livre donc a le mérite d'être plus actuel. A part cela, et dans le genre, je l'aime moins que ses devanciers. Minute pourtant...

Il ne faut pas croire que j'accuse Willy de décliner. Mais en écrivant ces nouvelles pattes de mouche il a oublié quelque peu sa vivacité, sa gaieté, sa finesse de trait. Des nuages obscurcissent son ciel; il a l'air malade, ennuyé, amoureux, que sais-je! il n'a plus l'air autant Willy. Bien entendu il se rattrappe souvent et met pour une fête toutes voiles dehors avec triple décharge de calembours. Mais, tandis que dans les *Soirées perdues* les heures

paisibles étaient rares, ici c'est plutôt le contraire. Faut-il l'en féliciter? Je ne sais. Il serait regrettable que Willy se rangeât si tôt. S'il faut absolument que le Temps inexorable lui enlève quelque chose, mieux vaudrait qu'il perdît cette pernicieuse habitude (revenons-y) de lâcher à vau la page telles bourdes renversantes qu'il devrait laisser aux chroniqueurs en renom.

DENIS LALIEUX.

AUX PROCHAINS : Clair Tisseur, *Pauca Paucis*. — Georges Rodenbach, *Musée de Béguines*. — Hugues Rebell, *Chants de la pluie et du soleil*. — Villiers de l'Isle Adam, *Morgane*. — Richard Ledent, *Vers la Vie*. — R. de Souza, *Fumerolles*. — P. Germain, *Contes et légendes*. — Louis Delattre, *Contes de mon Village*. — H. Maubel, *L'Idéoréalisme de quelques écrivains*. — G. Eekhoud, *Nouvelles kermesses*. — L. Raymond, *L'Automne du cœur*. — Une Ignorante, *Sur les Golfes*. — X***, *Charles De Coster*. — Paul Redonnel, *Les Chansons Eternelles*. — etc.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Bruxelles.

Un peu tardivement — veuille-t-on nous épargner les foudres ! — rendons compte de telles représentations d'art qui nous trouèrent au rang de leur public.

En premier lieu ce fut *le Mort*, un mimodrame (tiré du roman bien connu) par MM. Lemonnier et Paul Martinetti, avec musique de M. Léon Dubois. Que le roman a été bouleversé, à peine est-il besoin de le dire. Il en reste néanmoins de nombreux épisodes : l'assassinat de Hein, la terreur, après le crime, des deux frères Balt et Bast, la vengeance du Mort et puis la scène finale où les Baraque s'entretuent. On a ajouté (c'est l'acte deuxième) une partie peu heureuse : *Une Noce chez le Notaire* où Balt (fiancé à accorte fille) voit se dresser devant lui — et cela affolle le cortège aux toilettes claires — le spectre du garçon meunier. On a ajouté encore, au trois, une scène où Bast, ayant tué son frère, devient subitement fou et, après avoir tiré l'or volé de la profonde cachette, joue à lancer vers les solives enfumées les léopolds étincelants. Très bien cela, quoique... mais non quoique rien. Ce qui est moins bien c'est qu'on ait dû supprimer Nol, l'idiot, qui, dans le roman, grandit le tragique de l'œuvre. Regrettable aussi

qu'on ait remplacé la Tonia, ce personnage si bien dans le ton du restant, par la donzelle fanfreluchée comme une bergère de chromo qui fut aperçue à la scène ..

De fait ce mimodrame n'a que deux rôles : Bast (M. Paul Martinetti) et Balt (M. Alfred Martinetti). C'est le cas de dire que la réputation de ces artistes n'est plus à faire. Pourtant le dernier ne fut jamais aussi remarquable ; il a, dans *le Mort*, grandi son talent de plusieurs coudées et s'est préoccupé plus que précédemment de l'intimité de son rôle. Quant à Paul — qui, dans *Robert Macaire*, par exemple, nous avait déjà ému au delà de toute expression — il nous a laissé cette fois absolument pantelant. Il incarne vraiment la beauté de l'horrible ! Mais c'est peu dire. Tout de finesse et de ruse, ce rôle de Bast, instigateur du crime et qui dirige à sa guise le bon diable qu'est plutôt Balt. M. Paul Martinetti a scruté et fait jaillir dans ses moindres détails cette personnalité scélérate. Et l'on peut affirmer qu'il n'est pas une pensée, pas une seule, qui n'ait projeté sur la face du mime son éclair effrayant. Et il fallait voir mourir Bast (du neuf encore) lorsque, à l'acte III — et sur ce le rideau tombe, — un gendarme, qui n'est autre que le mort lui-même, entre dans la cabane !

A l'Alcazar, dont le directeur M. Luc Malpertuis (jadis un collaborateur de la défunte *Basoche*) voulut nous offrir la primeur de cette œuvre, *le Mort* a été monté avec le plus grand soin. Décors, effets de scène très artistement compris. Dommage qu'à l'acte II, ainsi que la remarque en fut faite, on ait introduit dans un village flamand 1840 des costumes Directoire, et même, selon le mot d'un autre critique, des petites femmes en Kate Greenaway.

Reste la musique. C'est la première fois qu'on applique à la pantomime les procédés du drame lyrique. Ce premier essai fait à M. Dubois le plus grand honneur. Le moindre geste des personnages et leur pensée et le milieu où ils agissent et leurs agitations, leurs craintes, leurs espoirs, l'orchestre avec science les commenta. Certes oui que la tentative est un succès. Mais le succès eût été de meilleur aloi si l'instrumentation avait moins évoqué la grande ombre du Maître de Bayreuth.

Babylone, par le sar Peladan?... De belles tirades, des scènes bien construites ; mais aussi que de scènes absolument quelconques ! Au surplus combien crispant ce bric-à-brac de magisme et quel mauvais goût affiché souventefois avec une désinvolture déconcertante. Si c'est ça l'esotérisme, merci ! Mais pourquoi, comme interrogeait la J. B., appeler cela une tragédie wagnérienne ? Ce pauvre Wagner on le mettra donc à toutes les sauces ! Ah ! si j'étais ses ayants-droit !

Interprétation suffisante, simplement. Mise en scène hautement défectueuse. Cette représentation... de quoi faire un peu de tantom. Hélas !

Dernière soirée, au Parc, en pleine saison d'été, de la troupe de

l'Œuvre. Menu assez maigre : une conférence de M. Picard, un acte (*les Créanciers*) de Strendberg et *la Gardienne*, de notre collaborateur M. Henri de Régnier.

La conférence de M. Picard... Révérence parler, jamais cet homme d'esprit et de savoir ne se montra aussi peu spirituel et aussi mal documenté. De la sauce, il nous en a donné tant et plus, mais de civet à peine une petite cuiller.

La Gardienne a été très bien dite par M. Lugné-Poë, auquel M^{lle} Lara donnait la réplique. Un peu jeune la voix de cette actrice pour telles paroles dont *la Gardienne* éperd le secret, mais combien délicieuse elle fut à d'autres moments ! Tonnerre d'applaudissements (cliché 497) après l'audition de ce poème — un des plus beaux, redisons-le, répétons-le sans cesse, que signèrent les écrivains de la nouvelle génération.

Comme bouquet, la pièce de Strendberg n'a pas fait une impression bien extraordinaire. Le sujet : que nous devons à d'autres, avec lesquels nous vivons habituellement, bien des choses par quoi se modifie notre âme et que ces êtres, en nous accordant des idées, des sentiments nouveaux, se font nos *Créanciers* et nous rendent leurs débiteurs. Œuvre psychologique, traitée d'une manière assez brumeuse et tâtonnante. M. Picard se riait précisément, en sa conférence, de la manie du Français, qui veut toujours qu'on lui serve de la clarté. Hé ! hé ! je ne trouve pas cela si ridicule. Ne peut-on tout au moins l'exiger lorsqu'il s'agit de découvrir les sources dissimulées sous les fleurs aux solitudes mystérieuses du Moi ?

M^{lle} Dorsy, M. Lugné Poë et M. Rameau interprétaient les *Créanciers*. Ils furent bien tous trois, les deux premiers surtout.

DENIS LALIEUX.



TABLETTES.

Nous prions nos lecteurs d'excuser le retard fort involontaire de notre parution. Nous prendrons nos mesures pour que le numéro d'août leur arrive à son jour réglementaire ; et en l'espoir d'un définitif pardon, nous leur offrirons pour septembre un numéro double de 64 pages.

L'aimable nonchalance de la poste nous vaut plusieurs coquilles : nous supplions nos amis lésés de ne pas étendre à nous des malédictions bien légitimes du reste.

Donc, quo bénévolement on daigne lire, en la pièce *Minuit*, de M^r Arthur Souchor, page 283, vers 1 : *cerveaux* et non *carreaux* !

Dans la prose de M^r Charles Bronne, page 286, ligne 11 en remontant, il faut : *Ce* sont des êtres pieux. De même page 287, ligne 8 en remontant : *tu es resté*.

A travers les revues :

LA PLUME, a publié récemment un beau numéro réservé à Eugène Grasset, dont nous goûtons fort le talent habile et divers.

Un des derniers numéros donne de belles *Epigrammes* de Paul Verlaine.

Un autre numéro a été consacré à l'*Aristocratie*.

A la REVUE BLANCHE, des vers nobles et souverains de M^r Henri de Régnier : *Flûtes d'Avril et de Septembre*. De M^r Vielé-Griffin *Lustos d'Hermione*. Enfin, une prose radieuse : *Arlane*, de M^r Pierre Louys.

N'oublions pas un *Poil de Carotte* amusant de M. Jules Renard.

Le MERCURE DE FRANCE nous révéla les *Odelettes pour Hernas*, de M^r Henri de Régnier encore. Nous avons lu aussi, avec grand plaisir et sympathie une *lettre sur la Peinture*, de M^r Camille Maclair.

Le dernier numéro de cette excellente revue est illustré de vignettes et de têtes de chapitres exquiseusement tourmentés, tracés par M^r Charles Doudelet.

Nouveaux confrères :

STELLA, revue mensuelle d'art et de littérature, rue Vautier, 38, Bruxelles. Son but : « défendre l'Art pur et libre contre les attaques incessantes de l'exclusivisme » — Tant mieux, Monsieur, tant mieux !

PAGES LITTÉRAIRES revue mensuelle, Boulevard de Plainpalais, 26, Genève. Chose rare le manifeste de cette nouvelle revue est très modeste et n'annonce pas l'intention de tout rénover. Du reste, beaucoup de bonnes volontés en ces pages. Bien certainement nous aurons à reparler de cette jeune publication.

THÉLÈME, revue mensuelle, rue des Coutures-St. Gervais, Paris. Un des premiers numéros s'adonne spécialement à l'éloge de M^r Armand Silvestre ?! — un autre à sa compléction, choses également actuelles et nécessaires.

Le 22 juillet 1894 fut inauguré à Ixelles le monument de Charles De Coster, le Père révérend de nos lettres. M^r Camille Lemonnier a splendidement évoqué le souvenir de l'immortel aïeul : « Il s'est réveillé, dit-il, celui qui n'était qu'endormi. Les voilés entrés tous deux dans la lumière, Ulenspiegel, l'âme, De Coster, le génie de notre race ! »

La manne des commandes officielles s'est épanchée parmi nos sculpteurs ; il s'agit de la décoration du Jardin Botanique de Bruxelles. La liste des élus porte des noms très beaux, d'autres... pires. Mais par un hasard bien étrange, nous n'y découvrons ni M^r Bulot, ni M^r Georges Minne. Il ne serait peut-être pas inutile de rappeler à l'immanente autorité que ce sont là deux de nos plus admirables sculpteurs, deux des plus hauts artistes de ce temps.

Après tout, cette liste, peut-être l'avons nous lue trop brusquement, comme le maréchal de Gramont le madrigal de Louis XIV — nous relirons, et retrouverons sans doute ces deux noms.

Petites bêtises des grands journaux : La presse belge publiait récemment la note suivante :

« Une dépêche de Louveciennes annonce la mort à l'âge de 76 ans du poète Leconte de Lisle, membre de l'Académie Française, auteur de la *Fille de Roland* et d'autres œuvres de mérite représentées au Théâtre Français ».

l l l ! ! ! ! ! ! ! ! ! ! ! ! ! ! ! !

Or, M' Maurice Maeterlinck s'étant permis de juger qu'il n'y a pas en Europe de presse dont le niveau intellectuel soit plus bas que celui de la presse belge, ç'a été parmi ces messieurs un concert de piaulements sigres, un [remue-ménage de perchoirs balancés, à croire qu'ils avaient avalé du persil. A citer surtout le *Petit Bleu* et la *Chronique*, qui « zwanzèrent » furieusement, en leur idiome si particulièrement grammatical.

A la *Nouvelle Revue Internationale*, M' Iwan Gilkin fit rimer, l'autre jour, Giraud avec vin chaud.

Il paraît qu'en un imminent poème, M. Albert Giraud, reconnaissant, fera se rencontrer *Gilkin* et *Marasquin*.

Un groupe d'artistes et d'écrivains vient de fonder en Allemagne une Société qui a pris le nom de P.A.N. Elle organisera des Expositions et des Représentations théâtrales et publiera une grande revue mensuelle illustrée.

On y lira tant des œuvres de littérature contemporaine, que des études de critique sur l'art ancien et moderne. De nombreuses reproductions inédites de chefs-d'œuvres classiques, ainsi que des illustrations signées des noms les plus hauts de notre époque en compléteront le caractère hautement artistique.

La première livraison paraîtra dans le courant de cette année, à Tegel, près Berlin.

MM O. J. Bierbaum et Meier-Graefe ont été nommés présidents de la Société et directeurs de la Revue.

Pour paraître en octobre dans la collection du Réveil : *Les Villages Illusoires*, un volume de vers de M' Rmilé Verhaeren.

Notre ami M. Léon Paschia, nous annonce pour bientôt une œuvre : *Hélie* drama à la manière antique.

LA SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE ARTISTIQUE à Bruxelles, poursuit depuis quelque temps l'étude d'une vaste organisation qui comprendra tout le monde artistique.

Ce sera une fédération syndicale des arts et métiers : peintres, sculpteurs, graveurs, architectes, hommes de lettres, musiciens, artistes dramatiques. Elle s'est assurée pour cette étude préliminaire le concours d'avocats, de financiers et d'artistes.

Le but sera la création d'un Palais des artistes, pour salons de fêtes, expositions, concerts, théâtre, etc, ainsi que la réalisation immédiate de tous les desiderata compris dans ses statuts, notamment la question importante des pensions, caisse des veuves et orphelins, secours mutuels, constructions d'habitations et ateliers pour les membres — institutions de crédit — prêts d'honneur, etc., etc.

Elle convoquera prochainement une assemblée des délégués de tous les cercles artistiques de Belgique. A cette assemblée, elle présentera le projet provisoire de la constitution des différents syndicats et donnera connaissance de son plan financier.

Nous engageons toutes les associations artistiques, les journaux d'art, etc, à envoyer, dès à présent, les noms de leurs délégués, au siège de la Société Coopérative Artistique, 19, rue de la Banque, à Bruxelles. (*Communiqué*)

COLLECTION DU RÉVEIL

chez EDMOND DEMAN, libraire à Bruxelles

Rue d'Arenberg, 16

VIENNENT DE PARAÎTRE :

MAURICE MAETERLINCK : *Alladine et Palomides, Intérieur, la Mort de Tintagiles, trois petits drames pour marionnettes.*

Un volume in-16 raisin sur fort papier vélin teinté

Prix Fr. 3,50

FERNAND ROUSSEL : *Le Bonheur Irréel*

Un volume de proses, in-16 grand-médian, tiré à 250 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder.

Prix Fr. 2,00

DÉPOSITAIRES DU RECUEIL

ANVERS :	Forst, Place de Meir.
BRUXELLES :	Deman, rue d'Arenberg, 16.
—	Doliger, Galeries de la Reine.
GAND :	Engelcke, rue des Foulons.
—	Hoste, rue des Champs.
—	Meyre-Parent, rue Courte du Jour.
LIÈGE :	Gnuscé, rue du Pont-d'Ile.
MALINES :	Heymans, rue du Bruul.
PARIS :	Librairie de l'Art Indépendant, rue de la Chaussée d'Antin, 11.

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE JUIN-JUILLET 1894

Albert Arnay	<i>Des Fleurs</i>
Henri de Régnier	<i>Vers</i>
Henri Maubel	<i>Ames de Couleur</i>
Charles Delchevalerie	<i>Décors</i>
Lionel des Rieux	<i>Un Poète parle dans le soir</i>
Victor Remouchamps	<i>Aurores</i>
Frédéric Friche	<i>Serpentine</i>
»	<i>Callidyce</i>
Georges Marlow	<i>D'une ville exilée</i>
Léon Paschal	<i>L'Autre</i>
Arthur Souchor	<i>Minuit</i>
Charles Bronne	<i>L'Exode d'Elléhème</i>
Catulle Blée	<i>Rondel pour la belle Amie</i>
Emmanuel Delbousquet	<i>de Reine la Folle</i>
Maurice Magre	<i>A ceux qui revicndront</i>
Albert Arnay et Denis Lalieux	<i>Chronique Littéraire Chronique Théatrate</i>

Tablettes





Voir le Sommaire à la quatrième page de
la couverture

LE RÉVEIL

(FLANDRE ET WALLONIE)

MENSUEL DE LITTÉRATURE ET D'ART

NOUVELLE SÉRIE

Paraît le dernier jour du mois

Secrétaire de Rédaction : FRÉDÉRIC FRICHE

Administrateurs : } RODRIGUE SÉRASQUIER
 } FLORENT BOSSAERTS

Comité de Rédaction : ALBERT ARNAY, LUCIEN DE BUSSCHER,
CHARLES DELCHEVALERIE, MAX ELSKAMP, FRÉDÉRIC FRICHE, PAUL
GÉRARDY, EDMOND GLESENER, RICHARD LEDENT, MAURICE MAETER-
LINCK, HENRI MAUDEL, ALBERT MOCKEL, PIERRE M. OLIN, EDMOND
RASSENSOSSI, HENRI DE RÉGNIER, STÉPHANE RICHELLE, GRÉGOIRE
LE ROY, RODRIGUE SÉRASQUIER, CHARLES VAN LERBERGHE, EMILE
VERHAEREN.

Rédaction, Rue St-Liévin, 306, Gand.

Administration, Rue Neuve St-Pierre, 71, Gand.

Adresser à la Rédaction tous manuscrits, livres et revues.

ABONNEMENT : un an 5 frs. (Étranger 6 francs.)

SÉRIE DU RECUEIL :

I ^{ère} ANNÉE, 1891, (<i>les Essais</i>) un volume in-4 ^o de 200 pages. (Quelques exemplaires)	fr. 4 00
II ^e ANNÉE, 1892, un volume in-8 ^o raisin de 400 pages Prix marqué fr. 5 (quelques exemplaires) Prix majoré.	» 12 00
III ^e ANNÉE, 1893, un volume in-8 ^o coquille de 400 pages	» 6 00
L'année 1894 formera un volume in-8 ^o grand-médian de 550 pages environ	

*L'Administration rachèterait au prix fort des exem-
plaires en bon état des nos 4 et 5 de 1892
ainsi que des nos 1 et 3 des Essais (1891).*



FRAGMENTS.

De même que nous engraissons la terre pour les plantes, de même, les plantes engraisent l'air pour nous. Elles sont les enfants de la terre, et nous, les enfants de l'éther. Nos poumons sont nos racines, nous vivons lorsque nous respirons, et nous commençons de vivre en respirant. Les enfants du ciel dévorent les filles de la terre; nous mangeons les plantes et elles prospèrent dans nos cendres. Notre acte de manger correspond à la fécondation des plantes. Concevoir est la jouissance féminine, digérer celle de l'homme. (Un ivrogne est à comparer à une femme dissolue). La fécondation est la suite de l'acte de manger; c'est l'opération inverse. A la fécondation s'oppose l'enfantement comme à l'acte de manger la conception. L'homme est femme aussi jusqu'à un certain point, de même que la femme est homme; est-ce de là peut-être que naît la pudeur différente?

* *

L'acte de manger est une vie accentuée. Manger, boire et respirer correspondent à la triple division des corps en solides, liquides et fluides. Le corps entier respire; les lèvres seules boivent et mangent; tout juste cet organe qui rend en sons multiples ce que l'esprit a préparé et ce qu'il a reçu des autres sens. Les lèvres sont

si importantes dans la vie; combien elles méritent le baiser! Chaque mouvement imperceptible est le souhait symbolique de l'émotion ou de l'attouchement. Ainsi tout nous invite figurativement et discrètement dans la nature, à jouir d'elle, et il se pourrait bien que toute la nature fût féminine, vierge et mère à la fois.

* * *

Le postulat du mysticisme féminin est la marche et le don. Tout demande de la femme un amour absolu pour le premier objet venu. Quelle haute idée de la libre puissance et de la force auto-créatrice de son esprit, ceci ne suppose-t-il pas!

* * *

Il y a des gens d'une individualité entêtée et prodigieuse qui ne sont pas faits pour le mariage. Il faut que les époux aient une sorte de mélange d'individualité et de non-individualité. Il faut qu'ils aient un caractère ferme, afin de pouvoir être une possession, et cependant qu'ils soient souples, élastiques et tout-à-fait déterminés sans devenir arbitraires et inquiets.

* * *

Les femmes sont un adorable secret — voilé mais non fermé. C'est la raison seule qui sépare les femmes et l'amour.

* * *

Le beau mystère de la Vierge, qui la rend si indiciblement attrayante est le pressentiment de la maternité, le pressentiment d'un monde à venir qui sommeille en elle, et s'épanouira d'elle. Elle est l'image la plus frappante de l'Avenir.

* * *

Le mariage signifie une nouvelle, une plus haute époque de l'amour. L'amour sociable et vivant. La philosophie naît avec le mariage.

* * *

Un caractère est une volonté complètement cultivée.

* * *

Nous faut-il dépenser pour l'ordinaire et le commun, tant de puissance et d'efforts, parce que, peut-être, pour l'homme proprement dit, rien n'est moins ordinaire et rien n'est moins commun que le malheureux ordinaire ? Le suprême est le plus compréhensible ; le plus proche est le plus indispensable. Ce n'est que par l'ignorance de nous-mêmes, la désuétude de nous-mêmes que naît ici une incompréhensibilité qui est elle-même incompréhensible.

L'homme est la vérité ; s'il livre la vérité il se livre lui-même. Qui trahit la vérité se trahit soi-même. Il ne s'agit pas ici de mentir, mais d'agir contre sa conviction.

* * *

Tous les hommes sont engagés en un duel perpétuel.

* * *

Les penchants sont d'origine matérielle — des forces attractives et répulsives travaillent ici. Les penchants font de nous des forces naturelles. Ils troublent le cœur des hommes, et l'on peut dire, au pied de la lettre, des hommes passionnés, qu'ils tombent. Celui qui se livre sans réserve à ses penchants, agit contre l'intérêt même des penchants, puisque ce n'est que grâce à une résistance appropriée qu'ils peuvent avoir une action complète et durable.

* * *

Déjà la conscience atteste nos rapports, notre liaison (la possibilité du passage) avec un autre monde, une force intérieure indépendante et un état en dehors de l'individualité commune. Là-dessus repose seule la possibilité de l'empirisme actif. Nous ne devenons physiciens que lorsque nous faisons des substances et des forces imaginatives la mesure des substances et des forces de la nature

* * *

C'est un trait significatif en beaucoup de contes, que, lorsque une chose impossible devient possible, en même temps une autre chose impossible devient possible aussi ; que, lorsque l'homme se vainc lui-même, il vainc aussi la nature ; et un prodige a lieu qui lui accorde l'agréable opposé dans le moment que le désagréable contraire lui devient agréable. Ce sont là les conditions magiques. Par exemple, un ours sera changé en prince mais seulement dans l'instant où l'ours sera aimé. Peut-être qu'une transformation pareille aurait lieu si l'homme parvenait à aimer le mal dans l'univers ; dans l'instant qu'il commencerait à aimer la maladie ou la douleur il se pourrait que la volupté la plus enivrante reposât dans ses bras et que le plaisir positif le plus haut le pénétrât. La maladie ne pourrait-elle être un moyen vers une synthèse plus haute ? Et plus la maladie est épouvantable plus haute peut être la volupté qui y est cachée ? Chaque maladie est peut-être le commencement nécessaire de l'union plus intime de deux êtres, le commencement fatal de l'amour. L'homme peut ainsi devenir enthousiaste de la maladie et de la douleur, et considérer la mort, avant tout, comme une union plus étroite d'êtres aimants. Le meilleur ne commence-t-il point partout par la maladie ? La demie-maladie est un mal, la maladie totale une volupté ; et d'essence supérieure... La douleur se laisserait-elle détruire dans le monde, comme le mal ? Est-ce que la poésie détruirait la douleur comme la morale détruit le mal ? Le cœur qui est bon ne va pas à la vertu par le mal mais par la philosophie. Il n'y a ni mal ni douleur absolus. Il est possible que l'homme se rende par degrés absolument méchant et crée également de la sorte une douleur absolue ; mais l'un et l'autre sont des produits artificiels, que l'homme détruira simplement selon les lois de la morale et de la poésie, sans y croire, sans les admettre. — Toute douleur et tout mal sont isolés et isolants ; c'est le principe de la séparation. Par la réunion la séparation cesse et ne cesse pas ; mais le mal et la douleur en tant que séparation et réunion apparentes, cessent en effet par séparation et réunion véritables qui n'existent qu'alternativement. — J'anéantis le mal, la douleur, en philosophant. C'est une élévation, une direction du mal et de la douleur sur

eux-mêmes, ce qui a lieu, en sens inverse, pour le bien, la volupté etc.

* * *

Il est étrange que le fond propre de la cruauté soit la volupté.

* * *

Il est assez étonnant, que depuis longtemps l'association de la volupté, de la religion et de la cruauté, n'ait pas rendu les hommes attentifs à leur parenté intime et à leur tendance commune...

* * *

On peut toujours accorder que l'homme a une tendance prépondérante au mal ; il est d'une nature d'autant meilleure, car seuls les dissemblables s'attirent.

* * *

Les méchants doivent faire le mal par haine des méchants. Ils croient que tout est mal ; et par là, leur penchant à détruire devient fort naturel ; car de même que le bien est l'élément conservateur, le mal est l'élément destructeur. Ceci se détruit finalement soi-même, et l'idée même s'en contredit ; tandis que cela s'affirme soi-même et existe et perdure en soi. Les méchants doivent mal agir, à la fois contre et avec leur volonté ; ils sentent que chacun de leurs coups les frappe eux-mêmes ; et cependant ne peuvent s'empêcher de frapper. La méchanceté n'est qu'une maladie des sentiments, qui a son siège dans la raison ; et c'est pourquoi elle est si têtue et ne peut être guérie que par un miracle...

* * *

Dans la morale de Fichte sont les considérations les plus importantes sur la morale. La morale ne dit rien de déterminé ; elle est la conscience ; un simple Juge sans lois. Elle ordonne sans intermédiaire mais toujours spécialement. Elle est toute entière résolution. Les lois sont absolument opposées à la morale.

* * *

Spinoza et d'autres, ont avec un instinct singulier cherché tout dans la théologie, fait de la théologie le siège de l'intelligence. L'idée spinozienne d'une science catégorique, impérative, belle ou complète, d'une science qui se satisfait en elle-même, d'une science anihilant toutes les autres et les abrogeant agréablement, bref, d'une science voluptueuse (idée qui est au fond de tout mysticisme) est extrêmement intéressante. — La morale, en tant qu'elle repose sur la lutte contre les penchants sensuels, n'est-elle pas elle-même voluptueuse, véritable Eudémonisme ?

* * *

Si un homme, tout à coup, croyait vraiment qu'il est moral ; il le serait.

* * *

Il me semble qu'en nos jours se généralise une tendance à cacher le monde extérieur sous des voiles artificiels ; à avoir honte devant la nature nue, et à ajouter, par le secret et le mystère, je ne sais quelle obscure force spirituelle aux choses des sens. La tendance, certes, est romantique ; seulement, elle n'est pas favorable à la clarté et à l'innocence puérile. Ceci est surtout notable dans les relations sexuelles.

* * *

Chaque vertu suppose une innocence spécifique. L'innocence est un instinct moral. La vertu est la prose, l'innocence la poésie. Il y a une innocence fruste et une innocence cultivée. La vertu disparaîtra et deviendra innocence.

* * *

La pudeur est bien une sensation de profanation. On ne devrait s'occuper qu'en grand secret de l'amitié, de l'amour et de la piété. Il ne faudrait en parler qu'en de rares et intimes moments ; et s'entendre en silence sur ces choses. Bien des choses sont trop

déliçates pour qu'on puisse les penser, et à plus forte raison, pour qu'on puisse en parler.

* * *

L'innocence et l'ignorance sont sœurs. Mais il y a des sœurs nobles et vulgaires. L'innocence et l'ignorance vulgaires sont mortelles. Elles ont de beaux visages, mais éphémères et insignifiants. Les sœurs nobles sont immortelles. Leur haute stature est inaltérable et leur face reflète éternellement la clarté du Paradis. Toutes deux habitent le ciel et ne visitent que les hommes les plus nobles et les mieux éprouvés.

* *

Dieu est un concept mêlé. Il est né de l'union de toutes les puissances de l'âme, par le moyen d'une révélation morale.

* * *

Il faut que la situation juridique devienne une situation morale; et alors, toutes les séparations et toutes les déterminations tombent d'elles-mêmes; et chacun est et possède tout, sans que ce soit au détriment des autres. — Les mathématiques ne se rapportent qu'au droit; à la nature juridique et à l'art; non à la nature magique et à l'art. L'un et l'autre ne deviennent magiques que par la moralisation. L'Amour est le fond de la possibilité de la magie. L'amour travaille magiquement. — Tout être sera changé en un avoir; être est unilatéral, avoir synthétique, libéral.

* * *

Le bien est moralité. La beauté est le bien objectif. La vérité le bien subjectif. Toutes deux se rapportent à la nature inintelligente. En un être doué de raison le droit est analogue à la vérité, le bien à la beauté.

* * *

Le système de la morale doit devenir le système de la nature. Toutes les maladies ressemblent au péché, en ceci que ce sont des

transcendances, toutes nos maladies sont toutes des phénomènes d'une sensation sublimée, qui veut se transformer en forces supérieures. Comme l'homme voulut devenir Dieu, il pécha. — Les maladies des plantes sont des animalisations, celles des animaux des rationalisations, celles des pierres des végétations. Est-ce que chaque plante ne correspondrait pas à une pierre et à un animal? Les plantes sont des pierres mortes, les animaux des plantes mortes...

* * *

La nature deviendra morale ; nous sommes les maîtres qui l'instruisent, ses tangentes morales, ses charmes moraux. — La moralité se laisse-t-elle, comme l'esprit, etc. objectiver et organiser ?

* * *

L'idéal de la moralité n'a pas de rival plus dangereux que l'idéal de la force suprême, de la vie plus puissante, qu'on a nommé aussi (au fond très-justement, mais, dans le sens qu'on y attachait, très-faussement) l'idéal de la grandeur Esthétique. C'est le maximum des barbares ; et il a malheureusement, en ces temps de culture égarée, fait un grand nombre de prosélytes, justement parmi les plus débiles. Par cet idéal, l'homme devient un Esprit-brute, un mélange, dont l'esprit brutal a précisément pour les faibles une brutale puissance d'attraction.

* * *

La nature sera morale, lorsque par amour véritable pour l'art, elle se donnera à l'art, fera ce que veut l'art. Et l'art sera moral, lorsque par amour véritable pour la nature, il vivra pour la nature, et travaillera avec elle. Il faut que tous deux le fassent en même temps, par leur propre choix, pour eux-mêmes, et par le choix d'autrui, pour autrui. Il faut qu'en eux-mêmes ils se rencontrent avec les autres, et dans les autres avec eux-mêmes.

* * *

La psychologie humaine, comme la science en général, considérera-t-elle l'homme simplement comme un tout, comme un

système (et simplement de haut en bas) et la psychologie en général n'aura-t-elle affaire qu'avec des *tout* ? Alors, la psychologie et la physiologie me semblent absolument unes et l'âme ne serait que le principe du système, ne serait que substance ; son séjour serait le ciel. La physiologie en général serait la psychologie universelle, et la nature et l'âme seraient unes aussi ; puisque dans la nature n'est compris que l'esprit du tout, le principe substantiel. — Il faut ainsi séparer Dieu et la Nature.

Dieu n'a rien à faire avec la nature ; il est le but de la nature, ce avec quoi il faut qu'elle s'harmonise un jour. La nature deviendra morale. — Le Dieu moral est une chose bien plus haute que le Dieu magique. — Il faut que nous tâchions à devenir Mages pour pouvoir être vraiment moraux. Plus on est moral plus on est en harmonie avec Dieu, plus on est divin, plus on est uni à Dieu. Dieu ne nous devient perceptible que par le sens moral. Le sens moral est le sens de l'être, sans affection extérieure, le sens de l'union, le sens du suprême, le sens de l'harmonie, le sens de l'être et de la vie librement choisis et trouvés et cependant communs, le sens de la chose en soi, le vrai sens de la divination (deviner, percevoir une chose, sans motif, sans contact). Le mot sens qui se rapporte à une connaissance immédiate, à un contact, à un mélange n'est pas tout à fait propre ici. Mais c'est une expression infinie. Le propre ne peut être exprimé ici qu'approximativement, faute de mieux. C'est non-sens ou sens *gegen den Fenes nicht — sinn ist* — Agir moralement et agir religieusement sont ainsi deux choses le plus intimement unies. On aura entièrement en vue l'harmonie intérieure et extérieure ; on accomplira à la fois la loi et la volonté de Dieu, l'une et l'autre pour lui-même. Il y a ainsi une manière d'agir morale, unilatérale, et une manière d'agir religieuse, unilatérale.

* * *

Les miracles peuvent-ils convaincre ? ou bien la véritable conviction, cette fonction la plus haute de notre âme et de notre personnalité, serait elle le seul vrai miracle annonçant Dieu ? Chaque miracle doit demeurer en nous, isolé, sans lien avec le reste de notre conscience, un rêve. Mais une profonde conviction

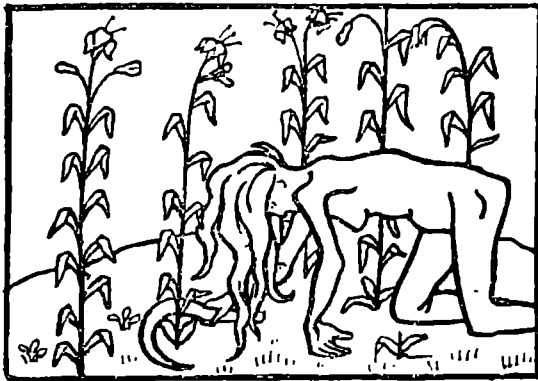
morale, une contemplation divine, voilà qui serait un vrai miracle demeurant réel.

* * *

Est-ce que certaines bornes intellectuelles, ou certaines imperfections existeraient à cause de, ou pour la religion, comme la détresse existe à cause de ou pour l'amour ? Nous nous sommes faits hommes pour être alliés, d'une manière infinie, avec les transmondains même ; et nous avons choisi un Dieu pour roi. Déduction des esprits et des êtres de la raison. Nos rapports avec eux. Il n'y a pas de bornes au progrès intellectuel, mais nous mettrons telles bornes ad hunc actum, transitoires, nous serons à la fois limités et illimités ; nous pourrions faire des miracles, mais nous n'en voudrions point faire. Nous pourrions tout savoir, mais ne le voudrions pas. Avec l'éducation vraie de notre volonté progresse aussi l'éducation de notre pouvoir et de notre savoir. Dans le moment que nous serons parfaitement moraux, nous pourrions faire des miracles, c-à-d., dans le moment où nous ne voulons pas en faire, tout au plus des miracles moraux. (Le, Christ). Le miracle suprême est un acte vertueux, un acte de la libre détermination.

NOVALIS.

(traduit par MAURICE MAETERLINCK).



LES CATHÉDRALES.

Au fond du chœur sacerdotal
 Sous un encadrement de cires qui se figent
 — Or, argent, diamant, cristal —
 Lourds de siècles et de prestiges,
 Pendant les vêpres, quand les soirs
 Aux longues prières invitent,
 Ils s'imposent, les ostensoirs
 Dont les fixes regards méditent.

Ils conservent, flammés de feu,
 Pour l'universelle amnistie
 Le baiser blanc du dernier Dieu
 Tombé sur terre en une hostie.

Et l'église, comme un palais de bijoux noirs
 Dont les châsses d'argent et d'ombre
 Taisent leurs cris de métaux sombres,
 Par l'élan clair de ses colonnes exulte
 Et dresse en faisceaux d'arcs et en voussoirs,
 Jusqu'au faite, l'éternité du culte.

Sous un encadrement de cires qui pleurent
 Par à travers les temps, les jours, les heures,
 Brûlés de soir, les ostensoirs
 Sont le seul cœur de la croyance
 Qui luit encor, cristal et or,
 Dans les villes de la démence.

Delors, le bourdon sonne et sonne,
 À grand battant tannant,
 De longs regrets, pareils aux râles,
 Vers le passé des cathédrales ;
 Et les foules qui tiennent droits
 Pour refléter le ciel le miroir de leur foi
 Réunissent à ces appels leurs âmes
 Autour des ostensoirs en flammes

*Oh, ces foules, ces foules
Et la misère et la détresse qui les foulent
Depuis toujours, comme des houles.*

*Voici les pauvres gens des noueuses ruelles
Barrant de croix avec leurs bras tendus
L'ombre qui dort dans les chapelles*

— *Oh, ces foules, ces foules
Et la misère et la détresse qui les foulent —*

*Voici les corps usés, voici les cœurs fendus
Voici les cœurs lamentables des veuves
En qui les larmes pleuvent,
Continûment, depuis des ans.*

— *Oh, ces foules, ces foules
Et la misère et la détresse qui les foulent. —*

*Voici les pilotes du port
Dont les flots brassent le sort ;
Voici les travailleurs cassés de peine
Aux six coups de marteaux des jours de la semaine.*

— *Oh ! ces foules, ces foules !
Et la misère et la détresse qui les foulent —*

*Voici les enfants las de leur sang morne
Et qui mendient et qui s'offrent au coin des bornes.*

— *Oh ! ces foules, ces foules !
Et la misère et la détresse qui les foulent —*

*Voici les boutiquiers des quartiers vieux
Limant sur l'établi leur sort méticuleux.*

— *Oh ! ces foules, ces foules !
Et la misère et la détresse qui les foulent —*

*Voici les marguilliers pacifiques et mous
Qui font craquer leur stalle en pliant leurs genoux.*

*— Oh ces foules, ces foules !
Et la misère et la détresse qui les foulent —*

*Voici les armateurs dont les bateaux de fer
Fortune au vent, tanguent parmi la mer.*

*— Oh ! ces foules, ces foules !
Et la misère et la détresse qui les foulent !*

*Voici les grands bourgeois de droit divin
Qui bâtissent sur Dieu la maison de leur gain.*

*Oh ces foules, ces foules
Et la misère et la détresse qui les foulent
Comme des houles.*

*Dans le temple orné de gloires translucides,
Ce qui lutte contre la vie ardente et dégainée
L'humble douceur et la prière illuminée
Traînent en noir, parmi les nefs et les absides.*

*Ce qui survit de la vieille mélancolie
Qui descendit, un soir, à genoux du calvaire
Languit depuis mille ans et tremble et persévère
En un vieux chant qui pleure à vêpres et à complies.*

*Ce qui reste d'autorité tragique
Au roi, au juge et au bourreau,
Se cache, ainsi qu'un sceptre en un fourreau
Au fond d'un texte léthargique.*

*Ce qui depuis le temps des peurs affirmatives
De cœur en cœur passe du père au fils
La blanche foi pareille au lys
S'épuise et s'évapore en myrrhe exaltative.*

*Enfin, tout ce qui fut jadis la vie étale
 Dans les cathédrales impériales
 S'éteint avec solennité
 Les yeux pâles de fixité
 Vers le dogme qui meurt de mort mentale.*

*Les ostensoirs ornés de soir
 Sur les villes échafaudées
 En toits de verre et de cristal,
 Du haut du chœur sacerdotal
 Tendent la croix des gothiques idées.*

*Ils s'imposent encor dans l'or des clairs dimanches
 — Toussaint, Noël, Pâques et Pentecôtes blanches —
 Ils s'imposent dans l'or et dans l'encens et dans la fête
 Du grand orgue battant du vol de ses tempêtes
 Les chapiteaux rouges et les voûtes vermeilles ;
 Ils sont une âme en du soleil
 Qui vit de vieux silence et d'antique mystère
 Autoritaire.*

*Mais aussitôt que s'éteint le cantique
 Et l'antienne ardente et prismatique,
 Un deuil d'encens évaporé s'empreint
 Sur les trépieds d'argent et les autels d'airain ;
 Et les vitraux, grands de siècles agenouillés
 Devant le Christ, avec leurs papes immobiles
 Et leurs martyrs et leurs héros — semblent trembler
 Au bruit d'un train lointain qui passe sur la ville.*

EMILE VERHAEREN.



L'IDÉAL TROUPEAU.

*L*e troupeau vain de mes désirs
Pleure à brouter la fleur humaine.
Quelle herbe idéale choisir
Au troupeau morne que je mène ?

*La terre est verte follement
De baumes et de viatiques,
Et mes agneaux s'en vont bêlant
Leur pauvre faim de fleurs mystiques...*

*Ont-ils rêvé d'un dieu berger ?
Le long du jour ils rôdent, rôdent,
Sans pouvoir à peine toucher
Aux bonnes plaines d'émeraude ;*

*Et la nuit leurs yeux clos se baignent
De lunes blanchement florées,
Cependant que la lune saigne
Sur la funèbre bergerie...*

1 sept. 1894.

VICTOR REMOUCHAMPS.



LES GUIDES.

Nous les avons rencontrés souvent, ça et là, par les montagnes et les vallées ; parfois ils s'étaient joints à nous pour de trop difficiles passages, et, lorsqu'ensuite nous songions à eux, leur vie nous sembla belle et simple et cela nous fit penser.

A fend surtout ils étaient là, dans le rude hameau, comme d'autres arbres plus robustes parmi les autres, — parmi les autres maigres arbres qui poussent encore leurs branches dans l'air rare. Raides et frustes, leurs veines gonflées de sang rouge comme d'une sève résineuse, ils étaient bien les frères de ces gros troncs non équarris que l'on entasse, badigeonnés de goudron rouge, et qui fixés par des clous primitifs, encastrés les uns dans les autres à chaque angle, se dressent en résistantes murailles et forment des maisons pour les hommes. Il est leur frère aussi par sa force bourrue, le torrent qui, au fond de la gorge, bondit, frappe en sursaut et se brise dans le roc ; et tels ils sont, rudes et rouges quant à l'aspect, de parole haute et brève, la prunelle brillante et de larges fronts sans ruse.

Frères de ces choses, ils les connaissent et sans doute se retrouvent en elles, comme il y a entre elles toutes un simple et magnifique accord. La nature est très pauvre, ici, mais amie et parlante. Si haut qu'elle peut monter, elle tache de sourire. Pour s'enchanter dans la lumière le sol se vêt de mousses d'où jaillit l'aconit agitant sa hampe bleue ; plus haut sont les saxifrages aux corolles vertes et rosées, plus haut encore le rare Edelweiss ; plus haut... — mais il ne reste que du lichen. Et puis la neige, c'est la Neige, toute la Neige qui purifie la terre, la laisse glorifiée de miroitants scintils et, rayonnante sous son gel nitide, la conduit nuptiale aux limites du ciel.

Bien loin au dessous de la neige, du fond des vallées qu'elles paturent, les aumailles massives saluent les hommes de leurs clo-

chettes au grave cristal ; et des moutons noirs par troupeaux, et des chèvres, d'ici, de là, sautelantes et par groupes, curieux et confiants accourent des plus lointains rochers. Les chèvres sont douces, jolies par leur vive allure et belles d'un long poil souple. Plusieurs nous suivirent parfois jusque sur la moraine.

Les guides sourient à leurs bonds soudains, de pierre en pierre, jusqu'à l'abîme ; ils reconnaissent en elles peut-être des sœurs plus adroites et s'ils les taquinent d'un caillou lancé, elles ne s'en effraient point, le sachant amical.

* * *

Or tous, à Fend ils étaient là. Hans au poil rouge et Grégor ; Veit, Erich, Anton, Oswald ; et les deux Aloïs et le vieux Spechtel au dur pied et Hiéronymus qui porte longues ses boucles.

Dès l'aube ils paraissaient, non sans leurs haches à neige qu'ils manient comme en une caresse puis vont ranger contre le mur. On les voit entrer, sortir, un instant flâner, et tous enfin s'immobilisent. Paisibles et constants, ils fument, ils boivent et se caressent la barbe ; et si quelque chose un moment les arrête, bientôt ils ont repris leur coutumier travail et boi vent, et se caressent la barbe, et fument en silence.

Parfois l'un d'eux se lève, Aloïs le borgne, ou bien l'énorme Veit, et sur ses hanches qu'il balance, une épaule en avant penchée comme pour la lutte, il s'en va rôder au-devant du temps. Et c'est Grégor, ou c'est Oswald, ou c'est Erich aux vastes mains qui tout à coup vide sa pipe, louche vers la servante et recommande ainsi qu'on lui apporte à boire. Sans s'émouvoir jamais, avec simplicité, ils boivent, ils fument, ils se caressent la barbe. — Mais voici qu'Aloïs est rentré, le front plus terriblement rouge : il pleut, il pleut par folles ondées. Alors, l'un après l'autre, les guides paraissent s'agiter ; ils secouent la cendre des pipes, ils se couchent sur les bancs de bois, ferment les yeux placidement et dorment jusqu'au soleil.

Même à l'heure joviale du réveil, les guides ne mènent point tapage, car ils sont des gens taciturnes : les guides ont la voix haute et brève, mais rare. Ils ne parlent point de la neige, ils ne parlent point des éternelles glaces, ils ne parlent point des moraines. Peut-être que chacun d'eux tient en secret

toute sa pensée tendue vers la montagne, comme sous un regard fixe ?.. On ne le sait. Ils dorment, ils fument, ils boivent, — ils dorment. Et cependant ils sont les conducteurs de nos pas sur la neige, ceux-ci, et le voyage est toute leur destinée. Voici leurs faces rudes, leurs pieds carrés, leurs fronts sans ruse. Ils dorment. La chaleur de la salle est consolante, cela est certain, et la bière leur fut une amie lourde et bonne : ils dorment jusqu'au soleil.

Or, que vienne un passant, les voilà tous dressés, et l'un d'eux, vite choisi, se lève; son pas résonne, la hache est prise, le fracas de la porte annonce un départ : là-bas, sur le sentier pierreux, déjà s'aperçoit l'homme qui marche. Il marche inconscient et fort ; il va, le front penché, les yeux brillants, le dos en voute comme sous un fardeau, et de son pas égal, sans hâte, résigné, — en vérité, regardez-le ! — il guide l'Etranger vers la région des nuages, là où le souffle manque aux poitrines humaines.

Hochjoch, septembre.

ALBERT MOCKEL.



VERS L'ÂME (1)

Et j'ai vu que cela aussi était vanité..
 (L'Écclésiaste)

J'ai tenté de me connaître. Je sais que l'œuvre est impossible. Nous autres, hommes, nous avons dû inventer les dieux qui réalisent nos espoirs...

Je n'ai pour toute science que l'angoisse infinie de moi et de tout. Je ne crois qu'au mystère ; nous sommes les fantômes aveugles d'une éternelle nuit.

En ces lignes, j'ai voulu simplement noter la misère et l'ironie de nos pèlerinages. Dans notre marche vers le Rêve, avançons-nous, reculons-nous ? Je n'ose rien affirmer. Et quel est le but de la Vie ? *Savoir* ou *jouir* ? L'illusion du vrai ou l'illusion du bon-heur ? Nous n'avons aucune certitude...

Nos livres sont vains, nos lèvres sont vaines. Qui nous dira le dernier mot ? Le silence universel.

Je voudrais espérer ; je ne sais qu'aspirer. Je suis un triste enfant hanté par le doute — le doute qui est la foi dont on souffre...

* * *

Afin de voir un peu mon âme s'épanouir, je me suis exilé du soleil. L'ombre est meilleure — et la Chimère.. Mais il faudrait l'absolu pour l'entière éclosion spirituelle.

Mon Dieu, quelle chose formidable que d'exister ! Le néant ne serait-il pas plus naturel ? Et que veulent toutes ces voix d'ici avec leurs chants et leurs paroles ?

N'avoir jamais été ou n'être plus, voilà la question — N'être plus ! Il reste de l'espoir en la tombe...

(1) Fragments d'un livre à paraître.

J'aurais aimé me dire. J'aurais aimé me surprendre en ma clarté réelle. Mais vivre, c'est changer sans cesse.. Que l'on m'invente un miroir qui fixe le vertige ! Notre existence ne suffit pas à refléter notre âme. Quand je mourrai, je n'aurai pas vécu toute mon âme..

Je ne puis donner d'elle ici que des lueurs, que des mirages bien plutôt.. Vous ne saurez pas qui je suis; vous ne saurez même pas qui je crois être. *Mais je me laisse être sincère.*

Vous ne connaîtrez de moi que certaines manifestations externes — que le seul frisson humain. Vous me prendrez selon ma chair, selon mon idéal aussi. Je vous échappe selon mon âme

Surtout, je ne prétends édifier aucun système. Je suis un philosophe impulsif qui chercha sa lumière en lui seul, avec des yeux strictement ingénus..

N'attendez pas la clarté vraie. Pourtant, je veux dire ma vision,..

Car elle est le songe loyal et *documentaire* d'une âme.

LES PASSIONS

Au seuil de mon voyage mystique, les Passions sont venues danser devant mes yeux — et j'ai connu les fièvres monstrueuses. J'ai vu revivre — Idéal noir, Idéal rouge — les langueurs folles qui s'enchantent de beauté...

J'ai vu refflorir l'Olympe où les Grecs font s'aimer les corps souverains; et, le long des siècles, l'amour harmonique et sain avec l'adolescence éblouissante des lignes....

Les visions étaient aigues et nettes comme des péchés vivants..

J'ai vu, en des jardins de Babylone, les actes suprêmes qui divinisent vers l'abîme; les actes qui font de l'homme comme un dieu d'ombre, comme un dieu sombre: J'ai vu, afin d'en connaître la vanité, tous les lyrismes de la chair, toutes les misères de la chair, toutes les géhennes de la chair..

Mes yeux se sont brûlés à des enfers de joies, à des enfers fastueux comme des ciels, infinis comme l'amour, graves comme des souffrances...

La honte me perçait le cœur de sa blessure sensuelle — comme un glaive d'orgueil ! J'ai songé les infinis où l'homme s'exaspère afin d'y puiser un délice ; j'ai vu se tordre les rancœurs en des frissons démoniaques ; j'ai entendu gémir, aux pays de folie — plus loin que les palais, soie et or, dans Ecbatane — toute la prière impossible vers le mal, toute l'angoisse des voluptés qui ne sauraient jaillir.

O le funèbre et sanglotant et pourtant ingénu poème de la Chair !

On eût dit que les fresques saignaient, tant la vision se révélait maudite..... Alors j'éteignis les mauvaises féeries.

Une tristesse fraîche m'envahit ; mes yeux s'emplirent de candeurs.

Et je me suis tourné, plein d'espairs et de pardons, vers le mystère silencieux de l'Ame.

DE LA MORT

Une tombe s'ouvre — et c'est peut-être un ciel qui se révèle. — Des yeux sont clos — et c'est peut-être vers un Dieu. Mais il faudrait une certitude, car toute énigme est implacable d'être une énigme, et il n'y a que de l'énigme. Notre lot est de ne jamais connaître la splendeur totale ensevelie au fond des choses. Nous sommes faits pour ramper sur la surface de tout, et pour nous éblouir de phantasmes. Nos espoirs sont d'impérieux besoins de joies. Nous n'avons que de pauvres petites vérités humaines ; un peu de science pour enfants ; nuages dans l'azur, étincelles dans la nuit. Mais nous enchantons notre mal avec des phrases, des ténèbres, de la simplesse et de l'orgueil.

Nous pouvons compter toutes les fleurs de nos jardins et toutes les herbes du cimetière, nous ignorerons toujours où vont les racines de la vie et de la mort.

La chambre est close inexorablement où veillent nos destinés. Le palais se dresse, plein de choses formidables et royales, mais nous n'entrons jamais dans le palais.

Naître n'est rien ; il faut renaître.. Nous sommes peut-être de la chair à dieux, peut-être de l'engrais..

Et, pour savoir, la volonté ne suffit pas, et le génie ne suffit pas, et le calvaire ne suffit pas. Croire est cependant trop infime ; croire n'est, en somme, qu'espérer ; croire n'est encore qu'une illusions.

Je ne sais plus me bercer d'illusions.

Mon âme crie vers une splendeur définitive ; mon âme attend, au long des heures vaines, le géant profond qui la terrasse ; mon âme est ivre de savoir — et saurait humblement.

Aucun écho suprême n'arrive ; l'au-delà ne veut pas éclater...

L' A B I M E

D'avoir conquis un Idéal n'a pas fait éclore en moi la joie, et je sens que ma douceur s'est élargie avec mon âme...

L'âme est une splendeur triste ; l'âme est effrayante comme une immensité qui souffre.. Qu'ai-je recueilli de toutes mes fièvres ? Des angoisses nouvelles.. Et c'est la curiosité d'une mélancolie vierge qui m'incite à troubler mon silence....

Je pourrais laisser dormir l'onde psychique et ne pas y éveiller les sanglots latents, mais je ne sais quel orgueil ou quelle fatalité me pousse vers d'inédites aventures.

Le lac de notre âme est profond, et chaque goutte en est une larme... Il me serait si facile de m'étendre à son bord et de laisser en l'eau la seule vie apparente se mirer !

J'aurais des yeux très doux que charmerait l'azur ; je m'alignerais de cygnes lents, de roseaux mystiques, de nénuphars pâlés.. Je connaîtrais la sérénité des petites existences rêveuses.

Je serais Narcisse un peu — et croirais à mon sourire.....

* * *

Pourquoi faut-il que je brise l'illusion? Pourquoi faut-il que je jette ma sonde infatigable et vaine et que je tue les nymphéas, les roseaux et les cygnes?

J'ai longtemps cru que le lac enfin se rendrait, mais le lac de l'âme est un gouffre absolu — et toute sonde y est infime, et toute lumière y agonise..

Je voyais parfois, au bout de mes efforts, s'évanouir tout un flot de ténèbres mortes et un peu de l'Enigme divine transparaître.....

Mais l'ombre n'a palpité que de mirages humains...

VICTOR REMOUCHAMPS.



D É C O R S

XXXI.

Par dessus le pluvial et gras décembre des rues, de fumeuses nuées s'échevèlent. Vue d'à mi-côte, la ville comme une houle immobile s'étend, terne et vague, vers un lointain de forêts et de monts indistincts. Des cieux obtus, une invisible pluie se distille, qui plaque une moiteur au front des édifices.

Voici que le soleil, enclos aux courtines sales des nuées, exhale en un sursaut toute sa fièvre; l'onde sans force de sa clarté coule aux rives du crépuscule, le ciel s'irrite et maladivement se dore, et la fauve et livide lueur inonde le paysage d'un jour empoisonné. Toute couleur se décompose parmi la rancune de la lumière. Et soudain s'exaspère la flambée prisonnière, elle crève le voile du couchant pour cribler d'une averse d'or tout un quartier surgi dans la pénombre. Ce coin du site brûle, pétille, s'aveugle d'éclairs et se consume, et les pluies tendues irisant l'incendie, le triomphe fleurit tout à coup d'un arc-en-ciel vermeil et sacré, bandeau de songe et d'enfance qui nue vainement la rancœur du décor. Car l'ennui s'établit avec les ombres, l'ondée a tôt dilué les prestiges de l'hallucinatoire banderole, et le solcil enfouit son dernier râle dans les charpies maussades de l'horizon. Tout s'éteint et la nuit sur la ville en sueur va semer sa laine impalpable.

CHARLES DELCHEVALERIE.



LA FILEUSE.

à ma jeune Sœur.

*En l'appel de lointains clochers angélusants
 Dans le jour qui bleuit prolongeant leur prière,
 La sourieuse enfant aux cheveux de lumière
 Déroule un songe d'or sur son rouet d'argent.*

*Ses pas comme des fleurs se posent dans les mousses
 Que l'aiguail vespéral mouille de diamants,
 Et les oiseaux, pour écouter ses chansons douces,
 Ont cessé d'égrèner les perles de leurs chants.*

*Les vieux pommiers, ainsi que pour un jubilé,
 De flocons parfumés et blancs ont étoilé
 Les sentes que le crépuscule subtilise.*

*— La fileuse dévide ainsi qu'un rêve blond
 Le clair de lune calme et baignant de rayons
 Sa beauté, dans la paix du soir qui s'angélise.*

PAYSAGE D'AUTOMNE.

à Antonio Marqués.

*En la brume montant des gazons blancs de givre,
 Les vieux arbres, songeant aux lourds étés vermeils,
 Bercent dans l'azur, en un rêve de revivre,
 Leurs feuillages dorés d'avoir bu du soleil.*

*Le château dort, bien clos, renversant ses tourelles
En l'étang de silence où glissent des poissons ;
Et des glaïeuls jaunis dardent leurs feuilles grêles
Aux bords où les iris miraient leurs longs frissons.*

*— La bise a dispersé l'or des frondaisons lasses
Dans les sentes, et sur l'eau sourde des bassins ;
Un jet d'eau s'égrénant parmi les boulingrins
S'églore vers la solitude des terrasses.*

*Comme des mains encor, vers la paix des chemins,
Les buissons étendent le geste de leurs branches
Que frôlaient, en passant, de leurs tuniques blanches,
Les couples chuchoteurs, par les couchants sereins.*

*— L'âme des arbres morts dans le parc morne rôde,
Avec le souvenir de mes chansons d'amant,
Mélant leurs mots lointains à l'écho décevant
Du rire d'une femme aux clairs yeux d'émeraude.*

ÉVOCATION.

pour Fritz van Loo
en souvenir des soirées du Réveil.

*C'est l'heure où le soir bleu qui va mourir se teinte
De pourpre, et le ciel clair s'emplit d'astres vermeils ;
A l'horizon féérique où rougoie le soleil,
En l'envol des sons purs du carillon qui tinte,
Voltige l'âme vaporeuse des lutins
Et le souvenir blond des bergers et des Gilles,
Des Pierrots blancs et des Colombines agiles,
Dansant parmi la brume en robes de satin.*

— *Sur les pignons noircis, autour des cheminées
D'où montent des aigrettes grises de fumée,
Autour des clochers, noirs dans le ciel de rubis,
Figeant en le jour mort leurs rêves engourdis,
Dans les bosquets lointains où des feux clairs s'allument
Et que ceint l'onduleuse écharpe de la brume,
Par dessus les canaux où l'eau rêve, berçant
Les vieux bateaux pansus aux agrès gémissants,
Ils déroulent leur sarabande fantastique
Comme un serpent de soie aux reflets magnifiques.*

— *Puis ils viennent autour des poètes rêveurs,
— Impalpable guirlande aux ironiques fleurs, —
Ceindre de leur blancheur la bêteur de leurs tempes ;
Et dans les rayons d'or qui filtrent de la lampe
Et l'âme des tabacs, en anneaux fraternels,
Ils tordent leurs couleurs discrètes de pastels.*

— *S'envolant à nouveau par la croisée ouverte,
Ils reprennent leur ronde en la ville déserte,
Et parmi les lueurs rosant le soir muet
Prélude doucement un lointain menuet.
Comme il en rôde aux plis des jabots de dentelle,
Un parfum très-subtil à l'air tiède se mêle....*

— *Puis soudain tout s'éteint, disparaît à la fois,
Le menuet, les blanches formes apparues,
Car dans un coin d'ombre discrète s'était tue
L'épINETTE jouant des danses d'autrefois.*

du « *Bachel de Yerville.* »

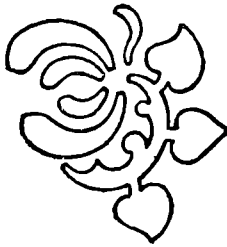
AU JARDIN DES NYMPHES.

Au bord de la fontaine où ses pas l'ont conduite,
Posant l'amphore svelte en un fouillis de fleurs
Et s'accoudant à la margelle qui s'effritte,
La Nymphé aux yeux de nuit et d'or mouillés de pleurs
Sent, — tel un vent qui fait frissonner les grands arbres, —

*L'âpre haine d'un Dieu se lever dans son cœur.
Sa main meurtrit son corps serein comme un beau marbre....
— Mais les buissons, penchant leurs bras consolateurs,
Épandent sur son front la paix de leurs caresses ;
Sous les feuillages vibre un hymne d'allégresse ;
La brise, qui s'éperd en baroles d'amant,
Emporte les parfums des calices tremblants ;
L'azur bleuit la source et rit dans ses prunelles ;
Son âme s'ensolécille d'une joie nouvelle,
Et voyant ses yeux clairs consteller l'eau qui dort,
Elle jongle en rêvant avec des pommes d'or.*

(d'une série)

RODRIGUE SÉRASQUIER.



D'UN PASSANT.

UN MORT.

« ... ses lauriers se changeront sur sa tête en fleurs
d'immortelles, et il mourra dans la tristesse et dans
l'oubli, ne laissant rien, rien de lui !

— Quo sera-t-il donc ? s'écria le père terrifié.

— Il sera comédien ! »

SARAH BERNHARDT.

Au cimetière de..., parmi les tombes en pierre bleue et les simples croix de bois qui bordaient les allées verdies, un buste en bronze, — tache noire dans les teintes claires du ciel d'automne, de la verdure jaunissante et du sol sablonneux, — de loin, brusquement arrêta mon regard. C'était, sur un cou disparaissant entre des épaules trapues, la grosse figure à favoris flottants d'un homme d'une soixantaine d'années peut-être, et, me rapprochant, je me demandai : « quel est ce brave marchand de bières ou cet épicier auquel on a dressé un tel mausolée ? » Sur le socle, une lyre aux cordes entrelacées d'une palme et le nom suivi de ces mots : *Artiste lyrique*. Mais, à la lecture du nom, je m'étais souvenu...

Comment, il était mort ? Il était mort, le Faust de mes premières années de théâtre, le Pierrot du *Tableau parlant*, l'adorable ténor qui, bien que gras et bouffi, faisait rouler des yeux blancs aux vieilles dames abonnées ? Et ce n'était pas dans l'éclat de sa carrière et sur la brèche, — pour ainsi parler, — qu'il était mort : — c'était après avoir bourgeoisement pris du ventre et porté des favoris, après avoir été sans doute bon père, bon époux et électeur de son arrondissement. Oh ! pauvre ami...

Dans *Faust*, il avait un maillot gris-perle dont je me souviens avec un sentiment presque tendre. D'ailleurs, on le soupçonnait d'être amoureux de toutes les Marguerites et de toutes les Juliettes avec lesquelles il chantait ses duos d'amour, et cette imagination ne nuisait pas à ses succès de chanteur. Il lui arrivait aussi de souligner avec esprit et à propos certains passages de ses romances et, un soir que les chœurs avaient fort mal chanté le *Paresseuse fille*, je me rappelle que ce fut, en accompagnant ses

paroles d'un geste d'une gaminerie tout à fait délicieuse, qu'il leur dit : *Passez, passez votre chemin !... »*

Et il était mort, — mort sans qu'on eût prévenu aucun de ses admirateurs d'autrefois ?

Dans le *Tableau parlant*, que l'on reprit un soir pour l'anniversaire de la naissance de Grétry, il avait, à la scène du souper, bu de vrai vin de Champagne et mangé d'authentiques gâteaux à la crème, tant et si bien qu'à la fin de la pièce, — Mon Dieu ! ce sont choses qui arrivaient même à Paris, sa partenaire et lui étaient parfaitement saouls.

Pauvre cher Pierrot !

Il dort à cette heure dans le cimetière de..., loin de la bonne ville où son maillot gris-perle et ses gamineries excitèrent l'enthousiasme des vieilles dames abonnées et des collégiens : il dort et il a fallu que l'un de ces collégiens d'antan passât par hasard devant sa tombe pour le réveiller un instant de son éternel sommeil.

SCHMALZL.

Quelqu'un de très versé dans les langues étrangères me l'a prononcé, ce nom : on dit Schmalzel, et vous voyez que ce n'est pas trop difficile.

Passant un jour par le Pied-du-Pont-des-Arches, — De Coster a parlé de cette rue-là dans son *Ulenspiegel*, — j'avise à la vitrine d'un marchand d'engins de pêche des têtes de marionnettes. — Des têtes de marionnettes ? On s'imagine pouvoir en acheter quand on veut, chez le premier marchand de jouets venu : — erreur, et, pour ma part, j'en avais vainement cherché là et ailleurs. Après m'être étonné comme de raison, j'entrai chez le marchand d'engins de pêche. Au comptoir, un homme maigre, en longue redingote marron, et dont la tête avait une lointaine ressemblance avec celle de Wagner, — front bombé, cheveux en hautes volutes sur le front, nez long et mince. Ayant beaucoup feuilleté le *Tour du monde* autrefois, je me pique de reconnaître à première vue la race à laquelle appartiennent les gens que je coudoie. Mon marchand était allemand, — je précisai : autrichien.

— Vous êtes étranger au pays, lui dis-je pendant qu'il ficelait mon paquet.

-- Je suis du Tyrol, me répondit-il et, m'ayant dit le nom de

son village, il poursuivit : quand je quitte le train, je marche encore deux heures dans la montagne. Des sapins à droite et à gauche, — de grands sapins comme vous n'en avez pas ici et c'est avec leur bois que les paysans de chez nous font cela...

Il me montrait d'un baissement d'yeux les têtes de marionnettes.

— Oui, continua-t-il ; ils travaillent pendant l'hiver, dans une grande, grande chambre, très grande, — parce que la neige, ça ne tombe pas chez nous comme chez vous ; il y en a ça haut dans les rues, contre les portes, partout, et alors, comme ils ne peuvent plus sortir, ils font ces choses-là...

— Vous retournez quelquefois là-bas ?

— Tous les deux ans, oui, Monsieur. Ah ! Et c'est beau, le pays alors, — les grands sapins noirs et qui sentent si bon ! Je retournerai l'année prochaine.

— Bon voyage !

Je payai et je sortis. Dans la rue, une mélancolie me vint. Je me représentai la joie de ce brave homme retournant au pays, là-bas, me disant que je ne le connaissais jamais que par imagination et ce marchand me devint ainsi sympathique. Chaque fois, depuis lors, que je passai par le Pied-du-Pont-des-Arches, j'allai faire une station devant sa vitrine, jusqu'au jour où je la vis fermée : Schmalzl était parti pour ne plus revenir ; il était parti, non pour le Tyrol, mais pour ce pays où nous allons tous, tous, les marchands d'engins de pêche, comme les rois, comme les jolies filles, comme les rêveurs...

LA VEILLEUSE.

Morne compagne des nuits sans sommeil, sombre clarté qui allonge les ombres en tentures de deuil, triste flambeau autour duquel, comme des papillons noirs, viennent tourbillonner toutes les inquiétudes et toutes les angoisses !...

Tu jalannes de tes points lumineux la route de mon passé ; dans l'avenir, hélas ! combien de fois te reverrai-je veillant auprès de moi au chevet d'un malade aimé ? O morne compagne des veilles douloureuses, combien de fois encore ? — jusqu'au jour où, pour moi-même, à mon chevet, on allumera ton mélancolique lumignon, que la mort soufflera en même temps que mon âme ?...

ALFRED LAVACHERY.

TABLETTES.

Publication nouvelle : *L'Idée moderne*, revue bi-mensuelle littéraire, artistique et philosophique. Directeur : Nicolo Chambollan. Rue Notre-Dame-des-Champs, 85.

Ce qu'on y voit de plus nouveau, c'est un verbe créé tout exprès par la rédaction pour l'inauguration de la revue :

« ... pour conclure ce nouvel enseignement, »

Ayons cependant la charité d'apercevoir la une coquille possible : Il faut être indulgent, et ces maudites coquilles s'incrument si fort aux rives étiées par elles que chaque revue en a toujours quelques unes perdues parmi le sable d'or de ses rives. Et souhaitons que ce que nous en disons parvienne au très érudit et patient Trissotin, de *la Plume*, qui, sans méchancelé du resto signale au *Récit* plusieurs coquilles.

.*

M. Charles Morice s'étant enquis auprès du « plus glorieux des écrivains vivants » — (c'est M. Emile Zola) — de ce que cherchent les poètes symbolistes, M. Emile Zola tout aussitôt lui a bâti deux colonnes d'interview, puis il s'est juché dessus fort allègrement, d'où le prêche a continué.

Notons quelques sentences mémorables du Néphélococeryzien nouveau.

« La beauté, je ne sais pas ce que c'est. « La vie ! parlez-moi de la vie ! Je ne « connais qu'elle, je ne crois qu'en elle ! « et pourtant, je suis un artiste, moi « aussi ! Tenez, avez-vous remarqué com- « ment je compose mes livres ? Tout le « monde devrait le voir (1) mais personne ne « me lit, quoique je tiro à cent mille. Qui donc « abuse jamais plus que moi du symbole ? « Mes livres sont des labyrinthes où vous

« trouveriez, en y regardant de près, des « vestibules et des sanctuaires, des lieux « secrets, des corridors sombres, des salles « éclairées. Ce sont des monuments : en un « mot, ils sont « composés ». Mais ce n'est « pas dans une vue de beauté ».

.....

« J'écris mal ! L'auteur de la *Littérature de* « *tout à l'heure* a dit que j'écrivais en style de « journalisme ? Qu'est-ce que ça me fait, si « je récrée la vie, si j'écris vivant ».

.....

Évidemment... et s'il récrée Monsieur Trois-Francs-Cinquante.

Pour achever M. Morice, M. Zola, vulpin et astucieux, lui insinua « que les symbolistes n'avaient pas inventé la littérature ».

Et il a sûrement conclu : « Nous avons tenu le haut du pavé pendant vingt-cinq ans ! »

Le haut... c'est possible, cher maître, mais comme la base du pavé susdit était fort lourde, je nez du Dormeur n'en fût pas moins ébrasé.

.*

S'étant fait interviewer au sujet de *Lourdes* et de polémiques récentes auxquelles prit part un cardinal italien, M' Zola signifié ceci à son interviewer :

« Veuillez je vous prie, relever une légère « erreur que le *Pigaro* a commis en tradui- « sant la lettre du cardinal Rampolla. *Dello* « *Zola*, en italien, ne signifie pas du *Sieur* « *Zola*. Le mot *Sieur* paraîtrait, dans le cas « présent, révéler une sorte de mépris. Il n'en « est rien. *Dello Zola* signifie littéralement : « *du Zola*. Les Italiens disent également : *le* « *Dante, le Tasse*. »

En effet. Et l'on dit aussi *le Gorgon Zola*.

(1) Oh oui !

COLLECTION DU RÉVEIL

chez EDMOND DEMAN, libraire à Bruxelles

Rue d'Arenberg, 16

VIENNENT DE PARAÎTRE :

MAURICE MAETERLINCK : *Alladine et Palomides, Intérieur, la Mort de Tintagiles, trois petits drames pour marionnettes.*

Un volume in-16 raisin sur fort papier vélin teinté

Prix Fr. 3,50

FERNAND ROUSSEL : *Le Bonheur Irréel*

Un volume de proses, in-16 grand-médian, tiré à 250 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder.

Prix Fr. 2,00

DÉPOSITAIRES DU RECUEIL

ANVERS :	Forst, Place de Meir.
BRUXELLES :	Deman, rue d'Arenberg, 16.
—	Doliger, Galeries de la Reine.
GAND :	Engelcke, rue des Foulons.
—	Hoste, rue des Champs.
—	M. Kats, rue Courte du Jour.
LIÉGE :	Gnuscé, rue du Pont-d'Ile.
MALINES :	Heymans, rue du Bruul.
PARIS :	Librairie de l'Art Indépendant, rue de la Chaussée d'Antin, 11.

SOMMAIRE DU NUMÉRO D'AOUT 1894

Novalis (Maurice Maeterlinck, <i>trad.</i>)	<i>Fragments</i>
Emile Verhaeren	<i>Les Cathédrales</i>
Victor Remouchamps	<i>L'Idéal Troupeau</i>
Albert Mockel.	<i>Les Guides</i>
Victor Remouchamps	<i>Vers l'Ame</i>
Charles Delchevalerie	<i>Décors</i>
Rodrigue Sérasquier	<i>La Fileuse</i>
»	<i>Paysage d'Automne</i>
»	<i>Evocation</i>
»	<i>Au jardin des Nymphes</i>
Alfred Lavachery.	<i>D'un Passant</i>

Tablettes

Ornements de G. Lemmen, Ch. Doudelet,
G. Minne et Th. Van Rysselberghe.





Voir le Sommaire à la quatrième page de
la couverture

LE RÉVEIL

(FLANDRE ET WALLONIE)

MENSUEL DE LITTÉRATURE ET D'ART

NOUVELLE SÉRIE

Paraît le dernier jour du mois

Secrétaire de Rédaction : FRÉDÉRIC FRICHE

Administrateurs : } RODRIGUE SÉRASQUIER
 } FLORENT BOSSAERTS

Comité de Rédaction : ALBERT ARNAY, LUCIEN DE BUSSCHER,
CHARLES DELCHEVALERIE, MAX ELSKAMP, FRÉDÉRIC FRICHE, PAUL
GÉRARDY, EDMOND GLESENER, RICHARD LEDENT, MAURICE MAETER-
LINGCK, HENRI MAUBEL, ALBERT MOCKEL, PIERRE M. OLIN, EDMOND
RASSENSOFSE, HENRI DE RÉGNIER, STÉPHANE RICHELLE, GREGOIRE
LE ROY, RODRIGUE SÉRASQUIER, CHARLES VAN LERBERGHE, EMILE
VERHAEREN.

Rédaction, Rue St-Liévin, 306, Gand.

Administration, Rue Neuve St-Pierre, 71, Gand.

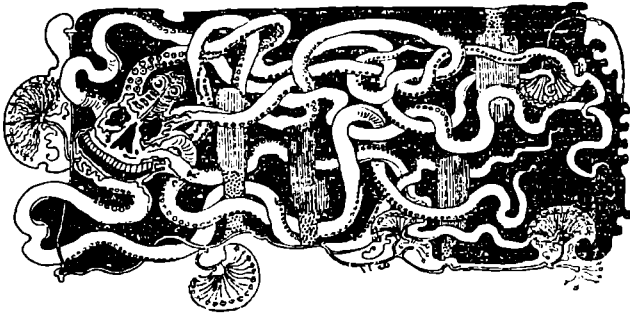
Adresser à la Rédaction tous manuscrits, livres et revues.

ABONNEMENT : *un an* 5 frs. (Étranger 6 francs.)

SÉRIE DU RECUEIL :

- I^{ère} ANNÉE, 1891, (*les Essais*) un volume in-4° de
200 pages. (Quelques exemplaires) fr. 4 00
- II^e ANNÉE, 1892, un volume in-8° raisin de 400 pages
Prix marqué fr. 5 (quelques exemplaires)
Prix majoré. » 12 00
- III^e ANNÉE, 1893, un volume in-8° coquille de
400 pages » 6 00
- L'année 1894 formera un volume in-8° grand-médian de
550 pages environ
-
-

*L'Administration rachèterait au prix fort des exem-
plaires en bon état des nos 4 et 5 de 1892
ainsi que des nos 1 et 3 des **Essais** (1891).*



AMES DE COULEUR.

à Emile Verhaeren.

Ils étaient venus par une route profonde et enfermée, ascendante et dévallante qui serpentait entre des haies grêlées de mûres sauvages et des vergers en côteaux de velours où les arbres bas craquaient sous le poids de leurs fruits.

Devant les premières maisons tapissées d'espaliers, la voiture avait tourné, de l'allure confiante et légère de ceux qui se sentent délivrés des indécisions du voyage et qui arrivent.

Le bruit clair des roues s'étouffa au gazon d'une drève ombreuse qui longeait le parc. D'un élan plus vif ils descendirent dans la vallée.

Le soir approchait. Le clocheton fluet d'ardoises aux lueurs frissonnantes remontait sur lui son lourd manteau de feuillage ; mais le coq, dressé comme pour défier le soleil, chantait encore. Fuyant la ville, Mad et Christian étaient venus s'abriter.

Et ce matin déjà, quel délicieux éveil : toute la campagne dans les limbes, un paysage nuptial qui concevait la vie pour eux. Par la fenêtre ouverte une procession vaporeuse de voiles, un effumement d'ondes bleutées qui se cardaient en spirales au fil de l'air.

Un bouquet fluide et blanc jaillit et se balança dans la blan-

cheur de la brume qui se défit alentour et, sur ce rêve d'eau, la lumière se leva.

La lumière décachait des œufs d'or de la neige. De la rosée aux ailes, des oiseaux partaient pour le ciel. D'autres, avec de petits cris, creusaient leur vol en courbe pour passer sous le soleil bas.

Pris aux mailles de la ruisseuse chanson de l'eau, Mad et Christian se laissèrent être en cette ronde d'âmes de voix liquides qui sensibilisait la permanence de la vie autour d'eux.

Toute la journée, paresseusement, ils la passèrent à contempler l'aspirante aspersion de l'eau, l'aspiration de l'eau qui songe. La raîcheur du souffle d'eau leur caressait le visage. Fusée entre deux ailes larges d'eau retombante où sautelaient des gouttelettes vives, scintillations de diamant d'eau limpide au soleil, le jet d'eau hiératique cherchait le rythme subtil et tendre qui le fixerait en le contour d'une fleur de lys florentine. Il avait le mouvement mol et l'ondulement d'un arbuste; il avait des frémissements qui secouaient des nuages de sa tête poudrée. Il se débattait sous le vent et le vent en chassait des fumées de désir. Le vent le faisait osciller, chavirer et s'épandre en chevelures de pluie, en crinières blanches de casque au cimier d'argent d'où partaient des saltarelles de perles d'eau.

Le jet d'eau gazait, dans la perspective, un parterre de roses en demi-lune et la grille ajourant sur la drève sombre ses entrelacs.

De pâles apparitions de visages se collaient à la grille pour regarder les roses. On ne les voyait pas venir. Les regards s'allumaient, flambaient sur les fleurs, puis s'éteignaient et chaque visage emportait tout de même sa tristesse sourde de sorte que Mad pensa :

C'est dehors, aujourd'hui, que sont les prisonniers !....

— Cette grille, dit-elle, me rappelle celle du parc où tu n'as pas voulu entrer.

— La grille était fermée.

— On pouvait y entrer de toutes parts. Il n'y avait plus de clôture; le parc était abandonné.

— Non, Mad, le parc n'était pas abandonné; rappelle-toi la fidélité de ce vieux portail gardant encore le domaine démantelé. Cette grille dans son châssis de pierre, ces tronçons de murs enracinés parmi les plantes comme un squelette à leur chair.

C'était beau ce geste de volonté au fronton de la lande vivace, à

l'orée du champ splendide d'essences rares où tout croissait en passion et en liberté !.....

— Tu as raison, dit-elle, si tu avais voulu entrer, j'aurais eu peur..... et c'est drôle, il y avait, comme ici, un mouton devant le seuil.

Un mouton broutait depuis le matin l'herbe de la drève. Les ferrures de la grille où son image s'appuyait le surmontaient d'une croix aux branches volutées. Cette croix lui était légère. Ignorant de toute vision, le pauvre aux yeux sillés voyait à peine l'herbe tendre qu'il goûtait.

Vers le soir des paysans vinrent le chercher et les visages, à la grille, se firent plus rares. Ceux qui passaient, silencieux, semblaient regarder de plus loin.

Dans le jour épuisé, le jet d'eau s'affaissa, berçant d'une chanson lasse la solitude.

Mad et Christian ne savaient rien des chemins du temps ni de ses étapes à travers ce pays nouveau et, dans l'infini de leur isolement heureux, le temps leur avait paru immobile. Ils se réjouirent de voir que le temps modulait pour la résolution de l'harmonieuse journée.

— Le Soir!..... annonça Mad, d'une voix liturgique.

Puis, enfantinement heureuse, serrée à lui :

— Dis ! notre arrivée, hier, notre promenade!...

Ils avaient exploré le parc dans les ténèbres, en trébuchant aux racines affleurantes, en se heurtant à des murailles d'ombre.

Appendue peureusement au bras de Christian elle allait les yeux levés, parceque la seule clarté venait d'en haut, et s'amusait à dénicher les étoiles entre les cimes :

Le ciel est splendide!

— On en découvre ! on en découvre !.. Le ciel est splendide !

Christian lui avait dit :

-- La splendeur du ciel est un rêve de nos yeux. Ce sont nos regards qui sèment les étoiles.

Et Mad qui voyait quels yeux religieux il avait ce soir désirait le beau ciel nocturne qui allait se rouvrir pour eux.

Et voici que recommençait leur promenade au reflux du jour, au glissement de l'heure inclinée qui dédorait le gazon.

Ils flânaient à l'aventure quand, d'une pression câline, elle

l'attira par un chemin d'où soufflait à couvert une senteur d'accacia.

Ils marchèrent vers le parfum. Mais le chemin, rompant ses massifs, s'ouvrit sur une pelouse et, devant eux, s'érigea sur un trépied jaune enroulé de capucines une énorme sphère argentée.

Christian fit un geste d'impatience qui le détacha de Mad :

— Encore ce hideux objet ! j'avais prié le jardinier de l'enlever. Mentalement, il murmura une phrase dont ses lèvres tremblèrent.

Il essaya de culbuter le trépied ; le trépied était ancré au sol.

Mad voulait retourner d'autant plus que le parfum était évanoui. Elle voyait la colère glacer le visage de Christian.

C'est moi qui nous ai menés par ici ! songea-t-elle. Des larmes lui sautèrent des yeux et elle rapprocha leurs têtes pour lui demander muettement pardon.

Il vit dans la sphère l'enflure de leurs masques. Il vit leur baiser difforme et les larmes de Mad couler ridiculement. Alors, une espèce de rire le tirillant aux commissures des lèvres et des paupières, il éteignit d'un coup de poing le foyer de laideur.

Elle avait tressailli au choc.

— T'ai-je fait mal ? demanda-t-il.

De petits morceaux de verre chantaient une moquerie argentine en dégringolant dans la sphère béante et noire comme un crâne vide.

— Pas à moi, mais les vilaines figures avaient l'air si souffrant!.....

Christian reprit le bras de Mad qui séchait à la face du ciel mourant ses grands yeux brûlants de larmes, et elle ne voyait pas couler le sang du poing blessé sur sa robe, tandis qu'ils rentraient transis par le froid de cette nuit qu'ils avaient attendue comme un instant de grâce.

HENRY MAUBEL.



DANSEUSE.

à Henry Lerolle.

*Sur le fragile sol rêvé pour ses pieds nus, °
Terre où le ciel du soir jette en eau claire et sombre
De transparentes fleurs et de longs bouquets d'ombre,
Tous les désirs sont derrière elle revenus.*

*En maillot mince, et si lucide, qu'elle semble
Sortir sans vêtement du lit de quelque dieu,
Elle inspire autour d'elle une source de feu,
Une écharpe affolée où tout le soleil tremble.*

*Alors, du fond des bois lissés par le pinceau,
Choyant de ses cheveux gonflés en blond berceau
Son corps svelte, que fouette un flot versicolore,*

*Elle, tourbillon rose ailé d'or bigarré
Tourne, au rythme du luth et du fifre effaré,
Et dans ses hautes mains frappe le buis sonore.*

PIERRE LOUÿS.



LA MAISON-AU-BOIS. (1)

FRAGMENT.

.....
 Depuis un an qu'il y était, Fernand, dans sa maison, continuait de chercher sa maison. Mais son aspect l'avait gelée; et la conscience de son impuissance et de sa maladresse amertumait encore son dépit.

Quelques lueurs éclairaient peut-être cette langueur, telle celle qui suivit la manifestation de sa volonté sur Bernardine. Mais l'hiver entier il le passa dans une sorte d'attente. Un éréthisme douloureux tendait son être où aucun archet ne faisait rien résonner.

Le peu qu'on pourrait dire de la servante à son propos serait de trop. Il l'avait crainte puis méprisée; se trompant aux doux yeux de la jeune fille, il s'était reculé avec colère et disant: « Non, non! Ce n'est pas cela mon but! » Il l'avait appelée basse parce qu'elle était bonne, et obscène parce qu'elle était avenante et riante. Tandis qu'elle lui avait fait peur, lui s'expliquait qu'elle le dégoûtait.

Puis, après, car on cherche à s'illustrer même ses accidents et à trouver logiques et plausibles jusqu'aux choses qu'on n'a faites que malgré soi, il s'était écrié:

— Belle lame du combat pour mon âme, j'aurais donc dû te rengainer déjà, et ici m'arrêter? Non, non! — Vous, laissez-moi passer!

(1) Extrait d'un volume: *LES MIROIRS DE JEUNESSE*, avec préface d'Albert Giraud, qui paraît fin Octobre, chez P. Lacomblez, à Bruxelles.

Obscur Hippolyte, noble enfant ! Et sans Aricie ! Doit-on, dès lors, s'étonner qu'il se soit exalté, dans sa solitude, de son similitriomphe ?

Pour quelques jours il se figura vraiment, Bernardine partie, avoir descellé, sur son chemin, une grosse pierre qui lui cachait le but, et il se cria de petits hourras. Le temps passa sur les événements. Il vit que de cet obstacle, son entêtement à le regarder et ses soins à l'éviter, en avaient seuls fait l'importance ; et que levée, cette barrière ne laissait rien découvrir. Où, où, l'avenue immense, la plaine d'amour sous la buée d'aurore vierge ?

Ainsi vint la bonne saison. Fernand avait dix-neuf ans. Le eune homme baissa ses regards, de ses rêves sur lui. Il trouva sa lèvre candidement retroussée, son nez fier, ses yeux brillants.

Un matin, sans prodrome et comme le vent de mars fait sauter les doubles fenêtres et les bouchons de soupiraux, le printemps de son cœur éclata et le jeta hors de sa tristesse morne. Il noua les cordonnets de ses souliers de cuir fauve sur lesquels il se campait de même que pour soutenir un monde. Il ressemblait à Jason s'armant pour Colchos, quand il s'élança vers tout, du seuil de cette maison où son père geignait mais où lui n'entendait rien.

Musant, rêvant, chantant, pleurant, il allait par ces chemins qu'il lui semblait découvrir neufs sous de nouveaux manteaux ; et il pavaisait la nature des drapeaux de ses espoirs.

Il caressait la terre revivant sous l'haleine du printemps ; il s'attendrissait sur toutes choses vivantes. La rose de ses lèvres, sur l'écorce rugueuse des vieux chênes, se collait comme sur l'épaule d'une hamadryade. Par ceci, par cela, la notion se précisait en lui que la nature finirait par répondre au problème de sa douleur. Il flattait la nature. Il se roulait sur sa gorge, lui parlait d'une voix douce et, à brûle-pourpoint, lui posait une question.

Miracles, les objets lui faisaient des signes ! Pour répondre à ses pensées, le pays natal, ranimé par les printemps conjoints du ciel et de son âme, prenait mille attitudes ; et à mesure que celles-ci naissaient, il y voyait tracés les schèmes de ses rêveries.

— Certes la nature et moi, nous sommes comme si l'une remplissait la cage que l'autre construit de ses baguettes. Nous nous aimons !

Fernand avait l'âme riche d'économies ! Il ne s'avisa pas que les feux d'artifice dont il s'éblouissait, c'était lui-même qui les payait ; de même que plus tard, il ne vit pas ce qu'il mettait de lui-même sur l'idole qu'il adora, ni de combien il était sa propre dupe.

Apercevant, certaine après-midi, le carrefour du Plein-de-Chênes fleuri de bruyères et roulant ses vagues d'améthystes serties de genêts noirs jusqu'aux arbres du bois :

— Ah ! disait-il, la chère clairière entend parfaitement mon cœur, sa fougue muette et son enthousiasme contenu.

Et un matin, il tournait dans les près de la *Maison-au-bois*. Le vert de l'herbe mouillée lui souriait avec la métairie aux pignons garnis d'espaliers et la chapelle au toit luisant dans les mélèzes.

— Ceci est tendre et discret, pensait-il. C'est bien ici le coin de l'âme que je me voudrais, voluptueuse et réservée, où l'amour chanterait en sourdine avec le bruit de la mer calme, la voix immense et douce qui fait rentrer toute chanson dans la sienne.

Pourtant quel pas eût-il pris si on lui eût montré que le tortueux sentier qu'il suivait si tendrement allait le mener à tels lieux où la Bernardine qu'il méprisait était reine naturellement ? Ah ! le jeune homme !

Voilà, c'était pour lui le moment où l'on se sent fort et beau ; où l'on part pour la vie avec le cœur éclatant comme les fanfares des cors au matin, sous les lèvres neuves !

Il n'avait rien trouvé, mais il avait déjà oublié l'époque grise, les rancœurs et les nausées de sa maladie d'indécision. Le coup de fouet du départ l'avait excité ; l'enthousiasme le maintenait droit. Le vent de la course relevait ses cheveux ; les épines et les ronces éperonnaient ses mollets. Finies les tristes besognes préliminaires, les inglorieuses épures sur le papier des plans ! Il en était à la besogne retentissante ; il forgeait son âme, disait-il, à clairs coups, vigoureux et cadencés ; et l'enclume chantait. Douces heures où l'on travaillerait l'épée rougie à coups de ses poings, tellement on s'aime ! Le soleil est à propos dans le ciel ; le miroir incliné au bon angle ne perd aucun rayon, et c'est l'éblouissement ! — O miroir neuf rajeunissant le soleil même !

Donc, fier de ses triomphes, il allait, il allait. Il refaisait son berceau, et son berceau le nourrissait. Rien ne ternissait la naïveté blanche et verte de son âme, ni ne brouillait le duvet de sa can-

deur. Son intransigeance était droite et tranchante, pointue et d'un bleuâtre acier luisant et cruel.

Il jetait ses espoirs au ciel et aucun n'en culbutait l'aile cassée ; tous volaient, ondoyaient et chantaient.

Souriant, la tête renversée, les yeux fermés en écoutant battre son cœur, Fernand commençait d'entrevoir l'amour ainsi qu'une chose qui l'allait projeter au paradis.

* * *

La jadis grasouillette Bernardine qui était si bien, les manches retroussées, à faire roussir dans la casserole de grès les grives aux baies de genévriers, les alternatives d'espérances et de désespoirs l'avaient cruellement matée. Aujourd'hui, lasse des chaleurs de l'été, des routes de sable et de son cœur, quand elle s'asseyait sur les talus du Plein-de-Chênes, elle semblait une amoureuse brûlée de passion.

Telle Fernand la vit, par une après-midi du mois d'août. Il venait de graver un sentier partant du « Vivier » dont l'eau vert-de-grisée d'algues se voit à peine sous les roseaux fleuris, et qui monte à la crête.

Il regardait les fougères oscillant à perte de vue, entre lesquelles des plants de myrtilliers luisaient comme des touffes de buis. Cette partie du bois était creusée de trous cubiques où l'on planterait, à la fin de l'automne, des essences forestières. Des faisans y nichaient et sous les pas du promeneur partaient avec de bruyants fracas d'ailes et des cris, d'un vol bas et rapide. La route se creusait dans le sable doré. Le serpolet courait en touffes jusque dans les ornières.

Arrivé à un coude, Fernand aperçut Bernardine. Elle était assise sous un larix trapu dont les rameaux pendaient comme des girandoles langoureuses. Sa tête dans ses mains et ses coudes sur son écours lui faisaient une attitude pensive. Le jeune homme la regarda avec sympathie et il lui trouva l'expression de quelque chose de semblable à ses propres mélancolies. — Aux jeunes gens, ne faut-il pas que tout leur ressemble ?

Bernardine semblait ne pas voir Fernand qui, par fanfaronnade,

marchait d'un pas dégagé tandis que son cœur battait. Mais tout à coup, faisant demi tour, il s'enfuit.

Il s'arrêta pourtant de courir en entrant dans le bois, sous les bouleaux à l'écorce blanche qui susurrent à la brise. Il se croyait caché; il pencha la tête. Bernardine était levée et, du milieu de la route, elle le regardait. Il vit comme elle était belle. Il la voyait pour la première fois. Il l'aima.

Chaque après-midi, il passa au chemin du Plein-de-Chênes, et Bernardine y était assise à chaque fois. Tous les jours elle avançait un peu le lieu de la rencontre vers la *Maison-au-Bois*.

Enfin Fernand la trouva sous le bouquet d'arbres tenant le centre de la Clairière. Les vaches de la ferme pâturaient le pré d'alentour. Fernand en suivant l'orée environnante tournait, tournait. Il cueillait des baguettes, les élaguait, les pelurait pour gagner du temps. Brusquement, traversant l'étendue de prairie qui le séparait du bouquet d'arbres, il s'approcha de la jeune femme. Il tremblait et pourtant son visage souriait; il la fixait des yeux. Il souriait aussi à une roussotte fillette qui s'était levée et, appuyée sur son bâton, le regardait marcher vers elles.

— Ah mademoiselle Bernardine! Bernardine! Vous revenez dire bonjour à votre vieille maison, donc!

— Monsieur Fernand, pardi! est-ce que je pourrais oublier ce que je n'ai jamais quitté?

— Non... non... Vous voyez que tout vous attendait.

Il s'assit près d'elle et ils restèrent sous les sapins jusqu'au soir. Alors Fernand accompagna l'avenante brune jusqu'au hameau.

En marchant elle lui demanda le bras. Il avait les pommettes pourpres et brûlantes. En parlant il croyait chuchoter ses mots et sa voix éclatait comme une trompette. Il n'osait penser que sa main caressait la peau tiède et lisse et serrait le bras rond de Bernardine. Il était fou de joie; il nageait dans l'ivresse.

Ils arrivèrent à la métairie où finit Beaulieusart; là, avec douceur, elle l'obligea de la quitter: « Que dirait-on? » Lui, répétait:

— A demain, n'est-ce pas? A demain, pour sûr, dites-moi?

Elle souriait, faisait: oui de la tête. Elle avait ses deux mains sur ses épaules, et lui, voyait la fossette de son cou. Peut-être ils titubaient car ils entrèrent dans la haie. Dans leur étreinte ils

serraient des grappes fleuris de chèvre-feuille. Elle mit sa bouche sur sa bouche et s'enfuit dans le soir avec la légèreté d'une jeune fille : son nouvel amour lui rendait ses vingt ans.

Pour Fernand, les étoiles tournoyaient dans la nuit ; les champs ondulaient comme si un formidable cœur allait faire éclater la terre. Il se remit peu à peu et put marcher. Il zigzaguait ; il sortait d'une haie, puis les feuilles de l'autre lui caressaient les joues.

Devant les maisonnettes, les villageois prenaient le frais aux pas des portes. En l'ombre plus dense que les noyers du seuil faisaient dans la nuit, il voyait briller la tache blanche des bonnets et des manches de chemises. Il entendait des voix lentes ; non certes, elles ne disaient rien, elles ne voulaient que chanter pour lui. L'une finissait, puis une autre commençait, avec une douceur extraordinaire.

Il allait, semblant plier de bonheur. Quelquefois il enfonçait sa tête dans ses épaules, comme pour se cacher sous sa joie et se recouvrir des molles plumes de sa félicité. Son cœur vagissait de petits cris monotones de nouveau-né qui sent la lumière et dont on ne sait même, au début, s'il geint ou s'il rit. Son cœur faisait : Ho ! ho ! ho ! car il lui fallait quelque temps encore pour avoir le ton et parler couramment de sa joie.

Au-dessus de la mesure du garde, les arbres à la Ruysdael simulaient d'épaisses nappes de ténèbres superposées dans le ciel. La nuit emplissait la clairière. Le crissement des grillons semblait le bruit des nerfs tendus et douloureux de la terre tiédie.

Fernand, brisé de fatigue, se jeta dans les fougères. Il serrait ses paupières comme pour écraser ses yeux ; il eût paru qu'il avait mal, mais il riait. Il enfonçait son visage dans les touffes d'herbe. Sa main, pensait-il, avait tantôt caressé son idéal tiède et velouté ; dans la haie, il avait mis ses lèvres sur son rêve, là, où les étoiles brillaient entre les noisetiers.

L'univers était dissipé. Le monde, c'était de la joie, une clairière verte et voluptueuse et une femme qui lui faisait des signes avec son fichu...

* * *

Le père Ressaix, les membres engourdis par le mal, ne se levait plus. Assis dans son lit, soutenu par une pile d'oreillers, il

fumait une longue pipe de terre. Il était à présent chenu tout à fait. Ses tempes étaient creusées, son crâne rétréci, sa bouche rentrée.

Fernand vit ainsi son père le lendemain de sa rencontre suprême avec Bernardine ; il l'embrassa tendrement.

Il ne dit plus, ainsi qu'aux jours passés, que les histoires que le malade lui ressassa ce jour-là étaient radottage sénile. Mais il y trouva de petits faits vivants, un homme qui le toucha ; et il les causa dans le pays qu'il venait de ressusciter. Ainsi, c'est en parlant de lui-même qu'il aima tout à coup son père comme sa chose ; si bien que le bonhomme, ému des attentions soudaines de son fils, lui caressait la tête et jouait avec ses cheveux, la mine toute éjouie.

Fernand, au pied du lit, bourrait de tabac la pipe du vieillard. Celui-ci tirait quelques grosses bouffées pour la bien allumer, puis recommençait de parler. C'était comme un moulin qui cliquette ; et il semblait à Fernand écouter chanter le ruisseau du coin aimé. Des histoires de fermiers, de garde-chasses, de braconniers revenaient en touffes au vieillard ; il vidait son armoire à souvenirs : des rubans emmêlés, le rose noué au bleu ; un chiffon de dentelle roussie, un cachet usé ; et tout se tient.

Il parlait de sa femme, la mère de Fernand : du temps où il allait voir sa fiancée de l'autre côté de la Sambre, dans une ferme de pierres grises, au bord de l'Eau-d'Heure.

Quelquefois dans les contes, le visage de Bernardine passait, pimpant et riant. Les yeux de Fernand s'allumaient de plaisir ; et le vieillard, poussé inconsciemment par l'adolescent, peu à peu en parlait toujours plus. Bientôt quand il dit : elle, cela signifiait Bernardine.

D'une part ni de l'autre, de honte, pas l'ombre ; mais des yeux joyeux, à ce mot ; des bras tendus vers celle qui passait ; la regrettée, pour l'un, l'espérée pour l'autre.

— Il y a... combien, combien ? disait le père. Il y a douze ans, elle avait un jupon rouge. Elle courait dans les allées du bois de Thuin avec les vaches. Je la vois à pieds nus, elle saute sur la route et me crie : « Bonjour Monseu ! » Ah la petite bouche !... Vois-tu, sa voix était comme une pluie en été, au petit jour, car elle rafraîchissait une journée entière... Elle jetait de l'herbe nouvelle à mon bonheur, quoi ! Ah ! je vivais alors pour être heu-

reux, c'est sûr... Tu verras, il y a un âge où on en vient à ne plus vivre que par habitude ; bast ! parce que mourir ça doit faire mal. Les malheurs vous poussent et vous continuez la route... Toi, mon tiot, tu désires demain, je le vois à tes yeux ; voilà, ça c'est la jeunesse...

Fernand écoutait la voix coupée du claquement des lèvres sur le tuyau de la pipe. Il voyait à présent la vie multiforme et qui bouge ; il la saisissait de tous côtés, sautait, pétaradait ; et tout le reconduisait à Bernardine, aux bois amis, à son âme.

Quittant son père, il courait à sa maîtresse, qui l'attendait dans les parages de la clairière.

Sa vie était tout à coup rentrée où elle devait être, ardente et jeune ; elle aimait Fernand, l'enfant de la *Maison-au-Bois*. Les jours où, à son miroir, elle s'était découvert, dans ses lourdes tresses de jais, le fil d'argent d'un cheveu gris elle arrivait au jeune homme plus gloutonne encore : vous voyez bien que c'était de l'amour.

Il l'attendait sous un rideau d'arbres qui bordaient le « Vivier ». Debout sur le talus, il restait immobile à la voir venir du haut de de la crête qui dessine l'horizon.

À présent, les nœuds de son âme étaient déliés et son cœur se rythmait harmonieusement : elle lui avait tout aplani. Le pays natal, le bois, les prés, la maison qu'il n'avait saisis qu'à si grand-peine, il en voyait, en elle, venir à lui l'image voluptueuse aux yeux brillants, aux lèvres douces, aux bras enlaçants.

La clairière, au charme si longtemps caché, n'était plus qu'un chemin par où s'en venait Bernardine, à petits pas rapides, à pas d'amour, dans le sable d'or ! Tout mystère était désormais déroulé comme un parchemin.

Et il s'endormait sur elle ainsi qu'on s'abîme de bonheur dans les hautes herbes molles, au soleil.

.....

LOUIS DELATTRE.



RYTHMES DANS LA NUIT

I

*C'est le silence et c'est la lune...
Une angoisse flotte on ne sait d'où,
Des nuages viennent on ne sait d'où,
Des gouttes d'eau tombent une à une
D'ici, de là, d'on ne sait où...
C'est le silence et c'est la lune.*

*Pleut-il ainsi des pleurs partout ?
Le vent frissonne bien lentement
Et chuchotte des choses étranges ;
Est-ce mon passé qui pleure au vent
Sous le regard des mauvais anges ?*

*Comme il est pâle le sable des dunes !
Comme ils sont loins les phares des côtes !
Comme la mer est forte et haute !*

*Pleurs oubliés et voix étranges
Dans le Silence et sous la lune.*

II

*Comme elle est lente l'heure qui sonne.
Au vieux cartel de mon logis,
L'heure qui passe et qui résonne
En un glas triste de minuit !*

*Comme le vent pleure et frissonne
Promenant mon âme avec lui
Aux champs où ne va plus personne
Où agonise le dernier bruit !*

*Comme elle tremble l'âme et s'étonne
D'être emportée très loin d'ici
Ne sentant pas qu'elle était morne
Et quelquefois joyeuse aussi !*

*L'heure est passée l'heure qui sonne
Au vieux cartel de mon logis.*

III

*Sous la lampe, oh ! j'ai pleuré ;
Combien de nuits ? — Je ne sais plus,
Las des livres, sur le papier
Avec mon cœur, oh ! j'ai pleuré
Tant et tant que je ne sais plus*

*Toutes les larmes écoulées
Sur les fleurs mortes et fanées
Comme les espoirs qui ne viennent plus
Avec leurs rires et leurs gaîtés
Comme les espoirs qui se sont tus,
Oiseaux bleus qui furent tués*

*A coups de flèches sous la ramée
Par les passants durs et bourrus
Dont la course méchante est passée
Et ne reviendra plus
Tirer des flèches sur les pensées...*

*Sous la lampe, oh ! j'ai pleuré ;
Combien de nuits ? — Je ne sais plus.*

IV

à Jacques E. Blanche.

*Vers le bord de l'étang ou miroite la lune,
Toutes trois elles s'en sont allées
Ombres très lasses, une à une,
Tristes de leurs désirs, tristes de leurs pensées,*

*Leur course est lente et vaguement ondule
 Dans la blancheur des robes plissées,
 Ombres légères sous la lune
 Des bonheurs enfuis, des bonheurs rêvés.*

*Leur face est pâle, elles ont pleuré!
 Et les voici réunies une à une
 Amours enfuis, amours rêvés —*

La nuit est bleue, elles sont passées!

V

*Et toi bienfaitrice des oubliés
 Qui luit toujours par nos fenêtres
 Avec ton calme nous tenter,
 Ou nous railler — peut-être*

*Bonne déesse des affligés
 Qui sais verser des songes aux fenêtres
 Vaguement venus sur tes clartés
 Vrais ou faux, vrais — peut-être*

*Vieille Tanit des temps passés,
 Passe toujours par nos fenêtres,
 Emporte-nous comme exilés
 Rêveurs ou non, morts — peut être*

O chère amante des oubliés!

ANDRÉ YEDEL



CHRONIQUE LITTÉRAIRE

- CLAIR TISSEUR. — *Pauca Paucis*. (Lyon Bernoux).
 GEORGES RODENBACH. — *Musée de Béguines*. (Paris Charpentier).
 RICHARD LEDENT. — *Vers la Vie*. (Liège Bénard).
 R. DE SOUZA. — *Fumerolles*. (Paris Bailly).
 PAUL GERMAIN. — *Contes et légendes*. (Mons Princelle).
 LOUIS DELATRE. — *Contes de mon Village*. (Brux. Lacomblez).
 * * * — *Charles de Coster*. (Brux. Lacomblez).
 GEORGES EEKHOUD. — *Nouvelles Kermesses*. (Brux. Lacomblez).
 RHAMSÈS II. — *Récits*. (Paris Simonis-Empis).

I.

Pauca Paucis est assurément un très beau livre et il faut se féliciter, comme le disait M. Gilkin, de ce que l'on en a tiré une seconde édition. Ce qui, par dessus tout, caractérise cette œuvre, c'est un goût profond pour la vie antique — dans laquelle d'ailleurs M. Tisseur avoue s'être réfugié au point de s'y mêler complètement. Le mot doit être exact. Et, à force de souhaiter pouvoir visiter Delphes, Argos, le Cythore, l'Hémus plein d'ombre; à force de désirer voir « miroiter les roseaux des plaines où fut Troie, » le poète a vraiment pénétré l'harmonieuse grandeur de la Grèce ancienne. Il nous en rappelle les beautés, comme si, au bord de cette mer Egéenne où si douce est la douceur d'être, il avait vu défiler devant lui les dieux, les héros, les Phrynés, les sages, toutes les figures inoubliables que le Temps n'a pu détruire. C'est Zeus, le puissant, le maître, père des êtres et des choses. C'est l'enivrante Aphrodite, Pan qui fait affluer les sèves vagabondes, Pallas — la claire Pallas aux yeux couleur d'aigue marine —; ce sont les Charites : Euphrosine, Aglaé et toi, chanteuse Thalie. Et voici Hellé « curieuse et folâtre, » Thétys, la reine au bleu peplos, Hermès, fils de la nymphe aux boucles vagabondes — et ceux de Salamine et Eschyle, Xerxès, Phidias d'Athènes, Socrate. Voici ensuite celles de qui le nom seul enivre — Hélène, Laïs, Doricha ou Rhodope de Naucratis, la belle cour-

tisane dont les faveurs valurent à Charaxus, un frère de Sapphô, les épigrammes acérées de l'ardente lesbienne...

On serait tenté de croire que cette association de la vie antique à la vie intime n'est qu'un pur artifice littéraire. M. Tisseur est allé au devant du reproche et s'en défend avec raison. Chez lui le rêve a accaparé le rêveur et désormais le domine. C'est pourquoi sa conception de l'existence ne se concilie guère avec celle d'un moderne. Si elle emprunte au christianisme, elle se rapproche étonnamment de ce que devait croire un contemporain de Socrate ou de Platon. Fataliste, M. Tisseur l'est du reste autant qu'on peut l'être. C'était écrit, ainsi l'ont voulu les dieux, et rien ne saurait être mal de l'immortelle sagesse, — tel est le credo qui se poursuit au long de son œuvre. D'autre part, la vie se résume pour lui en fort peu de chose : quelques livres, petits jardins, font, à l'entendre, compagnie à suffisance. Et encore a-t-il, pour cela même, un détachement marqué. Du moins est-ce là ce qu'il exprime, très sincèrement, je veux bien. Il se plaît à considérer la mort comme la grâce suprême que nous accordent les divinités affables. Pourtant, les moindres douceurs de l'existence coutumière l'impressionnent vivement et il les savoure avec une volupté qui contredit ses plus fermes déclarations. J'en veux notamment pour preuve certains poèmes, d'un tour plutôt latin, parmi lesquels se trouve une pièce dédiée à *Phydilé* la femme vigilante qu'il observe avec tendresse lorsqu'elle fait autour de lui rire toute chose du rire calme du foyer. Nous crûmes même découvrir, à d'autres endroits, une manière d'épicurisme subtil. M. Tisseur ne voudrait-il pas « glisser dans l'éternelle nuit entre deux bras de lait, sur une épaule tiède ? » Après cela, on peut se demander si l'appel au repos qu'il lance avec quelque persistance n'est pas un cri de révolte contre l'imminente vieillesse. Selon ses propres termes, il s'exerce à mourir ; seulement le souvenir des années enfiévrées sans cesse le fait renier ses meilleurs propos. Il s'excuse de ces revenez-y, en alléguant qu'il *faut* jouir du souvenir sans regret du passé ; mais, ce regret, il ne peut l'éviter. Pour mourir il s'élançait aux sommets — là où plus rien des rumeurs humaines semble ne devoir lui arriver. Eh bien ! il les entend encore, il les entend toujours, les voix lointaines ; il ne saurait ne pas revoir en pensée les horizons quittés. Et l'enseignement que laissent ses poèmes n'est pas celui du Nihil ou — comme disait Laforgue — du « Saint Sépulcre maternel du Nirvana ; » c'est celui que donnaient, dans les banquets de la cour, les majordomes des Pharaons, lorsqu'ils présentaient aux convives une petite momie en prononçant d'un ton mi-grave, mi-plaisant : « prenez du plaisir, soyez gais, bientôt vous serez comme elle. » M. Tisseur se parle volontiers ainsi à soi-même ; et, en attendant la dernière visiteuse, il ne laisse rien passer à ses côtés sans l'honorer d'une profonde attention.

N'est-ce pas Spencer qui a noté que la nature est pour le peintre ce qu'il voit, pour le poète ce qu'il sent, pour le savant ce qu'il

croit ? M. Tisseur pourrait, lui, être à la fois peintre et poète. La nature tient dans son œuvre une très grande place ; on comprend qu'il l'a beaucoup regardée, beaucoup sentie, voire même beaucoup interrogée. Poète du clocher, il a chanté ce qu'il a vu autour de lui et il s'en est tiré avec succès. Ce disant, je ne songe pas aux pièces intitulées *Sub sole*. D'aucunes pourtant ne sont pas mal et je citerai celle à propos de *l'Aloès*, qui meurt après avoir donné sa fleur, et cette autre à propos de *l'Euphorbe* — inextirpable du mur où lentement il a germé, comme dans le cœur s'infiltré un funeste amour. A tout prendre, ce sont là des fantaisies poétiques ou, si l'on préfère, des pages isolées au cours desquelles l'auteur se plaît moins à admirer la simple physionomie des choses qu'à satisfaire la tendance à philosopher par quoi il se signale volontiers. Ce qui me paraît plus méritoire, ce sont les séries titrées *Parvuli*, *Ad alta*... A la première, j'épargnerai de faciles reproches parce que ces poèmes ont je ne sais quelle douceur rêveuse ou, selon le cas, ce quelque chose de fort et de sain comme la nature elle-même que Gustave Flaubert ne se lassait point de vanter. Quant à la série intitulée *Ad alta*, c'est la vie de toutes les sèves, la poussée forte des végétaux puissants que célèbrent ces vers inspirés par les Alpes. *Les Alpes*, et les voici qui se dressent — forêts fumant sous le soleil, pelouses tachées d'ombres bleues, royaume mystérieux où l'âme du monde s'écoute rêver car

*Le Temps, qui règle tout, semble avoir cessé d'être.
Chaque moment présent nous paraît continu,
Et, pour les sens troublés d'un étrange Inconnu,
Rien ne saurait finir et rien ne saurait naître...*

Nous disions ci-avant que M. Tisseur ne conçoit pas la vie à la façon d'un moderne. En réalité, il en veut terriblement au modernisme et l'une des pièces de *Pauci Paucis* ne tend à rien moins qu'à établir la fréquente laideur du décor et du paysage de notre temps. Ce n'est pas moi qui partagerai cet avis. Les paysages industriels mêmes (ceux que M. Tisseur décrit particulièrement) ont, à mes yeux, un caractère fort esthétique ; et si j'admire, tant qu'il se peut, les décors grecs de M. Alma Tadema ou du prestigieux Albert Moore, je ne puis ne pas me sentir ému devant les vues du pays noir de M. Constantin Meunier. Est-ce au réalisme artistique mis en honneur dans la seconde moitié de ce siècle que M. Tisseur veut en reprocher ? Cela aussi me forcerait à protester car, malgré ses erreurs, cette école a donné d'heureux résultats et l'on ne peut la nier d'un trait de plume sous prétexte qu'elle a méconnu des traditions auxquelles elle n'avait pas à se conformer.

Puisque j'en suis aux coups d'épingle, continuons. Il a plu à M. Tisseur de s'adonner par moments à la drôlerie. Or, après les petits poèmes si délicats de pensée, si purs de forme, si finement colorés d'*Anthologica* et de *Vetera*, — il est certes déplaisant

d'arriver à des pièces où on nous apprend que, selon l'opinion d'une veuve hydropique, un mauvais mari vaut mieux que pas du tout, ou qu'une jeune épousée, le soir des noces, alors que l'époux lui avouait tout son amour, a exhalé ce cri du cœur : « prenez garde, monsieur, vous marchez sur ma robe ». Dans une certaine mesure, ces caprices seraient encore excusables — M. Tisseur y ayant mis de la légèreté. Ce qui l'est moins, c'est de voir un vrai poète tomber dans la satire politique. Ne doutez pas : *Pauca Paucis* comprend une pièce... inspirée par l'élection à Paris du général Boulanger et le trop naturaliste mot *conchiais* s'étale, au dernier vers, le plus vulgairement du monde.

Mon Dieu ! je ne veux forcer personne à faire du solennel quand même. Mais, s'il faut absolument que M. Tisseur plaisante, je préfère l'entendre dans ses pièces à *Mirza* [où l'art du demi-mot ne perd pas ses droits] ou dans sa *chanson de l'Escargot* — d'un aigre-doux très « *Amours jaunes* ». Dans cette chanson, il dénonce les cuistres balourds qui font mornes les radieux paradis. Ailleurs, il crie sus aux imbéciles ou — sans en rougir ! aux savants. Ah ! il ne les aime pas les gens de science. Il prêcherait plutôt le non savoir car, pour lui, la science ne satisfait qu'à demi et détruit la paix dans le cœur et dans l'esprit. Mais elle a, je pense, cet autre tort de contrecarrer ses idées de justice. Et c'est dans la notion de la justice qu'il lui agréé de trouver un des plus grands bienfaits des dieux. La justice existe, écrit-il. Il faut que cette pensée soit toujours nôtre et que nous nous efforcions vers elle. Il nous le dit nettement dans *l'Hermès* — une des meilleures pièces d'*Anthologica* — que je me permettrai de citer :

*Sous l'yeuse bruyante un hermès est dressé,
Et le feuillage noir, par le vent balancé,
Fait flotter sur le marbre un voile translucide.
Un filet pur jaillit. La nymphe au pied fluide
S'échappe en murmurant parmi les blancs graviers.
Un bosquet toujours vert l'enlace, oï, par milliers,
La fleur du myrte éclate en aigrette odorante.
Le jeune dieu, penchant sa tête bienveillante,
Semble montrer l'exèdre au passant, qui s'assoit,
Détend son corps lassé, songe aux siens ; puis il boit,
Et lit, en invoquant la naïade propice :*
CHEMINE VOYAGEUR, PENSANT A LA JUSTICE.

Ce qu'il y a de plus singulier dans le cas de M. Tisseur, c'est que — d'abord architecte, en sa peu folle jeunesse, comme il dit — il n'a commencé à écrire des vers qu'assez tard. Eh bien ! il a su garder une fraîcheur d'idées et de sentiments à coup sûr peu commune. Certes non il ne pond pas, quoi qu'il pense, des vers rhumatisants. On m'objectera : c'est un classique et l'espèce n'en est pas rare. A quoi je répondrai : pardon, il y a beaucoup plus que cela. M. Tisseur n'est pas à comparer aux poètes de ces

dernières années qu'il trouve, non sans malice, pareils à des clowns de cirque — enfarinés, bizarres — et qui l'étonnent par leur souplesse; mais il ne le faut pas ranger non plus parmi les vieux bonzes pigeant Lamartine ou Musset ou débitant des rognures de Boileau. Parcourez les *Modestes observations sur l'art de versifier* que M. Tisseur publia l'an dernier — un des meilleurs ouvrages qu'on ait écrits sur la versification française — vous y rencontrerez des audaces devant lesquelles les dits bonzes se signeraient avec effroi. M. Tisseur déclare sans ambages que notre vieille versification tombe en ruine et qu'il est grand temps de la rajeunir. Il se rit de la rime pour l'œil, défend celle pour l'oreille et prononce qu'il en est des lois de la versification comme de la théorie des couleurs : rien ne saurait prévaloir contre une heureuse application. Lui même rompt volontiers le mètre, fait rimer le singulier avec le pluriel, *pieds* avec *chantiez* etc... et remplace la rime par l'assonance en de curieux essais de chansons populaires. Il estime aussi que sacrifier l'exactitude de la pensée à la richesse de la rime, c'est proprement ravalier la poésie. Le rythme, poursuit-il, est l'unique harmonie du vers et la rime ne fait que constater le rythme. Voilà qui n'est pas pour nous déplaire. Ces appréciations ont du reste une importance toute spéciale, M. Tisseur ayant étudié de très près les formes traditionnelles et les usages reçus. *Pauca Paucis* révèle diverses tentatives tendant à varier ces formes. Au cours de ces pages, on remarque des vers de 10 en 4 + 6 qui sonnent très bien, des alexandrins en 3 + 6 + 3 et des vers de 9 en 3 + 3 + 3 dont nous devons reconnaître la parfaite cadence. Mais ce qu'il faut souligner plus ouvertement ce sont les vers de 14 en 4 + 4 + 6 — si solennels, d'une ordonnance si heureuse que ce n'est pas trop de s'écrier avec l'auteur que l'on croit voir passer la procession des Panathénées.

Voilà qui suffit. Encore serait-ce peu si M. Tisseur ne méritait de plus brillants éloges. J'oserai émettre, en lui empruntant l'expression, une fois de plus, que sous ses mots brillent le regard. Ses idées se déroulent comme des écharpes aux couleurs tendres, exquisement fondues, ou comme des banderolles roses et vert pâle moirées d'or au gré d'un vent docile. Bon nombre de ses vers laissent après eux cette langueur dolente et douce que l'on éprouve devant la beauté. Ses images savent à propos être neuves et hardies. Au surplus, elle est à mettre en lumière la délicatesse de touche qu'il a souventefois obtenue. Examinez la fin de *Doris* — le court poème que voici :

*De sa gaine taillée en un figuier rustique,
Le dieu cornu sourit dans un regard oblique.
Au milieu de l'enclos sacré, le froid ruisseau
Murmure avec langueur sa lente mélodie;
Et la source limpide en sa coupe arrondie
Reflète le rocher tout humide. Un berceau*

*Qu'une vigne a chargé de sa fleur odorante,
L'entoure. Sur le sable, et la rose et l'acanthé
Et le myrte ont tracé d'harmonieux contours.
Les fauves rossignols célèbrent leurs amours,
Pourtant tout serait vain et toute voix muette
Si Doris d'Ægium, et mignonne et fluette,
Si la tendre Doris n'y venait tous les jours,
Et, pâle comme un lys, ne restait sous l'yeuse,
La paupière alourdie et la tempe songeuse :
Et dans l'ombre du soir, propice au cœur discret,
Cherchant je ne sais quoi de doux, ne soupirait.*

C'est presque une étude que cet article. Franchement, M. Tisseur l'a bien mérité pour le longtemps qu'il lui a fallu faire antichambre. Et puis, j'ai été amené à examiner attentivement son livre peu avare après avoir lu l'introduction, où il juge qu'il faut ne publier un recueil de vers qu'au déclin de l'existence, ce recueil devant être un résumé qui permette de mieux pénétrer l'esprit et l'âme de l'écrivain. J'ai tâché de rendre sans trop d'équivoques les principales réflexions que la lecture de *Pauca Paucis* m'a suggérées. Après cela il ne me reste qu'à féliciter les imprimeurs — Protat frères à Macon — pour l'exécution typographique du volume que seules deux ou trois espaces mal disposées empêchent d'être absolument, mais là absolument irréprochable.

* * *

Selon l'habitude, nous trouvons en tête de *Musée de Béguines* l'indication des livres précédents de l'auteur. Mais la nomenclature est incomplète. Sans parler d'un tout premier recueil (*Le Foyer et les Champs*) il faut signaler l'absence de *Hiver mondain* et de *la Mer élégante*. Pour rayer ces deux volumes de son actif, M. Rodenbach a peut-être d'excellentes raisons. De mon côté, j'en ai d'excellentes pour les rétablir. Et vraiment ce qui, dès le début, fut le capital défaut de l'auteur c'est un excès de mondanité, un excès d'élégance. M. Rodenbach met quelque affectation à écrire comme peint, à ce qu'il paraît, Carolus Duran — avec des manchettes de dentelles. La manie de la fanfreluche lui a joué de si mauvais tours qu'il nous surprend de la voir se maintenir. Car elle persiste, je vous affie. Dans *l'Art en exil*, dans *le Règne du Silence*, dans *Bruges la Morte*, toujours se découvre le même maniérisme déplaisant. La phrase fait la coquette, joue de l'éventail, remue la tête avec l'ostentation de cette marquise de George Sand qui cherchait ainsi à leurrer ses féaux d'une jeunesse loin évanouie... A parler ouvertement, je ne suis pas hostile en principe à ce genre de littérature. Le genre a produit et peut donner d'excellents résultats. Seulement il est dangereux d'ériger

la chose en système ; or, dans le cas de M. Rodenbach, c'est bien en présence d'un système que nous nous trouvons.

Un primitif italien, ayant à peindre la scène où Moïse pénètre dans le buisson ardent, nous montre le législateur des Hébreux ôtant respectueusement ses sandales avant de se présenter au Seigneur. M. Rodenbach, avant de nous conduire dans Bruges ou dans les béguinages des Flandres, aurait dû se dépouiller de ses afféteries. Il ne l'a pas fait et c'est ce qui m'empêche d'applaudir à son dernier livre. Si j'avais la funeste manie d'émailler mes chroniques de calcimbours, je pourrais dire que ceci est quasiment un béguinage de Montelimart dont M. Rodenbach est le Chapelin et où l'on nous offre de la chapelure de béguines. Et ce disant — au lait, mettez que je l'ai dit — je ne crois pas me montrer trop sévère. Quiconque a rêvassé, ne fût-ce qu'une heure, dans l'enclous des béguines de Gand ou de Bruges sera surpris de ne rien trouver ici de ce qui constitue l'essence même du milieu étudié. Ce livre, en effet, manque d'atmosphère. On y découvre de menus traits observés avec acuité et reproduits fidèlement. Mais n'en demandez pas davantage ! Ne cherchez pas dans ces pages une émanation de l'intimité, du silence agenouillé, de l'air à la fois ingénu et vieillot que vous avez pu savourer. Des détails, des détails encore... Or, comme M. Rodenbach a voulu, je crois, non pas réunir quelques croquis isolés mais constituer une suite donnant une impression totale, ceux-là peuvent se montrer mécontents auxquels cette impression ne se communique pas.

Je n'hésite point cependant à avouer que j'ai pu aimer le fond de certaines de ces proses. L'écrivain nous dépeint curieusement le trouble de sœur Ursule, la meilleure dentellière de Bruges à l'idée seule qu'elle travaille à une parure de fiancée. Ah ! ses rêveries à propos de l'amour, son effroi lorsqu'elle prononce ces syllabes lui découvrant un monde nouveau, jamais soupçonné, plein de douceurs sacrilèges. Une autre prose (*Crépuscule au parloir*) est fort attirante aussi. Des béguines du couvent de l'Amour de Dieu, se sont réunies par une après-midi d'hiver pour prendre chez l'une d'elles le « petit goûter auquel elles tiennent tant. » On se met à parler présages, et, sur le tard, le danger de se compter treize à table vient à être dénoncé. Et voici, d'aucunes s'étant retirées dans l'intervalle, voici que celles qui sont restées ne parviennent plus à établir exactement combien elles étaient tout d'abord et demeurent consternées comme si vraiment elles avaient été treize. Que je cite encore *la Sœur aux scrupules* — étude de conscience assez fouillée. Et *l'Amour du blanc* où nous apparaît, très gentiment crayonnée, avec un rien à la Khnopff, la petite sœur Begga chargée dans son couvent de l'entretien du linge et ne souffrant pas autour d'elle la moindre chose qui ne soit blanche. C'est là une des bonnes proses du livre. Elle me séduit toutfois moins que *Congréganiste* : Sœur Edwige se persuade que le jour fixé pour sa consécration sera celui de sa mort. La veille au soir, elle prépare elle-même sa dernière toilette et s'endor

comme si c'était pour à jamais. Le lendemain, en s'éveillant, elle est toute surprise de devoir recommencer à vivre et toute triste de voir son salut ajourné...

Ce sont de tels traits qui ont pu faire dire à M. Lemonnier que M. Rodenbach porte le béguinage en soi. Il y a assurément dans *Musée de béguines* l'indice d'une imagination qui eut été belle si elle ne s'était précocement tarée. Le style même de l'auteur, toujours fortement imagé, eut attesté un tempérament point vulgaire si de ce côté aussi un mauvais vent n'avait soufflé. Et quand j'entends M. Rodenbach parler de branches *munies* de jeunes feuilles, de peupliers *décalqués* dans les canaux, d'une sœur qui *inventorie* la nuit, d'un festoiment où les gâteaux *comparurent*, de voix qui ne peuvent être *dégainées*, d'un bruit qui *lotionne* le silence, d'une qui *se semble* avoir perdu son enfant... quand j'entends cela, je comprends que les puristes ne se trouvent pas parmi les admirateurs de *Musée de Béguines*.

* * *

C'est *Vers la Vie* que nous guide M. Richard Ledent — de qui le premier livre comprend trois courts drames en vers libres intitulés *la Forêt, la Mer, la Ville*.

La Forêt. Dans un château de soir, perdu au milieu des forêts où l'orage se cabre en folles galopées, deux femmes viennent et vont aux côtés d'un enfant endormi. Elles causent du passé, bien sombre pour l'une d'elles — la mère de l'être frêle dont s'entend la respiration oppressée, — bien triste pour la pauvre à laquelle la destinée a tôt ravi son époux. Elles causent du passé, les deux jeunes femmes en ce château de soir, du passé atrocement vide, d'un vide plus cruel que le malheur, pour l'autre à qui tout fut refusé. La tempête par instants couvre leurs voix ou éveille en la salle mi-obscur des bruits mystérieux. Ah ! pourquoi sont-elles à cette heure mauvaise dans ce domaine à l'abandon ? Pourquoi n'avoir pas fui — là-bas ! où la brise se joue par les étendues riantes et caresse les fleurs jolies que la lumière entrouvre ? Pourquoi — puisque l'enfant s'afflige de ne point voir le soleil qui jamais ne pénètre en ce tombeau... Mais la veuve voudrait en vain se libérer des voix intérieures lui interdisant tout départ. Et tandis qu'elle se grise à répéter la chanson poignante des jours lointains, lentement la Mort rampe vers l'enfant, rampe lentement — et frappe.

La Mer fut publiée en partie dans le numéro de Janvier du *Réveil*. On se rappelle qu'au moment de partir le marin Lutgold a surpris l'infidélité de son épouse. A peine le navire aura-t-il levé l'ancre qu'un amant rejoindra la perfide. Lutgold décide de se venger ; il sort emmenant son fils Jehan, mais il n'ira pas loin et reviendra bientôt. Dans l'intervalle il révèle à Jehan ce qu'il a découvert. Son fils refuse de le croire. Lutgold insiste : « Tu

pourras, lui dit-il, contempler ta mère et l'infamie. » Mais voici retentir le signal par quoi l'amant doit saluer son heure. Lutgold se précipite, tire dans la direction du canot qui déjà emporte les coupables. Une détonation répond et Jehan tombe frappé à mort. Femme, s'écrie Lutgold, courant affolé vers la mer,

*Voici du sang, voici du beau sang rouge
C'est le sang de ton fils et je vais te bénir
Voici du sang, du sang, le sang du souvenir !*

La Ville — triste ville où seuls les enfants, les femmes et les vieillards sont restés. La Guerre a sonné par la contrée ses charges meurtrières et Geoffroy — le fils au vieux Patrice — comme les autres valides a dû partir. Le vieillard s'efforce d'écarter ses tristes appréhensions en suivant le frais babil de sa petite fille, de la liliale et blonde petite Claire dont la curiosité ingénue ne se lasse pas de lui réclamer « des histoires ». Entre Frida, la femme de Geoffroy. Un homme est venu l'appeler auprès de son époux transporté mourant dans une habitation de la banlieue voisine. Il faut qu'elle parte ; elle ira, si incertaine que soit la route et quoiqu'aux alentours on entende gronder les dernières rumeurs de la mêlée. Elle ira...

La deuxième partie de *la Ville* nous conduit dans la cabane où Geoffroy est étendu. C'est la nuit ; des fanfares se meurent au loin. Ne viendront-ils pas ceux qu'il attend ?... Voici qu'il s'endort. A peine a-t-il clos les yeux, que deux rôdeurs ouvrent la porte. Le silence est pour nous, fait l'un d'eux, et, s'approchant de Geoffroy, il veut enlever le cercle d'or qui brille à l'annulaire. Geoffroy se redresse, résiste, appelle, mais déjà le rôdeur l'étreint... on entend des râles. Les larrons se disposent à fouiller ses vêtements lorsque des pas, des pas, les mettent en fuite. Ce sont ceux-mêmes qu'on attendait et qui arrivent trop tard. Le vieux Patrice va à son fils. Dort-il ? Hélas ! non... Alors, repoussant la femme qui veut l'en empêcher, il charge le cadavre sur ses épaules et sort. Frida est seule à présent — seule pour toujours. Non pourtant : une vision se dresse devant elle. Claire ! son enfant ! Et elle suit Patrice et tous deux se perdent dans la nuit, s'en vont par les chemins de la nuit — on ne sait où, on ne sait comme...

Après avoir retracé les principaux épisodes de ces drames, il me sera permis de ne pas insister longuement à leur propos. Le lecteur saura faire lui-même la part de l'originalité et de l'invention. Notons néanmoins que ces drames possèdent une sorte de sens caché et fixent les trois étapes de toute vie : le Passé, le Présent, l'Avenir. Le Passé n'est que leurs pleurs, l'Avenir sera de malheur encore. De quelque côté que nous nous tournions la souffrance s'impose à notre regard. C'est là, j'imagine, la pensée que M. Ledent a écoutée. L'exécution de

ces drames répond-elle à ce qu'il y avait lieu d'attendre ? Oui et non. L'auteur a d'heureux coups de phrases, des vers fortement martelés, d'autres qui se déploient pensivement, d'autres enfin faisant valoir les moindres mots selon leur exacte valeur. Mais je voudrais que les passages où ces mérites se font jour fussent nombreux. Or tel n'est pas le cas. M. Ledent, à l'encontre de tant de poètes qui ne disent pas assez, est atteint d'une sorte de prurit de la précision et la crainte de n'être pas compris l'empêcha plus d'une fois de rester en harmonie. Peut-être cette appréciation est-elle excessive. Qu'un de mes amis publie un livre et mon désir de voir ceux auxquels je tiens ne publier que des chefs d'œuvres me fait user de la loupe plus que de raison, et sortir mes foudres pour la moindre peccadille. Au demeurant, *la Forêt, la Mer, la Ville*, sont pour moi des poèmes dramatiques plutôt que des actes de drames ; et je me suis laissé croire que M. Ledent a entrevu la possibilité de les confier un jour à quelque musicien qui y trouvera toutes les ressources qu'il lui plaira de souhaiter.

* *

Si déconcertant que le livre de M. de Souza puisse paraître, il n'est pas difficile de le définir, — les premières lignes précisant l'esprit et la portée du tout :

Fumerolles
Simplex jeux de brumes
De la bouche de la vie soufflés
En paraboles
Enroulant, endormant la pensée
De volupté...

Oui, c'est bien cela ; des fumerolles, de simples jeux de brumes s'élevant de la vie et qui en ont gardé les couleurs changeantes. Ces pages, où les choses semblent notées à mesure de leur essor, sans que l'on ait visé à leur assurer une continuité de convention, pourraient prendre le titre — *chansons de l'heure brève* — de l'une des parties des *Palais Nomades*. L'âme qui se révèle ici a des bondissements singuliers et chaque minute l'entraîne, haletante d'espoir, vers de nouveaux là-bas... jusqu'à ce que, lasse de sa chevauchée vaine, elle en arrive à jalouser la sérénité du ruminant, heureux, sans plus, de la pâture grasse et du chaud soleil.

Que ce livre a une dominante, une grande ligne déterminée, c'est chose certaine. Cette ligne : l'Amour. M. de Souza nous avertit, par une note précédant les premiers vers, que son livre « est presque exclusivement passionnel » — Voilà un grand mot que je trouve assez peu justifié dans l'occurrence. Mais l'œuvre qui m'arrête ne laisse pas d'être sentimentale de la bonne manière ou, parfois, très passionnée. L'Amour ! et c'est la toujours même et

toujours nouvelle histoire : le crépuscule dans le cœur, l'aurore à la venue de la Reine, les printanières brises des aveux, le baiser — tous les baisers, discrets et susurreurs d'abord, cruels ensuite. Puis la Passion, dévastatrice ; et, après les derniers beaux jours d'octobre de l'aventure éprise, l'hiver, les peines, la fuite de l'aimée, le silence dans la maison de vie où la chère voix plus ne s'entend, où, comme a dit Corbière, l'on se meurt en sommeil et l'on se vit en rêve. C'est enfin l'éternel dilemme : trahir, boire l'oubli aux lèvres des vierges folles — ou bien aller à l'Arche accueillante, à l'Arche dont les habitants

*... fixent en eux mêmes la joie de leur salut
Abandonnés vers l'infini, sans but, sans but,
Au dolrotement inquiet des ondes...
Et leur bonheur n'attend pas un vol de colombe !*

Telles sont les dernières lignes du livre. Telle est la grand' route qui, d'aurore égayée ou voilée de soir, le parcourt de l'origine aux confins. Mais que de sentiers, latéraux à cette voie sacrée, où il fait bon suivre l'auteur à travers les frondaisons touffues des sentiments ! St François d'Assise appelait les oiseaux ses frères ; M. de Souza en dit autant des arbres. Combien plus que nous constamment humaines les plantes, s'écrie-t-il. Il sait la forêt et ses mystères, la forêt qui rend plus grave, et sa vie cachée. Il chante les sous-bois et les mousses, les voluptueuses, les simples, étendant sur la vieille terre leur tapis caressant. D'autre part, avec quelle habileté il énonce maint paysage ! Et ce n'est pas seulement le décor sylvestre qu'il évoque avec art. En quelques vers une ville d'orient surgit à nos yeux et le dire est vraiment ce qu'il faut pour attester le légèreté des mille tourelles et la poésie de la cité qui « fume d'or sur les ténèbres de gloire des couchants. » Cependant, je préfère à cette aquarelle brillante tels sites agrestes, vibrant de la lumière mouillée des étés de Hollande, tel coin de plage où, devant l'étales infini marin, se mêlent à la chanson des petits flots et aux résonnances des fils aériens les claires notes d'un fifre.

Il y a, dans les strophes où ces aptitudes de coloriste s'affirment, un souci constant de la Beauté que M. de Souza célèbre filialement. Ailleurs il exaltera la pitié qui grandit les âmes, la charité élevant les cœurs. Il regrette de ne pouvoir calmer les maux sans cesse gémissants aux alentours et sa grande peine, celle pour laquelle, selon son expression, il n'est pas de couchant c'est d'être fermé en sa joie « comme en un retrait inaccessible à la foule de ses frères en souffrance. » Ceci m'amène à dire que le poète de *Fumerolles* a su garder une conscience vraiment humaine. Son livre est plein des inquiétudes que les demains de l'humanité lui suggèrent. Il s'attriste de ne trouver partout que le culte de la chair quand de l'union psychique de l'homme et de femme « dépend le salut du monde. »

J'ai pu jusqu'ici ne décerner que des éloges. Malheureusement la médaille a son revers. N'est-il pas surprenant qu'il en soit ainsi pour la plupart des œuvres de notre temps? On met une telle hâte à produire (ces vers-ci furent écrits de juillet à décembre 1893) que l'on oublie de s'observer et le critique sincère est fréquemment obligé de formuler plus d'une réserve. C'est ainsi que je ne puis toujours trouver bien le symbolisme de *Fumerolles*. Pour établir que l'on ne connaîtra jamais la femme dans son entièreté, M. de Souza nous parle d'une femme qui se refuse à laisser voir son pied nu. Ce pied, l'amant l'a tenu, roulé entre ses paumes ardentes, mais jamais il ne l'a dévoilé. Qu'il plaise à M. de Souza de s'arrêter à cette idée : la civilisation compromet l'avenir par son vertige désordonné et ceux qui le lui crient, elle les broie... dans le choix des images. Des mains, des doigts qui cherchent, ont « des hâtes folles de crabes aveugles. » Et le quatrain suivant (je me dispense de prodiguer les citations) n'est-il pas excessif à force de vouloir être neuf :

*Les oiseaux pépi-ant en chœur
Picotent le silence de la brume
Des mille petites voix de cristal
Du rondin de charbon qui s'allume !*

Avez-vous remarqué la typographie des dernières lignes? Ne croyez pas à une erreur du prote. Ainsi l'a voulu M. de Souza et il s'en explique dans la note que je citais tantôt. D'après lui, une des causes de l'imperfection rythmique consiste en ce que l'on n'accorde pas à l'e féminin une accentuation variable. C'est pour empêcher le lecteur de verser dans cette erreur qu'il met la dite voyelle en italique lorsque, tout en gardant une résonnance plus ou moins forte, elle n'a pas la valeur d'une unité rythmique. De même, il coupe les diphtongues qui imposent une dualité d'émission, son avis étant que, pour les autres, les diérèses sont presque toujours anti-musicales. Je ne discuterai pas à présent ces théories sur lesquelles M. de Souza se réserve lui-même de s'étendre dans un prochain volume. Ces théories sont fort justes peut être mais leur application actuelle est assez hésitante.

Les poèmes en vers suivis que l'on trouve dans ce livre ne valent pas, à mon humble avis, ceux moins longs écrits en strophes détachées. S'il sont rythmés habilement, la plupart d'entre eux ne chantent pas. Pourtant M. de Souza fait montre d'une rare science de l'écho. Il a des grâces zézayantes, des expressions d'une nouveauté savoureuse, des traits hardis ; mais, en regard de cela, que de contournures bizarres dénaturent les plus beaux effets. Quelle allure maussade ont certaines pages ! Au surplus, pourquoi ces mots moins rares que déplacés, pour-

quoi tant de vocables sont-ils, sans profit aucun, détournés de leur sens ? Il n'y a pas même moyen d'invoquer ici les exigences de la rime, laquelle est souvent réduite à l'assonnance.

Lisez *Fumerolles*, vous y discernerez maintes influences ou maintes similitudes avec d'autres œuvres. Mais presque toutes (sauf Tristan l'Hermitte) reportent à des poètes vers-libristes : Arthur Rimbaud, Viélé-Griffin, Gustave Kahn, Albert Mockel...

ALBERT ARNAY.

II.

Ils sont dix neuf, les contes et légendes de M. Paul Germain, qui n'a pas voulu pousser la prétention jusqu'à écrire dix-neuf proses impeccables.

Ces pages appellent fréquemment les mêmes remarques : idées courtes, phrases hachées, amour du moyen-âge (à défaut de quoi l'auteur en pince pour l'Orient), trop d'emprunts à la Bible, trop de noms propres, trop de majuscules...

Et ce pauvre Jésus, qu'en fait-on hélas ! Dans *le Prophète* il n'est pas trop malmené. Mais avec *le Désespoir de Jésus* M. Germain tombe en pleine Grandmouginade. Car c'est du Grandmougin tout pur, cette tentation du Christ par Madeleine — laquelle devient ici « la divine danseuse des tavernes de Jérusalem, la sublime gouge des matelots grecs. » Un de ces jours quelqu'un en fera une chanteuse de beuglant dégoisant des aritistide-bruanteries de l'époque. Et déjà M. Germain semble sur le point d'entrer dans cette voie.

L'auteur des *Contes et légendes* a des expressions un peu raides, des comparaisons neuves, des drôleries, des inconséquences, des beautés. Nous signalons ci-avant l'abus des noms propres. Dans un de ces contes, il est question d'un *Khalife de Bagdad* qui s'ennuyait à mourir et qui en mourut vraiment. Ce conte prendrait un peu plus d'une page du *Réveil*. Or nous y trouvons successivement les vocables suivants : Bagdad (évidemment) Abassides, Tigre, Jalula, Mahomet, Damas, Trébizonde, Togrul, Diarbékir, Féholl, Bassorah, Cordoue, Kabile, Murcie, Zohah, El-Hammad, Mesopotamos, Bahaza, Grenade, Al-Djésireh...

Ouf ! quelle salade !

Mais ce qui précède est bien près d'être méchant. M. Germain nous pardonnera-t-il si nous avouons avoir vraiment goûté les proses titrées : *l'Arbre, Le Troubadour et la Princesse, Légende...*

* * *

Le Réveil ne publie que de l'inédit. Nous pourrions nous prévaloir de cette règle pour ne rendre pas compte des livres qui n'ont plus l'auréole de la nouveauté. Avec plaisir pourtant signalons

une réimpression des *Contes de mon village* par M. Louis Delattre. Ce volume, très certainement, est connu de la majeure partie de nos lecteurs. Rappelons que M. Demolder déclarait ces histoires « bien épluchées et bien assaisonnées, de façon à former un exquis ragout de lettré » ; que M. Eekhoud y a trouvé « une musique délicieusement contagieuse » ; que *l'Art Moderne* en a vanté l'émotion sincère ; que *la Wallonie* soulignait l'âme toute vernale, la tendresse filiale éparse en ces pages...

Celles-ci (entre autres *la Voisine, Christine de Landelies, Pierre de la Baraque, la p'tite Filipinne*) n'ont rien perdu à une relecture du charme que leur attribuait notre souvenir. La délicieuse bouffée de jeunesse ! Et combien savoureux ces récits où vraiment un coin de la patrie se reflète ! M. Delattre s'y révèle à l'égard d'un observateur sensitif (ou éveillé, comme dit M. Eekhoud) ayant beaucoup vu, beaucoup entendu, beaucoup retenu. Son style d'ailleurs a des beautés qui ne courent pas la rue...

Achetez, lectrice, et vous, lecteur, achetez ! Trois francs cinquante ce n'est pas cher et, ce donnant, vous permettrez à l'auteur, comme le disait Charles Cros, de se payer de fraîches roses !

* * *

A en croire les mauvaises langues, l'éditeur Lacomblez ne parlerait pas volontiers en bien de notre petit *Réveil*. Nous serons moins méchant que lui et le féliciterons une fois de plus pour la plaquette publiée par ses soins lors de l'inauguration du monument de Coster. Dans cette plaquette on trouve : les très judicieuses et fort curieuses paroles prononcées par M. Camille Lemonnier le jour de la cérémonie ; des vers (un peu toc, soit dit entre nous) de M. Van Arenberg mis en musique par M. Dubois ; une note de M. Hector Denis où il est question de la fruitière et de la femme au loup qui firent rugir notre paisible ami Henry Maubel ; enfin, des extraits de *l'Ulenspiegel* — extraits bien choisis et reliés par des commentaires sagaces dus au très éclairé chroniqueur littéraire d'une de nos plus intéressantes revues.

* * *

Chez Lacomblez encore, réimpression des *Nouvelles Kermesses* de M. Eekhoud. Sous ce titre sont réunies certaines des meilleures nouvelles de l'écrivain poldérien. Je citerai : *la Fête des S. S. Pierre et Paul, La fin de Bats, Les vachers du Meer, Dimanche mauvais, Chez les las d'aller...* Il faut ne pas oublier *le Cœur de Tony Wandel*, morceau de genre — d'un genre auquel M. Eekhoud ne s'est guère adonné — qui ne manque pas de saveur. Comme tout ce que signa le vainqueur des dernières joutes quinquennales de littérature française, ce livre abonde en aperçus curieux, en

attitudes nettes, en pensées bien nourries. N'est-il d'ailleurs presque inutile de mentionner qu'il se dégage de ces nouvelles un franc parfum de terroir, une odeur saine et forte évoquant vivement cette Campine aimée de l'auteur — contrée de dilection qui, selon l'épigraphe du volume, n'existe pour aucun touriste et que jamais guide ou médecin ne recommandera...

*
**

Avant de poursuivre, relisez, lecteur, ce que nous disions dernièrement de *la Mouche des Croches*. Il était question dans notre article d'un recueil de zwanzes bruxelloises. Nous l'avons reçu. Or l'aimable Willy (vous le voyez, notre opinion se modifie) qui nous l'a envoyé... n'en est pas l'auteur ! Il s'est borné à en écrire la préface, — vive, spirituelle, sauf un bout de phrase qui a la prétention d'être en flamand, hélas ! Ces récits ont donc pour père un M. Rhamsès II, collaborateur assidu, paraît-il, du *Diable au corps*, la feuille satirique bruxelloise. Le préfacier nous reproche notre aveuglement à l'égard de ce compatriote. De fait, nous l'ignorions absolument, ce qui était une lacune peu importante. Amusantes parfois, ces histoires, mais souventefois sans nom ou indigestes comme un pudding anglais. Un marchand de poisson trouverait d'ailleurs dans ce bouquin assez de queues idem pour se retirer à l'ombre après vente faite. Et quelle langue : un baragouin comme personne n'en parle, pas même le plus authentique marollien. Ces choses là, en somme, ne nous concernent pas et peut-être ai-je eu tort de m'y arrêter. Merci néanmoins, Willy.

DENIS LALIEUX.

AUX PROCHAINS : Hugues Rebell, *Chants de la pluie et du soleil* ; — Villiers de l'Isle Adam, *Morgane* ; — Henry Maubel, *L'Idéoréalisme de quelques écrivains* ; — Une ignorante, *Sur les golfes* ; — Camille Maclair, *Sonatinas d'automne* ; — F. Viélé-Griffin, *Palais* ; — Remy de Gourmont, *Le Château singulier* ; — Stéphane Mallarmé, *La Musique et les Lettres* ; — Albert Giraud, *Hors du siècle (II)*, — Georg Fuchs, *Sanctus Diabolus* ; — Paul Redonnel, *Chansons éternelles* ; — Alfred Mortier, *La vaine Aventure* ; — A. Heins, à Gand ; — Alfred Jarry, *Les Minutes de sable mémorial* ; — Louis Raymond, *L'Automne du Cœur* ; — Paul Fort, *Presque les doigts aux clefs...* ; — etc.

TABLETTES

Les lecteurs du *Réveil*, tous gens d'esprit assurément ne nous voudront pas mal grief, espérons-le, de notre retard à paraître : — Hélas, les villegiatures de nos états trop courts ! — Afin d'en revenir à une parution régulière, nous donnerons pour novembre, au dernier jour de ce mois le numéro double annoncé, et d'ici là, nous presserons le numéro d'octobre, sous presse. Nos excuses encore ; mais l'hiver est ponctuel !

Pour paraître très prochainement dans la collection du *Réveil* :

Les Villages Illusoires, un volume de vers d'Emile Verhaeren.

Ames de Couleur, un volume de proses, d'Henry Maubel.

Monsieur Georges Docquois est facétieux, mais grave : Gravement donc, il a posé aux poètes la suivante question : « *Quel est selon vous, celui qui, dans la gloire ainsi que dans le respect des jeunes, va remplacer Leconte de Lisle.* »

Le plus amusant, c'est que les poètes ont répondu. Mais d'aucuns, plus narquois que Docquois, le mystifieront à leur tour en lui nommant MM. Sully-Prudhomme, Maurice Rollinat, Jean Aicard, Edmond Haraucourt, Henri Rochefort, Emile Richebourg !

D'autres — et l'on ne saurait assez blâmer ce manque de tenue et de belles manières — déposèrent même du Zola dans leur réponse.

Tout cela fut Juge si joli, qu'on en a fait un numéro spécial de la *Plume*. Nous demandons un tirage sur peau d'âne, rapport à la pérennité.

NOUVEAUX CONFÈRES : FLAMBERGE! journal hebdomadaire illustré : satire, art, littérature ; théâtres et sport. Rédaction et administration, Place du Théâtre, 2, Liège. Au fronton du journal, un svelte homme d'armes saute de l'épée, l'air ironique un peu, que sa révérence ne nous trompe ! Il va la brandir bien haut, la fine flamberge sifflante dans le vent, et tout au long du journal, entre les lignes, elle passe, jette un éclair d'acier, va, revient, mord et taille !

Tous nos bons compliments aux vaillants écrivains ! Et un salut particulier à notre ami Charles Delchevalerie, dont nous lisons, un peu remanié, en l'un des derniers numéros, un conte charmant qui parut au *Réveil*, voici plus de deux fois douze mois déjà.

De Liège aussi nous viennent les PAGES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI, supplément littéraire de *Revue-Journal*. Les Pages reproduisent les œuvres les plus belles qui souvent restent peu connues dans les revues, des extraits de livres rares, etc. Comité de rédaction MM. Rodrigue Sérasquier, Emile Lecomte, Charles Delchevalerie ; Secrétaire : M. Léon Pascal, rue du Mambour, 3, à Liège.

L'UNIVERSITÉ NOUVELLE : bi-mensuel, organe de l'école libre d'enseignement supérieur et de l'institut des hautes études de Bruxelles. Administration, 22, Rue des Minimes, à Bruxelles.

Une association d'artistes et d'amateurs fondée il y a quelques mois à Bruxelles sous la raison sociale *Société anonyme d'Art*, organise une exposition d'art ornemental et industriel sur un plan nouveau, vraiment intéressant ; installée dans un des plus vastes et des plus beaux hôtels de Bruxelles, elle répartira les envois dans les salons et les galeries dont elle dispose, en s'efforçant de donner à chaque objet l'emplacement auquel il est destiné. Il y aura une galerie de tableaux et de sculptures, une bibliothèque où seront réunies les publications d'art, les estampes, les reliures, les illustrations, et en général tout ce qui concerne l'industrie du Livre ; des ensembles d'ameublement et de décoration, etc. En un mot, le public sera introduit non dans une salle encombrée d'objets divers, mais dans un hôtel moderne, meublé, décoré et orné par des artistes.

La tentative, qui est sans précédent, mérite d'être hautement louée et encouragée.

Cette exposition s'ouvrira dans le courant de novembre. S'adresser au siège de la Société, Avenue de la Toison d'or, 56, à Bruxelles.

Voici les ouvrages que montera cette année le théâtre de « l'Œuvre » :

Annobello, adaptation par Maeterlinck de la pièce de Ford : *'Tis a pity she is a Whore* ; *la Mort de Tintagiles*, de Maeterlinck, *Floriane et Porrigant*, de A. F. Hérold ; *le Chariot de terre cuite*, drame indien, adaptation de Barrucand ; *le Roi Lear*, de Shakespeare ; *Lorenzaccio*, d'Alfred de Musset ; *la Vie Muette*, de Maurice Maubourg ; *Brand*, d'Ibsen ; *Phocas le Jardinier*, de Vicié-Griffin ; *On ne joue pas avec le feu*, de Strinberg ; *Galeoto*, d'Elcheagarray ; *les Morts aimés*, de M^{me} Léopold Lacour ; *le Pucier*, de Saint-Pol-Roux.

COLLECTION DU RÉVEIL

chez EDMOND DEMAN, libraire à Bruxelles

Rue d'Arenberg, 16

VIENNENT DE PARAÎTRE :

MAURICE MATERLINCK : *Alladine et Palomides, Intérieur, la Mort de Tintagiles, trois petits drames pour marionnettes.*

Un volume in-16 raisin sur fort papier vélin teinté

Prix Fr. 3,50

FERNAND ROUSSEL : *Le Bonheur Irréel*

Un volume de proses, in-16 grand-médian, tiré à 250 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder.

Prix Fr. 2,00

DÉPOSITAIRES DU RECUEIL

ANVERS :	Forst, Place de Meir.
BRUXELLES :	Deman, rue d'Arenberg, 16.
—	Doliger, Galeries de la Reine.
GAND :	Engelcke, rue des Foulons.
—	Hoste, rue des Champs.
—	M. Kats, rue Courte du Jour.
LIÉGE :	Gnusé, rue du Pont-d'Ile.
MALINES :	Heymans, rue du Bruul.
PARIS :	Librairie de l'Art Indépendant, rue de la Chaussée d'Antin, 11.

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE SEPTEMBRE 1894

Henry Maubel	<i>Ames de Couleur</i>
Pierre Louys	<i>Danseuse</i>
Louis Delattre	<i>La Maison-au-Bois</i>
André Yebel	<i>Rythmes dans la nuit</i>
Albert Arnay et Denis Lalieux	<i>Chronique littéraire</i>

Tablettes





LE REVEIL

Voir le Sommaire à la quatrième page de
la couverture

LE RÉVEIL

(FLANDRE ET WALLONIE)

MENSUEL DE LITTÉRATURE ET D'ART

NOUVELLE SÉRIE

Paraît le dernier jour du mois

Secrétaire de Rédaction : FRÉDÉRIC FRICHE

Administrateurs : } RODRIGUE SÉRASQUIER
 } FLORENT BOSSAERTS

Comité de Rédaction : ALBERT ARNAY, LUCIEN DE BUSSCHIER,
CHARLES DELCHEVALERIE, MAX ELSKAMP, FRÉDÉRIC FRICHE, PAUL
GERARDY, EDMOND GLESENER, RICHARD LEDENT, MAURICE MAETER-
LINCK, HENRI MAUBEL, ALBERT MOCKEL, PIERRE M. OLIN, EDMOND
RASSENFOSSÉ, HENRI DE RÉGNIER, STÉPHANE RICHELLE, GRÉGOIRE
LE ROY, RODRIGUE SÉRASQUIER, CHARLES VAN LERBERGHE, EMILE
VERHAEREN.

Rédaction, Rue St-Liévin, 306, Gand.

Administration, Rue Neuve St-Pierre, 71, Gand.

Adresser à la Rédaction tous manuscrits, livres et revues.

ABONNEMENT : *un an* 5 frs. (Étranger 6 francs.)

SÉRIE DU RECUEIL :

I ^{re} ANNEE, 1891, (<i>les Essais</i>) un volume in-4° de 200 pages. (Quelques exemplaires)	fr. 4 00
II ^e ANNÉE, 1892, un volume in-8° raisin de 400 pages Prix marqué fr. 5 (quelques exemplaires) Prix maj. ré.	» 12 00
III ^e ANNÉE, 1893, un volume in-8° coquille de 400 pages	» 6 00
L'année 1894 formera un volume in-8° grand-médian de 550 pages environ	

*L'Administration rachèterait au prix fort des exem-
plaires en bon état des nos 4 et 5 de 1892
ainsi que des nos 1 et 3 des Essais (1891).*



LA MARCHÉ DES IDÉES

Depuis quelque deux ou trois ans, les idées exaltatives qui poussent aux transformations sociales et jettent devant elles l'avenir, accélèrent leur marche. On dirait d'un cheval qui quitte l'amble et prend le galop.

Ceux que la politique toujours rebuta à cause de ses lacunes d'héroïsme et de générosité — vieille machoire parlementaire où manquaient les plus belles dents — ceux qu'elle lassa par ses manœuvres louches, ses habiletés vulgaires, sa médiocrité solennelle, ceux qu'elle scandalisa à cause de sa danse inlassablement obscène devant le pouvoir, ceux qui ne voulurent point se déshonorer vis à vis d'eux-mêmes en lui accordant je ne dirai pas leur travail mais leur attention, sortent de leur réserve et de leur retraite depuis qu'ils ont vu qu'en notre temps, tout à coup, comme par surprise, des jeunes sortis des rangs bourgeois sont morts simplement, ardemment, pour une idée. Le sang qu'on ne lave jamais assez vite sur l'échafaud, eut le temps de jeter une lueur extraordinaire et d'éblouir — ne fût ce qu'une seconde — ceux qui, dispersés, songeaient au loin des horizons. Et des livres, rouges aussi, apparurent, livres simples et puissants tout gonflés d'espoir dans le futur.

Tout cela se fit sans bruit, sans organisation, sans entente. On

n'essaya point de se mettre d'accord sur un programme : les uns blâmèrent, les autres approuvèrent la violence ; pour ceux-ci l'idéal rêvé était trop loin de la raison et du possible pour qu'il ne fut une fantaisie éternelle, pour d'autres demain démontrerait point par point combien était humain et réalisable le rêve d'aujourd'hui. Pour tous éclatait en évidence la nécessité de casser le présent et pour ce, de conquérir la solidarité la plus large. Qu'une tendresse ardente remplace l'égoïsme ; qu'une bonté fondamentale devienne la force qui agit ; qu'une volonté d'être généreux, pitoyable, fraternel dans l'existence, détrône l'ancienne humilité si douce, mais si fausse. Que le but puisse commander à tous de s'élever d'un palier sur l'escalier des idées morales et de voir de plus haut les choses, non plus derrière, mais devant soi.

Jadis pour lutter on se liguait en partis, on adoptait un drapeau, on se donnait un maître. Les abus ne faisaient que se déplacer ; ils ne changeaient même pas. On exploitait la haine étroite, la rancune, la vanité. On aiguisait les dents aux rapaces, on éblouissait l'envie des sots : chacun combattait pour soi, ne se servant des autres que pour triompher soi-même. Aujourd'hui, c'est en s'oubliant soi-même, en se sacrifiant soi-même, qu'on a le désir de combattre pour tous.

Jadis, on menait grand tapage autour de ce que l'on pensait ; on s'abandonnait aux discussions, aux controverses, au prosélytisme farouche. On se proclamait et l'on se publiait. Aujourd'hui, quelque chose de plus formidable semble éclore. Plus ne siéent les paroles folles et cavalcadantes, les cris fous ni même les cris éloquentes. Ceux qui veulent la même chose ont une sorte de retenue à en parler. Cela s'enveloppe de mystère et d'ombre. On se rencontre, on parle de tout sans s'exprimer sur le fond de son âme et néanmoins combien l'on sent que l'on est d'accord sans se le dire. Plus que jamais la force réside dans le silence.

L'art qui non moins que la science nous apprend à ne pas avoir peur des grandes idées, subit très nettement la chaleur de cette nouvelle atmosphère de pensées. Sans qu'ils se soient ni écrit ni consultés, on voit se former des groupes d'artistes où règnent les mêmes espoirs tûs. On sent le rêve hanter leurs vers et leurs poèmes. Leurs livres s'ouvrent à la joie nouvelle. Des dessinateurs et surtout des caricaturistes, brûlant le Siècle au fer rouge, s'imposent à ceux-là mêmes qu'ils torturent. Des écrivains sont

poursuivis. Acquittés ils reprennent leur travail lucide ; condamnés ils stimulent l'exaltation et les prisons où on les cloître, deviennent des lieux saints. Là-bas, en Russie, le plus haut des maîtres se débarrasse de sa désroque d'aristocrate et vit comme un pauvre et travaille comme un ouvrier. Ici, le plus grand de nos sculpteurs dresse debout dans l'art, la misère, la révolte et la pitié. Une contagion heureuse se propage de pays à pays.

Et cela fermente, et cela seève, et cela vit d'une vie incrasable désormais mais souterraine et chère. Une génération monte déjà presque nettoyée des vices bourgeois, cherchant dans la simplicité de la vie, dans la douceur vaillante, dans l'aide mutuelle acceptée ou donnée d'après les besoins, dans la coopération de chacun au bonheur, la consolante raison d'être homme. Et toujours de nouveaux exemples sont offerts soit par tels qui vivent, soit par tels qui meurent : ces exemples sont beaux comme des victoires. Chacun les a devant les yeux, car il existe des saints aujourd'hui comme autrefois, hors des églises il est vrai, mais aussitôt purs et aussi indéfectibles que les mystiques chrétiens.

L'art peut-être les célèbrera un jour. En attendant il s'empreint des attirantes et hautes préoccupations d'aujourd'hui et semble battre d'un nouveau rythme.

Il ne s'agit point ici d'art social, d'art asservi à des théories ou à des programmes ; la question se pose tout autrement.

S'exprimer tel qu'il est, le plus sincèrement et le plus ardemment voilà le lot du poète. Ce qu'il aura de plus cher et de plus clair en lui, ce qui fait son émotion de chaque jour, sa volonté de chaque heure il le traduira tout d'abord parceque toute sa tête et tout son cœur en seront remplis. Qu'il aime une femme son œuvre sera lamoureuse, qu'il aime un Dieu, elle sera mystique, qu'il aime l'homme, elle sera humanitaire. Le poète dans les trois hypothèses n'aura obéi à aucun ordre, à aucune théorie : il n'aura écouté personne que lui même ; il aura fait œuvre pure et personnelle.

Après cela, qu'étant âme de choix, il ait répondu aux désirs et aux rêves d'autres âmes qui se sont reconnues dans la sienne et qu'ainsi son art individuel soit adopté par d'autres ou même par la foule, qu'importe ! Il n'a cédé à aucune influence étrangère à son devoir d'artiste très naïf et très simple. Il ne s'est efforcé ni de faire de l'art utile, ni de l'art futile, ni de l'art social, ni de l'art pour l'art. Toutes les théories n'ont eu que faire en l'occurrence et

tous les pions de la terre auront beau s'éperonner de leur plume pour esquisser un petit assaut contre lui, au nom de l'art social que ceux-ci disent anti-esthétique ou au nom de l'art pour l'art que ceux-là proclament anti-humain, il les enverra au diable tous.

Il peut se présenter pourtant que dans une époque telle que la nôtre où les grands problèmes du siècle descendent en nous électrisés de haine ou d'amour, les artistes qui les expriment dans leurs œuvres, soient nombreux jusqu'à faire croire qu'ils obéissent à quelque programme. C'est ce qui a ou aura lieu. Mais en fait, il ne se produira que diverses manifestations individuelles d'art, imprégnées d'idées nouvelles d'espoir et d'exaltation, qu'on groupera en faisceau, peut être arbitrairement.

Le plus heureux toutefois sera de suivre l'art dans la nouvelle direction où les poètes, les peintres et les sculpteurs libres le poussent : les naturalistes se sont attaqués au présent pour l'asseoir sur son fumier ; les parnassiens au passé pour l'embaumer en une poésie archéologique aujourd'hui périmée — reste tout l'avenir pour les poètes de demain.

EMILE VERHAEREN.



LA BIENVENUE.

Einschlafen, fühl'ich, will das Ding, die Seele,
Und näher kommt die räthelhafte Nacht.

THEODOR STORM.

« Ne t'en va pas !... J'ai peur, vois-tu, d'être sans toi !
Au dehors il y a des fleurs et du soleil,
Je le sais bien... Pourtant, ah ! comprends mon émoi,
Je sens la nuit prochaine et mon âme a sommeil... »

Si jeune ! s'en aller dans l'ombre où l'on est seul !
Quand le ciel et les bois sont en fleur ! Quand, le soir,
De beaux groupes d'enfants assis sous le tilleul,
Rêveurs, parlent entre eux avec des mots d'espoir !...

Je ne leur lègue hélas ! qu'un chant inachevé...
Mais qu'importe... Ce chant, j'y pense sans regret,
Si nul ne l'a connu, du moins l'ai-je rêvé.
Que ce qui fut secret, ami, reste secret...

Rien ne m'affligerait, d'ailleurs, en tout ceci,
Car un rêve aussi haut console ses élus,
Si je n'avais au cœur ce douloureux souci
Des visages aimés que je ne verrai plus !

Etes-vous là, vous tous ?... Quelqu'un pleure tout bas..
J'entends confusément, à travers ma torpeur,
Comme un bruit étouffé de parole et de pas...
Puis, plus rien... Le silence, et la nuit, qui fait peur... »

Le silence ?... Et pourtant, du fond de cette nuit
Où ses pas exilés ne plongent qu'en tremblant,
Il semble qu'une voix s'en vienne jusqu'à lui
Dont l'appel, bien que grave, est tendre et consolant !

« N'en crois pas, dit la voix, ceux que trouble la Mort :
Béni l'adolescent que je cueille en sa fleur !
Quels qu'aient été pour toi les sourires du sort,
Tous les biens que tu fuis ne valent pas un fleur.

Que crains-tu ? D'être seul ? Ah ! quitte sans effroi
Ce vain et triste monde où l'oubli seul est doux !
Vois ! ceux qui, mieux comblés, s'en furent avant toi,
T'attendent, pleins de joie, au dernier rendez-vous.

Ici tu trouveras tout ce qui rend heureux !
L'ombre et la paix... un calme, un éternel loisir...
Et tu désapprendras tes rêves douloureux
Et ce transport amer qu'on nomme le désir !... »

FERNAND SÉVERIN.



LES SOIRS QUI SAIGNENT...

Les soirs qui saignent, pompcux, sur toutes ces apparences de la Vie, apportent quelque chose du souverain enlacement des chutes et de la despotique attirance des déclins. Par eux, tout se sensibilise. Plus que les blondes fontaines de l'aurore, il faut aimer leurs rouges et sombres cataractes; elles donnent au rêve on ne sait quelle solennité calme, elle révèlent en nous des profondeurs et des sommets, elles nous élèvent de toute l'étonnante assumption triomphale des fleurs qui montent et s'épanouissent.

Quand a succombé le jour, parfois, l'âme revient à elle même; elle peut alors entièrement s'appartenir, comme ces flambeaux dont le soleil efface les lueurs et qui, la nuit, brûlent tout ensemble et éclairent. Or notre âme rarement est à nous toute: à de certains heures graves, elle frappe à la porte. Sachons l'accueillir, joyeusement parlons lui, et que le doux entretien se prolonge. Et et rendons grâces à la bonne nuit tranquille, parcequ'elle nous ramène celle qui toujours voyage.

Les ténèbres parlent. Elles voilent le monde des choses et proclament qu'il nous faut regarder en nous mêmes, tâcher à semer des rayons dans la nuit sans étoiles que nous portons en nous. Notre vie est vaine, nos jours sont laids. Sans cesse, *les yeux tournés vers l'extérieur* nous nous considérons les uns les autres sans nous considérer nous mêmes, et nous sommes terriblement las de regarder sans rien voir et sans rien comprendre.

Il y a en nous des jardins clos où nous ne voulons pas pénétrer, et des floraisons merveilleuses meurent derrière d'épaisses murailles. Les grilles aux gonds peu à peu se rouillent et nulle force enfin ne les peut ouvrir. Aimant les seules roses nées au soleil, nous ne pouvons respirer les fleurs en nous mêmes épanouies, et nous mourons de désirer leur parfums.

Se savoir, puis partir de soi pour aller vers les hommes et vers les choses...

Une secrète intuition nous dit que l'ultime bonheur rêvé est très près de nous. Quelques rais de la suprême lumière filtrent jusqu'à nos yeux : poussons les volets, et que s'illuminent nos demeures.

Alors changera toute la vie, et l'aspect de notre âme et l'aspect des choses. L'entière existence sera pareille à tels rares jadis dont parfois nous nous remémorons la grâce éperdue. Les yeux de l'Aimée, à l'automne, quand la nuit vient sur la forêt ; les sanglots des violons, au profond d'un crépuscule d'été ; sur la mer éplorée, les flamboyantes architectures du couchant, et tout l'inconnu des départs lorsque les fins voiliers volent vers l'horizon ; les gemmes étranges qu'apporte, dans les suppliantes coupes des lys, la rosée divine ; la flèche d'argent d'un rayon printanier qui fait s'agenouiller en pleurant ; la scintillation des étoiles, dans la nuit bleue, et tel parfum discret qui, soudain respiré, évoque l'enchantement des chevelures, et les baisers, et la paisible langueur des meilleures journées....

LUCIEN DE BUSSCHER.



PALUDES.

Oh ! que le jour eut dono de peine
Ce matin à laver la plaine....

Nous vous avons joué de la flûte.
Vous ne nous avez pas écouté.

Nous avons chanté
Vous n'avez pas dansé.

Et quand nous avons bien voulu danser
Plus personne ne jouait de la flûte.....

* * *

Aussi, depuis notre infortune
Moi je préfère la bonne lune.

Elle fait se désoler les chiens
Et braire les crapauds musiciens.

Au fond des étangs bénévoles
Elle se répand sans paroles.

Sa tiède nudité
Saigne à perpétuité.

* * *

Nous avons guidé sans houlette
Les troupeaux vers nos maisonnettes.

Mais les moutons voulaient qu'on les mène à des fêtes.
Et nous aurons été d'inutiles prophètes.

*Eux mènent comme à l'abreuvoir
Les troupeaux blancs à l'abattoir.*

* * *

*Nous avons bâti sur le sable
Des cathédrales périssables....*

ANDRÉ GIDE.



L'AVEUGLE. (1)

Mais, quelque plaisir qu'il éprouve à suivre
le jeu vario des apparences, malgré lui,
l'homme tournera la tête vers le soleil, vers
la pleine lumière, dût-il en garder l'éblouis-
sement et retrouver toutes choses ici bas
ternes et assombries,

(GUSTAVE SEAILLES.)

A VICTOR REMOUCHAMPS.

*(Une vallée plongée dans l'ombre de montagnes hautes et abruptes.
Il y règne un éternel crépuscule mais sur les cimes inaccessibles ruis-
selle la lumière.)*

HÉLIE. *(Il s'éveille et s'accoude.)*

Les délices de la chair ont un amer déboire! En moi toutes les
clartés se sont éteintes et l'amour n'est pas une aube qui persiste.

(Il regarde autour de lui, longtemps pensif, puis :

La vie se révèle sous l'ensevelissement des ténèbres. Les forges
grondent et une race d'esclaves pétrit les métaux. J'entends des
sanglots. Malgré nos fastes et l'or des armures nos désirs
languissent sans apaisement.

Et je suis las de la vanité des baisers.

(Regardant Ayglande)

Elle repose sous l'effleurement des rêves et ses lèvres s'agitent
en des paroles indécises.

(1) Episode d'un drame : *Hélie*, à paraître en supplément à la Revue Wallonne du
15 novembre 1894, avec frontispice de Joseph Rulot.

AYGLANDE. (*Elle s'éveille*).

Les voix chanteuses se sont tues, mais sa voix est plus suave que les musiques.

HÉLIE, à part.

Toujours l'ombre m'opprime dans un monde où rien n'est éternel.

AYGLANDE.

Mon sommeil fut un bain de senteurs tièdes. Était-ce ton haleine qui errait dans ma chevelure? Un être inconnu a grandi en moi. Avant tes enlacements j'étais inquiète. Mais désormais une vie nouvelle est éclosée et cette nuit d'amour est une nativité.

HÉLIE, à part.

Pourquoi cette discorde entre nos deux désirs et nos deux âmes?

AYGLANDE.

Approche tes lèvres de mes lèvres car tes paroles me sont divines.

HÉLIE.

J'entends des pas s'écraser sur les dalles.

AYGLANDE.

Ce sont des pas de vieillard.

HÉLIE.

Que peut chercher un vieillard parmi ces solitudes?

(Un vieillard s'avance. Il est de haute taille, majestueux et beau malgré les haillons qui le vêtent. Il marche et tâtonne devant lui avec un bâton, car il est aveugle. Une cithare d'ébène pend à son épaule. Il entend la voix des amants et se dirige vers eux.)

L'AVEUGLE.

Je suis le Cytharède aveugle à la voix profonde, celui qui passe et dont les paroles demeurent. Ma lyre a des cordes de fer et des cordes d'or. Je célèbre les visions de lumière. Je suis aveugle; ainsi le monde est voilé aux regards du Poète. Dieu m'a donné les rêves et les claires apparitions; qu'il soit magnifié dans sa gloire et que les destins s'accomplissent.

AYGLANDE.

Des transes m'agitent. Sa venue au milieu de nos extases est un funeste augure.

L'AVEUGLE.

J'entends vos voix amoureuses et confuses, amants! Ma cythare s'appuie sur ma hanche, mes yeux vides se lèvent aux étoiles et je célébrerai d'idéales tendresses plus douces que les amours de la terre.

AYGLANDE.

Continue ta route; nos baisers sont plus suaves que tes poèmes.

HÉLIE.

Non, chante, je le veux.

L'AVEUGLE.

(Un chant monotone et grave comme le chant des liturgies).

Dans l'infini des mers profondes l'azur se mêle à l'or du soleil et des ondes. Aux infinis...

Bâti d'airain, de marbre, léché d'écume, un burg s'érige à hautes tours, lourds créneaux. Derrière ses murailles l'aurore allume un incendie à l'infini des eaux.

AYGLANDE, à l'aveugle.

Va-t-en, mendieur d'aumônes...

à *Hélie* :

O toi ! tes yeux se détournent de mes yeux, tu regardes le ciel,
je suis jalouse du ciel.

HÉLIE, à *l'aveugle*.

Chante encore. Une clarté irréaliste nimbe ton front et ta lyre.

AYGLANDE, à *l'aveugle*.

Va-t-en. Ramasse à tes pieds mes bijoux, mes colliers et les
anneaux massifs qui alourdissaient nos étreintes.

L'AVEUGLE, à *Ayglan*,

J'ai pitié des frêles joies mortelles...

HÉLIE, à *l'aveugle*.

Tes paroles vibrent comme un heurtement de cymbales, et des
apothéoses s'élargissent à mes regards éblouis. Oh ! chante !

AYGLANDE, à *Hélie*.

La fraîcheur de mes seins désaltère toutes les soifs. Enfouis ton
front dans les nappes d'or de ma chevelure et tu te perdras en de
célestes défaillances. Mes yeux sont une aube étoilée, lointaine et
criblée d'or, sous la splendeur nocturne de mes cils, oh ! ne regarde
que mes yeux, ne te désaltère qu'à mes seules lèvres ! Que ne
suis-je ton unique ivresse, oh toi le plus aimé !

à *l'aveugle* :

Entends mes prières et ma douleur éperdue.

L'AVEUGLE, à *Ayglan*.

J'ai pitié du baiser vain des amours, car pourquoi le regret,
pourquoi le rêve d'un baiser plus doux cucilli dans les astres ?

HÉLIE.

Chante encore.

L'AVEUGLE.

Ainsi ferai-je.

Dans ce burg altier pavosé de soleil, mirant sou seuil d'albâtre aux claires vagues, dort une vierge. Sa fraîcheur est une aube au matin des Avrils et l'agonie a scellé ses lèvres et ses cils. J'irai à l'heure de mort et de réveil, d'un baiser sur le front dissiper son sommeil.

AYGLANDE.

Je ne suis plus aimée! Hélic! L'angoisse et la douleur m'étreignent. Le malheur plane comme une nuée de tonnerre et de grêle.

L'AVEUGLE, *un bras levé au ciel.*

Aux altitudes! Aux altitudes! J'ai vu sa splendeur, sa beauté d'impératrice, immobile et raidie, dans les salles de pierreries et de lumineuses jades. Aux altitudes! par un matin fougueux d'ivresse et d'escalade.

Aux altitudes!

HÉLIE, *à l'aveugle :*

Prends ce manteau pour couvrir tes épaules transies.

L'AVEUGLE.

Adieu et que les destins vous soient exorables.

(L'aveugle s'éloigne avec lenteur. Les amants tous deux plongés dans leurs pensées le regardent s'éloigner, en un profond silence).

HÉLIE, *à part.*

Il est le passant...

AYGLANDE.

(Elle enlace ses genoux et tente de faire revivre les heures heureuses).

Que disais-tu dans le trouble des réveils? Tes lèvres murmuraient...

HÉLIE, *à part.*

... aux paroles éternelles.

AYGLANDE.

Abaisse tes regards.

HÉLIE.

Silence! Silence! Entends les strophes s'éployer, majestueuses, vers les cimes, pareilles à un essor d'aigles et de cygnes.

AYGLANDE.

Un malheur me menace. Je voudrais enfouir mon front dans la terre.

HÉLIE, *ébloui par une vision.*

Vers les altitudes! suivre son geste infini. Là-haut!

AYGLANDE.

Tu dois m'aimer toujours. Ta vie c'est ma vie. Nos vies sont confondues.

HÉLIE.

Jadis je fus ébloui par ta candeur liliale et mes songes te revêtaient de splendeurs.

AYGLANDE.

N'est-ce pas, ma splendeur est suprême!

HÉLIE.

Sous un geste mauvais toutes les splendeurs se sont ternies. Tes yeux sont des étoiles mortes et ta chair m'est odieuse.

AYGLANDE.

Las! Las! Ton abandon me tue.

HÉLIE, *enthousiaste*.

Ma soif s'abreuvra au fleuve d'or qui charrie les ténèbres.
Je rêve des extases sous le baiser d'or des astres. Vers les cimes!
Dans le scintillement des éclairs une vierge règne sur le trône des
soleils. Aux altitudes! Mon âme est désireuse de la vaste éternité
des lumières.

AYGLANDE.

Et les mot enivrés et radieux que tes lèvres disaient étaient
mensonges, mensonges vils, mensonges pervers.

HÉLIE.

J'allais vers une aube désormais révélée.

AYGLANDE.

Mes bras se lient à tes genoux, tu me traîneras comme un
fardeau le long de ta route. Tu ne peux fuir.

HÉLIE.

Je veux rompre les liens de la chair et du monde.

(Il s'arrache à son étrecinte).

Libre!

... Il court gravir les rocs jusqu'à l'empire des lumières.

LÉON PASCHAL.

TRIPTYQUE

LE RÊVE DE JADIS

I

— Révons.... Veux-Tu ?

*Je suis un cavalier fantasque
qui chevauche, un soir doux et grave, au fond du val,
iors, sur la Tour, le guetteur sonne — et mon cheval
se cabre au chant du Cor qui signale mon casque.*

*La herse tombe ; et l'Ecuyer levant le masque
dit mon nom glorieux en accent triomphal —
Tu songes, effeuillant l'Or pur d'un lys royal
de qui les conques vont neiger dans une vasque....*

*Tu y mires tes yeux éblouis par le Songe
pour y cacher un doux frisson de pudeur vague....
mais ton regard d'amour est veuf de tout mensonge !*

*et, tandis que tes lévriers jappent de joie
parmi les Cors, au feu des torches, qui rougeoie,
nos mains, pour un Serment se joignent sur ma dague !*

II

à PIERRE D'AVOLUY
de toute affection.

— Révons encor.. .

*Je vois parmi l'Azur des Fêtes
splendir les hauts cimiers dans l'orgueil du Soleil,
et les chevaux hennir au chant des Cors vermeils
vers l'Or des étendards arborés sur les failles....*

*Et moi, le Chevalier vaillant ! la lance prête
et pavoisé de tes couleurs ! j'attends encor
que sonne le Combat dans l'Arène où le Cor
clamera la victoire insigne qui s'apprête....*

*Tempêtes ! et les chocs emmêlent les crinières
sur qui les lames font des signes de lumière,
splendidement, dans le fracas des clairs aciers --*

*et Toi, dans l'épouvante où ton regard se baigne,
as-tu point vu le bond loyal de mon coursier,
parmi la pourpre de mon cœur ouvert qui saigne !....*

III

*Seule, et si triste ! en le tourment de ton vain rêve,
sans un page d'amour pour doux-baiser ta robe,
O Veuve ! égrène ta prière jusqu'à l'aube
sur le Marbre où ton chevalier éternel rêve....*

*et quand viendra le Soir et que le vol des cygnes
s'appesantit au loin des lacs, dans les roseaux —
lis un missel enluminé où le fuseau
du souvenir tisse un linceul de gloire insigne*

*à ta pauvre âme folle et si lasse d'attendre
en vain ! dans le val mort où l'automne s'attarde,
l'âme du Cor mourant au triste soir de cendres....*

*et, quand les vents parfois endorment leurs rafales,
monte à la Tour et rêve aux gestes triomphales
que je disais avec les chansons des vieux bardes....*

L'ABSENCE

Pour celle qui attend

*D*e vains oiseaux en deuil attristent la forêt
 Où mes songes s'en vont en lente chevauchée,
 Avec l'amer baiser de ta bouche, cherchée
 Pour y pouvoir puiser la douceur d'un regret.

*Tes mièvres doigts fleuris des lumières des bagues
 Dont tu voilais ton rire énigmatique et clair,
 Ou tes larmes jetant des perles sur ta chair,
 N'endorment plus mes yeux de leurs musiques vagues.*

*De vains oiseaux en deuil ont passé vers la mer !
 Et dans mon âme pleure encor le doute amer
 Qui vient, parmi l'effroi de mes rêves esclaves,*

*Apre comme un désir, maudit comme un remords !
 Me hanter de l'angoisse atroce des soirs morts
 Que triste, je noyais au fond de tes yeux graves !*

de AMES ET PAYSAGES.

EMMANUEL DELBOUSQUET.



CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

HENRY MAUBEL. — *L'Idéoréalisme de quelques écrivains* (Bruxelles, Société Nouvelle).

PAUL REDONNEL. — *Les chansons éternelles* (Avignon, Bibl. d'Occitanie).

GEORG FUCHS. — *Sanctus Diabolus* (Munich, P. Albert).

ALFRED MORTIER. — *La Vaine Aventure*. (Paris, Mercure).

LOUIS RAYMOND. — *L'automne du Cœur*. (Paris, Vanier).

PAUL FORT. — *Presque les doigts aux clefs*. (Paris, Bailly).

Très intéressante la plaquette de M. Henry Maubel par quoi seront conservées les paroles qu'il prononça au cours d'une conférence donnée à Anvers et à Bruxelles. M. Maubel s'est acquitté de la tâche qu'il s'était proposée avec beaucoup de finesse, avec beaucoup d'autorité. C'est très bien à lui de vouloir innocenter les jeunes de ce prétendu mépris de la vie que l'on se plaît à leur reprocher. Ils ne méprisent pas la vie MM. Barrès, Beaubourg, André Gide, Camille Mauclair... ces écrivains inconnus hier, déjà célèbres aujourd'hui et pour lesquels demain la Renommée renforcera ses tonitrueuses sonneries. Selon l'expression de M. Maubel, le premier ne demanda qu'à vivre et à agir ; M. Beaubourg est un « fidèle imagier de la vie ; » M. André Gide apporte à vivre « une ardeur sacrée » et M. Mauclair, « un gourmand d'idéalisme » sait partir de lui-même pour aller vers l'au-delà. Et encore nous est-il dit que MM. Macterlinck, Verhaeren et Demolder ne sont pas des jongleurs fantaisistes. Descendez les degrés de leur art, vous y découvrirez mille frémissements lucides et émus.

Les écrivains nouveaux, dit M. Maubel, veulent manifester entièrement leur humanité et l'idéal vers lequel ils vont, ne comporte pas une vie étrangère mais la vie intégrale selon leur nature.

Et voilà le point culminant de cette conférence. Il faut, précepte fort vieux, regarder éperdument — mais au dedans de soi aussi bien qu'au dehors. Il faut écouter les appels mystérieux qui s'élèvent du fond de l'âme, tout comme il faut ne pas se détourner systématiquement des choses. Or l'Idéo-Réalisme — ce sont les mots qui terminent l'entretien — « rejoint deux éléments trop souvent séparés ; il les réunit dans l'œuvre d'art, pour un accord

harmonieux qui résonne au-dessus de nous, mais dont le fondement n'est qu'*en nous*. »

J'allais finir trop vite. Savourez ces mots que je pique au hasard. Ils sont de M. Maubel lui-même :

— L'art est la manifestation de ce que nous avons de plus intense et de plus grave...

— La sensibilité est l'élément féminin de l'être. La pensée en est l'élément viril. L'une sans l'autre est stérile.

— La tristesse c'est le mal de grandir ; c'est le mal de concevoir dans une communion de la sensibilité et de la pensée un peu d'être nouveau vers quoi tendra notre désir.

— Les grands élans lyriques, comme l'*Ode à la Foi* de Beethoven, ne proclament pas la satisfaction de l'être. Ils disent seulement qu'on a senti l'approche du bonheur.

— L'image est le joyau de l'idée. Elle nous en apporte la forme et la couleur...

Après cela il est presque inutile de souligner que cette conférence est fort bien écrite. Au fait, ce qui me plaît surtout dans ces quelques pages, c'est que l'auteur y venge l'*Eleusis* de M. Maclair (un livre d'esthétique admirable, proclame-t-il) des remarques grincheuses de l'ami Arnay. Attrape ça, mon copain.

* * *

M. Redonnel a cru bon de faire précéder ses *Chansons éternelles* d'une longue préface où il explique la portée des différentes parties de son œuvre. La précaution n'était pas superflue car je doute fort que, sans éclaircissements préalables, le lecteur — même intelligent et favorablement disposé — eût pu discerner le vouloir de l'auteur.

Pour ma part, j'ai peu goûté l'ordonnance du recueil. Ce mélange de prose et de vers n'est pas pour me plaire. Et ce qui aggrave encore le cas c'est que l'on a l'impression que M. Redonnel parle en vers jusqu'au moment où il lui paraît moins ardu d'user de la prose et s'en tient à celle-ci jusqu'à l'instant où, devant la nécessité d'explications psychologiques, le vague que permet à ce moment le tour poétique lui semble plus aisé.

C'est vite dit tout cela, pensera maint lecteur. Je voudrais bien essayer de me justifier ; mais ce diable de volume a plus de trois cents pages et tant de sensations, de réflexions, d'idées, de clartés et d'ombres s'y jouent que cette justification m'entraînerait trop loin. Au fait ce qu'il importe de savoir c'est ceci : le livre est-il bon ou mauvais ? Et je réponds : il a d'incontestables qualités. Le livre est-il vécu, souffert ? Et je réponds que je crois bien qu'il s'y trouve autre chose que des petites larmes, des petits sourires, des petits sanglots purement de chic. Mais alors, dira-t-on,

M. Redonnel est un poète au sens entier du mot ? Et je réponds encore : oui certes, c'est un poète mais il le serait davantage, s'il évitait certaines rodomontades par trop méridionales ou occitaniques. Ah ! cette idée d'encore tomber le bourgeois. Ce que c'est vieux jeu ! Sans doute, le bourgeois n'est pas parfait, mais nous-mêmes le sommes-nous tant que ça ? Au reste, le silence est autrement éloquent — surtout lorsque, pour dénoncer l'indignité d'autrui, il faut en venir, tel M. Redonnel dans ses *Interludes irréductibles*, à abdiquer en partie sa propre dignité.

Le poète des *Chansons éternelles* me paraît particulièrement diminué quand il lui plaît de minauder. De l'entendre alors laisse je ne sais quelle sensation pénible ; son interlocutrice d'ailleurs à laquelle il dispense le titre de « marquise » ne l'est pas plus — marquise — à en juger par ses réponses, que la Serpolette des *Cloches de Corneville*.

D'autre part, la philosophie du volume est assez sujette à caution (cliché n° ..). Cet axiome « Dieu est un point minéral dont la densité est le cube de l'unité, » n'est-il pas pour déconcerter l'entendement des honnêtes gens ? Il est juste d'ajouter que, prudemment, M. Redonnel ne le donne pas comme sortant de son tonneau.

Forme heurtée, langue tantôt rugueuse, tantôt musicale au possible. Parfois de singulières conceptions : le choix d'une carrière, l'impôt du sang entrent même en scène. Parfois enfin des phrases, hum ! très court-vêtues et malheureusement pas en latin, (ceci soit dit pour m'excuser de ne point citer). En revanche combien charmantes les chansons, les vraies chansons, que l'on rencontre au petit bonheur de la lecture. Oyez :

*Pucelle accorte et sereine
Du beau pays de marjolaine
Il était une fois la reine.*

*Enfantelet plein de bravoure :
« Que nul, fors Dieu, ne me secoure »
Disait le gentil roy de Roure.*

*Et voilà simplement pourquoi
Petite reine et petit roy
Un jour d'Avril se rencontrèrent ;*

*Le roy lui dit : « Mes vœux sont vrais »
Et la reine : « Je t'espérais ! »
Puis, sans plus de mots, ils s'aimèrent.*

*Mais la reine aimait trop son roy !
 Mais le roy aimait trop sa reyne !
 Bonheur n'ayant ici domaine,
 Le soir, ils moururent de joye.*

* * *

Sanctus Diabolus est écrit en allemand. Des proses et des vers. Voici une comédie, à base philosophique, parfois exquisement rythmée, où abondent — à côté de traits à la Dürer — des idées et des sentiments très modernes, où l'amour de la vie s'exalte cependant que le goût du Néant enlace la conscience indécise....

Plus loin nous trouvons trois petits contes qui ne manquent pas de saveur. En premier lieu, *Le conte du guerrier et de la belle danseuse*, où se dénonce la volupté de l'inconnu, l'irrésistible attrait qu'exerce sur certaines âmes l'idée de la gloire à conquérir. Il s'afflige, le jeune guerrier, de la vie tranquille qui arrache aux autres des cris d'allégresse. C'est parmi les rouges tueries que le bonheur pour lui réside. Et rien ne peut apaiser son héroïque ardeur, pas même les sourires, les caresses, les baisers de la divinement belle danseuse qui, des bras du Prince, se glissa dans ses bras.

Après cela, lisez *Zarathustra*. L'auteur y dit la tristesse d'être enfermé en soi-même — comme en son jardin clos, le héros du conte qui effeuille mélancoliquement les merveilleuses roses que nul et nulle n'auront respirées. Les fleurs dont s'énorgueillissent les êtres frivoles du dehors, à qui suffit le moindre désir banal, sont artificielles. Fausses leurs couleurs riantes, faux leurs pétales qui tremblent, faux leurs parfums. Mais qu'importe, ceux-là qui les arborent savent la joie. Ils vont dans le soleil, insouciantes et charmés...

Pourquoi cependant vouloir s'insurger contre sa destinée ? C'est l'enseignement que laisse le troisième conte intitulé *Le sot enfant*. Il n'est qu'une fleur idéale, la fleur de Mort et la Mort est la suprême floraison de la vie.

Ces trois contes sont d'une grande pureté de langue, d'une variété d'image, d'une précision devant quoi on ose presque invoquer le souvenir de Gustave Flaubert.

Pour clore le volume, des vers encore. *Les Elegien* nous plurent, mais davantage nous aimons, à cause de la fraîcheur qu'elles apportent après la note sombre des autres pages, telles d'entre les pièces portant ce titre : *Vita nuova*.

* * *

Que dire du livre de M. Mortier qui n'ait été dit et redit à propos d'autres recueils de vers ? L'aventure est vaine ?... N'est-

ce pas de notre propre faute; ne nous plaisons-nous pas à exagérer ce que l'heure peut avoir de désenchantant ou de mauvais tandis que volontiers nous en dédaignons les saveurs souventefois si douces? Et le « regret de n'avoir pas parlé » empoisonnant les strophes que je viens de lire, ce soir d'automne aux vents hurleurs, n'est-ce pas trop notre préoccupation d'y demeurer fidèles? M. Mortier répond lui-même à ces questions lorsqu'il célèbre la volupté de la douleur, lorsqu'il raille — afin de ne point s'entendre — les soirées d'idylles où l'on va, âmes soulées,

Sans rien dire (ô silence!) et sans penser à rien.

Oui, dans ces quelques poèmes s'atteste tout ce qui rend notre jeunesse si morose et si lasse. O erreurs dont, presque tous, nous ne voulons pas nous affranchir! Interroignons-nous, mes frères. Ecoutez les intimes voix, comme elles chantent la toujours nouvelle douceur d'aimer. Ainsi que l'éternelle nature, nous pouvons avoir des renaissances exquisées. Pourquoi nous obstiner à crier à tous les carrefours: le ciel est gris, les cœurs sont tristes et la nuit va venir?

Ou je me trompe fort ou M. Mortier nous apportera bientôt des paroles moins amères que ses paroles d'à présent. Je le crois d'autant plus volontiers que *la Vaine Aventure* est, en général, d'une forme peu austère avec ça et là un rien à la Verlaine ou à la Watteau. Au reste, puisque rien ne vaut les citations voici deux pièces prises au hasard:

SES YEUX

*Ses yeux, ses grands yeux clairs sont un paysage
Où chantent hautbois, pipeaux, violons,
Où dansent avec des fleurs à leur corsage*

*Des pastourelles aux cheveux fins et blonds.
Et puis j'y vois la mer, dormante améthyste,
Avec des mouettes virant en circuits longs.*

*Quoi encore? Un ciel romanesque et sophiste,
Et maint autre si joli site oublié...
Mais je n'y puis voir (ah que cela m'attriste) —*

*En ce miroir lucide et familier —
Ma propre image, toute petite et triste...
Et pourtant que de fois n'y suis-je épié!*

SÉRÉNADE

*J'ai mis hier au soir sur le pas de ta porte
Des fleurs.
Si un vent méchant les effeuille ou les emporte
Ailleurs,*

*Le lendemain j'y mettrai quelque billet tendre,
Pervers.
Et dans la manière de l'éternel Clitandre
En vers.*

*Si d'un petit geste sec ta main le déchire,
Cher cœur,
Demain, demain j'y mettrai ce que j'ai de pire :
Mon cœur.*

*De sorte qu'une nuit en allant au bal rose
Du roi
Tu songeras peut-être en foulant cette chose,
A moi*

* * *

L'Automne du Cœur que chante M. Raymond s'avive encore des guirlandes heureuses de Mai. Cette œuvre, dirons nous, est un cantique à la chère retrouvée, à celle que le poète supplie d'être bonne, d'oublier ses folles équipées :

*Sois lui bonne, ma sœur, et lui pardonne et l'aime
Ce cœur qui T'aimait tant et ne le savait pas.*

De la seule adorée, le poète nous dit la langueur mièvre, il nous dit ses lèvres, ses mains pieuses, ses yeux. Et tel est le charme de la bien voulue, qu'à son évocation tous les fantômes mauvais des soirs menteurs et les cohortes blêmes du spleen et les blasphèmes, les parjures s'éloignent pour jamais de celui qui se disait l'enfant du pays de Tristesse.

Parmi les poèmes qui composent ce recueil, dédié à M. Massébieau, un sonnet surtout nous plut. Citons le :

*J'ai peur du soir, donne tes yeux,
Tes grands yeux pour mirer mon Rêve ;
J'y veux oublier l'heure brève
Et les lendemains soucieux.*

*J'ai peur de l'ombre, dans les cieux
Pas une étoile ne se lève ;
Donne tes yeux, j'y veux, sans trêve,
Mirer mon Rêve radieux.*

*Sont-ils pas ma seule lumière,
Tes yeux par qui toute chimère
Et toute angoisse de mon cœur*

*Sont proscrites ? Un voile sombre
Des cend sur nos êtres, ma sœur,
Do me les yeux, j'ai peur de l'ombre !*

* * *

Presque les doigts aux clefs... Tout d'abord on songe à Rimbaud car c'est le même afflux d'images, la même mosaïque brillante et vive de couleurs et de sons, la même ordonnance évagante déplaçant sans cesse la vision. Mais, avec M. Fort, les choses restent mieux en harmonie immédiate. Aussi les teintes sont-elles plus douces et l'élégance de ses petits poèmes s'impose-t-elle plus directement. Cette élégance persiste jusque dans l'étrangeté un peu forcée de certaines pièces. Il nous semble d'ailleurs que la manière de concevoir et d'écrire de M. Fort se perçoit nettement dans la prose que voici, — la plus courte et la dernière du recueil :

« De son lit d'ombre au crépuscule, le *poitrinaire* a vu s'effondrer l'île rouge. Il tend ses mains crispées jusqu'aux vitres qui tremblent, haineux vers l'Océan qui dévore son jour... Près du lit, la folle enfant, la fillette aux boucles rousses, danse, feu follet, saute et retombe, rosace rose en la pénombre, — et vers le jour lointain soudain ! soulève les pans légers de sa robe rosée. Très gravement enfin, elle fait sa révérence au jour qui va mourir... et puis, ah ! lui découvre en riant, en riant, son jupon bleu bordé de quatre galons d'or... »

DENIS LALIEUX.

AUX PROCHAINS : Hugues Rebell, *Chants de la pluie et du Soleil* ; — Villiers de l'Isle Adam, *Morgane* ; — Une ignorante, *Sur les Golfes* ; — Camille Mauclair, *Sonnettes d'Automne* ; F. Viécl-Griffin, *Palais* ; — Stéphane Mallarmé, *La musique et les lettres* ; — Remy de Gourmont, *Le Château singulier* ; — Albert Giraud, *Hors du Siècle (II)* ; — A. Heins, à Gand ; — Alfred Jarry, *Les Minutes de sable mémorial* ; — Louis Delattre, *Miroirs de Jeunesse* ; — Ad. Boschot, *Faunesses et Bacchantes* ; — Camille Lemonnier, *L'ironique Amour* ; — Henri Bordeaux, *Ames modernes* ; — etc.

ART INTELLECTUEL. (*)

Ces paroles s'adressent à ceux, qui eurent des nausées au jour où les vingt ans les ramenèrent du pays de la Fable dans la réalité vivante.

Malgré le voile pédant d'une fastidieuse rhétorique, le frisson des magnificences devinées de l'Antiquité dionysiaque, avait courbé nos fronts pâles d'admiration. Mais, lorsque nous voulumes nous élaner éperdûment vers les formes divines, nous nous butâmes au cadavre des siècles. Toute une romantique grimaçante se mouvait sans rythme autour de notre jeunesse. Et lorsque dans les rues et sur les places publiques des êtres grossiers nous exhibèrent comme réel un monde grotesque, qu'avait suggéré à leurs âmes incultes l'erreur barbare de leurs yeux, une tristesse nous prit. Et quelques-uns défaillirent.

Mais pour d'autres, voici qu'à travers les larmes, une aurore se leva : Au delà des mers, les Préraphaélites avaient réinstauré la divinité vivante et belle des Formes. Il chantait encore des poètes en Gaule. Et ceux qui se sentirent la force prirent le bâton des pieux pèlerinages.

Ils apprirent beaucoup. Mais bientôt la languenr des étoiles patriales, toujours les plus belles, envahit leurs âmes : Le geste magique de Zarathustra leur montra la route âpre, glorieuse et solitaire. Et lorsque, au portique radieux, Goethe et ~~Platon~~ saluèrent le retour de leurs âmes plus sercines, la calme joie se fit en eux, et ils se sentirent la force pour créer l'Œuvre.

Bientôt, plus que la grâce splendide des Préraphaélites ou que la voluptueuse harmonie des poètes de France, les enthousiasma cette âme solitairement attentive aux rythmes de la grande Panthée, et qu'un miracle suscita du sang de leur race : Arnold Böcklin.

Ils se sentirent les frères tard-venus du peintre, et ils comprirent le but ardu et fier : par les rythmes clairs et sans alliage de leurs poèmes, dire leurs rêves parallèles ; et bientôt ils s'enhardirent à sortir de l'ombre leurs créations.

(*) Voici traduit par l'auteur lui-même à notre intention le manifeste, que les poètes allemands des *Blätter für die Kunst*, viennent de publier dans leur revue et que reproduit aussi la *Allgemeine Kunstchronik*, dans le 1^{er} des deux n^{os} qu'elle leur consacre. Voir nos *Tablettes*.

Voici peut-être ce que veulent ces nouveaux venus, qui dévient à la foule le droit de lire sur leur blason la prétention d'une quelconque appellation :

Au prisme de leur âme recréer la grande et profonde vie, la vie toujours rythmique et belle. Ils savent que tout vit ; ils veulent comprendre la vie formidable des pierres, et savoir quel rêve hiéراتique taisent les arbres. Ils veulent la beauté harmonieuse des lignes et, sur la splendeur des pensées, la perfection parallèle des formes. La vie est belle, étant divine. Ils savent que c'est blasphémer de vouloir prêter le feu céleste à la laideur, qui n'est que mort et putréfaction. Ils savent qu'Œdipe aveugle ou Marsyas, que le dieu écorche, ou l'angoisseux Prométhée, sont beaux et grands de leur immense douleur humaine sans grimace et sans spasme destructeurs de la divinité des lignes et de la Forme.

Et nous voici au seuil de mots essentiels — de pauvres mots pourtant, qu'on a jetés comme un voile de lumière sur tant de contemporaines médiocrités. Ces mots : *Mysticisme* et *Symbolique*.

Sentir, vivre la vie formidable de la grande Panthée, la vie simple de tout, l'âme qui rêve dans les yeux de la vierge, qui sommeille dans l'arcane effrayant de la pierre ; sentir le mystère radieux des choses, y vivre et puis, d'une voix émue et tremblante d'indicible joie le balbutier, le fixer d'une main tremblante et pieuse : *Mysticisme*.

Et puis, entre toutes les choses significatives choisir celles, qui contiennent la plus grande, la plus splendide parcelle de l'âme subtile, celles qui reflètent les autres dans leur songe plus profond, celles que leurs formes plus parfaites rapprochent davantage de l'Unité essentielle, du rêve suprême ; dire ces choses de voix claire et belle et ferme et sans vertige au bord de l'abîme, parce qu'au delà de l'abîme, on se sent soi-même le dieu qu'on fixe, ébloui de joie : *Symbolique*.

Car qu'on ne se méprenne pas : peindre la voix des cloches par des flots d'ascendantes lignes parallèles, c'est naïve sottise, par exemple et ce jeu peut plaire à MM. Jan Toorop ou Thorn Pricker.

Ou encore, pour exprimer la vie de la forêt, traiter les arbres de géants escaladeurs d'azur ; pour dire la vie d'une locomotive, la montrer haletante, affolée, tapageant, toussant ; c'est facile mais fâcheusement naïf et cela peut suffire à M^r Zola et ses imitateurs. Mais qu'on n'appelle pas cette grossièreté : Vic, Mysticisme, Symbolique. — Blasphème !

Qu'on n'aille pas infliger pourtant aux nouveaux-venus la sottise et le vide de ces appellations : mystiques et symbolistes, car ils se veulent tels autant tout juste, que les maîtres classiques et seul le nom d'artistes, convient et suffit à leur mince orgueil.

Une langue pure, harmonieuse, solide et belle sans rien de cette gueuse débraillée et lâche, qui court les rues en ce temps ; pas

d'ombre, l'effroi du chaos ; la beauté saine, la délicatesse sans aucune joliesse souffreteuse — les poètes nouveaux veulent cela.

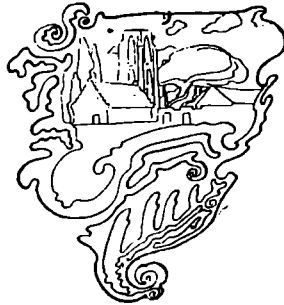
Loin d'eux, la niaiserie de vouloir *décrire* les choses qui sont ou les faits : rien que les évoquer, les suggérer à l'aide des mots essentiels.

Ils n'inventeront rien ; la question sociale les indiffère ; *les hommes* leur sont de peu d'intérêt, car leur attention est toute pour *l'homme* ; et les religions ne valent pour eux, que par la quantité de beauté qu'elles renferment.

Ils ne prêcheront aucune morale et n'aiment rien que la Beauté, la Beauté, la Beauté !

PAUL GÉRARDY.

Munich, Novembre 1894.



TABLETTES.

Aux derniers numéros du **MERCURE DE FRANCE** et de la **REVUE BLANCHE**, parurent encore les *Miées d'Avril et de Septembre*, de M. Henri de Régner :

Je chanterai ce soir, Automne, tes pensées, dit-il, et rarement on a redit aussi bien l'automne qu'en ces vers où frissonne tout le vent déjà grave qui se lève entre les chênes, et tout le recueillement des crépuscules mauves, où :

L'espoir avec l'Amour marche le long du
[*Neuve.*]

* *

NOUVEAUX CONFRÈRES : L'YMAGIER trimestriel rédigé par Remy de Gourmont et Alfred Jarry, 9, rue de Varennes Paris. Abonnement papier fort : 12 frs. et en différents papiers de luxe, de 20 à 40 frs. Le fascicule 3,50 frs.].

Ce recueil très remarquable publie des images, et des études sur les images et les imagiers anciens et nouveaux, Citons au premier numéro, une *Vierge à l'enfant* de Filiger, une esquisse de Remy de Gourmont, et d'Emile Bernard, une mystérieuse et troublante *Sainte-Hélène*. Ornent encore ce fascicule, de curieuses images d'Epinal en couleur : *Jésus sur la Croix* et le *Miroir du Pécheur* et 40 images et vignettes anciennes d'après Albert Durer, Christophe Sichern, les imagiers troyens et flamands, etc.

* *

LA FRANCE D'OC, organe régionaliste, hebdomadaire illustré. (Rédaction et administration, 19, rue Faubourg de la Saunerie, Montpellier.) Les noms de Maffro de Baugé, Louis Xavier de Biard, Emmanuel Delbosquet, Pierre Dévoluy, Joachim Gasquet, Paul Redonnel, Joseph Loubet, bien d'autres encore, dans cette neuve publication qui

s'affirme un peu tapageuse et travailleuse aussi. De fort bonne prose aux numéros du début, et aussi des dessins bien vilains.

Et M^{me} Séverine, toujours à propos de la *meurte*, y adresse à M. Maffro de Baugé le suivant appel :

« Prenez du champ, bon chevalier, sonnez les fanfares, et qu'une fille d'Oil, souriro aux lèvres, fleur aux doigts affronte le choc du Midi impétueux. »

Nous trouvons excessif cet amour des taureaux.

* *

CHRONIQUE ESTUDIANTINE bi-mensuelle, 46, rue Vinave d'Ile, Liège. Secrétaire de rédaction Albert Pétiaux. Au second numéro, qui nous parvient, quelques pages de M. Léon de Bosny sur la jeunesse au XX^e siècle. Puis de Richard Ledent, des vers gracieux, tout d'ambre parfumés.

* *

La belle revue flamande **VAN NU EN STEAKS** nous envoie un numéro triple des plus remarquables. Au sommaire les noms de MM. Vermeylen, Ern. De Don, Van Langendonck, etc. Magnifiques illustrations de MM. Lucien Pissaro, Georges Lemmen, Henry Vandeveldt, Hageman, Baseleer.

* *

La revue Munichoise *Allgemeine Kunstchronik* vient de consacrer deux numéros aux poètes allemands qui depuis trois années se sont manifestés dans les *Blätter für die Kunst* jusqu'ici la seule revue d'art littéraire en Allemagne. Le 1^{er} de ces numéros nous est parvenu. Il est richement orné de dessins, hors-texte, etc. Toutes ces petites choses charmantes : lettrines, culs de lampe, fronton etc., qu'Aug. Donnay dessina pour Wallonia

y ont trouvé place, à côté de dessins inédits et de deux des principales planches que le même artiste fit pour Hildhyllia de J. Sauvenière; un dessin de Joseph Bulot, pris aussi au même livre. Avec cela un portrait du poète Stefan George d'après le tableau de Gebhard Fugel, la reproduction d'une belle œuvre d'Albert Keller et aussi une belle page de musique de Karl Hallwachs. Comme texte, sous le titre de *Renaissance*, l'histoire des lettres allemandes du siècle par Georg Fuchs; Le manifeste *Geistige Kunst* [art intellectuel] de Paul Gérardy, qu'on a lu plus haut; Une étude de Karl Wolskehl sur Stefan Georges; le commencement d'une étude de Paul Gérardy sur les *Artistes Wallons* (Aug. Donnay et Joseph Bulot); puis surtout un choix des plus beaux poèmes de Stefan George; extraits de ses livres et des *Blätter für die Kunst*, et, du même, d'étonnantes traductions de Rossetti, Swinburne, Baudelaire, Verlaine, Jacobsen, d'Annunzio, etc.

Ce numéro est le début en public d'artistes qui ne s'étaient jusqu'ici manifestés que dans les *Blätter*, revue fermée et inabordable à la foule et qui ne tarderont pas à trouver des contrefaçons plus ou moins joyeuses dans les pays allemands.

Cette manifestation est sans contredit le fait littéraire le plus important qu'aient enregistré les lettres allemandes depuis de longs lustres.

Le prochain numéro complètera le 1^{er} par des extraits de tous les poètes groupés dans les *Blätter für die Kunst*.

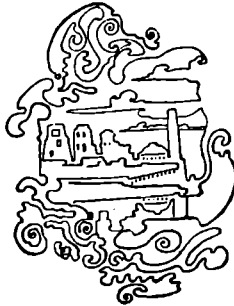
**

COOPÉRATIVE ARTISTIQUE. — La *Coopérative Artistique* organise une grande tombola d'œuvres d'art au profit de la caisse des artistes et à celle de leurs veuves et orphelins.

Cette tombola est composée exclusivement d'œuvres d'art qui sont exposées, au local de la *Coopérative Artistique*, 19, rue de la Banque, au nombre desquelles se trouvent des peintures de Léon Frederic, Jean Delville, Jules du Jardin, Camillo et Lucien Wolless Broerman, André Hennebicq, Mlle H. Calai, Fl. Crabeels, Franz Hens, Evariste Carpentier, etc., etc., et des sculptures de Julien Dillens, Samuel, Mme Berthe van Tilt, Isidoro De Rudder, etc., etc. et nombre d'autres dont la nomenclature serait trop longue et dont le catalogue paraîtra sous peu.

Prix du billet 0,50 au siège de la Société, et dans les principaux établissements.

(Communiqué.)



COLLECTION DU RÉVEIL

chez EDMOND DEMAN, libraire à Bruxelles

Rue d'Arenberg, 16

ONT PARU :

MAURICE MAETERLINCK : *Alladine et Palomides, Intérieur, la Mort de Tintagiles, trois petits drames pour marionnettes. (Troisième Edition).*

Un volume in-16 raisin sur fort papier vélin teinté, orné de culs de lampe de Georges Minne.

Prix Fr. 3,50

FERNAND ROUSSEL : *Le Bonheur Irréel*

Un volume de proses, in-16 grand-médian, tiré à 250 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder.

Prix Fr. 2,00

DÉPOSITAIRES DU RECUEIL

ANVERS :	Forst, Place de Meir.
BRUXELLES :	Deman, rue d'Arenberg, 16.
—	Doliger, Galeries de la Reine.
GAND :	Engelcke, rue des Foulons.
—	Hoste, rue des Champs.
—	M. Kats, rue Courte du Jour.
LIÈGE :	Gnusé, rue du Pont d'Ile.
MALINES :	Heymans, rue du Bruul.
PARIS :	Librairie de l'Art Indépendant, rue de la Chaussée d'Antin, 11.

SOMMAIRE DU NUMÉRO D'OCTOBRE 1894

Emile Verhaeren	<i>La Marche des Idées</i>
Fernand Séverin	<i>La Bienvenue</i>
Lucien de Busscher	<i>Les Soirs qui saignent</i>
Léon Paschal	<i>Hélie</i>
Emmanuel Delbousquet	<i>Triptyque</i>
»	<i>L'Absence</i>
Denis Lalieux	<i>Chronique littéraire</i>
Paul Gérardy	<i>Art Intellectuel</i>

Tablettes

x André Gide, Paludes





LE REVEIL

Voir le Sommaire à la quatrième page de
la couverture

LE RÉVEIL

(FLANDRE ET WALLONIE)

MENSUEL DE LITTÉRATURE ET D'ART

NOUVELLE SÉRIE

Paraît le dernier jour du mois

Secrétaire de Rédaction : FRÉDÉRIC FRICHE

Administrateurs : } RODRIGUE SÉRASQUIER
 } FLORENT BOSSAERTS

Comité de Rédaction : ALBERT ARNAY, LUCIEN DE BUSSCHER,
CHARLES DELCHEVALERIE, MAX ELSKAMP, FRÉDÉRIC FRICHE, PAUL
GÉRARDY, EDMOND GLESENER, RICHARD LEDENT, MAURICE MAETER-
LINCK, HENRI MAUBEL, ALBERT MOCKEL, PIERRE M. OLIN, EDMOND
RASSENFOSSE, HENRI DE RÉGNIER, STÉPHANE RICHELLE, GRÉGOIRE
LE ROY, RODRIGUE SÉRASQUIER, CHARLES VAN LERBERGHE, EMILE
VERHAEREN.

Rédaction, Rue de la Roue, 5, Bruxelles.

Administration, Rue Neuve St-Pierre, 71, Gand.

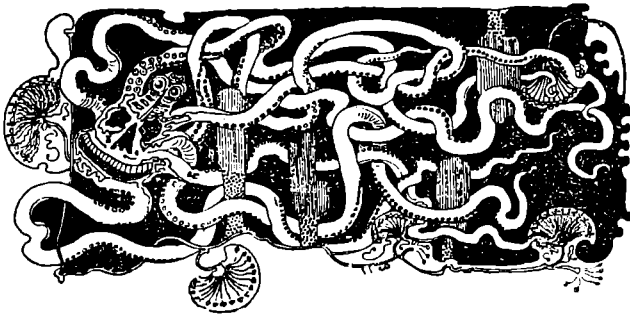
ABONNEMENT : un an 5 frs. (Étranger 6 francs.)

LE NUMÉRO : 50 centimes.

SÉRIE DU RECUEIL :

I ^{ère} ANNEE, 1891, (<i>les Essais</i>) un volume in-4° de 200 pages. (Quelques exemplaires)	fr. 4 00
II ^e ANNÉE, 1892, un volume in-8° raisin de 400 pages Prix marqué fr. 5 (quelques exemplaires) Prix majoré	» 12 00
III ^e ANNÉE, 1893, un volume in-8° coquille de 400 pages	» 6 00
L'année 1894 formera un volume in-8° grand-médian de 520 pages environ	

*L'Administration rachèterait au prix fort des exem-
plaires en bon état des nos 4 et 5 de 1892
ainsi que des nos 1 et 3 des Essais (1891).*



LE PUBLIC.

Un vilain mot pour dire cette chose vague, complexe, passive, cet animal impressionnable et inconscient qu'on accable sans raison les soirs où ses cornacs applaudissent aux pièces de M. Pailleron et les soirs où ils rient aux splendeurs d'*Annabella*.

Si je reprends ce mot, c'est pour chercher ce qu'il signifie aux artistes et découvrir le sens pur qu'il a au fond de leur esprit.

On sait que nous n'avons pas en Belgique de marché littéraire. D'une façon c'est un bonheur. Y-a-t-il pourtant ici le *public*, cette foule qui fait un milieu acoustique à la pensée des écrivains ? C'est ce qui importe. Les musiciens disent qu'une corde qui vibre seule ne vibre pas loin. Ainsi la pensée a besoin de retentir en d'autres pensées qui la propagent. Si le vide autour d'elle est trop grand, elle tombe à la terre et la terre l'absorbe. C'est le rôle des esprits de continuer la vie l'un de l'autre, afin de tenir le monde en émotion. Une évolution est assignée aux œuvres comme à chaque organisme : vivre de la vie de la terre, mourir en réalité ou en apparence, enfin ressusciter si elles ont quelque chose de divin.

Pour Octave Pirmez et pour Charles Decoster le moment est venu de la seconde naissance. Cette première vie élémentaire et

d'épreuve que leurs livres n'ont guère eue, est-elle pleinement offerte aujourd'hui aux nôtres et le livre qui se détache de son auteur rencontre-t-il de quoi le conduire à son but par les chemins de notre pays ?

Depuis dix à quinze ans, nous avons eu, quant à la ductilité de ce public, des opinions tour à tour illusionnées et déçues.

Certains jours nous avons vu la masse neutre s'arrêter avec un chaud frisson devant la beauté entrevue ; nous avons cru qu'elle renaissait. Mais bientôt, ne pouvant fixer son cœur, elle reprenait sa marche lasse et oubliait tout. Les lumineuses exhalaisons de son désir semblaient n'avoir laissé aucune trace sur l'eau noire. On disait : rien n'est changé ! Et l'on avait froid de voir se refermer la nuit opaque et morne et tant d'âmes emprisonnées à toujours dans un cercle de mort. On s'indignait, on criait. Le public en devenait inquiet. Il en devenait plus sourd.

Ce n'est pas par des arguments qu'on métamorphosera les êtres. Le raisonnement n'est pas si puissant. On ne démontre pas la vie, on ne démontre pas la beauté. On les fait ressentir.

Nous ferons tomber de la vie essentielle sur ces âmes qu'on ne sait quelle stupeur a glacées ; elles finiront par dégeler. Au silence intense qu'on fera régner sur elles, elles comprendront qu'elles s'éveillent sur les hauteurs et elles seront heureuses de respirer un air plus frais. Elles entendront comme les vibrations d'une cloche qui aurait sonné pendant leur léthargie, et elles trouveront cette musique d'éveil plus consonnante que les fracas de fanfares qui étouffent les voix.

Pourquoi tous ceux qui sont du même temps que nous, du même coin de terre que nous, ne subiraient-ils pas selon leur mesure l'exaltation étrange, l'ivresse d'idéalisme qui nous traverse ?

Ecoutez la rumeur des temps qui viennent. Elle est faible, elle est lointaine, d'une tonalité indécise. Pourtant, on peut l'entendre. Elle signifie que la vibration des cerveaux se communique. Le pouls n'a pas cessé de battre ; même la vie n'est pas faible. Elle est lourde et lente seulement parce que le sang est épais.

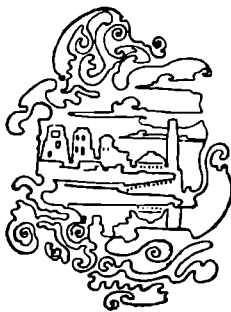
La chair est riche autant que la terre et une germination sourde se fait. Après un rude et long hiver, le printemps va venir.

Qu'on ne s'y trompe pas, toutefois, le printemps que nous attendons sera tranquille et pâle comme ceux du nord ; on devinera sa venue au parfum de l'atmosphère, à une respiration plus aisée des visages, au regard ingénu et pensif des yeux où la beauté se sera mirée.

Personne ne proclamera qu'il est venu et les passants ne s'assembleront pas en processions de louanges et en cortèges d'adoration. Tout au contraire iront-ils plus effacés, plus recueillis, plus isolés, en se hâtant vers les maisons aux fenêtres miroitantes, et chacun fera sa provision de soleil. Il ne faut rien attendre d'autre. Il ne faut rien attendre de meilleur.

Demander qu'on manifeste en société pour l'art et que la foule se lève quand il passe ce serait confondre l'art avec la politique. Pour nos admirations il ne faut pas d'esclaves. Il est naturel que les aveugles nient la lumière. L'essence de chaque œuvre se transmet d'individu en individu, non de groupe en groupe. Remuer une masse d'hommes pour une cause esthétique c'est remuer le vide et briser les rayons au moment où peut-être la lumière allait faire un miracle. Cette foule est de l'humanité en limbes. Des âmes y sont en gestation. Quelque sensuelle et lourde qu'elle soit, quelque lente à s'initier, ne la bousculons pas. Laissons la venir avec tout ce qu'elle contient de bon et de mauvais et que nos paroles à son passage aient l'aspect méditatif des sites baignés de silence. Elle s'étonnera et s'arrêtera peut-être.

HENRY MAUBEL



LE VICTORIEUX

(FRAGMENT)

RACHEL

Salut, ô notre belle Reine,
 Salut, ô notre jeune Reine;
 De fraîches senteurs errent autour de toi,
 Et les rêves de la nuit, sans doute,
 Te furent d'harmonieux rêves :
 Peut-être y a-t-il d'amicales voix
 Que tu écoutes ?
 Tes regards sont gais, ô Irène,
 Et je vois
 Le rose sourire animer tes lèvres.

IRÈNE

Au long du mur, vers la fenêtre ouverte
 Montaient les jeunes liserons;
 Sous la rosée, les lavandes et les thymys
 Parfumaient le clair matin,
 Et là-bas s'ébattaient les hérons
 Près de l'étang aux eaux bleues et vertes.

Et par le ciel c'étaient des vols blancs des colombes,
 Par le ciel où, d'argent pâli, riait la lune,
 Et sur le fleuve voici des voiles que bombent
 Les souffles de la brise bienveillante et pure.

De la joie éveillait toute la plaine..
 Et alors, amis, j'ai senti,
 Pourquoi ? le sais-je moi-même ?
 J'ai senti que j'étais joyeuse.

ROSE-ALINE

*Sois, ô jeune Reine, joyeuse.
Regarde l'horizon charmé
Et vois des lueurs s'animer
Dans la frondaison des yeux.*

*Vois les jeunes filles qui vont
Vers les aventures sereines :
Que tes yeux s'éclaircissent, Irène,
Tes yeux cléments, tes yeux profonds*

*Qu'ils s'éclaircissent et qu'ils rayonnent,
ô Reine, de belles clartés :
La voix du matin a chanté
La fin des heures monotones.*

IRÈNE

*La fin des heures monotones,
Et peut-être la mort des heures de bonheur.*

*Oh, j'ai vécu dans le silence et dans la paix,
Sans voir les étés qui fuyaient ni les automnes
Et sans alarmes quand le vieil hiver frappait
D'un doigt neigeux et lent aux lourds vantaux de chêne.
J'ai été la solitaire, rêvant à peine
A ceux qui s'agitent et qui luttent, là-bas,
Et je riais aux fleurs qui parfumaient mes pas.
J'ai vécu loin des deuils et des plaintes serviles,
Et si des malheureux me demandaient asyle,
Je leur ouvrais la grande porte du palais,
Puis ils parlaient avec l'aumône qu'ils voulaient.*

*Solitaire, j'ai vécu des heures heureuses,
Et peut-être c'est la mort des heures heureuses :
Verrai-je encore les jardins pousser des flores ?
Et cependant qu'au ciel de triomphe l'aurore
Éteignait la lueur des étoiles pâlies,
J'ai souffert comme une vague mélancolie.*

ARGIÈVE

*O Reine, sois mélancolique :
Vois les plaines qui se froncent
De haies et d'épineuses ronces,
Et vois les épines des ronces
Qui déchirent et ensanglantent les tuniques.*

*Écoute monter des prairies
La plainte des frondaisons qui meurent,
La plainte des tiges meurtries :
Écoute la plaine qui pleure.*

Et, ô Reine, sois mélancolique.

A.-FERDINAND HÉROLD.



A TÂTONS. (*)

Ah, se chercher à travers ses propres ténèbres, se chercher sans espoir de jamais se découvrir, mais le faire pour l'âpre, la douloureuse et l'amère volupté de la recherche.

Il est très peu de gens à qui l'on puisse réellement croire un nom.

Et il y a des gens nés écrasés.

Et il y a tant de têtes qui n'ont jamais pensé et qui en portent le stigmate.

—

Si l'on ne souffrait que par autrui, l'on ne souffrirait guère.

—

Le mensonge est ce qui distingue l'homme de la brute.

—

La représentation d'une chose est toujours plus impressionnante que cette chose même.

—

La vie, cette universelle haraque de foire où toujours plus beau le spectacle illusoire de la toile que celui du dedans.

—

Tout individu qui pose un acte quelconque devient immédiatement capable de l'acte radicalement contraire.

—

Art : essayer de rendre des impressions siennes dans un style soi.

—

L'artiste est celui qui écoute et saisit les sons qui passent et que les autres n'entendent pas.

(*) Fragments.

Etre sincère c'est le meilleur moyen de n'être jamais cru.

Toute œuvre mercantile porte en soi un germe de mort et un artiste est diminué de chaque œuvre inutile qu'il produit.

L'homme n'est fait ni pour la joie physique ni pour la joie morale. Les bons repas finissent par des indigestions, les grandes amours par la haine ou le dégoût. Le bonheur sombre dans l'indifférence et l'insensibilité, tandis que le malheur, la douleur et la fatigue par cette même loi de réaction laissent après eux un indicible apaisement.

La chose la plus difficile du monde est de dire ce que l'on pense lorsqu'on a un très grand intérêt à le dire.

En somme la personne vis à vis de qui on est obligé aux plus grands ménagements et à qui on a le plus de peine à s'habituer, c'est soi-même.

C'est une joie de faire blasphémer les hommes : jouir de leur *respect humain* qui les fait acquiescer au débinage habile de la femme qu'ils aiment.

Les seuls projets passionnants sont ceux qu'on sait ne jamais devoir réaliser.

On ne tient à la vie qu'en rapport avec son inutilité.

Gouverner c'est se servir des vices des hommes, jamais de leurs vertus. Comment ne pas chavirer dans l'anarchie ?

Un monsieur qui veut régenter des mouvements sociaux me paraît le cousin de ce poisson qui prétendait diriger le fleuve dans lequel il se mouvait.

O cet effarant anonymat de la Foule.

L'absence tue les affections profondes et souvent donne de la durée aux superficielles. Elle leur permet de souffler.

Si l'on veut n'avoir jamais à douter de ses amis, ne leur demander que moins que ce qu'on se croit le droit de leur demander.

Je ne vois d'affection constante que dans deux égoïsmes conscients qui s'appuyent avec bienveillance l'un sur l'autre.

Certaine théorie ethnologique soutient que seul l'Homme progresse. Enlevé tel vernis de civilisation et de contact, eut donc alors la Femme été, aux jours anciens ce qu'elle est aujourd'hui. L'écart entre elle et l'homme augmente perpétuellement. A l'origine la femelle fut donc très supérieure au mâle — et quelque paradoxal que cela paraisse — là ne trouverions-nous pas l'origine de l'auréole dont nous couronnons la femme. Ce vieux rêve qui voit en elle l'inspiratrice des héroïsmes et des grandes idées, ne serait-ce pas uniquement un atavique souvenir graduellement magnifié par la croissante perfection de notre évoluante intellectualité ?

Quand vous causez avec une femme jolie et aimable elle vous est un très souple tremplin et de plus vous êtes si seul. C'est un peu comme si vous vous parliez tout haut avec le décor gracieux qu'il importe pour que votre idée revête une forme d'art.

La beauté d'une femme réside bien plus dans notre tête qu'en son corps.

Il y a à la fois trop et trop peu de jolies femmes. Trop pour qu'on puisse les aimer, pas assez pour qu'elles fassent un simple, mais divin décor à notre œil.

Le corps de la femme n'a de belles lignes que couché. L'homme est surtout beau debout. Quelle meilleure preuve de l'animalité foncière et passive de la femme.

Pour pouvoir être naturel et sincère avec une femme il faudrait

être certain, comme on l'est avec les animaux, qu'elle ne s'en doute pas et n'en soit pas glorieuse.

—
L'homme fait bien ce qu'il aime. La femme aime ce qu'elle fait bien.

—
« Voulez-vous accueillir d'un sourire bienveillant une sympathie qui se souhaite réfugiée en l'ombre de vos orbites ? »

—
« A quoi songes-tu ? — à mon déjà souvenir de toi. »

—
« Il faut que je m'en aille pour pouvoir enfin rêver à toi ; ta présence te chasse de ma pensée. »

—
La plus grande utilité des femmes et leur plus grand charme, c'est de donner un si invincible désir de les quitter et alors retrouver une telle volupté à la solitude.

—
« Tais-toi et laisse moi contempler tous mes rêves dans l'ombre transparente de tes yeux clairs. »

—
Les chats aiment à se frotter contre des pieds de chaise. Les femmes en compagnie de qui nous aimons à vivre sont nos pieds de chaise.

—
Il est si rare qu'une femme sache se donner. Il faut toujours qu'on la prenne. Alors on a bien le droit de la rejeter quand on en a assez.

—
« Dans tes yeux je cherche en vain ton âme, ton âme qui se dérobe et derrière la glace de tes yeux mystérieux me raille et me fuit, à moins que derrière la glace de tes yeux mystérieux ce ne soit l'image de mon âme qui se raille elle même de chercher ce qui ne fut jamais que son propre reflet. »

—
Il y a des moments où je me sens mortellement esquiné et presque amoureux de la première femme un peu frêle qui se présenterait dans un paysage calme. Il me semble que j'aurais du bonheur à laisser tomber mon front entre ses à peine soup-

çons de seins et dormir, dormir, jusqu'à ne jamais me réveiller.

Ses yeux sont des lacs où l'on se noierait... si l'on pouvait y tomber.

Vous n'obtenez jamais d'une femme ce que vous lui *demandez* il faut tout lui prendre.

Rencontré l'autre jour en pays borain une adorable fillette avec comme de la poussière de charbon dans son *regard*.

« Leurs yeux se sont frôlés en de furtifs et imaginaires adultères. »

Etre aussi indifférent à la vie qu'elle vous est indifférente !

Il y a des jours où l'on goûte le genre de repos qui consiste à ne rien espérer.

Les moments de génie que l'on croit se sentir, correspondent, hélas trop souvent, à d'invincibles crises de fainéantise.

Est-ce une grande force ou une grande faiblesse, s'accommoder de la vie et de ses accidents quels qu'ils soient ?

Je ne trouve pas que la vie soit assez longue pour l'encombrer de choses et de préoccupations étrangères à nos songes.

L'horreur du rire jamais sincère de mes contemporains !

Oh entendre les seules vibrations des cloches, ne pas entendre le coup de bronze qui les frappe.

Ne croyez-vous pas que la meilleure occupation pour des pourris de civilisation comme nous soit d'essayer retrouver, reconquérir et réveiller l'Ingénu qui sommeille en nous.

Etre un homme qui voit la vie comme une immense ville boueuse où tous se battent. Etre douloureusement révolté peut-être par cette injustice de la défaite des faibles et des bons, mais se dire qu'à combattre on sera souillé par la boue des rues. Continuer isolément son chemin en cherchant précautionneusement à s'éclabousser le moins possible.

—
Ce que je connais me dégoûte de ce que je ne connais pas.

—
L'homme qui n'aurait jamais ri de rien serait bien près d'être arrivé à une totale compréhension, car tout est grave autour de nous et gros de mystères lointains.

—
J'ai très peu écrit et peu parlé. Or je regrette la moitié de ce que j'ai dit et les deux tiers de ce que j'ai écrit et *je ne me souviens plus du reste.*

—
... Et au dehors se déchaîne une tempête qui aujourd'hui me laisse aussi indifférent que la tempête qui *d'avait* se déchaîner en moi.

—
Et c'était une irradiation incessante de ténèbres en mon cœur.

—
Les uns marchent devant eux et vont droit leur route. Moi je patine et dessine des courbes et des arabesques folles et logiques. Aussi rencontré-je rarement quelqu'un sur mon chemin. Mais alors gare la bousculade.

—
Il y a deux choses exquisés au monde : les petits chats de quelques semaines, les petites filles de quelques années. Or les uns deviennent les atroces vociférateurs nocturnes et les mauvaises bêtes lâches et fauves qui évoquent de sabbatiques égorgements d'enfants et reviennent trainant de gros ventres. Les autres, d'idéales petites poupées qu'elles étaient chantant si gentiment papa et maman, de mauvaises bêtes sardées et lâches, traînant un jour aussi de gros ventres et qui finissent par ne plus savoir dire que : amant et argent.

—
Ah, en proie aux troubles les plus poignants, conscients de

l'indifférence de la nature, se bercer dans cette prodigieuse placidité comme en quelqu'inconsciente et universelle bonté ; ne pas exiger de la nature qui nous ignore ce qu'elle ne peut nous donner, mais jetant vers elle notre pitié pour nous mêmes, illusoirement nous contenter de l'écho que nous entendons et nous imaginer qu'un ami que nous ne verrons jamais nous pleure et cherche à nous consoler. — Dans la nuit limpide les grenouilles continuaient leurs doux, monotones et si obstinés coassements (*Campine*).

—
Il n'y a de tragique dans la vie, que nos songes.

—
Avec un cœur rongé du besoin d'amour, porter en soi l'invincible railleur de soi-même.

—
« Etre si chastement pervers que nous préfériions le frôlement de nos désirs à celui de nos corps. »

—
L'ombre des nuits s'allonge au long de ma pensée.

—
O cet esquintement immérité de nul travail.

—
Dans l'obscurité tragique de mon âme je pressens les ombres maléficieuses de mes Rêves morts et je vis enveloppé du frôlement de tant de souvenirs.

—
Tous mes rêves volètent autour de moi et je vis au milieu du mol bruissement de leurs ailes.

—
Dans l'inutilité des heures, se traîne l'opulente draperie de mes rêves, je ferme les yeux au passage de ce que je n'aime pas et je couvre de la splendeur de mon manteau ce qui attire mon clair regard.

—
L'arche des ténèbres violentes plane dans l'atmosphère de mes pensées.

—
Une muraille d'orgueil protège mon humilité.

Il est rare que je mente, mais il est encore plus rare que je *dise* la vérité.

Pouvoir suivre les splendides nuages fous qui ne vont nulle part avec des airs si résolus...

Vivre la nuit, c'est regarder ce que les autres dédaignent ; vivre la nuit c'est parfois se mettre à l'affût de soi-même.

Le froid de mon cœur monte à mes lèvres et vient y glacer mes paroles les plus affectueuses.

Ah toujours vivre dans le souvenir de ce qu'on n'aura pas fait.

O Charme subtil des choses inavouées.

Et enfin ce mortel désir parfois, d'être serré comme un enfant malade dans des bras aimants.

PIERRE M. OLIN.



DÉDICACE A STEFAN GEORGE.

*Toi qui tiens le théorbe où chantent les étoiles
De Gœthe et de Platon et des chantres divins
Dont le prestige clair allumait des étoiles
Et semait l'or joyeux au fond des cieux germains,*

*Divin qui seul encor sais les chansons divines
Parmi le troupeau vil profanant le silence
Tu marches, altier, et toute la joie divine
S'égrène dans ta voix en radieuses cadences.*

*Trouvère lors un peu de ma longue folie
Et d'avoir loin de moi vécu ma morne vie
F'apporte vers ta joie mes songes fraternels,*

*Afin que pour nous seuls dans la clarté première
Surgisse, fait d'azur et de pure lumière,
Le palais fastueux des songes fraternels.*

LES SITES BIENHEUREUX.

à ANDRÉ GIDE.

*Au pied de la montagne immense dans les cieux
Sourit la plaine verte où chantent mille fleurs.
Au bord du ruisseau clair, les peupliers aux cieux
Lèvent leurs cimes, droits, comme d'immenses fleurs.*

*La forêt Une croix se dresse à la lisière.
N'entre pas : la licorne y hante et la chimère ..
Ou va, passe en chantant si tu te sens au cœur
La force ; car delà le bois sombre s'éclaire
La plaine où toute joie chante parmi les fleurs.*

*Voici le matin gris et tendre et rose un peu
L'air s'enchanté alentour de l'éveil des oiseaux
Qui s'essorent joyeux du frisson des roseaux
Et volent en chantant dessus le bosquet bleu.
Par la plaine ils vont boire aux brins d'herbe qui ploient
Le radieux trésor de saphirs et de perles.
Le ruisseau plus limpide et solennel déferle
Striant de clair argent la matinale joie,
Et là-bas grisés par l'enchantement de l'heure
Les faunes bienheureux vont danser dans les fleurs.*

CHANSON.

*Que l'ennui se taise
Emplis mon verre !
Ta bouche me baise
Ton bras m'enserre.*

*Dans la cathédrale
Et c'est minuit
Entends-tu le râle
Du temps qui fuit ?*

*Chantons nos chansons
Dansons nos rondes
Au hasard laissons
Marcher le monde !*

*Au son de ma flûte
Et c'est minuit
L'éternité lutte
Contre aujourd'hui.*

ASCENSION.

A mon ami Richard Ledent.

VOICI des fleurs encore, des fleurs joyeuses,
 Voici de l'or sur les genêts
 Et des roses aux bosquets;
 Voici la chanson des oiseaux
 Et le sourire du ruisseau
 Et toute la joie très pure et frêle
 Où ton âme se verra belle
 Et bonne et claire aussi
 Au doux miroir des choses.
 Ici c'est ton pays encore ;
 Assieds-toi dans les fleurs ici
 Et mêle la clarté de tes songes
 Et le parfum de ta chanson
 A leur songe et leur clarté.

PLUS haut est la forêt de chênes
 Et de pins silencieux ;
 Là le dragon et la licorne
 Et la chimère aux yeux de feu
 Hantent le silence bleu
 Et leur épouvante mêle
 Du silence au silence.
 Plus haut la neige, plus haut la glace
 S'amoncellent dans l'immensité
 Et toute vie meurt et s'efface
 Dans l'immense sérénité.

RESTE ici que je n'emporte
 Que le songe de tes songes
 Dans ma rude ascension.
 Le mont est haut encore et touche
 De son front rude et farouche

*L'éther pur où rien ne vit
Où seul qui tue en soi la vie
Et ses terreurs et ses folies
Peut mener son âme une et nue ;
Où l'âme divine un peu
Loin des effrois de chair vaincus
S'éparpille dans l'immensité.*

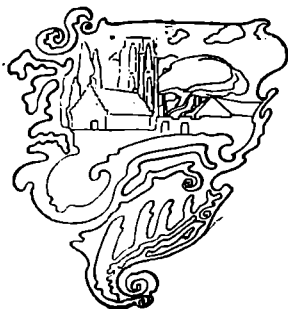
T*RÈS belle, reste ici et songe
Très bonne, reste ici et chante.
Seul je puis monter encore
Mais je ne puis plus t'emporter.
Reste ici parmi les roses.
Enfant, pour pouvoir monter
Vers les sommets mornes et sombres
Où siège se voilant dans l'ombre
De sa splendeur éblouissante
L'immense et suprême unité
Je porte en moi la mort des choses
Je ne vois plus les fleurs d'ici
Ni ta bouche parmi les roses.*

O*H toi, belle âme d'enfant naïf
Que la splendeur du corps enchaîne,
Qui t'aimes encore dans les choses,
L'air pur dont tu vivais en moi
Je l'exhale en bulles roses
Et la clarté de mes yeux
Éclairant la route à tes jours
S'est à jamais éteinte pour toi
Car mes yeux pour ton épouvante
Regardent, immenses, l'immensité.*

A*DIEU, petite fée dans les fleurs !
Que les fleurs te soient douces et bonnes
Et tuent le souvenir en toi
Du sombre chasseur de chimères
Qui s'en ira vers l'infini
Et que ton sourire ingénu*

*Interroge les seules fleurs —
Des seules choses que savent les fleurs
Et sois heureuse, ne pouvant être
Divine, comme moi divin,
Petite sœur des fleurs.*

PAUL GÉRARDY.



FRAGMENT. (*)

C'était le dimanche surtout que la tristesse de Truffeau se faisait plus sombre, et l'accablait des plus douloureuses suggestions.

La plus grande partie de la matinée, il la passait au lit, où dans le mol assoupissement qu'un repos prolongé lui coulait dans les membres, dans une douce hébétude de l'esprit, il regardait durant des heures sans se lasser, le soleil ruisseler des persiennes mal fermées sur le papier des murailles, ou frapper soudain un coin de miroir, le col d'un vase en porcelaine, le marbre de la pendule, avec une poussière d'étincelles. C'était le seul moment de la journée, où ne pensant pas, il n'était pas malheureux. A diverses reprises, pourtant, sa femme lui criait dans la cage de l'escalier de venir déjeuner, afin qu'elle put débarrasser la table; mais chaque fois, la pensée de quitter l'amollissante chaleur des draps, l'y faisait se pelotonner plus paresseusement. Enfin impatientée, Jeanne l'avertissait qu'elle desservait sans l'attendre. Il sautait à bas du lit, s'habillait à la hâte, et quand il avait mangé, rôdait dans la maison en fumant des petites pipes.

Mais les après-midi, ô les après-midi des dimanches, comme ils lui paraissaient longs et mornes, avec leurs incessants appels de cloches, et le processionnement lent des passants recueillis.

Sa sieste achevée, la tête alourdie encore par le travail de la digestion, il se couchait sur le canapé qu'il traînait près de la fenêtre; et là, les regards perdus dans la perspective ensoleillée de la rue, il fumait sa pipe, lentement, avec un bruit doux des lèvres.

Sur le coup de trois heures, un orgue de Barbarie débouchait sur la place de l'église: c'était un orgue à incrustations d'ivoire jauni et à arabesques de cuivre, un vieil orgue époumonné qui haletait des ouvertures d'opéras surannés, des valse langoureuses,

(*) D'un Roman en préparation

des marches militaires, la Marseillaise. Dès qu'il commençait à jouer, Truffeau imposait silence à sa femme et à Philomène qui n'osaient bouger de leur chaise avant que n'aient vibré les dernières notes, et abîmé dans un recueillement de la pensée et une immobilité du corps, il se laissait bercer par le rythme de la musique. Comme il connaissait par cœur tous les morceaux, il préludait par de légers hochements de tête aux accords qui allaient suivre. L'orgue s'éloignait dans un roulement de plus en plus faible, les refrains atténués et rendus plus tristes par la distance, mouraient peu à peu dans la rumeur confuse de la ville.

A quatre heures, Melchior Bayaux fermait son étal. Il rentrait un à un les quartiers de viande suspendus aux barreaux rouges de la devanture, puis disparaissait, après avoir jeté son tablier sous le comptoir. Les flèches dorées du grillage miroitaient au soleil, et dans les pénombres de la boutique, les viandes mettaient de grandes taches sombres sur la grisaille des murs. Peu de temps après, le boucher sortait accompagné de sa femme.

— Tiens, les Bayaux qui vont à la promenade...

Truffeau répondait par un profond soupir à la réflexion de sa femme, qui ajoutait :

— Pourquoi ne sors-tu pas aussi, Aristide... il fait si beau!

— Pour rien.

— Pour rien, ce n'est pas une raison...

— Pour rien, dis-je.

— Oh! oh! pas besoin de se fâcher pour ça... On ne pourra bientôt plus rien vous dire.

La tête serrée dans les brides de sa capote, qu'un nœud bouffant joint sous le menton, la main étendue sur la pomme luisante de son ombrelle, madame Bayaux attendait que son mari eût fermé la porte; puis ils s'en allaient bras dessus, bras dessous, se regardant dans tous les étalages. Il arrivait aussi, que Melchior restait en arrière, pour s'assurer que le jupon blanc de sa femme ne traînait pas; il la rejoignait ensuite, et le craquèlement de leurs bottines mourait dans le silence de la rue. Celle-ci était déserte: Le soleil l'emplissait d'une lumière éblouissante, qui coulait en nappes ardentes le long des façades, et allumait les vitres de lueurs d'incendie. Le vent chassait des trainées de poussière le long des seuils, les plaques des égouts brillaient de loin en loin; un réverbère, en face, doucement remué, projetait

la mobilité de stries dorées sur une persienne fermée. Parfois, quelque passant : un campagnard avec une cage sous le bras, un gandin qui se regardait marcher, une ouvrière gantée de filoselle.

Mais les cloches sonnant pour le Salut, la chaussée lentement s'animait. Truffeau, la face collée aux vitres, s'absorbait dans ce défilé pieux, qui chaque dimanche lui ramenait les mêmes figures, se profilant à de courts intervalles, dans l'encadrement de la fenêtre : c'étaient de vieilles dames à figure de momie, un gros homme, marchant le chapeau à la main à côté de deux fillettes pareillement vêtues, de jeunes bourgeoises tout en soie, serrant entre leurs doigts gantés l'écrin précieux de leur chapelet, des servantes accompagnées d'ouvriers endimanchés, qui rebroussaient chemin à la porte de l'église, où des coupés stationnaient. Il regardait pendant quelque temps, l'opiniâtre ardeur du soleil embraser de touches claires les gourmettes argentées, les moyeux des roues, les glaces qu'encadraient des coulées de laque, les chapeaux luisants des cochers conversant sur le trottoir. Par dessus la toiture d'un carrosse, un fouet ondulait lentement.

Mais s'étant de nouveau renversé dans le canapé, il poussait de profonds soupirs qui s'achevaient en gémissements. Les mains cherchant sur le velours, les endroits que la fièvre de leurs paumes n'avait pas encore chauffés, les jambes engourdies d'une lourdeur morte, le sang lui refluant au cerveau une demie-hallucination de vertige, il s'immobilisait dans cette abêtissante torpeur, laissant ses regards se traîner du grillage de ses cils sur les fleurs du tapis.

Cependant, madame Truffeau se tenait au coin de la cheminée sans poêle, penchée sur un tricot qu'elle rentrait soigneusement. Elle se grattait le front par moments du bout d'une aiguille, ou relevait la tête, quand le trottoir résonnait sous des pas un peu lourds. A son côté, Philomène ajustait des modèles de dentelles sur les pages d'un album.

La chambre sommeillait dans une lumière tranquille; l'atmosphère pesante entourait les objets d'une vibration chaude. On entendait se suivre au loin les appels d'une cloche en modulations plaintives.

L'office terminé, Aristide se contentait de voir passer les gens du fond de son canapé, où une paresse le clouait, assis presque sur les reins, le souffle opprimé par l'angle de compas, que sa poitrine décrivait dans son affaissement.

Quand tout était retombé au silence, il hasardait enfin :

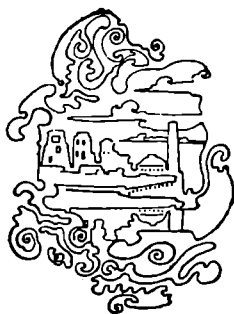
— Jeanne, il est six heures, si tu apprêtais le souper.

— Tu sais bien qu'on ne soupe qu'à sept...

Il se redressait, et rageusement tambourinait contre les vitres. Le soleil déclinait : un jour plus pâle baignait la rue d'une molle quiétude, l'ombre inégale des maisons s'allongeait sur le pavé bleuté. Du côté de l'église, le ciel se moirait de reflets roses, tandis qu'en face, au dessus de la ligne des ardoises, il se teintait d'un vert tendre d'aquarelle.

Pourtant, la tristesse dont l'avait accablé toute cette journée de désœuvrement, se dissipait par degrés à mesure qu'on approchait de sept heures, et quand Louise apparaissait au seuil de la chambre, les bras chargés de sonnante vaisselle, son humeur chagrine s'écroulait d'elle même. Le souper, avec sa nappe fleurait encore la lessive, le bavardage joyeux d'Alexis qui revnait de jouer chez le voisin, les mines heureuses de sa femme et de Philomène achevaient de le rasséréner.

EDMOND GLESENER.



A JEF LEEMPOELS.

pour son « Jeune Sphinx. »

Triomphalement belle en sa pourpre vêtue
 Et l'idéal en fleur qu'un regard vainqueur, sûr
 D'avoir scruté le Sphinx, par là-bas perpétue,
 La sereine pensée érige son front pur.

L'énigme est dévoilée dans sa vérité tue;
 Et l'endehors éden d'un balsamique azur
 De riches floraisons d'images institue
 Son ineffable joie, en notre ciel obscur.

L'impérieux enfant aux mains sacerdotales,
 Invincible à jamais en ses gloires royales,
 — Neuve incarnation d'une virginité, —

Nous profère en clameurs radieuses de gloires
 Le symbole puissant de ta divinité,
 Mage des premiers ans, Homme clair des Mémoires!

CRÉPUSCULE.

Le bois s'éteint dans un pur crépuscule
 D'automne doux... (s'y pourprement jonchant,
 Au jour clair, de rouses feuilles, la mousse,
 Où par place, tout frileux, se trémousse
 En l'or glauque un pauvre merle y cherchant
 Le chaud émoi d'un été qui recule.

Le bois s'éteint !... Violet, le treillis
 Des arbres morts et défeuillés s'émaille

*D'un fond d'or jaune-orange, où le soleil
Apprête, caché, son calme sommeil
Mélancolique... Et, d'entre chaque maille
Tombe une larme sur le soir du taillis !*

*Le bois s'éteint !... Seul dans la clairière
Que plus de jour ne vient illuminer,
Une forme y boit les si puissants charmes
— Avec ses yeux purs — de toutes ces larmes
Dont la chute est lente à se terminer...
Le bois s'éteint !.. Le peintre est en prière.*

ARTHUR SOUCHOR



UN CHAPITRE DE LA GENÈSE.

Tout au commencement du monde, Dieu fit les petits enfants et les joujoux.

Et le premier jour Dieu créa les bougies et les chandelles, les lanternes magiques et les kaléidoscopes, les ombres chinoises et celles du *Chat noir*.

Puis Dieu dit : « Si les bougies mettaient le feu aux rideaux, mes petits enfants seraient rôtis. » Et Dieu créa l'eau en défendant bien à ses petits enfants d'y tremper leurs chaussettes et leurs tabliers.

Et ce fut le second jour.

Puis Dieu dit : « Si l'eau du ciel tombait sur eux, mes petits enfants seraient mouillés. » Et Dieu créa les chambres, les cours vitrées, les parasols japonais et les feuilles des arbres.

Et ce fut le troisième jour.

Le quatrième jour, Dieu créa les arbres de Noël, les lanternes vénitienes et les lampions.

Et Dieu les mit dans les chambres, dans les cours vitrées et sous les feuilles des arbres pour que ses petits enfants pussent distinguer le jour de la nuit. Et il créa aussi la lune, qu'il mit très haut dans les cieus, afin que ses petits enfants n'eussent jamais l'idée de la lui demander.

Puis Dieu dit : « Que les eaux produisent en toute abondance des animaux qui s'y meuvent, et qu'il y ait des oiseaux qui volent de la terre vers l'étendue des cieus. »

Dieu donc créa les poissons, les grenouilles, les petits bateaux qui vont sur l'eau et généralement, toutes les bêtes que l'on met dans des boites avec de l'ouate par dessous et, par dessus, un brillant couvercle de verre ; il créa aussi les canards, les poules et les coqs, les cerfs volants, les balles et les raquettes.

Et ce fut le cinquième jour.

Puis Dieu dit : « Que la terre produise des animaux à quatre pattes ou de ceux qui n'en ont pas et qui s'y traînent sur leur ventre. »

Dieu donc créa les chevaux à bascule, les bœufs, les vaches, les moutons, les éléphants, les lapins qui battent du tambour, les ânes qui remuent la tête et les serpents avec ou sans sonnettes.

Et ce même jour qui était le sixième, il créa aussi papa et maman, pour acheter toutes les belles choses qu'il avait créées es jours précédents.

LE LAURIER DU POÈTE. .

De sa couronne de laurier, il avait détaché un rameau qu'il avait planté dans un vase de Chine, et la petite plante, ayant poussé des brindilles et des feuilles vertes, était devenue très vite un arbuste gracieux et délicat, — un peu comme sa poésie elle-même. Tandis qu'il travaillait, il aimait à le voir auprès de lui et attachait à cette chose infime qui lui rappelait ses succès passés, une idée presque superstitieuse et l'espoir en l'avenir. Alors, d'une jolie fille rencontrée un jour, très douce et très blanche, il avait fait sa compagne et elle s'était bientôt emparée de son cœur et de son âme tout entiers, sans se donner d'autre peine que d'être toujours très blanche et très douce, ainsi que Dieu l'avait créée.

Pas longtemps cependant après son mariage, il s'était aperçu que son laurier paraissait dépérir et une inquiétude lui était venue de là, — une frayeur, — une crainte anxieuse de perdre, avec le laurier de sa gloire passée, l'inspiration et le courage au travail. Il avait enfermé ses angoisses en lui-même d'abord, puis, à la fin, bouleversé tout à fait par un dépérissement dont il ne pouvait découvrir la cause, il en avait parlé à sa compagne ; et celle-ci, très douce et très blanche, s'était mise à sourire en disant : « Ton laurier, mon ami ? Mais ton laurier, — quand je n'en ai pas d'autre, — je le mets dans la soupe, — tu veux bien, n'est-ce pas ?... »

LES MORTS.

Comme il sont bien morts, ceux-ci ! Oh ! comme ils sont bien tout à fait morts...

Les autres, — ceux qui sont aux cimetières, — engraisent le

sol et renaissent en herbages, en fleurettes et en arbustes ; les autres, à leurs derniers moments, ont entrevu du moins des parents désolés dont le cœur peut-être leur conservera un souvenir fidèle. Mais ceux-ci..

Dans le coin le plus obscur d'une bibliothèque, ils sont enfouis sous la poussière et quand, par hasard, on les exhume, — quoique rien ne soit changé en eux, — rien qu'un peu de jaunissure peut-être par ci par là à leurs pages blanches, — on se hâte de les rejeter comme s'ils portaient en eux des germes délétères.

Leur nom est *Ennui*.

— Ah ! cette histoire...

On se la rappelle vaguement et l'on baïlle. Sur la feuille de garde, quelquefois, l'auteur, un ami, d'une merveilleuse écriture d'artiste, vous dit des choses aimables...

— Ah ! oui. C'était un petit blond ;.. un grand noir ;. . Il était drôle quelquefois, mais son livre ! Ah ! pas drôle du tout, celui-là...

Comme ils sont bien morts, hélas ! les livres de ceux qui, du premier coup, ne se sont pas faits immortels !

ALFRED LAVACHERY.



DERNIER RÊVE.

à P. Redonnel.

*Qu'un dernier rêve enfin m'enivre de ses charmes,
 Au seuil des beaux vallons, où j'ai jeté mes armes
 A la rouille d'oubli, parmi des blanches fleurs
 N'ai-je point salué l'aube des jours meilleurs,
 Et prié que bientôt, j'eusse, à l'heure suprême
 Pour veiller sur ma mort, l'ombre de la mort même ?
 S'il est de doux bonheurs en un ciel merveilleux,
 S'il est plus de silence et de paix qu'en ces lieux
 Où j'ai pu découvrir une âme dans ma vie
 J'attends que ces bonheurs, pour cette âme ravie
 Aient tissé le lin pur et couronné de lys
 Mes cheveux que les ans et l'amour ont pâlis.
 O mes vallons, ô Dieux ; vous aussi doucc plaine,
 Où jadis je courais vers une gloire vaine
 Ainsi qu'un jeune faon qui fuit vers le Soleil,
 Je vais enfin dormir le bienheureux sommeil
 Près de la vierge-enfant que le ciel me destine.
 Et par un matin bleu de tendresse enfantine,
 Dans le songe éternel et béni de la mort
 Je verrai ses yeux noirs et ses longs cheveux d'or.
 Qu'un dernier rêve encor m'enivre et que je meure
 Dans le val où déjà des voix ont crié l'heure,
 Un soir voluptueux voile d'ombre mes yeux.
 La paix immense épand son voile sur mes vœux.
 Et j'attends, étendu près d'un antique chêne,
 De voir poindre l'instant de cette aube sercine,
 Où viendra me chercher la vierge au cœur altier,
 Tenant en ses doigts fins un rameau d'olivier*

A L'ENFANT

*N'avons nous point suivi, dans ces eaux magiciennes,
 Le fil du rêve pur de nos âmes anciennes ?
 O Vierge que mes mains veulent pures d'amour,
 O douce enfant, qu'un dieu fit si pareille au jour
 Suave où je te vis, avide d'amour tendre,
 Laisse moi dénouer tes longs cheveux de cendre.
 — Voici la rive claire où nous devons nous voir
 Cette aube qui jadis, brillait en ton espoir,
 Comme un lys dans le songe où tu t'étais complue
 Ton cœur timide et pur ne l'a-t-il reconnue,
 Et n'ont-elles chanté, les nymphes du printemps
 Le chant qu'un rêve bleu t'a murmuré longtemps ?
 — O Vierge, qu'un baiser me destine ta lèvre,
 L'amour est ce vallon de cytise, ou la chèvre
 Folle s'égaré, où le bruit du monde se meurt.
 Ton doux regard béni s'y perd, et quelle peur
 De ne plus voir demain l'aurore aussi sereine
 Rend craintif et divin, ton sourire de reine.
 — Vois ! l'enfant du vallou se penche pour te voir.
 Sa lèvre est ton baiser, son âme est ton espoir,
 Purs tous deux, fleurs qu'un rêve a fait naître en moi-même.
 — Tu ne sauras jamais, enfant, combien je t'aime.*

CHARLES FRAPPART.



DES « CAHIERS D'UN CARABIN ».

LES AVEUGLES.

à FLORENT DOSSAERTS.

De l'azur infini, le soleil s'épandait en lourdes coulées d'or; les peupliers qui bordent l'avenue déserte bruissaient à peine sous la brise légère; une torpeur avait envahi toutes choses, et je regagnais lentement l'hôpital qui dormait là-bas, parmi les arbres, élevant vers le ciel, comme des mains en prière, l'unique forme gracilité de ses ogives. Devant le portail, un jet d'eau s'égrenait en sa vasque moussue, et faisait pleuvoir dans l'eau morte une pluie adamantine de perles frissonnantes.

Au fond de leur jardin que longe l'avenue, les aveugles étaient assis, adossés aux quinconces et à la grille envahie de lierre et de vignes vierges. Les lilas embaumaient l'ombre, des parterres de géraniums éclataient; dans les allées roucoulaient des pigeons familiers; de ci, de là, sur la pelouse, de petits moulins et des girouettes oscillaient en grinçant sur leurs tiges; et parmi les rocailles de la fontaine, une statuette verdie figeait sa course juvénile. Dans sa rosace gothique, la cristalline horloge de l'hospice tinta deux coups. Et les aveugles sommeillaient, rêvaient peut-être, — au soleil dont la bonne chaleur les réconfortait, leur disait la joie du printemps, de l'azur éternel et des fleurs revenues, — en la paix de l'après-midi que troublaient seuls le souffle tiède de la brise languissante en la fraîcheur des frondaisons, des sons de cloche mélancoliques, des chants d'oiseaux très-doux, ou de rares pas furtifs.

Je continuai ma route au long des peupliers; le jet d'eau me couvrit au passage d'une fine poussière irisée, et je pénétrai dans la fraîcheur un peu humide de l'hôpital, aux longs corridors gais et clairs, — où rôde, obsédante, la vague odeur safranée des pansements, — et où s'élancent, vers les voûtes, des fenêtres

en ogives, qui par endroits s'ornent de géraniums rougeauds, ou s'atténuent de discrets rideaux de mousseline à fleurs, trahissant les goûts ingénus des béguines pieuses. En le lointain des couloirs, des portes gémissaient; des pas incertains se traînaient sur les dalles sonores. Par la clarté d'une baie vitrée, je descendis au verger calme. Des vaches blanches, sommeillant dans l'herbe où les pommiers tors avaient néigé des flocons fleuris, et des figures hâves aux fenêtres, regardaient un corbillard s'éloigner en cahotant parmi les arbres. Et je me dirigeai vers la Morgue massive et noircie, aux ogives ramassées, au portail inhiant, et qui semblait guetter là-bas, — son pignon échancrant l'azur de sa silhouette plus légère.

* * *

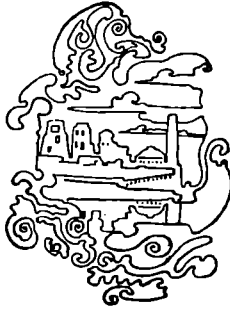
Quand je sortis, au couchant, les tristes besognes terminées, la plainte d'une cloche se mêlait aux soupirs du jet d'eau; un pas de femme se perdait, rieur, au détour de l'avenue quète, et j'aperçus les aveugles, toujours assis dans leur jardin. Mais ils s'étaient rangés, à cette heure crépusculaire, contre les murs de l'hospice, sous les vignes, parmi les lauriers et les orangers en caisses, — tournés vers l'horizon où sombrait le soleil, plaquant ses lueurs d'or bruni sur les fenêtres mornes, semblables, aussi, à des yeux éteints.

C'était un triomphal couchant printanier, dont la magie s'extasiait parmi l'orgueil des arbres : à l'horizon s'indéfinissait une mer d'ambre, où s'estompaient des îlots bleutés; au dessus s'étiraient des nuages de cuivre, de jaspe et d'onyx, — avec des échappées sur un ciel d'émeraude pâlie, d'une limpidité miraculeuse. Et, comme les héliotropes aux corolles d'améthyste, comme les grands tournesols de topaze qui, s'inclinant sur leurs tiges, suivent le soleil dans sa course lumineuse, et présentent toujours le fond de leurs calices avides à ses rayons, qu'ils boivent et dont ils s'imprègnent, ou qu'ils nous rendent, distillés, en un parfum subtil; — tels les aveugles, poussés par je ne sais quel instinct sublime, se tournaient vers l'astre éteint dont ils ne sentaient plus la chaleur dorée, vers sa féérique agonie dont ils ne pouvaient contempler la splendeur, mais exaltés peut-

être par la beauté des choses qu'à la douceur de ses rayons ils avaient rêvées, — transformant ainsi l'or volatil qui les avait pénétrés jusqu'à l'âme en visions sublimes, comme les fleurs en couleurs incomparables ou en irréels parfums.

— Annonciateur de la nuit, un frisson, soudain, parcourut les feuillages; les étoiles s'entrouvraient aux cieux appâlis; et un chant d'oiseau s'élevait, calme et pur, dans le soir solennel.

RODRIGUE SÉRASQUIER.



VERS

DEUX SONNETS.

I

*Loin des glaïeuls fanés qui jonchent ces rivages,
Appareille, ô ma barque ! et vole sur les eaux,
Dédaigne le baiser perfide des roseaux
Pour atterrir enfin aux verdoyantes plages !*

*L'automne, de ces bois à coupé les ombrages
Dont la Muse frileuse a quitté les arceaux
Pour filer au logis la laine des fuseaux
Et voilà mes amours morts avec mes mirages. »*

*Il dit, et dans son cœur règne un regret amer ;
Le soir tend à la nuit ses mains impériales.
Le vieux soleil déchu s'exile dans la mer.*

*Mais comme il touche enfin aux rives idéales
L'île jette ses fleurs aux bises de l'hiver
Et les roses du ciel referment leurs pétales.*

II

*Les feuilles que la mort avait du doigt touchées
Dans l'eau souillaient l'or pur dont s'ornait leur passé.
Le rêveur prit la rame et d'un geste lassé
Emut l'onde en foulant les royales jonchées.*

*Bien qu'en elles il vît ses tendresses fauchées
Son orgueil refoula le chagrin amassé
Et quand il crut son cœur à jamais terrassé
Sur sa face il sentit des larmes épanchées.*

*C'est alors qu'abordant aux rivages connus
Il vit, qui l'attendait, une amante nouvelle
Et comme elle était triste il la trouva plus belle.*

*« Je suis, dit la déesse aux charmes ingénus,
La Muse de l'hiver, qui t'aimait, infidèle !
Et dont le cœur lassé n'attendait déjà plus... »*

DIES NOVI.

*Quand la mort d'un an sonne à l'horloge des temps,
Des jours vierges et clairs sortent de la nuit noire,
Parés des fruits d'automne et des fleurs de printemps
Et se viennent presser aux portes de l'Histoire.*

*Ils sont moites encor d'aiguail du paradis
Et nous en admirons la beauté surhumaine
Mais las ! lorsque demain tombera dans jadis
Nos regards tourneront de l'amour à la haine.*

*Nous les accuserons d'avoir causé nos pleurs,
Notre rage unira le crime à la menace
Et c'est souillés par nous sous leurs voiles de fleurs
Qu'ils tomberont sanglants dans le temps et l'espace.*

*Mais d'autres jours suivront, joyeux, vierges et clairs,
Car le soleil ne meurt que pour la renaissance,
Car notre cœur lassé croit aux instants plus verts
Et la déception allaitte l'espérance.*

SONNET SUR LES MARINES DU PEINTRE B.

*LE matin sur la mer s'éveille
Et baise les nacres de l'eau ;
Le ciel se rouvre et maint oiseau
Fête la lumière vermeille,*

*Or, vers une île de merveille,
Avec ses agrès en réseau
Comme de la soie au fuseau
Un svelte voilier appareille.*

*Ainsi, B....., ton art habile
Mieux que musique et micux que vers
Dit la noble beauté des mers.*

*Et je prise très haut ton style,
Moi, dont la flûte, en ces bois verts
Chante les bergers de Sicile.*

ÉPITAPHE D'AMARYLLIS.

*Cy dort Amaryllis la blonde
Qui fut bergère en ces lieux-ci;
Sa grâce à jamais sans seconde
Fut mon amour et mon souci.*

*Cy dort-elle en la nuit profonde
Et tout mon bonheur gît ici,
Car lorsque trépassa ma blonde,
Las! las! mon cœur mourut aussi...*

GEORGES ANGELOTH.



L'AURORE ILLUSOIRE

Pour M. Laurent Fierens.

« *Infesta tibi erit terra.* »

Le septième septennaire révolu, les peuples qui avaient vendu la *seule Résignation* pour le miel des discours crurent que le soleil prochain allait se lever D'OR.

Car maintenant déjà la Babel se dressait comme le défi d'un bras, droit levé vers la toute-sérénité du zénith.

Les mages au front brûlant de révolte, marchaient dans l'hypocrisie de leurs robes blanches.

Et ils chantaient :

« Veillons comme des lampes qui doivent brûler jusqu'à l'aurore!

» Veillons car la lumière va poindre et nous verrons les premiers la lumière.

» — Notre art est tout-puissant et notre empire regarde les orient! — Demain les graines du temps cesseront de germer.

» Nous le disons, car tout ce qu'entrevoit notre esprit — et tout existe dans notre esprit et rien n'existe au-dessus ni au delà de notre esprit — se vérifie; nous le disons donc : que prenne fin l'agonie du temps: plainte de l'eau dans les clepsydres, tais-toi; marche de l'ombre emprisonnée dans les arènes, arrête-toi; raie que signent les saisons sur le mur des pylônes, efface-toi!

» Car demain les corps redeviendront beaux. Où sera la douleur qui laboure la dureté des fronts? Où la faim qui suce la rondeur des joues? Où la coulpe qui vrille la profondeur des reins?

- » La souffrance mourra de la flèche du premier rayon, cette
- » souffrance qui seule laisse la trace rouge du jour et de l'an ; et
- » ainsi se taira le dernier spasme dans la dernière seconde.
- » Et le soleil luira d'or sur la mort du temps, car notre art est
- » tout-puissant et notre empire regarde les orientés ! »

Déjà rayonnaient les fronts des messies sous les rameaux entrevus et leurs pieds désiraient les roses.

Et suivis de l'acclamation des foules enthousiastes, ils s'en furent par la ville, tandis qu'aux carrefours brûlait — suprême encens ! — le feu de joie des grabats de souffrance.

A ce moment la vanité de la science osa violer le mystère : car en passant devant le temple le grand des mages a lacéré le voile de pourpre et il a renversé les trépieds d'airain où brûlait le cinname devant l'impassibilité des symboles aux yeux vides, et il a mutilé les ailes qui idéalisaient les taureaux accroupis sur les socles de marbre !

Puis le cortège processionna sur les dalles des quais, au long desquels roulait lentement, très lentement, sans doute pour mieux voir la somptueuse cité, qu'il ne baignerait qu'une fois, le flot glauque du fleuve et dans le secret des eaux, les savants laissèrent de leurs crosses de jonc glisser les rouleaux de l'histoire, parceque trop lourde de souvenir et que tout enseignement était dans leur propre esprit ; ils y précipitèrent aussi les briques sur lesquelles les ancêtres avaient taillé en coins la fatalité de la chair et le mystère de Javeh...

A peine la venue des lampadophores eût-elle annoncé la première veille, que le cortège des mages se déroula dans l'ascension de la tour. Comme un mât énorme elle coupait la gloire du couchant. Les systèmes de colonnes se haussaient pour trouer les nuages ; chaque nouvel étage inaugurait un stade d'insolence plus déclarée, jusqu'au couronnement du belvédère, cri d'orgueil et de triomphe entrevu qui perçait ce long murmure.

Et dans la montée solennelle comme un pèlerinage vers les hauts lieux, les savants devisaient, le geste large, et sous des dehors de quiétude souriante ; — « n'avaient-ils pas bâti la tour quatre fois plus haute que la dernière terrasse aux fleurs, et plus qu'assez pour épier l'ultime plage d'où prendrait son élan la parabole d'or » — mais la trop grande et artificielle rapidité des

confiantes paroles dans la bouche de ces hommes qui mesuraient leurs discours à la majesté des circonstances, disait trop bien qu'en chacun d'eux était descendue l'anxiété.

Bientôt même tous les fronts avouèrent la fièvre intense sous la froide sueur.

Et leurs voix se turent, car déjà tous les yeux cherchaient l'orient. Mais du peuple qui grouillait au pied de la tour montaient maintenant des murmures plus déclarés à chaque braise qui s'allumait dans la hauteur des ténèbres.

Car déjà l'hypertrophie du désir rougissait le dard des yeux magiques, qu'on voyait scintiller dans le noir comme une volée de feux-follets ou quelque nouvelle pléiade.

Dans la foule l'intensité de son espoir tuait le respect extérieur envers les illuminés, qui pourtant détenaient encore et plus que jamais sa confiance. Des grincements de dents et des malédictions irréfléchies coupaient le silence. « Ils voient déjà, » gémissait la jalousie des vieillards; et les femmes hideuses sous le désordre des cheveux montraient leurs bras maigris et leurs mains allongées : « Et les jours et les nuits nous avons hurlé nos désirs vers le ciel, criaient elles, nous avons le droit de voir » et comme des tigresses en cage, elles se cambraient, les seins ballant d'affres, contre le mur. On sentait vibrer l'escalade des désirs.

Mais bientôt les poings solides des travailleurs et les doigts aiguisés des stryges eurent lassé la porte de la tour.

Teinte de sang, enluminée de chairs et cloutée d'ongles, elle tomba tandis qu'aux remparts quatre trompes fidèles claironnaient la deuxième veille.

Tout aussitôt ce fut un rut effroyable vers la lumière; — pourtant, la voix pleine d'hypocrisie, car encore dans leur égarement les hommes conservaient l'art de feindre, les voisins se confiaient qu'il y avait du temps encore, tandis qu'un chacun croyait avoir attendu plus qu'une nuit déjà, un siècle — : les marches de la tour s'engluaient de cervelle d'enfants piétinés et aux clartés des torches s'estompaient sinistres sur les murs les frotis ensanglantés des mains, qui avaient voulu se garantir de la poussée.

Et la foule montait.....

Entretiens la troupe des éphèbes, qui tournait le dos à la tour de Vertige, s'en alla au son des flûtes doubles vers la campagne,

cueillir les roses, — car dans cette foi nul champ n'était plus ensemencé de froment, mais de fleurs seules — et chanta :

- « Rouge est notre sang et verte notre sève.
- » Que s'hystérisent les femmes et que trépignent les vieillards ;
- » assouplissons d'huile mêlée d'ambre nos jarrets nerveux et
- » lustrons notre front d'aromates choisis, car la vie est pour nous
- » comme un stade qui s'étend au loin.
- » Mais n'interrogeons pas la fatalité des pentagrammes insolubles. Le courage bombe nos poitrines velues et nos mains
- » musclées usant d'un seul effort le chanvre de tous les nœuds,
- » nous donneront la vie, qui est l'empire du monde.
- » Que se vitrent les yeux des savants et que sèchent leurs
- » moëlles .
- » Rouge est notre sang et verte notre sève. »

Et toujours les yeux en vertige lançaient de rouges lueurs, pareilles aux feux des légions d'anges rebelles campant dans les ténèbres.

Sur le belvédère les hiérophantes maintenant brûlaient d'envie de se détruire pour ne pas partager le mérite qu'allait leur donner demain ; quelques vieillards aux pommettes osseuses, devenus mauvais, poussaient par saccades hypocrites vers les balustrades. Tous s'épiaient. Gare à celui qui se penche, car il y a de la fatalité criminelle dans les muscles et des crispations dans les doigts.....

Voici que des lointains côteaux on entend rouler comme un fleuve à la fonte de neiges, peut-être une mer qui a brisé ses digues, car on voit s'éparpiller des phosphorescences. Attention ! des feux processionnent sur les hauteurs : seraient-ce là — présages — des rayons réfractés du futur soleil d'or ? Le bruit augmente, laissant deviner comme une joie de caravane à la vue d'une oasis. Y aurait-il des bras levés au loin vers le mirage de la tour ?

On comprit : c'était le monde entier qui descendait..

Aurore factice, ces torches qui doraient la plaine, ces sémaphores qui s'allumaient au tournant du fleuve !...

Des rames battaient l'eau furieusement comme dans les naumachies ; des éléphants, sanglés de colliers d'or, portaient des tours ; sur des chameaux tanguaient des trônes massifs, comme aux soirs de retraite.

Et les barbares couraient vite, ayant aux yeux la satisfaction prévue, comme d'un héritage ou d'une bonne nouvelle.

Et les peuples venaient du Pôle, le front tout blanc courbé sous les douleurs du long exil.

Et les peuples venaient du Tropique, leur cœur de races viles couvant la haine.

Et les peuples venaient du Ponant, l'œil bleu désabusé du chant mélancolique des mers.

Et les peuples venaient du Levant, la peau rongée du feu mauvais des veines.

Et les peuples venaient vers le baume, le repos, l'amour et la Lumière.

... Devant cette tour pleine ce furent des douleurs jusqu'alors inouïes : la faim de l'impalpable. Où était la joie de tantôt, celle des vagues isolées ? La marée de colère battait déjà le phare d'Espérance.

Seuls les blasphèmes des nouveaux arrivants et les hurlements de déception montaient encore les marches de la tour : car l'ascension s'était figée. Au bas grouillaient les nations, comme en une foire immense où l'on viendrait échanger les marchandises à coups de couteau.

Seuls par instants montaient les cris, toujours les mêmes : « ils voient, ils voient, » car les leurs devenaient horribles.

Des vieux devenus fous sautaient vers le mur, comme des chiens à la chaîne et des hommes, encore fiers mâles, suaient le sang et des femmes se pâmaient, les entrailles gonflées d'avortements.

Et les chevaux et les dromadaires et les lourds éléphants des étrangers, sans même savoir hurler s'écroulaient morts sous les mille visionnaires agrippés à leurs flancs. Et de cette fièvre et de cette agonie, montait une buée, comme, aux combats de cirque, de la mêlée des gladiateurs.

La foule s'enlisait dans le désespoir : plus aucun effort ; ces hommes se sentaient pendre les muscles comme une outre de liquide ou un paquet de plomb ; plus aucun cri, car toutes les gorges noircissaient de sécheresse, seuls roulaient — cadence macabre — le flux et le reflux des haleines sifflantes. C'étaient des coups de bélier vers les cieux !

Soudain corna la troisième veille. Est-ce que dans les lointains

immenses la lumière n'était déjà à se lever ? Dans un suprême effort les gorges essayèrent un hurlement ; ainsi pleurent les hyènes qu'on chasse d'une proie presque atteinte.

Dans ces abois du désespoir tous les égoïsmes se comprirent : « Pourquoi eux et pas nous... Elle, qui devait rapprocher la lumière allait donner de l'ombre.. » Vers cette tour, ce fut la poussée des ultimes forces, puérides faiblesses. Le travail se hérissait aux travailleurs : sur le granit lisse s'émooussaient toutes les rages ; ceux qui se sentaient un reste de vigueur s'éraillaient les muscles contre l'orgueil du mur et dans leur délire furieux les enfiévrés se brisaient la tête contre la tour, avec de ridicules saccades de bouc. Pas une pierre ne tomba.

— « La tour cachait l'orient aux peuples ».

On entassa contre le mur et les échelles brisées et les cordes inutiles et les marchandises des étrangers et les ballots de rares céréales et la porte tantôt renversée. On y mit le feu : le sang éteignit la flamme.

— La tour cachait l'orient aux peuples.

Et comme aux instinctifs les ambiances s'avéraient fatales, les quelques chameaux survivants allongèrent tristement le cou, les naseaux fumants larges, à découvert ; puis ainsi qu'aux présages d'un simoun, ils s'agenouillèrent, rentrant la tête tout contre les genoux.

Aussi au coin des yeux des éléphants mourait l'habituelle sérénité et s'injectait le sang.

Un appel strident d'anxieux buccins évoqua alors la glorieuse quatrième veille.

Le sifflement des haleines se tût et les paupières à moitié vides papillottèrent. Mais, — tels des coureurs ne reposant plus que sur le pied gauche, allongent la tête, dressent le buste et épaulé contre épaulé, attendent le signal du départ vers un Paradis retrouvé — tous ceux qui allaient voir, ceux des marches et ceux du belvédère, tous, d'un même mouvement, se penchèrent vers l'orient.

Sous ce suprême élan la tour vacilla deux fois...

On vit dans le granit se soulever une déchirure .. ; déjà c'est un cratère tout noir ouvert pour engouffrer le tourbillon des mille étages écroulés.

La terre blasphémait...

De secondes ténèbres s'étendaient comme un deuil.

Et lentement, très lentement, alors le soleil perça la fumée du sang et la poussière des décombres.

Comme toujours, le soleil était ROUGE...

Rouge de tout le sang déjà bu, rouge de tout le sang à boire, rouge comme l'Éclair de l'épée archangélique aux portes closes du Paradis.

Les éphèbes, l'acanthé au front et le pampre aux doigts cadençaient au loin leur marche dans la plaine...

EDMOND DE BRUYN.



LES CŒURS.

à EDDY MARSILY
En toute affection.

1.

L E feu s'éteint... La chambre est noire et le jardin
laisse pleurer doucement le vent parmi les fleurs.
Le crépuscule appelle encor l'ancien destin,
celui des jours joyeux tissés de clair bonheur.

*Beauté des fleurs, au même rosier, nouvelle toujours,
Vous avez la fraîcheur des printemps disparus
et le parfum propice aux troubles de l'amour...
mais les mains ingénues ne vous cueilliront plus.*

*Nul bruit. Le jardin dort... C'est l'heure du souvenir.
Des pas semblent frôler le silence de l'allée
et d'invisibles bouches ont des mots et des rires,
pour évoquer toute la folie des jeunes années.*

*Et dans la chambre noire où le feu se consume,
l'aïeul vient contempler l'enclos mystérieux
Car l'heure du souvenir très lentement exhume
les fantômes enlacés qui passent devant ses yeux.*

2

*Partez, les femmes... La neige a blanchi les maisons,
allez joindre vos mains pour les bonnes oraisons,
Vos vieux cœurs qui sont las tressailleront encor,
et vous aurez la vision des enfants morts.*

*Vos cœurs sont-ils émus sous vos tristes manteaux ?
Ils ont conquis le calme éternel des tombeaux,
ils ont conquis le calme éternel de la mer.
Vos cœurs ? Ils sont de glace et plus froids que l'hiver.*

*Partez, partez... La cloche a sonné dans l'église,
vos yeux verront un peu le coin qui s'angélise,
le coin obscur où vit dans une sombre splendeur,
le Dieu de vie, le Dieu de mort, le Dieu vengeur !*

*Et vous aurez des larmes, vous aurez des prières,
vos cœurs s'élèveront vers d'idéales chimères...
pendant qu'au loin la neige en tombant sur la ville,
ensevelit le jour sous sa blancheur tranquille.*

RICHARD LEDENT.

Liège, Novembre 1894.



TENTATION.

*Des hommes sont venus qui riaient aux étoiles
Avec des femmes agitant l'éclair des voiles,
Leurs lèvres ont troublé le lac de mon Désir :*

« *Nous t'apportons la fleur savante du plaisir
En nos corps blancs pareils à des lys sympathiques,
Nos paroles ne sont que miel et que musiques
Et des enchantements suivent nos pas heureux.
Adolescent fâlé dont les yeux radieux
N'ont point connu l'extase sùie des caresses.
Nous saurons t'exalter d'immortelles ivresses
Et chanter l'orgueil rouge et libre du printemps.
Toi qui chéris l'azur des horizons flottants,
Les bois d'illusion en des fontaines pâles
Où miroite le lait de lointaines oïales,
Nous épanouirons les roses de ton front.
Nos gestes fraternels à tes vœux s'uniront
Pour créer le pays des troublantes merveilles
Où la flamme bourdonne aux ailes des abeilles,
Où des rosiers géants ensanglantent les cieux.
Si tu poses ta bouche vierge sur nos yeux
Ton corps s'enroulera dans une pourpre chaude,
Tu flotteras parmi des plaines d'émeraude.
De grands astres ardents circuleront en toi
Et les lys de tes flancs se dressront d'émoi !
L'Amour, vêtu de chair et d'or et de lumières
Eblouissant tes pieds de merveilleuses pierres
Dans un triomphe clair passera sur ton cœur
Et tu resplendiras des gloires du vainqueur !
Oh ! vois : la Lune large et charmeuse se lève.
Offre à nos cœurs amis la ferveur de ton rêve.
Tes doigts purs qui s'essayent à capturer le vent
Vont être l'amante au beau rire calmant
Qui, déroulant le deuil factice de ses tresses,*

*Versera le repos à toutes tes tristesses.
Tes regards n'ont été curieux que de fleurs
Irréelles, tes mains ont cueilli des douleurs.
Nous qui venons, la Joie éclaire notre route,
Nous possédons ce que tu cherches dans ton doute :
Nos yeux sont étoilés comme une nuit d'été,
Ils répandront en toi l'eau de sérénité
Car leur source invisible et sacrée est la Vie. »*

*La troupe vaine ayant parlé, je l'ai suivie,
Cependant que la Lune éclatait doucement,
Vers la forêt propice et vers l'ombre d'argent.*

1891.

(Le Nouvel Adonis.)

PAUL SOUCHON.



LA SOURCE.

Rien encore, ni les chants lointains des pâtres qui reviennent, ni les paroles familières aux veillées, et non plus la douceur de la lune parmi les campagnes d'automne, n'avait ému cet enfant qui ne savait vivre ni aimer, alors, et s'arrêtait craintif et méchant devant les yeux des femmes.

Pourtant, sa forêt natale dont il cueillait les fruits et les fleurs, le chérissait, malgré son ingratitude, et l'éventait de ses ramures lorsqu'il dormait, confiant, au milieu d'elle : Car la forêt savait bien qu'il lui reviendrait un jour, repentant de l'avoir si longtemps ignorée. Mais jusqu'alors elle lui cachait ses secrets — il n'aurait pu les comprendre encore et les garder en lui-même ; — parfois elle était grave, hésitante, lorsqu'il venait vers elle, chantant et jetant des pierres aux nids.

Or un jour, il s'était couché parmi des buissons plus sombres, où le soleil ne lui venait que par instants furtifs, en serpentants effluves de clarté qui montaient d'une source profonde, immobilisant parmi les herbes son ciel d'algues roses et de graviers. Longuement, il avait fixé les nuages qui s'en allaient, vers les profondeurs des cieux — tranquilles et lourds comme des éléphants, ou bien furieusement échevelés ; ceux là étaient plus haut dans l'air. Et le vertige le prenait de les suivre ainsi ; il sentait qu'il allait échapper à la terre, tomber dans le grand gouffre bleu ; le sol était, à son corps trop léger, comme une voûte où quelque oiseau captif battait de l'aile. Ses yeux fatigués s'étaient clos et sa tête s'abandonnait aux mousses caressantes.

Mais, de la source agitée soudain, de plus vives clartés pénétrèrent les buissons, et firent se déclore les cils de l'enfant. Une femme grande se baignait dans la source, et l'on eut dit, par les frémissements de l'onde alentour de ses pieds nus, qu'elle venait d'éclorre toute pure au soleil, d'un de ces nénuphars flottant auprès d'elle.

De ses membres droits et calmes, l'eau s'égrenait — colliers rompus de perles royales qui retournaient à la vasque, lentes ou plus rapides, enfermant en elles le soleil et le reflet de toutes choses.

Ayant considéré cette image nouvelle, l'enfant ferma les yeux et leur imposa les mains, pour qu'elle ne put s'échapper de lui-même, et longuement il l'y regarda devinant qu'il la verrait ainsi bien mieux que dans la source.

— C'était à présent, comme si allumant une lampe, elle l'eût guidé par une demeure inconnue, et pourtant chère. Tous les coins des grandes salles souriaient et les ombres se faisaient douces et familières, à leur venue !

Comme elle le regardait, quand ils eurent gravi les escaliers des tourelles et découvrirent partout la forêt et la mer ! — Et le visage de l'amie se précisait toujours mieux à l'enfant, avec autour d'elle tout le paysage de la forêt. De ce qu'il voyait à présent, il s'émerveillait et tressaillait de joie.

Alors s'élevèrent des paroles familières qui l'enveloppaient lentement de caresses, comme l'aïeul baise au front l'enfant revenu, et lui parle si doucement que le cœur leur défaille à tous deux. Il les comprenait enfin et s'étonnait d'avoir pu les méconnaître, et leur demandait tout bas son pardon : et il le demandait aussi au soir, à sa tristesse même et à sa solitude et aux arbres de sa forêt. Et les écoutant, il rouvrit doucement les yeux.

La femme avait disparu ; les nénuphars de l'onde se refermaient doucement, car le soir montait parmi les peupliers. Seule une palpitation légère faisait trembler encore la berge et le soir tout entier dans les eaux. Il vit l'absence de celle qui s'était penchée vers la source, et n'en fut point surpris, car elle était venue en lui, et son fantôme apparu vers les eaux n'eut été qu'attristant et vain ; il n'aperçut même pas une forme lumineuse qui disparut au fond des avenues.

En ce moment, les douces voix qui descendaient des feuillages, répondirent à sa pensée : « Non certes, enfant, ce n'est pas elle qui vient de s'éloigner d'ici et de toi, et ce serait folie, suivre l'ombre qui s'évapore parmi la vallée ; la cherchant, tu t'égarerais dans ces ombres, — et les rocs des sentiers sont méchants et sournois. Loin de ta forêt !... et descendu dans ces gorges sans rives, pourrais-tu distinguer ton calme ciel encore, et la mort et la nativité

des astres adorables ? Tout au plus quelque reflet peut-être, venu de la cime des rocs et des neiges, t'en arriverait par moments !

Reste parmi nous, car ici est tout l'amour, et souris : voici les premières étoiles. »

C'est ainsi que l'enfant comprit la parole des choses et de la nuit venue.

LE JOAILLIER.

Dans la ville d'Ysselmonde, un joaillier devint fou. Les bonnes gens de la ville furent contrits de sa démence, car c'était un homme probe et de bon conseil. Il avait été fort considéré jusqu'alors ; sa maison, au détour du quai, sous les tilleuls exactement rejoints, riait aux bateaux passant sur le fleuve, par toutes ses fenêtres que séparaient les droites effigies des apôtres, et de sa vie animait tous les environs. La porte était ouverte toujours, et sous les voûtes du couloir, vers un jardinet d'ifs et de vignes trapues, on aperçevait l'atelier tout en rumeurs, où les compagnons maniaient leurs prestes outils au bord des tables échançrées, faisant chanter les tours étincelants. Le maître dans la boutique aux grillages parallèles, pesait scrupuleusement les pierreries et puis l'or — les quadruples et les guinées d'Angleterre, mettant dans les plateaux de la balance les petits carrés de cuivre estampés, froids et nets comme son âme de commerçant bien avisé.

Il lui venait des marchands, de pays extraordinaires : des juifs vénitiens et lombards, apportant les gemmes de l'Inde et des monts de Carpathie ; ils s'en retournaient réjouis de leurs marchés, car le joaillier les rémunérait exactement.

De son délire soudain, nul ne connut la cause. On dit cependant que par une claire soirée d'août, comme attardé devant son

établi et fatigué de travail, il taillait un saphir très précieux, un reflet trop vif du couchant traversa la pierre et lui blessa les yeux. Il laissa tomber le polissoir, son rouet s'arrêta, et jusqu'à la nuit dormante, il demeura devant la fenêtre ouverte sur le fleuve, sur les vaisseaux sortant du port et les arbres de la digue courbés vers l'est par le vent de la mer. Les moulins des remparts s'étaient arrêtés, les ailes en croix, quand l'angélus avait tinté. Le soir s'élargissait, et toutes choses en étaient plus graves et plus belles. Le fleuve, rendant à l'air toute la lumière de cette journée, éteignait peu à peu ses vagues lasses et seulement vers le proche estuaire se dénouait encore un bandeau de clarté qui faisait voir les dunes blanches. Vers la ville seulement, un fanal par endroits serpentait sur les eaux.

Et de l'autre côté de sa fenêtre, le canal entre les maisons et les jardins se remplissait d'ombres douces. Le beffroi des halles, tout au fond, regardait venir le soir et lui souriait, parmi les feuillages noirs des jardins ; ses clochetons renversés dans les eaux droites tremblottaient encore un peu aux dernières brises qui passaient, et l'on eût dit les racines profondes d'un grand arbre, dominateur débonnaire de la cité.

Il y avait des sureaux en fleurs le long des bords, et tout s'emplissait d'un murmure tendre : bruits des hommes, des enfants, ou voix des choses — on ne savait, parce que tout dans cette heure chuchottait des confidences un peu puériles.

Le froid de la mer entrant dans sa chambre, peut être le saisit, ou bien quelque fièvre maligne — on l'ignore, mais les gens de la ville, depuis, virent bien qu'il avait perdu toute sagesse et tout savoir-faire. Il avait chassé ses ouvriers, et, l'atelier abandonné, il errait dans la ville et sur les quais, soucieux et comme perdu en de profondes pensées, ou bien extasié, les yeux dans les airs, vers les cigognes qui passaient : il s'exclamait à voir les toits, les clochers, et les niches au coin des ruelles, où sont la Sainte Vierge et l'enfant Jésus, sous des lanternes bien adornées.

Il était, dans son pays, comme un voyageur dans une ville étrangère et merveilleusement nouvelle. Souvent il s'asseyait sur une borne et regardait l'ombre inégale des pignons croître ou diminuer au long du pavé. Ses discours insensés attroupaient les badauds. Il disait qu'autrefois il avait été aveugle, sourd, et para-

lysé de tout son corps, mais qu'à présent toutes les choses lui étaient rendues et qu'il remerciait Dieu son Seigneur, de tant de bonté ; car il revoyait maintenant toutes choses : les êtres et les arbres, les nuages légers qui s'envolent, les maisons dont les vieilles pierres étaient cent fois plus précieuses que l'or et l'argent et tous les diamants de la terre, parcequ'elles avaient absorbé de la vie et de l'amour, dont elles resplendissaient pour lui d'une eau surnaturelle ; car il discernait le frémissement de la vie, de toute la vie des hommes, en orbes toujours élargis sur les lacs tranquilles. Car il entendait la voix de tout cela qu'il chérissait, converser avec le vent qui caresse les feuilles et saute en espiègle par les fenêtres ouvertes ; aussi ce que dit la pluie en descendant le long des toits, et dans les vieux canaux dormants auprès des portes.

Il se réjouissait de ce que Dieu lui eût donné toute la création, et prononçait bien d'autres paroles incohérentes ; ceux qui écoutaient ne pouvaient les pénétrer.

Parfois il ramassait précipitamment les cailloux du port, toutes ces humbles petites pierres que l'on pêche au fond du Rhin. Il faisait de grandes exclamations, admirant ces trouvailles ; il les examinait comme on a coutume de faire des cabochons et des roses, faisant sautiller sur eux les jeux divers du soleil. Puis il les emportait dans son manteau, pour en composer, disait-il mystérieusement, des parures telles que jamais impératrice n'en aurait possédé d'aussi éclatantes.

Les enfants de la ville, l'ayant su, venaient par dérision lui apporter de ces petits cailloux verts, rouges comme du sang figé ou bien tout blancs d'aurore. Il les remerciait hautement, les amenait à sa boutique et leur comptait bien des ruyters d'or. Plusieurs nuits même l'atelier s'éclaira, où l'ombre affairée du joaillier passait aux croisées ; on ne savait pour quelle bizarre besogne il veillait ainsi.

Or un soir, comme des stries pourpres et cramoisies annonçaient au ciel un ouragan prochain, on le vit s'avancer à la fenêtre de sa maison : il avait revêtu l'habit de fête de sa corporation dont il avait été doyen ; à son cou était suspendu, au lieu du grand collier de maîtrise, un assemblage ridicule des cailloux qu'il aimait. Il était tout tremblant et pleurait et riait à la fois, chantant confusément un air étrange et inouï dont les seules paroles que

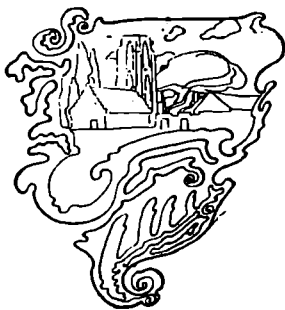
l'on put distinguer étaient celles-ci, toujours répétées : *J'ai toutes les étoiles et les mondes — Ouvrez la maison, je suis là — Sur la mer il y a des mâts — Allez vous-en tout seuls à Golconde !*

Tout en chantant, il prenait les gemmes précieux qu'il avait, les pierreries achevées comme les gangues encore frustes, — ses pièces d'or, et par poignées il les jetait dans le fleuve et sur le quai.

Cela fit dans la ville un grand tumulte, car tous se bousculaient pour les ramasser, en plaignant sa démente.

Mais, et tandis que les échevins, attirés par ce tapage, concertaient la façon d'arrêter ce scandale, passèrent des matelots esclavons débarqués la veille d'une caraque vénitienne, et qui s'étaient enivrés. Voyant ce qui se passait, ils se mirent à huer le joaillier, en faisant de grandes risées ; comme ils étaient ivres, une fureur subite les prit et, lui jetant de grosses pierres, ils le blessèrent au front ; il tomba, perdant tout son sang par son crâne ouvert. La fièvre le prit aussitôt, et peu de jours après il mourut, ayant fait l'étonnement et la pitié de tous les gens sages de la contrée.

FRÉDÉRIC FRICHE.



LA NOUVELLE REVUE INTERNATIONALE.

L'hiver dernier, il fut mené grand bruit, en Belgique, d'une revue parisienne qui généreusement offrait à nos auteurs la plus large hospitalité, et les allait révéler au public français et même universel, un peu. *La Nouvelle Revue Internationale* prenait nos écrivains sous sa noble protection; grâce à elle, ils allaient se présenter glorieusement à l'étranger.

C'était un bel élan bien désintéressé, un accueil magnifique rappelant, en grand, la venue à Florence des artistes du Bas-Empire. *La Nouvelle Revue Internationale* prenait la direction du mouvement littéraire belge. Il s'agissait du reste, suivant l'heureuse expression d'un des rédacteurs de cette revue, de *drainer vers l'étranger la production nationale*. (sic).

Cette sollicitude envers notre *production nationale* est intense, bien certainement, et la revue a su, pour se l'assimiler plus complètement, faire l'usage le plus fructueux de la renommée que lui ont apportée nos artistes. A cet égard, la circulaire reproduite photographiquement en regard de ces lignes, doit suffire amplement aux plus méticuleux; ce document a été adressé aux commerçants ayant participé à l'Exposition d'Anvers. Ce rare chef d'œuvre n'ayant pas été mis en lumière par la revue elle-même, il est bon de le mieux exposer. Inutile de démontrer l'ingéniosité de ces propositions, — du tarif d'admiration en un nombre donné de lignes, notamment.

Comme le Réveil n'a pas accoutumé de perdre son temps et ses pages à de petites chicanes plus ou moins intéressantes, passons outre, sans épilucher plus longuement le numéro du 15 novembre de la revue, dont cette circulaire fut la courrière habile, et croyant suffisamment prouvée, à tous nos frères d'art, en Belgique, la haute conscience artistique de cette revue-croquelardon.

F. FRICHE.

NOUVELLE REVUE INTERNATIONALE

Fondateur-Directeur : BARON STOCK.

26^e ANNÉE.

Bureaux à PARIS, 23 Boulevard Poissonnière, à BRUXELLES, 43-45, rue Royale.

à ANVERS, 17, rue des Capucines.

MONSIEUR,

La *Nouvelle Revue Internationale* prépare un numéro spécial, entièrement consacré à l'**Exposition Universelle d'Anvers** et aux Exposants, « **NUMÉRO-SOUVENIR** », que chacun voudra conserver et que tous - industriels et commerçants - seront heureux de répandre dans leur clientèle, puisqu'il a pour but de rendre hommage au travail, aux progrès accomplis et aux succès obtenus.

Ce numéro comprendra

1^o Une étude d'ensemble sur l'Exposition.

2^o L'analyse des produits exposés dans les diverses sections.

3^o Des articles particuliers (tels que Biographies; Histoire des grandes Industries; Portraits; Vues photographiques; Compte-rendus illustrés, etc.)

Tiré à un nombre considérable d'exemplaires, ce numéro sera envoyé à tous les Gouvernements étrangers, aux ambassades, consulats, grands hôtels, grands clubs, paquebots, trains de luxe etc. et il constituera un document précieux de l'histoire industrielle.

Nous tenons à l'honneur de vous compter au nombre de nos adhérents et de vous voir figurer sur la liste, déjà longue, de nos souscripteurs.

Du reste le prix de cette publicité exceptionnelle qui ira dans le monde entier est trop modique pour que vous hésitez un instant :

une page entière	125 francs
une demi-page	70 francs
un quart de page	40 francs
un huitième de page	25 francs

En outre chaque insertion donne droit à un certain nombre de lignes dans l'article concernant votre section :

une page donne droit à	15 lignes
une demi-page à	8 "
un quart de page à	4 "
un huitième de page à	2 "

Enfin nos souscripteurs recevront gratuitement quelques numéros :

pour une insertion d'une page	8 numéros
" d'une demi-page	4 "
" d'un quart de page	2 "
" d'un huitième de page	1 "

Insister sur l'excellence de cette publicité nous paraît inutile étant donné l'importance et l'autorité bien connues de la *Nouvelle Revue Internationale*, universellement appréciée en Europe et en Amérique et qui depuis 26 ans se maintient à la tête des publications périodiques.

Nous vous serions obligés de nous envoyer votre adhésion le plus tôt possible, car notre liste sera close le 15 août prochain et nous désirons que notre *Numéro-Souvenir* paraisse peu après la délibération du Jury.

Recevez, Monsieur, l'assurance de notre considération distinguée.

L'ADMINISTRATION.

NOTA. Prière de remplir le bulletin ci-joint et de l'adresser à l'Administration de la Revue, 17 rue des Capucines, à Anvers. — Sitôt l'adhésion reçue un de nos employés passera prendre le cliché et le libellé de l'annonce.

TABLETTES

Le 28 novembre 1894, a été célébré à Courtrai le mariage de notre imprimeur, Monsieur Georges De Keukelaere, avec Mademoiselle Adèle J-rico.

Toutes nos bonnes félicitations aux jeunes époux.

Nos lecteurs voudront bien observer que ce numéro de novembre est double, contenant 56 pages au lieu de 32; le numéro de décembre, sous presse, et qu'ils recevront au premier jour, comprend 40 pages. Nous espérons que l'on voudra bien excuser le retard de ces deux numéros, songeant que les meilleurs fruits et les plus gros mûrisent lentement (sans que l'on nous cite les potirons).

A partir de janvier 1895, des améliorations importantes seront apportées à la publication du Réveil.

Le recueil sera imprimé en caractères élzéviériens neufs, beaucoup plus grands que les types actuels. Le nombre des pages de chaque numéro sera porté de 32 à 48, parfois 60, et la collection de l'année formera deux beaux volumes de 300 pages chacun.

Le texte sera orné de lettrines, têtes de pages, culs-de-lampe indita. Trimestriellement, nous publierons une grande planche hors texte.

Le prix de l'abonnement ne sera pas modifié.

Feront désormais partie du sous-comité d'extension du Réveil, MM. A. F. Héroid, Pierre Devoluy, Th. Van Rysselberghe, James van Druenen.

Signa'ons une horrible coquille incrustée à notre dernier numéro; dans l'article de M. Paul Gérardy, page 412 ligne 22: au lieu de *Platon*, il faut *Platen*. Nos typos sans doute, ne fréquentent point assidument le comte Auguste de Platen-Ballermdnde, un des plus grands poètes de l'Allemagne.

Nous remettons à nos prochaines tablettes, faute de place, une revue des revues en 18:4.

Nous n'avons pu annoncer en temps utile la très remarquable exposition organisée du 8 au 20 décembre en la salle Verlat, à Anvers, par MM. Fernand Dubois, Georges Hobé et Georges Morren.

A signaler la large place donnée par M. Hobé et ses collaborateurs à l'Art appliqué: les médailles de M. Fernand Dubois et les toiles de M. Morren n'ont pas subi le symétrique alignement des expositions traditionnelles, mais elles ont été disposées le plus harmonieusement dans d'artistiques salons.

Paraîtra le 15 janvier dans la collection du Réveil:

LES VILLAGES ILLUSOÏDES

Un volume de Vers d'Emile Verhaeren, avec des dessins de Georges Minne. Tirage limité sur fort Vêlin teinté, format in-16, Jésus; impression en deux couleurs. Prix 3 francs. Il sera tiré quelques exemplaires sur hollande Van Gelder à 6 francs, et sur Japon des manufactures impériales de Tokio à 12 frs. l'exemplaire.

— Et:

AMES DE COULEUR

Un volume de proses d'Henry Maubel. Impression en deux couleurs sur papier Vergé de cuve, format in-16 royal. Tirage à petit nombre. Prix 2 francs. Il sera tiré quelques exemplaires sur Japon des manufactures impériales de Tokio, à 5 francs l'exemplaire.

A suivre, en février et mars, dans la collection du Réveil, un volume de Victor Remouchamp: *Vers l'Âme*, et un autre: *Les Paroles Intimes*, de Léon Paschal. Puis des livres de MM. Angeleth, Frappart, Sérésquier, etc.

En janvier paraîtra à la librairie de l'Art indépendant à Paris, un volume intitulé *Paludes*, de notre collaborateur M. André Gide.

COLLECTION DU RÉVEIL

chez EDMOND DEMAN, libraire à Bruxelles

Rue d'Arenberg, 16

ONT PARU :

MAURICE MAETERLINCK : *Alladine et Palomides, Intérieur, la Mort de Tintagiles, trois petits drames pour marionnettes.* (Troisième Edition).

Un volume in-16 raisin sur fort papier vélin teinté, orné de culs de lampe de Georges Minne Fr. 3,50

FERNAND ROUSSEL : *Le Bonheur Irréel*

Un volume de proses, in-16 grand-médian, avec un frontispice de Charles Doudelet ; tiré à 250 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder Fr. 2,00

PARAITRONT LE 15 JANVIER 1895 :

EMILE VERHAEREN : *Les Villages illusaires.*

Un volume de vers, in-16 grand-jésus, tirage limité, impression en deux couleurs sur fort vélin teinté ; orné de quatre images par Georges Minne Fr. 3,00

HENRY MAUBEL : *Ames de Couleurs.*

Un volume de proses, in-16 royal, tirage limité, impression en deux couleurs, sur papier vergé de cuve Fr. 2,00

DÉPOSITAIRES DU RECUEIL

ANVERS :	Forst, Place de Meir.
BRUXELLES :	Deman, rue d'Arenberg, 16.
—	Doliger, Galeries de la Reine.
GAND :	Engelcke, rue des Foulons.
—	Hoste, rue des Champs.
—	M. Kats, rue Courte du Jour.
LIÉGE :	Gnuse, rue du Pont-d'Ile.
MALINES :	Heymans, rue du Bruul.
PARIS :	Librairie de l'Art Indépendant, rue de la Chaussée d'Antin, 11.

Henry Maubel	<i>Le Public</i>
A. Ferdinand Hérold	<i>Le Victorieux</i>
P. M. Olin	<i>A tâtons</i>
Paul Gérardy	<i>Vers</i>
Edmond Glesener	<i>Fragment</i>
Arthur Souchor	<i>A Jef Leempoels</i>
» »	<i>Crépuscule</i>
Alfred Lavachery	<i>Proses</i>
Charles Frappart	<i>Dernier Rêve</i>
» »	<i>A l'Enfant</i>
Rodrigue Sérasquier	<i>Les Aveugles</i>
Georges Angelroth	<i>Vers</i>
Edmond De Bruyn	<i>L'Aurore illusoire</i>
Richard Ledent	<i>Les Cœurs</i>
Paul Souchon	<i>Tentation</i>
Frédéric Friche	<i>La Source</i>
» »	<i>Le Joaillier</i>

La Nouvelle Revue Internationale

Tablettes





LE REVEIL

Voir le Sommaire à la quatrième page de
la couverture

LE RÉVEIL

(FLANDRE ET WALLONIE)

MENSUEL DE LITTÉRATURE ET D'ART

NOUVELLE SÉRIE

Paraît le dernier jour du mois

Secrétaire de la Rédaction : FRÉDÉRIC FRICHE

Administrateurs : } RODRIGUE SÉRASQUIER
 } FLORENT BOSSAERTS

Comité de Rédaction : ALBERT ARNAY, LUCIEN DE BUSSCHER,
CHARLES DELCHEVALERIE, MAX ELSKAMP, FRÉDÉRIC FRICHE, PAUL
GÉRARDY, EDMOND GLESENER, RICHARD LEDENT, MAURICE MAETER-
LINCK, HENRI MAUDEL, ALBERT MOCKEL, PIERRE M. OLIN, EDMOND
RASSENFOSSE, HENRI DE REGNIER, STEPHANE RICHELLE, GREGOIRE
LE ROY, RODRIGUE SÉRASQUIER, CHARLES VAN LERBERGHE, EMILE
VERHAEREN.

Rédaction, Rue de la Roue, 5, Bruxelles.

Administration, Rue Neuve St-Pierre, 71, Gand.

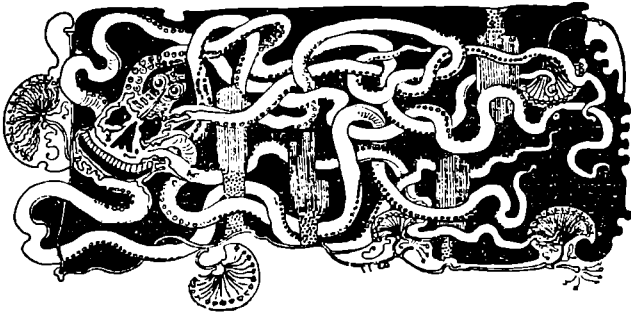
ABONNEMENT : *un an* 5 frs. (Étranger 6 francs.)

LE NUMÉRO : 80 centimes.

SÉRIE DU RECUEIL :

I ^{er} e ANNEE, 1891, (<i>les Essais</i>) un volume in-4° de 200 pages. (Quelques exemplaires)	fr. 4 00
II ^e e ANNÉE, 1892, un volume in-8° raisin de 400 pages Prix marqué fr. 5 (quelques exemplaires)	» 12 00
III ^e e ANNÉE, 1893, un volume in-8° coquille de 400 pages	» 6 00
IV ^e e ANNÉE, 1894, un volume in-8° grand-médian de 520 pages	» 6 00
L'année 1895 formera deux volumes in-8° de 300 pages chacun.	

*L'Administration rachèterait au prix fort des exem-
plaires en bon état des nos 4 et 5 de 1892
ainsi que des nos 1 et 3 des Essais (1891).*



LE CONCOURS TRIENNAL.

Un document bien intéressant vient de paraître au *Moniteur*; c'est le rapport adressé au gouvernement par le jury du Concours triennal de littérature dramatique, pour la période de 1891-1893.

Les décisions de cet étonnant concile de vieillards avaient été dissimulées, pendant de longs mois; elles étaient si étranges, que l'on comprend fort bien les attermoiements de M. Doutrepont, rapporteur. Il fallait trouver des phrases suffisamment ternes et hypocrites pour révéler ces vilénies vieillottes au ministre et au public, sans s'exposer de part et d'autre à certaines rebuffades compromettantes pour la sérénité de ce rapporteur.

L'arrêt nous était connu depuis longtemps, mais certains détails en étaient si étonnamment écœurants, que nous avons hésité, nous l'avouons, à les rendre publics, avant que leur version officielle n'eût paru au *Moniteur*, dégageant notre responsabilité. Puis il y avait dans notre cas un peu de curiosité — à savoir comment le rapport les expliquerait.

Il n'explique rien. On sait la décision prise : **LE PRIX N'EST PAS DÉCERNÉ !** Oui, vraiment : aucune des œuvres dont le jury

a pris connaissance *ne lui a paru réunir* — nous citons — *assez de qualités ou révéler un écrivain assez original ou supérieur.*

Et Maeterlinck, dira-t-on? *Pelléas et Mélisande, les Sept Princesses* furent publiés pendant la période examinée.

Voici comment le rapport explique que le prix ne leur a pas été attribué :

« *Cet auteur refusa, il y a trois ans, le prix de littérature dramatique, attribué à sa Princesse Maleine ; en outre, par une lettre rendue publique, il s'est prononcé contre l'organisation des concours académiques ; enfin, comme aucune déclaration nouvelle ne permet de penser qu'il ait modifié sa manière de voir, les membres du jury se sont demandé s'ils étaient en droit de ranger M. Maeterlinck parmi ceux qui aspirent cette année à la couronne triennale. Par trois voix contre une et une abstention, ils se sont prononcés pour la solution négative.* »

Mais il y a plus fort, et ce qui fait tressaillir de colère, si impassible que l'on soit à ces choses, c'est d'apprendre comment cet étranglement fut comploté — le rapport le cache scrupuleusement :

Dès le début de la première séance du jury, Monsieur Godefroid Kurth demanda, préalablement à toute discussion, que les œuvres de Maeterlinck fussent exclues du concours, vu son irrévérence envers le précédent jury. Cette incroyable proposition fut combattue vigoureusement, il faut le dire, mais par un seul membre du jury, et fut admise, en effet, par trois voix ; ce n'est pas absolument cette vérité-là que révèle le rapport, on le voit.

Nous nous abstenons d'admirer le courage de ces trois vieillards incoerciblement négatifs, non plus que l'amas de petites méchancetés que ce Rapporteur-Mime a si péniblement forgées. Voyez-vous ces trois grotesques prononçant l'exclusion de Maurice Maeterlinck, pour manque de respect ! Triste manie du professeur, sans doute. (On se rappelle du reste avec quelles paroles insultantes ce prix était offert, il y a trois ans.)

Examinant même la seule question de droit, cette décision était absolument contraire aux règlements du concours, qui obligent le jury à examiner toutes les œuvres publiées en Belgique pendant le laps de temps considéré.

Le rapport n'ose nier cela, du reste ; mais que pense le ministre de

cette façon discourtoise de passer à travers les réglemens en papier ?

Du reste, le zèle de ces Visigoths ne s'est point arrêté à ce petit massacre intime.

Il y avait encore un gèneur, Henry Maubel, le charmant et doux psychologue de *l'Etude de jeune Fille*. Comment l'éviter, celui-là ?

Oh, bien simplement. Un membre — un de *ceux-là*, un anonyme, car ces quelques-uns là étaient bien la *foule* — a résolument déclaré qu'on ne pouvait examiner *des œuvres hystériques* (ces paroles ont été prononcées, nous l'affirmons !) Et encore une fois, il ne s'est trouvé là qu'un seul homme probe et loyal, pour s'indigner ! On l'a laissé faire.

Le rapport, lui, est tout ambroisien pour M. Maubel. M. Doutrepoint y rappelle, avec un à-propos d'ours savant, les phrases étonnantes de M. Wilmotte, rapporteur du prix quinquennal. Vous souvenez vous ?

« *Au lieu de quintessencier avec excès, d'écrire des bouts de dialogue, dont les répliques peu naturelles se succèdent comme des centons philosophiques, ou s'entrechoquent comme des traits acérés, dardés d'une raquette d'airain (?)*, M. Maubel aurait dû aérer ses psychologies (???) » (Il y en avait encore, je crois, du même M. Wilmotte).

Puis force sourires édentés, et la porte violemment refermée aux talons de cet auteur, qui se permet d'avoir du talent, ce qui pourrait troubler la quiétude de ces Matabélés calamiteux, et leur digestion laborieuse de cannibales trop repus.

Tout ce cynisme n'est-il pas véritablement surprenant ? Et à dire vrai, ne faut-il point s'attrister, plutôt que de s'emporter en vains reproches ? Ces choses montrent un aveuglement si prodigieux, que toutes les lumières du ciel et de la terre ne pourraient en alléger la nuit.

On avait quelque espoir en un accord possible. — Qu'on nous cite beaucoup d'autres pays et d'époques qui aient donné plus que ne promet notre Belgique d'aujourd'hui — et qu'elle ne donne déjà ! Et l'on se disait que cette merveilleuse floraison d'art allait bien enfin, de toutes ses couleurs, de toutes ses senteurs violentes et douces, être indéniablement perçue, même des plus obstinés. Le résultat du dernier concours quinquennal, la distinction attribuée à M. Georges Eekhoud, semblait presque décisif à cet égard

(malgré toutes les petites sottises du rapport). Eh bien, non ! nous voici revenus aux pires nuits, aux dédains féroces, aux haines sournoises de ceux qui n'ont point entendu la grande voix grave de Pirmez, de ceux qui ont tué De Coster ! Et ils persistent. Ils ont essayé de baillonner Lemonnier, ils se serrent les poings sur les yeux pour ne pas voir Maeterlinck, Maubel, et tous, tous les autres. Et nous ne savons quelles perfidies on trame encore...

Certains diront, à cette nouvelle vilénie : tant mieux, ce sera net et définitif ! Nous ne prononcerons pas ces paroles, et nous croyons que ces méchancetés officielles sont irréparablement fâcheuses pour la Belgique et pour l'Art.

F. FRICHE.



TROMPE-LA-MORT.

A William Sharp,
in memoriam.

Svelte et frêle, passant dédaigneusement à côté de la vie, en sa pâleur ardente et glabre, les lèvres minces et leur sourire triste sans cesse défaillant, le menton délicat mais d'un ovale un peu dur, le nez ample et droit aux narines frémissantes, le front exagéré barré d'un long sillon — toutes les lignes d'une ténuité, d'un délié extrême, comme en ont les profils sur fond d'or des vieux peintres mystiques — et les yeux grands, baignés de lumière humide ainsi que d'aube, et bleus du bleu profond des ciels du nord, ses larges yeux avec, par à travers, ses rêves fous — comètes prisonnières d'où semblait émaner le frisson vaporeux, de ses clairs cheveux roux : — tel je crus l'avoir connu *toujours* dès la prime rencontre, et — le pas traînant, les mains flottantes, le col penché, tout l'être emmené par les astres insolites de ses yeux — le *retrouver* tel il marchait *dans ma pensée* depuis des temps.

Je fus son compagnon d'errance par la forêt vieille de chênes et de solitude — la séculaire forêt où plane, autour des formes perpétuellement immobiles, une clarté si tranquille, si invariablement douce et tranquille que l'heure pour jamais s'en oublie — la crépusculaire forêt où les frémissements de brise et les gazouillements d'oiselles sont lointains, à travers le calme touffu des hautes cimes, lointains comme des rappels confus de vagues autrefois — la forêt d'enchantement où, loin du sommeil de sa vie, on marche dans du songe.

Et les veillées... ah ! les longues veillées en la ruine féodale qu'il habitait là-bas au fond de la vallée, entre les rochers verts de mousse et les eaux noires de silence... les délicieuses veillées parmi les austères meubles de chêne enténébrés d'années — devant les anciens tableaux prodigieux d'inconscience — avec les vieux livres ignorants comme la foi et divins comme l'extase —

dans la vaste salle romane pleine d'ombre et de siècles qui donnait je ne sais quoi d'irrévocable à nos pensées... les magiques veillées ! surtout lorsque, la lampe éteinte et le clair de lune immémorial filtrant par les hautes fenêtres verdies, mon ami — merveilleux poète — jouait sa musique à l'ancestrale épinette ou récitait ses vers à voix reculée au fond des temps, et nous emportait — ailés de grâce ingénue — jusqu'aux cîmes de ses rêves — jusqu'aux cîmes toutes blanches vers les ciels d'anges, toutes blanches d'innocence et d'enfance — jusqu'aux paradis profanés de ses rêves où il incarnait l'Ange gardien — ineffablement !

Notre amitié n'était d'ailleurs qu'une communion sans fin dans l'ineffable. Une béatitude céleste baignait nos âmes — une béatitude analogue à ce que serait le retour à la lumière après l'horifique enfouissement dans une tombe prématurée — oui, à ce que cela serait, si la tombe n'attendait plus là-bas toujours, avec ses ténèbres — si c'était le retour au Ciel. Nous vivions tout entiers dans ce ravissement. L'au-jour-le-jour de notre existence terrestre passait inaperçu ; nous ne savions plus rien de la vie et — sans souvenirs et sans désirs — nous avions oublié la mort.

Je ne pouvais cependant éviter de sentir — à l'instinctive façon des somnambules et comme si cela n'intéressait pas l'alte sérénité de ma conscience, mais une portion de moi abandonnée dans la nuit d'en bas — de sentir que l'harmonieuse complicité établie entre la forêt, le manoir et l'âme, pour nous élever à notre candeur extatique, était le produit d'un *sortilège*.

**

Un soir que mon ami rêvait tout haut ses vers — blanc paysage et clair de lune dans les arbres angélusés de neige vierge, avec des séraphins autour des sources cristallines — ... quelqu'un... d'inattendu... s'en vint derrière lui ! — quelqu'un d'invisible et d'inattendu se rua sur lui ! — quelqu'un ennemi de l'invisible contre lequel il ne se défendait point se rua sur lui !... et le secoua, le secoua comme un haillon !.. Il promena la détresse de ses regards par toute la chambre et les planta dans mes yeux durant des minutes — durant de vertigineuses et muettes minutes les planta cruels et froids, jusqu'à mon cœur.

— Qu'as-tu ! — m'écriai-je..

— Je ne sais pas — chevrotait-il à voix basse — un malaise... passer... un trouble... déjà fini...

Il voulait nous leurrer. Et nous restions silencieux, avec un gouffre autour de nous où s'obscurcissaient les ciels de notre joie.

— De grâce ! — implorai-je — redis-moi ces chastes vers....

— Je ne sais plus ! — murmura-t-il dans son abattement. —

— Je ne me souviens plus !... je ne me souviens plus de rien ! Que faisons nous donc ici ?.. Qui a ouvert ce livre.. précisément cet ancien livre... à ce psaume précisément : *De profundis*....

Il suivait le texte d'un doigt fiévreux. L'heure sonna.

— Minuit ! — gémit-il. — Comme l'horloge est proche de nous, à présent ! J'ai cru qu'elle sonnait sous mes tempes... Tout se trouvait-il ainsi, auparavant ?.. Je ne me reconnais plus... je ne me souviens plus ! Il faudrait pourtant se souvenir !

Ce disant, il me fixait de ses sombres yeux douloureux, dont la lueur s'était renfoncée à des profondeurs imprévues ; sur sa pâleur comateuse la sueur perlait ; renversé sur sa chaise, il tremblait, il grelottait irrésistiblement, lamentable proie de la PEUR !... Je ne savais que dire et je ne sais vraiment ce que je dis, car mes paroles parurent sortir d'une bouche étrangère et déceler un sens formidable.... Nous roulions à quel abysse néant !...

Enfin il se leva, ambula par la chambre — saccadé de crispations obstinées ; il regardait les choses avec une stupéfaction étrange, se penchait vers elles — je crois bien qu'il leur parlait à voix-basse — les palpait, les retournait comme s'il les voyait pour la première fois. Il prit la vieille et bizarre lampe de bronze, poussa la porte, rôda de salle en salle — de vastes salles vides, moisiées, et décrépites, endormies en un songe de lointains âges, où mainte fissure béait sur la nuit — et parvenu au bout de l'antique chapelle — en une nef mi-croulée envahie des hiboux et des broussailles que je supposai être l'antique chapelle — il poussa du pied des pierres qu'on entendit rouler une à une sur des talus de roc et s'abattre, après un temps, quelque part dans une eau profonde, avec un bruit sourd ; ce jeu enfantin s'exaspéra de plus en plus et les pierres se suivirent sans interruption — éveillant dans les profondeurs un tumulte de sanglots, de râles, de hoquets — une clamitation d'innombrable agonie... Et soudain la lampe à son tour fut lancée dans le gouffre ! et la voix sardonique du fou rauqua :

— De profundis !...

Il m'entraîna — heurtant des pierres, tombant sur des choses froides et visqueuses — à travers la nuit des portes battantes et des salles hautes avec des fuites d'étoiles par leurs crevasses — à travers la nuit d'interminables corridors où notre course effarait de sépulcrales plaintes et de sinistres battements d'ailes — il m'entraîna dehors.

Un aube louche et blême se levait sur la forêt d'automne, refoulant l'ombre dans la vallée. je fis à mon compagnon de circonspects reproches sur ce que je voulais croire une mauvaise plaisanterie ; mais il me considéra silencieusement avec tant de défiance et tant de dureté que je ne savais pas si je vivais maintenant un nouveau songe — angoissant, celui-ci.

Nous montâmes vers le village, jusqu'au château récent qui dressait là-haut ses neuves tourelles. Nous croisâmes des hommes taciturnes qui nous dévisageaient d'un air étonné. Mon ami les voyait venir avec une sorte d'effroi ; puis il les regardait longtemps s'en aller, les prunelles indiciblement méchantes. Une vieille que nous rencontrâmes nous reluqua, sournoise : il marcha droit sur elle, la voix sifflante :

— Qu'est-ce qu'il y a ?..

— C'est vous ! — exclama la vieille, interloquée.

Il lui saisit le poignet.

— Lâchez-moi ! — gémit-elle. — Vous savez bien... Vous savez bien...

Il l'avait lâchée. Elle nous conta qu'on avait tué dans la nuit une fille de joie ; que l'assassin avait emporté le sexe ; que la malheureuse avait eu des visions, ces derniers jours ; qu'un fantôme l'avait plusieurs fois visitée — un fantôme ressemblant à quelqu'un du pays — ressemblant fort à quelqu'un de notre connaissance... Et prompte, elle s'esquiva, criant :

— Un fantôme qui vous ressemble, vous, là, l'enfant-des-Ruines !

C'est ainsi qu'on appelait mon ami, depuis ses jeunes années orphelines et solitaires dans le burg patril. Ce ridicule propos le remua d'un frisson qui s'évanouit en rire ambigu. Mais les cancanx courent si vite que nous dûmes subir la police en rentrant. Il nous fut facile de réduire à néant tout soupçon. Mon ami répondit au juge avec une aisance qui me déconcerta — étant

données les algarades de la veille. Au sortir de l'interrogatoire, il me dit avec une lucidité parfaite :

— Je trouverai l'assassin! Je le trouverai!

Qui de nous deux est réellement fou? ne cessais-je de me demander. Qu'est-ce que rêver et qu'est-ce que vivre?..

L'enfant-des-Ruines battait la contrée, notant des détails dont personne ne s'était jamais aperçu, recueillant des propos insensés qui prenaient dans sa bouche des significations troublantes, creusant les événements les plus anodins de même que les plus suggestifs jusqu'à une compréhension apocalyptique où tous devenaient équivalents et gigantesques. Ils ne parlait plus que de cet insaisissable malfaiteur dont nul ne relevait la trace, mais qu'il poursuivait par des voies secrètes. Tous ses efforts se résolvaient en cette invariable affirmation :

— Il faut que je le retrouve.

— Sans doute — pensais-je — voilà son idée fixe. Et une douloureuse commisération m'envahissait.

* * *

A quelques jours de là, l'enfant unique d'un maître carrier — un robuste et radieux enfant — fut enlevé au retour de l'école, par un étranger sorti on ne sait d'où — racontaient ses petits camarades — un étranger survenu tout à coup, qui l'avait pris et s'était enfoncé dans la forêt — comme un qui va en l'air — ajoutaient-ils dans leur frayeur naïve — un qui ressemblait à Celui-des-Ruines.

On organisa des battues; on offrit des primes à quiconque mettrait sur la piste du ravisseur : tout fut inutile. On ne laissa plus sortir seuls les enfants; les bûcherons et les tailleurs de pierre rentrèrent plus tôt le soir et les portes furent soigneusement verrouillées. Un silence terrifié pesa sur la contrée.

L'agitation fébricitante de mon ami ne cessa plus. Sa face s'émaciait; son menton d'ascète s'amincissait sous le tremblement convulsif de ses lèvres tirées aux commissures; le pli fatal s'approfondissait en travers de son front; le roux de ses cheveux sans cesse remué d'un geste brusque s'attisait; ses yeux démesurés exprimaient tour à tour une peur et une haine désordonnées. Un

pas dans les feuilles, le sifflement d'un pastour appelant ses chiens, l'ascension d'une araignée le long d'une fenêtre, un grincement de porte, un soupir soudain, un rien imprévu le clouait là, les yeux hallucinés, les dents claquantes, grelottant comme une bête perdue. Et tout ce qu'il savait, de retour en lui-même, c'était ces paroles lamentées désolément :

— Il me ressemble... il me ressemble...

Les mêmes choses, à certains moments, le jetaient en des rages folles. L'eau surtout le poussait à de forcenés paroxysmes. Il bondissait, les poings vers elle, la gorge déchirée d'un rauquement de fauve, la bouche écumante — et je devais le retenir de toutes mes forces pour qu'il ne s'y ruât sur sa propre image. Mais il gardait longtemps son air féroce et clamait jusqu'à lassitude :

— Il faut!... il faut que je le retrouve.

— Je ne l'osais plus quitter. Je luttai corps à corps avec son mal — géant ténébreux. Je veillais durant d'affreuses nuits — il ne souffrait plus qu'on allumât la bûche ni la lampe. Parfois il voyait les meubles vivre, l'assaillir, le persécuter ; et il gémissait sa torture avec de tels accents — ce Proscrit de la Miséricorde — que je croyais irréfutablement qu'il en était ainsi. Parfois il m'emportait d'une course furieuse à travers tout, bondissant par dessus buissons et rocs et flaques — cet Echappé de l'Enfer, dont les cheveux houlèrent au vent comme des flammes — et ne me déposait près de l'âtre mort que haletant d'épouvante et de désespoir. Le jour, je l'emmenais par les campagnes nues, où rien ne pouvait l'affecter, à condition d'éviter certains horizons trop immenses et de rentrer avant la lune. Ils gagnait à ces promenades un calme relatif ; les crises devenaient moins aiguës et moins fréquentes ; il s'internait silencieusement en lui-même ; des fois, je lui surprénais une lucidité furtive dans le regard, mais il souriait alors d'un équivoque sourire — et je ne pouvais me défendre du térébrant soupçon que sa démence était une sombre comédie et qu'il se jouait de moi.

Or, il se répandit dans le village une consternante nouvelle à laquelle nous ne pûmes échapper. Une nonne avait été violée au sortir de l'église, à la vesprée, en pleine place publique ; le malfaiteur avait surgi devant elle à l'improviste et — l'abomination consommée — il avait disparu comme une ombre qui s'écroule et *rentre dans la terre*. Une vieille femme qui passait

l'avait bien vu ainsi : fantôme, revenant, — ressemblant à l'enfant-des-Ruines, au pauvre fou-des-Ruines, me glissait-on dans l'oreille, avec une pitié soudaine à l'adresse de mon ami — un revenant, l'un de ces déserteurs-de-cimetière qui doivent paraître au jugement dernier ; et tous ceux qui le verraient devaient en mourir, comme se mourait la vieille passante — comme la nonne était morte — comme était mort l'enfant — comme avait aussi dû mourir la fille d'amour avant même d'être dépecée par cet Envoyé de la fin des Temps — par ce Trompe-la-Mort. — Ah ! l'abîme a jeté son cri : la profondeur a levé ses deux mains.

Ainsi se lamentait le vieux prêtre — la voix caverneuse comme si elle contenait *ce Cri*, les bras ascendus comme s'ils portaient *ces mains* — dont parle Habacuc, le prophète qu'il nous avait cité. Et à ma grande stupéfaction, mon ami le considérait d'un air simplement curieux et incompréhensif. Nous traversâmes le village pour regagner les Ruines. Nous ne vîmes que des visages terrifiés : la terreur était montée jusqu'au-dessus des yeux ; les heures tombaient lugubres du clocher séculaire et râlaient dans le silence comme si chacune eût été l'heure dernière ; les gens redoutaient leurs propres voix ; ils erraient hagards et petits, sans récriminations ni prières ; — et Dieu sait ce qui se révélait au mystère des consciences : le frère évitait son frère, l'amant se détournait de l'amante, les vieillards s'enfonçaient dans des coins solitaires loin des enfants et tous se cachaient comme des complices du sinistre coupable — de ce Trompe-la-Mort qui ne pouvait être que le DESTIN.

* * *

Mon ami, décidément, n'allait pas mieux. Sa folie était seulement devenue toute passive — toute *intérieure*. Il stagnait interminablement, assis, les mains sur les genoux, la tête poussée en avant, les lèvres écartées et imperceptiblement frémissantes, les yeux ouverts sur l'invisible, dans une immobilité et une taciturnité de statue — l'énigmatique statue de l'Absence. Il ne me savait même plus là, avec mon angoisse — Ah ! vraiment, *il n'y était plus !...*

Le parquet entra brutalement, un soir — ce dont le pauvre

insensé ne s'étonna même pas, Pendant qu'on l'interrogeait dans sa chambre soigneusement close, je songeais à cette importante visite, qui avait pour motif, sans doute, les récents crimes et la prétendue ressemblance du Fou-des-Ruines et... du Fantôme. Le fatal rapprochement de ces deux noms m'induisit à l'absurdité. — Qu'est-ce qui est vrai — pensais-je — de rêver la vie ou de vivre le rêve... Que tout est le rêve de nous — toutes les apparences, même les pierres et les choses — avec, chacune selon son mode, nos peines ; ou que nous sommes le rêve et la dupe de tout : qu'est-ce qui est vrai ?... Pourquoi faudrait-il qu'une chose fut vraie si l'une — si toutes ne l'étaient pas ?... Si ce monde existe, *en réalité*, pourquoi pas l'autre ?... *Si le Fou-des-Ruines EST, se peut-il QUE LE FANTÔME NE SOIT PAS ?...*

Le juge d'instruction sortit brusquement levant les épaules et gémissant :

— Le pauvre garçon ! l'étrange garçon !...

C'était un petit homme nerveux et sec, au geste strict, à la physionomie amère, au regard franc, mais dur.

— Où avez-vous passé l'après-midi d'hier — me demanda-t-il rapidement.

— Ici — répondis-je.

— Et votre ami, que faisait-il au soir tombant ?

— Rien ! il était assis là.

— Il n'a pas quitté cette... maison ?

— Absolument pas : les serviteurs en peuvent répondre.

— Il y donc des serviteurs ici ?... Je n'ai pas vu un être humain.

— Pas un être *humain* !... Ils sont dans les caves : on y va de plain pied par la chaussée le long de l'étang.

— Dans les caves — grommela-t-il — au diable, là-bas, dans les caves !

Et il gagna la porte avec ses gens. Je le suivis des yeux un instant, rêvant à la malignité de certains mots qui se font tout bénins pour ne pas éveiller notre vigilance, mais qui, passé nos lèvres, culbutent nos refuges de certitudes et s'élancent si loin dans l'Inconnaissable que notre âme — sans doute — doit avoir des intelligences au-delà de la tombe...

Je trouvai mon malheureux ami assis, les coudes sur la table et le front dans les paumes ; la lampe brûlant près de lui faisait

ardoyer ses cheveux roux et, ainsi, je voyais par la chambre le seul rayonnement de sa tête enveloppée de feu : cela ne suggérait pas, ah ! mais non ! pas du tout l'idée d'un être humain, ah ! tout, hormis cela ! — le juge avait bien vu !

— La nuit dernière... encore ! — dit-il.

— Encore !

— La châtelaine... celle des tourelles là-haut, sur les collines de l'aurore... hé bien ! il a tuée !... Il a coupé la tête et l'a emportée par les cheveux — par tous ses cheveux. Il n'a pas laissé dans le sang la trace d'un seul de ses blonds cheveux !

— Mais !... mais !... mais ! — exclamai-je en désarroi ; et — tu n'es donc pas fou ! — voilà ce que je faillis ajouter.

— Et... l'a-t-on arrêté ? — hasardai-je.

Il secoua la tête, pensif. Après un temps :

— Je reviens d'une sombre région — je reviens d'une funèbre vallée où sont des eaux noires, et des rocs à pic, et des forêts crispées et nues. Une lune d'éclipse vers une clarté violette... sur les eaux noires où flottent des faces boursoufflées avec de traînantes chevelures... et sur les rocs à pic où des cadavres éventrés s'accrochent par leurs nœuds d'entrailles vertes... et sur les forêts crispées et nues où se décharnent des pendus mornes... Rien n'y remue — que le vol d'un hibou dans la clarté violette ; rien n'y bruit — que le coassement d'un crapaud dans les ténèbres... Je reviens de l'épouvantable vallée sans issue... et voilà que l'on me raconte — comme si, seul, je n'y étais point allé — les horreurs que j'ai vues... Ami, je t'en supplie ! aide-moi donc à me reconnaître !... Es-tu bien sûr de ne m'avoir quitté depuis des nuits... des nuits...

— Je te jure !

— Alors, c'est vrai ? IL a commis d'abominables méfaits ? — IL a tué la catin ? — IL a emporté l'enfant ? — IL a violé la nonne ? — IL a décapité la châtelaine !... N'y a-t-il pas autre chose... encore ?.

— Encore... encore ! N'est-ce donc pas fini ?..

— En d'autres termes : IL a tué le plaisir — emporté l'espoir — violé la prière — abattu l'orgueil, celui *qui va en l'air, et rentre dans la terre* — celui qui me ressemble — Trompe-la-Mort.

— Bast ! laisse ces vains soucis ! Tu vas te... fatiguer encore.

— Ne-t'est-il jamais arrivé — dit-il — quand tu causais inattentif et l'esprit égaré dans une rêverie lointaine, ne t'est-il arrivé

jamais que ton interlocuteur étant furtivement parti — tu le voyais encore cependant à la place quittée, tu l'entendais même te parler encore, au point de retenir les paroles *perçues* mais qui *n'avaient pas été prononcées* ? Cela t'est-il jamais arrivé ?

— Je crois bien que oui — répondis-je, interloqué.

— Et comment appelles-tu ce qui demeurerait là devant toi, cette *réalité qui n'avait pas de corps tangible* ?

— Une illusion, je pense — une vision, si tu veux.

— Ne crois-tu pas qu'un individu puisse devenir assez maître de soi pour susciter quelque part — sans aucunement déranger son corps — de pareilles illusions de sa personne, parlantes et agissantes, et qui seraient *des réalités irréfutables* pour ceux qu'elles visiteraient ?

— Mais c'est de la magie, cela !

— Ne serait-il possible aussi qu'une émotion — une idée — une de ces idées qui traînent dans le ciel et dans la terre — s'immisce dans un homme peu-à-peu ou tout-à-coup et le mène sans qu'il s'en étonne — lui qui, ne se percevant pas en dehors de cette idée ne pourrait avoir conscience de son nouvel état et trouverait seulement ses souvenirs un peu différents de lui-même (nos souvenirs ne nous deviennent-ils pas de jour en jour plus étrangers ?) — Ne serait-il possible que l'idée prenne possession d'un homme jusqu'à déléguer — à son insu *de virtuelles apparences de lui*, réellement *agissantes et parlantes* ?...

— Où veus-tu donc en venir ?...

— Certes, il court par nos rues bien des criminels-nés. On coudoie à chaque pas des gens dont la physiologie révèle les loups et les pourceaux qu'ils étaient il y a moins longtemps qu'on ne pense — qu'ils n'ont même pas encore cessé d'être (et nous-mêmes savons-nous sous quel aspect nous voient ceux qui nous regardent d'en dehors de notre idée fondamentale ?)... Ceux-là frappent et pâtissent : ils laissent des traces, bavardent, se dénoncent ou se trahissent et n'échappent jamais, du moins à leur conscience. Ils doivent faillir et pâtir pour liquider leur état de déchéance : ce sont des équations strictement humaines. Mais il y a ceux qui faillent et ne pâtissent point : nous n'apercevons que leur faute, qui est le signe d'égalité entre leur déchéance et leur pénitence — deux termes humainement incogitables, parce que transhumains. Cause extérieure et sans

doute antérieure à cette vie : *idée* ! Elle prend les individus — les prédestinés — et les mène au but, fut-ce même en *délégations incorporelles* ; et ils ne laissent pas de traces, ils ne se trahissent pas, *ils ne se souviennent pas*, parce qu'ils agissent à *leur insu* et sont le CHÂTIMENT même de l'humanité. — Ci-gît l'Enigme du crime.

— Ce serait épo uvantable !... Mais au moins ! leur en resterait-il quelque chose ! — répliquai-je.

— La terreur qui pèse sur ce pays, n'est-ce donc rien ? Qui l'a gagnée par contagion ? Qui s'est endormi dans l'idée fatale — et a reçu les ordres de l'Absolu — et les a exécutés?... Est-ce toi ? Est-ce moi ?... Nous sommes d'effrayants somnambules : que veux-tu que nous sachions de plus ?... Te rappelles-tu l'horrible soir où mon esprit fut poussé dans les ténèbres?... Et de l'heure, te rappelles-tu ? — Minuit ! l'heure précise où fut éventrée la malheureuse d'amour... par l'évadé de l'autre monde *qui me ressemble* : Trompe-la-Mort !...

— Mais s'il n'a été que témoin — répartis-je. Rien ne prouve qu'il l'a tuée ! Elle n'a pas pu dire cela ! Les autres l'auront accusé de tous les crimes, parce qu'il fallait bien donner une forme — un nom et une forme — à leur épouvante. Mais s'il n'avait été que *leur conscience du châtimeut* ?... Ce n'est d'ailleurs qu'un revenant — un fantôme — une ombre !

— *Une des Apparences transréelles qui sont les créations de toutes nos minutes — LES ESSENTIELLES RÉALISATIONS DE NOS ÉMOTIONS, et qui VIVENT impérissablement dans l'Absolu — forces latentes, entités virtuelles qu'une IDÉE empoigne et rejette dans l'existence humaine — avec une forme humaine pour nos yeux humains et dans d'autres existences avec d'autres aspects — pour quelles irréparables missions à nous cachées — à nous les écrasés de vertige parce que nous sommes le CENTRE de leurs gravitantes éternités....*

— On devrait prendre plus d'attention et savoir ce qu'on devient quand on n'y pense pas — dis-je, songeant avec effroi à maintes heures inconscientes. Et j'ajoutai égoïstement : — Quant à moi, je n'ai jamais souhaité de peine aux pauvres victimes.

— Et moi — avoua-t-il — je les ai honnies en d'anciennes révoltes. J'ai chassé le plaisir infâme, toute la chair miséreuse éperdue de plaisir ! — J'ai conspué la prière stérile, ah ! si angéliquement stérile ! — J'ai haï l'espoir de la terre, l'espoir

avilissant des exploiters de la terre ! — J'ai maudit l'orgueil des massacreurs de forêts, le faux orgueil des profanateurs de beauté !... Et je ne sais pas où bataillent mes réalisations de ces anciennes minutes — je ne sais pas !... Ho ! c'est horrible, — *vouloir* ! Ho ! c'est épouvantable. — *vivre* !...

— C'est épouvantable — répétait-je, en écho.

— J'ai voulu nous sauver dans l'extase. J'ai voulu que tu fusses la possibilité humaine de mes créations radieuses. Hélas ! hélas ! où sont-elles !...

— Ah ! il faudrait se souvenir !...

— Il faudrait être seul. *SEUL* ! sans les eaux, les rocs, les arbres et les astres ! Il faudrait déposséder tout cela qui capte nos Réalités essentielles et les enchaîne à l'œuvre panique du Destin — et nous jette en aumône les heures les plus amères — et lâche à nos trousses ses meutes d'effrois, quand nous nous rebellons. Il faudrait être soi et tout en soi et plus rien au dehors !

— Tu t'assieds comme un mendiant au seuil de toi ; ah lève le front et rentre parmi les trésors infinis ! et chante l'hosanna de ta nativité éternelle ! — Mon doux poète, redeviens l'Enfant-de-Noël de ton Ame !

— Je ne puis plus ! — fit-il en son immense navrement. — Un démon s'est engouffré en moi et toutes mes clartés se sont éteintes : je n'ai plus que l'éclair blafard de ses yeux sous ma trémébonde pensée ; de sorte que toute chose profile des signes ambigus sur ma nuit — inexplicablement conformes à tous les frissons mystérieux de ma vie — aux absurdes pressentiments, aux réminiscences improférables, aux inquiétudes sans raison. Cette coïncidence leur donne sur moi tant d'emprise que je ne puis m'y soustraire : il faut que je les épelle — *il faut*, entends-tu, que je les subisse incompréhensiblement.

— Chasse ces phantasmes ! Reprenons notre vie de serine. ignorance et laisse à l'oubli ces vieux décors de tes vieux êtres !

— Oui, ce sont les anciens vouloirs de mon âme, qui se commentent là au retour de leurs pérégrinations inconnues : ils rapportent d'occultes messages ; mais il ne s'égare jusqu'à moi que quelques bribes bien bénignes qu'il n'est pas dangereux de laisser entendre aux enfants. Ah ! mon âme me traite trop en enfant ! Les secrets qui lui reviennent sont bien terribles, pour qu'elle me les cache si bien ! C'est la nouvelle, sans doute, qu'elle

n'a plus rien à faire en ce monde, et qu'il est temps de me laisser rouler à la tombe — moi, sa pauvre excuse terrestre désormais inutile ! Ha ! il faudrait être tout son être à soi tout seul !

— Il faudrait se vivre soi-même — contredis-je avec véhémence, agacé de ce persiflage. — Il faudrait se dresser à la face des Chimères et leur sonner à pleine poitrine l'hallali de la vie !

— Comme tu les connais peu — reprit-il avec sa consternante résignation — Elles sont là dans la nuit intime, qui ne se dérange pas pour la lanterne sourde de la conscience. Je ne les connais pas ; je les vois passer devant la baie ouverte sous mon esprit par le Fantôme ; je ne sais d'où elles viennent, je ne sais où elles vont par mes ténèbres : — car mon Ame est immense et immémoriale — *mon Ame vit dans d'autres mondes par d'autres vies* — **MON AME VIT DANS TOUS LES MONDES ET TOUTES LES VIES...** Et c'est sans doute *par là* qu'elles viennent et vont, les Chimères. Elles revêtent les Apparences virtuelles de toutes mes heures pour jouer la tragédie — la sombre tragédie avec des actes épars à tous les carrefours de l'Infini — l'hermétique tragédie où je tiens mon bout de rôle pour la scène d'ici — où je tiens à *mon insu* un terrible bout de rôle — ha ! — l'épouvantable rôle de Trompe-la-Mort !...

Il s'était levé haletant, suant, les dents entrechoquées, les yeux désorbités. Je tordais mes mains impuissantes — ne trouvant nulle parole à crier à cette démence... Il prit ses tempes dans ses doigts crispés et hurla :

— Ha ! Ha !... Trompe-la-Mort !... Je me souviens !... le plaisir infâme !... l'espoir des éventreurs de monts !... la prière stérile !... l'orgueil du tombeur de forêts — par les cheveux — par tous ses cheveux d'automne !... Trompe-la-Mort !..., Je lui ressemble !... c'est moi !... moi !... l'Enfant-des-Ruines... qui lui ressemble !... ha !... ha !... il est là — clamait-il en se frappant le front — la !... la !... l'Inquisiteur des ténèbres !... Trompe-la-Mort !...

Il s'abattit dans mes bras. Je l'emportai à son lit. D'atroces convulsions longtemps le tordirent. Quand le sommeil enfin l'eût pris — quand il ne lui resta plus que de moindres saccades nerveuses dont le lit craquait cependant, je tentai de fuir dans une lecture la torpeur qui m'étreignait. De vagues et lointains bruits bourdonnaient, bourdonnaient ; puis j'entendis très nettement

une voix : Trompe-la-Mort... Trompe-la-Mort... — cela montait montait, comme une marée — et cela tout-à-coup déchira l'espace : Trompe-la-Mort !... Je bondis ; le lit était vide, la porte ouverte... Je courus — avec la lampe — je courus de salle en salle avec la lampe grelottante — et tout au bout de la chapelle — à la baie de la chapelle écroulée — je vis le Fou-des-Ruines — le dos ployé — la tête renversée sur l'épaule — les jambes flageollantes — avec dans ses poings tendus vers le ciel quelque chose — quelque chose qu'on n'apercevait pas — la tête rejetée violemment sur l'épaule — les yeux retournés — la bouche grimaçante — avec dans ses poings tendus au-dessus des douves quelque chose... ha ! Dieu ! par les cheveux — par tous ses cheveux — LE CHEF SANGLANTE DE LA CHATELAINE...

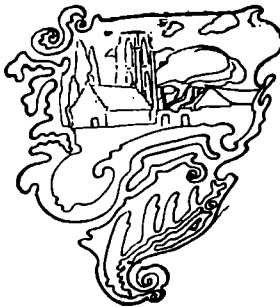
Je poussai un cri, ma lampe s'éteignit et j'entendis sous une clameur qui s'étouffait :

— Trompe-la-Mort !...

J'entendis des bonds sourds le long des talus, de roc en roc et une chute lourde dans l'eau lointaine qui sanglota :

— DE PROFUNDIS !...

AUG. JENART.



L'EXODE D'ELLÉHÈME.

II.

LA GLOIRE RÊVÉE.

Le soleil qui lors du départ d'Elléhème caressait déjà la cime des peupliers mélancoliques, illumina bientôt l'extrême limite de l'horizon de ses roses lueurs diffuses et lentement le soir paisible enveloppa les êtres et les choses d'un voile uniforme de silence et de repos. Le jeune voyageur, le cœur gros encore des adieux suprêmes, ne pensa même pas à chercher un refuge caché pour passer la nuit et des mousses sèches l'ayant convié au sommeil il s'étendit simplement sur elles, les yeux clos tournés vers la nuit, du ciel.

Or le Rêve qui, aussitôt les ombres venues, plane entre l'espace et la terre, toujours en quête d'âmes pensives, passa par le sentier et frôla du bout de son aile mystérieuse le front d'Elléhème.

Les yeux de son âme se tournèrent alors, dociles, vers les tableaux que l'esprit nocturne fit glisser comme un mirage au ciel et sans comprendre encore, mais, avec l'instinct des purs et des innocents, il nota à jamais sur les tables de sa mémoire l'apothéose de la gloire qu'il avait entrevue sous sa seule face radieuse lors de ses premiers pas à travers le monde.

Ce fut d'abord, sur le drap d'or rayé de pourpre où passèrent rayonnantes les scènes du mystère, une chevauchée gigantesque d'hommes bardés d'acier et d'argent, secouant noblement sur leurs têtes des panaches majestueux et portant haut et fièrement au bout des hampes, des banderoles armoriées de blasons et de devises.

L'acier des épées et des poignards battant l'airain des armures chantait les récentes victoires de l'armée, les étendards flottant au vent clamaient au ciel la joie du retour, les coursiers tenus court en laisse hennissaient l'impatience d'arriver aux foyers jadis quittés pour la guerre et sur les pavés fleuris des rues, aux fenêtres richement ornées des maisons, du haut des arcs-de-triomphe éclatait le délire du peuple en liesse, tendant les bras et les lèvres aux chevaliers vainqueurs des luttes, à travers les plaines, pour la patrie.

Mais le ciel d'azur qui planait sur cette fête l'enveloppa soudain tout entière et seul, survivant à cette joie débordante, un homme resta qui se prit à chanter.

Il disait la joie de vivre et d'aller par les routes, les yeux fixés sur le soleil et les doigts errants sur les cordes vibrantes d'une lyre; la joie de livrer à son cœur la nature frémissante, ses couleurs merveilleuses et son harmonie puis avec les mille voix de son âme, de conter en vers savamment scandés, la royauté de l'homme sur les choses. Il chantait successivement en l'honneur des guerriers, des savants et des saints; puis longuement murmurait des rimes d'amour vers le front chaste des vierges et le champ d'azur qui l'entourait se reflétait jusqu'en ses yeux, emplissant tout son être de la douceur ineffable et de la poésie éparses dans les airs. L'émerveillement des foules, qui de très bas l'acclamaient montait vers ses lèvres et l'enivrait de sa gloire.

Elléhème aussi voulut tendre les bras vers lui, mais tout s'était évanoui déjà dans l'espace.

Car un veillard avait surgi au fronton du ciel. — Sa barbe était longue et majestueuse, ses blancs cheveux étaient auréolés de clartés lustrales et dans ses yeux profonds — profonds comme la nuit même, un feu étrange brûlait ardemment dans sa face pâle. Il était penché sur un livre jauni où s'alignaient des caractères bizarres et sa main rigide suivait les lignes lentement. Il tâchait de comprendre. Soudain il bondit et poussa un cri de joie; des jeunes gens, ses disciples accoururent. Alors il clama : « j'ai trouvé la formule »; et les autres s'écrièrent : « Honneur à lui », puis se répandirent dans la ville et de porte en porte, on se disait « célébrité, célébrité ». — Et les échos répétèrent jusqu'à l'horizon « célébrité, honneur ».

Mais ces clameurs vibraient encore qu'un homme au front

d'espérance, aux regards paisibles et aux mains bénissantes, passa en murmurant des paroles sacrées. Là où il avait marché le sol fleurissait, là où il parlait des chants pieux lui répondaient, là où il s'arrêtait là multitude émerveillée lui demandait quelque miracle. Les peuples accourus à ses pieds, devant son geste courbaient le front et les genoux, les armes tombaient des mains, les regards trop fiers se voilaient et les lèvres ne s'entrouvraient que pour chanter des cantiques à sa gloire.

Il passait, le grand inconnu, solennel et simple, une main sur la poitrine et l'autre portant le signe, levée très haut, tandis que d'ineffables harmonies lui faisaient cortège : Des larmes de bonheur mouillaient ses paupières et la joie immense qui emplissait son cœur s'étalait vers l'azur, en prières.

Ce fut alors un brillant gentilhomme qui traversa le rêve du voyageur.

Quoiqu'il ne fut pas de sang noble, il avait une cour souveraine et des courtisans empressés se penchaient vers lui pour le caresser de paroles flatteuses. Un essaim de jeunes femmes dont la grâce égalait la beauté, lui faisait cortège et quand ses regards distraits daignaient se reposer autour de lui, de beaux yeux étaient toujours là, qui quétaient l'aumône de son sourire. Le grand seigneur avait de l'or plein l'escarcelle qui pendait à sa ceinture et il le distribuait au hasard, dans les mains avides qui se tendaient vers lui. Et tous ses gestes étaient empreints d'un dédain suprême pour ces hommages, pour ces sourires, pour ces richesses. Il était le célèbre aventurier qu'on adulait et qui recevait toutes les flatteries comme une chose due.

Vint enfin l'apothéose de l'amour..

Défilèrent, les vierges innocentes d'abord, aux cheveux lissés en bandeaux, au front sans ride, aux yeux voilés de pudeur, mais aux corps superbes déjà ; puis les amantes initiées, plus calmes, mais dont les yeux brûlants lançaient le feu de leur âme, dont les lèvres disaient la fièvre de leur sang et dont les gestes mesurés cachaient mal leurs desirs inassouvis ; enfin les folles amoureuses du plaisir, les cheveux épars et la bouche tentante, les mains jointes en prières et les corps vibrant d'angoisse

Toutes, elles se prirent par la main pour former une ronde tournoyante autour de la statue du dieu d'amour, tandis que de

leurs gorges haletantes vibraient un hymne insensé à la gloire des amants.

Et le drapeau rayé de pourpre devant lequel s'étaient déroulées les scènes rayonnantes du mystère tomba soudain, enveloppant la dernière vision et étouffant les chants des bacchantes.

Le Rêve, avant de s'évanouir, car à l'horizon rosé, le jour venait à travers l'aube, le Rêve parla ainsi :

« Ellèhème, le Benjamin, vous avez vu cette nuit la face de la gloire, allez maintenant vers elle pour apprendre à connaître les hommes et les choses, ils vous dicteront votre mission et selon l'ordre du Patriarche, vous remplirez envers eux ce qui doit être fait ».

CHARLES BRONNE.



DÉDICACE

à M^{lle} B.

*Las de songeries et d'azur
Et de marcher par les chemins,
Viendront-ils les doux lendemains
Où pour dormir je serais sûr*

*De l'oreiller ?... O parchemins
Où s'inscrit mon rêve obscur
Espérez-vous les pieuses mains
D'Une au cœur secourable et pur ?...*

*Oh fermez-vous mes yeux mondains !
Dévasta-t-elle les jardins,
Celle qui vint, telle un féé*

*M'offrir l'hommage d'un désir ?
Fleur ! que ne puis-je te saisir
Et t'agiter comme un trophée !...*

A LA SIRÈNE

✧

*J'attendais sur la grève, ô Sirène ! mes yeux
Scrutaient les émeraudes antiques des vagues,
Et soudain pour bannir mes pensers anxieux
Tu vins, lorsque sonna ma conque aux appels vagues.*

*Je veux sous tes seins durs joindre mes bras pieux
La virgine écume gemmera de bagues,
Tes doigts frêles au vif éclat fleuri des dagues,
Qui diront sur le luth des motifs précieux....*

*Tels de jeunes dauphins, chevauchons l'Atlantide !
Je veux que l'embrun fol morde ma chair candide
Que tes écailles d'or marbreront de tons bleus ; —*

*Et tu me conduiras vers ces palais magiques,
Ces cités de cristal, où des chants fabuleux
Bercent le rêve pur des naïades tragiques !....*

JOSEPH LOUBET.

PAR LES CHEMINS (*)

LE DÉSERTEUR.

On le croyait un peu fou. Personne au reste ne l'aimait dans les villages où il passait chaque semaine, pérégrinant sans cesse un même itinéraire. Tous les lundis, — jamais les intempéries, grêles, averses ou neiges ne l'avaient rebuté, — il partait par la grand'route. Et le samedi, ponctuel ainsi qu'un mécanisme inconscient, il rentrait dans une cahute de torchis, branlante aux vents, hospitalière aux pluies par les plaies de son chaume, et qu'un propriétaire pitoyable aux infortunes lui avait laissé construire aux bords de son champ, à l'orée du bois. C'est comme d'un malfaisant qu'on parlait de lui ; sa mine sinistre et l'aversion innée que provoque un loqueteux en faisaient le Croquemitaine dont on épouvantait les gamins ; les femmes lui donnaient parfois, mais pour l'éloigner, pour éviter sa présence que l'on craignait ainsi qu'un danger.

Et pourtant, Bagnolet, le vieil errant, n'avait qu'un tort : celui des faibles et des malchanceux que le bon vouloir d'une expiation sincère ne parvient pas à réhabiliter de la souillure d'une faute.

Car hélas ! Bagnolet garde au cœur le désespoir d'une heure d'oubli — il y a longtemps !

Pris par la conscription, alors que jeune et tout vigoureux il cultivait le bien du père, il était parti pour la caserne, presque joyeux, avec le goût du métier.

(*) D'une série à paraître prochainement sous ce titre.

Pendant ses longs cheminements, dans la solitude qui fait de lui presque un vagabond, il se ressouvient des matins ensoleillés, où par la plaine, au galop d'une jument noire, il cavalcadait, pompeux, par devant la batterie dont le roulement laissait traîner au loin un tonnerre furieux. Ils allaient par trois, les trompettes, montrant la route aux autres, lançant au ciel la vibrante fanfare de leurs marches ; et le sabre d'acier qui se querellait avec les étriers donnait le *la* des sonneries. Portant haut le coude, la face au ciel, crispant la main gauche dans l'étreinte des rênes, nerveux, les trois trompettes sonnaient, faisant jaillir en de crânes coups de gorge les cinq seules notes du pavillon de cuivre hautainement dressé.

Bagnolet se ressouvient de ces chevauchées qu'il avait rêvées épiques déjà, lorsque, gamin, il eut, après une promenade à la ville, un jour de fête, la hantise des fourragères de laine jaune, du talpack d'astrakan, de l'incendie des chamarrures et des cortèges magnifiquement beaux.

Une fois pourtant, malgré le bonheur d'un rêve accompli, ce rustre, né de manants pour n'être qu'inférieur toujours, obéissant et par destinée sans volonté, eut des révoltes. Son instinct farouche le fit regimber contre la discipline ; puni, il frappa un officier, puis s'enfuit.

Rejoint bientôt, et condamné, il fut envoyé aux compagnies d'où une amnistie le tira de longues années après seulement. Ses parents reposaient à cette époque côte à côte sous une modeste et branlante croix de sapin, contre le mur de l'église ; ceux de son âge l'avaient oublié ou le méprisaient.

Aussi Bagnolet le déserteur gagna bien vite une autre contrée, loin, bien loin du clocher natal, un pays où on ne le flagellerait point du reproche harcelant de sa faute, où il pourrait en paix vieillir et mourir après avoir dûrement expié, où on ne s'éloignerait pas de lui en chuchotant : « Ah oui ! Bagnolet le meurtrier, Bagnolet le déserteur !... »

Mais épuisé, vieilli trop tôt, il n'eut pas le cœur à la besogne, ne fut qu'un traîne-les-chemins.

Et voilà pourquoi il ne se plaignait jamais quand les petits vauriens le poursuivaient et quand les plus canailles même se hasardaient à lui lancer une pierre en lui criant : « au fou ! au

ou ! » C'était affreux cette humiliation, mais au moins ce n'était pas l'incessante insulte de son crime.

Bagnolet vivait des aumônes faites par crainte souvent, par charité quelquefois ou des petits produits que lui valaient de menus travaux auxquels il trouvait à s'employer — bien rarement, quand une bonne mais fugitive résolution le prenait.

Une seule passion a survécu à ses douleurs. Depuis des ans qu'il ne galope plus, sonnait ses marches et conduisant aux évolutions les pièces dont les gueules semblent prêtes à répondre en rugissant aux fanfares des trompettes, Bagnolet n'a pourtant cessé d'aimer l'instrument dont la voix, aux jours de parade, lançait l'appel vibrant et le salut triomphal.

Il sait encore les formules guerrières en lesquelles passait toute son âme : l'allègre invite du *Réveil* qui met en branle les chambrées et fait hennir les chevaux flairant l'ivresse prochaine du plein air ; la symphonie soyeuse des marches qui cadencent les piaffements ; la détresse des notes d'alarme ; la majesté qui fait planer un souffle de poignante grandeur quand se modulent les larges envolées d'un *Aux-champs* solennel ; le calme imposant de la *Retraite* qui semble, presque lugubre en la paix des soirs, accueillir tous les derniers bruits et lancer un adieu à l'écho ; les sons mourants du *couvre-feu* ; puis surtout l'enivrement de la *charge* qui rugit en rage la folie d'un appel désespéré, la *charge* qui vibre et domine le roulement et le tumulte, qui enlève les batteries au son de ses gammes stridentes, la *charge* qui met au cœur de chaque homme la morsure irrésistible de l'émotion, qui fait hennir les chevaux emballés et qui va quand même et toujours qui sonne endiablée, magnifique, qui est vraiment la voix des armées, dont le cri empoigne et enlève les régiments !...

Bagnolet a conservé la longue trompette de cuivre à torsade jaune et seul, dans une clairière ou sur le bord d'un fossé ; la nuit, il sonne encore souvent. La tête haute, redressant sa vieille échine courbée, de tout son souffle, les yeux clos, il réveille les échos. Loin de toutes choses, oubliant les infortunes de sa vie brisée, il a la vision de la caserne aux jours heureux, de la plaine et des parades. Il sonne et il entend derrière lui le roulement des attalages, le piaffement des bêtes, les commandements des chefs, le murmure de la foule qui admire... Et alors, oui, il est fou, Bagnolet, fou de l'ivresse du souvenir, de la vision en

laquelle il s'identifie, jusqu'à ce que, à bout d'haleine, éperdu, il s'arrête, rouvre les yeux et se retrouve seul, malheureux et bien près de finir sa triste vie.

On a déjà voulu l'écouter, le faire sonner dans les villages où il va. Mais toujours il a refusé. On ne l'en croit que plus fou et l'on a pris pour une manie encore cette volonté de s'isoler; de réserver pour lui seul ses chants guerriers. Mais son cœur a saigné au seul penser qu'on pourrait profaner ce qu'il lui reste encore de cher au monde, uniquement. Ce lui fut une rancœur, la vilénie de ces gens qui banalement s'étaient imaginés qu'on entendait pour deux sous la trompette de Bagnolet comme l'accordéon d'un gamin morveux ou la clarinette d'un aveugle !

Il cacha son cher trésor avec plus d'amour, s'enfonça au plus profond des combes pour le palper, le baiser ainsi que ferait un amoureux d'une bien chère relique. Il parlait, il pensait, il vivait par la bouche de cette amante inanimée en laquelle pourtant son souffle faisait vibrer un monde de sensations, une vie intense en leur infini de beautés tantôt tristes, tantôt alertes et pimpantes.

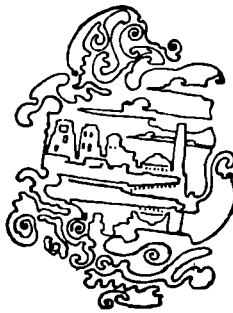
Il sonnait encore *l'appel* de ses souvenirs et le *réveil* de ses belles illusions de jadis. Il redisait toutes les marches et les fanfares dont les variantes sans nombre étaient autant d'impressions qu'il notait et transformait sans cesse. Il imposait le silence à tous bruits, aux appels apeurés des oiseaux, aux grattements d'un écureuil, aux frôlements des branches, par l'impérieuse volonté d'un *garde-à-vous* sans réplique. Puis lorsque sans souffle presque, la gorge sèche, le front ruisselant, il était près de s'arrêter, il lançait alors l'intime rage de la *charge* et l'on eut dit que les grands arbres épouvantés se reculaient, que les cimes, dominées, courbaient leurs plus altières branches vers les taillis et que seule, plus éclatante, la lune, au ciel, avait l'orgueil de braver la rauque fanfare et d'essayer l'orage de notes qui, déchirantes, fusaient du pavillon de la longue trompette toute d'or dans le soir. ...

Le héraut saluait alors d'un *aux-champs* majestueux et apaisé ce qu'il y avait de sublime dans l'imposante splendeur de la nuit étoilée.

Par un gris crépuscule d'octobre enfin, dans la cabane de Bagnolet où une vilaine toux l'enfermait, épuisé, depuis une semaine, on eut pu entendre un son triste, lent, timide presque,

puis un autre, un autre encore. La trompette sonnait désespérément la retraite ; mais une retraite lugubre, psalmodiant en une morne cadence un dernier effort de Bagnolet, de Bagnolet le déserteur qui mourut en lançant la note finale, douloureuse ainsi qu'un râle.

PAUL ARDEN.



TABLETTES

Nous voici encore obligés de faire pénitence publique, et de demander à notre ami Paul Gérardy, l'oubli de la coquille monstrueuse et réitérée de ses vers : *Dédicace à Stijfan George*, parus du n° de novembre, page 431. Au vers 3, il faut : *Platen*, encore!

A M' Héroid aussi toutes nos confusions. Il faut lire, page 420, ligne 21 : *des vols blancs de colombes*, et page 421, ligne 8 : *dans la frondaion des yeusses*.

REVUE DES REVUES

La superbe revue flamande d'art, VAN NU EN STRAKS, ayant achevé la publication de ses dix numéros, cesse de paraître. Les regrets seront unanimes, pour tous les artistes.

Van Nu en Straks, fut la revue la plus artistique de Belgique, tant par la superbe exécution typographique de ses fascicules, que par les beaux et nombreux dessins qui les ornaient.

Nous avons dit déjà notre admiration pour cette œuvre, chaque fois que nous en avons eu l'occasion.

Rappelons cependant les hors-textes de MM. Toorop, Georges Minne, Lucien Pissaro, Ch. Ricketts, James Ensor, Jan Veth.

Puis les ornements si intéressantes et diverses de MM. Henry Van de Velde, Théo Van Kyselbergh, Georges Lommen, Thorn Prikker, Jan Toorop, B. N. Boland Holst, Georges Morren, G. W. Dysselhof, Richar Baseler, Victor Hageman, et les reproductions d'après Van Gogh.

Et les vers et proses de MM. Gustavo Vermeylen, Albert Verway, Victor Lieber, Fr. Van Langendonck, Fred. Van Eedon, André Jolles, Henri Borel, Victor de Meyere, J. D. Bierens de Haan, Edmond Van Offe, Alfred Hegenschoeldt, Em. de Bom, Hugo Verriest, Cyriel Buysse.

C'est à M. Henry Vanderveelde que revient tout d'abord l'honneur d'avoir réalisé cette belle œuvre. A lui donc nos merci de nous avoir ainsi procuré une noble jouissance d'art.

Nous apprenons au reste, que M. Vanderveelde se propose de fonder prochainement une importante revue, publiée en plusieurs langues,

et dont nous augurons très favorablement.

Quant à *Van Nu en Straks*, ne vaut-il pas mieux après tout, que les revues, pareilles à ceux qu'aiment les dieux, meurent jeunes, en pleine floraison d'art — il reste d'elles alors, des regrets.

La REVUE WALLONNE, elle aussi, nous annonce sa disparition prochaine. Tous nos fraternels saluts à cette jeune revue, et vaillante. Le numéro qui nous annonce cette fin prochaine, est bien beau ; à lire et à relire, les vers souverains et doux de M. Henri de Bégnier : *Attributs*. Puis, un drame puissant de Leon Paschal, *Hélis*, dont un fragment paru au *Réveil* avait permis déjà d'apprécier la sobriété et belle ordonnance, et l'élan d'amour dont-il vibre. — Enfin, un fragment de M'. A. F. Héroid, une étude très fouillée de E. Glessener, des vers jolis et bien amusants, (mieux qu'amusants, même) de Ch. Bronne, etc.

Mentionnons aussi un hors-texte très remarquable de M. Joseph Enlot, illustrant *Hélis*.

Il nous vient toute une poussée de jeunes feuilles.

D'abord les PAGES D'ART ET DE SCIENCE. [Mensuel. — 21, Rue de la Limite, à Bruxelles. Abonnement (1 fr. Le numéro 50 centimes). Beaucoup de bel enthousiasme dans le manifeste du premier numéro. Mais quelques affirmations téméraires : est-il certain que « les journaux qui marchent à l'avant garde du mouvement des idées contemporaines » soient « par là même, d'un caractère abstrait, peu accessibles au lecteur non initié, et répétant les idées exclusives d'une coterie étroite ? » Nous nous permettons de n'en rien croire.

Voici les *Essais de Jeunes* de Toulouse qui reviennent, après une longue absence. On se souvient que dans l'intervalle, furent publiées à Toulouse les *Pages d'Art*; fondée par plusieurs des littérateurs de *Essais*, la revue tomba malencontreusement entre les mains fétides de quelques grimeauds de lettrés. et en mourut, — ou à peu près — au milieu de l'indifférence générale. Les *Essais*, qui se remettent à vivre, auront une destinée meilleure, les noms de ses parrains nous l'assurent

Et nous envoyons nos meilleurs vœux à nos amis retrouvés là-bas: Pierre Dévoluy, Emmanuel Delbousquet, Maurice Magro, Gabriel Soulesges. Autour du berceau du nouveau-né, ils ont tressé en guirlandes des proses et des vers charmants et délicats.

Le manifeste, signé Delbousquet, est vraiment caractéristique et s'éloigne des ordinaires banalités. Il y est dit simplement que, dans une première série, ceux qui unissent là-bas leurs fraternels efforts ont combattu de bonne foi au nom d'une école et se sont plus à affirmer des théories intransigeantes qui — sincères — leur paraissent dès maintenant indéfendables. Ils veulent, proclamant leur dédain des vaines *formules*, dire leur admiration pour les *œuvres*, en un haut éclectisme.

N'est ce pas que cette franchise est rare et belle, et qu'elle doit faire bien augurer de ces *Essais*!

— Enfin *the last... and the least*, le *Journal des Gens de lettres belges* ressuscité. Le cercueil se rompt, et se dresse le Docteur Emile Valentin, de Liège, dépouillant le suaire. Voici quelque dix ans, on entendait son ombre psalmodier, — en certains *Dialogues des morts* que publia le *Jeune Belgique*, — les mêmes homélies qu'on retrouve dans le manifeste adressé au public belge par le docteur revenant.

Nous conseillons aux gens picrocholiques la lecture réjouissante de ce document, reproduit par le *Jeune Belgique*. La place nous manque pour lui rendre ces honneurs trop légitimes. Contentons-nous de signaler la célébrité de

M. Godefroid Kurth, découverte en ces lignes, et celle de Benoit Quinet et Coomans, qui *obtiendront justice demain*. [sic].

M. Valentin nous révèle que nous avons enfin des *littérateurs* qui *écrivent avec une verve et un esprit bien personnels, et qui écrivent en français. Il n'y en a pas encore beaucoup*, il l'accorde, mais il y en a.

Hélas, cher docteur, vous avez dormi trop longtemps, tout comme les vierges folles. Je sais bien que l'exemple de Pépin-le-Bref peut sembler décisif, et qu'il est mort depuis plus longtemps que vous. Mais, rappelant à votre attention bienveillante un barde illustre, qui sera peut-être célèbre un de ces jours: Jof Casteleyn, nous vous exhortons à ne pas imiter le héros de son drame: *Le Cadavre récalcitrant*.

— P. S. Nous retirons ce que nous disions des vierges folles, M. Valentin annonçant qu'*il ne croisera pas le fer avec tout le monde*.

Four paraître le 15 février 1895 chez Lacomblet: *En symbole vers l'Apostolat*, par Max Elskamp, un volume in-8° grand médian. Tirage à 200 exemplaires numérotés sur Hollande Van Gelder, à 3,50. 2 exemplaires sur Chine et 5 sur Japon à 15 et 10 fra.

Prochainement paraîtra, au *Mercur de France*: *Le Tréfle noir*, de Henri de Regnier. A la librairie de l'Art Indépendant, sont annoncés: *Artihuse*, poème de Henri de Regnier, et le *Victorien*, drame de A.-Ferdinand Harold.



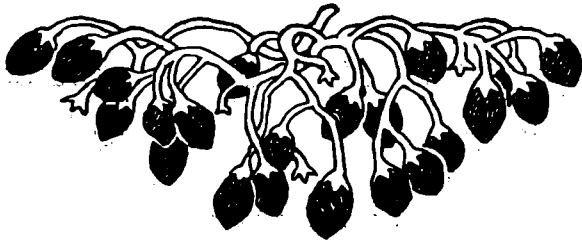


TABLE DES MATIÈRES

PAUL ALÉRIEL (v. GEORGES MARLOW)

Du Soir 74

GEORGES ANGELROTH

Les Dieux et les Bergers 48

Vers 451

PAUL ARDEN

Le Déserteur 497

ALBERT ARNAY

Petites Proses 12

Chronique Théâtrale 90

Chronique Littéraire 94, 185, 217, 298, 369

Des Fleurs 257

CATULLE BLÉE

Rondels pour la Belle Amie 289

CHARLES BRONNE

L'Exode d'Elléhème 285, 491

EDMOND DE BRUYN

Paroles pour ma Campine 143

L'Aurore Illusoire. 453

LUCIEN DE BUSSCHER

Le Temple. — Exil 78

Les Soirs qui saignent 391

CHRONIQUE D'ART

Les Aquarellistes et la Vente Leys 86

La Libre Esthétique 178

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

94, 185, 217, 244, 298, 369, 405

CHRONIQUE MUSICALE

170

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Représentations Lugné-Poë. Le Théâtre littéraire.

Au Théâtre Molière : L'Enfant. Conférence

de Maurice Barrès 88

Au Parc. Le Théâtre des Auteurs belges 190

Le Mort. Babylone. L'Œuvre 316

LOUIS DELATTRE

La Maison-au-Bois. 358

EMMANUEL DELBOUSQUET

De « Reine la Folle » 290
Triptyque. L'absence 402

CHARLES DELCHEVALERIE

Un Matin 30
 Décors 266, 344

PIERRE DÉVOLUY

*Prélude de « Tartanes. » — Les Chansons douces dans
 l'Esquif* 197

MAX ELSKAMP

Retour 7

CHARLES FRAPPART

Poèmes 207
Dernier Rêve. — A l'Enfant. 445

FRÉDÉRIC FRICHE

Le Prisonnier des Horloges. — Le Mur. 82
 Serpentine. — Callidyce 272
 La Source. — Le Joaillier 465
 La Nouvelle Revue Internationale. 470
 Le Concours triennal 473

PAUL GÉRARDY

A tous ceux de la Ronde. 138

Art Intellectuel	412
<i>Vers</i>	431

EDMOND GLESENER

<i>Soirs</i>	199
Fragment.	436

ANDRÉ GIDE.

<i>Paludes</i>	933
--------------------------	-----

A.-FERDINAND HÉROLD

<i>Floriane et Persigant</i> (drame).	149
<i>Le Victorieux</i> (fragment).	420

AUGUSTE JENART

L'Abyme	112
Trompe-la-Mort	477

TRISTAN KLINGSOR

<i>Le joueur de Viole</i>	203
-------------------------------------	-----

DENIS LALIEUX

Chronique théâtrale	88, 190, 316
Chronique littéraire	221, 233, 312, 369

ALFRED LAVACHERY

Angéline.	52
D'un Passant.	349
Proses	442

PAUL LECLERCQ

Basse-cour	237
----------------------	-----

RICHARD LEDENT

<i>Vers la vie</i> (fragment)	32
<i>Aux seuls aimés</i>	240
<i>Les cœurs</i>	460

GEORGES LEMMEN

Chronique d'Art	86, 178
---------------------------	---------

CAMILLE LEMONNIER

Fragment	105
--------------------	-----

JOSEPH LOUBET

<i>Vers</i>	495
-----------------------	-----

PIERRE LOUYS

<i>Danseuse.</i>	357
--------------------------	-----

MAURICE MAGRE

<i>A ceux qui reviendront.</i>	297
----------------------------------------	-----

GEORGES MARLOW (v. PAUL ALERIEL)

<i>D'une ville exilée</i>	274
-------------------------------------	-----

HENRY MAUBEL

Ames de Couleur.	5,263,353
Fragment	225
Le Public	477

CAMILLE MAUCLAIR

Les Digitales.	193
------------------------	-----

ALBERT MOCKEL

<i>Avril chante</i>	11
Les Guides	336

MULTATULI (H. MEYNEERS D'ESTREY et J. PÉE trad)

L'Ecole des Princes	210
-------------------------------	-----

NOVALIS (MAURICE MAETERLINCK trad.)

Les Disciples à Saïs	249
Fragments	321

P. M. OLIN

Le Sceau du Passé.	19
A Tâtons	423

LÉON PASCHAL

Funérailles	205
L'Autre	279
L'Aveugle	395

EDMOND RASSENFOSSE

<i>Vieilles Plaintes</i>	233
------------------------------------	-----

HENRI DE RÉGNIER

<i>Odelette</i>	108
<i>Vers</i>	263

VICTOR REMOUCHAMPS

Le Monde intérieur	25
------------------------------	----

<i>Poèmes</i>	26
<i>Aurores</i>	269
<i>L'Idéal Troupeau</i>	335
<i>Vers l'Ame</i>	339

STÉPHANE RICHELLE

<i>Rédemption</i>	40
-----------------------------	----

LIONEL DES RIEUX

<i>Un soir</i>	146
<i>Un poète parle dans le soir. — La Chanson d'Ophélie.</i>	267

ANTOINE SABATIER

<i>Aveu</i>	239
-----------------------	-----

RODRIGUE SÉRASQUIER

<i>Églogue — Mirage</i>	80
<i>Vers une étoile</i>	242
<i>Poèmes</i>	345
<i>Les Aveugles.</i>	447

FERNAND SÉVERIN

<i>La Bienvenue</i>	389
-------------------------------	-----

PAUL SOUCHON

<i>Tentation</i>	462
----------------------------	-----

ARTHUR SOUCHOR

<i>Heure de dimanche</i>	77
------------------------------------	----

<i>Minuit. — Parole d'Espoir</i>	283
<i>A Jef Leempoels. — Crépuscule</i>	440

TABLETTES

103, 147, 192, 224, 256, 319, 352, 384, 414, 472, 502.

EMILE VERHAEREN

<i>Les Jardins morts</i>	2
<i>Les Cathédrales</i>	331
<i>La Marche des Idées</i>	385

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

<i>Chanson de l'heure triste</i>	109
--------------------------------------------	-----

ANDRÉ YEBEL

<i>Rythmes dans la nuit</i>	366
---------------------------------------	-----

ERRATA :

Page	63	ligne	16	il faut :	de cœur.
»	67	»	8	»	le sentiment.
»	83	»	9	»	une trame.
»	84	»	2 en rem.	»	les voix errantes.
»	112	»	9	»	l'éternité de la forêt.
»	116	»	29	»	de tout le monde.
»	118	»	29	»	elle cueille la soie.
»	121	»	7	»	la douceur d'être fleurie.
»	127	»	9	»	le leurre de saisir.
»	132	»	4	»	et le dompter.
»	135	»	27	»	sur le front offert.
»	136	»	11	»	se resaisissant.
»	ib.	»	18	»	je te ressusciterai.
»	283	»	1	»	saisir les cerveaux.
»	286	»	11 en rem.	»	ce sont des êtres pieux.
»	412	»	22	»	Gœthe et Platen.
»	420	»	21	»	des vols blancs de colombes.
»	421	»	8	»	dans la frondaison des yeuses.
»	431	»	3	»	de Gœthe et de Platen.

COLLECTION DU RÉVEIL

chez EDMOND DEMAN, libraire à Bruxelles

Rue d'Arenberg, 16

ONT PARU :

MAURICE MAETERLINCK : *Alladine et Palomides, Intérieur, la Mort de Tintagiles, trois petits drames pour marionnettes.* (Troisième Edition).

Un volume in-16 raisin sur fort papier vélin teinté, orné de culs de lampe de Georges Minne Fr. **3,50**

FERNAND ROUSSEL : *Le Bonheur Irréel*

Un volume de proses, in-16 grand-médian, avec un frontispice de Charles Doudelet ; tiré à 250 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder Fr. **2,00**

VIENNENT DE PARAITRE :

EMILE VERHAEREN : *Les Villages illusoirs.*

Un volume de vers, in-16 grand-jésus, tirage limité, impression en deux couleurs sur fort vélin teinté ; orné de quatre images par Georges Minne Fr. **3,00**

HENRY MAUBEL : *Ames de Couleurs.*

Un volume de proses, in-16 royal, tirage limité, impression en deux couleurs, sur papier vergé de cuve Fr. **2,00**

POUR PARAITRE LE 5 MARS.

VICTOR REMOUCHAMPS : *Vers l'Ame.*

Un volume de proses, in-16 impérial ; tiré à 250 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder. Fr. **3.50**

DÉPOSITAIRES DU RECUEIL

ANVERS :	Forst, Place de Meir.
BRUXELLES :	Deman, rue d'Arenberg, 16.
—	Doliger, Galeries de la Reine.
—	Société anonyme « l'Art », Avenue de la Toison d'Or, 56.
GAND :	Engelcke, rue des Foulons.
—	Hoste, rue des Champs.
—	M. Kats, rue courte du Jour.
LIÈGE :	Gnuse, rue du Pont-d'Ile.
MALINES :	Heymans, rue du Bruul.
PARIS :	Librairie de l'Art Indépendant, rue de la Chaussée d'Antin, 11.
MUNICH :	Lettau, Odeonsplatz.

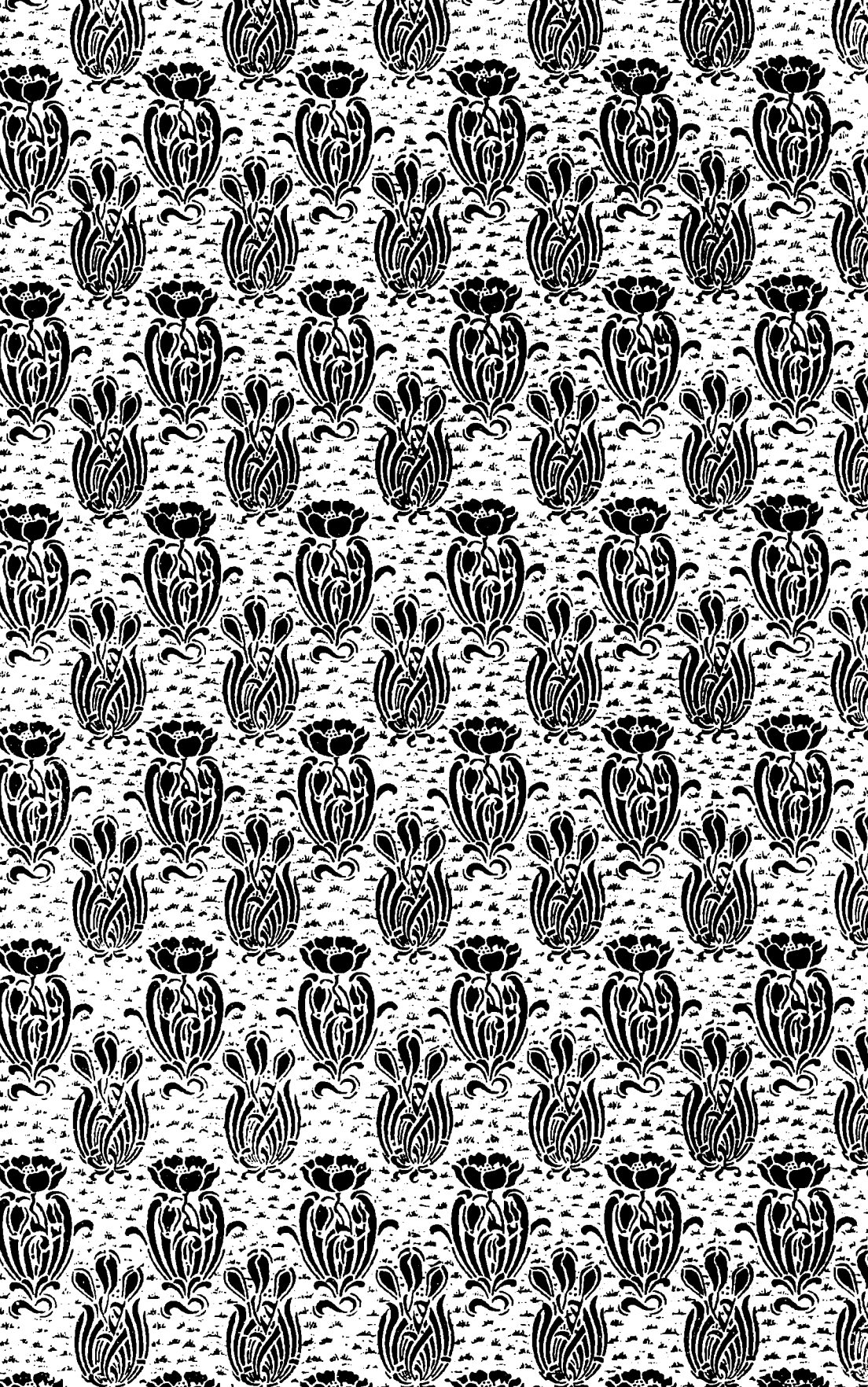
SOMMAIRE DU NUMÉRO DE DÉCEMBRE 1894

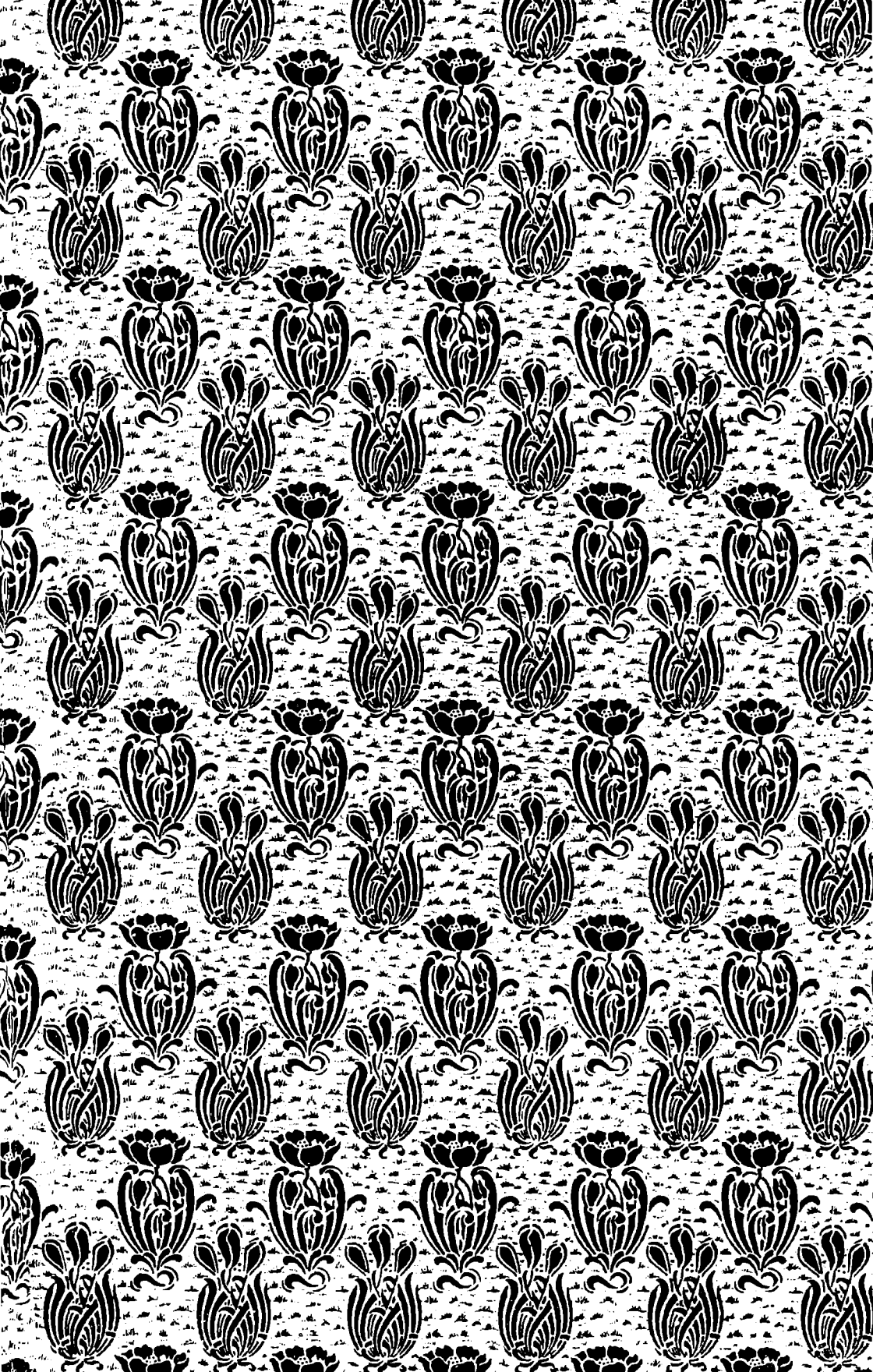
Frédéric Friche	<i>Le concours triennal</i>
Auguste Jenart	<i>Trompe-la-Mort</i>
Joseph Loubet (2)	<i>Dédicace</i>
» »	<i>A la Sirène</i>
Charles Bronne. (2)	<i>L'Exode d'Elléhème</i>
Paul Arden	<i>Le Déserteur</i>

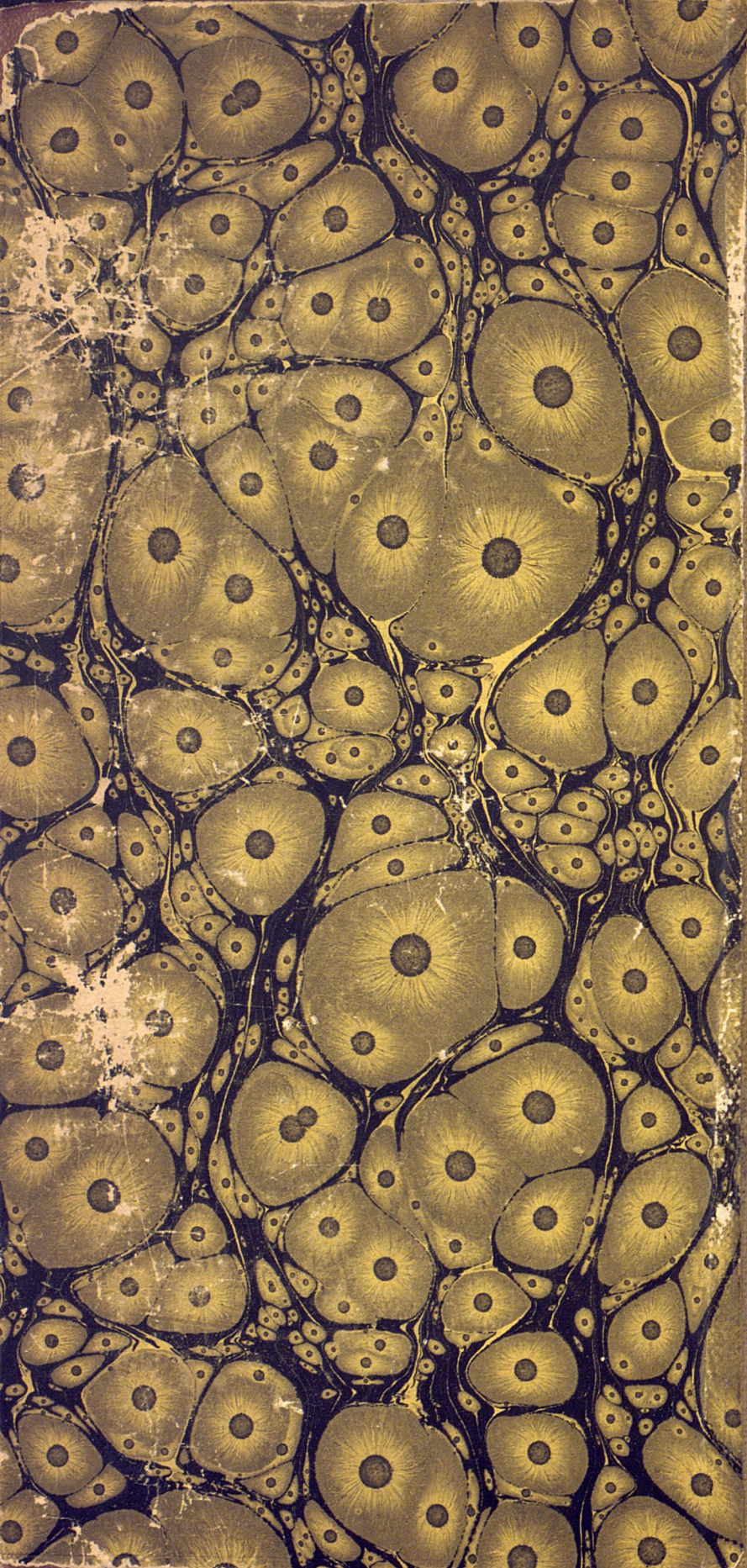
Tablettes

Table des matières pour 1894, etc.









Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.